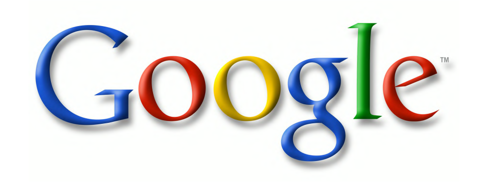
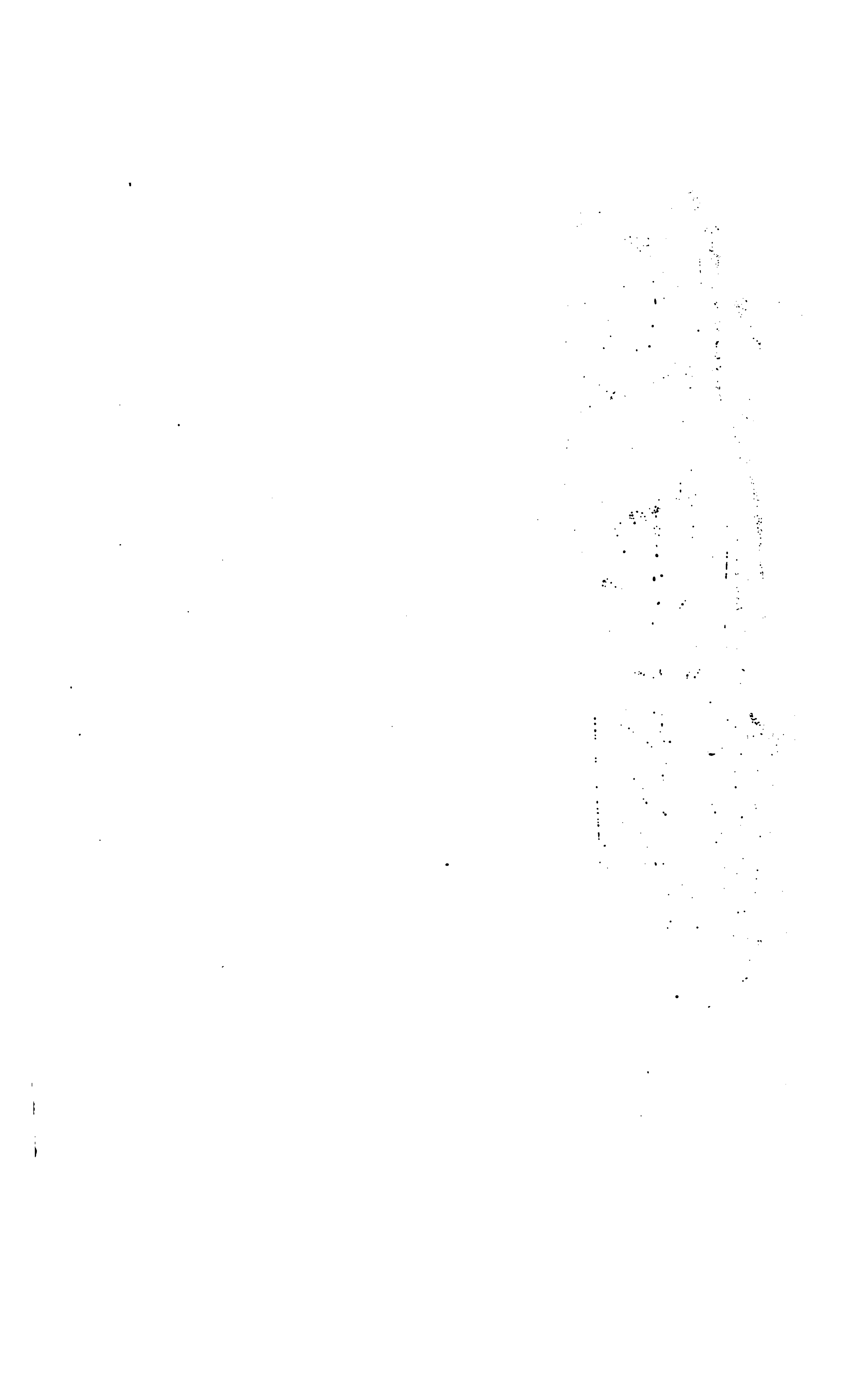





Polybius



HISTOIRE

DE

POLYBE.

TOME VI.

HISTOIRE
DE
POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congregation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées, démontrées, & représentées en Figures.

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui suivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM,
Chez Z: CHATELAIN ET FILS,
M. DCC. LIII.

DU GREC



PRÉFACE.

L'ACCUEIL que le Public a fait aux Volumes précédens de mon Commentaire sur Polybe en France comme dans les Païs étrangers, & l'empressement qu'il a fait paroître pour les autres, qu'il croioit devoir les suivre, est une marque d'estime bien honorable & bien flatteuse pour moi. Après cela je puis me consoler des chagrins & des affaires qu'une foule de Critiques ont tâché de me susciter, & m'embarasser peu des Ecrits imprimés & des Libelles diffamatoires qu'ils ont répandus contre moi. Si je m'en suis plaint dans ma Préface du Volume précédent, c'est que je ne vois rien de moins digne des gens de guerre, dont la grande passion devroit être une noble émulation d'égaler ou de surpasser le mérite & la gloire des grands hommes, ou de ceux qui travaillent à le devenir par leurs actions ou par leurs écrits; mais de travailler à leur perte, parce que leur réputation nous incommode & nous fait sentir les morsures de l'envie, c'est une des plus honteuses passions qu'on puisse jamais concevoir; qu'en ont-ils retiré? Bien loin de me nuire, ils ont augmenté ma gloire, & se sont couverts de honte & de confusion. Un honnête homme qui se trouve malheureusement atteint d'une passion si honteuse & si rongeante, feroit beaucoup mieux de s'en soulager sur le sujet qui la cause, que d'emploier des moiens qui le deshonorent. Quoiqu'il en soit, toutes ces attaques n'ont servi de rien pour leur guérison, & ne m'ont pas donné lieu de me plaindre de la peine que j'ai prise. J'ose me flatter que depuis les Anciens il n'avoit paru sur la guerre aucun Ouvrage si étendu, si utile, & où les principes de cette grande science fussent plus clairement expliqués & plus solidement démontrés. Le témoignage que je me rends ici, je le tire d'Ouvrages imprimés & des Lettres que j'ai reçûes des plus habiles Guerriers de l'Europe.

Je ne doute point que le Public ne soit extrémement surpris, en lisant ce sixiéme Volume, de ne trouver que le texte de mon Auteur, & de me voir ainsi terminer ma course. Que sont donc devenuës, dira-t-il, ces belles promesses que fait la Préface du Volume précédent? Votre science militaire est-elle épuisée? Non elle ne l'est pas. Quoiqu'elle ne soit pas inépuisable, il m'en restoit certainement assez pour tenir ma parole. Mais personne n'ignore que des ordres supérieurs m'ont imposé silence, ou ne m'ont permis de continuer à parler, qu'à des conditions, qui me paroissoient déranger trop le systéme que je m'étois formé. Au reste j'ai lieu d'espérer qu'on me sçaura gré d'avoir mis au jour les réflexions qu'une longue étude & une expérience aussi longue m'ont fait faire sur la guerre. Les principes de la science militaire nous étoient entiérement inconnus, & d'ailleurs les plus belles & les plus sçavantes parties qui regardent le Général d'armée, n'avoient jamais été traitées que d'une maniére très-superficielle. Je les ai réduites en principes & en méthode, ce qu'aucun Auteur n'avoit fait ni pensé à le faire.

On a été là-dessus dans de si épaisses ténébres, l'on croioit si peu que la guerre fût une science & qu'elle pût s'apprendre comme toutes les autres, qu'on croioit fermement au contraire que l'on ne pouvoit s'y rendre habile que par une longue expérience. Peut-on rien imaginer de plus étrange que cette opinion! Cependant combien est-elle enracinée parmi le plus grand nombre des Officiers! Que leur répondre? Rien: sinon que si les parties différentes de la guerre, entre autres les marches, les mouvemens généraux & la tactique, ne pouvoient s'apprendre que par l'expérience ou par un long usage, un Roiaume par exemple comme la France, ou tout autre Etat de l'Europe, approcheroit de sa décadence selon le plus ou le moins de tems qu'il se maintiendroit en paix, & que si cette paix où nous vivons duroit encore quelques années, je ne pense pas qu'il en fallût davantage pour renverser l'Etat. Car où en serions-nous? Trouverions-nous des Officiers qui sçûssent ces parties de la guerre? Ceux qui les ont pratiquées, soit par routine ou autrement, seroient morts ou hors d'état de servir: les autres qui leur succéderoient, tireroient-ils de l'expérience ce qu'ils n'ont jamais vû ni pratiqué, & apprend-on des autres ce qui ne peut s'apprendre que par l'usage? Je le demande, encore une fois, où en serions-nous, & sur-tout si nous avions affaire à un voisin qui auroit pratiqué contre d'autres ennemis ce qu'une longue paix ne nous a pas permis de voir ni de pratiquer nous-mêmes? Ce que je viens de dire ici, est fort étendu dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, où je renvoie mon lecteur.

Pag. 11. ch. 1. édit. de Paris.

Ce qu'il y a eu de fâcheux pour moi dans un Ouvrage aussi vaste

te & d'un travail aussi grand que le mien, c'est que je me suis trouvé entiérement dépourvû du secours des Auteurs dogmatiques de l'antiquité. Il y en avoit une infinité, mais tout cela s'est perdu par les malheurs & la barbarie des tems. L'Histoire nous a conservé les titres de quelques-uns de ces Livres, & les noms de quelques Auteurs qui avoient écrit de la guerre, entre autres de Pyrrhus Roi des Epirotes : car pour ce qui est des Auteurs de la moienne antiquité, c'est fort peu de chose. A peine ont-ils donné une idée de la guerre, tant ils sont abrégés. Il ne nous en reste qu'un au dessus de tous les autres, qui est Végéce. Onosander & l'Empereur Leon, tous deux Grecs, n'en approchent pas; & tous les trois ne sont guéres plus étendus que nos Modernes. Mais ils sont plus sçavans, bien que la science des armes fût presque tombée & même oubliée de leur tems. Je n'en connois que deux parmi les Modernes qui puissent les égaler, Montécuculi & le Duc de Rohan, grands admirateurs des Anciens, qu'ils connoissoient parfaitement. Ce n'est pas dans la moienne antiquité qu'il faut aller chercher nos Maîtres, comme ils le disent eux-mêmes; c'est chez les Grecs & les Romains, lorsque ces peuples étoient dans leur fleur & que leur discipline militaire, ou pour mieux dire la science de la guerre qui renferme tout, avoit été portée au plus haut point de perfection où ces grands génies avoient pû la porter. C'est surtout chez les Romains qu'il faut les chercher. Ce sont eux qui d'une routine, car la guerre n'étoit autre chose au commencement, passérent à des principes certains & assûrés par la recherche & l'application, après quoi la guerre s'apprit comme les autres sciences. Il y eut alors des Maîtres & des Professeurs pour l'enseigner, & l'expérience ne fut plus nécessaire pour former d'excellens Officiers & des Généraux d'armées : elle ne servoit que pour les perfectionner, comme Thucydide, Xénophon & Plutarque nous l'assûrent.

Il n'est pas surprenant que les sciences aient eu un commencement, & que celle des armes, qui les embrasse toutes, ait eu le sien, puisque la malice & les passions des hommes l'ont introduite dans le monde; mais après la décadence de l'Empire Romain, qui engloutit & soumit tous les autres par la vertu, le courage & la discipline de ses peuples, discipline qui les rendit vertueux & courageux; cette belle science, qui est celle des honnêtes gens, tomba & se perdit entiérement au moment que Rome crouta par les vices, la licence & le luxe affreux de ses citoiens, & l'ambition demesurée des Grands. De là les guerres civiles & l'inondation des peuples barbares, qui ne faisant qu'un desert de l'Italie, & portant dans la Gréce les mêmes calamités & les mêmes horreurs, détruisirent la mémoire des connoissances que l'on avoit aquises dans les arts & dans les sciences. Celle de la guerre périt

périt comme les autres, de sorte qu'il a fallu recommencer tout de nouveau à rechercher ce qu'on avoit sçû si parfaitement plus de quatorze cens ans auparavant. Mais il me paroît fort étrange que les arts & les sciences aient commencé à renaître, & même aient été portées au degré d'avancement où nous les voions aujourd'hui; & que l'on ait travaillé si tard à tirer la guerre de ses véritables principes, & à perfectionner cette science, sans laquelle les autres ne sçauroient se maintenir.

Cela vient peut-être de ce que l'on n'a point été assez excité à l'étudier & à l'apprendre. Cependant à quelle science devroit-on plus exciter? Si les Princes ou leurs Ministres faisoient attention au danger qu'il y a de témoigner de l'indifférence pour ceux qui s'y appliquent, ils seroient les plus ardens à y porter ceux en qui ils remarqueroient des dispositions pour l'aquérir. Par cette indifférence, on ruine l'émulation & le desir de bien faire, & l'on expose l'Etat à une entiére décadence. Quand ensuite on ouvre les yeux, il est toujours trop tard: l'on voit avec étonnement qu'il n'y a plus de reméde au mal, & l'on s'apperçoit que l'on est aussi peu en pouvoir de punir la desobéissance & la lâcheté, que de récompenser les bonnes actions, que personne ne cherche. L'Histoire ancienne & moderne est toute parsemée de ces sortes d'exemples. On se souviendra des Romains, où les armes étoient si fort en estime, & chez lesquels la reconnoissance des services & de la vertu militaire n'avoit point de bornes, non plus que le châtiment des mauvaises actions. C'est sur ces deux poles que toute puissance doit se soutenir, ôtez un de ces deux appuis, il faut que tout tombe. Les Egyptiens, si grands politiques, sçavoient cela avant les Romains, & à l'égard de leur milice leur politique étoit admirable. Jamais troupes n'ont été mieux traitées à l'égard de leur solde, plus honorées & plus dignement récompensées que celles-là. Il faut entendre Hérodote & Diodore là-dessus. M. Rollin, qui est un Auteur très poli, n'a pas manqué d'en parler. Voici ce que dit Diodore dans cet Auteur, qui mérite d'être remarqué des hommes d'Etat: *par-là*, dit-il, parlant de la maniére dont on traitoit les soldats, *on les rendoit plus affectionnés & plus courageux; & l'on trouvoit*, remarque *Diodore*, *que c'eût été manquer contre les régles non seulement de la bonne politique, mais du bon sens, que de confier la défense & la sûreté de l'Etat à des gens qui n'auroient eu aucun intérêt à sa conservation.* Leurs biens mêmes n'étoient sujets à aucun impôt, non plus que leur solde: tout au contraire du tems de Tibére, comme l'assûre Tacite, on retranchoit toujours une partie de la solde des troupes Romaines, ce qui causa une infinité de révoltes, avilit enfin la milice, & lui abattit le courage: car rien ne l'énerve plus que la pauvreté.

Hist. anc. des Egypt. des Carthag. &c. pag. 92.

L'Egyp-

L'Egypte tomba comme tous les autres Empires qui négligent la discipline militaire, & qui n'ont aucun ménagement ni aucun soin des troupes. Sethon en est une bonne preuve. Il négligea la milice & l'eut en si grand mépris, croiant la paix éternelle, qu'il lui ôta tous ses priviléges, & alla jusqu'au point, dit le même Auteur, *de les dépouiller des fonds de terre que les Rois ses prédécesseurs lui avoient assignés.* *Ibid. p. 151.* Que pouvoit-il arriver d'une si misérable politique ? La guerre se fit-elle à peine sentir, que les Officiers & les soldats accablés de tant d'injures & de mépris, ne voulurent point marcher. Cet indigne Prince, qui se vit déserté de tout ce qu'il avoit de troupes, leva promtement une armée composée de tout ce qu'il y avoit de canaille dans ses Etats, ne croiant pas qu'il fallût autre chose pour avoir des soldats que de les armer. Il marcha au Roi des Arabes, & se fit battre de la maniére du monde la plus complette. L'Ecriture nous l'apprend, comme M. Rollin le remarque. Mais Hérodote ne dit pas cela. Il prétend, sur le témoignage sans doute des Prêtres Egyptiens, que les Dieux se mêlérent de cette affaire. Il falloit un prodige pour faire vaincre une telle armée, & un Roi dévot. Une multitude de rats fut chargée de cette besogne ; ils rongérent toutes les cordes des arcs & les courroies des boucliers de l'armée ennemie, & cela dans une nuit : de sorte qu'elle se vit desarmée & contrainte de prendre la fuite. Fable impertinente, plus digne d'être racontée dans un cercle de vieilles & de nourrices, que d'être consacrée à la postérité par un Historien aussi sensé que ce Grec célébre.

Ceux qui ont de la disposition pour la guerre, dont le nombre n'est pas grand, quelque peine qu'ils se donnent, quelque effort qu'ils fassent pour s'y rendre habiles, s'ils n'ont aucun principe ni méthode pour l'étudier, & s'ils espérent d'aquérir cette science par l'usage, ils n'en viendront jamais à bout : car les parties de la guerre se présentent sur tant de cas divers & de faces différentes, & si dissemblables par la nature des lieux, qu'il est impossible que l'expérience puisse jamais nous servir de leçon, si nous ne joignons à cette expérience une étude perpétuelle & très-méditée de l'Histoire ancienne & moderne, & plusieurs autres connoissances aussi nécessaires. Il faut qu'elle soit encore accompagnée d'observations & de recherches, & je ne dis rien ici que mon Auteur n'ait dit avant moi ; ce qui nous conduira comme par la main à la découverte des principes, sans lesquels il n'est pas possible de rien établir d'assûré dans la science que je prêche si fort.

D'ailleurs on ne peut douter que les hommes ne soient nés avec toutes les qualités, le naturel & les caractéres propres à déterrer peu à peu les arts & les sciences, pour peu d'application qu'on donne à celles pour lesquelles on a du penchant ; étant certain qu'ils ne sont pas nés avec ces arts & ces sciences. Chacun sait qu'elles ne leur sont pas na-

turelles. On peut avoir des talens & un beau naturel pour la guerre ; mais si on ne cultive pas ces talens & ces qualités par l'étude & la méditation de cette science, il ne faut pas espérer que Dieu nous l'accorde par infusion, & cependant, à voir le peu d'application que chacun apporte à s'y rendre capable, on croiroit assez qu'elle s'apprend en un jour, & que cette lumiére d'ordre, de ruse, d'artifice pour s'en bien démêler, de profondeur dans la conduite des guerres les plus difficiles, de prévoiance & de précaution qui nous éclaire, qui ne se perd ni ne s'éteint point dans les dangers les plus éminens, naît avec nous, & que nous sommes de ces génies extraordinaires que la providence se plaît quelquefois à faire paroître dans le monde & de loin à loin pour sauver ou renverser les Monarchies.

Thémistocles fut un de ceux là. Son génie supérieur au dessus de tous les Guerriers de son siécle, lui tint lieu d'art & d'expérience. Je ne sai si je l'ai cité quelque part ailleurs ; mais comme cette derniére Préface me met en droit de revenir sur les mêmes matiéres, lorsque je les trouve de grande importance, j'alléguerai encore ce passage. *Personne*, dit Thucydide, *n'a mieux montré que Thémistocles ce que peut la nature sans l'art, & il a mérité d'être admiré pour cela de tous les siécles ; puisque par une prudence naturelle, sans avoir jamais rien appris, il voioit par tout ce qu'il falloit faire & en devinoit l'issuë, s'aquittoit bien de ce qu'il avoit en main ; jugeoit bien des choses dont il n'avoit point d'expérience, & par la bonté de sa nature, & la vivacité de son esprit régloit toutes sortes d'affaires en un instant.* Plutarque tient à peu près le même langage.

Ce n'est pas une chose fort rare à la guerre, que de voir des gens qui se font une gloire d'être ignorans & de se déclarer ennemis de toutes sortes d'études ; mais nous ne voions aucun Thémistocles. La preuve qu'ils ne ressemblent pas à ce Grec célébre, se trouve dans tout ce qu'ils entreprennent. Thucydide a raison de dire, que ce grand Capitaine a mérité d'être admiré pour cela de tous les siécles, & nous l'admirons encore, puisque jusque ici nous n'avons point vû un homme qui lui ressemble, sinon dans le mépris qu'on fait des études qui sont indispensables aux gens de guerre, & dont cet habile Guerrier pouvoit fort bien se passer, par son esprit, ses talens & mille autres belles qualités naturelles, dont les faux Thémistocles sont absolument dépourvûs ; en un mot il ne lui fallut point d'autre apprentissage pour se former, il étoit né pour la guerre comme pour la politique.

De l'air dont vous parlez, diront quelques-uns, ne croiroit-on pas que les hommes naissent tous égaux & également propres à réussir dans les mêmes desseins, les mêmes pratiques & les mêmes guerres ? Et cependant le contraire se remarque dans tous les hommes.

mes. Chacun nait avec ses talens naturels, les uns pour une chose, les autres pour une autre; l'expérience, ou si vous voulez l'étude & l'application perfectionnent ces talens & les augmentent. On ne peut le nier. Mais on ne sauroit convenir que l'une & l'autre nous en aquiérent de nouveaux, & nous rendent également habiles dans toutes les parties de la guerre, ou tous les talens naturels nous manqueront.

Tous les divers genres de vie ne sauroient être infus & rassemblés dans un seul sujet à l'égard des armes, quelque application qu'on y apporte. Il est très-rare dans une armée qu'il ne se trouve pas des gens qui ont & qui possédent très-bien les parties qui manquent au Général, & c'est à celui-ci à chercher ces sortes de gens.

Vous réussirez très-bien à faire camper une armée, & même à la faire marcher, que vous ne sauriez où vous en serez s'il faut la mettre en bataille & la faire combattre. Un autre se trouvera très propre à commander un corps de troupes, qui perdra la tramontane s'il n'est plus fort de la moitié : celui-ci rendra un très-bon compte d'un poste où il commandera; dans une bataille il exécutera très-bien les ordres de son Général, il les changera même selon les occasions & les diverses circonstances, & réussira parfaitement. Ne lui en demandez pas davantage, il est fait pour obéir & pour ces sortes de cas; mais d'engager en chef une affaire générale, il se conduira pitoiablement, ce n'est pas là son fait, il sortiroit de sa sphére.

Un Général d'armée, qui sera très-capable de conduire une guerre offensive, qui s'en sera même tiré très-glorieusement, perdra toute sa réputation dans une défensive, qui est de toutes la plus difficile, la plus digne d'un grand courage & d'un Capitaine du premier ordre, & c'est pourtant celle que les esprits vulgaires proposent ordinairement, & que la poltronnerie souhaite le plus.

Tous les hommes en sont logés là. Cette variété se trouve dans les talens comme dans les corps & dans les esprits. Un seul ne peut pas tout imaginer, tout savoir, tout remuer, mettre tout en mouvement & en action par lui-même; il a besoin des conseils des autres, desquels il tire ou peut tirer mille secours, & eux réciproquement de lui selon ses lumiéres & son intelligence dans le métier : mais qu'un Général d'armée sache tout & n'ignore rien d'une science comme la guerre, c'est de quoi on peut raisonnablement douter ou n'en rien croire.

Je répondrai à toutes ces demandes, que ceux qui en douteroient ou n'en croiroient rien, seroient très-déraisonnables. Les exemples contraires sautent aux yeux. Sans remonter plus haut, ni décendre plus bas que César; ce grand homme a possédé toutes les parties de la guerre dans toute leur étenduë, & combien d'autres tout comme lui? Dira-

t-on qu'il étoit né avec elles, ou qu'il les avoit reçûës par infusion? Non: il les devoit à l'étude & à l'application, comme Philippe, comme Alexandre, comme Epaminondas, comme Sertorius, Lucullus & plusieurs autres anciens & modernes.

J'ai déja dit mille fois, & tout ce qu'il y a d'Officiers habiles ne me démentira pas, je m'assûre, que la guerre dans l'état où elle est aujourd'hui, presque dans toutes ses parties, est une pure routine; que nous n'avons ni principes ni systéme: sur ce pied-là il est impossible de s'y rendre capable & d'apprendre cette belle science. Cela est démonstratif; mais si ces principes étoient découverts, comme ils le sont en effet, au moins en partie, dans mes Ouvrages, il est évident que nous nous rendrions plus habiles & plus savans que nous ne le sommes dans cette belle science, que nous l'étudierions dans toutes ses parties, que nos talens se développeroient, s'étendroient sur toutes, que nous n'en ignorerions aucune, & celui qui ne sauroit que les marches & les campemens se perfectionneroit dans celles-ci, en connoîtroit toute l'étenduë, & pousseroit peut-être plus loin que je n'ai fait dans toutes les autres, puisque je n'ai pû les épuiser toutes dans un Ouvrage qui ne me le permettoit nullement.

Les Généraux Grecs & Romains étoient braves & savans, cela ne pouvoit être autrement par la constitution de leur gouvernement & de leurs loix militaires; ce qui faisoit qu'il étoit très-difficile qu'on pût s'avancer autrement que par la vertu: car l'intrigue & la faveur ne pouvoient être d'aucun effet, chacun montoit aux honneurs & à son rang, à moins que des actions extraordinaires & des talens trop marqués ne les poussassent contre l'ordre ordinaire, & cela seul les élevoit.

Nous n'avons point de loix qui nous obligent à étudier les sciences qui ont rapport à notre profession. Nous ne voions ni Académies, ni Ecoles militaires, ni Champ de Mars, aucun Monarque n'a pensé à un tel établissement, bien que ces Académies soient aussi utiles à plusieurs puissances de l'Europe, & aussi glorieuses aux Souverains que toutes les autres que l'on a établies. Celles-ci ont fait des découvertes, en feroit-on moins dans la science de la guerre? Y trouveroit-on moins de quoi s'occuper? Car elle n'est point isolée & séparée des autres sciences. Je me suis vû dans la nécessité de les étudier & de les apprendre dans le cours de mes études, & de reconnoître qu'elles avoient plusieurs parties communes avec la guerre, & qu'elles se prêtoient mutuellement du secours & de la lumiére. Qui auroit jamais pensé que celle-ci fût capable de perfectionner le goût, qu'elle nous apprît à raisonner & à penser juste? Et cependant il n'y a rien de plus véritable, puisqu'elle est fondée sur le bon sens, de sorte qu'elle l'affine, rend la raison plus vive & plus active

& l'esprit plus pénétrant, & lorsqu'on cherche à y faire de grands progrès, la Physique & la Géométrie dans leurs plus belles parties, sont absolument nécessaires. Je n'avance rien ici que Polybe n'ait déja dit. La lecture réfléchie des Historiens de l'antiquité, comme celle des modernes, est très-nécessaire, & rien n'est plus capable de nous former le goût, l'esprit & le raisonnement, nous élever l'ame & nous porter aux grandes choses. Ses loix nous font connoître, contre le sentiment d'une infinité de gens, que la vertu peut s'enseigner. Ces loix s'opposent à la naissance des vices les plus dangereux, & lors même qu'ils semblent avoir pour ainsi dire rompu leur gourmette, elles les arrêtent tout court; car la crainte de l'infamie & la rigueur des châtimens nous tirent peu à peu du penchant qui nous y porte, & fait souvent que les plus corrompus & les plus malhonnêtes gens deviennent bons, à l'exemple des autres qui vivent tout autrement: car de la crainte des peines on passe par degrés à celle de l'infamie, qui nous paroît plus terrible que la mort. Cette discipline qui nous porte au bien n'est pas celle d'un Cloître, elle ne nous éloigne & ne nous fait haïr que les vices opposés aux vertus purement militaires. Je ne vise pas à faire des Saints, mais de braves & d'honnêtes gens selon le monde, & d'excellens sujets pour la patrie, & rien n'est plus aisé que cela : car tout dépend de l'éducation. Il n'y a point de mauvaises natures, la valeur s'enseigne comme la Physique & la Géométrie, & l'on devient brave par une bonne & sévére discipline. Pyrrhus disoit qu'on léve des hommes, il m'importe peu si ce sont des Sibarites efféminés, lâches & corrompus, je sçaurai bien les rendre bons & les changer en tout autres hommes: tant les loix militaires & une excellente discipline ont de force & de pouvoir. S'est-on jamais avisé de travailler à la recherche d'une discipline qui puisse produire de si bons effets? Qui peut ignorer qu'elle n'ait eu son existence chez les Grecs & chez les Romains? On doit à M. Colbert, plutôt qu'au Cardinal de Richelieu, les progrès des sciences en France, par les établissemens qu'il a faits & les récompenses attachées à ceux qui s'y distinguoient par leurs découvertes. Jamais l'émulation ne fut plus grande. La guerre est-elle si méprisable & l'étude si peu nécessaire, pour ne pas nous porter à des établissemens qui puissent contribuer à son avancement & à sa perfection? On ne voit pas qu'aucune Puissance de l'Europe ait ouvert les yeux sur une chose si nécessaire, ni rien fait qui puisse nous inciter & encourager à l'étude de la guerre. Elle est de toutes la plus ingrate & la moins cultivée, il n'y a pas lieu d'en être surpris, puisqu'elle ne méne à rien. Quoiqu'il en soit, il est très-sûr que le brave, qui n'est seulement que cela, & qui ne sçait que sa routine, ou peu s'en faut, est très rarement un bon Général. Quelque rempli, quelque enflé qu'il soit de l'opinion de

son mérite, quelque petit retour sur lui-même lui fera voir clair chez lui. Alors il sent très-bien son ignorance, ou quelque chose de fort approchant, & cette ignorance le retient au moment qu'il s'agit d'une entreprise d'une extréme conséquence & douteuse. Il n'ose pas hazarder ses troupes par la défiance où il est de sa capacité, & cette défiance le retient suspendu & incertain dans l'exécution de quelque entreprise que ce soit. Il tremble pour sa réputation, qu'il craint de perdre, & cependant le tems s'écoule & l'occasion s'échappe. J'appelle cela poltronnerie d'esprit, ce qui fait qu'il hazarde moins & qu'il vit dans une incertitude perpétuelle & sans rien faire que de médiocre. S'il hazarde, c'est par boutade & toujours sans conduite, & ne donne que des marques de sa valeur. Il réussit quelquefois, & surtout lorsqu'il a affaire à un Antagoniste semblable à lui, ou d'un courage moins relevé.

Le Général sçavant, qui ne lui céde pas en valeur, & quand même il en auroit moins, est plus fier, plus sûr de son fait, plus haut à la main, plus entreprenant, parce qu'il agit par méthode & par art. Il est brave d'esprit comme de cœur, parce qu'il est d'une prévoiance plus vaste & d'une plus grande capacité; il sent tout cela, & il agit par cela seul, étant certain que l'ignorance produit cette poltronnerie d'esprit, & celle-ci l'excès de circonspection.

Ceux qui prétendent que l'expérience suffit pour former un grand Capitaine, car il faut y revenir encore, me pourroient faire une objection, qu'il est bon de prévenir & de ruiner avant qu'elle leur vienne à l'esprit. Ce Chef d'armée que vous voulez si sçavant & si appliqué, diront-ils, est une chose fort rare, & l'on voit par tout dans l'Histoire, que ceux qui n'ont nulle étude, pas seulement l'ombre, avec leur seule expérience imitatoire, ne remportent pas moins de grandes victoires, & ceux-là se rencontrent quelquefois chez les Anciens, mais il y en a en foule chez les Modernes. Je n'ai garde de n'en pas convenir. Cette objection ne prouve rien pourtant, & fait ici une forte batterie contre les partisans de l'expérience toute nuë, & ne mérite d'être relevée que par ce que j'ai déja dit, je pense, dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre.*

J'adresse tout ce que je viens de dire aux parens de la jeune Noblesse que l'on destine pour la guerre & pour la conduite des Etats, & à ceux qui sont nés, sans passer par tous les degrés de la milice, pour être à la tête des armées & nous commander, c'est-à-dire aux Souverains & aux Grands du monde, étant d'une extréme conséquence pour la gloire, comme pour le salut des Roiaumes & des Républiques, que tous généralement sçachent de quelle utilité il est que leurs enfans s'appliquent aux sciences nécessaires à la profession des armes, & ces sciences ne sont pas en petit nombre, mais faciles, & ne leur coû-

coûteront jamais autant de soins & autant de veilles qu'elles m'en ont coûté. J'ai tout ébauché. Ils ont mes Ouvrages, qu'ils les lisent avec attention: ce ne sera pas sans fruit, en attendant que quelque autre fasse mieux que je n'ai fait pour augmenter leurs connoissances.

Si je n'ai pas poursuivi cet Ouvrage jusqu'aux bornes que je m'étois proposées, j'en ai dit les raisons plus haut, & j'en ai un sensible regret; mais ce qui me touche le plus est le sixiéme Livre de mon Auteur, qui est presque fini, & auquel j'ajoutois par des conjectures probables ce qui n'avoit pû échapper à la durée des siécles & à la négligence des hommes. J'avois encore poussé plus loin, j'avois joint aux Fragmens qui nous restent ce qui manquoit de plus important des batailles & des fameuses révolutions du siécle de mon Auteur: objet grand, magnifique & digne de la curiosité des lecteurs, qui me conduisoit au grand & au sublime de la guerre par la sublimité des matiéres. Car la nouveauté de celles-ci n'y aide pas peu. Qu'on ne s'étonne point de ce que je vais dire. Ensuite du cinquiéme Volume de ce grand Ouvrage, étoit tout ce qu'il y avoit de plus beau; de moins public & de plus intéressant dans l'antiquité militaire: car l'expérience de la guerre m'avoit mis sur la voie du vrai à l'égard de bien des choses auparavant inconnuës aux Auteurs qui avoient écrit de la milice des Grecs & des Romains, & même des Carthaginois & des divers peuples de l'Asie, qui bien que plus sçavans & plus éclairés que je ne le suis, ne pouvoient pas, n'étant point guerriers, comprendre ou remarquer un grand nombre de passages semés par-ci par-là dans une infinité d'Historiens Grecs & Latins & quelques autres Ecrivains, où j'avois observé mille excellentes choses de leur milice ausquelles personne n'avoit pris garde. Ces découvertes, qui pouvoient m'aquérir quelque gloire, étoient en si grand nombre, qu'il me sembloit qu'il ne me coûteroit plus rien de travailler à un Traité complet de cette admirable discipline des Grecs & des Romains, qu'on croioit être ensévelie dans un oubli & des ténébres éternelles, sans espérance de la voir paroître: discipline qui eût peut-être été regardée des Connoisseurs, non comme une production de l'esprit humain, comme dit Végéce de la légion, mais plutôt comme une institution inspirée d'en haut. A ces loix célébres, à cette discipline si desirée & si peu attenduë, j'y joignois la mienne, je prenois des uns & des autres, & très-souvent je m'éloignois d'eux tous, je les desapprouvois même quand je croiois que j'avois raison, par rapport au tems, aux mœurs, à la nature de nos armes, à la religion même, à la politique des Princes, à l'humeur de la nation, & même à celle des autres.

Les marches de ces fameux guerriers, leur méthode de combattre

&

& de se ranger, renfermoient une Dissertation considérable. C'est ce qui m'a le plus coûté. Car l'endroit du sixiéme Livre de mon Auteur, où il avoit traité ces trois sçavantes parties de l'art, ne s'y trouvent plus. Je m'étonne que Casaubon n'ait pas remarqué dans sa version Latine, qu'il y avoit une lacune considérable dans le texte Grec, où ces belles matiéres étoient traitées. Quelle perte! on ne peut trop la regretter.

Je l'avouerai franchement, j'avois fait mes délices de ce qui me restoit encore à donner au Public pour finir glorieusement un si grand Ouvrage. Tout me rioit, & tout rit lorsque les matiéres deviennent toujours plus riches & plus abondantes pour l'instruction des gens de guerre, comme pour l'amusement des hommes de Lettres; outre que ce que je traitois étoit le plus à la portée de mon esprit & de mes connoissances. Car je finissois par les parties de la guerre que j'ai les plus pratiquées ou vû pratiquer, & pour lesquelles je me sentois plus de naturel.

J'ai regret, je le répéte encore, d'être réduit à abandonner un Ouvrage si répandu dans toute l'Europe, & qu'il paroît que le Public n'a pas desapprouvé. Il se peut faire que cet accueil ne soit dû qu'aux nouveautés qui s'y trouvent. Car les nouveautés littéraires jointes à la découverte de ce qui nous a été caché jusques ici de la milice des Anciens, leurs principes & leur méthode dans la discipline militaire & dans toutes les parties qui embrassent la science des armes, ne m'ont attiré ni suscité aucune affaire, ni d'envieux parmi les gens de Lettres. J'appelle ainsi, non ceux qui raisonnent de tout à tort & à travers; mais ceux que la raison & le bon sens guident dans tous leurs discours: non ceux qui interprétent témérairement les intentions d'un Auteur ou lui en prêtent de mauvaises; mais ceux qui se font un devoir de prendre fidélement ses pensées & d'expliquer favorablement celles qui, prises dans un sens forcé, pourroient lui faire tort: non ceux qui sur des passages ou tronqués ou tirés de leur place naturelle forment des accusations atroces; mais ceux qui représentent de bonne foi le plan & le dessein d'un Ecrivain. Or mon dessein n'a jamais été d'offenser qui que ce soit, & cette redoutable sincérité dont on m'accuse, & dont je me fais gloire, ne sçauroit m'être imputée comme un défaut, si l'on me lit avec équité. Rien ne m'empêchoit de couvrir mes conceptions sous des nuages épais, d'entortiller mes paroles & mes allusions, & d'échapper par une obscurité affectée à toute la pénétration de mes Censeurs. Personne ne m'a accusé d'avoir emploié ces figures énigmatiques, ces sortes de tromperies ne sont pas dignes d'un honnête homme. Je n'ai avancé que ce qu'il est permis de dire, ce n'est point vouloir offenser que de rapporter les fautes de quelques-uns. Les plus grands hommes y sont sujets, même dans leurs desseins les mieux concer-

certés & les plus heureux : il y en a peu où les Connoisseurs ne trouvent quelque défaut.

Cela me fait souvenir d'une belle pensée que mon ami M. Jean le Clerc me fournira. *Tous les Grands*, dit-il, *ont des défauts mêlés parmi leurs vertus, & ressemblent aux ronces enflammées, dont les épines se trouvent au milieu de la clarté qu'elles rendent.* Il y a beaucoup de ceux-ci, & un plus grand nombre qui sont tout épines & qui ne rendent aucune clarté.

Ceux qui me blâment d'avoir dépouillé quelques Officiers de la gloire de certaines actions, dont ils jouissoient tranquillement, sont très-injustes, puisque premiérement je ne leur ai fait là-dessus nul reproche, n'aiant fait autre chose que narrer simplement le fait, & en second lieu que j'ai tâché de prouver par plusieurs témoignages qui m'ont paru irréprochables, qu'elles n'appartenoient point à ceux ausquels on les avoit attribuées, ou qui s'en étoient dit les auteurs.

Quelques-uns en fort petit nombre, & cela ne me surprend guéres, ont été peu satisfaits de mes paralléles & de mes portraits, ils les trouvent un peu trop libres, c'est-à-dire que le vrai leur déplaît: Mais je n'ai fait, ce me semble, le portrait de qui que ce soit qui ne lui soit très-avantageux, & lorsque j'ai dépeint le caractére de quelques anciens, ou de quelques modernes morts depuis très-longtems, je n'ai eu aucune intention de faire allusion à quelque vivant, ni entendu malice en la moindre chose du monde. J'ai dit leurs défauts, est-ce qu'ils en étoient exemts. Ne diroit-on pas que chaque homme a les siens particuliers, sans qu'il soit permis aux autres de les voir? Que répondre à ces personnes-là? Si ce n'est qu'ils ne font pas beaucoup d'honneur à ceux qu'ils prétendent que j'ai en vûe, c'est avouër qu'ils reconnoissent en eux des vices ou des défauts que je n'ai jamais cru qu'ils eussent. J'avouë franchement que je n'ai jamais eu en vûe que ceux que je nomme, & sûrement ils n'ont pas lieu d'être fort fâchés.

Si j'ai loué c'est avec justice, sans flatterie & sans m'écarter du vrai en la moindre chose. Ai-je traité des actions des Dieux? Veut-on que je produise mes Acteurs comme des Etres qui n'ont rien d'humain, doués d'une supréme intelligence & d'une espéce toute singuliére? On diroit qu'on veut que je les donne comme tels, dès qu'on trouve étrange que j'en parle comme des gens sujets à erreur, & chez lesquels le bien & le mal se trouvent toujours péle-mêle ensemble. Est-ce un crime que de produire les fautes d'ignorance ou d'inadvertance? Et peut-on ne pas louer ceux qui le méritent, sans déplaire aux autres? Pendant qu'on me fait ce petit reproche, quelques-uns se plaignent de ma maigreur dans certains éloges que je pouvois un peu plus allonger. J'ai de l'encens en petite quantité,

qu'on souffre que je le ménage. Il me restoit encore des sujets d'un grand mérite à célébrer. Je ne le puis, mon Ouvrage restant imparfait. D'ailleurs mon dessein n'a jamais été de remplir mon Livre d'éloges, mais de louer ou blâmer seulement par les faits; mes Acteurs bons & mauvais sont en trop grand nombre pour perdre mon tems au dénombrement de leurs grandes qualités, & en termes qui ne signifient rien. Quand je dis qu'un tel a fait l'action d'un Guerrier habile & consommé dans le métier, n'est-ce pas assez? Un passage de Bayle sur l'article de l'éloge me vient en mémoire, il est assez beau pour mériter d'être copié. *La valeur subtile de l'encens ne leur plaît pas, cela ne peut être découvert qu'à un petit nombre de personnes, il faut que le grossier y entre, qu'on loüe à outrance, sans mesure, sans nul égard à la vérité, afin que toutes sortes d'esprits saisissent l'éloge & l'empaument.* Qu'on soit fâché de mon épargne sur l'article de l'éloge & de ma franchise sur le blâme, peu m'importe, j'aime & je chéris trop la vérité dans tous les deux pour lui être infidéle, jamais maîtresse ne m'a tant coûté ni fait tant d'honneur, au contraire des autres qui coûtent beaucoup & n'en font aucun.

Si l'on n'avoit que cela à me reprocher, ce n'étoit pas la peine qu'on m'en parlât, & cependant quelques-uns l'ont fait dans des Ecrits imprimés en assez bon nombre, & dans des Libelles diffamatoires sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, & il s'en est même trouvé d'assez acharnés contre moi pour me citer en manuscrit faux & calomnieux au Tribunal le plus respectable des gens de guerre: comme si l'innocence pouvoit être traduite aux tribunaux des gens d'honneur, justes, pleins d'équité & d'admiration pour la vertu, sans en sortir triomphante. Ces hommes respectables & le Ministre lui-même, par respect pour cette innocence, qui paroît nuë dans mes Ouvrages, auroient cru la rendre problématique & douteuse, si j'eusse entré en justification. On ne m'en a demandé aucune, elle se trouvoit visible dans mes Ecrits, dans lesquels on cherchoit par des sens détournés & mille actes de mauvaise foi à me faire dire ce à quoi je n'avois jamais pensé, artifice suranné qu'on doit laisser en propre aux imposteurs les plus misérables. Qu'il y en ait encore qui travaillent à se deshonorer & à se rendre méprisables aux honnêtes gens & à mes amis particuliers, que ces gens travaillent à tâcher de me perdre dans leur esprit & à me ravir leur estime & leur amitié par leurs discours, cela surpasse toute lâcheté & toute malice.

J'ai dû mépriser ces gens-là, qui n'ont d'autres armes pour me combattre que celles dont la pointe tourne contre eux. Je n'ai pas daigné leur répondre.

C'est ainsi que j'en ai usé envers l'Auteur des infiniment petites & plates brochures, qu'il imprime à ses dépens & qu'il distribuë

gra-

gratis. Il doute, dit-il, dans un nouvel Ecrit d'un stile aussi amer que ses autres ouvrages, que ce que je rapporte du siége de la citadelle de Modéne soit conforme à la vérité; lorsque j'écris dans un tems, où la plûpart de ceux qui s'y sont trouvés sont encore en vie. Il s'imagine peut-être que cela s'est passé au bon vieux tems ou dans celui du bombardement de Génes, où il nous apprend dans un des journaux périodiques, qu'il fut du nombre de ceux qui attaquérent le fauxbourg de Saint Pierre d'Aréna, & qu'il escalada un fort à la tête de ses grenadiers avec une hardiesse & une conduite digne d'une éternelle mémoire. Je lui en ferois mes complimens, & j'aurois inséré ce grand exploit dans mon Commentaire en faveur du ton modeste qu'il prend à le rapporter, si tout ce qu'il nous débite des dangers & des travaux qu'il y essuia ne passoit chez beaucoup de gens graves pour une imagination, qu'il n'est permis de faire valoir que lorsqu'il n'y a plus personne au monde de ceux qui s'y sont trouvés qui puissent nous démentir: car ceux qui se croient bien vieux en peuvent trouver de leur âge, & malheureusement il s'est rencontré un Officier général de Marine qui se trouva à cette décente, & qui nous a tirés du doute où nous étions. Il nous assure qu'il n'y eut aucune escalade, ni autre fort qu'une maison crénellée & armée de parapets ou d'un blindage à l'épreuve des mousquetades, que celui qui se faisoit fête de cette escalade ne fut que simple spectateur, & que n'étant alors qu'Officier subalterne, il n'avoit pû être chargé de cette entreprise. Si j'avois été tout seul dans cette conversation, je serois suspect; mais il y avoit deux Jésuites. J'ai oublié le nom de l'un des deux. Mais l'autre est le Pére Sarrabat, qui est un sçavant homme, connu même par ses Ouvrages, & Professeur de Philosophie & de Mathématique à Avignon. Voilà notre Auteur dépossédé de cette action, il peut en chercher une autre de son invention. Cela n'empêche pas, comme je l'ai déja dit, que les escalades ne soient très-rares.

Le même Auteur nous transporte en Amérique pour en trouver, car les deux de Messine sont aussi imaginaires que celle de Génes. Je n'en connois que deux ou trois pendant le cours de la guerre de 1701. celle de Modéne & de Cette. Celle-ci fait beaucoup d'honneur à M. le Duc de Noailles, brave, vigoureux & hardi: je me ferai toujours un plaisir de le produire par tout, autant par ses qualités militaires que par son esprit & son goût pour les belles Lettres & pour les beaux arts, & par l'estime de ceux qui les professent dans un tems où il semble que l'ignorance veuille en triompher.

Je ne me suis pas moins fait un plaisir de célébrer le mérite des Sçavans de l'Europe, qui se sont rendus recommandables par leurs ouvrages & leurs belles découvertes dans les arts & dans les sciences:

car ils ne ſont pas moins grands ni moins célébres que les plus grands Capitaines dans celle des armes, à laquelle ils ont dû ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Ce qui paroîtra ſans doute bien ſurprenant aux Sçavans, & bien glorieux pour les Lettres, c'eſt que les Guerriers les plus admirés anciens & modernes ont été ſçavans & les plus univerſels génies de leur tems, & même les Conquérans qu'il nous a plû d'appeller barbares, entre autres Mahomet II. car il eſt rare, au jugement de Thucydide & de Xénophon, qui étoient guerriers & grands politiques, qu'un homme ſans étude & ſans nulle application dans les armes & dans les ſciences, qui ont en très-grand nombre beaucoup d'affinité avec elles, puiſſe être un Général même médiocre; c'eſt encore ce que l'Hiſtoire nous apprend.

J'ai un catalogue très-bien rempli des grands Capitaines qui ſe ſont illuſtrés par la grandeur de leurs connoiſſances, Franceſco Patrizi en a donné un dans ſon *Paralelli militari*, qui eſt un très-bon Livre, & qui mérite d'être lû. Il y en a un ſi grand nombre qu'il en remplit un Chapitre entier, & nous fait voir qu'il ne faut pas eſpérer d'entrer dans le temple de la gloire ſans les Lettres, parce que la ſcience des armes les renferme toutes, du moins les plus belles parties, c'eſt ce que Brantôme nous apprend lui-même. Ce ſont ceux-là qui ſont dignes de nous commander, & qui peuvent compter ſur la victoire ſans que le hazard ou la fortune en prenne la peine, & ſans craindre qu'elle leur tourne jamais le dos. Il en eſt tout autrement des autres, qui ne leur reſſemblent pas, & chez leſquels les heureux ſuccès ont cette vertu de couvrir & de cacher leur ignorance, qui ſe découvre pleinement lorſque la fortune, à laquelle ils doivent tout, les abandonne. Ils ne la rattrappent plus. On ne doit pas être ſurpris, après tout ce que je viens de dire, ſi les plus grands Capitaines anciens & modernes ont fait de ſi grandes choſes, & ont ſçû réparer leurs diſgraces & les fautes où ils peuvent être tombés.

J'ai connu des gens qui ne ſçavent rien & d'autres beaucoup, ou du moins qui ont une très-grande lecture, une grande application à leur métier & l'eſprit orné, & cela par tout où j'ai voiagé. J'ai remarqué que ceux-ci raiſonnoient très-bien de la guerre, & les autres très-mal; en un mot pitoiablement, malgré leur grande expérience : je parle du grand de la guerre, & c'eſt là la pierre de touche pour lier connoiſſance avec eux & les bien connoître. Charles XII. Roi de Suéde n'étoit pas le ſeul Prince qui fit uſage de cette pierre. Il y en a cependant peu qui ſoient en état de le faire. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on ſe trompe ſi fort dans le choix des ſujets, & ſi les plus dignes de commander ne ſont pas toujours emploiés, c'eſt un grand mal; mais il eſt de tous les tems. Il y a une infinité de raiſons de

de cela dans mes Ouvrages, aufquels je reviens après cette petite digreffion.

Qu'il me foit permis de dire ici ce qu'il me femble que les découvertes & les principes qui s'y trouvent répandus ont eu le bonheur d'être approuvés non feulement par tout ce qu'il y a d'habiles Guerriers & d'hommes de Lettres dans le Roiaume, mais encore par les Allemans, les Anglois & les Hollandois. Il y a deux fçavantes Critiques imprimées de deux Officiers de ces derniers. Je fouhaitois ardemment de connoître ces deux Auteurs, tant je fuis fatisfait de leur maniére d'attaquer un Ouvrage. Rien de plus poli, de plus civil, de plus honnête & de plus judicieux; mes amis fe font fi bien remués en Hollande, que j'ai enfin appris que l'Auteur de la Critique, à laquelle je vais d'abord répondre, eft M. Terfon, Lieutenant Colonel du régiment du Prince de Naffau Siégen, & on attribue l'autre à M. de Savornin, Général Major des armées de Hollande, qui eft un fçavant Officier d'infanterie, que j'ai l'honneur de connoître pour avoir été fon prifonnier.

C'eût été une efpéce de merveille, fi ces deux habiles hommes écrivant ainfi avec politeffe, n'euffent pas été verfés dans l'infanterie & les grandes parties de la guerre: car l'ignorance feule peut fubftituer aux raifons, des malhonnêtetés groffiéres & des termes offenfans. Il faut que je l'avouë, les remarques de ces deux Meffieurs font bonnes, folides & fçavantes, bien qu'ils n'aient pas toujours bien pris garde aux objections qu'ils me font, que je m'étois faites moi-même, & que j'avois réfutées. Rien ne me fait plus d'honneur que d'avoir à me défendre contre de tels Adverfaires. *Quand on eft bien réfuté*, dit le fçavant M. le Clerc très-judicieufement dans fon Extrait du Livre des Obfervations de Gottfredi Oceralius, *on en doit être bien aife, parce qu'on en peut profiter, & que le public en profite auffi: quand on l'eft mal, on ne doit pas non plus en être fâché, puifqu'on voit par-là qu'on ne s'étoit point trompé, & que le public ne manque pas de le reconnoître tôt ou tard. Ce n'eft que la vérité que l'on doit rechercher que l'on eft toujours obligé de fuivre, & qu'il faut fans doute préférer à fa réputation, fi néanmoins la réputation en fouffre, ce que je ne crois point. C'eft plutôt l'augmenter que de la diminuër, quand on reconnoît de bonne foi qu'on s'étoit trompé: comme elle doit diminuër au contraire fi l'on témoigne de l'opiniâtreté, rien ne peut fâcher que les expreffions malhonnêtes & de mépris; encore retombent-elles plutôt fur ceux qui les emploient que fur ceux qui les fouffrent.*

La premiére de ces deux Critiques contre mon Syftéme des Colonnes, eft inferée dans les *Lettres Serieufes & Badines fur les Ouvrages des Sçavans, &c.* elle compofe deux Lettres à un ami, dont

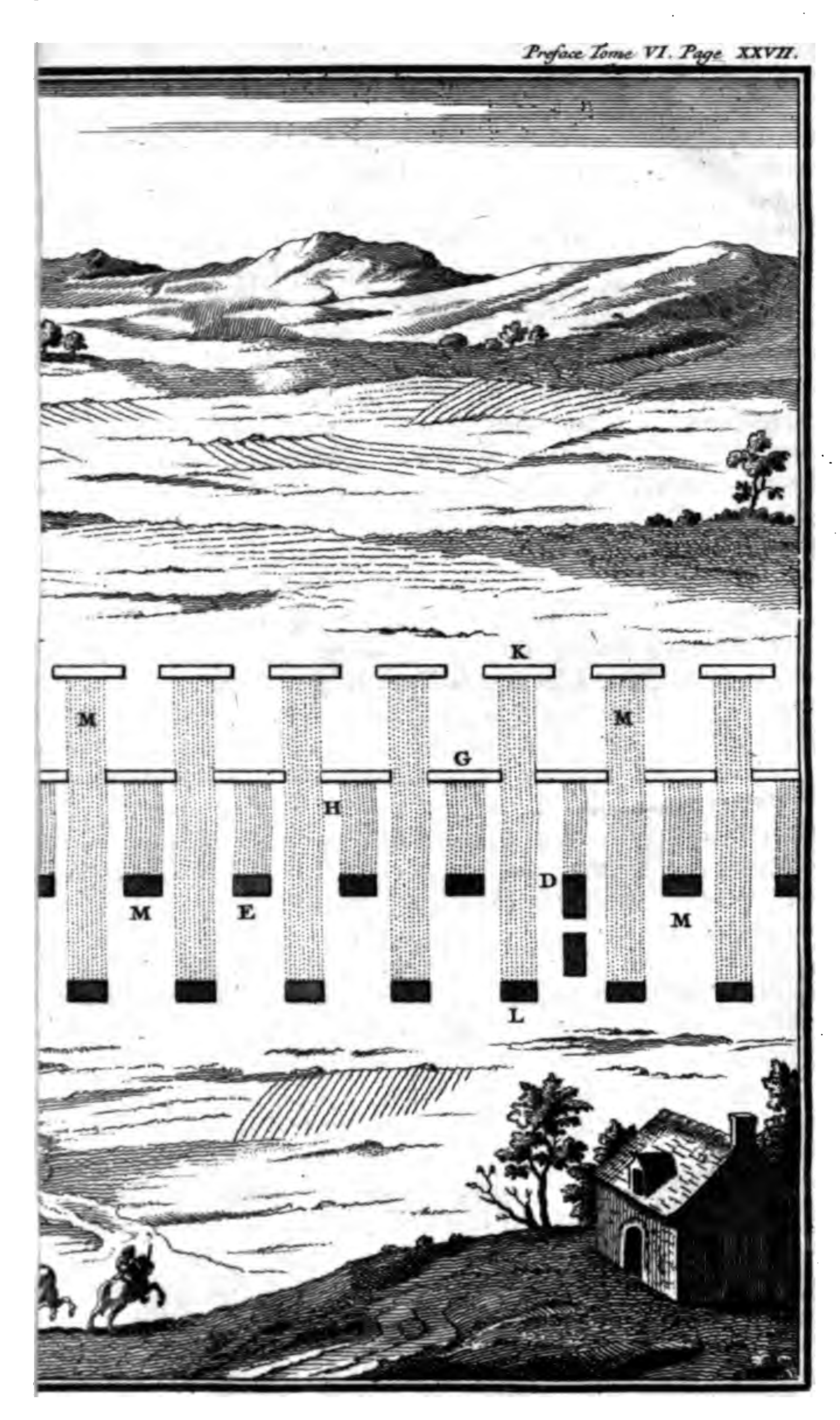
Imprimées à la Haie chez Van Duren, 1. part. 1729.

dont l'une a pour titre: *Qu'il n'appartient qu'à un homme de guerre de décider du nouveau Polybe.* Apparemment qu'il a cru par ce titre, que ceux qui m'ont réfuté dans les brochures qui ont paru n'étoient pas gens de guerre: ils l'étoient pourtant, & ils l'avoient faite toute leur vie. Le titre de l'autre, qui s'adresse à la même personne, le voici: *Sentiment d'un homme de guerre sur le nouveau Systéme du Chevalier de Folard, ainsi qu'il l'expose dans les quatre premiers Volumes de ses Commentaires de l'Histoire de Polybe.* Cet Ouvrage a moins l'air d'une réfutation de mon Systéme, bien qu'il soit attaqué, que d'une apologie de ma Colonne & de ma méthode de combattre. Ce sçavant Officier général embrassant & approuvant presque tout, & dans ce qu'il trouve digne d'être censuré, n'a pas fait assez d'attention à mes preuves & à mes raisonnemens, & il ne s'est pas souvenu que dans ma Préface du second Tome de mon Commentaire page vj. j'ai répondu à ses objections, que j'avois très-bien prévûes.

Le dernier qui m'a censuré est M. Terson, tous les deux habiles & consommés dans la science des armes, & tous les deux sont tombés dans le même défaut d'avoir oublié que je me suis fait les mêmes objections & que j'y ai répondu dans mon Traité de la Colonne, dans les Préfaces, & en différens endroits des cinq Volumes qui paroissent; ce qui m'obligera de suivre dans ces deux réponses la même loi que je me suis imposée en plusieurs endroits, de ramener selon le besoin certains principes, certaines maximes déja répétées, j'en ai vû la nécessité. Pour revenir à mes deux sçavans Hollandois, quels qu'ils puissent être ils méritent une particuliére attention de leurs Maîtres. On n'en a jamais manqué en Hollande à l'égard des Officiers de mérite; on l'a, le mérite, en trop grande considération dans ce païs-là, pour ne pas l'encourager, on y sçait reconnoître les services rendus & ceux qu'on peut rendre. On y gouverne sur de trop grandes pensées. On n'accusera jamais ces habiles Républicains du défaut des Carthaginois, qui laissoient les Officiers dans l'oubli & dans le mépris sans aucune reconnoissance: ils sont trop grands politiques pour ne pas reconnoître dans les autres les vertus qu'ils pratiquent si bien eux-mêmes.

M. Terson porte ses Objections sur l'insertion de mes colonnes dans mes lignes, si cette Lettre, qui se trouve dans la *Bibliothéque Françoise*, Tome XIV. n'étoit point remplie d'éloges de mes Ecrits militaires, que je ne crois pas mériter, je l'eusse inserée toute entiére dans cette Préface, je m'en dispenserai donc, & je m'arrêterai seulement à ce qui est purement critique, & j'en userai de même à l'égard de l'autre.

L'Auteur entre d'abord en matiére. *Son Traité de la Colonne*, dit-il, *qui est sa production favorite, est selon mes connoissances en général*



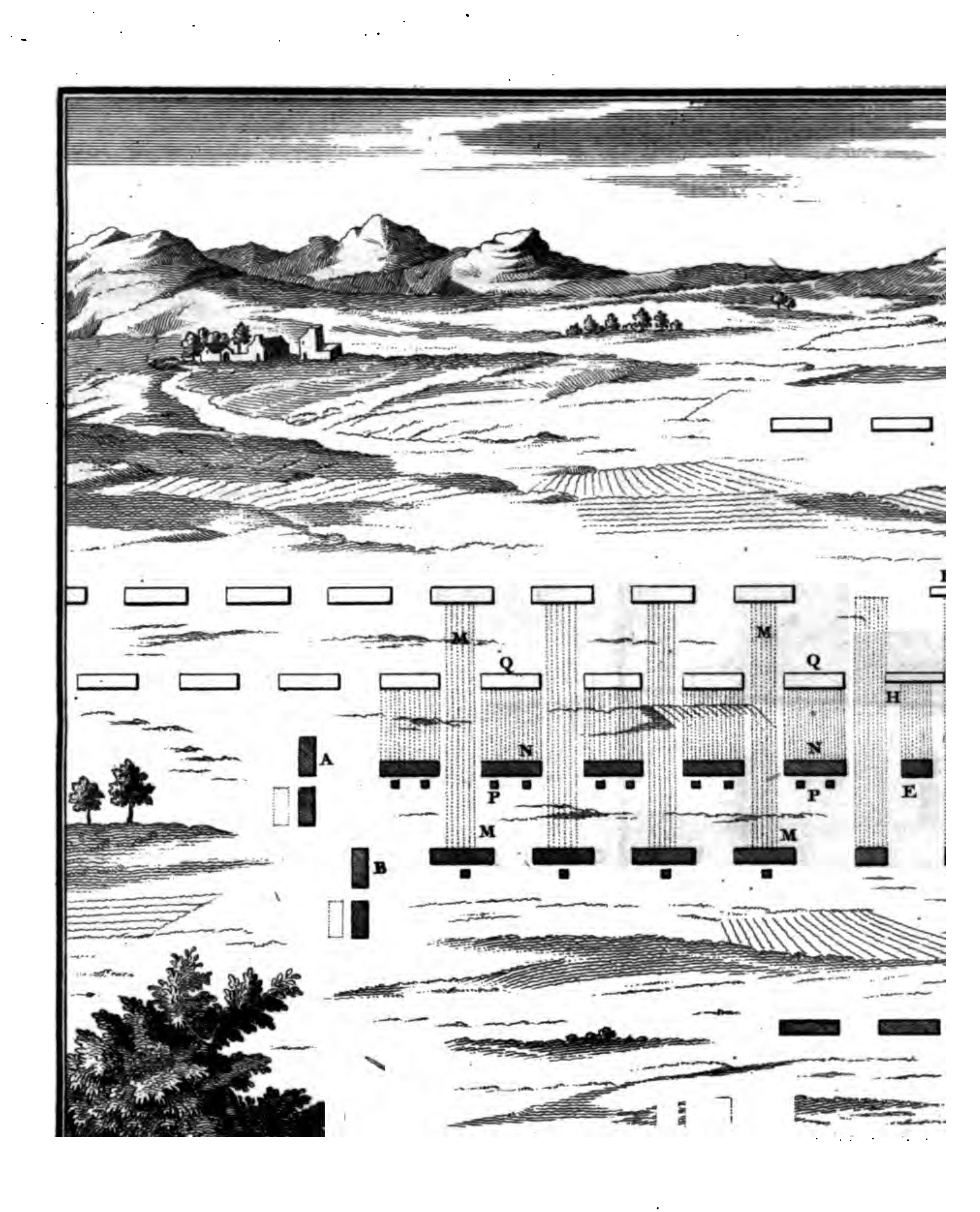
J CHEVALIER DE FOLARD.

dont l'une a pour titre: *Qu'il n'appartient qu'à un homme de guerre de décider du nouveau Polybe.* Apparemment qu'il a cru par ce titre, que ceux qui m'ont réfuté dans les brochures qui ont paru n'étoient pas gens de guerre: ils l'étoient pourtant, & ils l'avoient faite toute leur vie. Le titre de l'autre, qui s'adresse à la même personne, le voici: *Sentiment d'un homme de guerre sur le nouveau Systême du Chevalier de Folard, ainsi qu'il l'expose dans les quatre premiers Volumes de ses Commentaires de l'Histoire de Polybe.* Cet Ouvrage a moins l'air d'une réfutation de mon Systême, bien qu'il soit attaqué, que d'une apologie de ma Colonne & de ma méthode de combattre. Ce sçavant Officier général embrassant & approuvant presque tout, & dans ce qu'il trouve digne d'être censuré, n'a pas fait assez d'attention à mes preuves & à mes raisonnemens, & il ne s'est pas souvenu que dans ma Préface du second Tome de mon Commentaire page vj. j'ai répondu à ses objections, que j'avois très-bien prévûes.

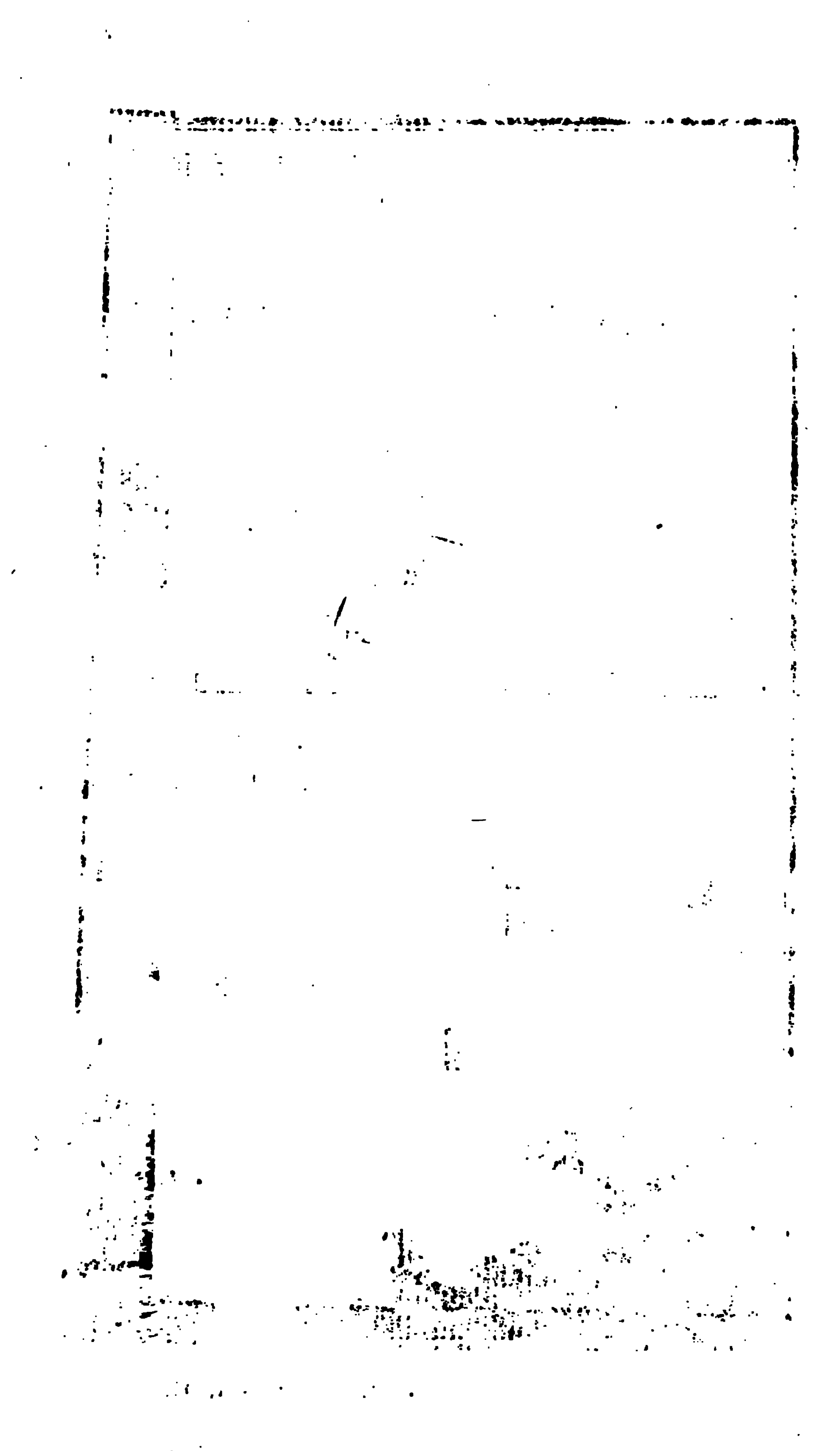
Le dernier qui m'a censuré est M. Terson, tous les deux habiles & consommés dans la science des armes, & tous les deux sont tombés dans le même défaut d'avoir oublié que je me suis fait les mêmes objections & que j'y ai répondu dans mon Traité de la Colonne, dans les Préfaces, & en différens endroits des cinq Volumes qui paroissent; ce qui m'obligera de suivre dans ces deux réponses la même loi que je me suis imposée en plusieurs endroits, de ramener selon le besoin certains principes, certaines maximes déja répétées, j'en ai vû la nécessité. Pour revenir à mes deux sçavans Hollandois, quels qu'ils puissent être ils méritent une particuliére attention de leurs Maîtres. On n'en a jamais manqué en Hollande à l'égard des Officiers de mérite; on l'a, le mérite, en trop grande considération dans ce païs-là, pour ne pas l'encourager, on y sçait reconnoître les services rendus & ceux qu'on peut rendre. On y gouverne sur de trop grandes pensées. On n'accusera jamais ces habiles Républicains du défaut des Carthaginois, qui laissoient les Officiers dans l'oubli & dans le mépris sans aucune reconnoissance: ils sont trop grands politiques pour ne pas reconnoître dans les autres les vertus qu'ils pratiquent si bien eux-mêmes.

M. Terson porte ses Objections sur l'insertion de mes colonnes dans mes lignes, si cette Lettre, qui se trouve dans la *Bibliothéque Françoise*, Tome XIV. n'étoit point remplie d'éloges de mes Ecrits militaires, que je ne crois pas mériter, je l'eusse inserée toute entiére dans cette Préface, je m'en dispenserai donc, & je m'arrêterai seulement à ce qui est purement critique, & j'en userai de même à l'égard de l'autre.

L'Auteur entre d'abord en matiére. *Son Traité de la Colonne*, dit-il, *qui est sa production favorite, est selon mes connoissances en général*



PORTION D'UN ORDRE DE BATAILLE SELON



ral admirable, plein d'une grande fécondité, de combinaisons invincibles pour l'attaque, sur lesquelles peu de Généraux du bas âge ont fait des réflexions & les ont peu pratiquées. Il a pourtant trouvé beaucoup de Critiques, & la plûpart de nos Officiers Hollandois ne sçauroient encore l'approuver en tout & par tout, comme dans tous ses ordres de bataille. Les peuples & les nations ne se défont pas aisément des coûtumes de leurs péres & de leurs maniéres ordinaires.

J'avouë à l'Auteur que j'ai beaucoup trouvé de Critiques en mon chemin, & très-pitoiables. Je m'en suis assez plaint, & ceux-mêmes que j'ai réfutés étoient très-peu dignes de l'être, puisqu'ils n'ont pas touché à mes principes & à ma méthode, & je doute que ces misérables brochures, toutes calomnieuses, aient jamais paru en Hollande, & passé même les environs des endroits où elle ont été imprimées. Car si je n'avois pris la peine de répondre à quelques-unes, on ignoreroit encore leur existance. Si Messieurs les Officiers Hollandois, dont je fais très-grand cas, ne m'approuvent pas en tout, je leur répondrai qu'il n'y a personne sur la terre qui ne prête le flanc à la censure par quelque côté, & je n'ai garde de me fâcher. Ce seroit un prodige si un Ouvrage tel que le mien en étoit exemt. M. Deidier, qui est un sçavant Officier & Ingénieur du Roi, m'a fait appercevoir bien des fautes d'omission & de commission sur bien des choses qui ne touchent en rien mes principes, je lui ferai honneur de ses judicieux avis, comme je suis prêt à faire un semblable compliment de docilité à mes deux Censeurs, lorsqu'ils me donneront & me fourniront de bonnes raisons & de bonnes preuves contre mon Systéme; mais il ne m'a pas paru que celles qu'ils alléguent soient assez solides, puisqu'il me sera aisé de les réfuter: & quant à mes ordres de bataille, dont je produis un assez bon nombre de ma façon, est-ce qu'ils n'ont pas pris garde que je les accompagne d'observations, & qu'en un mot je les démontre? Tant qu'on me laissera si bien remparé, il ne faut pas espérer de réussir & de me forcer dans un tel poste, qui est celui de la vérité. Inutilement m'attaquera-t-on, tant cette vérité me frappe: & si ces deux habiles Hollandois, qui raisonnent avec une très-grande intelligence des choses, n'ont attaqué mon Systéme que dans certains défauts ou certains foibles qui leur sembloient remarquables, pour ne l'avoir pas examiné aussi pleinement que la chose le méritoit, que devois je attendre des autres dont l'ignorance est à peine concevable, rejettant tout sans m'entendre & sans rien prouver? Car je ne vois pas que mes deux Censeurs rejettent rien, ils adoptent & embrassent au contraire mon Systéme & en reconnoissent la force, puisqu'ils conviennent du défaut que je remarque dans nos bataillons minces; & pour une plus grande perfection dans mes colonnes, ils ont cru qu'il falloit y ajouter leurs divers feux par pelotons, sans pourtant nous expliquer par quelle méthode ils pour-

pourront les y introduire. Je ne les empêche pas, quoique persuadé que les miens sont plus redoutables par leur simplicité.

Je vois par-là que les colonnes dans ma tactique sont de leur goût, & je m'assûre qu'après avoir satisfait à toutes leurs Objections, ils n'y trouveront d'autre inconvénient que ce que l'Auteur de la Lettre dit, que *les peuples & les nations ne se défont pas aisément des coûtumes de leurs péres & de leurs maniéres ordinaires.* Rien n'est plus vrai que ce qu'il dit là, & rien ne me paroît plus important que de m'arrêter un peu sur ce texte, qui a un extréme besoin de commentaire.

Nous sçavons assez quelle est la force de la coûtume, ou des usages généralement reçus, & son autorité dans les armes comme par tout, quoique le plus souvent elles ne choquent pas moins les lumiéres naturelles que les lumiéres militaires. Ce n'est pas là le merveilleux de l'affaire, c'est que malgré l'expérience, qui nous la représente extravagante & sans aucune ombre de raison, par les mauvais effets qui en naissent, on ne laisse pas que de la suivre sans en démordre, tant la piéce est de résistance, & on aime mieux risquer de se faire battre honteusement toutes les campagnes deux ou trois plutôt que de la quitter, & suivre une autre façon de combattre. Les Romains ont dû à cette bêtise des autres nations la gloire de leur Empire. Témoins les Gaulois, les Allemans, les Bataves, les Anglois & les Grecs eux-mêmes, pour n'avoir rien voulu changer dans leurs armes offensives, & dans les défensives, comme Polybe nous le fait assez remarquer; ils furent perpétuellement vaincus, ce qui ne pouvoit arriver, s'ils eussent imité leurs ennemis. Cela n'est-il pas bien plaisant? Je trouve Bayle très-judicieux & très-vrai dans ses réflexions sur cette matiére. Je ne les ai pas oubliées, mais je ne sçai où les chercher maintenant. Je les débiterai à peu près. Il dit que la coûtume, lorsqu'elle est longue & généralement suivie, émousse réellement le bon sens, l'esprit, dérange toute notre cervelle & nous ôte toute voie d'examen. Sans doute qu'il a raison: de bonne foi peut-on en être surpris? Puisque la multitude des gens de guerre, grands & petits, ne s'appliquant & n'étudiant point les sciences nécessaires à leur profession & vivant sans aucune défiance sur les usages & les pratiques reçuës, il est impossible qu'ils puissent jamais en découvrir le faux. Encore une fois, il ne faut pas être surpris si cette coûtume émousse l'esprit à la longue. Les traces qu'elle fait d'abord dans le cerveau dans notre plus grande jeunesse, s'approfondissent toujours davantage par les fréquentes répétitions, toujours sur les mêmes lignes, & l'opinion que nous avons du mérite de nos Chefs, qui nous instruisent, n'y aide pas peu; ce qui fait que l'esprit & la raison s'affoiblissent & diminuent, & cette diminution ôtant l'une & l'autre nous ôte toute volonté à la recherche du vrai, sans qu'il nous vienne le moins du monde en la pensée de voir si

ceux, qui sont les auteurs & les inventeurs de cette coûtume, ou ceux qui la suivent, ne se sont point égarés de la route du sens commun. Ce qui la rend encore plus forte & plus redoutable, c'est, comme je l'ai déja dit plus haut, l'opinion où l'on est du mérite de ceux qui l'ont établie, & des grands hommes qui l'ont suivie & qui ont fait de grandes actions, sans l'avoir jamais abandonnée pour en prendre une autre, comme si on ne pouvoit rien imaginer de meilleur. Belles raisons, en vérité! comme si les grands emplois où l'on est élevé, de longs services, des victoires remportées, donnoient du poids à la fausseté & à des usages contraires aux régles de la guerre & du bon sens. Est-ce que les usages & les pratiques généralement reçûes & aussi anciennes, si l'on veut, que le monde, sont une marque de vérité & de perfection? Rien de plus faux que cela: je l'ai fait assez voir en mille endroits de mes Ouvrages. Ecoutons Morus dans son Utopie, où il se moque de ces dévots extravagans de l'usage, & s'égaie à merveille sur cette matiére comme sur bien d'autres.

Ceux qui sont les admirateurs zélés de la vénérable coûtume, dit-il, *manquent-ils de bonnes raisons pour la défendre, voici leur dernier retranchement*, leur Hercule. *Nos ancêtres*, répondent-ils gravement, *ont jugé que cet usage étoit le meilleur, & plût au ciel que nous les égalassions en prudence, après cela, comme s'ils avoient admirablement plaidé une bonne cause, & non pas une sottise, ils se remettent tout glorieux en leur place.*

Sur ce pied-là il faudroit se conduire, non par la voie de l'examen, mais par la voie de l'autorité qui radote. Si ces grands hommes ont réussi, c'est qu'ils ont eu affaire à des Antagonistes qui alloient le même chemin & tout devant eux. Dans ce cas-là le hazard est par tout le maître, mais les Héros de routine ne sont rien moins que des Héros. L'on verra dans peu que les vérités à l'égard de mon Systéme des Colonnes & de ma Tactique, sont du nombre de celles dont les hommes les plus prévenus & les plus passionnés en faveur de la coûtume ne disputent point.

L'Auteur nous assûre dans le second Article, que cette maniére de se *ranger & d'attaquer est ordinairement sujette à de fâcheux & dangereux inconvéniens, & toujours au débordement de l'armée opposée, supposant que les deux armées sont à peu près également nombreuses, & même de plus d'un grand tiers. Si la cavalerie est rangée en seconde & troisiéme ligne derriére l'infanterie, comme M. de Folard la pose dans quelque plan, en effet quel front lui peut-il rester après ses colonnes formées & ses bataillons sur dix de hauteur?*

Je doute que l'Auteur de la Critique ait bien pris garde à ce qu'il avance ici. Du moins je ne croiois pas que qui que ce fût s'avisât de

me combattre dans un défilé si embaraſſant, ſans être obligé d'en ſortir, & de convenir qu'on s'y étoit engagé ſans aucun examen. Ma façon de combattre & la diſtribution de mes armes dans mes ordres de bataille, & particuliérement dans celui dont il s'agit ici, eſt à l'abri de tout fâcheux & dangereux inconvénient. Le débordement ou les ſurpaſſemens des aîles, qui me ſont oppoſées, ne me cauſent aucune inquiétude, je ne m'en mets nullement en peine, c'eſt la raiſon, l'évidence & l'ordre qui m'obligent à parler ainſi, quelque ſurpaſſé que je ſois, peu m'importe; eſt-ce qu'on ne voit pas que mes aîles ſont égales en force, & même plus fortes que mon front? Cela ſaute aux yeux. M. le Marquis de Santa-Cruz, Ambaſſadeur Plénipotentiaire au Congrés de Soiſſons, ſi célébre par ſes beaux Ouvrages ſur la guerre, l'a très-bien remarqué, je fais ſoutenir une arme par l'autre; cela eſt dans les régles & ne peut être conteſté, & véritablement ce n'eſt pas là ce que l'on conteſte, & ce ſeroit renoncer à la raiſon que de le faire. Mais c'eſt faute d'attention, qu'en me ſuppoſant auſſi fort que mon ennemi, & même ſupérieur d'un tiers en me rangeant comme je fais, on doute quel front peut me reſter, après mes colonnes formées & mes bataillons ſur dix de hauteur. Bien que je m'embaraſſe fort peu d'être ſurpaſſé à mes aîles ou de combattre ſur un front égal en belle plaine, il eſt pourtant viſible que mes colonnes & mes bataillons ne raccourciſſent & ne diminuent preſque point le front de mes lignes. Donnons une portion d'un ordre de bataille de ma façon, & celui qui fait le ſujet des objections que l'on me fait, ſuppoſant un plus grand nombre de bataillons & d'eſcadrons dans cette portion. Cela m'a paru néceſſaire pour un plus grand éclairciſſement.

J'appuie mes aîles à une groſſe colonne A. de deux ſections, j'en fais autant à la ſeconde ligne B. je place une autre colonne D. au centre. Dix bataillons ſont-ils bien capables de réduire mon front à rien, & de me faire déborder de mon ennemi ſi étrangement? Mais je vois bien que ce n'eſt pas là la queſtion, ce ſont mes bataillons à dix & quelquefois à huit de profondeur; & malheureuſement cette épaiſſeur dans les files ne diminuë pas d'un pouce le front de mes lignes. C'eſt à quoi l'habile Critique n'a pas pris garde. Bien que j'accourciſſe de plus de la moitié le front des corps de mon infanterie, on auroit dû voir dans les Figures de mes ordres de bataille, que les eſpaces d'entre mes bataillons E. ſont preſque au double plus larges que ceux de mon ennemi, comme on peut voir en F. Il me ſuffit d'oppoſer bataillons à bataillons. Dira-t-on que ces eſpaces ſont trop grands? A-t-on quelque bon argument à produire contre ma méthode? Aucun, qui ne puiſſe être renverſé en un inſtant. Les bataillons de ma premiére ligne feront infailliblement débordés par les corps de l'ennemi G, diront peut-être ceux qui ſe mêlent de ar-

parler de ce qu'ils n'ont pas compris, & qu'ils auroient pû comprendre s'ils l'avoient bien examiné. Je n'ai pas d'autre dessein que d'aborder & d'en venir aux mains, il me suffit de percer les bataillons H. de sa premiére; dira-t-on que des files de dix ou de huit de hauteur ne passeront pas sur le ventre, & ne se feront pas faire large à des corps sur quatre de file? Mais, répondra-t-on, ce qui déborde de ces bataillons se repliera sur les flancs de ceux qui ont percé. Cette objection n'est-elle pas bien redoutable? Un bataillon coupé en deux & tout débiffé se repliera sur un autre victorieux, qui fait front de toutes parts, & à qui il ne restera plus rien à faire, que d'achever ces misérables restes étonnés de la promte défaite du gros. Où sont les soldats capables d'une telle résolution? Mais du moins, repliquera-t-on, les bataillons K. de la seconde ligne voiant de si grands vuides entre les vôtres, passeront entre deux. Quoi, ces gens-là seront-ils assez imprudens & assez braves pour s'enchasser & s'engager entre les distances de mes colonnes ou de mes bataillons E, sur une telle profondeur & plus près-à-près qu'on ne pense par rapport à l'étenduë de leurs bataillons minces? Ils seroient défaits infailliblement. Il y a plus que cela, indépendamment de ce que je viens de dire, quoique très-convaincant, oseroient-ils tenter de passer par ces intervalles, puisque je songe à leur en faire passer l'envie en m'enchâssant dans les leurs? Car je prétens, & je parle peut-être en homme qui sçait son métier, que mes corps L. de ma seconde, en même tems que ceux de ma premiére E. en viendront aux mains, passeront à travers les intervalles, & courront la ligne ponctuée M. pour tomber tout de leur poids sur la seconde K. de mon ennemi. J'ai proposé cette ruse en différens endroits de mon Commentaire, elle est nouvelle & de ma façon, & je crois à n'en point douter, que tout Général qui la mettra en pratique fera une œuvre très-méritoire, & ne s'ennuiera pas dans le combat qui sera bientôt décidé.

On remarque, dit-on, que M. de Folard blâme, en toute occasion, les Généraux qui se sont laissés déborder par leurs ennemis, & que c'est à cela qu'il attribue presque toujours la perte des batailles, & la victoire à ceux qui ont replié à propos sur les flancs débordés; il fait même l'éloge de quelques-uns qui ont sçû profiter de ces avantages. Cependant on voit qu'il tombe lui-même dans la même faute de gaieté de cœur, & qu'il déclare même qu'il ne se soucie pas d'être débordé, ce qu'on regarde comme une espéce de contradiction.

J'aurois fort souhaité, par l'estime que je fais de l'Auteur de cette Lettre, qu'il se fût dispensé de faire de telles objections que celles-ci, tant elles me paroissent peu fortes. Il faut pourtant y répondre, puisqu'elles font le sujet de deux grands articles, où il lui est échappé quelques fautes. . . . .

Ce n'est pas sans de grandes raisons que je blâme les Généraux qui se sont laissés déborder, le nombre des errans sur ce point là est tel que l'Histoire ancienne & moderne en est toute remplie. Des fautes si souvent & si frequemment répétées, méritent sans doute d'être blâmées, puisqu'on a fait voir qu'il étoit aisé de les éviter. On ne trouve pas toujours des terrains propres à couvrir ses aîles, mais il dépend de nous lorsque nous sommes les plus foibles & que nous craignons d'être débordés de recourir aux moiens de l'art, & ces moiens sont en très-grand nombre dans mes Ouvrages. Les plus grands Capitaines parmi les Anciens formoient l'ordre oblique, qui est de tous le plus admirable, le plus sçavant & le plus rusé, il n'est connu que des plus habiles militaires; mais comme ceux là ne sont pas toujours à la tête des armées, il ne faut pas être surpris si ce merveilleux ordre de bataille n'a encore été pratiqué que très-imparfaitement. Il faut des troupes excellemment disciplinées pour les mouvemens généraux, ausquels on ne les exerce jamais en campagne, & de très-habiles Officiers Majors: avec cela le foible contre le fort sera peu en peine, & il poura dire tout comme moi, *je ne me soucie pas d'être débordé.* J'ai fait l'éloge de ceux qui ont replié, ou après la déroute d'une aîle, ou lorsqu'ils ont débordé leur ennemi & profité de leur avantage. Ces derniers ne méritent pas autant de gloire que les premiers. J'en louë quelques-uns de ceux-ci, & entre autres M. le Marquis d'Avarey à Almanza, dont l'action est célébre parmi nous, comme parmi nos ennemis mêmes. M. Dillon fit une manoeuvre à peu près semblable en Italie à la bataille de Castillon; mais peut-on conclure de ces éloges que je tombe dans *la même faute de gaieté de cœur* dans mes ordres de bataille, en disant que *je ne me soucie pas d'être débordé?* Rien n'est plus vrai que cela; mais le cas est bien différent, c'est que les aîles de ceux qui ne connoissent que leur routine sont en l'air, très-aisées à être doublées & sans force; mais les miennes ne montrent pas le flanc, puisqu'elles sont aussi fortes, & plus même que mon front. On a donc tort de dire que je tombe dans une espéce de contradiction, & c'est là une méprise de mon Critique, qui ne tire pourtant point à conséquence contre sa capacité & son expérience.

On use d'un petit correctif dans l'article suivant, où les objections n'ont guéres plus de force que les autres. „ Il est vrai, dit-on, que M. „ de Folard met une grosse colonne sur les flancs, & qu'il croit les „ assûrer par là; mais on doute que cette colonne soit suffisante pour „ les couvrir. On dit que les troupes de l'ennemi, qui débordent de „ beaucoup, se recourberont sur les flancs, & qu'alors il arrivera de „ deux choses l'une; ou bien que la colonne continuera sa marche, „ ou qu'elle s'arrêtera pour faire face à ce recourbement. Si elle con„ tinuë de marcher, on prétend & on soutient qu'elle sera enfoncée

„ in-

„ infailliblement par le recourbement, & cette colonne étant enfoncée, „ que deviendra le reste de la ligne ? Si au contraire elle s'arrête pour „ faire face & pour se défendre contre les troupes du recourbement, il „ faut par la même raison que toute la ligne s'arrête aussi où elle pour- „ ra être prise en flanc. La colonne qui la couvroit s'étant arrêtée, & „ restant dans cette situation, comment pourra M. de Folard parve- „ nir à son but ? Puisque, comme il le dit si souvent, toute la force „ de la colonne git dans l'action & le mouvement. Ce qui fait illusion „ à M. de Folard, est ce principe, où il est, que sa colonne ne pou- „ vant être entamée, il n'a rien à craindre pour ses flancs; mais quand „ cela seroit, ce qu'on ne lui accorde pas tout-à-fait, il faut qu'il con- „ vienne qu'il est de toute nécessité, que la colonne s'arrête pour fai- „ re face aux troupes qui recourbent sur elle, sans quoi elle seroit in- „ failliblement entamée & renversée. Or qu'importe, dit-on, qu'elle „ ne puisse point être entamée, si elle est forcée de s'arrêter & de fai- „ re face ? N'est-elle pas en échec, & ne devient-elle pas inutile ? On „ croit que c'est ici l'endroit foible du Systéme de M. de Folard. On „ ne trouve point dans sa Préface du second Tome, ni dans son Livre, „ qu'il léve cette difficulté, à moins qu'il ne veille qu'on prenne un, „ *je ne me soucie pas d'être débordé*, pour une démonstration qu'il n'a „ rien à craindre.

L'instruction demande que je m'arrête un peu plus sur cet article que sur les autres, & qu'en réfutant les objections qu'on m'y fait, j'y ajoute quelques observations, que j'abrégerai autant qu'il sera possible.

L'Auteur ne prend pas garde que les aîles de ma premiére & de ma seconde ligne sont également flanquées de mes colonnes, & que la queuë de A. n'est séparée de celle de la seconde B. que de la longueur de six halebardes, & l'on peut voir par la Figure que mon armée marche à l'instant que je suis prêt d'en venir aux mains, sur un carré long, & les deux aîles fermées par les colonnes. Je n'ai donc rien à craindre de ce recourbement, qui lui paroît si considérable, & qui ne l'est que dans l'imagination de ceux qui ignorent encore la force de l'infanterie & l'art sur lequel je la range comme ma cavalerie. Remarque-t-on cet art dans la maniére dont nous rangeons aujourd'hui l'une & l'autre ? Que l'on considére qu'une armée étant un corps composé de tant de diverses piéces, il est certainement impossible dans la chaleur de l'action, & même un peu avant, qu'elle se méne d'un mouvement si juste, si vrai, qu'elle n'altére ou ne rompe son ordre, & que les corps ne flottent par l'étenduë de leur front & le peu de hauteur de leurs files, & se soutiennent tous également sur une ligne paralléle, & c'est ce que nous ne saurions éviter; au lieu que mes ordres de bataille, mes corps ne sont point sujets à ces dé-

défauts-là par la profondeur de leurs files. Si l'on ajoute encore que la force de mes corps est indépendante de celle des autres, on verra que ma ligne est également forte par tout, & mes aîles toujours assûrées, bien que débordées.

D'ailleurs ce recourbement ou cette conversion d'un aîle sur un autre, ou sur toutes les deux, n'est pas une affaire d'un moment contre des troupes & des corps, qui n'étant pas sujets à flotter comme ceux que l'on m'oppose, ont un mouvement si léger & si rapide, qu'on sera aux mains & l'ennemi ouvert de toutes parts avant que les troupes, qui replient, aient joint & doublé mes aîles, où il n'y aura sans doute rien à gagner.

Je demande au savant Critique, s'il connoit la méthode des armées Allemandes contre les Turcs dans les actions générales, c'est-à-dire dans les plaines rases & pelées, où les aîles sont en l'air, c'est-à-dire appuiées à rien. Cela empêche-t-il que les Allemans n'attaquent l'ennemi, qui déborde toujours, & souvent aux deux aîles, de plus de la moitié du front des chrétiennes ? Qu'il consulte M. le Prince Eugéne, la gloire de son siécle, il lui fera bien l'honneur de lui répondre, & il lui répondra comme je fais sans blesser sa modestie, qu'il se met peu en peine d'être débordé. La raison de cela, est qu'il couvre ses flancs & forme un carré long sur deux phalanges, & le recourbement ne l'empêche pas de faire la moitié du chemin pour joindre son ennemi. Il ne s'appuie pas à des colonnes, & cependant il résiste & marche, il a assez de ce qu'il a contre des Turcs, & moi je fortifie mes aîles contre des Chrétiens mieux disciplinés & plus entendus.

Je veux que le recourbement, qu'on me fait si terrible, & qui n'est rien moins que cela contre mon Systéme, m'attaque, il ne viendra jamais à bout de m'arrêter dans ma marche. Il ne faut pas dire qu'*il arrivera de deux choses l'une*; *ou bien que la colonne continuera sa marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face au recourbement.* Je répons à cette objection, qu'il n'arrivera qu'une seule de ces deux choses, c'est qu'elle continuera son chemin avec un mépris digne d'elle: car cette aîle ennemie qui déborde ne peut être composée que de cavalerie, on n'a pas accoûtumé de mettre la cavalerie autre part; au lieu que ma méthode est bien différente, connoissant parfaitement la force de ces deux sortes d'armes. Que fera cette cavalerie contre deux si puissantes colonnes ? Les abordera-t-elle l'épée à la main, s'abandonnera-t-elle dessus ? Et quand elle seroit assez déterminée pour cela, ce qu'il faut bien se garder de croire, si ce n'est la Maison d'un Roi de France, elle rejailliroit sur elles comme contre un roc, sans pouvoir même l'approcher à la longueur de mes pertuisannes. On se souviendra de la colonne, bien qu'imparfaite, du savant & célébre Général Schoulembourg dans les plaines de Pologne. J'ai rapporté l'exemple. Il sçut marcher en

colonne & aller son chemin malgré les attaques furieuses & redoublées du grand Roi de Suéde Charles XII. à la tête de sept à huit mille chevaux contre quatre à cinq mille hommes d'infanterie bien serrès & bien armés de feux & de pertuisannes. Il fut très-bien chauffé & très-bien allongé, & se vit enfin obligé de laisser là une infanterie si incommode. S'il eût eu affaire à tout autre qu'à M. de Schoulembourg, qui entendoit son infanterie, il se seroit peu arrêté & ennuié, & l'ennemi eût été obligé de se rendre.

Je suis donc en état de marcher avec mes colonnes sans abandonner les flancs de mon armée, sans craindre d'être enfoncé & brisé : par qui le serois-je, je vous prie ? Par des cavaliers l'épée à la main, contre une masse de soldats hérissée de pertuisannes, d'espontons, de halebardes & de baionettes au bout du fusil, & de quatre rangs, qui nous voient tout à découvert à cause de la hauteur des chevaux, qui donne lieu à une tempête horrible de coups de fusil. Mon Critique me fournira-t il quelque fait qui nous fasse juger de la vigueur de la cavalerie contre l'infanterie, même depuis la suppression des piques & l'introduction de la baionette au bout du fusil, me montrera-t-il qu'elle en ait été attaquée, qu'on ait même osé l'aborder ? Sans doute qu'il n'en trouvera aucun exemple; & si elle ne l'a pas fait, sera-t-elle assez déterminée pour s'abandonner sur une colonne qu'on ne sait par où prendre? A cela on n'a pas le mot à répondre, & je le crois bien. Ceci n'est cependant qu'une simple escarmouche, je l'attendrai au débouché dans la réponse aux objections du second Critique. Je doute qu'il puisse jamais se tirer d'affaire. Je demande après ce que je viens de dire, si le recourbement dont il fait son Milon ou son Achille, obligera mes deux grosses colonnes A. B. à rester dans le repos & à faire alte pour se défendre, & s'il est bien certain qu'elles seront enfoncées ? Cela n'est pas concevable.

L'Auteur me permettra de lui dire, qu'il n'a pas raison de tirer avantage de ce que j'ai dit si souvent dans mes Ouvrages, que *toute la force de la colonne git dans le mouvement & l'action.* Il n'est rien de plus véritable, mais il n'est pas moins vrai que je l'ai démontrée aussi redoutable dans le repos, lorsqu'il y a des obstacles qui se présentent : car pour marcher & percer, rien ne m'en empêche; seront-ce des files de quatre contre une hauteur dont on ne voit point le fonds ?

Serois-je dans l'illusion, je vous prie, quand je crois que ma colonne ne peut-être entamée ? Non, puisque le Critique, auquel je dois répondre, en convient. Elle ne sauroit même être inutile, comme il l'avance, puisqu'il me suffit avec quatre bataillons d'occuper toutes les troupes du recourbement, pour ne pas craindre le moins du monde d'être entamé & ensuite renversé. Une action si vigoureuse n'appartient

tient pas à la cavlerie, & moins encore à l'infanterie rangée selon la coûtume contre des armes dont elle est privée, & sur des files réduites à rien. Quand même je serois obligé de m'arrêter, ou s'il me plaisoit ainsi ; cela empêcheroit-il que mes lignes n'allassent leur train & que je ne conservasse un avantage indépendamment de mes deux colonnes d'appui, puisque j'oppose des bataillons à dix de hauteur contre d'autres à quatre de file, très-débiles & très-flottans ? Nous ne nous sommes pas donnés le mot avec le célébre Marquis de Santa-Cruz, & cependant les bataillons sont les mêmes dans mes lignes. Que si mes colonnes couvrent ma cavalerie, je ne me trouve pas pourtant à deux de jeu avec mon ennemi ; je lui oppose mes escadrons N. entrelassés des pelotons P. aux siens Q. dont il manque : car quant à mes bataillons, il faut qu'il prenne la peine d'y faire large sans nulle difficulté. *On croit*, dit le Critique, *que c'est ici l'endroit foible du Systéme de M. de Folard.* Je le prie de bien examiner cette décision avant que d'y souscrire, puisque je ne raisonne que sur des principes qui me paroissent démontrés ; au lieu que mon Censeur n'est fondé que sur des argumens qui n'ont aucune apparence de vérité, puisqu'ils sont contraires à des faits dont l'évidence consiste dans leur continuation constante jusqu'à nous, ou bien près. On ne sauroit encore paier l'article qui suit. Il n'a pas fait attention à mon Traité de la Colonne, où il y a grand nombre d'objections qu'il fait & que j'ai prévûës, que je réfute pleinement & d'une maniére où la chicanerie ne sauroit trouver aucun avantage pour se couvrir.

Autre illusion, dit-il, *de M. de Folard, c'est qu'il dit que la colonne pourra joindre l'ennemi avant qu'lle puisse être arrêtée & enveloppé. Mais peut-il s'imaginer, dit-on, que celui qui déborde le verra venir tranquillement jusqu'à trente & quarante pas sans recourber ? N'est-il pas plus apparent, & même certain, que dès qu'on verra de loin la colonne en mouvement, on s'avancera pour la prendre en flanc ?*

On peut retorquer sur mon Censeur la seconde illusion dont il m'accuse. Je suis toujours dans le même sentiment, & j'y demeure inébranlable, que la colonne *pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée.* La raison de cela est évidente, c'est que je suis en état de paroître en présence de l'ennemi, mes bataillons sur un aussi grand front que ceux qu'il m'oppose, sans l'imiter pourtant dans l'ordre sur lequel l'on combat aujourd'hui : car je ne le laisse guéres en repos dans mon Livre, tant il choque la raison & les régles de la guerre. Je puis donc paroître en cet état jusqu'à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, alors la scéne change, mes bataillons minces disparoissent dans un instant, leurs files doublent, une partie se trouve à huit ou dix de hauteur,

& les autres quadruplent ou quintuplent ſelon la force des corps, & deviennent colonnes parfaites fraiſées de leurs pertuiſannes, ainſi que mes bataillons, & ce mouvement eſt ſi léger, ſi ſubit & ſi ſimple, qu'à peine a-t-on le tems de s'appercevoir comme tout cela s'y fait, & par cette manœuvre je rens inutile ce recourbement dont mon Critique s'eſt fait ſi fort fête, & que je crains auſſi peu de loin que de près.

Je m'apperçois par les Critiques imprimées, & par les Lettres que je reçois des païs étrangers, que l'on ſouhaite que je m'explique ſur une évolution ſi ſavante & ſi légére : il ſemble que cela devroit être ainſi; mais j'ai de grandes raiſons de ne pas le faire. N'y auroit-il pas des Newtons militaires en Europe, de ces génies méditatifs, inventifs & heureux dans leurs découvertes, qui puiſſent avoir le bonheur de trouver cette évolution qu'on me demande avec tant d'empreſſement ? Nous leur en ferions honneur : car peut-être ſe pourroient-il rencontrer avec celui que j'avois prié de travailler à cette découverte. Il a réuſſi au-delà même de mon attente, car ce que j'avois fait ne me ſatisfaiſoit point. J'en avois dit quelque choſe dans une de mes Préfaces, je n'en ſuis donc point l'auteur ni l'inventeur. Rendons juſtice. M. de Robert, mon neveu, Capitaine au Régiment de Picardie, que j'ai élevé depuis l'âge de huit ans, & qui paſſa avec moi en Suéde ſous le régne de Charles XII. découvrit le premier la maniére de former & de fraiſer ma colonne; mais comme il ſe trouvoit embarraſſé de fraiſer le dernier rang, M. de Vadicourt, Officier habile & Mouſquetaire dans la premiére Compagnie du Roi, le tira d'embarras; de ſorte que cette découverte eſt dûë à ces deux Meſſieurs. Depuis ce tems-là M. de Robert a tout changé, & il m'a paru plus de ſimplicité, plus de légéreté & de promtitude dans cette derniére. Les Savans en jugeront lorſqu'il ſera tems de la donner au public, & je crois que le tems d'une guerre ſera le meilleur. Voilà les raiſons bonnes ou mauvaiſes qui me diſpenſent de donner ce qu'on me demande de toutes parts. Paſſons maintenant à l'article, où mon Critique ſemble s'être plû davantage; mais je ne vois pas que le terrain lui ſoit plus favorable, & que ſa poudre ſoit plus ſéche que celle dont il uſe ailleurs.

On convient, dit-il, *que les colonnes peuvent être d'un grand uſage dans l'attaque. On tombe même d'accord qu'elles conviennent parfaitement bien au tempéramment fougueux des François, & que M. de Folard ne pouvoit rien inventer de plus conforme à leur genie; mais de l'autre côté on croit qu'il y a de l'inconvenient de ranger ſon armée en colonnes & en des bataillons ſur dix de hauteur. On ſe prive preſque entiérement de l'uſage du feu, n'aiant en vüë que d'enfoncer l'armée ennemie; mais l'ennemi aiant connoiſſance de cette di-*

diſpoſition, n'aura-t-il pas le ſoin de s'y préparer, & d'apporter des obſtacles à cette impétuoſité? Quel carnage! quelle déconfiture ne fera-t-il pas, s'il met ſeulement une rangée de chevaux de friſe bien enchaînés les uns aux autres devant ſon front? Ses canons chargés à cartouches, le feu continuel de ſes pelotons, & une grêle de grenades & d'autres feux d'artifices, ne mettront-ils pas le deſordre & la confuſion parmi les attaquans, avant qu'ils puiſſent percer? Et puis ne ſera-t-on pas encore à deux de jeu aux armes blanches, où naturellement le parti qui aura le moins ſouffert devra reſter victorieux? On croit qu'on peut faire un meilleur uſage des colonnes, & qu'il ſeroit mieux de les faire naître ou former dans l'occaſion ſuivant les circonſtances, & quand on eſt portée de les faire agir. Cela ſe peut aiſément pratiquer avec la tactique de nos pelotons, en chargeant continuellement, on peut en avançant les former en même tems en colonne pour enfoncer & rompre ceux qui font face.

Si cet article de mon Critique ne me fourniſſoit un ſujet de trop longue digreſſion pour un diſcours comme celui-ci, je l'épuiſerois ſans doute, & je répéterois les mêmes objections que je me ſuis faite pour prévenir les chicanes de mes Adverſaires dans tout mon Ouvrage, & particuliérement dans mes Nouvelles Découvertes & dans mon Traité de la Colonne : car j'ai lieu de me plaindre qu'on n'y ait pas pris garde, & qu'on s'opiniâtre à revenir ſur un terrain déja perdu, & dont je ſuis le maître : on feroit mieux de convenir que la piéce eſt de trop grande réſiſtance, & que l'on perd à l'attaquer ſa poudre & ſon plomb. Car de combattre contre l'évidence & les faits, c'eſt une entrepriſe trop hardie, & l'on a très-grande raiſon d'y trouver à redire. Je n'ai garde de ne pas demeurer d'accord avec mon Critique, que *les colonnes peuvent être d'un grand uſage dans l'attaque*, il me permettra d'ajouter la défenſe auſſi, *& qu'elles conviennent parfaitement bien au tempérammment fougueux des François*, & que je *ne pouvois rien imaginer de plus conforme à leur génie.* On peut bien être aſſûré que je ne chicanerai pas là-deſſus. Quel que puiſſe être l'Auteur de la Lettre, François ou Hollandois, il paroît qu'il connoît parfaitement la nation Françoiſe & ſon humeur vive & impétueuſe, & ſon ardeur après les combats; elle n'a pas dégénéré à cet égard-là, il n'y a qu'à la mener ſelon cette humeur. Je remarque aſſez que le Critique connoît combien mon Syſtéme eſt avantageux pour nous, car il eſt certain qu'on ne ſauroit me réſiſter qu'en embraſſant le même Syſtéme, ſans qu'il ſoit poſſible, en ſuivant un ordre ſemblable, de rencontrer ce qui eſt le plus favorable au François. On n'en viendra jamais à bout, on ne change & on ne corrige pas le flegme & la peſanteur d'une nation en eſprit & en feu. On ne me chicanera pas là-deſſus peut-être, mais on ne trouvera pas que je convienne jamais qu'il y ait de l'inconvé-

vénient *de ranger son armée en colonnes & en des bataillons sur dix de hauteur*. La défaite de cette objection se trouve par tout dans mon Commentaire & dans mes Nouvelles Découvertes, & j'y ai répondu plus haut : car je ne propose rien dans mes ordres de bataille que je ne le démontre tout aussi-tôt, & que je ne fasse voir qu'ils sont fondés sur des mesures & des sûretés dont il est aisé d'en reconnoître le vrai & l'excellence par celle de mes principes; encore ai-je trouvé le secret de les confirmer invinciblement par des faits qui sont infinis. Que l'on remarque donc un peu moins de surprise dans ce qu'il y a de si hardi & de si délicat dans mes ordres de bataille, il n'y a rien que de très-sage & de très-prudent. On y trouve ce qui ne se rencontre nulle part dans notre tactique, qui est la chose du monde la plus foible & la plus contraire aux régles de la guerre; y remarque-t-on que la distribution des armes y soit fort sensée? Quelle pitié, la plus foible ferme celle qui devroit la couvrir, comme si la cavalerie étoit plus forte que l'infanterie. Quelle erreur ! Au lieu que dans mon Systéme chaque espéce d'arme se trouve en lieu où elle puisse agir dans son avantage, & soutient en même tems l'autre, sans qu'aucune puisse demeurer inutile; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que mon Systéme s'accommode à toutes sortes de situations. Je vais encore plus loin, puisque je fais trouver chaque espéce d'armes sous la main dans un instant, par la découverte que j'ai faite pour faciliter les mouvemens généraux. Aussi l'on peut tout oser par mon Systéme, & je l'ai fait assez voir dans mes Ouvrages, ce que la témérité la plus audacieuse regarderoit comme impraticable dans notre façon de combattre & de se ranger. Mon Critique est assez équitable pour ne pas contester un Systéme comme le mien; & si pourtant je n'ai pas tout découvert des grandes parties de la guerre; combien m'en suis-je réservé, & que je n'ai apprises qu'à M. de Robert, qui saura bien un jour les mettre en pratique.

Voici l'article où l'erreur ou la prévention peut être objectée, si je ne me trompe, & j'aurois de la peine d'arrêter mon Critique sur un tel penchant. Il trouve de l'inconvénient dans l'engagement de mes bataillons & de mes colonnes, à cause de leur extrême profondeur, contre des corps qui sont la foiblesse même, & qui deviennent méprisables contre les miens par la violence de leur choc. *On se prive presque entiérement*, dit-il, *de l'usage du feu, n'aiant en vûë que d'enfoncer l'armée ennemie.* Cela est fâcheux de n'avoir autre vûë que de vaincre par la voie la plus sûre & la plus courte, je ne croiois pas que cette vûë offrît une objection, qu'elle dût paroître sur ce pied-là, & qu'il fût nécessaire de tirer lorsqu'on a quelque chose de mieux à faire pour la victoire. Le François n'a que faire d'emploier des feux d'artifice, cela est bon aux nations qui en manquent du naturel. Cela ne prouve pourtant pas

que le peu de dépense, que nous faisons à brûler de la poudre pour exercer les soldats aux divers feux, ne soit très-blamable, puisqu'il y a mille cas à la guerre où les feux sont presque tout, & où les colonnes ne sauroient être d'aucun usage dans certains momens.

Les autres nations, qui ont leurs pelotons en si grande vénération, sans que je prétende troubler ce culte, ne sont pas si bien fondés qu'ils s'imaginent sur cette pratique. Je pourrois leur faire voir, si c'étoit ici le lieu, combien il y a souvent à décompter dans les choses les plus admirées & les usages les plus communément reçus ? Je pourrois même citer des expériences dans le plus grand sang froid, que ces feux par pelotons ne sont pas si redoutables qu'on diroit bien, & encore moins lorsque de part & d'autre, chacun selon sa méthode, se passe par les armes. Bien que je convienne de l'avantage qu'il y a de pouvoir concilier ces feux avec mon principe des colonnes, c'est un bien qu'il ne faut point négliger; mais je doute qu'il puisse réussir, aussi suis-je plus que résigné à le perdre. Si les oiseaux tiroient contre les chasseurs, quelque braves que ceux-ci fussent, ils s'en retourneroient souvent sans dîner. A dire vrai, pour être bien imaginé, il n'est pas pour cela plus redoutable & de plus grande exécution, & lorsqu'on marche droit à ces gens-là, on leur donne bien à penser & un très-grand sujet de se taire ou de mal tirer, & qui plus est, on ne tire pas longtems. Je suis très-persuadé, si la guerre revenoit, qu'il arrivera des bataillons minces & des feux des pelotons contre mes colonnes, ce qui est arrivé aux tourbillons de Descartes, que le mouvement des cométes, qui se fait souvent contre le cours qu'il donne à la matiére étherée, a fait évanouir de telle sorte qu'il est impossible de les prouver.

J'ai tellement épuisé la matiére qu'on remet encore en campagne, en tant d'endroits de mes Ouvrages, que ce seroit abuser un peu trop de la patience de mes lecteurs, que d'y revenir; il auroit fallu y répondre, avant que de me faire appercevoir du grand avantage de ces feux. Je les ai condamnés, parce que la plus grande partie des gens de guerre est gâtée de cette erreur, & je les condamne encore plus dans la nation Françoise, outre qu'ils sont peu redoutables contre mon Systéme. Je regarde le tiraillement des deux armées sans se joindre, comme une coûtume, qui est plutôt une preuve du défaut de hardiesse & de courage dans les deux partis, qu'une chose fondée sur le bon sens & les régles de la guerre : car on perd beaucoup moins de monde en se joignant & en s'abordant au plutôt, la baionnette au bout du fusil, sans tirer un seul coup, que de se passer par les armes plusieurs heures entiéres. Nos marins en usent de même, je l'ai déja dit dans mon Commen-

mentaire, & le Critique auroit dû s'en souvenir. Ils se canonnent toute une journée dans une action générale pour se couler à fond, l'on s'approche même à la portée des coups de fusil, où l'on perd bien du monde: tout au contraire de nos Corsaires, qui cherchent d'abord à aborder. Je crois ceux-là plus braves & plus sensés. Je parle de la sorte après l'expérience & de mûres observations. Cassano & Malplaquet m'en ont beaucoup fourni. Mon Critique revient pourtant toujours à ses feux; & je lui réitére que je n'en fais nul cas dans mon Systéme & sous des Généraux braves, entreprenans, & qui raisonneront au moment d'une action générale. On prétend que mes pertuisannes diminuent beaucoup les feux des corps, sans sçavoir que j'ai dit que j'en avois un peu moins d'un septiéme Je ne puis me dispenser de le répéter. Je regarde comme une faute considérable d'avoir supprimé les armes de longueur. J'apprens que l'on commence à ouvrir les yeux dans le Nord, que ma secte s'y établit, & qu'elle fait de très-grands progrès: aussi y a-t-il beaucoup de gens très-capables de la prêcher.

L'habile Critique n'y prend pas assez garde, lorsqu'il dit que l'ennemi aiant connoissance de ma disposition, aura le soin de s'y préparer & d'apporter des obstacles à la pesanteur & au choc impétueux de mes colonnes & de mes bataillons. Je répons à cela, que mon Systéme & mes ordres de bataille sont tellement rusés & les mouvemens si promts, si légers & si subits, que je doute qu'il puisse jamais prévoir sur quel ordre je veux combattre, bien qu'il lui paroisse que je marche à lui dans une disposition semblable à la sienne; puisque j'ai dit en mille endroits de mon Livre, que je débrouille & change mon ordre & la distribution même de mes armes si près de l'ennemi, qu'il ne sçauroit jamais remédier aux embarras que je lui présente. Est-ce que mon Adversaire auroit oublié que j'ai pris tous les devants imaginables contre toutes les attaques qu'on pourroit me faire? En cela j'ai tout lieu de me plaindre de sa mémoire, & me louë infiniment de son habileté & de sa politesse à me redresser.

Je ne sçai comment on a pû trouver à redire à mes ordres de bataille, je doute qu'ils aient été examinés avec assez de précision: car je ne me contente pas de les expliquer, je les prouve d'une maniére incontestable, comme je l'ai dit ailleurs, je fais plus, je les démontre, pourquoi n'en pas faire autant pour les combattre?

L'Auteur nous apprend en peu de mots les mesures & les précautions que l'on peut prendre contre mes ordres & la violence de mes colonnes & de mes bataillons, cela fait clairement entendre que ma façon de combattre & de me ranger lui paroît très-sérieuse & très-respectable, & qu'il n'est guéres possible d'y résister. La preuve se trouve toute entiére dans les précautions qu'il propose pour être en état de soutenir le choc & la pesanteur de cette masse de soldats rangés avec tout l'art

qu'il m'a été possible d'y mettre, qui perce tout ce qui s'oppose à son passage. C'est un torrent contre lequel il n'y a point de digue qu'il n'ouvre & qu'il ne renverse, & cependant notre Auteur en propose un contre sa violence. Il s'imagine un très-grand carnage que l'ennemi fera, *s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînés les uns aux autres devant son front*, *ses canons chargés à cartouche*, *le feu continuel de ses pelotons & une grêle de grenades avec d'autres feux d'artifices*. On fait beaucoup d'honneur à mes colonnes & à son auteur de les recevoir avec tant de cérémonies. Voilà donc les chevaux de frise ressuscités en faveur de mon Systéme: ne vaudroit-il pas mieux céder que de se distiller l'esprit à chercher des moiens pour lui résister? Mais d'où vient qu'on ne se sert plus de chevaux de frise comme auparavant? C'est qu'on s'est apperçu que les bataillons minces des François en faisoient si peu de cas, que ces obstacles ne les arrêtoient pas un petit moment. C'est ce que j'ai vû. Je laisse à penser si mes colonnes se feront une affaire de respecter une barriére si peu redoutable? Il ne faut que cela pour arrêter tout d'un coup ces machines & leurs chaînes, qu'il pose pour les grenades & les feux d'artifices, cela est nouveau, sans qu'on en fasse plus grande estime que de ses chevaux hérissez de pointes: car pour les canons chargés à cartouche, il s'en trouve des deux côtés dans les batailles; mais ils n'ont plus lieu lorsqu'on est aux prises, & les feux des pelotons ne sont pas moins imaginaires. Comment charger & tirer, lorsqu'on est arrivé à des chevaux de frise qu'il faut défendre? Cela est-il bien possible? Quant aux armes blanches, qu'il m'oppose aussi, mon Critique auroit pû se dispenser d'en faire mention, puisqu'il ne peut m'opposer que des baionettes, rejettant mes armes de longueur pour de plus grands feux; au lieu que je rens inutiles les siennes par mes pertuisannes, dont l'allongement va bien au delà: car pour son feu, on ne pourroit le proposer qu'à des gens qui n'ont jamais vû de combats ni de batailles.

Ce qu'il dit qu'*on peut faire un meilleur usage des colonnes*, ne se trouve point. On n'eût point mal fait de nous le donner, peut-être que l'inventeur m'auroit satisfait sans le recevoir, ne souhaitant d'autre feu que celui que j'ai proposé contre un autre qui n'est que de passage. J'ai assez expliqué ma méthode sans rien laisser à glaner là dessus, les pelotons, qu'il y voudroit introduire, seroient bons si je voulois toujours paroître en colonnes; mais je ne les veux former que dans les cas où elles peuvent être d'usage, & lorsque l'on peut se joindre. Ce qu'il y a de singulier dans cette Critique, c'est que l'Auteur se trouve obligé de reconnoître la vérité & l'excellence de mon Systéme, & ne le combat que dans le seul cas où je suis débordé, & qui plus est ses objections se trouvent ruinées par avance dans mon Commentaire & dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre:* car outre les raisons

&

& les exemples que je fournis contre mes Critiques, je propose de plus l'ordre oblique, il faut en parler encore, qui me sauve absolument du débordement, dont on est si fort entêté. Pourquoi n'en pas parler? Un ordre si admirable s'oublie-t-il? Est-il bien possible d'y pouvoir parer? Je ne crois point: c'est le grand secret de se moquer & de se jouër de ses ennemis. J'en ai donné la méthode, & ce n'est autre chose que d'affoiblir une aîle, & même au-delà, autant qu'il vous plaît, & de fortifier l'autre de tout ce que l'on a de troupes d'élite & de vigoureux, & avancer celle-ci sur l'aîle opposée, pendant qu'on recule l'autre, ou qu'on la laisse en repos. Je donne encore la double oblique, que j'ai inventée, beaucoup plus dangereuse, parce que par-là je fais tout mon effort au centre, que j'ouvre par la violence de mes colonnes redoublées, & par ce moien je sépare mon ennemi de ses aîles. J'ai donné les plans de ces deux ordres, je crois que dans une Critique dans toutes les formes, on devoit s'attacher à ruiner ces deux ordres & les autres qui donnent au foible tout l'avantage de la supériorité: car l'on ne peut ignorer que le nombre ne fait rien contre une disposition plus rusée & plus sçavante que celle que l'ennemi nous oppose; attaque-t-on le corps de la place avant les dehors? Je propose encore les attaques nocturnes sur les mêmes principes. Il falloit nettoier d'abord ces sentimens-là, ce qu'on n'a pas fait. Ne pourroit-on pas attribuer ce silence à la peur de trop affoiblir la censure, ou à l'impuissance de combattre à qui se trouve hors de prise?

Finissons cette réponse par un article de l'Auteur, qui m'engage à une réflexion qui peut servir de leçon à la jeune Noblesse. *Le Traité de l'Attaque & de la Défense des places*, dit-il, *prouve que M. de Folard connoît & entend bien le détail de cette science, en nous faisant remarquer que nous n'avons rien inventé sur ce sujet, & que tout ce que nous pratiquons vient des anciens guerriers. Il tâche à nous porter de les imiter & de suivre leurs exemples dans la fermeté & dans le courage, absolument nécessaires dans ces sortes d'entreprises*, comme dans toutes les autres. Commentons ce dernier article.

Je n'ai point d'autre but dans mes Ecrits, comme je l'ai dit si souvent, que celui de marquer à la jeune Noblesse & aux Grands du monde le chemin de la gloire qu'ils doivent suivre, & celui de l'infamie qu'ils doivent fuir, les porter tous aux actions vertueuses, & à imiter les guerriers les plus célébres anciens & modernes dans tout ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Je n'oublie rien, je travaille de tout mon pouvoir à tout ce qui est capable de nous faire aimer cette vertu, si digne de l'être, élever l'ame & les sentimens de ceux qui me lisent, & de donner de l'horreur pour les vi-

vices qui deshonorent les armes: c'eſt l'unique fin que je me ſuis propoſée dans mes Ouvrages, s'il m'eſt poſſible d'y atteindre dans un ſiécle auſſi corrompu que celui-ci.

Je vais maintenant répondre à la Lettre critique de l'Auteur anonyme, inſerée dans la premiére Partie du Tome II. des *Lettres ſérieuſes & badines des Ouvrages des Sçavons*. Il paroît qu'il a très-bien lû mon Livre, & qu'il a eu preſque tout préſent à l'eſprit. Quelque habile que ſoit cet Officier Général, il eſt pourtant tombé dans le défaut où ſe ſont perdus la plûpart de mes Critiques: c'eſt de ne m'avoir pas toujours bien compris, & de n'avoir pas aſſez médité la matiére, bien que j'aie traité tout ce qui regarde la guerre avec tout le ſoin, la ſimplicité & la clarté qu'il m'a été poſſible d'y répandre. Je rens pourtant juſtice à ces deux ſçavans Hollandois, & j'avouë qu'ils ont très-bien raiſonné dans les choſes où ils ont donné le plus d'attention. Quant aux autres, bien qu'ils les aient examinées & tournées de tous les côtés pour tâcher d'en trouver le foible, il ne m'a pas paru qu'ils aient réuſſi: ils ont plutôt travaillé à les fortifier qu'à les affoiblir. Les plus éclairés ouvrent enfin les yeux, & reconnoiſſent par tant d'attaques inutiles qu'il n'y a rien à faire, & qu'on diſpute ſur les choſes les plus évidentes, & qu'on met en queſtion la vérité démontrée.

Le dernier Critique ne s'écarte preſque point de mes ſentimens, ſe contentant ſeulement de me faire ſes objections ſur quelques points de ma colonne, qu'il tire du Livre de mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*. Mais pourquoi puiſer dans cette ſource? Puiſqu'il eſt viſible que j'ai corrigé dans mon Commentaire au Traité de la Colonne & dans mes Préfaces, ce qui me paroiſſoit foible & ſujet à repréhenſion dans les *Nouvelles Découvertes*; c'eſt à quoi il falloit prendre garde. C'eſt là que je ſuis campé avec toutes mes forces, & c'eſt m'éviter, ce me ſemble, que de vouloir me chercher ſur un terrain où je ne ſuis plus. Quoiqu'il en ſoit, je vais tâcher de ſatisfaire aux objections de cet Officier, pour remplir le devoir que je me ſuis fait de ne répondre qu'à celles des plus habiles Maîtres dans l'art de la guerre, tels que je reconnois être celui-ci, parce qu'elles ſe ſentent toujours de l'habileté de ceux qui les font: ſemblables aux fautes des grands Capitaines, qui ſont toujours ſçavantes, & qui feroient honneur à un Général médiocre.

L'Auteur de la Lettre ſe plaint dans la page 92. que je ne fais *aucune mention du déplacement de la pique* ou pertuiſanne, j'en ai donné la raiſon dans la Préface du troiſiéme Tome de mon Commentaire: c'eſt à quoi il n'a pas pris garde.

Il m'attaque encore dans la même page à l'égard de la compagnie de grenadiers, dont je fermois ma colonne; mais j'ai changé depuis: il

il l'eût pû voir encore, s'il eût pû s'en souvenir, dans mon Traité de la Colonne, qui est à la tête de mon premier Volume.

Pourquoi le Critique s'attache-t-il encore dans la page 98. à attaquer les défauts des angles de ma colonne, puisque j'ai prouvé qu'ils ne donnent aucune prise, si ce n'est ceux d'un bataillon carré? Il falloit commencer par ruiner mes preuves, ce que ni l'un ni l'autre n'ont fait: car en s'y prenant autrement on fait le panégyrique d'un Livre, bien loin de le critiquer. D'ailleurs il n'a pas pris garde que ma colonne n'est composée que de 24. à 26. files de tête à queuë. A la vérité il suppose une colonne isolée de retraite & seule sans nul appui, & nullement lorsqu'elle se trouve placée dans une ligne où il ne trouve rien à reprendre; mais cela ne prouve pas que les angles soient plus foibles, se trouvant soutenus du feu des faces; & quand même cela ne seroit pas, l'attaque de ces angles n'est pas praticable, à cause de leur petitesse, il n'y auroit qu'un seul cheval qui pût tenter cet endroit-là; & quand il y en auroit dix, ils seroient dans un instant passés par les armes & allongés en même tems par les pertuisannes; & si l'escadron se replie, je laisse à penser s'il tiendra un instant sans y laisser la moitié de son monde. Je ne sçai si en rapportant simplement cette objection, sans autrement la réfuter, ce ne seroit pas assez pour en faire connoître la foiblesse: car de quelque maniére qu'on s'y prenne, on ne sçauroit éviter de former des angles, puisque tous les corps de cavalerie ou d'infanterie sont angulaires, & ils ne sont défectueux ou foibles que lorsqu'on les range sur un carré parfait. On verra qu'en bien des endroits le Critique ne s'accorde pas toujours avec lui-même dans les objections suivantes A l'égard du choc des deux armes contre ma colonne, elles fortifient plutôt mon Systéme, & en font connoître la force insurmontable, bien loin de l'affoiblir. L'oserons-nous avancer? En vain cherchera-t-on des raisons contre mon principe, je doute que personne les trouve jamais, parce qu'il n'y en a point contre le vrai.

Je ne touche point à ses autres remarques, qui prêtent un peu le flanc, il faut nécessairement que je me borne à une très-petite partie: je laisse ce champ à M. de Vadicourt, ancien Mousquetaire de la premiére Compagnie du Roi, & à M. de Robert, tous les deux formés de ma main dans la science des armes: car sans que je m'en mêle, ils ont tous les deux travaillé à une réponse à cette Critique, qu'ils donneront au Public, s'ils le jugent à propos; supposé que le sçavant Officier Hollandois ne soit pas satisfait de la mienne, dont je serois très-fâché, ne desirant rien davantage que de mériter son estime par une bonne défense, & rien ne fait plus d'honneur que d'avoir affaire à d'habiles gens.

Tout ce qu'il allégue dans la page 104. a été ruiné & réduit à rien

dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* & dans mon Commentaire, & cependant il supprime universellement mes preuves & mes raisons qui le combattent; ce qui est contraire, ce me semble, aux régles & à l'exactitude critique. Il ne produit ma colonne que seule, sans nul appui, au milieu d'une rase campagne, la trouvant trop forte & trop respectable enchassée & flanquée de mes bataillons. En cela il a raison, & la fait attaquer ainsi isolée par un ou deux bataillons & escadrons, & il leur fait beaucoup d'honneur pendant que je les fais retirer avec honte. Il prétend, sans prendre garde à une manœuvre très-difficile & impratiquable à la cavalerie, qu'elle embrassera ou se repliera sur la colonne de toutes parts en tête & sur les deux faces, qu'il appelle *flancs*. Je le prie de souffrir que je lui demande si ce repliement est une manœuvre qui se puisse faire en un instant? Et quand même les escadrons & ces bataillons auroient le tems de le faire, les mouvemens en tous sens de la colonne sont si légers, si rapides & si subits, qu'elle aura percé ce qui attaque en tête avant qu'on y ait pris garde. Je laisse à juger si les deux aîles qui auront replié se trouveront à leur aise, & si tous ces gens-là seront assez fermes contre le feu prodigieux de ma colonne, dont quatre rangs voient les cavaliers tout à leur aise? & il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit exposé au feu de six hommes, sans compter les pertuisannes, qu'on ne sçauroit aborder. Ma colonne n'a point de flancs. Je prie mon Censeur de s'en souvenir, puisqu'elle est également forte à mes faces & au front, ou à la tête par où elle choque, sans compter mille autres avantages; au lieu que celui, qui attaque, n'en a aucun dans l'ordre comme dans les armes: car pour les feux on en fait un très-grand mépris, je parle ici de celui de l'infanterie qu'il me fait opposer selon la méthode Hollandoise. A l'égard de celui de la cavalerie, il ne mérite pas qu'on en parle, il le sçait bien lui-même.

Qu'on remarque bien que pour me combattre isolé, il me fait attaquer par la cavalerie & par l'infanterie, ne trouvant pas qu'il soit bien aisé de prendre ma colonne dans une ligne, & en cela je le tiens très-raisonnable, mais il l'est moins, ce me semble, de vouloir m'accabler par tant de diverses sortes d'armes: car ce n'est pas vaincre un ennemi que de l'environner, que de se refuser à lui & de le combattre au loin, par le nombre des feux & extrémement supérieurs. Il percera deux, quatre fois; mais enfin il faudra bien qu'il succombe, sans qu'on puisse se glorifier de l'avoir vaincu. Ce qu'il y a de certain dans cette Critique, c'est que l'Auteur convient par tout de la supériorité & de la force de ma colonne, & par conséquent de celle de l'infanterie qu'on ignoroit auparavant. C'est là le but que je m'étois proposé, & que j'ai enfin atteint. M. le Marquis de Santa-Cruz a de même réussi dans cet-

cette recherche, ce qui paroît dans ses Ouvrages, sans que nous aions pris des mesures ensemble pour délivrer les gens de guerre de l'erreur où ils se trouvoient à l'égard de la force de l'infanterie. Nos systémes sont assez différens, màis les principes sont les mêmes. Cet habile Auteur militaire convient que toute sa force consiste dans la profondeur de ses files, & des armes de longueur mêlées avec les courtes. Le Critique demeure d'accord de tout cela, & du mélange de mes armes, puis on voit visiblement par tout ce qu'il dit qu'il est forcé de convenir qu'en effet cette profondeur & mes armes sont tout ce qu'on peut opposer de plus redoutable au nombre & à la valeur. Comme il sçait parfaitement son infanterie, il embrasse ce sentiment, & en même tems la colonne. Je conseille aux gens de guerre de lire cette Critique, où je renvoie mon lecteur: elle mérite son attention & fait honneur à son Auteur. Voici comme il parle dans la page 106.

„ Quoi, direz-vous! cette cavalerie & cette infanterie que vous ve„ nez d'opposer à un bataillon, qui ne fait qu'une section de la colon„ ne, n'y trouve nulle prise! Ce bataillon est donc invincible, & par „ conséquent la colonne l'est aussi. Non sans doute, mais pour en „ venir à bout, je crois qu'on sera obligé de s'y prendre comme le „ fameux Prince de Condé s'y prit à la bataille de Rocroi, où ne „ pouvant avec sa cavalerie victorieuse tirer aucune raison de ce fa„ meux corps d'infanterie Espagnole qui faisoit front par tout, il „ lui opposa de plus son infanterie. Ces deux armes étant jointes en„ semble, réduisirent à une capitulation honorable ce brave corps, qui „ malheureusement s'enterra, dans cette occasion, avec cette haute „ réputation que l'infanterie Espagnole s'étoit aquise depuis longtems, „ & qu'elle s'étoit toujours conservée. Il l'auroit obtenuë de la géné„ rosité de ce Prince, cette capitulation, sans le hazard, qui s'y op„ posa. Aussi n'y avoit-il pour ce corps, quelque bien armé & dispo„ sé qu'il pût être, que ce seul parti à prendre pour se tirer heureuse„ ment d'affaire. A la vérité d'infanterie à cavalerie, il s'étoit trouvé „ supérieur en armes: d'infanterie à infanterie, il auroit pû se trouver „ égal; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie jointes ensemble, il „ jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver inférieur. Car si l'épée „ de la cavalerie & ses autres armes n'avoient pas été capables de fai„ re ouverture dans ce corps pour le rompre, les mousquets de l'in„ fanterie l'étoient. Ne feignons pas. La colonne entiére ou une de „ ses sections, se trouvant dans la nécessité de combattre tout à la fois, „ & la cavalerie & l'infanterie agissant de concert, elle ne se tireroit „ pas mieux d'affaire que ne fit ce corps Espagnol. C'est bien assez „ que de seul à seul, elle puisse avec raison se vanter de quelque „ chose.

Lorsqu'on a entrepris de réfuter un systéme dans ce qui nous pa-

paroît défectueux, & de louër ce qui mérite de l'être, il est bon de l'examiner avec toute l'attention possible, & plutôt trois fois qu'une. Les objections que l'Auteur me fait n'ont rien de démonstratif. Je me les suis faites à moi-même, n'en trouvant point de faites par d'autres. Je l'ai déja dit plus haut, il falloit donc les transporter dans la Critique, & les considérer placées dans leur systéme, liées avec leurs principes généraux & avec leurs conséquences & dépendances. L'exactitude exigeoit cela, mais je crois que dans cet état on n'auroit sçû comment s'y prendre, la vérité ne donnant aucune prise: faute d'avoir embrassé ce parti, mon Censeur me donne un très grand avantage sur lui: il eût été forcé d'avouër que ma colonne est invincible. Il veut pourtant qu'elle ne le soit pas, & se met à grands frais de raisonnement pour cela. *Non sans doute*, dit-il, & il tire ses preuves de l'exemple du bataillon carré des Espagnols à la bataille de Rocroi. Ni cet exemple, qui n'est pas unique, ni ses raisons ne lui sont pas plus favorables. Il eût été à souhaiter qu'il eût un peu plus médité sur ce bataillon si fameux dans l'Histoire, qui ne prouve rien contre ma colonne, & par-là il me met en état de rétorquer son bataillon contre lui. Il y a même une espéce de contradiction dans ce qu'il avance, parce que ce bataillon & ma colonne sont deux choses bien différentes. Celle-ci est un corps parfait & sans nul défaut & fraisé de ses pertuisannes; mais le carré, comme il le dit lui-même ailleurs, en est tout couvert; & les piques en ce tems-là, comme dans le nôtre, lorsqu'elles étoient en usage, étoient défectueuses, comme je l'ai prouvé, & il en demeure d'accord, & avouë en même tems que mes pertuisannes sont plus avantageuses & plus parfaites, & en plus petit nombre. D'ailleurs ce bataillon carré étoit à centre vuide, mais ses files étoient sur plus de profondeur que les nôtres, qui ne sont que de quatre. On peut juger de là si ceux qui ont proposé de combattre de la sorte, entendoient bien l'infanterie: le Critique habile s'en moque.

Je suis grandement surpris qu'il n'ait pas pris garde qu'il n'y a point de conformité entre ce bataillon carré & ma colonne. C'est opposer un corps parfait à un autre qui ne l'est pas, & dont la maniére de combattre & de se ranger est toute différente. Je le supplie de bien examiner cela, pour voir si je pense juste. Ma colonne est en état de se rompre, de se partager & de se défendre en tous sens, & pour ainsi dire, par piéces; au lieu que le bataillon carré ne sçauroit le faire sans se perdre. Il ne peut combattre qu'en défensive & fixe dans son terrain, c'est opposer la lenteur & la pesanteur à un corps léger, actif, violent dans le choc, & capable d'attaquer sur toutes sortes de faces, & d'achever son œuvre avec bien plus de vîtesse & bien moins de tems qu'il n'en faut pour se disposer & se replier sur elle. Rien de tout cela ne se rencontre dans le bataillon carré vuide.

Je

Je vais faire voir qu'il se contredit manifestement, en accordant à ma colonne attaquée les mêmes avantages qu'au bataillon Espagnol, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que celui-ci en ait tant. *A la vérité*, dit-il, *d'infanterie à cavalerie, il s'étoit trouvé supérieur en armes : d'infanterie à infanterie, il eût pû se trouver égal; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver inférieur.* Voici la contradiction toute visible, si je ne me trompe dans mon jugement. Il déclare dans ce qu'il répond à une demande, qu'il suppose qu'on lui fait, que l'infanterie toute seule ne feroit que blanchir, que reboucher contre un corps aussi bien ordonné que ma colonne, & contre des armes trop redoutables pour oser jamais les aborder, & finit ainsi après en avoir fait voir tous les avantages, *ce bataillon est donc invincible?* On lui avoue qu'on l'entend au pied de la lettre. La cavalerie, dit-il plus bas, ne sauroit l'attaquer non plus toute seule, & prouve très-bien que celle-ci comme l'autre réfléchira contre ce bataillon, & que toutes ces attaques iront à rien, quelque effort qu'on fasse. On ne lui conteste pas : on va voir dans un moment qu'il sera forcé de convenir qu'en effet elle est *invincible.* Mais si la cavalerie & l'infanterie sont, dit-il, jointes ensemble, qu'elles attaquent de concert, l'union de ces deux armes fera ce qu'une seule ne peut faire. Qui ne croiroit que cet expédient est des plus efficaces pour détruire, pénétrer & anéantir ce corps? Je veux qu'un bataillon se replie & attaque une partie de ma colonne, & que la cavalerie en fasse autant de son côté, la voilà envelopée de toutes parts, le mal n'est pas grand : n'est-il pas vrai que partout où l'infanterie attaque, elle trouve la même résistance, les mêmes difficultés, & mêmes obstacles, les mêmes armes & la même profondeur dans les files; enfin tous les mêmes avantages que le Censeur m'accorde? N'attaque-t elle pas seule de son côté? La cavalerie trouve les mêmes difficultés & les mêmes dangers du sien, & encore plus grands & plus insurmontables. Est-ce que ma colonne se trouve dénuée de quelqu'un de ces avantages pour être attaquée de la sorte? Je ne le vois pas : il nous fait très bien comprendre, & en homme qui entend aussi bien la cavalerie que l'infanterie, les desavantages de toutes les deux contre mes colonnes, & les prouve admirablement bien. Il trouvera bon que je lui retorque ses preuves, & que je m'en serve contre lui-même; ainsi ma colonne ne perd aucun de ses avantages en se défendant contre l'une & l'autre de ces deux armes. Je conclus de là que toutes les deux agissant de concert n'avanceront pas davantage.

Il me vient dans la pensée quelque chose de plus fort encore que ce que je viens de dire. La supériorité du nombre n'y fait rien, si elle est obligée de s'arrêter & de soutenir l'effort des deux armes, ou d'une seu-

feule. Mettons qu'il faille plus d'un bataillon pour envelopper totalement ma colonne, bien entendu que l'on me combattra felon la méthode d'aujourd'hui, fur quatre de file, ou fix fi l'on veut, il faut le fuppofer ainfi, que peut-il arriver de cela ? finon qu'on l'attaquera & qu'on l'embraffera entiérement. On ne fauroit la combattre ni lui oppofer un plus grand nombre de monde que la grandeur de l'efpace ou du carré qu'elle contient, & de deux corps qui combattent fur un front égal, aucun ne déborde. Il faut que le mieux ordonné l'emporte, & dans l'attaque environnante je n'ai aucun côté foible. Or ce ne feront pas des files de quatre qui perceront des files de douze, & qui manqueront de pertuifannes, dont l'autre fe trouve très-bien fourni. Alléguer le feu de ces bataillons minces, ce n'eft pas, ce me femble, bien raifonner, ce feu n'a plus lieu lorfqu'on en vient aux mains. Et à l'égard de la cavalerie, ni fes épées, ni la vigueur de fes chevaux ne fervent de rien, & c'eft ce que j'ai prouvé plus haut en vingt endroits de mon Commentaire. Qu'il m'oppofe s'il veut deux bataillons & autant d'efcadrons, & c'eft beaucoup contre une feule colonne, & que, pour ne pas me donner le tems de m'ouvrir un paffage au centre par la célérité de mes mouvemens, il faffe recourber les deux aîles à moitié pour mettre moins de tems à m'environner, à m'ôter celui de percer. Je lui déclare qu'il ne gagnera rien, & qu'il me fournira même un bon coup à faire : car bien loin d'avancer au centre, je tournerai ma colonne fur l'une des aîles qui s'eft avancée & qui s'eft recourbée à moitié fur les flancs : manœuvre auffi aifée qu'on puiffe faire, & en préfentant une de mes faces au centre de ces deux bataillons. Je les romprai à l'une de leurs aîles, & la prendrai enfuite en flanc par la face oppofée ; & quand l'ennemi diminuëroit ce mouvement, il n'y trouveroit pas pour cela le reméde ; & s'il m'attend en ligne pour éviter ce malheur, je le percerai au centre fans qu'il puiffe avoir le tems de fe recourber : car quant à fes efcadrons, ils ne m'empêcheront pas d'aller. Je l'ai démontré en mille endroits de mon Commentaire.

Je ferois fort furpris, fi l'habile Officier Général Hollandois trouvoit quelque moyen pour échapper aux embarras que je lui propofe, & qu'il révoque en doute des vérités fi palpables.

Voici une autre objection du Critique, qui n'eft pas nouvelle, non plus que toutes les autres qui m'ont été faites, dont les débris & les ruines fe trouvent par tout dans mon Commentaire. Cela m'empêcheroit de répondre à tout autre qu'à mon Cenfeur, dont j'eftime infiniment le favoir, & qui ne péche quelquefois que pour n'avoir pas pris la peine d'examiner très-attentivement ce qui méritoit certainement de l'être.

Je conviens encore, dit-il, *que tant qu'il agira de pied ferme*, (notez qu'il ne fe borne qu'à l'attaque environnante de ma colonne,) *il*

il ne peut pas lui revenir un grand avantage de son feu, ni sur de l'infanterie qui agira sur un grand front, ni sur la cavalerie, qui laissant là les faces, s'attachera uniquement aux angles. La raison est qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire sur son front, qui étant déja fort petit, ne sçauroit toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens. Il me pardonnera si je lui dis qu'il ne prend pas garde que nous sommes à deux de jeu à l'égard du feu, & que l'ennemi ne m'en sçauroit fournir une amorce de plus que je lui en donne. N'ai-je pas donné une Figure dans mon Traité de la Colonne, qui fait voir clairement que les feux de mes faces sont obliques? S'il suppose que le bataillon mince & à grand front n'en viendra pas aux mains, qu'il m'évitera, & qu'il me servira de tout son feu à une certaine distance, je me trouve alors dans mon avantage, & je lui fais connoître l'activité & la légéreté de ma colonne dans ses mouvemens, & la pesanteur de son bataillon mince dans les siens, ou à grand front. Je marche droit à ce bataillon flottant & chancellant, je le joins sans peine & je l'ouvre par le choc du mien: car d'échapper à sa sphére d'activité, cela ne peut arriver. S'il y en a deux & de la cavalerie, car il met de tout contre ma colonne, je me partagerai en deux, & je leur opposerai des files de douze contre d'autres de quatre.

Le Censeur devoit un peu mieux développer ses autres raisonnemens, qui sans ce défaut paroîtroient plus solides. J'ai déja dit que son feu alloit à rien par ma méthode & par la rapidité des manœuvres de ma colonne. Quant à sa cavalerie qui m'aborde & s'abandonne sur moi, non aux faces, mais aux angles; ces angles, qu'il allégue, sont, selon moi, une imagination, puisqu'ils n'offrent aucune prise par leur petitesse, & il le fait voir lui-même: car il dit que si mon front, c'est-à-dire la tête de ma colonne, est petit, les angles le sont aussi. Ils échappent donc à la cavalerie: comment s'y prendra-t-on pour les attaquer? Il ajoute que le feu de mon front est fort peu redoutable, par la raison que je ne puis tirer qu'en ligne perpendiculaire, & que ce front étant fort petit, je ne sçaurois *toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens.* Prend-on bien garde à cette objection? Attendrai-je qu'ils me passent par les armes, s'ils se plaisent à ce jeu? J'irai à eux, s'ils n'ont pas envie de venir à moi: mon feu est il perpendiculaire? Du moins celui de mes faces ne sçauroit l'être: & ne voient-elles pas le bataillon à grand front qui me canarde? Elles le voient tout entier, & par un feu oblique. Ma compagnie de grenadiers, qui me sert de réserve, est-elle comptée pour rien? J'avouë que mon feu est par rangs; mais il n'est pas moins fourni, moins vif & moins uni que celui des pelotons: car tous mes rangs tirent les uns après les autres par la méthode que j'ai donnée. Si l'on m'aborde, les pelotons demeurent dans le silence; qui peut en disconvenir?

Ecou-

Ecoutons encore notre Critique éclairé. *Une autre raison*, dit-il, *c'est que son feu étant par rangs, & rarement un feu d'ordre, ne peut pas l'être ici, à cause de l'éloignement des Officiers distribués presque tous au front & à la queuë, de sorte qu'il ne peut y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, chose qui seroit pourtant nécessaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre.* Le Censeur ne prend pas garde que mes Officiers sont beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne le sont dans un bataillon à grand front ou rarefié, qu'on me passe cette expression, à cause de la grande profondeur de mes files. Est-il bien difficile aux soldats d'entendre le commandement de leurs Officiers qu'ils ont devant eux, & dont on peut partager à chacun un certain nombre de files? On pourroit bien plutôt retorquer ce défaut au bataillon à grand front qu'à ma colonne. Cette distribution de files à chaque Officier se pratiquoit chez les Grecs dans leur phalange, qui étoit de seize de profondeur, & les Officiers étoient à la tête comme les miens, qui bordent toute ma colonne. Il n'a pas pris garde que mes Officiers sont presque tous distribués au front & à la queuë, & qu'ils bordent toute ma colonne comme un mur qui couvre tout. Ce qu'on remarque de plus admirable dans ma maniére de la former, c'est que tout ce qu'il y a de vieux soldats & de plus brave borde ma colonne, & enferme en dedans ce qu'il y a de plus mauvais & de moins expérimenté: il n'a pas coûté davantage à M. de Robert, qui a découvert cette belle & sçavante évolution, de la former de la sorte, que s'il l'avoit fait autrement. Suppose-t-on que ma colonne n'est composée que de soldats de recruë, qu'ils ne sont ni aguerris ni disciplinés, & qu'ils ne sçavent pas ce qu'ils ont à faire en présence de l'ennemi, & qu'ils aient oublié par un fréquent exercice à tirer par rang? Faut-il la voix de Stentor pour se faire entendre dans un si petit espace, pour avertir les soldats de ce qu'ils doivent faire? Ces objections sur de telles suppositions me paroissent bien foibles: après avoir très-bien prouvé la force & l'excellence de ma colonne, mon Censeur ne peut pas avoir oublié qu'elle est couverte & fraisée par tout de mes pertuisannes, & cependant il raisonne comme s'il n'y en avoit qu'un seul rang, & revient sans cesse à ses feux qui sont la chose du monde qui m'inquiéte le moins. Il prétend que mon premier rang sera détruit, & parmi les morts ou blessés, avant qu'il puisse joindre son foible & mince bataillon, qui ne sçauroit résister un instant contre la violence de mon choc. Il faudroit pour cela que mes soldats ne tirassent qu'avec de la poudre mouillée contre de la séche, & qu'ils ne chargeassent qu'avec de menu plomb, comme s'ils n'avoient à combattre que contre des alouettes ou des étourneaux, & véritablement on ne sçauroit en faire guéres plus de cas, lorsqu'on combat selon la méthode que nous suivons. Je crois l'avoir démontré dans mes Ouvrages, & contre tous mes Censeurs, en repouf-

repouſſant toutes les attaques qu'on a livrées contre mes principes. Il me ſemble qu'il n'y a guéres d'apparence que l'on parvienne à une connoiſſance plus exacte de la force de l'infanterie, & que l'on trouve une méthode plus excellente que la mienne pour réſiſter à toutes ſortes d'efforts; puiſque juſques ici on n'a rien trouvé ni pû découvrir qui puiſſe attaquer ſolidement mon Syſtéme.

Malgré toutes les attaques que mon Critique m'a fait eſſuier de la maniére du monde la plus honnête & la plus civile, où il paroît même que les préjugés de la coûtume n'ont aucun pouvoir ſur lui, & qu'il ſe moque de la vénérable routine; malgré tout cela, dis-je, il avouë qu'on ne ſçauroit combattre ſur des principes plus certains que ceux que je propoſe. Voici ce qu'il dit des avantages de la colonne.

Je ne ſçai ſi ces remarques ne ſuffiſent pas, dit-il, *pour nous faire juger des avantages qu'on pourroit tirer d'une infanterie formée à tous égards ſur le modéle de ce bataillon* (la colonne) *qui fait notre ſujet. En voici au moins quelques-uns qui, ſelon moi, ſe préſentent naturellement, & dont le premier pourra ſervir de fondement aux autres. Cet avantage eſt que ce bataillon eſt impénétrable à la cavalerie, qu'en même tems il eſt en état de rompre tout autre bataillon qui ne ſera pas armé comme lui & qui ne combattra pas ſur les mêmes principes, & qu'un tel bataillon eſt en état de paſſer par tout, ſoit plaine, ſoit païs fourré. Si c'eſt plaine, il n'a qu'à marcher ſur la cavalerie qu'il trouve ſur ſon chemin, couvert de ſes armes de longueur. Son feu ſervi avec modération & à propos eſt ſeul capable de l'écarter. Si l'infanterie y tient ferme, il ne faut que la joindre pour la rompre. Si c'eſt païs fourré, où l'infanterie ennemie ſe ſervant de ſes avantages, ſe couvre d'une haie ou autre choſe ſemblable, pourvû qu'elle ſoit acceſſible, il ne s'agit que d'avancer à grands pas, à quoi l'ordonnance de ce bataillon ſemble être deſtinée. Après avoir eſſuié une ſeule décharge, dont il n'y a qu'une petite partie qui puiſſe faire du mal, obligeant ainſi l'ennemi à quitter ſon poſte, il le franchira auſſitôt, & tombera bruſquement ſur tout ce qui tient ferme. S'il s'agit d'un retranchement, en prenant quelques précautions de plus, il n'a qu'à agir de même pour atteindre au même but.*

Je ne le chicanerai donc pas dans ce qu'il dit à l'égard de la cavalerie, il n'y a qui que ce ſoit des habiles gens qui ne lui applaudiſſe, comme ils ont fait dans ce que j'en ai dit dans mon Commentaire, ſes réflexions ſont très-judicieuſes & très-ſolides. Je ne ſçaurois mieux terminer cette Préface qu'en copiant le paſſage tout en entier; il eſt long, mais très-inſtructif & très-néceſſaire.

„ Malgré le reſpect, que la cavalerie de nos jours a marqué „ pour le feu, la pique ou la baionette de l'infanterie, *dit cet ha-*

„ *bile Officier*, comme cette derniére combattoit toujours ſur un
„ grand front & ſur peu de hauteur, incommode dans les mouve-
„ mens faciles à rompre, on n'a pas laiſſé de tenir conſtamment
„ pour maxime, qu'une armée de beaucoup inférieure en cavalerie,
„ bien que ſupérieure en infanterie, doit éviter les plaines, &
„ qu'ainſi pour remédier à cet inconvénient, il faut tâcher d'avoir
„ non ſeulement une bonne cavalerie, mais de l'avoir ſurtout éga-
„ le, ſi ce n'eſt pas ſupérieure, à celle de l'ennemi. De là cette at-
„ tention de préférence ſur cette arme, la grande quantité qu'on en
„ a voulu avoir, & les dépenſes exceſſives, tant pour ſa levée, que
„ pour ſon entretien. De là cette grande conſomption de fourrage,
„ qui faute de magaſins ſuffiſans décide du ſuccès de toute une campa-
„ gne, & ſouvent de toute une guerre. De là la néceſſité de dé-
„ camper, faute de ſubſiſtance, en quittant un poſte important. De
„ là l'impuiſſance d'entreprendre un ſiége, d'en tenter la levée, de
„ fournir amplement les places attaquées ou menacées, & d'attaquer ou
„ de ſoutenir un poſte de païs fourré ou d'un retranchement faute d'u-
„ ne nombreuſe infanterie.

Ce qu'il faut faire pour se paſſer d'en avoir tant.

„ Voulez-vous remédier à tout cela? Voulez-vous ne pas être obli-
„ gé de vous cacher dans des pais fourrés ou derriére des retranche-
„ mens? Voulez-vous avec confiance vous produire en raſe campagne?
„ Aiez de cette infanterie qui paſſe par tout Aiez ſur elle cette atten-
„ tion de préférence, diminuez le nombre exceſſif de cette cavalerie
„ qu'on a vû paroître, fixez-le hardiment à la moitié. Quand ce ſe-
„ roit moins encore, vous en aurez ſuffiſamment pour votre uſage.
„ Vous trouverez par-là le moien d'augmenter conſidérablement votre
„ infanterie & le nombre de vos combattans, ſans qu'il vous en coûte
„ davantage. Deux eſcadrons de moins, faiſant enſemble trois cens
„ combattans, qui ne peuvent vous ſervir que dans certaines occa-
„ ſions, vous donneront un bataillon de ſix cens combattans, qui
„ pourront vous ſervir par tout. Cette diminution de votre cavalerie
„ vous épargnera des ſommes conſidérables, bien des peines & un
„ tems infini, qu'il faut pour l'établiſſement de vos magaſins, à l'en-
„ trée de la campagne. Elle vous donnera la facilité de prévenir l'en-
„ nemi & de vous ſaiſir d'un poſte, dont le ſuccès de la campagne
„ dépendra. Par-là vous ſerez en état pendant le cours de la cam-
„ campagne d'obliger l'ennemi, manque de fourrage, à décamper le
„ premier, choſe dont vous pouvez tirer ſouvent de très-grands avan-
„ tages, tant pour l'offenſive que pour la défenſive Il y a plus.
„ Cette augmentation de votre infanterie vous rendant ſi conſidérable-
„ ment ſupérieur en infanterie à votre ennemi, vous ſerez le maître
„ d'entreprendre plus facilement des ſiéges, d'en tenter la levée, de
„ fournir amplement vos places attaquées ou menacées, de conſerver

„ ſû-

„ sûrement vos postes, & de faire quitter facilement à l'ennemi ceux „ qu'il occupe.

Il eût été à souhaiter pour l'instruction de ceux ausquels les gros Livres font peur, qu'il n'eût pas été si laconique en cette rencontre : il eût trouvé encore d'excellentes choses à dire sur cette matiére, du moins eût-il pû renvoier son lecteur à mon Commentaire, & citer les endroits où se trouvent les raisons dont il se sert, & desquelles il a profité en faveur de mon sentiment, n'en aiant extrait que la moindre partie : car rien n'importe plus aux Princes & aux hommes d'Etat, comme aux gens de guerre, que de mettre toute leur attention à lire & à bien méditer ce que je dis du trop grand nombre de cavalerie. S'ils prennent cette peine, ils ne seront pas un moment en suspens à l'égard de l'erreur où toutes les Puissances de l'Europe sont encore sur ce prodigieux nombre de cavalerie : car qui est-ce qui ne voit pas, par les deux longues guerres dont nous avons été les témoins, que ce nombre exorbitant de cavalerie étoit inutile ? Il n'y a guéres plus de soixante ans qu'elle étoit plus foible de plus de la moitié, & M. de Turenne trouvoit encore qu'il y en avoit trop, ne se souciant pas trop de la supériorité de cette arme, la faisant même attaquer par son infanterie, & suppléant à sa foiblesse par des pelotons de mousquetaires entrelassés parmi elle pour la soutenir, tant il mettoit de confiance en son infanterie, qu'il mettoit à tout.

Qu'on ne s'avise pas de me citer la Maison du Roi, si brave, si ferme & si intrépide, la seule peut-être au monde, tranchons le mot, l'unique, qui puisse se vanter d'être pure & nette en son honneur & sans nul reproche. Ce sont sans doute les plus braves & les plus valeureux hommes du monde, & si pleins d'honneur, que je ne pense pas que depuis les Anciens il se soit rien vû de semblable. Je prens le mot d'honneur dans toute son étenduë, c'est-à-dire dans tout ce que le militaire a de vertueux & de digne d'être estimé. Qui est-ce de toutes les nations de l'Europe qui ne souscrive à tout ce que je dis ? Qu'on ne me la cite pas, encore une fois, cela ne prouveroit rien contre moi.

Seroit-il impossible de former, de discipliner & d'inspirer un semblable & même honneur dans tout ce qu'il y a de cavalerie au monde ? Non sans doute il ne le seroit pas : est-ce que ces hommes qui la composent sont paîtris d'un autre limon que nous ne le sommes ? Il est donc possible de former des hommes semblables, & de leur influer le même esprit & le même honneur. Il en est ainsi de l'infanterie, & il est même plus aisé de la rendre encore plus redoutable, par de bonnes loix & une discipline mieux entenduë que celle qui est en usage, qui ne consiste uniquement qu'au maniement des armes, comme si cela suffisoit.

Celle des Prussiens, dont on parle tant, est plutôt une discipline de corps que d'esprit, comme celle de tous les autres. Nous avons rejetté tout cela, nous en avons ôté, pour ainsi dire, tout le méchanisme, & formé un systéme tout nouveau de discipline militaire sur des principes & une méthode plus simple & plus aisée à pratiquer, & infiniment plus assûrée pour former de braves soldats & des Officiers capables de les commander, & d'inspirer aux uns & aux autres cet esprit & cet honneur qui nous portent aux grandes actions & à fuir les mauvaises : car par ma discipline on va de soi-même à la connoissance des grandes parties de la guerre.

Il ne me seroit peut-être pas difficile d'expliquer pourquoi certains régimens, qui ne sont pas mieux disciplinés ni mieux dressés que les autres, conservent depuis très-longtems je ne sai quel esprit & quel honneur qui les porte à s'exposer aux plus grands dangers, & à ne rien craindre, & surtout en France, comme entre autres le régiment de Navarre & la Vielle Marine, qui, semblables à la Maison du Roi, sont sans peur & sans reproche & d'une hardiesse inconcevable, qui attaquent tout sans délibérer, quelque nombre qu'il se présente, & en viennent toujours à bout. C'est un esprit particulier, diront quelques-uns, & je suis de leur avis, & le souvenir de tant de belles actions qu'ils ont faites qui les anime, & les Officiers comme les soldats se les transmettent les uns aux autres, & pensent toujours à bien faire pour ne point perdre une réputation si précieuse & si digne d'être conservée. Le souvenir de ces actions, & l'estime comme la confiance que les Généraux ont en eux dans les affaires qui sont dans leur crise, tout cela fait un effet surprenant dans leur esprit & leur éléve tellement l'ame, qu'il n'y a rien qu'ils ne surmontent, sans qu'on puisse dire que la discipline & les loix militaires y aient la moindre part; mais s'il ne restoit plus aucun des vieux Officiers qui entretinssent ces braves hommes dans cet esprit, il seroit à craindre qu'ils ne le perdissent absolument. Je l'ai déja dit, & j'ose le répéter. Je crois avoir heureusement découvert & tiré de l'oubli, après tant de siécles, cette admirable discipline, ce bel art de former de braves soldats & des armées obéissantes, pleines d'honneur, & capables de tout oser & de tout entreprendre. Il me seroit aisé de prouver par une infinité d'exemples anciens & modernes, qu'il n'est rien de plus facile que d'introduire dans les troupes & dans les armées la discipline la plus sévére & les remédes les plus amers pour les porter aux vertus guerriéres, sans craindre les suites d'une trop grande sévérité, qui est toujours moins dangereuse que celles qui naissent d'une trop grande mollesse à ne point changer ce qui est capable de tout perdre.

L'Empereur Aurélien, sans remonter plus haut, manqua-t-il son coup lorsqu'il pensa à rétablir la discipline Romaine dans ses armées, dans

dans un tems où la corruption, la desobéïssance, l'esprit séditieux, le luxe, la mollesse & l'ignorance des armes étoient montées au plus haut degré d'oubli & de mépris, & cependant il en vint heureusement à bout par la rigueur des châtimens; ce qui ne fit que leur donner une crainte qui les empêcha de sortir de leur devoir, & les porta aux actions les plus extraordinaires par l'espérance de monter à tous les degrés de la milice & aux biens de fortune, qui doivent les suivre, & sur lesquels on comptoit aussi sûrement, qu'on étoit assûré de la grandeur des châtimens. Cet habile Guerrier, comparable aux plus grands de l'antiquité, conçut très bien qu'on ne pouvoit être trop excessif à châtier les fautes comme à récompenser les belles actions. Où trouver des hommes comme celui-là, & qui aient autant de capacité, de courage & de fermeté pour introduire une telle discipline dans des armées aussi corrompuës & aussi mutines que celles de ce tems-là? Cela tient presque du prodige, mais ce n'en seroit pas un dans ce tems-ci. Ce grand homme eut pourtant le bonheur de réussir dans un si grand dessein. Il n'étoit alors que Général des armées de l'Empereur Valerien, & devint ensuite Empereur lui-même par sa vertu & ses grandes actions, dont sa vie est toute remplie.

Peut-être conviendroit-on, si j'avois produit ma discipline, que par mes loix militaires j'empêche qu'elle ne se relâche jamais, pour peu d'attention que le Prince y veuille donner. Je l'ai accommodée au tems où nous vivons, aux mœurs, à l'humeur de la nation & à la nature de nos armes, ausquelles j'ai fait quelque changement, comme dans la maniére de se ranger & de combattre pour une plus grande perfection.

Une discipline imparfaite sans principes & sans méthode, fait que les corps, qui sont braves aujourd'hui, comme disent les Espagnols, fuiront demain comme des lâches & des misérables qui mériteroient d'être décimés, & s'ils ne le sont pas, on peut compter qu'une autrefois ils seront très-dignes de l'être, & pour ne l'avoir été, la mode en étant perduë, ils sauteront à une troisiéme faute semblable; ce qui fait qu'ils dégénérent peu à peu, & s'accoûtument aux mauvaises actions, & oublient les bonnes par l'impunité.

La paix, ce bien si justement desiré par tous les peuples, deviendroit un mal infiniment plus grand que ne l'est la guerre, si l'on ne faisoit observer la discipline avec la derniére sévérité par tous les moiens que les Romains mettoient en usage; c'est dans la paix qu'on doit animer les vieux Officiers par des caresses & des récompenses, pour tâcher de les retenir & empêcher qu'ils ne se retirent, & enflammer l'émulation par les graces accordées à ceux qui s'y opposent, & par-là on conserve les Officiers de mérite & l'on en forme d'excellens qui leur succédent. Sans cet expédient, on doit être assûré que tout se trouvera être tombé en décadence lorsque la guerre recommencera.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

LIVRE IX.

LIVRE X.

LIVRE XI.

LIVRE XII.

LIVRE XIII.

LIVRE XIV.

LIVRE XV.

LIVRE XVI.

LIVRE XVII.

AMBASSADES DE POLYBE.

XXXIV. *Pié-*

CXLIV. *Sex-*



EXEMPLES DE VERTUS ET DE VICES.

LXXII.



HIS-



HISTOIRE
DE
POLYBE.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il y a de ſortes de Gouvernemens, & comment elles ſe forment. Origine de la Monarchie.

QUAND on n'a à traiter que des Républiques de la Gréce, de l'accroiſſement des unes ou de la ruine totale des autres, on n'a nulle peine à raconter ce qui s'y eſt paſſé, & à prédire ce qui dans la ſuite y arrivera. Car quoi de plus aiſé que de rapporter ce que l'on ſait, ou de conjecturer par ce qui s'eſt fait autrefois, ce qui doit ſe faire à l'avenir? Il n'en eſt pas de même de la Ré-

publique Romaine. Son état présent est difficile à développer, à cause de la variété qui se remarque dans son gouvernement ; & l'on ne peut que difficilement décider sur ce qu'elle deviendra, parce que l'on ne connoît point assez comment elle se conduisoit autrefois, soit dans les affaires générales, soit dans les particulieres. C'est pourquoi sans une étude & une application très-sérieuse on ne débrouillera jamais, comme il faut, les avantages qui distinguent cette République de toutes les autres.

La plûpart de ceux qui ont écrit avec méthode des différens Gouvernemens, en ont distingué de trois sortes, savoir la Royauté, l'Aristocratie, & la Démocratie : on ne voit pas trop si par-là ils ont voulu nous faire entendre qu'il n'y en avoit point d'autres, ou que c'étoient là les trois meilleures ; mais quoiqu'il en soit, j'ose dire qu'ils se sont trompés sur l'un & l'autre point. Ce ne sont point les meilleures, puisque non seulement la raison, mais encore l'expérience nous apprend que la forme de gouvernement la plus parfaite, c'est celle qui est composée des trois qu'ils rapportent. Telle fut par exemple celle que Lycurgue établit le premier à Lacédémone. Ce ne sont pas non plus les seules qu'il y ait, car les Gouvernemens Monarchiques & Tyranniques sont fort différens de la Royauté, quoique sur quelque rapport de celui-ci avec les autres, les Monarques & les Tyrans colorent autant qu'il leur est possible & fardent ces noms de celui de Rois. Il y a eu aussi plusieurs Etats gouvernés par un petit nombre de personnes choisies. A les voir on auroit cru que c'étoient des Etats Aristocratiques, cependant ces deux sortes de Gouvernemens ne se ressemblent presque en aucune maniére. On doit porter le même jugement de la Démocratie.

Pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance, il ne faut que remarquer que toute Monarchie n'est pas Royauté, mais celle-là seulement, à laquelle les sujets se soumettent de bon gré, & où tout se fait plutôt par raison que par crainte & par violence. Toute Oligarchie ne mérite pas non plus le nom d'Aristocratie. Il n'y a que celle où l'on choisit les plus justes & les plus prudens pour être à la tête des affaires. En vain aussi donneroit-on le nom de Démocratie à un Etat, où la populace seroit maîtresse de faire tout ce qu'il lui plairoit, & où l'on seroit depuis longtems dans l'usage de révérer les Dieux, d'être soumis à ceux dont on tient le jour, de respecter les anciens, & d'obéir aux loix : on ne doit appeller Démocratie qu'un Etat, où le sentiment qui l'emporte sur les autres, est celui du plus grand nombre.

On doit donc distinguer six sortes de Gouvernemens, les trois dont tout le monde parle & dont nous venons de parler, & trois qui ont du rapport avec les premiers, savoir le gouvernement d'un seul, celui de peu de personnes, & celui de la multitude. Le gouvernement d'un seul ou la Monarchie s'établit sans art & par le pur mouvement de la na-

nature: de la Monarchie vient la Royauté, lorſqu'on y ajoute l'art & qu'on en corrige les défauts; & quand elle dégénére en Tyrannie, dont elle approche beaucoup, ſur les ruines de l'une & de l'autre s'éléve l'Ariſtocratie, qui ſe change comme naturellement en Oligarchie, & de là en Démocratie, lorſque le peuple s'irrite & ſe venge des injuſtices de ceux qui le gouvernent. Enfin de la Démocratie, lorſque le peuple devient inſolent & qu'il mépriſe les loix, s'engendre le gouvernement de la multitude.

On connoîtra clairement la vérité de tout ce que je viens d'avancer, ſi l'on conſidére les principes naturels, la naiſſance & les changemens de chaque ſorte de ces Gouvernemens. Les commencemens d'un Etat ſont ſurtout néceſſaires à ſavoir. Sans cette connoiſſance il eſt impoſſible de voir clair dans ſes progrès, dans ſa plus grande force, dans les changemens qui lui arriveront, & de déviner quand & comment il finira, & en quelle forme il ſe changera. C'eſt auſſi de cette maniére que je veux entrer dans l'examen de la République Romaine, parce que ſon premier établiſſement & ſes progrès ſont conformes aux loix de la nature.

On dira peut-être que l'on trouve cette matiére du changement des Etats, traitée avec exactitude dans Platon & quelques autres Philoſophes. Mais comme Platon s'étend fort ſur ce ſujet, & que peu de gens ſont capables de l'entendre, je crois que je ne ferai pas mal d'en extraire ici ce qui peut convenir à une Hiſtoire & être à la portée de tout le monde. En cas qu'une explication générale laiſſe quelque choſe à déſirer, le détail où nous entrerons enſuite levera les doutes qu'on auroit pû former.

Quel eſt donc le commencement des ſociétés civiles, & d'où dirons-nous qu'elles tirent leur origine? Quand un déluge, une maladie peſtilentielle, une famine ou d'autres calamités ſemblables emportent la plus grande partie des hommes, comme il eſt déja arrivé, & comme il arrivera ſans doute encore: la ruine des hommes entraîne avec elle celle des uſages, des coûtumes & des arts. De ceux qui ont échappé à ce naufrage général, comme d'une ſemence, s'élévent de nouveaux hommes, qui foibles naturellement & incapables de ſe ſoutenir par eux-mêmes, ſe joignent & s'aſſemblent les uns avec les autres, comme font les autres animaux. Alors c'eſt une néceſſité que celui qui en forces du corps & en hardieſſe ſurpaſſe ſes ſemblables, ſoit à leur tête & les conduiſe en maître. Et l'on doit reconnoître en cela l'ouvrage de la nature; puiſque parmi les autres animaux, qui certainement ne ſuivent que ſes loix, nous voions que les plus forts dominent ſur les autres. Les taureaux, les ſangliers, les cocqs ont chez eux le rang de conducteurs & de Capitaines. Telle eſt ſelon toutes les apparences la diſpoſition des hommes dans ces commencemens. Ils s'attroupent enſemble

ble & se mettent sous la conduite des plus forts & des plus courageux, & voilà ce qu'on peut appeller Monarchie, lorsque celui qui commande ne mesure son autorité que par ses forces. Quand par succession de tems une éducation commune & un fréquent commerce ont formé des nœuds plus étroits, alors commence à naître la Royauté, l'idée de l'honnête & du juste se forme dans l'esprit aussi-bien que celle des vices qui leur sont opposés.

C'est donc de cette sorte que les Républiques ou les Sociétés civiles ont pris naissance. Du penchant naturel, qu'ont l'homme & la femme l'un pour l'autre, naissent des enfans. Lorsque ceux-ci sont parvenus à un certain âge, si sans reconnoissance pour ceux qui les ont élevés ils ne les secourent point, mais qu'au contraire ils prennent plaisir à les décrier ou à leur faire tort, il est clair que ceux qui seront témoins de ces mauvais traitemens, après l'avoir été des soins, des inquiétudes & des peines que les parens ont prises pour l'éducation de ces enfans, seront indignés de leur ingratitude. Faisant alors usage de leur esprit & de leur raison qui les distingue des autres animaux, ils ne demeureront pas indifférens, ils feront réflexion sur un traitement si indigne, & en seront d'autant plus choqués, que prévoiant l'avenir ils craindront le même sort pour eux-mêmes. Qu'un homme secouru par un autre & tiré d'un péril pressant, au lieu de lui rendre la pareille dans l'occasion, entreprenne de lui faire tort, il est constant que ceux qui seront informés de ce mauvais procédé en seront piqués, qu'ils entreront dans le ressentiment de la personne lézée; & qu'ils se croiront exposés à souffrir un jour la même infortune. De là naît dans l'esprit une certaine connoissance du devoir, on en approfondit la force & la nécessité, & c'est en cela que consiste le commencement & la fin de la justice.

Pourquoi au contraire donne-t-on tant d'applaudissemens à celui qui se jette le premier dans les périls & défend ses semblables contre le choc & la fureur des plus forts animaux? Pourquoi encore n'a-t-on que du mépris pour un homme lâche qui craint de s'exposer pour le salut de ceux qu'il devroit secourir? Cela ne peut venir que de la réflexion qu'on fait alors sur le honteux & sur l'honnête, & sur la différence qu'il y a entre ces deux choses. On commence alors à penser que l'honnête est digne qu'on le recherche & qu'on le pratique, à cause de l'utilité qui en revient, & que le honteux mérite toute notre aversion. Lorsque celui qui est à la tête des autres & qui les surpasse en forces passe pour favoriser toujours ceux dont nous venons de parler, & qu'il s'est acquis la réputation d'homme juste & équitable, alors on cesse de redouter la violence, on se rend & on se soumet à lui par raison, on lui maintient son autorité quelque vieux qu'il devienne; on se joint & on conspire ensemble pour le défendre contre tous ceux qui attaquent

sa

ſa puiſſance : & c'eſt ainſi que la raiſon aiant pris le deſſus ſur la férocité & ſur la force, cet homme de Monarque devient Roi inſenſiblement & ſans qu'on s'en apperçoive. C'eſt là parmi les hommes la premiére notion de l'honnête & du juſte, & des vices contraires à ces deux vertus. C'eſt là l'origine & le commencement de la vraie Royauté. On ne les en laiſſe pas ſeulement jouir ces hommes reſpectables, on la conſerve encore à leurs décendans, parce qu'on ſe perſuade que tenant la naiſſance & l'éducation de ces grands hommes, ils en auront auſſi l'eſprit & les mœurs : mais dès que le peuple n'eſt plus content de ces décendans, il ſe choiſit alors des Magiſtrats & des Rois, & ne régle plus ſon choix ſur la force & le courage ; mais connoiſſant par expérience combien les avantages de l'eſprit l'emportent ſur ceux du corps, il donne ſes ſuffrages à celui qui lui paroit avoir le plus de ſageſſe & de raiſon.

Dans les premiers tems, ceux que le peuple s'étoit choiſi pour Rois, paſſoient tout le tems de leur vie dans cette ſupréme dignité, s'occupant à fortifier des poſtes avantageux, à les enfermer de murailles, & à étendre leurs frontiéres, tant pour la ſûreté de l'Etat que pour mettre leurs ſujets dans une plus grande abondance. Comme ils ne cherchoient point à ſe diſtinguer par leurs habits ni par leur table, & qu'au contraire leur maniére de vivre étoit en tout la même que celle de leurs ſujets, ils faiſoient les délices de leur peuple, & perſonne ne leur portoit envie. Mais ceux qui vinrent enſuite ne ſe contentérent pas d'être en ſûreté, & d'avoir plus même qu'il ne falloit pour ſatisfaire aux beſoins de la nature, l'abondance où ils ſe trouvérent ne fit qu'enflammer leurs paſſions, ils s'imaginérent qu'un Roi devoit être plus richement vêtu, & plus pompeuſement ſervi que ſes ſujets, que dans ſes amours, quelque illégitimes qu'ils fuſſent, perſonne n'avoit droit de le contredire. De ces deſordres, les uns offenſérent & excitérent l'envie, les autres rendirent les Rois odieux & ſoulevérent contre eux leur peuple, & la Royauté ſe changea en Tyrannie. Alors on ſe mit en devoir de la détruire en détruiſant les Rois eux-mêmes, & ce deſſein, ce ne fut pas de vils avanturiers, mais les plus illuſtres, les plus braves & les plus hardis des ſujets qui l'exécutérent ; parce que ce ſont ceux-là qui peuvent le moins ſupporter les hauteurs & l'inſolence des Princes. Le peuple que la conduite des Rois avoit irrité, ne ſe vit pas plutôt des Chefs qu'il leur prêta main forte. Ainſi périrent la Royauté & la Monarchie.

CHAPITRE II.

Origine & chûte de l'Aristocratie. Changement de l'Oligarchie en Démocratie, & de la Démocratie en Monarchie. Eloge du Gouvernement de Sparte établi par Lycurgue.

LA ruine de ces deux sortes de Gouvernemens donna naissance à l'Aristocratie. Le peuple, sensible au bien-fait de ceux qui l'avoient délivré des Monarques, mit ses généreux Citoiens à sa tête & se soumit à leur conduite. Ceux-ci touchés de l'honneur qu'on leur avoit fait, s'appliquérent d'abord sur toutes choses à se rendre utiles à la République, & donnérent tous leurs soins & toute leur attention à faire en sorte que le peuple en général & les particuliers eussent à se louër de leur gouvernement. Mais dans la suite leurs enfans aiant succédé à cette même puissance, gens aussi peu accoûtumés au travail, qu'ignorans sur l'égalité & la liberté, qui sont le fondement d'une République, & élevés dès leur naissance dans les honneurs & les dignités de leurs péres, s'abandonnérent les uns à amasser des richesses & de l'argent par des voies injustes, les autres aux plaisirs de la table, & d'autres encore aux débauches & aux amours les plus infames. Par cette conduite ils réveillérent dans l'esprit du peuple les sentimens qu'il avoit eus à l'égard des Tyrans, & le portérent à se défaire d'eux de la même maniére.

Ainsi l'Aristocratie fut changée en Oligarchie. Car quelque Citoien voiant l'envie & la haine dont tout le peuple étoit animé contre les Chefs, & aiant pris la hardiesse de faire ou de dire quelque chose contre eux, il trouva tous ses Concitoiens dans la disposition de se soulever & de lui prêter la main. On tua les uns, on chassa les autres. Alors comme on craignoit encore les injustices des premiers Rois, on se garda bien de rétablir la Roiauté. On ne voulut pas non plus confier le gouvernement à un certain nombre de personnes, la mémoire étoit trop récente des desordres de leur administration. Il ne restoit donc plus au peuple d'autre espérance que dans lui-même, il se tourna de ce côté-là, & se chargeant lui-même du Gouvernement & du soin des affaires, il changea l'Oligarchie en Démocratie.

Tant qu'il resta quelqu'un de ceux qui avoient souffert des Gouvernemens précédens, on se trouva bien du populaire, on ne voioit rien au-dessus de l'égalité & de la liberté dont on y jouissoit. Cela se maintint assez pendant quelque tems. Mais au bout d'une certaine succession d'hommes, on commença de se lasser de ces deux grands avantages, l'usage & l'habitude en fit perdre le goût & l'estime. Les grandes richesses firent naître dans quelques-uns l'envie de dominer. Possédés de cet-

te paſſion, & ne pouvant parvenir à leur but ni par eux-mêmes, ni par leurs vertus, ils emploiérent leurs biens à ſuborner & à corrompre le peuple par toutes ſortes de voies. Celui-ci gagné par les largeſſes ſur leſquelles il vivoit, donna les mains à leur ambition, & dès-lors périt le Gouvernement populaire, rien ne ſe fit plus que par la force & par la violence. Car quand le peuple eſt une fois accoûtumé à vivre ſans qu'il lui en coûte, & à prendre ſes beſoins ſur le bien d'autrui, ſi alors il ſe préſente un Chef entreprenant, audacieux, & que la miſére exclut des charges, il ſe porte aux derniers excès. Il s'ameute, ce ne ſont plus que meurtres, qu'exils, que partages des terres, juſqu'à ce qu'enfin un nouveau Maître, un Monarque uſurpe le pouvoir & dompte ces fureurs.

Telle eſt la révolution des Etats, tel eſt l'ordre ſuivant lequel la nature change la forme des Républiques. Avec ces connoiſſances, ſi l'on peut ſe tromper ſur le tems, en prédiſant ce qu'un Etat deviendra, on ne ſe trompera guéres en jugeant à quel degré d'accroiſſement ou de décadence il eſt, & en quelle forme de Gouvernement il ſe changera, pourvû qu'on porte ce jugement ſans paſſion & ſans préjugés. En ſuivant cette méthode il eſt aiſé de connoître l'établiſſement, le progrès, la ſplendeur, & le changement futur de la République Romaine: car il n'y en a point qui ſe ſoit plus établie & plus augmentée ſelon les loix de la nature, & qui doive plus ſelon les mêmes loix prendre une autre forme, comme je le ferai voir dans la ſuite. Mais auparavant il faut dire un mot des loix de Lycurgue, cela ne nous écartera pas de notre deſſein.

Ce grand Légiſlateur, qui avoit compris que tous ces changemens, dont nous avons parlé, étoient naturellement inévitables, s'étoit perſuadé que toute forme de Gouvernement, qui étoit ſimple & ne ſubſiſtoit que par elle-même, étoit de peu de durée & tomboit bien-tôt dans le défaut que la nature ſemble y avoir attaché. En effet comme la rouille naît avec le fer, & les vers avec le bois, de ſorte que quand même rien du dehors n'attaqueroit le fer & le bois, ils ne laiſſeroient pas que de ſe détruire, parce qu'ils portent en eux-mêmes la cauſe de leur deſtruction: de même chaque eſpéce particuliére de Gouvernement a naturellement en ſoi certain défaut qui devient la cauſe de ſa ruine. La Monarchie ſe perd par la Royauté; l'Ariſtocratie par l'Oligarchie; la Démocratie par la violence: & ce que nous avons dit fait voir, qu'il n'eſt pas poſſible qu'avec le tems ces ſortes de Gouvernemens ne dégénérent. Lycurgue pour éviter cet inconvénient n'en a pris aucun ſeul & en particulier, mais il a ramaſſé dans tous ce que chacun avoit de meilleur, de peur que l'un en l'emportant ſur l'autre ne tombât dans le défaut qui y tient naturellement. Dans ſa République la force de l'une tient toujours la force de l'autre en reſpect. Aucune d'elles n'emporte la balance.

ce. Elles se tiennent toutes mutuellement dans l'équilibre: c'est comme un vaisseau que les vents poussent également de tous côtés. La crainte du peuple, qui avoit sa part dans le Gouvernement, empêchoit les Rois d'abuser de leur pouvoir : d'un autre côté le peuple étoit retenu dans le respect dû aux Rois par la crainte du Sénat, qui composé de gens choisis ne devoit pas manquer de se ranger toujours du côté de la justice: de là il arrivoit que le parti le plus foible, mais qui tenoit pour les loix, devenoit le plus fort, par le poids que lui donnoit le Sénat. C'est à la faveur d'un si sage tempérament que les Spartiates ont conservé plus longtems leur liberté, qu'aucun autre peuple dont nous aions connoissance ; & c'est en prévoiant la cause & le tems de certains événemens que Lycurgue a établi cette République.

A l'égard des Romains, ils sont arrivés au même but, sans cependant y avoir été conduits par choix & par raison. Ce n'est qu'après une infinité de combats & de troubles qu'aiant appris à leurs dépens la forme de Gouvernement qui leur étoit la plus avantageuse, ils établirent enfin une République semblable à celle de Lycurgue, & la plus parfaite que nous connoissions.

Pour porter des Historiens un jugement juste & raisonnable, il ne faut point en juger sur ce qu'ils ont omis, mais sur ce qu'ils ont écrit. Si dans ce qu'ils rapportent il se rencontre quelque chose de faux, il faut croire que ce n'est que par ignorance qu'ils ont omis certaines choses; si au contraire tout est vrai, on doit conclure en leur faveur que leur silence sur certaines choses ne vient point de leur ignorance, mais qu'ils ont eu de bonnes raisons pour le garder.

CHAPITRE III.

République Romaine. Prérogatives des différens Ordres qui la composoient.

LEs trois sortes de Gouvernemens dont j'ai parlé composoient la République Romaine, & toutes trois étoient tellement balancées l'une par l'autre, que personne, même parmi les Romains, ne pouvoit assûrer sans crainte de se tromper, si le Gouvernement y étoit Aristocratique, ou populaire, ou Monarchique. En jettant les yeux sur le pouvoir des Consuls, on eût cru qu'il étoit Monarchique & Royal: à voir celui du Sénat, on l'eût pris pour une Aristocratie, & qui auroit regardé la part qu'avoit le peuple dans les affaires, il auroit jugé d'abord que c'étoit un Etat populaire. Or voici, à peu de choses près, en quoi consistoient alors, & en quoi consistent encore les droits des Consuls, du Sénat & du peuple.

Tant

Tant que les Consuls restent dans la ville, ils sont maîtres des affaires publiques. Tous les autres Magistrats, à l'exception des Tribuns, leur sont soumis & leur obéissent. Ils conduisent les Ambassadeurs dans le Sénat. Dans les délibérations ce sont eux qui font le rapport des choses sur lesquelles il est important de délibérer. Le droit de faire les senatusconsultes leur appartient. Ce sont eux qui sont chargés des affaires publiques qui doivent se faire par le peuple, de convoquer les assemblées, d'y proposer ce dont il s'agit, & de faire des loix sur la pluralité des suffrages. Sur tout ce qui regarde la guerre ils ont une autorité presque souveraine, comme de commander aux alliés ce qu'il leur plaît; de créer des Tribuns militaires, de faire des armées, de lever des troupes; en campagne, de punir qui bon leur semble, & de tirer du trésor public tout ce qu'ils jugent à propos, le Questeur les suit par tout & exécute sans délai tous leurs ordres. A considérer cette puissance du Consulat, ne diroit-on pas que le Gouvernement des Romains étoit Monarchique & Royal? Au reste, que dans ce que je viens de dire ou dans ce que je dirai dans la suite, il arrive dans quelque tems d'ici quelque changement, ce que j'avance n'en sera pas moins vrai.

Les droits du Sénat sont premiérement d'être maître des deniers publics. Rien n'entre dans le trésor, rien n'en sort que par ses ordres. Sans un senatusconsulte les Questeurs n'en peuvent rien tirer, même pour les besoins particuliers; il n'y a que les dépenses à faire pour les Consuls qui soient exceptées. Ces sommes considérables que les Censeurs sont obligés tous les cinq ans d'emploier aux réparations des édifices publics, c'est le Sénat qui permet aux Censeurs de les prendre. De plus les trahisons, les conspirations, les empoisonnemens, les assassinats, en un mot tous les délits qui se commettent dans l'Italie & qui méritent une punition publique, c'est au Sénat à en connoître: il lui appartient encore de juger des différens qui s'élévent entre les particuliers ou les villes d'Italie, de les reprendre lorsqu'ils manquent à leur devoir, de les protéger & défendre quand ils ont besoin de secours. C'est lui qui envoie les Ambassadeurs hors d'Italie, ou pour réconcilier les Puissances entre elles, ou pour faire des remontrances, ou pour ordonner, ou pour entreprendre, ou pour déclarer la guerre. Il donne audiance aux Ambassadeurs qui viennent à Rome, délibére sur leurs instructions & donne la réponse convenable. Rien de tout cela n'appartient au peuple, de sorte qu'en l'absence du Consul, il semble que le Gouvernement soit purement Aristocratique. Bien des Grecs, bien des Rois mêmes en sont persuadés, parce que tout ce qu'ils portent d'affaires à Rome est confirmé par le Sénat.

Après cela l'on sera sans doute en peine de savoir quelle part il reste au peuple dans ce Gouvernement; puisque d'un côté le Sénat a en sa dis-

diſpoſition les revenus de la République, & que les dépenſes ne ſe font que par ſon ordre; & de l'autre que pour la guerre les Conſuls ont un pouvoir abſolu ou d'en faire les préparatifs, ou de ſe gouverner en campagne comme il leur plaît. Cependant le peuple a ſa part, & une part très-conſidérable, car il eſt ſeul maître des récompenſes & des peines, & c'eſt de là que dépend la ſolidité de tous les établiſſemens humains quels qu'ils ſoient. Si par ignorance ou par malice on manque de placer les unes & les autres à propos, les bons ſeront traités comme les méchans, & les méchans comme les bons, on ne verra que deſordre & que confuſion.

Le peuple a auſſi ſa juriſdiction & ſon tribunal; il condamne à l'amende, quand l'injuſtice commiſe demande cette punition, & cela regarde ſurtout les perſonnes conſtituées en dignités. Il a ſeul le droit de condamner à la mort; ſur quoi je ne puis omettre une choſe très-mémorable qui ſe trouve chez ce peuple. C'eſt que la coûtume donne droit à l'accuſé, pendant qu'on procéde à ſon jugement, de ſortir ouvertement de la ville & de ſe condamner lui-même, reſtât-il encore une tribu qui n'auroit pas porté ſon jugement: & alors il peut en ſûreté ſe retirer à Naples, à Préneſte, à Tibur, dans toutes les villes alliées des Romains. Le peuple donne auſſi les dignités à ceux qui les méritent, & par conſéquent la plus belle récompenſe qu'on puiſſe, dans un Gouvernement, accorder à la vertu. C'eſt lui qui approuve & rejette les loix ſelon qu'il lui plaît; & ce qui eſt le plus important, on le conſulte ſur la paix ou ſur la guerre, qu'il s'agiſſe de faire une alliance, de terminer une guerre, de conclure un Traité, c'eſt à lui de ratifier tous ces projets, ou de les rejetter. Sur ces droits ne ſeroit-on pas bien fondé à dire que le peuple a la plus grande part dans le Gouvernement, & que ce Gouvernement eſt populaire?

On vient de voir comment les trois formes de Gouvernement ont chacune leur part dans la République Romaine: voions maintenant de quelle maniére elles peuvent s'oppoſer l'une à l'autre, ou ſe ſecourir mutuellement.

Quand un Citoien revêtu de la dignité Conſulaire ſort de la ville à la tête d'une armée, quoiqu'il ſemble avoir une puiſſance abſoluë, il a cependant beſoin du peuple & du Sénat, & ſans leur ſecours il ne peut ſeul conſommer aucune affaire. Son armée, ſans l'ordre du Sénat, ne peut avoir ni vivres, ni habits, ni ſolde: en ſorte que les Chefs ont beau former des deſſeins, ils ne réuſſiront jamais, ſi le Sénat n'entre pas dans leurs vûes, ou y met oppoſition. Ce Conſul eſt-il en campagne, le Sénat eſt maître d'interrompre ſes entrepriſes. C'eſt lui qui, l'année du Conſulat écoulée, envoie à l'armée un autre Chef, ou ordonne à celui qui la commande d'y demeurer. C'eſt à lui de relever l'éclat & la gloire des beaux exploits ou de la rabaiſſer. Ce qu'on

ap-

appelle chez les Romains le triomphe, cérémonie pompeuse, où l'on met sous les yeux du peuple les victoires remportées par les Généraux, les Consuls ne peuvent l'obtenir, si le Collége des Sénateurs n'y consent & ne fournit l'argent nécessaire. D'un autre côté, comme le peuple a le pouvoir de finir la guerre, quelque éloignés de Rome qu'ils soient, il faut nécessairement qu'ils reviennent dans leur patrie. Car c'est au peuple, comme j'ai déja dit, qu'il appartient de ratifier ou de casser les Traités. Mais ce qui est plus considérable, ces Consuls, après avoir déposé leur autorité, sont obligés de rendre compte au peuple de l'usage qu'ils en ont fait; ce qui les tient toujours dans le respect à l'égard du Sénat & du peuple.

Pour venir au Sénat, quelque grande que soit l'autorité de ce Collége, il est néanmoins obligé d'écouter le peuple dans les affaires qui concernent le corps de la République. Dans les punitions qui se doivent infliger à ceux qui dans l'administration des affaires publiques ont commis des fautes dignes de mort, il ne peut rien statuer que le peuple ne l'ait auparavant confirmé. Il en est de même des choses qui regardent le Sénat lui-même : car si quelqu'un propose une loi qui tende ou à retrancher quelque chose de la puissance dont le Sénat est en possession, ou à détruire sa prééminence & sa dignité, ou à lui ôter de ses biens, le peuple est en droit de la recevoir ou de la rejetter. De plus qu'un seul Tribun s'oppose aux résolutions du Sénat, celui-ci ne peut passer outre, il ne peut pas même s'assembler, si un de ces Magistrats s'y oppose. Or le devoir de ces Magistrats c'est de ne rien faire que ce qu'il plaît au peuple, & consulter en tout sa volonté. Tout cela retient l'autorité des Sénateurs dans de justes bornes, & les oblige d'avoir des égards pour le peuple.

De son côté le peuple est dans la dépendance du Sénat, & a besoin ou de tout l'ordre des Sénateurs, ou de quelqu'un d'eux. Il y a dans toute l'Italie grand nombre d'ouvrages publics dont les Censeurs sont chargés, érection de nouveaux édifices, réparation des anciens, levée d'impôts sur les riviéres, les ports, les jardins, les mines, les terres, en un mot tout ce qui est renfermé dans l'étenduë de la domination des Romains. Tous ces ouvrages, c'est le peuple qui les fait, en sorte qu'il n'y a presque personne qui n'y tienne par quelque endroit. Les uns les prennent à ferme des Censeurs, les autres s'associent avec les fermiers; ceux-ci sont caution, ceux-là engagent pour les autres leurs biens au public, & le petit peuple travaille. Or c'est le Sénat qui connoît & ordonne de tous ces ouvrages. Il prolonge les termes, il fait des remises quand il est arrivé quelque accident, il casse les baux si l'on ne peut les exécuter, enfin il se rencontre mille circonstances où le Sénat peut ou nuire beaucoup, ou faire beaucoup de graces à ceux qui sont chargés des ouvrages publics, puisque c'est à lui que

 tou-

toutes ces choses se rapportent. Son privilége principal, c'est que de chez lui se tirent les Juges de la plûpart des différens tant particuliérs que publics, pour peu qu'ils soient importans. Ainsi chacun recherche sa protection & se donne bien de garde de desobéir à ses ordres, dans la crainte que dans la suite il n'ait besoin de son secours. On obéit avec la même soumission aux ordres des Consuls, parce que tous en général & chacun en particulier doit en campagne tomber sous leur puissance.

Chaque partie de l'Etat peut aider ou incommoder l'autre, & de là il arrive qu'agissant toutes de concert elles sont inébranlables, & c'est ce qui donne à la République Romaine un avantage infini sur toutes les autres. Qu'une guerre étrangére la menace & la presse jusqu'à obliger les trois parties du Gouvernement à concourir ensemble & à s'aider mutuellement, cette union lui donne tant de forces, que rien n'est négligé. Tout le Monde alors conspire à l'envi au même dessein. Les choses se font aussi à tems & à point nommé, parce que tous en général & chacun en particulier fait ses efforts pour exécuter ce qui a été résolu. C'est pour cela que cette République est invincible, & qu'elle vient à bout de tout ce qu'elle entreprend. Mais quand les Romains délivrés des guerres étrangeres & jouissant tranquillement de leur bonne fortune & de l'heureuse abondance que leurs conquêtes leur ont procurée, abusent de leur bonheur & en deviennent insolens, comme il arrive d'ordinaire, c'est alors qu'on voit cette République tirer de sa constitution même le reméde à ses maux. Car aussi-tôt qu'une partie s'élevant orgueilleusement au-dessus des autres veut s'arroger plus de pouvoir & d'autorité qu'elle n'en doit avoir, comme elle ne peut se suffire à elle-même, & que toutes peuvent réciproquement s'opposer aux volontés les unes des autres, il faut qu'elle se contienne dans les bornes prescrites & demeure dans l'égalité, retenuë qu'elle est d'un côté par la résistance des autres parties, & de l'autre par la crainte qu'elle a toujours qu'on ne tombe sur elle. Ainsi tout dans cette République se conserve toujours dans le même état.

CHAPITRE IV.

Milice des Romains, levée des troupes, légion, armes des différens corps qui la composoient.

APrès l'élection des Consuls, on choisit des Tribuns militaires. On en tire quatorze des Citoiens qui ont servi cinq ans, & dix de ceux qui ont fait dix campagnes : car il n'y a pas de Citoiens qui a-

vant quarante-six ans ne soit obligé de porter les armes, ou dix ans dans la cavalerie, ou seize dans l'infanterie. On n'en excepte que ceux dont le bien ne passe pas quatre cens dragmes, ceux-ci on les réserve pour la marine. Cependant quand la nécessité le demande, les gens de pied sont retenus pendant vingt ans. Personne ne peut être élevé à aucun degré de Magistrature, qu'il n'ait été dix ans à la guerre.

Quand il se doit faire une levée de soldats, ce qui se fait tous les ans, les Consuls avertissent auparavant le peuple du jour où doivent s'assembler tous les Romains en âge de porter les armes. Le jour venu & tous ces Romains se trouvant à l'assemblée, dans le Capitole, les plus jeunes des Tribuns dans l'ordre qu'ils ont été créés ou que les Consuls leur prescrivent, se partagent en plusieurs bandes, parce que l'armée chez les Romains est composée de quatre légions. Les quatre premiers Tribuns nommés sont pour la premiére légion, les trois suivans pour la seconde, quatre autres pour la troisiéme, les trois derniers pour la quatriéme. Des plus anciens, les deux premiers entrent dans la premiére légion, les trois suivans sont mis dans la seconde, les deux ensuite sont pour la troisiéme, & les trois derniers pour la quatriéme.

Cette division faite, & les Tribuns placés de sorte que les légions ont chacune pareil nombre de Chefs, ceux-ci assis séparément tirent les tribus aux sorts l'une après l'autre; & appellent à eux celle qui leur est échûe, & ensuite ils en choisissent quatre hommes à peu près égaux en taille, en âge & en forces; quand ils se sont approchés, les premiers Tribuns choisissent les soldats de la premiére légion, les suivans ceux de la seconde, & ainsi des autres. Après ces quatre il s'en approche quatre autres, & alors les premiers Tribuns font le choix de la seconde légion, les suivans & ceux qui sont après eux de la seconde & de la troisiéme, & les derniers de la premiére. Quatre autres viennent ensuite, & les premiers Tribuns choisissent pour la troisiéme légion, & les derniers pour la seconde. Ce même ordre s'observe jusqu'à la fin, d'où il arrive que chaque légion est composée d'hommes de même âge & de mêmes forces. Quand on a levé le nombre nécessaire, & qui quelquefois se monte à 4200, & quelquefois, quand le danger est plus grand, à 5000, on fait de la cavalerie. Autrefois on ne pensoit aux cavaliers qu'après avoir levé les gens de pied, & pour 4000. hommes d'infanterie on prenoit 200. chevaux; mais à présent on commence par eux, & le Censeur les choisit selon le revenu qu'ils ont; à chaque légion on en met 300. La levée ainsi faite, les Tribuns assemblent chacun leurs légions, & choisissant un des plus braves ils lui font jurer qu'il obéira aux ordres des Officiers, & qu'il fera son possible pour les exécuter. Tous les autres passant à leur tour devant le Tribun, font le même serment.

En même tems les Consuls dépêchent vers les villes d'Italie d'où ils

veulent tirer du ſecours, pour faire ſçavoir aux Magiſtrats le nombre des troupes dont ils ont beſoin, le jour & le lieu du rendés-vous. Ces villes font une levée de la même maniére qu'à Rome, même choix, même ſerment; on donne un Chef & un Queſteur à ces troupes, & on les fait marcher.

Les Tribuns de Rome, après le ſerment, marquent aux légions le jour & le lieu où elles doivent ſe trouver ſans armes, puis ils les congédient. Quand elles ſe ſont aſſemblées au jour marqué, des plus jeunes & des moins riches on en fait les Velites; ceux qui les ſuivent en âge, ſont les Haſtaires; les plus forts & les plus vigoureux compoſent les Princes, & on prend les plus anciens pour en faire les Triaires. Ainſi chez les Romains chaque légion eſt compoſée de quatre ſortes de ſoldats, qui ont toutes différent nom, différent âge, & différentes armes. Dans chaque légion il y a ſix cens Triaires, douze cens Princes, autant de Haſtaires, le reſte eſt tout de Velites. Si la légion eſt de plus de quatre mille hommes, on la diviſe à proportion, en ſorte néanmoins que le nombre des Triaires ne change jamais.

Les Velites ſont armés d'une épée, d'un javelot & d'une parme, eſpéce de bouclier fort & aſſez grand pour mettre ſon homme à couvert, car il eſt de figure ronde & a trois pieds de diametre. Ils ont auſſi quelque vil ornement ſur la tête, comme une peau de loup ou autre choſe ſemblable, tant pour les couvrir que pour les diſtinguer, & faire connoître aux Officiers particuliers ceux qui ſe ſont ſignalés, ou non, dans les combats; leur javelot eſt une eſpéce de dard, dont le bois a pour l'ordinaire deux coudées de long, & un doigt de groſſeur. La pointe eſt longue d'un grand palme & ſi amenuiſée, qu'au premier coup elle ſe fauſſe, de ſorte que les ennemis ne peuvent la renvoier, c'eſt ce qui la diſtingue des autres traits.

Les Haſtaires plus avancés en âge ont ordre de porter l'armure complette, c'eſt-à-dire un bouclier convexe, large de deux pieds & demi & long de quatre pieds, le plus long eſt environ de quatre pieds & un palme. Il eſt fait de deux planches collées enſemble, & couvert par dehors, premiérement d'un linge, & par deſſus d'un cuir de veau. Les bords en haut & en bas ſont garnis de fer pour recevoir les coups de taille, & pour empêcher qu'ils ne ſe pourriſſent contre terre. Le convexe eſt encore couvert d'une plaque de fer, laquelle pare les grands coups comme de pierres, de ſariſſes & de tout autre trait violent. L'épée eſt une autre arme des Haſtaires, qui la portent ſur la cuiſſe droite & l'appellent l'épée Eſpagnole. Elle frappe d'eſtoc & de taille, parce que la lame en eſt forte. Ils portent outre cela deux piles, un caſque d'airain & des bottines. De ces piles, les uns ſont gros, les autres menus: les plus forts ſont ou ronds ou quarrés; les ronds ont quatre doigts de diamétre, & les quarrés ont le

le diamétre d'un de leurs côtés: les plus menus ressemblent assez aux traits que les Hastaires sont encore obligés de porter. La hampe de tous ces piles tant gros que menus, est longue à peu près de trois coudées; le fer en forme de hameçon qui y est attaché, est de la même longueur que la hampe. Il avance jusqu'au milieu du bois & y est si bien cloué, qu'il ne peut se lâcher sans se rompre, quoiqu'au bas & à l'endroit où il est joint avec le bois, il ait un doigt & demi d'épaisseur. Sur la tête ils portent un panache rouge ou noir de trois plumes droites, & hautes d'une coudée, ce qui joint à leurs autres armes les fait paroître une fois plus hauts & leur donne un air grand & formidable. Les moindres soldats portent outre cela sur la poitrine une lame d'airain, laquelle a douze doigts de tous les côtés, & qu'ils appellent le garde-cœur. Mais ceux qui sont riches de plus de dix mille dragmes, au lieu de ce plastron, portent une cotte de mailles. Les Princes & les Triaires sont armés de la même maniére, excepté qu'au lieu de piles ils ont des demi-piques.

Entre ces trois derniéres sortes de soldats on en choisit dix des plus prudens & des plus braves pour en faire des Capitaines: les plus jeunes n'ont point de part à ce choix. Après ces dix on en choisit encore dix autres, & ces vingt sont appellés Capitaines d'ordonnance. Le premier élû a droit d'entrer dans le Conseil de guerre. Il y a encore vingt autres Chefs pour conduire la queuë, & ce sont les vingt premiers qui les choisissent. Chaque corps, à l'exception des Velites, est partagé en dix troupes, & chaque troupe a quatre Officiers, deux à la tête & deux à la queuë. Les Velites sont répandus en nombre égal dans les trois autres ordres. On appelle ces troupes compagnie, bande ou enseigne; & les Chefs Centurions ou Capitaines. Dans chaque compagnie il y a deux enseignes, & ce sont les deux plus braves au choix des Officiers. La raison pour laquelle on met deux Capitaines dans chaque compagnie, c'est qu'on ne sçait ce que fera un Capitaine, ni ce qui pourra lui arriver; & comme en matiére de guerre les excuses n'ont pas lieu, on ne veut pas qu'une compagnie puisse dire qu'elle n'avoit point de Chef. De ces deux Capitaines, le premier élû, quand ils se trouvent tous deux, marche à la droite de la compagnie, & le dernier à la gauche; lorsque l'un des deux est absent, celui qui reste la conduit toute. Dans le choix de ces Chefs on ne cherche pas tant qu'ils soient audacieux & entreprenans, que sages, constans & de bon conseil. On ne demande pas non plus, qu'ils soient promts à en venir aux mains & à commencer le combat; mais qu'ils résistent constamment lorsqu'on les presse, & qu'ils meurent plutôt que d'abandonner leur poste.

La cavalerie se divise de la même maniére en dix compagnies, de chacun desquelles on tire trois Capitaines qui choisissent trois autres

tres Officiers pour être à la queuë. Le premier Capitaine commande la compagnie, les deux autres tiennent lieu de Décurions, & tous sont appellés de ce nom. En l'absence du premier, le second prend le commandement.

Les armes de la cavalerie sont à présent les mêmes que celles des Grecs, mais anciennement ils n'avoient point de cuirasses, ils combattoient avec une simple bande qui couvroit leur nudité. Cela leur donnoit beaucoup de facilité pour décendre & remonter promtement à cheval, mais nuds comme ils étoient ils couroient de grands risques dans la mêlée. D'ailleurs leurs lances leur étoient fort inutiles pour deux raisons, la premiére parce qu'étant minces & branlantes, elles ne pouvoient étre lancées juste, & qu'avant de frapper l'ennemi, la plûpart se brisoient par la seule agitation des chevaux. La seconde raison, c'est que ces lances n'étant point ferrées par le bout d'en bas, quand elles s'étoient rompuës par le premier coup, le reste ne pouvoit plus leur servir de rien. Leur bouclier étoit fait de cuir de bœuf, & assez semblable à ces gateaux ovales dont on se sert dans les sacrifices. Cette sorte de bouclier n'étoit d'aucune défense, & si jamais il n'étoit assez ferme pour résister, il l'étoit encore beaucoup moins, lorsque les pluies l'avoient amolli & gâté. C'est pourquoi leur armure leur aiant bientôt déplû, ils la changérent contre celle des Grecs. En effet les lances de ceux-ci étant roides & fermes portent le premier coup juste & violent, & servent également par le bout ferré d'en bas. De même leurs boucliers sont toujours durs & fermes, soit pour se défendre ou pour attaquer. Ainsi les Romains préférérent bientôt ces armes aux leurs, car c'est de tous les peuples celui qui abandonne le plus facilement ses coûtumes pour en prendre de meilleures.

Après que les Tribuns militaires ont partagé les troupes & donné pour les armes les ordres nécessaires, ils congédient l'assemblée. Le jour venu où les troupes ont juré de s'assembler dans le lieu marqué par les Consuls, rien ne peut les en dispenser, rien ne les reléve de leur serment que les auspices & les difficultés absolument insurmontables. Chaque Consul marque séparément un rendés-vous aux troupes qui lui sont destinées, & c'est ordinairement la moitié des alliés & deux légions Romaines. Quand tous ces soldats alliés & Romains sont assemblés, douze Officiers choisis par les Consuls & qu'on appelle Préfets, sont chargés d'en régler la distribution & d'en former l'armée. D'abord entre les alliés on fait choix des mieux faits & des plus braves pour la cavalerie & l'infanterie qui doivent être auprès des Consuls. Ceux-là s'appellent les extraordinaires. Pour cela on tire des alliés autant d'infanterie qu'il y en a dans les légions Romaines, mais deux fois autant de cavalerie, & on prend le tiers de celle-ci pour les extraordinaires, & la cinquiéme partie de l'infanterie. Les Préfets partagen

tagent le reste en deux parties, dont l'une s'appelle l'aîle droite, & l'autre l'aîle gauche. Tout cela étant réglé, les Tribuns font camper les Romains & les alliés. Comme ce campement se fait en tout tems & en tout lieu de la même maniére, il est bon de donner ici une idée de la disposition des armées Romaines, soit dans les campemens, soit dans les marches & dans les batailles rangées. Ce seroit être bien indifférent sur les choses les plus curieuses, que de ne vouloir pas se donner la peine d'apprendre une méthode si digne d'être connuë.

CHAPITRE. V.

Castrametation des Romains.

VOici donc de quelle maniére campoient les Romains. Le lieu pris pour le camp, on dresse la tente du Général dans l'endroit d'où il pourra le plus facilement voir tout ce qui se passe & envoier ses ordres. On plante un drapeau où la tente doit être mise, & autour l'on mesure un espace quarré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent pieds, & que le terrain que le Consul occupe soit de quatre arpens. On loge les légions Romaines à l'un des côtés le plus commode pour aller à l'eau & au fourage. Pour la disposition des légions, nous disions tout à l'heure qu'il y avoit dans chacune six Tribuns & deux légions pour chaque Consul. Ils ont donc l'un & l'autre chacun douze Tribuns, qui sont tous logés sur une ligne droite, paralléle au côté que l'on a choisi, & distante de ce côté de cinquante pieds. C'est dans cet espace que sont les chevaux, les bêtes de charge, & tout l'équipage des Tribuns. Leurs tentes sont tournées de façon, qu'elles ont derriére elles le prétoire, & devant tout le reste du camp. C'est pourquoi nous appellerons desormais le front, cette ligne qui regarde le camp; les tentes des Tribuns également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les légions. On mesure ensuite un autre espace de cent pieds le long des tentes des Tribuns, & aiant tiré une ligne qui paralléle à ces tentes ferme la largeur de ce terrain, on commence à loger les légions

Pour cela on coupe perpendiculairement la ligne par le milieu; du point où elle est coupée on tire une ligne droite, & à vingt-cinq pieds de chaque côté de cette ligne on loge la cavalerie des deux légions vis-à-vis l'une de l'autre, & séparées par un espace de cinquante pieds. Les tentes, soit de la cavalerie ou de l'infanterie, sont disposées de la même maniére, car les manipules & les turmes occupent un espace quarré & sont tournés vers les ruës: la longueur de cet espace est de cent pieds le long de la ruë, & pour la largeur on fait en sorte pour l'ordi-

naire qu'elle soit égale à la longueur, excepté au logement des alliés. Quand les légions sont plus nombreuses, on augmente à proportion la longueur & la largeur du terrain. La cavalerie ainsi logée vers le milieu des tentes des Tribuns, il se fait une espéce de ruë qui commence à la ligne dont nous avons parlé, & à la place qui est devant les tentes des Tribuns. Tout le camp est ainsi coupé en ruës, parce que des deux côtés les manipules & les turmes sont rangés en longueur.

Derriére la cavalerie sont logés les Triaires, un manipule derriere une turme, l'une & l'autre dans la même forme. Ils se touchent par le terrain, mais les Triaires tournent le dos à la cavalerie, & chaque manipule n'a de largeur que la moitié de sa longueur, parce que pour l'ordinaire ils sont moitié moins que les autres corps. Malgré cette inégalité du nombre, comme on diminuë de la largeur, ils ne laissent pas d'occuper en longueur un espace égal aux autres.

A cinquante pieds des Triaires vis-à-vis on place les Princes sur le bord de l'intervalle, ce qui fait une seconde ruë, qui commence aussi-bien que celle de la cavalerie à la ligne droite ou à l'espace de cent pieds qui sépare les Tribuns, & finit au côté que nous avons appellé le front du camp.

Au dos des Princes on met les Hastaires, qui tournés à l'opposite se touchent par le terrain ; & comme chaque partie d'une légion est composé de dix manipules, il arrive de là, que toutes les ruës sont également longues, & qu'elles aboutissent toutes au côté qui est le front du camp, vers lequel sont aussi tournés les derniers manipules.

Les Hastaires logés, à cinquante pieds d'eux & vis-à-vis campe la cavalerie des alliés, commençant à la même ligne & s'étendant jusqu'au même côté que les Hastaires. Or les alliés, après qu'on en a retranché les extraordinaires, sont en infanterie égaux en nombre aux légions Romaines ; mais en cavalerie ils ont le double, & l'on en ôte un tiers pour en faire la cavalerie extraordinaire. On leur donne donc en largeur du terrain à proportion de leur nombre, mais en longueur ils n'occupent pas plus d'espace que les légions Romaines. Les quatre ruës faites, derriére cette cavalerie se place l'infanterie des alliés, en donnant à leur terrain une largeur proportionnée & se tournant du côté du retranchement, de sorte qu'elle a vûë sur deux côtés du camp.

A la tête de chaque manipule sont d'un côté & d'un autre les tentes des Centurions. Dans la disposition tant de la cavalerie que de l'infanterie, on observe qu'entre la cinquiéme & la sixiéme cohorte, il y ait une séparation de cinquante pieds, laquelle fait une nouvelle ruë qui traversant le camp est paralléle aux tentes des Tribuns. Cette ruë s'appelle la Quintaine, parce qu'elle se trouve au-dessous de cinq cohortes. L'espace qui reste derriére les tentes des Tribuns & aux

deux

deux côtés de la tente du Conſul, on en prend une partie pour le marché, & l'autre pour le Queſteur & les munitions.

A droite & à gauche, derriére la derniére tente des Tribuns, proche les côtés du camp & en droite ligne eſt le logement de la cavalerie extraordinaire & des autres cavaliers volontaires. Toute cette cavalerie a vûë une partie ſur la place du Queſteur, & l'autre ſur le marché. Elle ne campe pas ſeulement auprès des Conſuls, ſouvent elle les accompagne dans les marches, en un mot elle eſt pour l'ordinaire à portée du Conſul & du Queſteur, pour exécuter ce qu'ils jugent à propos. Derriére ces cavaliers ſe loge l'infanterie extraordinaire & la volontaire. Ils ont vûë ſur le retranchement, & font pour le Conſul & le Queſteur le même ſervice que la cavalerie dont nous venons de parler.

Devant ces derniéres troupes on laiſſe un eſpace de cent pieds, parallèle aux tentes des Tribuns, & qui s'étendant ſur les places du marché & du tréſor traverſe toutes les parties du camp. Au deſſus de cet eſpace eſt logée la cavalerie extraordinaire des alliés, aiant vûë ſur le marché, le prétoire & le tréſor. Un chemin ou une ruë large de cinquante pieds, partage en deux le terrain de la cavalerie extraordinaire, décendant à angle droit depuis le côté qui ferme le derriére du camp juſqu'à l'eſpace dont nous parlions tout à l'heure, & au terrain qu'occupe le prétoire. Enfin derriére la cavalerie extraordinaire des alliés, campe leur infanterie extraordinaire, tournée du côté du retranchement & de la queuë du camp. Ce qui reſte d'eſpace vuide des deux côtés, eſt deſtiné aux étrangers & aux alliés qui viennent au camp pour quelque occaſion que ce ſoit. Toutes choſes ainſi rangées, on voit que le camp forme une figure quarrée, & que tant par le partage des terres que par la diſpoſition du reſte, il reſſemble beaucoup à une ville.

Du retranchement aux tentes il y a deux cens pieds de diſtance, & ce vuide leur eſt d'un très-grand uſage ſoit pour l'entrée, ſoit pour la ſortie des légions. Car chaque corps s'avance dans cet eſpace par la ruë qu'il a devant lui, & les troupes ne marchant point par le même chemin ne courent pas riſque de ſe renverſer & de ſe fouler aux pieds. De plus on met là les beſtiaux & tout ce qui ſe prend ſur l'ennemi, & on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage conſidérable, c'eſt que dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puiſſe être jetté juſqu'à eux, ou ſi cela arrive ce n'eſt que très-rarement, & encore qu'en peuvent-ils ſouffrir, étant à une ſi grande diſtance & à couvert ſous leurs tentes?

Après le détail que nous avons fait du nombre des fantaſſins & des chevaux dans chaque légion, ſoit qu'elles ſoient de quatre ou cinq mille hommes; de la hauteur, longueur & largeur des cohortes, de l'intervalle qu'on laiſſe pour les ruës & pour les places, il eſt aiſé de con-

cevoir l'étenduë du terrain qu'occupe une armée Romaine, & par conséquent toute la circonférence du camp.

Si dès l'entrée de la campagne il s'assemble un plus grand nombre d'alliés qu'à l'ordinaire, ou que pour quelque raison il en vienne de nouveaux pendant le cours de la campagne, outre le terrain que nous avons marqué, on fait un logement à ceux-ci dans le voisinage du prétoire, dût-on pour cela, s'il étoit nécessaire, ne se servir que d'une place pour le marché & le trésor. A l'égard de ceux qui avoient joint d'abord l'armée Romaine, des deux côtés du camp on leur faisoit une ruë pour les loger après les légions.

Que s'il arrive que quatre légions & deux Consuls se rencontrent au dedans du même retranchement, pour comprendre la maniére dont ils sont campés, il ne faut que s'imaginer deux armées tournées l'une vers l'autre, & jointe par les côtés où les extraordinaires de l'une & de l'autre armée sont placés, c'est-à-dire par la queuë du camp: & alors le camp fait un quarré long, qui occupe un terrain double du premier, & qui a une fois & demie plus de tour. Telle est la maniére de se camper des Consuls lorsqu'ils se joignent ensemble: mais quand ils campent séparément, toute la différence qu'il y a, c'est que le marché, le trésor & les tentes des Consuls se mettent entre les deux camps.

CHAPITRE VI.

Fonctions des soldats Romains dans leur camp.

LE camp ainsi disposé, les Tribuns assemblés prennent le serment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque légion tant libres qu'esclaves. Tous jurent l'un après l'autre, & le serment qu'ils font consiste à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, & que ce qu'ils trouveront ils le porteront aux Tribuns. Ensuite on commande deux cohortes tant des Princes que des Hastaires de chaque légion, pour avoir soin du quartier des Tribuns. Car comme pendant le jour les Romains passent la plûpart du tems dans cette place, on a soin d'y faire jetter de l'eau & de la tenir propre. Des cohortes qui restent, car nous avons vû que dans chaque légion il y avoit six Tribuns & vingt cohortes de Princes & de Hastaires, chaque Tribun en tire trois au sort pour son usage particulier. Ces trois cohortes sont obligées, chacune à leur tour, de dresser sa tente, d'applanir le terrain d'alentour, & de clorre, s'il en est besoin, ses équipages de haïes pour plus grande sûreté. Elles font aussi la garde autour de lui. Cette garde est de quatre soldats, deux devant la tente & deux derriére proche les chevaux. Comme chaque Tribun a trois cohortes, & que chacune d'elles est de plus de cent hom-

hommes, ſans compter les Triaires & les Velites qui ne ſervent point, ce ſervice n'eſt pas pénible, puiſqu'il ne revient à chaque compagnie que de quatre en quatre jours. Cette garde eſt non ſeulement pour faire toutes les fonctions auſquelles il plaît au Tribun de l'emploier, mais encore pour relever ſa dignité & ſon autorité.

Pour les Triaires, exemts du ſervice des Tribuns, ils font la garde auprès des chevaux, quatre par cohorte chaque jour pour la turme qui eſt immédiatement derriére eux. Leur fonction eſt de veiller ſur bien des choſes, mais particuliérement ſur les chevaux, de peur qu'ils ne s'embaraſſent dans leurs liens, ou que détachés & mêlés parmi les autres chevaux, ils ne cauſent du trouble & de l'émotion dans le camp. De toutes les cohortes d'infanterie il y en a toujours une qui à ſon tour fait garde à la tente du Conſul, tant pour la ſûreté de ſa perſonne, que pour l'ornement de ſa dignité.

Le foſſé & le retranchement, c'eſt aux alliés à les faire aux deux côtés où ils ſont logés: les deux autres côtés ſont pour les Romains, un pour chaque légion. Chaque côté ſe diſtribuë par parties ſelon le nombre des cohortes, & à chacune il y a un Centurion qui préſide à tout l'ouvrage; & quand tout le côté eſt fini, ce ſont deux Tribuns qui l'examinent & l'approuvent. Les Tribuns ſont encore chargés du ſoin de tout le reſte du camp, où ils commandent deux tour à tour pendant deux des ſix mois que dure la campagne. Ceux à qui ce commandement tombe par ſort, préſident à tout ce qui ſe fait dans le camp. Cette charge parmi les alliés eſt exercée par les Préfets.

Dès le point du jour les cavaliers & les Centurions ſe rendent aux tentes des Tribuns, & ceux-ci à celle du Conſul, dont ils apprennent ce qui ſe doit faire & en font part aux cavaliers & aux Centurions, qui le communiquent aux ſoldats quant l'occaſion s'en préſente.

Le ſignal de la nuit ſe donne de cette maniére. Des cohortes de la cavalerie & de l'infanterie, qui ont leurs logemens au dernier rang, on choiſit un ſoldat que l'on exemte de toutes les gardes. Tous les jours au coucher du Soleil ce ſoldat ſe rend à la tente du Tribun, y prend le ſignal, qui eſt une petite planche, où l'on a écrit quelque mot, & s'en retourne à ſa cohorte. Enſuite prenant quelques témoins il met la planche & le ſignal entre les mains du Chef de la cohorte ſuivante. Celui-ci le donne à celui qui le ſuit: & ainſi des autres, juſqu'à ce que le ſignal paſſe aux cohortes qui ſont les plus voiſines des Tribuns, auſquels il faut que ce ſignal ſoit reporté avant la fin du jour, & c'eſt par ce moien qu'ils ſçavent que le ſignal a été donné à toutes les cohortes, & que c'eſt par elles qu'il leur eſt venu. S'il en manque quelqu'un, ſur le champ il examine le fait, & voit par l'inſcription quelle cohorte n'a point apporté le ſignal,

nal, & celui qui en est cause est aussi-tôt puni selon qu'il le mérite.

Pour les gardes de la nuit, il y a une cohorte entiére pour le Général & le prétoire. Les Tribuns & les chevaux sont gardés par les soldats que l'on tire pour cela de chaque cohorte selon ce que nous avons dit plus haut. La garde de chaque cohorte se prend de la cohorte même. Les autres gardes se distribuent au gré du Général. Pour l'ordinaire on en donne trois au Questeur & trois à chacun des deux Légats Les côtés extérieurs sont au soin des Velites, qui pendant le jour montent la garde tout le long du retranchement Car tel est leur service, & de plus il y en a dix pour chaque porte du camp.

Des quatre tirés de chaque cohorte pour la garde, celui qui la doit monter le premier est conduit sur le soir par un Officier subalterne au Tribun, qui leur donne à tous une petite piéce de bois marquée de quelque caractére, après quoi ils s'en vont chacun à son poste.

C'est la cavalerie qui fait les rondes. Dans chaque légion le Capitaine de la premiére turme avertit le matin un de ses Officiers subalternes de donner ordre à quatre cavaliers de sa turme de faire la ronde avant le dîner. Sur le soir il doit encore avertir le Capitaine de la seconde turme de faire la ronde le jour suivant. Celui-ci averti donne le même avis pour le troisiéme jour, & les autres de suite font la même chose. Là-dessus l'Officier subalterne de la premiére turme en prend quatre cavaliers, qui tirent au sort la garde. Ensuite ils se rendent à la tente du Tribun, dont ils apprennent par écrit quel corps & combien de gardes ils doivent visiter. Après quoi ces quatre cavaliers montent la garde à la premiére compagnie des Triaires, dont le Capitaine est chargé de sonner de la trompette à chaque heure que la garde doit être montée. Le signal donné, le cavalier à qui la premiére garde est échûe, en fait la ronde accompagné de quelques amis dont il se sert pour témoins: & il visite non seulement les gardes postées au retranchement & aux portes, mais encore toutes celles qui sont à chaque cohorte & à chaque turme. S'il trouve la garde de la premiére veille sur pied & alerte, il reçoit d'elle la petite piéce de bois; s'il la rencontre endormie, si quelqu'un y manque, il prend à témoin ceux qui sont proche & se retire· Toutes les autres tournées se font de la même maniére. A chaque veille on sonne de la trompette, afin que ceux qui doivent faire la ronde & ceux qui font la garde soient avertis en même tems: & c'est pendant le jour une des fonctions des Capitaines de la premiére cohorte des Triaires de chaque légion.

CHA-

CAAPITRE VII.

Peines & récompenses.

CEux qui ont fait la ronde portent dès le point du jour au Tribun la petite piéce de bois. S'il n'en manque aucune, on n'a rien à se reprocher, & ils se retirent. Si l'on en rapporte moins qu'il n'y a de gardes, on examine sur ce qui est écrit dessus quelle garde ne s'est point trouvée à son poste. Quand on la connoît on appelle le Capitaine. Celui-ci fait venir ceux qui avoient été commandés pour la garde. On les confronte avec la ronde. Si la garde est en faute, la ronde aussi-tôt produit les témoins qu'elle a pris. Car elle est obligée à cela, faute de quoi elle porte seule toute la faute. On assemble ensuite le conseil de guerre. Le Tribun juge, & le coupable est bastonné.

Or la bastonade se fait ainsi. Le Tribun prenant un bâton ne fait qu'en toucher le criminel, & aussi-tôt après tous les légionaires fondent sur lui à coups de bâtons & de pierres, en sorte que le plus souvent il perd la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échape, il n'est pas pour cela sauvé. En vain il retourneroit dans sa patrie, ce retour lui est interdit, & personne de ses parens ou amis n'oseroit lui ouvrir sa maison. Il ne reste plus aucune ressource quand on est une fois tombé dans ce malheur. L'Officier subalterne & le Chef de turme sont punis de même genre de supplice, s'ils manquent d'avertir à propos, celui-là la ronde, celui-ci le Chef de la turme suivante. Une punition si sévére fait que la discipline à l'égard des gardes nocturnes est toujours exactement observée.

Les soldats reçoivent les ordres des Tribuns, & ceux-ci des Consuls. Le Tribun est le maître lorsqu'il y a des amendes à imposer, ou des gages à prendre, ou des punitions à faire.

La bastonade est encore le supplice de ceux qui volent dans le camp, qui rendent quelque faux témoignage, qui dans leur jeunesse abusent de leur corps & se prêtent à quelque infamie, qui ont été repris trois fois de la même faute. Tels sont les crimes punissables. Il en est d'autres qui sont pour les soldats une note de lâcheté & d'infamie : comme par exemple si par intérêt on se vante aux Tribuns d'un exploit que l'on n'a pas fait, si par crainte on a abandonné son poste, ou jetté ses armes pendant le combat. Aussi voit-on des soldats qui dans la crainte d'être punis ou deshonorés, bravent tous les périls, & qui attaqués par un nombre beaucoup supérieur demeurent inébranlables dans leur poste. D'autres après avoir perdu par

par hazard leur bouclier ou leur épée, ou quelque autre arme dans le combat, ſe jettent au travers des ennemis, ou pour recouvrer ce qu'ils ont perdu, ou pour éviter par la mort la honte attachée à la lâcheté & les reproches de leurs compagnons.

S'il arrive que pluſieurs ſoient en même tems coupables des mêmes fautes, & que des cohortes entiéres aient été chaſſées de leurs poſtes, alors au lieu de baſtonner ou de faire mourir, ils ſe ſervent d'un expédient qui n'eſt pas moins avantageux que terrible. Le Tribun aſſemble la légion, il ſe fait préſenter les coupables, & après une ſévére reprimande, il les fait tirer au ſort, & en ſépare cinq, huit, vingt, plus ou moins, ſelon le nombre de ceux qui par crainte ont commis quelque lâcheté. Chaque dixiéme d'entre eux eſt deſtiné au ſupplice, & ceux ſur qui le ſort tombe ſont baſtonnés ſans rémiſſion. Le reſte eſt condamné à ne recevoir que de l'orge au lieu de bled, & à camper hors du retranchement, au riſque d'être attaqué par les ennemis. Or comme le danger & la crainte de mourir ſont égales pour tous à cauſe de l'incertitude du ſort, & que la peine honteuſe de ne vivre que d'orge s'étend également à tous ces lâches, on trouve dans cette diſcipline & un préſervatif contre les fautes à venir, & un reméde pour les fautes paſſées.

Ils ont encore un excellent moien pour inſpirer du courage à la jeuneſſe. Après un combat, ſi quelques ſoldats s'y ſont diſtingués, le Conſul aſſemble la légion, fait approcher de lui ceux qui ſe ſont ſignalés par quelque action de vigueur, donne d'abord de grandes louanges à cet exploit particulier, en y joignant tout ce qui s'eſt paſſé de mémorable dans leur vie, & enſuite il diſtribuë de grandes récompenſes. Il fait préſent d'une lance à celui qui a bleſſé l'ennemi; à celui qui l'a tué & dépouillé, ſi c'eſt un fantaſſin, on lui donne une coupe; ſi c'eſt un cavalier, il reçoit un harnois, quoiqu'autrefois on ne donnât qu'une lance. Ceci pourtant ne doit pas s'entendre d'un ſoldat qui auroit tué ou dépouillé un ennemi dans une bataille rangée ou dans l'attaque d'une place : mais de celui qui dans une eſcarmouche ou en quelque occaſion où il n'y a aucune néceſſité de combattre en particulier, court de plein gré & par pure valeur inſulter l'ennemi.

Dans la priſe d'une ville, ceux qui les premiers montent ſur la muraille, reçoivent une couronne d'or. Il y a auſſi des récompenſes pour ceux qui défendent ou ſauvent des citoiens ou des alliés. Ce ſont ceux qui ont été délivrés qui couronnent eux-mêmes leur libérateur; s'ils refuſent de le faire, le Tribun les y contraint. Ils ont outre cela pendant toute leur vie le même reſpect pour lui que pour leur pére, & il faut qu'ils lui rendent tous les devoirs qu'ils rendroient à ceux qui leur ont donné la vie.

Ce

Ce n'eſt pas ſeulement à ceux qui ſont en campagne & qui ſervent actuellement que ces récompenſes inſpirent du courage & de l'émulation, c'eſt encore à ceux qui ſont reſtés chez eux. Car ſans parler de la gloire qui accompagne à l'armée ces préſens, & la réputation qu'ils donnent dans la patrie, ceux qui les ont reçus ont droit, au retour de la campagne, de ſe trouver aux jeux & aux fêtes dans un habit qu'il n'eſt permis de porter qu'à ceux dont les Conſuls ont honoré la valeur. Ils ſuſpendent encore aux endroits les plus apparens de leur maiſon les dépouilles qu'ils ont remportées ſur les ennemis, pour être des monumens & des témoignages de leur vertu. Tel eſt le ſoin & le bel ordre avec lequel on diſpenſe les peines & les honneurs militaires; doit-on être ſurpris après cela que les guerres, que les Romains entreprennent, aient un heureux ſuccès?

La ſolde du fantaſſin eſt de deux oboles par jour. Les Capitaines ont le double, la cavalerie une dragme. La ration de pain pour l'infanterie, eſt de la moitié au plus d'un médimne attique de bled; celle du cavalier de ſept médimnes d'orge par mois & deux de bled. L'infanterie des alliés reçoit la même choſe que celle des Romains; leur cavalerie, un médimne & un tiers de bled & ſept d'orge. Cette diſtribution ſe fait aux alliés gratuitement; mais à l'égard des Romains, on leur retient ſur la ſolde une certaine ſomme marquée pour les vivres, les habits ou les armes qu'on doit leur donner.

Pour décamper, voici la maniére dont ils s'y prennent. Le premier ſignal donné, on détend les tentes & on plie bagages, en commençant néanmoins par celles du Conſul & des Tribuns. Car il n'eſt permis de dreſſer & de détendre les tentes que celles-là n'aient été dreſſées ou détenduës. Au ſecond ſignal on met les bagages ſur les bêtes de charge, & au troiſiéme les premiers marchent & tout le camp s'ébranle.

L'avantgarde le plus ſouvent eſt compoſée des extraordinaires, après eux l'aîle droite des alliés, qui eſt ſuivie du bagage des uns & des autres. Marche enſuite une des légions Romaines, aiant derriére elle ſon bagage. L'autre légion vient après, ſuivie de ſon bagage & de celui des alliés qui marchent derriére elle. Car en marche c'eſt l'aîle gauche des alliés qui ferme l'arriéregarde. La cavalerie marche, tantôt à la queuë de ſon corps, tantôt à côté des bêtes de charge, pour les contenir & les mettre à couvert d'inſulte. Quand il y a lieu de craindre pour l'arriéregarde, on ſe contente de faire paſſer de la tête à la queuë les extraordinaires des alliés, ſans rien changer dans le reſte. Les légions & les aîles changent de rang à l'alternative, marchant un jour à la tête, le jour ſuivant à la queuë, afin que tous profitent également de l'eau & des vivres qui ſe rencontrent ſur la route. Si l'on craint d'être attaqué & que l'on marche en païs découverts, on ſe

ſpérité. Le partage & la diverſité des ſentimens en fut la cauſe. Car il en a toujours été des Athéniens comme d'un vaiſſeau où perſonne ne commande. Ici quand les matelots, ou menacés de l'ennemi, ou agités de la tempête s'accordent tous & obéiſſent de concert aux ordres du pilote, tout ce qui s'y doit faire ſe fait avec la plus grande exactitude: mais lorſque commençant à ſe raſſûrer, ils refuſent d'obéïr, ne s'accordent pas ſur ce que l'on doit faire, & ſe ſoulévent les uns contre les autres; que les uns veulent continuer la route, les autres aborder en quelque endroit, que ceux-ci déploient les voiles, & ceux-là ordonnent qu'elles ſoient ferlées; cette diviſion ſéditieuſe donne un ſpectacle horrible aux vaiſſeaux voiſins, & expoſe celui dont elle trouble la manœuvre à un péril évident. Auſſi en voit-on qui après avoir traverſé de grandes mers & eſſuié les tempêtes les plus affreuſes, viennent faire naufrage au port & échouër contre la terre. C'eſt une image fidéle de la République d'Athénes. Après être échappée quelquefois aux ſecouſſes les plus terribles par la bonne conduite du peuple & de ceux qui le gouvernoient, on l'a vûë dans la bonace même ſe briſer imprudemment contre les écueils les plus viſibles. Laiſſons donc là ces deux Républiques, où la multitude diſpoſe de tout au gré de ſes paſſions. Dans la premiére tout ſe fait avec précipitation & avec aigreur; dans l'autre on donne trop à la force & à la violence.

Paſſons à celle de Créte, & examinons un peu ce qu'en aſſûrent les plus habiles Hiſtoriens de l'antiquité, Ephore, Xénophon, Calliſténe & Platon. Ils diſent premiérement qu'elle eſt ſemblable à celle de Lacédémone, & en ſecond lieu qu'elle mérite des louanges. Il me ſemble qu'ils ſe ſont trompés ſur l'un & l'autre point. On en pourra juger par ce que je vais dire. Je commence par la différence que je trouve entre ces deux Républiques. Trois choſes caractériſent en particulier celle de Lacédémone, la premiére eſt l'égalité des biens en fond de terre, dont il n'eſt permis à perſonne de poſſéder plus qu'un autre, & qui doivent être également diſtribués à tous les Citoiens. La ſeconde eſt le mépris que l'on y fait des richeſſes, mépris qui bannit la jalouſie, paſſion qui ne vient que du plus & du moins que poſſédent les Citoiens. Enfin chez les Lacédémoniens les enfans des Rois ſuccédent à la dignité de leurs péres, & ceux qu'on appelle vieillards & par les avis deſquels tout ſe regle & s'exécute, conſervent cette autorité juſqu'à la mort. Chez les Candiots, rien de ſemblable. Il leur eſt permis par les loix d'aquérir des fonds de terre tant qu'il leur plaît, ſans qu'aucunes bornes leur ſoient preſcrites. Parmi eux, les richeſſes ſont en ſi grande eſtime, que non ſeulement il eſt néceſſaire d'en amaſſer, mais encore que rien ne fait plus d'honneur. En un mot le honteux amour du gain & des richeſſes s'eſt tellement établi parmi eux, que cette Iſle eſt le ſeul païs au monde, où le gain de quelque nature qu'il ſoit, paſ-

ſe pour honnête & pour légitime. Enfin la Magiſtrature chez eux eſt annuelle, & s'exerce comme dans le Gouvernement populaire. Ces deux Républiques ſont donc entiérement oppoſées l'une à l'autre, & je ne conçois pas comment ces Hiſtoriens ont pû dire qu'elles ſe reſſembloient. Je leur paſſe de n'avoir pas apperçu ces différences ; mais après avoir montré fort au long que Lycurgue eſt le ſeul Légiſlateur qui ait bien connu d'où dépendoit la force & la durée d'un Gouvernement ; que toute République ne ſe ſoutenant que par la valeur dans la guerre & l'union parmi les Citoiens, Lycurgue en banniſſant de la ſienne le deſir des richeſſes en a banni auſſi la diſcorde & la diſſention ; & que c'étoit pour cela que le Gouvernement de Lacédémone l'emportoit ſur tous les autres de la Gréce : voiant au contraire que chez les Candiots la paſſion des richeſſes y produit, je ne dis pas ſeulement des diviſions particuliéres, mais encore des ſéditions générales, des meurtres & des guerres civiles, comment malgré une différence ſi conſidérable ont-ils oſé dire que ces deux Gouvernemens étoient ſemblables ? Cependant Ephore traitant de ces deux Républiques en parle en même termes, à l'exception de noms propres, auſquels, ſi l'on manque de faire attention, on ne ſait plus de laquelle des deux on doit l'entendre.

Après avoir prouvé le peu de rapport qu'ont enſemble ces deux Gouvernemens, faiſons voir maintenant que celui de Créte n'eſt digne ni d'être loué ni d'être imité. Il me paroît que toute République eſt fondée ſur deux choſes, les loix & les mœurs, & que de là dépend l'eſtime ou le mépris que l'on fait de ſes forces & de ſa conſtitution. Or les loix & les mœurs que l'on doit préférer, ſont celles qui rendant la vie des particuliers innocente & irreprochable forment tout un Etat à l'humanité & la juſtice : au lieu qu'on doit rejetter celles qui produiſent des effets tout contraires. Comme donc on aſſûre hardiment qu'un Etat & les membres qui le compoſent ſont juſtes, lorſqu'on y voit des loix & des mœurs juſtes ; de même quand on voit régner l'avarice parmi les particuliers, & l'Etat ſe porter à des actions injuſtes, on eſt bien fondé à dire que les loix y ſont mauvaiſes, que les mœurs des particuliers y ſont déréglées, que tout l'Etat eſt mépriſable. Jugeons maintenant des Candiots par ces principes. Si vous les conſidérez en particulier, il eſt très-peu d'hommes qui ſoient plus fourbes & plus trompeurs : ſi vous regardez l'Etat, il n'en eſt point où l'on prenne des deſſeins plus injuſtes. C'eſt donc avec raiſon qu'après avoir nié que ce Gouvernement fût ſemblable à celui de Lacédémone, nous le rejettons comme n'étant ni à choiſir ni à imiter.

Il ne ſeroit pas juſte non plus de propoſer ici la République de Platon, quoique certains Philoſophes la vantent beaucoup. Car comme dans les combats des artiſans ou des athlétes, on n'admet pas ceux qui n'y ſont pas reçus & qui ne s'y ſont pas préparés ; de même la Républi-

blique de Platon doit être excluë d'une dispute sur la préférence, jusqu'à ce qu'elle ait produit quelque action dont elle soit l'auteur. La comparer, telle qu'elle a été jusqu'à présent, avec les Républiques de Lacédémone, de Rome & de Carthage; ce seroit comparer une statuë humaine avec des hommes vivans & animés : de quelque beauté que l'on supposât cette statuë, la comparaison qu'on en feroit avec des êtres animés ne pourroit toujours paroître que défectueuse & très-peu convenable. Laissons donc cette République, & voions celle de Lacédémone.

Quand je considére les loix que Lycurgue a établies pour maintenir l'union & la concorde parmi les Citoiens, & pour mettre la Laconie à couvert d'insulte, & faire que les peuples jouissent d'une liberté solide, elles me paroissent si justes & si sages, que je me sens porté à croire qu'elles viennent plutôt d'un Dieu que d'un homme. Par l'égalité de biens, par la frugalité & la simplicité dans la maniére de vivre, il accoûtumoit les Lacédémoniens à la tempérance, & éloignoit de l'Etat tout sujet de discorde. En les exerçant aux travaux & aux choses qui répugnent le plus à la nature, il les rendoit vaillans & intrépides : & quand ces vertus se trouvent réunies dans un seul homme ou dans un Etat, il est difficile que l'un se porte au mal & que l'autre soit envahi par les ennemis du dehors. On peut donc dire que Lycurgue, en faisant de la tempérance & de la valeur comme la base de sa République, a mis toute la Laconie en état de ne rien craindre du dehors, & a procuré à ses peuples une liberté durable. Mais il me semble que ce sage Législateur s'est oublié sur ce point, qui est d'empêcher qu'on ne travaillât à étendre les bornes de l'Etat, qu'on n'ambitionnât l'empire sur ses voisins, qu'on ne se rendit le maître & l'arbitre des affaires. On ne voit rien sur cela ni dans les loix qui concernent les parties différentes de la République, ni dans celles qui regardent l'Etat en général. Cependant ce n'étoit point assez que les particuliers fussent sobres, modérés & contens de la portion de biens qui leur étoit donnée; il falloit encore mettre tout l'Etat dans la nécessité de suivre cet esprit, ou le lui inspirer. Or c'est ce que Lycurgue n'a point fait. Il a exterminé l'envie & la jalousie d'entre les particuliers, il les a instruits de tout ce qu'ils devoient savoir sur les loix de l'Etat : mais il a permis qu'ils fussent très-jaloux des autres Grecs, qu'ils aimassent à les dominer, qu'ils tâchassent de s'enrichir à leurs dépens. Car qui ne sait que les Lacédémoniens furent presque les premiers entre les Grecs, qui avides des terres de leurs voisins portérent la guerre chez les Messéniens pour faire de l'argent des prisonniers qu'ils prendroient ? Qui ne sait que ce furent eux qui s'obstinérent de telle sorte au siége de Messéne, qu'ils firent serment de ne le point lever que la ville ne fût prise ? Il est encore notoire que par envie de dominer sur les Grecs, ils eurent la foi-

blesse

blesse de se soumettre aux ordres de gens qu'ils avoient vaincus. Car après avoir combattu pour la liberté commune de la Gréce, & avoir défait les Perses qui vouloient l'envahir, après les avoir forcés de retourner dans leur païs, ils leur livrérent par le traité de paix fait par Antalcidas les villes mêmes pour lesquelles ils avoient pris les armes, dans la vûë de tirer d'eux l'argent dont ils avoient besoin pour se soumettre les Grecs. Ce fut alors qu'ils sentirent en quoi leur Gouvernement étoit défectueux. Car tant qu'ils bornérent leur ambition aux terres de leurs voisins & à la conquête du Péloponése, il leur fut aisé d'avoir de la Laconie même autant des vivres & de munitions qu'ils en avoient besoin, aiant peu de chemin à faire pour retourner chez eux & pour en faire voiturer des provisions : mais dès qu'ils voulurent mettre des flotes sur mer & porter la guerre avec leur infanterie hors du Péloponése, alors ils s'apperçûrent que ni leur monnoie de fer, ni l'échange annuel des fruits qui avoit été établi par Lycurgue, ne suffisoit pas, & que sans une monnoie commune & des richesses étrangers, ils ne pouvoient rien entreprendre. Ce fut ce qui obligea de mandier le secours des Perses, de lever des impôts sur les Insulaires, & de mettre à contribution tous les Grecs; persuadés que s'ils s'en tenoient aux loix de Lycurgue, ils ne viendroient jamais à bout de subjuguer les Grecs, & ne manqueroient pas d'échouer dans toutes leurs entreprises. Mais pourquoi, dira-t-on, cette digression ? Pour faire voir que le Gouvernement institué par Lycurgue se suffisoit à lui-même, tant qu'il ne s'agissoit que de la conservation de l'Etat & de la défense de la liberté : car il faut convenir avec ceux qui louent & approuvent ce Gouvernement, qu'il n'y en a point & qu'il n'y en a jamais eu qui lui soit préférable. Mais on doit aussi tomber d'accord que si l'on ambitionne de s'agrandir, de se faire respecter, de commander à un peuple nombreux, d'avoir sous sa domination un plus grand nombre de sujets, & d'attirer sur soi tous les regards, on doit, dis-je, avouer que le Gouvernement est imparfait, & que celui des Romains l'emporte de beaucoup pour la force & la facilité d'étendre ses conquêtes. Ce qui s'est passé jusqu'à présent dans l'un & l'autre, prouve évidemment ce que j'avance. Les Lacédémoniens, pour avoir tenté de s'assujettir les Grecs, ont couru risque de perdre leur propre liberté : les Romains au contraire, aidés par la facilité qu'ils avoient, après la conquête de l'Italie, de se fournir de toutes sortes de munitions, se sont soumis en peu de tems tout l'univers.

CHA-

CHAPITRE IX.

République de Carthage. Comparaison qu'en fait l'Auteur avec celle des Romains.

POur le Gouvernement de Carthage, il me paroît que par rapport à certains points essentiels il avoit été assez bien établi. Car il y avoit le même pouvoir que si le Gouvernement eût été Aristocratique, & le peuple étoit le maître de certaines choses qui le regardoient. En général cette République ressembloit assez à celles des Romains & des Lacédémoniens. Cependant elle étoit inférieure à celle de Rome du tems de la guerre d'Annibal. Car c'est une loi de la nature pour tous les corps, tous les Gouvernemens & toutes les entreprises. D'abord ces choses croissent & s'augmentent, puis elles prennent leur état de perfection, enfin elles tombent & dépérissent. De ces degrés, le second est celui où elles ont le plus de force & de vigueur, & dont on doit tirer la différence qu'on vit alors entre les deux Gouvernemens. Comme celui de Carthage étoit, avant celui de Rome, parvenu à son état parfait, il en étoit aussi tombé à proportion; au lieu que celui de Rome étoit alors dans toute sa force & dans l'état le plus florissant. Chez les Carthaginois c'étoit le peuple qui dominoit alors dans les délibérations; chez les Romains c'étoit le Sénat. Là on prenoit les avis de la multitude, ici l'on consultoit les plus habiles Citoiens, & c'étoit sur leurs conseils que se faisoient les grandes entreprises. Ce fut par ces sages mesures, que, quoiqu'ils eussent été défaits en bataille rangée, ils eurent enfin le dessus sur les Carthaginois.

Si nous voulons maintenant comparer ces deux Gouvernemens par certains côtés particuliers, nous trouverons d'abord que par rapport à la guerre, les Carthaginois entendent mieux celle de mer que les Romains. C'est une science qui chez eux depuis longtems passe des péres aux enfans, & nul autre peuple n'en fait un plus grand usage. Mais les Romains les surpassent de beaucoup dans la guerre d'infanterie; parce qu'ils s'y appliquent autant que les Carthaginois s'y appliquent peu. La cavalerie même on y fait peu d'attention à Carthage. La raison de cela est que l'on ne s'y sert que de troupes étrangéres & mercénaires, & qu'au contraire les Romains tirent les leurs de leur propre païs & de Rome même: & en cela le Gouvernement Romain a un grand avantage sur celui des Carthaginois. Car au lieu que celui-ci remet sa liberté entre les mains des troupes venales, l'autre la défend par lui-même & avec le secours de ses alliés. Cet avantage est

ſuivi d'un autre, c'eſt qu'après avoir été vaincus d'abord, ils recouvrent bientôt de nouvelles forces, au lieu que les Carthaginois ont beaucoup plus de peine à ſe relever. Ajoutons que les Romains, combattant pour leur patrie & pour leurs enfans, ne ſe relâchent jamais de leur premiére ardeur, & demeurent fermes dans la réſolution de combattre, juſqu'à ce que leurs ennemis ſoient abattus. Quoiqu'ils n'aient pas été à beaucoup près ſi forts & ſi habiles ſur mer, cela ne les empêchoit pas de ſortir avec ſuccès d'une bataille générale. La valeur des troupes ſuppléoit à tout ce qui leur manquoit d'ailleurs. Car quoique la ſcience & l'uſage de la marine ſoient d'une grande utilité dans un combat naval, rien cependant ne méne plus ſûrement à la victoire que le courage & la bravoure des ſoldats. Or les peuples d'Italie ſont plus vigoureux & plus braves que les Carthaginois & les Afriquains; outre qu'ils ont parmi eux certains uſages qui inſpirent à leur jeuneſſe une extréme ardeur de ſe ſignaler dans la guerre. Nous n'en rapporterons qu'un pour faire voir que dans ce Gouvernement, on a eu un ſoin particulier de porter les hommes à braver tous les périls pour ſe rendre recommandables dans leur patrie.

Quand il meurt à Rome quelque perſonnage de conſidération, on le porte avec pompe à la tribune aux harangues ſur le marché, où dreſſé ſur ſes pieds, rarement couché, il eſt expoſé à la vûe de tout le monde. Enſuite ſon fils, s'il en a laiſſé un d'un certain âge & qui ſoit à Rome, ou en l'abſence du fils, un proche parent loue en préſence de tout le peuple les vertus du mort & rapporte ſes principales actions. Et cet éloge rappellant à la mémoire & remettant comme ſous les yeux tout ce qu'il a fait, excite non ſeulement dans ceux qui ont eu part à ſes actions, mais encore dans les étrangers, un ſentiment de douleur & de compaſſion ſi vif, que le deuil paroît plutôt être public que particulier à certaine famille. On l'enſevelit enſuite & on lui rend les derniers devoirs, on fait une ſtatuë qui repréſente ſon viſage au naturel tant pour les traits que pour les couleurs, & on la place dans l'endroit le plus apparent de la maiſon & ſous une eſpéce de petit temple de bois. Les jours de fêtes on découvre ces ſtatuës, on les orne avec ſoin; quand quelque autre de la même famille meurt, on les porte aux funerailles, & pour les rendre ſemblables, même par la taille, à ceux qu'elles repréſentent, on ajoute au buſte le reſte du corps. On les revêt auſſi d'habits. Si le mort a été Conſul ou Préteur, on pare la ſtatuë d'une prétexte; s'il a été Cenſeur, d'une robe de pourpre; s'il a eu l'honneur du triomphe on fait quelque autre choſe d'éclat, d'une étoffe d'or. On les porte ſur des chars, précédés des faiſceaux, des haches & des autres marques des dignités dont ils ont été revêtus pendant leur vie. Quand on eſt arrivé à la tribune aux harangues, tous ſe placent ſur des ſiéges d'yvoire, ce qui forme le ſpectacle du monde le plus agréable

pour un jeune homme, qui auroit quelque passion pour la belle gloire & pour la vertu. Car qui est-ce qui voiant les honneurs que l'on rend à la vertu de ces grands hommes vivans encore & respirans en quelque sorte dans leurs statuës, ne se sentira pas enflammé du désir de les imiter? Se peut-il rien voir de plus beau & de plus touchant? Au reste après que l'Orateur a épuisé tout ce qu'il avoit à dire à la louange du mort, il fait aussi l'éloge des autres dont il voit les statuës, en commençant par le plus ancien. Par-là se renouvelle toujours la réputation des Citoiens vertueux, la gloire de ceux qui se sont distingués devient immortelle, les services rendus à la patrie viennent à la connoissance du peuple & passent à la postérité. Et ce qui est de plus important, la jeunesse est animée à ne rien craindre, quand il s'agit du bien commun, dans la vûe d'aquérir la gloire accordée à la vertu. Aussi l'on a vû des Romains combattre seuls dans des affaires générales; d'autres se sont jettés dans un péril de mort inévitable, quelques-uns en tems de guerre pour sauver de leurs Concitoiens, quelques autres pendant la paix pour le salut de la République. On en a encore vû, qui dans les premiéres charges aiant plus à cœur le bien de la patrie que les liaisons du sang même & de la nature, ont contre la coûtume & les loix condamné à mort leurs propres enfans.

Entre une infinité d'exemples de cette passion des Romains pour la gloire, je n'en apporterai qu'un pour autoriser ce que je viens de dire. Horace surnommé le Borgne combattant contre deux des ennemis à l'entrée du pont qui est joignant Rome sur le Tibre, & en appercevant un grand nombre d'autres qui venoient à leur secours, dans la crainte où il étoit que la garde du pont étant forcée les ennemis n'entrassent dans la ville, il se tourne vers ceux qui étoient derriére lui & leur crie de se retirer au plus vîte, & de rompre le pont. Tant qu'ils travaillérent, Horace malgré les plaies dont il étoit tout couvert, soutint l'effort des ennemis, plus frappés encore de sa constance & de son intrépidité que de ses forces & de sa résistance. Le pont rompu & la ville n'aiant plus rien à craindre, il se jetta tout armé dans le fleuve, & préféra au tems qu'il lui restoit à vivre, une mort volontaire pour délivrer sa patrie & aquérir la gloire dont cette mort devoit être suivie. Tant est grande l'ardeur & l'émulation que les coûtumes des Romains inspirent à la jeunesse pour les belles actions.

Les moiens dont les Romains se servent pour augmenter leurs biens, sont encore beaucoup plus légitimes que chez les Carthaginois. Chez ceux-ci de quelque maniére que l'on s'enrichisse, on n'en est jamais blâmé: chez ceux-là rien n'est plus honteux que de se laisser corrompre par les présens, & d'amasser du bien par de mauvaises voies. Autant qu'ils font cas de richesses légitimement aquises, autant ils ont en horreur celles qu'on se procure par des moiens injustes. Parmi les Cartha-

ginois les dignités s'achétent à force de largesses & de présens; parmi les Romains c'est un crime capital. Comme donc les prix proposés à la vertu sont différens chez l'un & l'autre peuple, il n'est pas surprenant que les voies pour y parvenir soient différentes.

Mais ce qui a le plus contribué aux progrès de la République Romaine, c'est l'opinion que l'on y a des Dieux; & la superstition qui est blâmée chez les autres peuples, est à mon sens tout ce qui la soutient. Elle s'est aquis une si grande autorité sur les esprits, & elle influë de telle sorte dans les affaires tant particuliéres que générales, que cela passe tout ce qu'on peut imaginer. Bien des gens en pourroient être surpris. Pour moi je ne doute pas que les premiers qui l'ont introduite, n'aient eu en vûë la multitude. Car s'il étoit possible qu'un Etat ne fût composé que de gens sages, peut-être que cette institution n'eût pas été nécessaire : mais comme le peuple n'a nulle consistance, qu'il est plein de passions déréglées, qu'il s'emporte sans raison & jusqu'à la violence, il a fallu le retenir par la crainte de choses qu'il ne voioit pas & par tout cet attirail des fictions effraiantes. C'est donc avec grande raison que les anciens ont répandu parmi le peuple qu'il y avoit des supplices à craindre dans les enfers, & l'on a grand tort dans notre siécle de rejetter ces sentimens. Car sans parler des autres suites de l'irreligion, chez les Grecs par exemple, confiez un talent à ceux qui manient les deniers publics : en vain vous prenez dix cautions, autant de promesses & deux fois plus de témoins, vous ne pouvez les obliger à rendre votre dépôt. Au contraire les Romains, qui dans la magistrature & les légations disposent de grandes sommes d'argent, n'ont besoin que de la religion du serment pour garder une inviolable fidélité. Parmi les autres peuples un homme qui n'ose toucher aux deniers publics, est un homme rare, au lieu que chez les Romains il est rare de trouver un homme coupable de ce crime.

Mais tout périt, tout est sujet au changement. Il n'est pas besoin de le prouver, l'enchainement nécessaire des causes naturelles en est une preuve incontestable. Or toute espéce de Gouvernement périt de deux maniéres, l'une vient du dehors, l'autre du dedans. On ne peut sûrement juger quelle sera la premiére, mais l'autre est certaine & déterminée.

Nous avons déja dit quelles étoient la premiére & la seconde sorte de Gouvernement, & comment elles se changeoient l'une en l'autre : de sorte que sur cette matiére, qui pourroit joindre les commencemens avec la fin, pourroit aussi prédire ce qui arrivera dans la suite. Au moins selon moi rien n'est plus clair. Car lorsqu'une République, après s'être heureusement délivrée de plusieurs grands périls, est parvenuë à ce degré de force & de puissance, où rien ne lui est plus disputé, le peuple ne peut joüir longtems de ce bon-

heur, le luxe & les plaisirs corrompent les mœurs, une am... demesurée s'empare des esprits, on recherche avec trop d'avidité les dignités & la conduite des affaires; ces desordres faisant tous les jours de nouveaux progrès, la passion de commander & l'espéce d'infamie que l'on mettra à obéir commenceront la ruine de la République, l'arrogance & le luxe l'avanceront, & le peuple l'achevera; lorsque l'avarice des uns se trouvera contraire à ses intérêts, & que l'ambition des autres lui aura donné de trop grandes idées de son pouvoir. Car alors emporté par la colére & n'écoutant plus que ses conseils, il secouera le joug de la soumission, il ne voudra plus que les Chefs partagent également avec lui l'autorité, il se l'attribuera toute entiére ou en usurpera la plus grande partie. Après quoi le Gouvernement prendra bien le beau nom de République, c'est-à-dire d'Etat libre & populaire; mais ce ne sera en effet que la domination d'une populace aveugle, ce qui est le plus grand de tous les maux.

Jusqu'ici nous avons fait voir quelle est la constitution de la République Romaine, à quoi elle est redevable de ses progrès, l'état florissant où elle est, en quoi elle surpasse les autres, & en quoi elle leur est inférieure, c'en est assez sur cette matiére. Mais avant que de finir, il faut que semblable à un artiste habile qui donne par quelque chef-d'œuvre des preuves de son adresse, je tire de cette partie de l'histoire qui touche au tems que nous avons quittés, & que je raconte en peu de mots un fait qui mette en évidence tout ce que j'ai avancé de la force & de la vigueur qu'avoit alors cette République.

Annibal, après la défaite des Romains à Cannes, aiant pris prisonniers huit mille hommes qui avoient été laissés à la garde du retranchement, leur permit d'envoier à Rome pour y ménager leur rachat & leur retour. Dix des plus considérables aiant été choisis, ce Général les fit partir après leur avoir fait prêter serment qu'ils le viendroient rejoindre. Un de la troupe fut à peine sorti du retranchement, qu'aïant dit qu'il avoit oublié quelque chose, il retourna, prit ce qu'il avoit laissé & repartit aussi-tôt, croiant par ce premier retour avoir gardé sa foi & satisfait à son serment. Arrivés dans Rome, ils priérent le Sénat de ne point envier à des prisonniers la consolation de revoir leur patrie, qu'il les condamnât à paier chacun trois dragmes, pourvû qu'il leur permît de rentrer dans leur famille, qu'Annibal ne demandoit rien davantage pour leur rachat, qu'ils ne s'étoient pas rendus indignes de cette grace, qu'ils n'avoient pas craint de combattre, qu'on ne pouvoit rien leur reprocher qui fît deshonneur à Rome, & que laissés pour la garde du camp, c'étoit par pur malheur qu'après la défaite de tout le reste d l'armée ils étoient tombés en la puissance des ennemis. Les Romain avoie

avoient fait alors de très-grandes pertes, ils ne se voioient presque plus aucun allié, jamais leur patrie n'avoit été menacée d'un plus grand péril; cependant après avoir entendu les députés, toujours attentifs à ce qu'il leur convenoit de faire, ils tinrent bon contre leur mauvaise fortune, & rien ne leur échapa de ce que l'intérêt de la République demandoit. Car voiant que le dessein d'Annibal dans cette députation n'étoit que de se procurer de l'argent, & d'éteindre dans ses ennemis l'ardeur de combattre, en leur montrant que quoique vaincus ils ne devoient pas désespérer de leur salut; ils furent si éloignés d'accorder ce qu'on leur demandoit, qu'ils ne se laissérent ébranler ni à la compassion qu'ils portoient à leurs concitoyens, ni à la vûe des services qu'ils tireroient de ces prisonniers. Ils frustrérent les intentions & les espérances d'Annibal, en refusant de racheter ces soldats, & firent une loi qui obligeoit ceux qui leur restoient de vaincre ou de mourir: comme n'y aiant pour les vaincus d'autre espérance de salut que celle-là. Cette résolution prise, ils renvoiérent les neuf députés, qui de bon gré vouloient bien à cause de leur serment retourner à Annibal, & aiant fait garoter celui qui avoit prétendu éluder son serment, ils le firent conduire aux ennemis: de sorte que ce Héros n'eut pas tant de joie d'avoir vaincu les Romains, qu'il fut comme effraié de la constance & de la grandeur d'ame qui éclatoit dans leurs délibérations.





HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE SEPTIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Situation de la ville de Leonte en Sicile.



EONTE, à regarder sa position en général, est tournée vers le Septentrion. Elle est traversée, par le milieu, d'un vallon, dans lequel se trouvent les palais, où s'assemblent les Magistrats, & où la justice se rend; c'est là aussi que se tient le marché. Le vallon est fermé de deux côtés par deux montagnes escarpées, dont la cime est toute couverte de maisons & de temples. Il y a deux portes, dont l'une au bout du vallon qui regarde le Midi, conduit à Syracuse; l'autre à l'autre bout du côté du Septentrion méne aux champs qu'on appelle Léontins, & à cette campagne si fameuse par sa fertilité. Au pied de l'une de ces montagnes qui est à l'Occident, coule le Lisse, sur le bord duquel & comme sous le rocher l'on a bâti une longue chaîne de maisons, qui ne sont éloignées du fleuve que de la largeur du chemin dont je viens de parler.

CHA-

CHAPITRE II.

Traité de paix passé entre Annibal Général des Carthaginois, & Xenophanés, Ambassadeur de Philippe Roi de Macédoine.

TRaité qu'Annibal Général, Magon, Murcan, Barmocar, tous les Sénateurs de Carthage, tous les Carthaginois qui servent sous lui, ont fait avec Xenophanés Athénien fils de Cléomaque, lequel nous a été envoié en qualité d'Ambassadeur par le Roi Philippe fils de Demetrius, tant en son nom qu'au nom des Macédoniens & des alliés.

En présence de Jupiter, de Junon & d'Apollon; en présence de la Déesse des Carthaginois, d'Hercule & d'Iolaus; en présence de Mars, de Triton & de Neptune; en présence de tous les Dieux protecteurs de notre expédition, du Soleil, de la Lune & de la terre; en présence des fleuves, des prés & des eaux; en présence de tous les Dieux que Carthage reconnoît pour ses maîtres; en présence de tous les Dieux qui sont honorés dans la Macédoine & dans tout le reste de la Gréce; en présence de tous les Dieux qui président à la guerre & qui sont présens à ce Traité, Annibal Général, & avec lui tous les Sénateurs de Carthage & tous ses soldats ont dit:

Afin que desormais nous vivions ensemble comme amis & comme fréres, soit fait sous votre bon plaisir & le nôtre ce Traité de paix & d'alliance, à condition que le Roi Philippe, les Macédoniens & tout ce qu'ils ont d'alliés parmi les autres Grecs conserveront & défendront les Seigneurs Carthaginois, Annibal leur Général, les soldats qu'il commande, les Gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, Utique & toutes les villes & nations qui lui sont soumises; les soldats, les alliés & toutes les villes & nations qui nous sont unies dans l'Italie, la Gaule, la Ligurie, & quiconque dans cette province fera alliance avec nous. D'un autre côté les troupes de Carthage, Utique, toutes les villes qui sont soumises à Carthage, les alliés, les soldats, toutes les villes & nations d'Italie, de la Gaule & de la Ligurie, & les autres alliés que nous avons & que nous pourrons avoir dans ces provinces d'Italie, s'engagent à conserver & à défendre le Roi Philippe, les Macédoniens & tous leurs alliés d'entre les autres Grecs: que nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres, & que nous ne nous

nous tendrons pas de piéges: que ſans délai, ſans fraude ni ſouterrains, nous Macédoniens, &c. nous déclarerons les ennemis des ennemis des Carthaginois, excepté des Rois, des villes & des ports avec qui nous ſommes liés par des Traités de paix & d'alliance: que nous Carthaginois, &c. nous ſerons ennemis de ceux qui feront la guerre au Roi Philippe, excepté des Rois, des villes & des nations qui nous ſeront unies par des Traités. Que vous entrerez vous, Macédoniens, dans la guerre que nous avons contre les Romains, juſqu'à ce qu'il plaiſe aux Dieux de donner à nos armes un heureux ſuccès: que vous nous fournirez ce qui nous ſera néceſſaire, & que vous ſerez fideles à ce dont nous ſerons convenus: que ſi les Dieux nous refuſent leur protection contre les Romains & leurs Alliés, & que nous traitions de paix avec eux, nous en traiterons de telle ſorte, que vous ſoyez compris dans le Traité, & aux conditions qu'il ne leur ſera pas permis de vous déclarer la guerre, qu'ils ne ſeront maîtres ni des Corcyréens, ni des Apolloniates, ni des Epidamniens, ni de Phare, ni de Dimalle, ni des Parthins, ni de l'Atintanie; & qu'ils rendront à Demetrius de Phare ſes parens qu'ils retiennent dans leurs Etats: que ſi les Romains vous déclarent la guerre ou à nous, ſelon le beſoin nous nous ſecourerons les uns les autres: que nous ferons la même choſe ſi quelque autre nous fait la guerre, excepté à l'égard des Rois, des villes & des nations dont nous ſerons amis & alliés. Si nous jugeons à propos de retrancher ou d'ajouter quelque choſe à ce Traité, nous ne le ferons que du conſentement des deux parties.



CHAPITRE III.

Demetrius de Phare perſuade à Philippe Roi de Macédoine de jetter du ſecours dans Ithome, forteresse de Meſſène. Sentiment contraire d'Aratus.

Après les ſacrifices accoûtumés, les entrailles des victimes aiant été préſentées à Philippe, il les prit dans ſa main, & s'inclinant un peu il demanda à Aratus en les lui montrant ce qu'il en penſoit, ſi elles ordonnoient de lever le ſiége de devant la citadelle, ou de la prendre. Alors Demetrius ſaiſiſſant l'occaſion, ſi vous vous amuſez, dit-il, aux réveries des devins, il faut partir d'ici tout à l'heure; mais ſi vous agiſſez en Roi qui entend ſes intérêts, vous vous rendrez maître de cette citadelle, de peur que la laiſſant aujourd'hui, vous n'attendiez en vain un autre tems pour vous la ſoumettre. Car ce ne ſera qu'en te-

tenant les deux cornes que vous aurez le bœuf en votre puissance. Il entendoit par les deux cornes Ithome & l'Acrocorinthe, & par le bœuf, le Péloponése. Et vous, Arate, dit Philippe en se tournant vers lui, me conseillez-vous la même chose ? Celui-ci après avoir pensé un moment, répondit qu'il n'avoit qu'à la prendre, si cela se pouvoit sans violer la foi qu'il avoit donnée aux Messéniens : mais que si en la prenant il devoit perdre toutes les citadelles & le secours même qu'il avoit reçu d'Antigonus, & par le moien duquel il conservoit tous ses alliés, (il lui insinuoit par-là de quelle importance il étoit de garder sa parole,) il prît garde qu'il ne fût plus avantageux de laisser aux Messéniens, en éloignant ses troupes, une preuve de sa bonne foi, qui lui attacheroit non seulement cette ville, mais encore tous ses autres alliés. Si Philippe avoit suivi son inclination, il n'auroit pas craint d'aller contre la foi des Traités. Il est aisé d'en juger par ce qu'il fit ensuite. Mais comme peu de tems auparavant il avoit été aigrement averti par un jeune soldat du danger où il alloit exposer son armée, il ne put résister à la liberté, à l'autorité, aux instances avec lesquelles ce vieillard le prioit de faire attention à son avis. Il abandonna son premier dessein, & prenant la main d'Aratus, hé bien dit-il, reprenons donc le chemin par où nous sommes venus.

CHAPITRE IV.

Antiochus prend la ville de Sardes par l'industrie de Lagoras de Créte.

Autour de Sardes, nuit & jour & sans relâche il se faisoit des escarmouches, il se donnoit des combats perpétuels. Il n'y avoit sorte d'embûches qu'on ne dressât de part & d'autre pour surprendre son ennemi & pour fondre dessus. Décrire tout le détail de cette affaire, cela seroit non seulement inutile, mais encore ennuieux. Il y avoit déja deux ans que ce siége duroit, lorsque Lagoras de Créte, homme entendu dans la guerre, y mit fin de cette maniére. Il avoit fait réflexion que les places les plus fortes sont souvent celles que l'on prend avec plus de facilité, par la négligence des habitans, qui se reposant de leur sûreté sur les fortifications naturelles ou artificielles de leur ville, ne se mettent pas en peine de la garder. Il savoit encore que les places se prennent quelquefois par les endroits les plus forts, & que l'on croit que les ennemis n'entreprendront pas d'attaquer. Sur cela, quoiqu'il vît bien que Sardes avoit toujours passé pour une forteresse à désespérer quiconque auroit tenté de la prendre d'assaut, & dont

la faim seule pouvoit faire ouvrir les portes, ces difficultés ne firent qu'augmenter son application à imaginer tous les moiens possibles d'y entrer. S'étant apperçû que la partie du mur, qui joignoit la citadelle à la ville, n'étoit point gardée, il prit dessein de la surprendre par cet endroit, il conçut l'espérance de réussir. La preuve qu'il avoit que ce côté n'étoit point gardé, la voici. Ce mur est bâti sur un rocher extrémement haut & escarpé, au pied duquel est comme un abîme où l'on jettoit de la ville les corps morts des chevaux & des bêtes de charge. Là s'assembloit tous les jours grand nombre de vautours & d'autres oiseaux carnassiers, qui après s'être rassasiés ne manquoient pas d'aller se reposer sur le rocher & sur la muraille. C'en fut assez à notre Candiot pour juger que cet endroit étoit la plûpart du tems négligé & sans garde. Sur cette pensée, la nuit il descendit sur les lieux & examinoit avec soin comment il pourroit approcher & où il devroit poser les échelles; & aiant trouvé un endroit propre contre un des rochers, il fit aussi-tôt part au Roi de son dessein & de sa découverte. Celui-ci fut charmé de l'espérance qu'on lui donnoit. Il exhorta Lagoras de pousser jusqu'au bout son entreprise, lui promettant que de son côté il feroit tout ce qui seroit possible. Lagoras pria le Roi de lui donner pour compagnons l'Etolien Théodote & Denis Capitaine des gardes, l'un & l'autre lui paroissant avoir toute la force & toute la valeur que son projet demandoit. Les aiant obtenus, tous trois tiennent conseil & agissant de concert n'attendoient plus qu'une nuit, à la fin de laquelle il n'y eût point de Lune. Lorsqu'ils l'eurent trouvée, la veille du jour qu'ils devoient mettre la main à l'œuvre, sur le soir, ils choisirent quinze hommes des plus forts & des plus braves de l'armée, pour porter les échelles, escalader & courir le même péril qu'eux. Ils en prirent trente autres pour les mettre en embuscade à quelque distance; & ceux-ci, lorsque les premiers après l'escalade seroient arrivés à une porte qui étoit proche, devoient venir à cette porte & aider aux autres à la briser. Deux mille hommes devoient les suivre, qui avoient ordre de se jetter dans la ville & de s'emparer du haut du théâtre qui commande la ville & la citadelle. Et de peur que ce détachement ne donnât quelque chose à connoitre de l'entreprise; il fit courir le bruit que les Etoliens devoient par certain fossé se jetter dans la ville, & que c'étoit sur cet avis que l'on avoit fait ce détachement pour leur empêcher le passage.

Tout étant prêt pour l'exécution, dès que la Lune se fut cachée, Lagoras & ses gens s'approchent doucement des rochers avec leurs échelles, & se cachent sous une pointe qui s'avançoit sur le fossé. Le jour venu & la garde s'étant retirée de cet endroit, pendant que le Roi envoie selon la coûtume des troupes en différens postes, & qu'il en

en assemble & range d'autres en bataille dans l'Hippodrome, nos gens travailloient sans que l'on eût le moindre soupçon de leur entreprise Mais quand on eut appliqué deux échelles, par lesquelles Denis & Lagoras commençoient à monter, il se fit grande rumeur, grande émotion dans le camp. Car quoiqu'on ne vit l'escalade ni de la ville ni de la citadelle, à cause de la pointe qui sortoit du rocher, on voioit à plein du camp cette action hardie & extraordinaire; les uns en étoient étonnés comme d'un prodige, les autres qui en prévoioient les suites, en attendoient avec une joie mêlée de crainte l'événement & le succès. Le Roi fut informé de ce bruit, & pour détourner de cette affaire tant les assiégés que ses propres troupes, il fit marcher l'armée vers une porte opposée à celle qui devoit être attaquée, & qui s'appelloit la porte de Perse. Achée qui commandoit dans la citadelle vit cette marche, & surpris d'un mouvement si peu ordinaire aux ennemis, il ne savoit ni en deviner la raison, ni enfin quel parti prendre. Il envoia cependant quelques troupes à cette porte pour arrêter les ennemis; mais comme la décente étoit étroite & escarpée, le secours vint trop tard. Aribase qui commandoit dans la ville, & qui ne savoit rien de l'affaire, marcha aussi de son côté vers la porte que menaçoit Antiochus, & faisant monter une partie de sa garnison sur la muraille, faisant sortir l'autre de la ville par cette porte, il les exhorta d'arrêter les ennemis & d'en venir aux mains avec eux. Pendant tous ces mouvemens, Lagoras, Théodote, Denis & leur troupe aiant escaladé le rocher, viennent à la porte qui en étoit proche, forçant tous ceux qu'ils rencontrent, & brisent la porte. Aussi-tôt les trente autres sortent de leur embuscade & viennent la briser avec eux. La porte abattuë, les deux mille entrent dans la ville & saisissent le haut du théâtre. Les assiégés accourent de la muraille & de la porte de Perse pour avertir leurs compagnons de combattre. La porte s'ouvre pour leur retraite, quelques troupes du Roi les suivent & passent avec eux. Pendant qu'ils s'en rendent maîtres, d'autres les brisent, d'autres se jettent dans la ville. Aribase & les assiégés s'opposent à leur passage, mais après peu de résistance ils se retirérent dans la citadelle. Après quoi Théodote & Lagoras se tinrent toujours au théâtre, observant habilement tout ce qui se passoit, cependant le reste de l'armée se répandoit de tous côtés dans la ville & la réduisoit au Roi. Enfin les uns égorgeant ceux qui leur venoient à la rencontre, les autres mettant le feu aux maisons, d'autres encore ne songeant qu'à piller & à faire un grand butin, toute la ville fut saccagée & ruinée. C'est ainsi qu'Antiochus devint maître de Sardes.

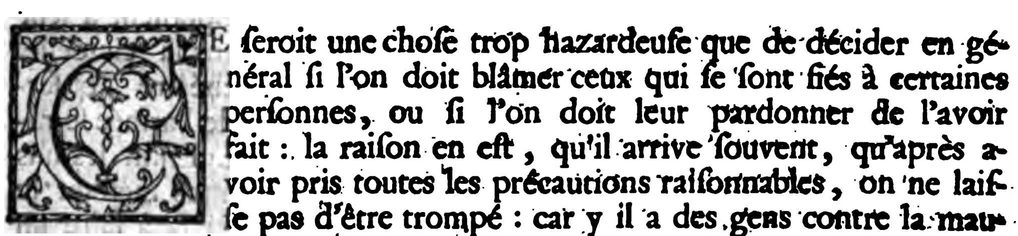


HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE HUITIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

En quels cas il est pardonnable ou non de se fier à certaines personnes. Archidamus Roi de Lacédémone, Pélopidas de Thébes, Cneus Cornelius, sont blâmables de l'avoir fait. Achée fut aussi surpris, mais on ne peut lui en faire un crime.



Ce seroit une chose trop hazardeuse que de décider en général si l'on doit blâmer ceux qui se sont fiés à certaines personnes, ou si l'on doit leur pardonner de l'avoir fait : la raison en est, qu'il arrive souvent, qu'après avoir pris toutes les précautions raisonnables, on ne laisse pas d'être trompé : car y il a des gens contre la mauvaise foi desquels toutes les loix du monde ne mettroient pas à couvert. Cela ne doit cependant pas nous empêcher d'assûrer qu'il est des tems & des circonstances où l'on doit blâmer les Chefs qui se fient à certaines personnes, & d'autres où la justice demande qu'on leur pardonne. Eclaircissons ceci par des exemples.

Archidamus Roi des Lacédémoniens s'étoit retiré de Lacédémone, parce que l'ambition de Cléoméne lui étoit suspect : mais peu de tems après

après s'étant laissé persuader, il revint & se remit entre les mains de son rival. Il en fut puni par la perte de sa dignité & de la vie, sans qu'aucune raison puisse justifier sa crédulité dans les siécles futurs. Car les choses étant au même état qu'elles étoient quand il se retira, & l'ambition de Cléoméne n'aiant fait que s'accroître, pouvoit-il probablement éviter de périr en se fiant à des gens, à la fureur desquels il n'étoit échappé que par une espéce de miracle?

Pélopidas de Thébes connoissant la scélératesse du Tyran Alexandre; & persuadé de cette maxime, que tout Tyran regarde comme ses plus grands ennemis ceux qui prennent la défense de la liberté publique, engagea Epaminondas à prendre les armes pour défendre non seulement la République de Thébes, mais encore toutes les autres de la Gréce. Malgré cela, & quoiqu'il fût en Thessalie pour abattre & détruire la Monarchie d'Alexandre, aiant eu la foiblesse d'accepter deux fois la fonction d'Ambassadeur auprès de ce Tyran, il tombe en sa puissance, & par-là fit grand tort aux affaires des Thébains. Car pour s'être fié témérairement aux gens dont il devoit le plus se défier, il fut cause que ce peuple perdit toute la gloire que ses belles actions lui avoient acquise. Le Consul Cneus Cornelius fit la même faute pendant la guerre de Sicile. On pourroit citer quantité d'exemples semblables, qui font voir combien sont blâmables ceux qui sans discernement s'abandonnent à la bonne foi de leurs ennemis.

On ne doit pas en user de même à l'égard de ceux qui prennent toutes les sûretés qu'il est raisonnablement permis de prendre. Car ne s'en fier absolument à personne, c'est ne vouloir jamais finir les affaires; on n'est donc pas coupable lorsqu'on ajoute foi après avoir pris les précautions nécessaires. Or les meilleures assûrances contre la mauvaise foi, sont les sermens, les enfans, les femmes prises en ôtage, mais sur tout la vie passée de ceux avec qui l'on traite. Quand malgré tout cela on tombe dans quelque piége, ce n'est plus ceux qui sont trompés, mais ceux qui trompent, que l'on doit blâmer. Les assûrances qu'il faut prendre, sont donc celles-là sur tout contre lesquelles celui avec qui l'on a traité ne peut aller. Mais comme il est rare d'en trouver de cette nature, la derniére ressource est d'en chercher de telles; que si nous sommes surpris, au moins on ne pourra pas nous en imputer la faute. Nous avons quantité d'exemples de cette sage conduite dans l'antiquité. Mais il y en a un illustre dans les tems dont nous faisons l'histoire, c'est celui d'Achée, qui aiant pris, pour se mettre parfaitement à l'abri de la perfidie, toutes les sûretés qu'il est possible à l'homme de prendre, ne laissa pas que de tomber en la puissance des ennemis: mais loin qu'on lui en fit un crime, on eut compassion de son malheur; au lieu qu'on n'a eu que de la haine & de l'horreur pour ceux qui l'avoient trompé.

CHAPITRE II.

Grandes actions des Romains & des Carthaginois, constance opiniâtre de ces deux peuples dans leurs entreprises. Utilité d'une Histoire générale.

JE ne crois m'éloigner ni de mon sujet, ni du but que je me suis proposé au commencement de cet Ouvrage, si j'arrête ici mes lecteurs pour leur faire considérer la grandeur des actions des deux Républiques de Rome & de Carthage, & la constance opiniâtre avec laquelle elles poursuivoient leurs entreprises. Car n'est-il pas surprenant que toutes deux aiant deux guerres importantes à soutenir, l'une en Italie, l'autre en Espagne, que n'aiant toutes deux que des espérances fort incertaines sur l'avenir, que courant toutes deux le même risque, elles ne se soient pas bornées à ces deux affaires, mais se soient encore disputé la Sardaigne & la Sicile, & que non seulement elles aient embrassé tout par l'espérance, mais encore aient fourni des vivres & des munitions pour tant de projets. On sera plus frappé encore, si l'on examine les choses en détail. Les Romains avoient en Italie deux armées complettes, chacune un Consul à leur tête, ils en avoient encore deux en Espagne, une sur terre que commandoit Cn. Cornelius, l'autre sur mer qui avoit pour Général Publ. Scipion. Il en étoit de même des Carthaginois. Les Romains avoient outre cela une flote à l'ancre sur les côtes de la Gréce pour suivre Philippe & observer ses desseins, laquelle flote commandérent l'un après l'autre Marcus Valerius & Publius Sulpicius. Appius encore commandoit cent galéres à cinq rangs de rames, & Marcus Claudius avec une armée de terre menaçoit la Sicile, & Amilcar faisoit la même chose du côté des Carthaginois.

Après tous ces faits je ne pense pas que l'on puisse douter de la vérité de ce que j'ai avancé au commencement de cet Ouvrage, qu'il n'est pas possible par la lecture des Histoires particuliéres de voir l'ordre & l'œconomie de tout ce qui s'est passé. Car comment, en ne lisant que les Histoires de Sicile & d'Espagne, connoîtra-t-on de quelle maniére la fortune s'y est prise, ou de quelle sorte de Gouvernement elle s'est servie pour faire de nos jours ce qui ne s'étoit jamais fait, & ce qui peut passer pour un prodige, de soumettre à un seul Empire & à une seule Puissance toutes les parties connuës de l'univers? On peut bien apprendre par des Histoires particuliéres comment les Romains ont pris Syracuse; comment ils ont réduit l'Espagne à leur obéissance. Mais sans une Histoire générale il est difficile de comprendre comment ils se sont

sont soumis toute la terre, quels obstacles en particulier ils ont rencontré dans le vaste dessein de conquérir tout, ce qui les a quelquefois arrêtés & en quels tems. On ne peut donc non plus sans cette Histoire générale bien concevoir la grandeur des actions, ni les forces d'un Gouvernement. Car que les Romains se soient mis en marche pour subjuguer l'Espagne ou la Sicile, qu'ils aient fait la guerre sur terre & sur mer, ces entreprises, à ne les regarder qu'en elles-mêmes, ne sont pas fort extraordinaires: mais quand on considére que toutes ces entreprises & beaucoup d'autres s'exécutoient en même tems par la même Puissance & le même Gouvernement, & qu'on joint à cela les malheurs & les guerres dont l'Italie même étoit en même tems accablée, c'est alors que les faits se développent à l'esprit, & que l'on y voit tout ce qui mérite notre admiration. C'est ainsi qu'on les connoît comme ils doivent être connus. Cela soit dit contre ceux qui s'imaginent que la lecture des Histoires particuliéres suffit pour nous donner la connoissance d'une Histoire commune & universelle.

CHAPITRE III.

Marcus Marcellus attaque avec une armée navale l'Achradine de Syracuse. Description de la sambuque. Inventions d'Archiméde pour empêcher l'effet des machines de Marcellus & d'Appius.

Lorsque Marcellus attaqua l'Achradine de Syracuse, sa flote étoit composée de soixante galéres à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes & de dards pour nettoier les murailles. Il avoit encore huit galéres à cinq rangs, d'un côté desquelles on avoit ôté les bancs, aux unes à droite, aux autres à gauche, & que l'on avoit jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avoit pas de bancs. C'étoient ces galéres, qui poussées par les rameurs de l'autre côté, approchoient des murailles ce qu'on appelle des sambuques, dont il faut expliquer la construction. C'est une échelle de la largeur de quatre pieds, laquelle dressée est aussi haute que les murailles. De l'un & de l'autre côté de cette échelle regne une balustrade sur laquelle on étend de grandes couvertures. On la couche de son long sur les côtés des deux galéres jointes ensemble, de sorte qu'elle passe de beaucoup les éperons, & au haut des mâts de ces galéres on met des poulies & des cordes. Quand on doit les mettre en œuvre, on attache les cordes à l'extrémité de la machine, & des gens de dessus la poupe l'élévent par le moien des poulies: d'autres sur la proue

aident aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite les galéres étant poussées à terre, on applique ces machines à la muraille. Au haut de l'échelle est un petit plancher bordé de trois côtés de claies, sur lequel quatre hommes repoussent en combattant ceux qui des murailles empêchent qu'on n'applique la sambuque. Quand elle est appliquée, & qu'ils sont arrivés sur la muraille, ils jettent bas les claies, & à droite & à gauche ils se répandent dans les forts ou dans les tours. Le reste des troupes les suivent & sans crainte que la machine leur manque, parce qu'elle est fortement attachée aux deux galéres. Or ce n'est pas sans raison que cette machine a été appellée sambuque; on lui a donné ce nom, parce que l'échelle étant dressée, il se fait d'elle & du vaisseau joints ensemble une figure qui ressemble à la sambuque.

Tout étant prêt, les Romains pensoient à attaquer les tours. Mais Archiméde avoit aussi de son côté disposé des machines pour lancer des traits à quelque distance que ce fût. Les ennemis étoient encore loin de la ville, qu'avec des balistes & des catapultes plus grandes & plus bandées, il les perçoit de tant de traits qu'ils ne sçavoient comment les éviter. Quand les traits passoient au-delà, il en avoit de plus petites & proportionnées à la distance: ce qui causoit une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre: de sorte que Marcellus ne sçachant quel parti prendre fut obligé de faire avancer sans bruit ses galéres pendant la nuit. Mais quand ils furent vers la terre à la portée du trait, Archiméde inventa un autre stratagéme contre ceux qui combattoient de leurs vaisseaux. Il fit percer des trous dans la muraille à hauteur d'homme & de la largeur de la main. Par-là on tiroit des flêches & de petits scorpions qui mettoient hors de combat les soldats Romains. De cette maniére soit que les ennemis fussent éloignés où qu'ils fussent proche, non seulement il rendoit tous leurs projets inutiles, mais encore il en tuoit une grande partie. Et quand on commençoit à dresser les sambuques, des machines disposées au pied de la muraille au dedans, s'élevoient alors sur les forts & poussoient leurs becs loin au-delà. Telles d'entre elles jettoient des pierres qui ne pesoient pas moins que dix talens, & d'autres des masses de plomb d'une égale pesanteur. Quand les sambuques s'approchoient, on tournoit par le moien d'une corde les becs de ces machines où il étoit nécessaire, & de là on faisoit tomber sur la sambuque une pierre, qui ne brisoit pas seulement cette machine, mais encore le vaisseau, & jettoit ceux qui s'y trouvoient dans un extréme péril.

Il y avoit encore certaines machines qui lançoient des pierres contre les ennemis qui s'avançoient des vaisseaux, quoiqu'ils fussent couverts par des claies, & qu'ils se crussent en sûreté contre les traits qui

qui se jettoient des murailles, & ces pierres tomboient si juste, qu'ils étoient obligés de se retirer de la prouë.

Outre cela il faisoit tomber une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui, comme un pilote, conduisoit le bec de la machine, aiant attrappé la prouë d'un vaisseau, abaissoit l'autre bout du côté de la ville. Quand il avoit dressé le vaisseau sur la poupe, il tenoit immobile le bec de la machine; mais alors lâchant la chaîne par le moien d'un moulinet ou d'une poulie, il falloit que quelques vaisseaux tombassent sur le côté, que quelques autres fissent la culbute, & que la plûpart tombant de haut sur la prouë fussent submergés. Marcellus étoit dans un très-grand embarras, tous ses projets étoient renversés par les inventions d'Archiméde, il faisoit des pertes considérables, les assiégés se moquoient de tous ses efforts. Cependant il ne laissoit pas que de badiner sur les inventions du Machiniste, cet homme, disoit-il, se sert de nos vaisseaux comme de cruches pour puiser de l'eau : & souflettant nos sambuques, il les chasse avec ignominie comme indignes de sa compagnie. Tel fut le succès du siége par mer.

Appius aiant souffert les mêmes difficultés, s'étoit aussi désisté de son entreprise. Quoique son armée fût encore loin de la ville, elle étoit accablée des pierres & des traits que lançoient les balistes & les catapultes, tant étoit prodigieuse la quantité des traits qui en partoient & la roideur avec laquelle ils étoient poussés. C'étoient des machines dignes du Prince qui en faisoit la dépense, & d'Archiméde, qui les dressoit & mettoit en œuvre. Et lorsque les ennemis s'approchoient de la ville, repoussés par les traits qui leur étoient jettés à travers la muraille, ils faisoient des efforts superflus. Si couverts de leurs boucliers ils avançoient avec violence, ils étoient assommés des pierres & des poutres qu'on leur faisoit tomber sur la tête, sans parler des pertes que leur causoient ces mains de fer dont nous avons fait mention plus haut, & qui enlevant les hommes avec leurs armes, les brisoient contre terre ou les précipitoient dans la mer.

Ce Consul s'étant donc retiré dans son camp & aiant assemblé son conseil, on y résolut de tenter toutes sortes de moiens pour surprendre Syracuse, à l'exception d'un siége en forme, & cette résolution fut exécutée. Car pendant huit mois qu'ils restérent devant la ville, il n'y eut sorte de stratagémes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fit, à l'assaut près que l'on n'osa jamais tenter. Tant un seul homme & une seule science ont de force dans quelques occasions, quand on sçait les emploier à propos. Otez de Syracuse un seul vieillard, avec de si grandes forces sur terre & sur mer, la prise de la ville est immanquable: & sa seule présence fait que l'on n'ose pas même l'attaquer, au moins de la

maniere qu'Archiméde pouvoit empêcher. L'unique ressource q les Romains crurent qu'il leur restoit, fut de réduire par la fai le peuple nombreux qui étoit dans la ville. Pour cela avec l'arm navale on arrêta tous les vivres qui pouvoient leur venir par me & l'autre armée coupa tout ce qui leur venoit par terre. Et po ne point perdre entiérement le tems qu'ils devoient rester deva Syracuse, mais l'emploier ailleurs à quelque chose d'avantageux, l Consuls partagérent leurs armées. Appius avec les deux tiers d meura au siége, & Marcellus avec l'autre tiers alla faire le dég dans les terres de ceux des Carthaginois, qui tenoient le parti d Siciliens.



CHAPITRE IV.

Philippe fait empoisonner Aratus. La modération de celui-ci, & les honneurs qu'on lui fit après sa mort.

QUoique les Messéniens se fussent déclarés ennemis de Philipp ce Prince n'en put tirer une vengeance qui soit digne d'êt rapportée, bien qu'il se soit mis en devoir de ravager leurs terr Mais on ne peut rien voir de plus infame que la maniére avec l quelle il a traité ceux qui lui étoient le plus étroitement attach Il fit empoisonner Aratus, parce que ce vieillard respectable n'avc point approuvé ce qu'il avoit fait dans Messéne, se servant po cette indigne action du ministére de Taurion, qui sous ses ordr gouvernoit le Péloponése. Cette infamie n'éclata point d'abord. C le poison n'étoit pas de la nature de ceux qui tuent sur le cham mais de ceux qui conduisent lentement à la mort. On sçut la ch se de cette maniére. Aratus qui ne l'avoit découverte à personn ne put la cacher à un domestique fidéle & affectionné qui l'avc secouru avec beaucoup de soin & de zéle pendant sa maladie. U jour que Céphalon (c'étoit le nom de ce domestique,) avoit a perçu contre la muraille un crachat mêlé de sang, & l'avoit fait r marquer à son maître; telle est, dit Aratus, la récompense de l' mitié que j'ai euë pour Philippe. Voilà le grand, l'admirable eff de la modération, d'avoir plus de honte d'une action criminelle fa te contre soi-même, que celui même qui en est auteur. Et c'est que fit alors Aratus, qui après avoir partagé avec Philippe les p rils & la gloire de tant de grands exploits, en fut si mal récor pensé. Ainsi mourut Aratus, que les Achéens par reconnoissan pour les bienfaits infinis qu'ils en avoient reçus, avoient mis à le tête, & à qui ils avoient confié le timon de leur République.]
l

lui rendirent après sa mort les honneurs qu'ils lui devoient. Car on lui décerna des sacrifices & les honneurs que méritent les Héros, on fit en un mot tout ce qu'il falloit pour consacrer sa mémoire à l'immortalité. De sorte que s'il reste quelque sentiment aux morts, il n'y a pas lieu de douter qu'Aratus n'ait vû avec complaisance la maniére dont les Achéens reconnoissoient les soins & les travaux qu'il avoit essuiés pour eux.

CHAPITRE V.

Prise de Lisse & de sa citadelle par Philippe.

IL y avoit longtems que Philippe avoit des vûes sur Lisse & sur sa citadelle, & qu'il pensoit tout de bon à s'en rendre le maître. Il partit enfin à la tête d'une armée, & après avoir marché deux jours & traversé les défilés, il campa le long de l'Ardaxane assez proche de la ville. Mais comme l'art & la nature avoient concouru à fortifier l'enceinte de cette ville, tant du côté de la mer que du côté de la terre, & que la citadelle, qui n'étoit pas loin de la ville, paroissoit être d'une hauteur & d'une force à ne craindre aucun assaut, il perdit toute esperance d'emporter celle-ci, & se retrancha à n'attaquer que la ville. Entre Lisse & le pied de la montagne où est la citadelle, est un espace tout à fait propre pour faire une attaque. Là Philippe aiant fait escarmoucher, s'avisa fort à propos de ce stratagéme. Il donna aux Macédoniens un jour entier pour se reposer, & après les avoir animés à bien faire, il cacha avant le jour la plus grande & la meilleure partie de ses armés à la légére dans des vallons pleins de bois qui étoient du côté des terres au dessus de l'espace dont nous avons parlé; & le jour suivant il mena ses pesamment armés avec le reste de son armure légére de l'autre côté de la ville en côtoiant la mer. Puis aiant fait le tour de la ville, & étant revenu à l'endroit où il avoit escarmouché, on ne douta point qu'il ne fît attaquer la ville par là.

Sur l'avis qu'on avoit eu de l'arrivée de Philippe, il s'étoit assemblé de toute l'Illyrie un grand nombre d'hommes dans Lisse. Dans la citadelle, que l'on croioit assez forte d'elle-même, on n'y avoit mis qu'une garnison médiocre. Dès que les Macédoniens approchérent, les assiégés, comptant sur leur nombre & sur leurs fortifications, sortirent en foule de la ville. Le Roi avoit posté ses pesamment armés dans des lieux plats & unis, & avoit donné ordre à l'armure légére d'avancer vers les hauteurs & de venir courageusement aux mains avec les ennemis. Le combat fut quelque tems douteux. Mais ensuite les trou-

pes de Philippe ne pouvant tenir contre les difficultés du terrain & le nombre des ennemis, elles pliérent & se retirérent dans les pesamment armés. Alors les assiégeans, comme pour les insulter, poussent plus avant, décendent dans la plaine, & livrent combat aux pesamment armés. La garnison de la citadelle s'apperçut que Philippe se battoit en retraite, quoique lentement & faisant ferme par intervalles, & croiant que c'étoit tout de bon qu'il fuioit, elle quitta imprudemment son poste, persuadée que sans elle sa propre situation le défendoit assez. Ces troupes sortent peu à peu de la citadelle, & par différens défilés décendent avec impétuosité dans la plaine, où après la fuite des ennemis elles espéroient faire quelque butin. Alors celles du côté de Philippe qui étoient cachées dans des fonds couverts de bois, sortent de leur embuscade & fondent sur la garnison. Les pesamment armés reviennent à la charge; l'épouvante & la confusion se répandent parmi les ennemis. La garnison de Lisse prend la fuite en desordre & se sauve dans la ville; mais celle de la citadelle fut coupée par l'embuscade. D'où il arriva ce que l'on attendoit le moins, que Philippe prit la citadelle sans aucun danger. Pour la ville, elle fut attaquée si vivement par les Macédoniens, qu'elle ne put tenir que jusqu'au lendemain. Philippe devenu le maître de Lisse & de sa citadelle d'une maniére si extraordinaire, le devint en même tems de tous les lieux voisins. Entre autres la plûpart des villes d'Illyrie lui ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Après la prise de ces deux forteresses, on vit bien qu'il n'y en avoit plus où l'on peut être à couvert contre ce Prince, & que l'on ne pouvoit lui résister impunément.

CHAPITRE VI.

Achée assiégé dans la citadelle de Sardes, est livré à ses ennemis par la trahison de Bolis, & condamné à une mort honteuse par Antiochus.

BOlis étoit Candiot, considéré pendant longtems à la Cour & honoré du commandement. Il avoit la réputation d'homme entendu & d'une hardiesse à tout entreprendre, & passoit pour sçavoir la guerre aussi bien que ceux qui la sçavoient le mieux. Sosibe se l'étant gagné par des entretiens fréquens & s'en étant fait un ami, lui dit qu'il ne pouvoit dans les circonstances présentes faire un plaisir plus sensible au Roi, que de trouver un moien de sauver Achée. Bolis après l'avoir entendu, lui répondit qu'il y penseroit, & se retira. Après y avoir bien pensé, il alla au bout de deux ou trois jours trouver Sosibe, & lui dit qu'il

qu'il se chargeoit de l'affaire, qu'il avoit demeuré du tems dans Sardes, qu'il connoissoit le terrain, & que Cambyle qui y commandoit les Candiots au service d'Antiochus, étoit non seulement son concitoien, mais encore son parent & son ami. Or Cambyle avoit alors en garde un des forts qui sont derriére la citadelle; car comme on n'y peut faire aucuns travaux, il n'avoit pour défense que la troupe de Cambyle. Sosibe fut ravi de cette particularité, & demeura persuadé qu'il n'étoit pas possible absolument de tirer Achée du péril où il étoit, ou que si cela étoit possible, nul autre que Bolis n'étoit plus capable de le faire. Cette chaleur avec laquelle Bolis entreprenoit la chose, fit espérer un promt succès. Sosibe de son côté lui promettoit que l'argent ne lui manqueroit pas pour l'exécution, & lui en promettoit beaucoup plus quand l'affaire seroit terminée, sans compter les récompenses qu'il devoit attendre de la reconnoissance du Roi & d'Achée, récompenses qu'il exagéra tant qu'il put pour enfler le courage & les espérances de Bolis.

Celui-ci prit la chose si fort à cœur, que s'étant muni de bonnes lettres de créance, il se mit sans délai sur mer. Il alla d'abord à Rhodes trouver Nicomaque, qui avoit pour Achée une tendresse de pére, & qui avoit autant de confiance en lui que s'il eût été son propre fils. De Rhodes il fut à Ephése, où il s'aboucha avec Melancome. Car c'étoit de ces deux hommes qu'Achée se servoit dans les affaires, tant celles qui regardoient Ptolémée que les autres. Après avoir fait part à ces deux personnes de ce dont il s'agissoit, & les aiant trouvé prêts à entrer de leur part dans l'entreprise; il envoia un de ses gens, nommé Arien, à Cambyle, avec ordre de lui dire que Bolis étoit venu d'Alexandrie pour lever quelques troupes étrangéres; mais qu'il avoit à conférer avec lui sur quelques affaires importantes, qu'il lui marquât le tems & le lieu où ils pourroient se parler sans témoins. Cambyle n'eut pas entendu ces instructions qu'il se rendit à tout ce que l'on demandoit de lui, & renvoia le messager, qui dit à son maître le jour & le lieu où ils devoient tous deux se rendre pendant la nuit.

Bolis en homme fourbe & artificieux, selon le génie de sa nation, avoit roulée tout l'affaire dans sa tête, & l'avoit considérée par tous ses côtés. Arrivé au rendez-vous, il donne une lettre à Cambyle, & sur cette lettre ils tiennent un conseil vraiment digne de deux Candiots. On n'y délibéra point sur les mesures qu'il falloit prendre pour tirer Achée de péril, on n'y parla point de la foi qui se devoit garder aux intéressés, on ne songea qu'à sa sûreté propre & à ce qui pourroit apporter plus de profit. Il ne fallut pas beaucoup de tems à ces deux perfides pour convenir, premiérement que les dix talens reçus de Sosibe seroient partagés en commun, & en second lieu qu'après avoir reçu d'Antiochus de l'argent & des espérances dignes d'un si grand service, ils lui déclareroient

reroient toute l'affaire, & lui promettroient que pourvû qu'il voulût les aider, ils lui livreroient Achée.

Cambile prit sur lui ce qu'il y avoit à faire auprès d'Antiochus, & Bolis donna parole que dans quelques jours il envoieroit Arien à Achée avec des lettres de Nicomaque & de Melancome : mais il laissa à l'autre le soin de faire en sorte qu'Arien pût entrer dans la citadelle & en sortir en toute sûreté. Ils étoient encore convenus que si Achée donnoit dans le paneau & répondoit à Nicomaque & à Melancome, Bolis se chargeroit de l'exécution & viendroit se joindre à Cambyle. Les emplois ainsi partagés, ils se séparérent, & chacun fit de son côté sa fonction.

Cambyle à la premiére occasion s'ouvrit au Roi sur le projet. Une nouvelle si extraordinaire produisit dans Antiochus des mouvemens différens. Tantôt ne se possédant pas de joie, il promettoit tout. Tantôt n'osant y ajouter foi, il se faisoit répéter & le projet & les moiens de l'exécuter. Puis revenant à croire & se persuadant que c'étoit une protection visible des Dieux, il prioit & pressoit avec instance Cambyle d'achever ce qu'il avoit commencé.

Bolis agissoit avec le même empressement auprès de Nicomaque & de Melancome, qui ne doutant pas qu'il n'y allât de bonne foi, donnérent à Arien sans hésiter des lettres écrites en certaines notes dont ils étoient convenus de se servir, & l'envoiérent à Achée. Ces lettres l'exhortoient de s'en fier entiérement à Bolis & à Cambyle, mais elles étoient écrites de maniére, que quand elles eussent été interceptées, on n'auroit pû déchiffrer rien de qu'elles contenoient.

Arien aiant été introduit par Cambyle dans la citadelle, remit les lettres à Achée, & comme dès le commencement il avoit eu part à tout ce qui se faisoit, il rendit exactement raison de tout. Interrogé sur déferentes choses qui regardoient ou Sosibe, ou Bolis, ou Nicomaque, ou Melancome, ou Cambyle, il répondoit juste à toutes les questions. Et il répondoit avec autant de constance & de fermeté, que s'il se fût agi de lui même, parce que la conjuration que tramoient entre eux Cambyle & Bolis lui étoit inconnuë. Ces réponses d'Arien jointes aux lettres de Nicomaque & de Melancome, ne permirent pas à Achée de révoquer en doute ce qu'assûroit Arien. Il le renvoia avec des lettres pour ceux qui lui avoient écrit.

Après plusieurs voiages semblables, enfin Achée ne trouva rien de meilleur à faire que de s'en fier entiérement à Nicomaque, d'autant plus qu'il ne lui restoit aucune autre espérance de sortir du péril où il étoit. Il manda qu'il étoit prêt de se mettre entre les mains de Bolis & d'Arien, & qu'on n'avoit qu'à les envoier. Son dessein étoit d'abord de se tirer du danger qui le menaçoit, & ensuite de prendre la route de la Syrie. Car il se persuadoit que paroissant tout d'un coup chez les Sy-

Syriens après une délivrance si extraordinaire, & pendant qu'Antiochus étoit encore devant Sardes, sa présence ne manqueroit pas de causer parmi eux de grands mouvemens, & de faire beaucoup de plaisir aux peuples d'Antioche, de la Cœlesyrie & de Phénicie. Plein de ces grands projets, il attendoit Bolis avec impatience. Melancome aiant reçu ces lettres, fait de nouvelles instances auprès de Bolis, enfle de nouveau ses espérances, & l'envoie. Celui-ci avoit fait auparavant partir Arien pour avertir Cambyle de la nuit qu'il iroit le joindre au lieu marqué. Ils passent ensemble un jour entier à délibérer sur les mesures qu'ils avoient à prendre, & la nuit suivante ils entrérent dans le camp. Le résultat de la délibération fut, que si Achée sortoit de la citadelle ou seul ou accompagné d'un second avec Bolis & Arien, il seroit aisé de s'en saisir, mais que la chose ne seroit pas facile, si sa suite étoit plus nombreuse, sur tout avec le dessein qu'ils avoient de l'amener vif à Antiochus, pour faire plus de plaisir à ce Prince : que par cette raison il falloit qu'Arien en amenant Achée de la citadelle, marchât devant, comme sçachant mieux qu'un autre ce chemin qu'il avoit fait souvent : & que Bolis marcheroit derriére, afin que quand on seroit arrivé à l'endroit où par les soins de Cambyle tous ceux qui étoient d'intelligence dans cette affaire se trouveroient prêts, il saisît Achée au corps, de peur ou que pendant le tumulte & dans l'obscurité il ne se sauvât par la fuite dans des lieux couverts, ou que dans le désespoir il ne se précipitât du haut de quelque rocher, & ne fît ainsi manquer le dessein qu'ils avoient de le mener vif à Antiochus.

Tout étant ainsi disposé, Bolis retourna trouver Cambyle, qui dans la même nuit le conduisit à Antiochus, & le laissa seul avec lui. Le Roi lui fit mille caresses, lui confirma les promesses qu'il avoit déja faites, & les exhorta vivement l'un & l'autre de faire toute la diligence possible. Nos deux perfides retournent dans le camp, & avant le jour Bolis part avec Arien pour aller à la citadelle, où ils entrérent avant que le jour parût.

Achée reçut Bolis avec beaucoup de marques d'amitié, & l'interrogea en détail sur tout ce qui regardoit l'affaire pour laquelle il étoit venu : & jugeant sur son air & sa conversation qu'il étoit homme à faire bien espérer de ce qu'il entreprendroit, se livroit à la joie que lui donnoit l'espoir d'une délivrance prochaine : mais cette joie n'étoit pas telle, qu'elle ne fût quelquefois troublée par l'inquiétude où le jettoit la vûe des grandes suites que sa sortie de la citadelle pouvoit avoir. Dans cette incertitude, comme il avoit joint à une grande pénétration un long usage des affaires, il ne jugea pas qu'il fût à propos de s'abandonner entiérement à la bonne foi de Bolis. C'est pourquoi il lui dit que pour le présent il ne lui étoit pas possible de le suivre, mais qu'il envoieroit avec lui trois ou quatre amis à Melancome, & que sur leur rapport il se

se tiendroit prêt à sortir. Achée par-là prenoit toutes les assûrances qu'il pouvoit prendre, mais il ne songeoit pas qu'il avoit à faire à un Candiot. Car Bolis s'étoit préparé à tout ce qu'on lui pourroit objecter sur cette entreprise.

La nuit venuë pendant laquelle il avoit dit qu'il envoieroit quatre de ses amis, il fit aller Arien & Bolis à la porte de la citadelle, & leur donna ordre d'y attendre ceux qui devoient partir avec eux. Pendant ce tems-là il s'ouvrit enfin à sa femme sur ce qu'il alloit faire. Laodice fut si effraiée d'une nouvelle si extraordinaire, qu'elle en pensa mourir. Achée l'aiant fortifiée & aiant flatté sa douleur par l'espérance d'un meilleur sort, il prit quatre amis à qui il fit prendre des habits médiocres, il en prit un lui-même des plus simples, & dans cet état tous cinq se mirent en chemin. Il avoit donné ordre à un de ses amis de répondre seul à tout ce qu'Arien diroit, de s'informer de lui seul de ce qu'il y auroit à faire, & de dire que les autres étoient des barbares. Quand ils eurent joint Arien, celui-ci marcha devant comme sçachant le chemin, Bolis suivit selon qu'on étoit convenu, non sans inquiétude sur le succès de sa trahison. Car quoiqu'il fût Candiot, & par conséquent toujours sur ses gardes contre autrui, il ne pouvoit dans l'obscurité ni reconnoître Achée, ni sçavoir même s'il étoit dans la troupe. Mais comme la décente étoit difficile & escarpée, qu'il y avoit même des pas glissans & dangereux, l'attention que l'on eut tantôt à soutenir, tantôt à attendre Achée, donna moien à Bolis de le distinguer: ce qu'il auroit eu peine à faire sans ces honnêtetés qu'on avoit accoûtumé de lui rendre, & dont on ne pensa point alors à s'abstenir.

Quand on fut arrivé au lieu désigné par Cambyle, Bolis donne le signal par un coup de sifflet. Alors ceux qui étoient en embuscade saisissent les quatre amis: mais Bolis se jette lui-même sur Achée, qui avoit les mains enveloppées dans ses habits, & le serre par le milieu du corps, de peur qu'il ne lui vînt en pensée de se percer d'un poignard qu'il avoit apporté. Le malheureux Achée se trouve en un moment environné de tous les côtés, ses ennemis s'en rendent les maîtres & le conduisent sur le champ à Antiochus.

Il y avoit longtems que ce Prince étoit réveur & inquiet dans l'attente de l'événément. Il avoit congédié sa compagnie, & restoit seul sans dormir dans sa tente avec deux ou trois de ses gardes. Quand la troupe de Cambyle fut entrée, & qu'elle eut assis contre terre Achée lié & garoté, ce spectacle lui interdit tellement la parole, qu'il fut longtems sans pouvoir dire un mot. Il en fut enfin si sensiblement touché, qu'il ne put retenir ses larmes. Peut-être se représentoit-il alors combien il est difficile de se mettre à couvert des coups inopinés de la fortune. Cet Achée qui étoit fils d'Andromaque, frére de Laodice femme de Séleucus, qui avoit épousé Laodice fille du Roi Mithridate, qui avoit ré-

régné dans tout le païs d'en-deçà du mont Taurus, que ses troupes & celles de ses ennemis croioient en sûreté dans la place la plus forte de l'univers, cet Achée est assis contre terre, réduit en la puissance de ceux qui lui vouloient le plus de mal, sans que personne sçût alors la trahison, sinon ceux qui en étoient les auteurs. Le lendemain au point du jour quand les Courtisans se furent assemblés selon la coûtume dans la tente du Roi, & qu'ils virent Achée, il leur arriva ce qui étoit arrivé au Roi même; à peine osérent-ils en croire leurs propres yeux. On délibéra ensuite quels supplices on feroit souffrir à cet infortuné Prince. Il fut conclu qu'après avoir été d'abord mutilé, il auroit la tête tranchée & cousuë dans une peau d'âne, & que le reste de son corps seroit pendu à un gibet. Cette éxecution causa une si grande surprise & une si grande consternation dans l'armée, que Laodice qui sçavoit seule que son mari étoit sorti, conjectura son sort en voiant du haut de la citadelle la confusion & le trouble qui étoient parmi les soldats. Un héraut étant venu ensuite rapporter à Laodice ce qui étoit arrivé à son mari, & lui commander de ne se plus mêler des affaires & de sortir de la citadelle, la garnison ne répondit d'abord que par des larmes & des gémissemens inexprimables, non tant à cause de l'amour qu'ils avoient pour Achée, que parce qu'ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un événement si extraordinaire. Après les pleurs, ce fut un embarras extréme quel parti l'on prendroit. Antiochus après la mort d'Achée pressa la citadelle sans relâche, persuadé que quelque occasion se présenteroit d'y entrer, & que ce seroit surtout la garnison qui la lui feroit naître. Cela ne manqua pas. Une sédition s'étant élevée parmi les soldats, il se forma deux partis, l'un pour Ariobaze, l'autre pour Laodice. Et comme ils se défioient l'un de l'autre, ils ne furent pas longtems sans se rendre à Antiochus eux & la citadelle. Ainsi périt Achée, qui après avoir emploié, sans réussir, tous les moiens que l'on peut prendre raisonnablement pour se défendre contre la perfidie, laisse deux grandes leçons à la postérité; la premiére, qu'il ne faut ajouter foi facilement à personne; l'autre de ne s'enorgueillir point de la prospérité, mais de se persuader qu'étant hommes nous devons nous attendre à tout événement.

CHAPITRE VII.

Annibal prend la ville de Tarente par trahison.

LEs Tarentins n'étoient d'abord sortis de la ville que comme pour faire quelque expédition. S'étant une nuit approchés du camp des Carthaginois, les uns coururent se cacher dans un bois qui étoit

ſur le chemin: mais Philéméne & Nicon allérent juſqu'aux portes du camp. Saiſis par les gardes ils furent conduits à Annibal ſans dire ni d'où ils étoient, ni qui ils étoient, mais ſeulement qu'ils vouloient parler au Général. Quand ils lui eurent été préſentés, ils lui dirent qu'ils étoient bien aiſes de l'entretenir ſans témoins. Annibal ne demandant pas mieux, ils commencérent par une longue apologie de leur conduite & de celle de leur patrie, & finirent en chargeant les Romains de quantité d'accuſations différentes, pour faire entendre à Annibal que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'ils avoient pris le parti de les abandonner. Ce Général après les avoir loués de leur réſolution & leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, les renvoia en leur ordonnant de revenir au plutôt lui parler une ſeconde fois de cette affaire. Et pour avoir le tems de penſer mûrement à ce que ces jeunes gens lui avoient propoſé, & faire croire aux Tarentins que ceux ci étoient en effet ſortis de la ville pour butiner; il leur dit que quand ils ſeroient à une diſtance raiſonnable du camp, ils n'avoient qu'à pouſſer devant eux les beſtiaux qui paiſſoient & les hommes qui les gardoient, qu'ils ne craigniſſent pas d'être pourſuivis, qu'il veilleroit à leur ſûreté.

Nicon ſuivit exactement les ordres qu'il avoit reçus, & Annibal étoit charmé de voir que l'occaſion ſe fût enfin préſentée de devenir maître de Tarente. Philéméne pouſſoit encore l'affaire avec plus de chaleur, excité à cela tant par la ſûreté avec laquelle il pouvoit parler à Annibal & l'accueil que lui faiſoit ce Général, que parce que la quantité de butin qu'il faiſoit entrer dans la ville le mettoit hors de tout ſoupçon. En effet comme il en amenoit aſſez & pour les ſacrifices, & pour régaler ſes concitoiens, non ſeulement on le croioit de bonne foi, mais encore il excitoit beaucoup de gens à l'imiter.

Etant ſortis pour la ſeconde fois, & aiant tout fait de la même maniére, ils donnérent des aſſûrances à Annibal & en reçûrent de lui. Les conditions du Traité furent qu'il mettroit les Tarentins en liberté, qu'il n'exigeroit d'eux aucun tribut, qu'il ne leur impoſeroit aucune loi, & que quand il ſeroit entré dans la ville, que le pillage des maiſons, qu'y avoient les Romains, appartiendroit aux Carthaginois. Ils convinrent auſſi avec Annibal d'un ſignal, pour être promptement reconnus par la garde de ſon camp quand ils y viendroient de la ville. Par ce moien ils avoient toute liberté de venir trouver Annibal auſſi ſouvent qu'ils vouloient, tantôt ſous prétexte de butiner, & tantôt pour aller à la chaſſe.

Après avoir pris ces meſures pour l'avenir, pendant que la plûpart du parti épioient l'occaſion d'exécuter le projet, on envoioit Philéméne à la chaſſe. Car comme il avoit une forte paſſion pour cet exercice, on s'imaginoit qu'il n'y en avoit point qu'il eût plus à cœur. C'eſt pour cela qu'il fut chargé de ſe concilier, en donnant de ſa chaſſe, premié-

miérement l'amitié de Caius Livius qui commandoit dans la ville, & ensuite celle des gardes de la porte appellée Témenide. Philéméne s'étant aquis cette créance, faisoit entrer sans cesse du gibier dans la ville, soit celui qu'il avoit pris lui-même à la chasse, soit celui qui lui avoit été disposé par Annibal. Il en donnoit une partie au Commandant. Il faisoit part de l'autre aux gardes de la porte, afin qu'ils fussent toujours prêts à lui ouvrir le guichet : car il en entroit & sortoit la plûpart du tems pendant la nuit, en apparence par la crainte des ennemis, mais en effet parce que le projet le demandoit ainsi.

Philéméne aiant ainsi accoûtumé les gardes à lui ouvrir le guichet sans délai, toutes les fois qu'approchant de la muraille pendant la nuit il donneroit un coup de sifflet pour les avertir, les autres conjurés, qui avoient appris que Livius commandoit pour les Romains dans la ville, devoit se trouver certain jour en grande compagnie dans le Musée joignant le marché, prirent ce jour avec Annibal pour l'exécution de leur dessein. Avant ce tems-là ce Général avoit déja feint une incommodité, afin que les Romains ne fussent pas surpris de le voir rester si longtems dans le même endroit : mais alors il s'étoit fait beaucoup plus malade, & se tenoit éloigné de Tarente de trois jours de marche.

Le tems de l'exécution étant venu, il choisit tant cavaliers que fantassins dix mille hommes des plus agiles & des plus braves, & leur ordonna de prendre des vivres pour quatre jours, & au point du jour il se mit en marche, donnant ordre à quatre-vingt cavaliers Numidès de marcher devant l'armée environ trente stades, & de s'écarter à droite & à gauche du chemin, de peur que l'armée ne fût apperçûë, & afin de prendre ceux qui se rencontreroient sur la route, ou de crainte que ceux qui échapperoient ne portassent à la ville la nouvelle que la cavalerie Numide faisoit des courses. Quand cette cavalerie eut avancé environ six vingt stades, Annibal fit repaître sur le bord d'une riviére, où l'on ne pouvoit le découvrir, & là aiant assemblé les chefs, sans leur dire ouvertement de quoi il s'agissoit, il se contenta, pour les porter à se signaler dans cette occasion, de les assûrer que jamais leur valeur n'auroit été mieux récompensée. Il leur recommanda ensuite de faire garder exactement à chacun son rang dans la marche, de punir sévérement ceux qui le quitteroient, de faire attention aux ordres qui leur seroient donnés, & de ne rien faire du tout que ce qui leur seroit commandé.

Ensuite aiant renvoié ces Officiers chacun à son poste, le soir venu, il fait avancer son avantgarde, dans le dessein d'être au pied des murs vers le minuit. Philéméne servoit de guide, portant avec lui un sanglier pour faire ouvrir la porte. Livius, comme les conjurés l'avoient prévû, étoit ce jour-là avec ses amis dans le Musée, & il étoit au fort du repas lorsqu'au soir on vint l'avertir que les Numides fourrageoient

la campagne. Ne pensant pas qu'il y eût autre chose, le soupçonnant même beaucoup moins à cause de cette nouvelle, il fit appeller quelques Capitaines, & leur commanda de prendre au point du jour la moitié de la cavalerie pour arrêter ces courses.

Dès que la nuit fut venuë, Nicon, Tragisque & les autres conjurés s'étant rassemblés dans la ville, épioient le moment que Livius reviendroit chez lui. Il ne tarda point à sortir, parce que le repas s'étoit fait de jour. Alors pendant que quelques conjurés se tenoient à l'écart, quelques autres vont au-devant de Livius, & plaisantent entre eux comme pour imiter ceux qui sortoient de table. Quand ils furent proche de Livius, que le vin avoit beaucoup égaié, on rit, on dit force bons mots de part & d'autre, & rebroussant chemin on conduisit ainsi le Commandant jusqu'à son logis, où n'aiant rien de fâcheux ou de triste dans l'esprit, & ne respirant au contraire que la joie & la mollesse, il succomba d'abord à ce sommeil profond où fait tomber le vin que l'on prend pendant le jour. Ce fut alors que Nicon & Tragisque furent rejoindre leurs compagnons, & que se divisant en trois bandes, ils se portérent aux avenuës les plus commodes du marché, afin que rien de ce qui se passeroit au dehors ou dans la ville ne leur fût caché. Il y en eut aussi qui se mirent auprès du Commandant, persuadés que s'il naissoit quelque soupçon de ce qui menaçoit Livius, ce seroit à lui qu'on en apporteroit les premiéres nouvelles ; & que ce qui se feroit pour détourner le danger se feroit d'abord par lui. Enfin quand la compagnie se fut retirée, que le tumulte fut cessé, & que toute la ville fut endormie, au milieu de la nuit, toutes choses semblant réussir à nos conjurés, ils se réunirent pour l'exécution du projet.

Ils étoient convenus avec les Carthaginois, qu'Annibal s'approcheroit de la ville du côté des terres qui regarde l'Orient, en prenant le chemin de la ville de la porte Témenide, qu'il allumeroit un feu sur le tombeau appellé par quelques-uns d'Hyacinthe, & par quelques autres d'Apollon Hyacinthe ; que Tragisque voiant ce feu en allumeroit un autre au dedans de la ville ; & qu'ensuite Annibal aiant éteint son feu s'avanceroit lentement & sans bruit vers la porte.

Cet arrangement pris, nos conjurés traversent la partie habitée de la ville, & viennent aux tombeaux. Car ce côté oriental de la ville est tout couvert de ces sortes de monumens, parce que, pour obéïr à un ancien oracle qui leur avoit prédit que plus ils seroient d'habitans plus ils seroient heureux, entendant cet oracle des morts, comme des vivans ils enterrent tous leurs morts au dedans de la ville. Arrivés au tombeau de Pythionique, ils attendirent qu'Annibal allumât son feu, qui ne fut pas plutôt allumé, que Nicon & Tragisque pleins de confiance firent aussi le leur, & quand celui-ci d'Annibal fut éteint, il coururent avec impétuosité à la porte pour en égorger la garde, avant que les Carthaginois qui devoient marcher len-

lentement y arrivaſſent. La choſe réuſſit, on ſurprend la garde, & pendant qu'une partie des conjurés la tuë, l'autre briſe la porte. Annibal arrive à propos, aiant ſi prudemment diſpoſé ſa marche qu'on n'en eut dans la ville aucune connoiſſance.

Cette entrée s'étant faite ſûrement & ſans bruit ſelon le projet, Annibal croit déja la choſe fort avancée & traverſe hardiment la grande ruë qui conduit au marché. Il avoit laiſſé ſa cavalerie, au nombre de deux mille chevaux, hors de la porte, pour ſervir au beſoin, en cas qu'il parût quelques ennemis au dehors, ou qu'il arrivât quelque accident imprévû, comme c'eſt aſſez l'ordinaire dans ces ſortes d'entrepriſes. Quand il fut aux environs du marché, il fit faire halte à ſes troupes, en attendant qu'il eût des nouvelles de Philéméne, dont il étoit fort inquiet. Car après avoir pris pour ſoi d'entrer par la porte Témenide, il avoit envoié Philéméne avec ſon ſanglier & mille Afriquains à la porte voiſine, afin qu'uſant non d'un ſeul moien, mais de pluſieurs, ſelon qu'on étoit convenu, on eût auſſi plus d'eſpérance de réuſſir.

Or Philéméne s'étant approché de la muraille à ſon ordinaire & aiant donné un coup de ſifflet, un garde decendit vîte pour lui ouvrir le guichet. Pour le preſſer, Philéméne lui dit de dehors qu'il ſe hâtât d'ouvrir, parce qu'ils étoient fort chargés, qu'ils apportoient un ſanglier. A ces mots ce garde eſpérant qu'il lui reviendroit quelque choſe de cette chaſſe, parce qu'il avoit toujours eu ſa part des précédentes, ouvrit avec beaucoup d'empreſſement. Philéméne qui étoit aux deux premiers bras de la civiére, entre le premier avec un autre en habit de pâtre qu'il fait paſſer pour un paiſan. Deux autres le ſuivent portant les deux autres bras de la civiére. Entrés tous quatre, ils commencent par poignarder le garde qui leur avoit ouvert le guichet, & qui s'amuſoit bonnement à regarder & à manier le ſanglier. Enſuite ils font entrer par le guichet les trente premiers Afriquains, dont les uns briſent la porte, les autres tuent le reſte des gardes. On donne après cela le ſignal, les autres Afriquains entrent & ſont conduits au marché ſelon ce qui avoit été publié.

Annibal, en les voiant, ravi de ce que tout lui réuſſiſſoit à ſouhait, penſa à faire réuſſir le reſte. Il partagea les deux mille Gaulois qu'il avoit en trois corps, & mit à la tête de chacun deux des conjurés. Il y joignit deux de ſes Capitaines, avec ordre de ſe ſaiſir des avenuës les plus commodes du marché. Aux conjurés, il leur ordonna de ne faire aucun mal aux Citoiens qu'ils rencontreroient, & de leur crier de loin qu'ils ne ſortiſſent point de chez eux, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Mais les Officiers des Gaulois & des Carthaginois eurent ordre de faire main baſſe ſur tout ce qu'il ſe préſenteroit de Romains. Toutes choſes qui furent d'abord exécutées.

Quand on ſçut dans la ville que les ennemis y étoient entrés, tout fut rempli de clameurs & de confuſion. Livius en fut averti, mais ſentant que le vin ne lui permettoit pas d'agir, il ſortit de ſon logis avec ſes domeſtiques, & ſe faiſant ouvrir le guichet de la porte qui conduit au port, il entra dans un des vaiſſeaux qui étoient à l'ancre, & ſe rendit avec ſes gens dans la citadelle. Après cela Philéméne, qui avoit diſpoſé des trompettes Romaines & des gens qui s'étoient accoûtumés à en jouer, fit ſonner de cet inſtrument de deſſus le théâtre; auſſitôt les Romains courent en armes à la citadelle, & entrent par-là dans les vûes des Carthaginois. Car ſe répandant ſans ordre dans les places, les uns tombérent entre les mains des Carthaginois, les autres entre celles des Gaulois, qui en firent un carnage horrible.

Pendant ce tems-là les Tarentins, ne pouvant ſçavoir au vrai ce qui ſe paſſoit, reſtoient tranquilles chez eux. Comme ils n'entendoient que des trompettes Romaines, & que dans la ville il ne ſe faiſoit ni déſordre ni pillage, ils crurent que cette émotion ne venoit que des Romains. Mais quand le jour fut venu, & qu'ils virent de leurs troupes tuées ſur la place, & des Gaulois qui les dépouilloient, alors ils ſoupçonnérent qu'il falloit que les Carthaginois fuſſent entrés.

Annibal aiant rangé ſes troupes en bataille ſur le marché, après que les Romains ſe furent retirés dans la citadelle où ils avoient garniſon, & que le jour fut plus avancé, il fit publier par un héraut que les Tarentins euſſent à s'aſſembler ſans armes dans le marché. Auſſitôt les conjurés coururent de côté & d'autre dans la ville, criant *liberté*, & exhortant de ne rien craindre ſous la protection des Carthaginois. Ceux des Citoiens qui étoient attachés aux Romains, entendant ces cris, allérent les joindre dans la citadelle, mais le reſte aimérent mieux obéir à l'ordre d'Annibal. Ce Général leur parla avec beaucoup de douceur, & il ne dit rien qui ne fût reçu avec applaudiſſemens, tant on étoit ſurpris d'une délivrance ſi extraordinaire. Il congédia enſuite l'aſſemblée, enjoignant à chacun, à ſon retour dans ſa maiſon, d'écrire inceſſamment ſur la porte, TARENTIN, & défendant ſous peine de la vie d'écrire le même mot ſur la porte d'aucun Romain. Puis diſtribuant dans différens quartiers ceux de ſes ſoldats qu'il croioit les plus propres à ces ſortes de coups de mains, il les envoia piller les maiſons des Romains, qu'ils connoîtroient en ne voiant rien d'écrit ſur les portes, & retint les autres en ordre de bataille pour ſecourir les premiers en cas d'allarme. Les Carthaginois firent dans ce pillage un butin prodigieux, & qui répondoit pour le moins aux eſpérances qu'ils en avoient conçûes

Ils paſſérent cette nuit ſous leurs armes: mais le lendemain Annibal aiant tenu conſeil avec les Tarentins, réſolut d'élever une muraille entre la citadelle & la ville, afin que les Citoiens n'euſſent plus rien à ap-

pré-

préhender de la part des Romains qui tenoient la citadelle. D'abord il commença par conduire un retranchement paralléle à la muraille & au fossé de cette forteresse ; mais se doutant bien d'un côté que les ennemis ne souffriroient pas, & qu'au moins dans cette occasion ils mettroient en œuvre toutes leurs forces, & jugeant de l'autre que rien n'étoit plus nécessaire dans la conjoncture présente que de donner de la terreur aux Romains & d'inspirer de la confiance aux Citoiens de Tarente, il fit choix des meilleures troupes pour repousser tout ce qui s'opposeroit à cet ouvrage. Les Romains se présentérent en effet dès que l'on eut commencé à jetter le retranchement. Annibal vint & ne fit d'abord qu'une légére escarmouche, seulement pour les échauffer au combat. Quand il y en eut un certain nombre en-deçà du fossé, Annibal donne le signal à ses gens, on fond sur les ennemis, il se fait un grand combat, autant du moins qu'il le pouvoit être dans un terrain serré & enfermé de murailles. Enfin les Romains furent défaits, une partie passée au fil de l'épée, l'autre repoussée jusqu'au fossé, où elle périt. Annibal ensuite n'aiant plus rien qui l'inquiétât & tout lui réussissant selon ses desirs, continua son retranchement. Par-là il tenoit ses ennemis renfermés & les forçoit de rester dans leurs murailles, de crainte non seulement d'être pris eux-mêmes, mais encore d'être chassés de leur citadelle : & il donna tant de courage & de confiance aux troupes de la ville, qu'avec elles seules, sans le secours des Carthaginois, il croioit en état de faire tête aux Romains. Un peu en-deçà du retranchement, du côté de la ville, il conduisit ensuite un fossé paralléle au retranchement & à la muraille de la citadelle, & le long du bord qui regardoit la ville il fit élever un rempart sur lequel il mit un nouveau retranchement, qui n'étoit guéres moins sûr qu'une muraille. A quelque distance de ce rempart, en approchant toujours de la ville, il fit encore élever une muraille, en la conduisant depuis l'endroit appellé Soteira jusqu'à la ruë Bathée. En sorte que sans secours d'hommes les Tarentins par ces fortifications étoient à couvert de toute insulte & toute surprise. Tous ces ouvrages achevés, laissant des troupes suffisantes tant à pied qu'à cheval pour garder la ville, il alla camper sur le bord de la riviére à cinq stades de Tarente. Cette riviére appellée par les uns Galése, s'appelle aussi par d'autres Eurotas, du nom du fleuve qui passe auprès de Lacédémone. Il y a plusieurs autres choses à Tarente & aux environs à qui l'on donne le même nom qu'à Lacédémone, tant parce que ces peuples ne sont qu'une colonie des Lacédémoniens, que parce qu'ils conservent une étroite liaison avec cette République.

Quand la muraille fut entiérement achevée, ce qui arriva bientôt, à cause du zéle avec lequel les Tarentins y travailloient, & du secours que leur donnoient les Carthaginois : Annibal forma le dessein de prendre ainsi

ainſi la citadelle. Il avoit déja fait tous ces préparatifs pour le ſiége, lorſqu'un ſecours venu de Métapont par mer dans la citadelle, enfla de telle ſorte le courage des Romains, que faiſant pendant la nuit une ſortie ils ruinérent tous les travaux, & renverſérent toutes les machines. Après cet échec, Annibal perdit toute eſpérance de prendre d'aſſaut cette forteresſe ; mais comme il ne reſtoit plus rien à faire à la muraille, aiant aſſemblé les Tarentins, il leur dit que dans les circonſtances préſentes ce qu'ils avoient de plus important à faire, étoit de ſe rendre maîtres de la mer : que l'entrée du port étant dominée par la citadelle, ils ne pouvoient ni emploier de vaiſſeaux ni ſortir du port ; au lieu que les Romains recevoient par mer toutes leurs munitions, que tant que les ennemis auroient cette facilité, il n'étoit pas poſſible d'aſſûrer la liberté de la ville. Il montra enſuite aux Tarentins comment les Romains privés des ſecours qui leur venoient par mer ſeroient bientôt obligés de rendre les armes & d'abandonner la citadelle. Les Tarentins tombérent aſſez d'accord que ce qu'il diſoit étoit juſte, mais ils ne concevoient pas comment la choſe pouvoit s'exécuter, à moins qu'il ne parût une flote de la part des Carthaginois. Ce qui étant alors impoſſible, ils ne pouvoient déviner ce que vouloit dire Annibal. Mais quand ce Général leur eut dit qu'ils n'avoient pas beſoin des Carthaginois pour tenir la mer, ils furent bien plus ſurpris encore, & pûrent beaucoup moins entrer dans ſa penſée.

Ce Général avoit remarqué que la place qui étoit entre la muraille qu'on venoit de bâtir & la citadelle, & le long de laquelle on pouvoit aller du port à la mer extérieure, étoit très-commode pour tranſporter des vaiſſeaux du port au côté méridional de la ville. A peine eut-il fait cette ouverture aux Tarentins, que non ſeulement ils applaudirent à ſon deſſein, mais encore qu'admirant ce grand homme ils reconnurent que rien n'étoit au-deſſus de ſa pénétration & de ſon courage. C'eſt pourquoi aiant fait faire des chariots, le projet fut preſque auſſi-tôt mis en exécution qu'enfanté, tant on trouva d'ardeur dans le grand nombre des citoiens qui voulurent avoir part à cet ouvrage. Les Tarentins aiant donc traîné des vaiſſeaux dans la mer extérieure, & aiant par ce moien coupé aux Romains tout ſecours étranger, pouſſérent ſans danger le ſiége de la citadelle ; & Annibal, après avoir laiſſé à Tarente aſſez de troupes pour la garder, ſe mit en marche avec ſon armée, arriva le troiſiéme jour à ſon premier camp, & paſſa là tranquillement le reſte de l'hiver.

HIS-



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE NEUVIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

De toutes les maniéres d'écrire l'Histoire, la plus utile c'est celle de raconter les faits.

TELS ſont les faits les plus éclatans qui ſont arrivés dans l'olympiade que nous avons marquée, & dans cet eſpace de quatre ans que nous diſons devoir être pris pour une olympiade. Ces faits ſeront le ſujet & la matiére des deux Livres ſuivans.

Je ſens bien que ma maniére d'écrire l'Hiſtoire a quelque choſe de déſagréable, & que l'uniformité que l'on y voit, fait qu'elle ne ſera du goût que d'une ſeule eſpéce de lecteurs. Tous les autres Hiſtoriens, au moins la plûpart, emploiant toutes les parties de l'Hiſtoire, attirent à la lecture de leurs Ouvrages un plus grand nombre de perſonnes. Tel par exemple, qui ne cherche en liſant qu'à paſſer agréablement le tems, voit avec plaiſir l'origine des familles & des nations. Le ſçavant, qui veut approfondir, ſe

plaît à considérer les établissemens des colonies, des fondations des villes, les liaisons des peuples entre eux, comme Ephore les a décrites, & le politique s'attache aux actions des nations, des villes & des Puissances. Or comme nous nous sommes renfermés dans ces actions & que nous en avons fait tout le sujet de notre ouvrage, il ne peut être du goût que des lecteurs politiques; la plûpart des autres n'y trouveront aucun attrait. Nous avons dit ailleurs pourquoi laissant les autres parties de l'Histoire nous nous étions bornés aux actions; mais il ne sera pas mauvais de le répéter ici en peu de mots, de peur qu'on ne l'ait oublié. Comme on trouve dans beaucoup d'Ecrivains qui nous ont précédés ces généalogies, ces établissemens des villes, ces liaisons des peuples entre eux, ces fondations des villes, un Historien qui se tourne de ce côté-là, s'expose à deux inconveniens considérables. Car il faut ou qu'il se fasse honneur du travail d'autrui, ce qui est une vanité honteuse, ou, s'il ne veut pas s'attribuer ce qui ne lui appartient pas, qu'il travaille en vain; puisque de son aveu il ne s'occupe à écrire que des choses que ceux qui étoient avant lui ont éclaircies & transmises à la postérité. C'est pour cette raison & beaucoup d'autres que je n'ai pas jugé à propos d'entrer dans ces détails. J'ai préféré les faits pour deux raisons: la premiére, parce que comme les faits sont toujours nouveaux, la narration est aussi toujours nouvelle: car pour raconter ce qui s'est fait dans un tems, on n'a que faire de rapporter ce qui s'est passé auparavant dans un autre. L'autre raison, c'est parce que cette maniére d'écrire l'Histoire n'a pas seulement toujours été, mais est sur tout de nos jours la plus utile de toutes. En effet nous sommes dans un siécle, où les sciences & les arts ont fait de si grands progrès, que ceux qui les aiment, en quelque cas qu'ils se trouvent, ont des régles de conduite. C'est pourquoi aiant moins d'égard au plaisir qu'à l'utilité des lecteurs, nous n'avons rien voulu mettre dans notre Histoire que des actions. Si j'ai tort ou non, j'en laisse le jugement à ceux qui la liront avec attention.

CHA-

CHAPITRE II.

Siége de Capouë par les Romains après la bataille de Cannes. Annibal s'efforce en vain de le faire lever, & s'avance vers Rome. Comparaison d'Epaminondas avec Annibal, & des Lacédémoniens avec les Romains.

ANnibal aiant enveloppé le retranchement d'Appius, fit d'abord escarmoucher pour attirer les Romains à un combat. Appius ne donnant pas dans ce piége, il se fit là une espéce de siége. La cavalerie courut par escadrons au camp, & y lança des traits avec de grands cris. L'infanterie tomba aussi dessus par bataillons, & fit effort pour ruiner le retranchement. Mais rien de tout cela ne fut capable d'ébranler les Romains, ni de leur faire quitter l'entreprise. Les armés à la légére repoussérent ceux qui approchoient du retranchement, & les pesamment armés à couvert des traits sous leurs armes, restérent tranquillement dans leur rang sous leurs enseignes.

Le Général des Carthaginois, chagrin de ne pouvoir ni entrer dans la ville, ni en faire lever le siége, tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire. Pour moi je ne suis pas surpris que ce siége ait donné de l'embarras à Annibal, il en donne même à ceux qui en lisent l'histoire. Car n'est-il pas étonnant que ces Romains, qui avoient été défaits par les Carthaginois jusqu'à n'oser plus se présenter devant eux, ne cédent point & ne quittent pas la campagne? Comment se peut-il faire que ces troupes qui autrefois suivoient le pied des montagnes, s'exposassent alors en plaine & attaquassent la place d'Italie la plus illustre & la plus forte, quoiqu'elles fussent entourées de ces ennemis, qu'ils craignoient auparavant de regarder en face?

Les Carthaginois, quoique toujours victorieux dans les combats, n'avoient quelquefois pas moins d'affaires que les vaincus. La raison de la conduite des uns & des autres n'est pas ce me semble difficile à découvrir. Comme les Romains s'étoient apperçûs qu'Annibal devoit toutes ses victoires à sa cavalerie; quand ils avoient été battus, ils faisoient côtoier ce Général par les légions, qu'ils ne conduisoient que par le pied des montagnes, parce que là elles n'avoient rien à souffrir de la cavalerie des Carthaginois. Les uns & les autres devoient aussi se conduire au siége de Capouë comme ils ont fait. Les Romains n'avoient garde de sortir du camp pour combattre la cavalerie ennemie: s'ils restérent dans leur camp, ce fut pour être à l'abri de cette cavalerie formidable à laquelle ils ne pouvoient résister dans les batailles. D'un autre côté, quoique les Carthaginois n'eussent pas, sans leur cava-

valerie, la hardiesse d'attaquer le retranchement & le fossé des Romains, dont l'infanterie ne cédoit point à la leur; ils eurent néanmoins de grandes raisons pour ne pas rester longtems avec elle dans le même camp. Car premiérement les Romains, pour les en chasser, avoient fait le dégât dans les environs. De plus il n'étoit pas possible de faire apporter de loin du foin ou des orges pour un si grand nombre de chevaux & de bêtes de charge. Et outre cela ils étoient dans une fraieur continuelle qu'il ne vînt de nouvelles troupes au secours des Romains, & que ces troupes campant encore auprès d'eux d'un autre côté ne leur coupassent entiérement les vivres. Annibal jugeant sur ces raisons qu'il tenteroit vainement de faire lever le siége par force, eut recours à un autre expédient, qui étoit de couvrir sa marche, & de se montrer subitement au voisinage de Rome, dans la pensée que jettant ainsi l'épouvante parmi les habitans, il feroit peut-être une tentative utile sur la ville, ou que du moins par cette feinte il obligeroit Appius, ou de se retirer de devant Capouë pour accourir au secours de sa patrie, ou de partager son armée, auquel cas il lui seroit aisé de battre & ceux qui viendroient au secours, & ceux qui seroient restés au siége. Dans ce dessein il pensa à faire tenir sûrement une lettre aux assiégés, pour les avertir de ce qu'il projettoit. Car il craignoit fort que sa retraite ne leur fît croire qu'il n'y avoit plus pour eux d'espérance, & ne les portât à quitter son parti & à se rendre aux Romains. Pour cela aiant persuadé à un Afriquain de se jetter parmi les Romains comme déserteur, & de passer de leur camp dans la ville, le jour d'après qu'il eut levé le camp, il le fit partir avec une lettre qui leur apprenoit son dessein, & la raison pour laquelle il s'éloignoit, afin qu'ils ne perdissent pas courage.

Quand les nouvelles vinrent à Rome de ce qui se passoit à Capouë, & qu'Annibal campoit auprès des Romains & les assiégeoit, ce fut une surprise & une terreur extrême; chacun croioit toucher au jour que cette grande guerre alloit se décider. En général, en particulier, on ne fut occupé que du soin d'envoier du secours & des munitions.

Les assiégés aiant connu par la lettre d'Annibal quel étoit son dessein, & trouvant à propos de tenter encore cette voie, continuérent à soutenir le siége. Au bout de cinq jours Annibal fait repaître, & laissant les feux allumés marche avec si peu de bruit, que personne des ennemis ne sçavoit qu'il fût parti. Il traverse les Samnites à grandes journées & sans s'arrêter, faisant toujours reconnoître & prendre par son avantgarde toutes les places qui se rencontroient sur la route. On étoit encore à Rome dans les premiéres inquiétudes sur Capouë & sur ce qui s'y faisoit, lorsqu'Annibal, aiant passé le Téveron sans être apperçu,

ap-

approche de Rome & campe à quarante ſtades au plus de cette ville. Cette nouvelle jetta Rome dans un trouble & une confuſion d'autant plus grande, qu'Annibal ne s'étoit jamais tant approché, & qu'on ne s'attendoit à rien moins. Ce qui augmenta la fraieur fut la penſée qui vint d'abord à l'eſprit, qu'il ne pouvoit ſe faire que les ennemis ſe fuſſent tant avancés, ſi auparavant ils n'euſſent défait les légions qui étoient à Capouë. Auſſitôt les hommes montent ſur les murailles, & ſe hâtent de s'emparer hors de la ville des poſtes avantageux. Les femmes courent aux temples, font des vœux aux Dieux, balaient de leurs cheveux le pavé des autels. Car telle eſt leur coûtume lorſque la patrie eſt menacée de quelque grand péril.

Annibal avoit déja fortifié ſon camp, & devoit le lendemain donner le premier aſſaut à la ville: mais il arriva par hazard une choſe ſinguliére qui fut le ſalut de Rome. Il y avoit déja du tems que Cnéus Fulvius & P. Sulpicius avoient levé une légion, & c'étoit ce jour-là même que les ſoldats s'étoient obligés par ſerment de venir à Rome en armes, & actuellement ils en levoient encore une autre dont ils éprouvoient les ſoldats. De ſorte que par le plus grand bonheur du monde il ſe rencontra ce jour-là à Rome quantité de troupes. Les Conſuls ſe mirent à leur tête, & furent camper hors de la ville. Cela refroidit beaucoup la chaleur d'Annibal, qui avoit quelque eſpérance d'emporter la ville d'emblée. Mais quand il vit les ennemis rangés devant lui en bataille, & qu'un priſonnier l'eût informé des précautions que les Romains avoient priſes, il ne penſa plus à prendre Rome. Il voltigea ſeulement de côté & d'autre, il ravagea le païs & réduiſit en cendre les édifices. Il fit dans les commencemens un butin prodigieux; cela ne doit pas ſurprendre, il étoit venu pour butiner, & dans un païs où perſonne ne croioit que l'ennemi dût jamais venir.

Cependant les Conſuls aiant eu aſſez de réſolution pour camper à dix ſtades des Carthaginois, Annibal qui ſe voioit un grand butin, & qui d'ailleurs ne pouvoit plus eſpérer d'entrer de force dans Rome, décampa un matin & ſe mit en marche. La plus forte raiſon qu'il en eut, c'eſt la ſupputation qu'il avoit faite des jours après leſquels il eſpéroit qu'Appius informé du péril où étoit Rome, ou leveroit le ſiége pour venir au ſecours de cette ville, ou ne laiſſant que quelques troupes au ſiége, viendroit avec la plus grande partie de ſon armée: deux partis, dont l'un ou l'autre devoit être favorable aux Carthaginois.

Au paſſage de la riviére, Publius lui donna bi[illegible] de l'[illegible] aiant fait rompre les ponts, il l'obligea de la paſ[illegible]r à vigoureuſement ſur ſes troupes. Il ne put cepe[illegible]ant [illegible] grande action, à cauſe du grand nombre de cav[illegible]

bal, & de la facilité qu'ont les Numides à combattre dans toute ſorte de terrains. Mais du moins les Romains emportérent une bonne partie du butin, & prirent trois cens priſonniers. Ils ſe retirérent enſuite en leur camp. Après cela penſant que c'étoit par crainte qu'Annibal faiſoit retraite, ils ſe mirent à le ſuivre par le pied des montagnes.

D'abord ce Général ne perdant point de vûe ſon premier projet, marchoit à grandes journées. Mais après cinq jours de marche, ſur l'avis qu'il reçut qu'Appius n'avoit pas quitté le ſiége, il fit faire halte, pour donner à ceux qui ſuivoient le tems de joindre, & pendant la nuit il ſe jette ſur le camp des Romains, en tuë un grand nombre & chaſſe le reſte hors du camp. Le jour venu, voiant que les Romains s'étoient retirés ſur une hauteur très-forte, il ne crut pas pouvoir venir à bout de les en chaſſer. Mais prenant ſa marche par la Daunie & traverſant le païs des Brutiens, il s'avança ſi près de Rhége, ſans avoir été découvert, que peu s'en fallut qu'il ne ſe rendît maître de la ville. Il prit au moins tous ceux qui ſe trouvérent dans la campagne, & entre autres un grand nombre des citoiens de Rhége.

Peut-on voir ici ſans étonnement avec quel courage & quelle émulation les Romains & les Carthaginois ſe faiſoient la guerre? On lit un fait à peu près ſemblable dans l'hiſtoire d'Epaminondas, & que tout le monde admire. Ce Général des Thébains étant arrivé avec ſes alliés à Tégée, & voiant les Lacédémoniens aſſemblés dans Mantinée avec leurs alliés comme pour leur livrer bataille, donna ordre à ſes troupes de repaître de bonne heure, & s'ébranla au commencement de la nuit, comme s'il eût eu deſſein de s'emparer des poſtes avantageux & de préſenter le combat. Toute l'armée le croioit ainſi, lorſqu'il fit marcher droit à Lacédémone, & avec une ſi prodigieuſe diligence, qu'il y étoit arrivé à la troiſiéme heure de la nuit. N'y trouvant perſonne qui défendît la ville, il entra d'emblée juſqu'au marché, & ſe rendit maître de toute la partie de la ville qui eſt le long de la riviére. Par hazard quelque déſerteur arrive cette nuit-là même à Mantinée, & apprend au Roi Agéſilas ce qui ſe paſſoit. On court à Lacédémone, & on y arrive dans le tems même que la ville ſe prenoit. Epaminondas déchû de ſon eſpérance fait repaître ſur le bord de l'Eurotas, donne quelque repos à ſes troupes & retourne par le même chemin, jugeant que les Lacédémoniens étoient tous accourus pour ſecourir leur patrie, & qu'ils avoient laiſſé Mantinée ſans ſecours. Cela n'avoit pas manqué. C'eſt pourquoi il encourage les Thébains, il marche en grande diligence toute la nuit, & paroît au milieu du jour devant Mantinée, où il n'y avoit perſonne pour lui en défendre l'entrée. Mais les Athéniens voulant partager cette guerre contre les Thébains, ſe préſentérent alors comme alliés des Lacédémoniens: l'avantgarde des Thébains touchoit déja au temple de Neptune, qui n'eſt qu'à ſept ſtades

de

de la ville, lorſqu'on vit paroître les Athéniens ſur la montagne qui commande Mantinée, comme s'ils fuſſent venus exprès. Ce ne fut qu'alors que ceux qui étoient reſtés dans la ville, à la vûë de ce ſecours, oſérent enfin monter ſur la muraille & empêcher les Thébains d'en approcher. Ainſi les Hiſtoriens ont raiſon de ſe plaindre du malheur qui a traverſé ces exploits, & de díre qu'Epaminondas a fait tout ce qu'un grand Capitaine devoit faire pour vaincre ſes ennemis, mais qu'il a été lui-même vaincu par la fortune.

Il eſt arrivé quelque choſe de pareil à Annibal. Car quand on voit que ce Général tâche d'abord de faire lever le ſiége en affoibliſſant les Romains par de petits combats, que ce moien ne réuſſiſſant pas, il va attaquer Rome même; que le hazard faiſant encore manquer ce projet, il fait retourner une partie de ſon armée, & reſte lui comme en ſentinelle pour être prêt au premier mouvement que feront les aſſiégeans; qu'enfin il ne démord pas de ſon entrepriſe ſans battre les Romains & ſans s'être preſque rendu maître de Rhége, qui n'admirera dans tout cela la conduite de ce grand Général?

Mais les Romains ſe conduiſirent beaucoup mieux dans cette affaire que les Lacédémoniens dans la leur. Ceux-ci en deſordre à la premiére nouvelle, pour ſauver Lacédémone, abandonnent autant qu'il étoit en eux Mantinée en proie à leurs ennemis. Ceux-là au contraire gardent leur patrie, ſans lever le ſiége, ſans être ébranlés de leur premiére réſolution, ſans ceſſer de preſſer les aſſiégés.

Au reſte, on ne doit pas prendre ceci pour un éloge des Romains & des Carthaginois. Je leur ai déja rendu plus d'une fois la juſtice qu'ils méritent. Je n'ai eu en vûë que ceux qui chez ces deux peuples ſont à la tête des affaires, & qui dans la ſuite doivent être emploiés pour le bien de leur République, afin que ſe rappellant & ſe remettant ſous les yeux ce que je viens de dire, ils s'étudient à imiter ces grands modéles, qu'ils ſe perſuadent que quoique certaines actions paroiſſent hardies & dangereuſes, cette hardieſſe cependant n'expoſe à aucun riſque, & ne mérite que des louanges & des applaudiſſemens, & que ſoit qu'on réuſſiſſe ou que l'on ne réuſſiſſe pas, on s'aquiert une gloire immortelle, pourvû que ce que l'on fait ſoit fait avec jugement & avec prudence.

CHA-

CHAPITRE III.

Si les Romains ont eu raison, & s'il étoit de leur intérêt de transporter dans leur patrie les richesses & les ornemens des villes conquises.

TElle fut la raison qui porta les Romains à transporter dans leur patrie les ornemens dont nous avons parlé, & de n'en rien laisser dans les villes qu'ils avoient soumises à leur domination. De savoir maintenant s'ils ont eu raison, & s'il étoit de leur intérêt d'en agir ainsi, ce seroit le sujet d'une longue discussion. Il y a plus de raisons de croire qu'ils ont eu & qu'ils ont encore tort de le faire aujourd'hui. Si c'étoit en dépouillant ainsi les villes qu'ils eussent commencé à illustrer leur patrie, il est clair qu'ils auroient bien fait d'y transporter ce qui en avoit augmenté la puissance & la gloire. Mais si c'est par une maniére de vie très-simple & par un éloignement infini du luxe & de la magnificence qu'ils se sont soumis les peuples chez qui il se trouvoit le plus de ces ornemens & les plus beaux, il faut reconnoître qu'ils ont fait une grande faute de les enlever. Car quitter les mœurs à qui l'on doit ses victoires pour prendre celles des vaincus, & se charger en les prenant de l'envie qui accompagne toujours ces brillans dehors d'une grande fortune, & qui est la chose du monde que les Puissances doivent craindre le plus, c'est assûrément une conduite qui ne se peut excuser. Loin de faire des vœux pour la prospérité de gens qui ont envahi des richesses étrangeres à qui l'on porte envie, on a compassion de ceux qui en ont été d'abord dépouillés; & quand le bonheur prend de nouveaux accroissemens, qu'il attire à lui tout ce que les autres possédoient, & qu'il étale ces richesses aux yeux de ceux qui en ont été privés, de là au lieu d'un mal il en arrive deux. Car ce n'est plus des maux d'autrui que ces spectateurs ont compassion, c'est d'eux-mêmes; lorsqu'ils se rappellent leurs propres malheurs. Et alors non seulement l'envie, mais encore la colére les transporte contre ceux que la fortune a élevés sur leurs ruines; car l'on ne peut guéres se souvenir de ses anciennes calamités sans en haïr les auteurs. Si les Romains n'eussent amassé dans leurs conquêtes que de l'or & de l'argent, ils ne seroient pas à blâmer. Pour parvenir à l'Empire universel, il falloit nécessairement ôter ces sortes de secours aux peuples que l'on vouloit vaincre & se les approprier. Mais pour toutes les autres choses, il leur seroit beaucoup plus glorieux de les laisser, où elles étoient, avec l'envie qu'elles attirent, & de mettre la gloire de leur patrie non dans l'abondan-

dance & la beauté des tableaux & des ſtatuës, mais dans la gravité des mœurs & la nobleſſe des ſentimens. Au reſte, je ſouhaite que les Conquérans à venir apprennent de ces réflexions à ne pas dépouiller les villes qu'ils ſe ſoumettent, & à ne pas faire des calamités d'autrui l'ornement de leur patrie.

CHAPITRE IV.

Connoiſſances néceſſaires à un Général d'armée.

LEs affaires de la guerre ne doivent s'entreprendre qu'après beaucoup de réflexions. On peut n'en manquer aucune, lorſqu'on s'y conduit avec prudence. Il y a deux ſortes d'actions militaires. Les unes ſe font à découvert & par la force, les autres par fineſſe & par occaſion. Celles-ci ſont en beaucoup plus grand nombre que les autres. Il ne faut que lire l'hiſtoire pour s'en convaincre. De celles qui ſe ſont faites par occaſion, on en trouve beaucoup plus qui ont été manquées, que de celles qui ont eu un heureux ſuccès. Il eſt aiſé d'en juger par les événemens. On conviendra encore que la plûpart des fautes arrivent par l'ignorance ou la négligence des Chefs. Voions donc de quelle maniére on doit ſe conduire dans les actions de la guerre.

Ce qui ſe fait à la guerre ſans but & ſans deſſein, ne mérite pas le nom d'actions. Ce ſont plutôt des accidens & des hazards; choſes dont nous ne parlerons point, parce qu'elles ne ſont fondées ſur aucune raiſon ſolide. Il ne s'agit ici que des actions entrepriſes avec deſſein.

Toute action demande un tems fixe & déterminé pour la commencer, un certain eſpace de tems pour la faire, un lieu, du ſecret, des ſignaux marqués, des perſonnes par qui & avec qui elle ſe faſſe, & une maniére de la faire. Quiconque aura bien rencontré dans toutes ces choſes, ne manquera pas de réuſſir; mais l'omiſſion d'une ſeule eſt capable de faire échouer tout le projet. Car tel eſt le ſort des entrepriſes, une bagatelle, un rien peut les faire manquer, & toutes les meſures enſemble ſuffiſent à peine pour leur donner un heureux ſuccès. C'eſt ce qui doit engager les Chefs à ne rien négliger dans ces ſortes d'occaſions.

La premiére & la principale de toutes les précautions, c'eſt le ſecret. Que jamais ni la joie de quelque bon ſuccès ineſpéré, ni la crainte, ni la familiarité, ni l'affection, ne vous porte à vous ouvrir de votre deſſein à des gens qui n'y doivent point avoir part; que ceux-là ſeuls en ſoient inſtruits, ſans leſquels il n'eſt pas poſſible de l'exécuter. Encore ne faut-il pas le leur communiquer d'abord, mais à meſure que le be-

soin de chaque chose vous y obligera. Or ce secret ne consiste pas seulement à se taire, il consiste beaucoup plus à cacher ses dispositions intérieures. Car il est arrivé à bien des gens qu'en gardant le silence ils ont laissé lire tantôt sur leur visage, tantôt dans leurs actions, tout ce qu'ils avoient de secret dans le cœur. Il faut sçavoir en second lieu les routes de jour & de nuit, & les moiens de les faire tant par terre que par mer. Une troisiéme chose, & la principale, c'est de connoître les différences du tems par la disposition du ciel, & de sçavoir les accommoder à ses desseins. La maniére de l'exécution est encore à considérer. C'est souvent elle qui rend possible ce qui paroissoit ne l'être pas, & qui fait voir l'impossibilité des choses que l'on croioit faisables. Enfin l'on doit faire beaucoup d'attention aux signaux, aux chifres; aux personnes par lesquelles & avec lesquelles le projet doit être exécuté.

De toutes ces choses, les unes s'aprennent par l'usage, les autres par l'Histoire, & d'autres par régles & par méthode. Le meilleur seroit donc de bien sçavoir par soi-même les chemins & l'endroit où l'on doit aller, la situation de ce lieu, ceux par qui & avec qui l'entreprise doit être exécutée. Si cela ne se peut, il faut du moins avec soin s'informer exactement de toutes ces choses, ne point s'en fier au premier venu, & prendre des gages de fidélité de ceux que l'on a choisis pour guides. Mais ces sortes de connoissances, les Chefs peuvent les aquérir ou par l'usage, ou par leur propre expérience, ou par l'Histoire. Il en est d'autres, où l'on a besoin d'étude & d'observations, comme par exemple celles qui se tirent de l'Astronomie & de la Géométrie. Ce n'est pas qu'il importe beaucoup de posséder en entier l'objet de ces deux sciences, mais il est très-important d'en sçavoir faire quelque usage. Rien n'est plus utile pour connoître ces différences de tems dont nous avons parlé. Ce qu'elles apprennent de plus nécessaire, c'est la durée des jours & des nuits. Si cette durée étoit toujours la même, on n'auroit peut-être pas besoin du secours de ces sciences, elle seroit connuë également de tous. Mais comme il n'y a pas seulement de différence entre le jour & la nuit, & qu'il y en a encore entre un jour & un jour, entre une nuit & une autre nuit; il faut nécessairement sçavoir ce qui les fait croître & diminuer. Sans la connoissance de ces changemens, quel moien de prendre de justes mesures pour une marche de nuit ou de jour? Comment arriver à tems où l'on se propose d'aller? On arrivera ou trop tôt ou trop tard. Le premier dans ces seules occasions est beaucoup plus dangereux que l'autre. Car celui qui vient trop tard en est quitte pour ne rien faire. Comme il connoît de loin sa faute, il se retire sans rien craindre; mais quand on arrive trop tôt & que l'on a été apperçu, outre que l'on manque son entreprise, on court risque d'être entiérement défait. De l'occasion dépendent toutes les

actions

actions humaines, mais surtout celles de la guerre. Et pour être à portée de la saisir, il est du devoir d'un Général de connoître le solstice d'été & celui d'hiver, les équinoxes & les différens degrés d'accroissement & de diminution que reçoivent les jours & les nuits entre les deux points équinoxiaux. C'est le seul moien de prendre une mesure de tems proportionnée au chemin que l'on a à faire, ou par terre ou par mer. Il est encore nécessaire de connoître les différentes parties du jour & de la nuit, afin de sçavoir à quelle heure on doit se lever, à quelle heure on doit marcher. Car sans avoir bien commencé, il n'est pas possible de finir heureusement.

Les heures du jour se connoissent par l'ombre, par le chemin que fait le Soleil, par différens espaces de ce chemin que l'on marque sur la terre. Celles de la nuit ne sont pas aisées à connoître, à moins que regardant le ciel on ne sçache juger de la disposition des douze signes. Car il n'est rien de plus facile quand on a étudié la sphére. En effet bien que les nuits soient inégales, il n'y en a cependant point où il ne paroisse six de ces signes sur l'horizon, & par conséquent il faut qu'aux mêmes parties de la nuit il paroisse des parties égales des douze signes. Quand donc on sçait quelle partie du zodiaque le Soleil occupe pendant le jour, on n'a, lorsqu'il est couché, qu'à couper le cercle en deux parties égales, & alors autant que le zodiaque sera élevé sur l'horizon, autant il se sera passé de la nuit. Le nombre & la grandeur des signes étant connus, on connoîtra en même tems les différens tems de la nuit. Pendant les nuits où le tems est couvert, il faut faire attention à la Lune. Cet astre est si grand, qu'en quelque endroit du ciel qu'il soit, on en apperçoit la lumiére. Quelquefois c'est du tems & du lieu de son lever, d'autres fois c'est du tems & du lieu de son coucher que l'on doit conjecturer les différentes heures de la nuit. Toutes choses qui supposent que l'on connoît parfaitement toutes les différences qui arrivent au lever de la Lune. Au reste, cette étude est facile. Elle ne demande pas plus de tems que n'en met la Lune pour achever son cours; & comme il ne faut que des yeux pour examiner ce cours, tout le monde en est également capable. C'est donc avec raison qu'Homére nous représente Ulysse, ce grand Capitaine, conjecturant par les astres non seulement ce qui concerne la navigation, mais encore ce qui se doit faire sur terre. Car on peut prévoir exactement par ce moien les événemens les plus extraordinaires & les plus capables de jetter souvent dans de très-grands embarras, comme les inondations, les débordemens de fleuves, les gelées extrêmes, les chûtes des neiges, les nuées sombres & épaisses, & autres accidens semblables. Que si nous manquons de prévoir les choses mêmes qui peuvent être prévûes, ne serons-nous pas coupables des mauvais succès de la plûpart de nos entreprises? C'est pourquoi rien de ce que nous ve-

nons de remarquer ne doit être négligé, de peur de tomber dans les fautes où tant d'autres sont tombés. Citons-en quelques-uns pour servir d'exemples.

Aratus, Général des Achéens, aiant formé le dessein de prendre par surprise la ville de Cynéthe, convint avec ceux des Citoiens qui étoient d'intelligence avec lui, qu'un certain jour il viendroit pendant la nuit proche du fleuve qui décend de la ville, & resteroit là pendant quelque tems avec son armée: qu'au dedans de la ville les conjurés prendroient leur tems vers le milieu du jour pour faire sortir sans bruit un des leurs en manteau, lequel avertiroit Aratus d'approcher plus près & de se poster sur un certain tombeau qui lui avoit été marqué: que les autres se jetteroient en même tems sur les Chefs, qui étoient pour l'ordinaire en garde à la porte, & qui alors seroient endormis: après quoi Aratus sortiroit promtement de son embuscade & viendroit à la porte. Toutes ces mesures prises, dès qu'il fut tems Aratus vient, se cache le long du fleuve & attend le signal. Pendant ce tems-là un Cynéthéen, qui avoit de ces moutons qui paissent autour des villes, aiant quelque chose à dire à son berger, sortit de la porte en manteau vers la cinquiéme heure du jour, & monta sur le tombeau pour chercher des yeux son berger. Aratus croiant que c'étoit le signal, court vîte à la porte. Mais la garde la ferma promtement, parce qu'il ne s'étoit encore rien fait dans la ville. Par-là les Achéens non seulement manquérent leur entreprise, mais encore furent cause de la perte de ceux qui agissoient de concert avec eux. Car aiant été convaincus de trahison ils furent sur le champ mis à mort. Quelle fut la cause de ce malheur, sinon qu'Aratus étant encore jeune & ne sçachant ce que c'étoit que doubles signaux, se contenta de ne prendre qu'un simple signal. Tant il faut peu de chose dans les expéditions militaires pour les faire échouër ou réussir.

Cléoméne Roi de Lacédémone s'étoit de même proposé de surprendre Mégalopolis. Il étoit convenu avec quelques gardes de la muraille d'approcher pendant la nuit d'un endroit qu'on appelle la Caverne, & il avoit choisi pour cela la troisiéme veille, tems auquel ces soldats devoient monter la garde. Mais n'aiant pas fait attention qu'au lever des Pleiades les nuits sont fort courtes, il ne partit de Lacédémone que vers le coucher du Soleil. Il eut donc beau se presser, il étoit grand jour quand il arriva. Il ne laissa pas que de faire effort pour entrer; mais il paia cher sa témérité & son imprudence. Car il fut repoussé honteusement avec perte d'un grand nombre des siens, & courut risque de tout perdre: au lieu que s'il eût bien pris son tems, les conjurés s'étant rendus maîtres des portes, il seroit certainement entré dans la ville.

Nous avons déja vû ce qui étoit arrivé à Philippe devant Mélitée.

Ce

Ce Prince malgré l'intelligence qu'il avoit dans cette ville, manqua ſon coup par deux fautes qu'il fit; la premiére d'avoir apporté des échelles plus courtes qu'il ne falloit, la ſeconde de ne point s'être préſenté à tems. Au lieu de venir au milieu de la nuit pendant que tout devoit être enſéveli dans un profond ſommeil, comme il étoit convenu, il part de Lariſſe avant le tems qu'il devoit ſe mettre en marche, arrive dans le païs des Mélitéens : & comme il ne pouvoit reſter là de peur qu'on n'apprît dans la ville qu'il y étoit, ni ſe retirer ſans être apperçu, il fallut, malgré qu'il en eût, qu'il allât toujours en avant. Il arrive devant la ville, mais tout le monde y étoit alors fort éveillé. Ses échelles n'étant point proportionnées à la hauteur des murailles, l'eſcalade ne ſervit de rien. Il ne put pas non plus entrer par la porte, parce que ce n'étoit pas le tems d'agir pour ceux qui au dedans s'entendoient avec lui. D'un autre côté les habitans irrités fondirent ſur lui, & taillérent en piéces une bonne partie de ſes troupes. Il ſe retira enfin avec la honte de n'avoir rien fait, & apprenant par-là aux Mélitéens, comme aux autres peuples, à ſe défier de lui & à ſe tenir ſur leurs gardes.

Nicias Général des Athéniens avoit fort bien pris ſon tems pendant la nuit pour retirer ſon armée ſaine & ſauve de devant Syracuſe, & s'étoit retiré dans un lieu ſûr d'où il ne pouvoit être découvert par les ennemis. Mais la Lune s'étant alors éclipſée, une vaine ſuperſtition lui fit craindre que cela ne fût le préſage de quelque malheur. Il ſuſpendit ſa marche. La nuit ſuivante il voulut la continuer, mais les ennemis l'aiant apperçu vinrent fondre ſur lui, & l'armée & les Chefs furent obligés de ſe rendre aux Syracuſains. Cependant s'il avoit ſeulement conſulté d'habiles gens ſur cette éclipſe, il n'en falloit pas davantage, je ne dis pas pour ne point laiſſer échapper le tems de pourſuivre ſa marche, mais pour faire ſervir même cet évenement à ſon deſſein, à cauſe de l'ignorance des ennemis. Car l'ignorance de ceux avec qui l'on a affaire eſt pour les habiles le chemin qui conduit le plus ſûrement aux heureux ſuccès. Voilà juſqu'où l'on doit entrer dans l'Aſtronomie.

A l'égard de la meſure des échelles, on doit s'y prendre de cette maniére. Si quelqu'un de ceux avec qui l'on a intelligence donne la hauteur des murailles, on voit d'abord la proportion que doivent avoir les échelles. Car par exemple ſi la muraille a dix pieds de hauteur, il en faudra au moins douze aux échelles. Pour proportionner la diſtance où le pied des échelles doit être de la muraille, avec le nombre de ceux qui doivent y monter; il faut prendre la moitié de la largeur des échelles. A plus de diſtance, elles ſe caſſeront ſous le nombre de ceux qui feront l'eſcalade, & ſi on les poſe plus droites, on n'y pourra monter ſans s'expoſer au danger de tomber. Que ſi la murail-

le eſt inacceſſible & qu'on ne puiſſe la meſurer, on prendra de loin la hauteur de quelque choſe que ce ſoit qui ſera élevé perpendiculairement ſur un terrain plat. La maniére de le faire eſt aiſée pour peu qu'on ſe ſoit appliqué aux Mathématiques. Preuve évidente que pour réuſſir dans les expéditions militaires, il eſt utile de ſavoir la Géométrie, non pas à la vérité parfaitement, mais du moins autant qu'il faut pour juger des rapports & des proportions.

Ce n'eſt pas ſeulement pour les échelles que la Géométrie eſt néceſſaire, elle l'eſt encore pour changer ſelon les occurrences la figure du camp. Par ce moien on pourra, en prenant quelque figure que ce ſoit, garder la même proportion entre le camp & ce qui doit y être contenu; ou en gardant la même figure augmenter ou diminuer l'aire du camp, eu égard toujours à ceux qui y entrent ou qui en ſortent, comme nous avons fait voir dans notre Traité *des ordres de bataille.*

Et je ne crois pas qu'on me ſache mauvais gré de demander dans un Général quelque connoiſſance de l'Aſtronomie & de la Géométrie. Ajouter des connoiſſances inutiles au genre de vie que nous profeſſons, uniquement pour faire montre & pour parler, c'eſt une curioſité que je ne ſaurois approuver; mais je ne puis non plus goûter que dans les choſes néceſſaires on s'en tienne à l'uſage & à la pratique, & je conſeille fort de remonter plus haut. Il eſt abſurde que ceux qui s'appliquent à la danſe & aux inſtrumens ſouffrent qu'on les inſtruiſe de la cadence & de la muſique, qu'ils s'exercent même à la lutte, parce que cet exercice paſſe pour contribuer à la perfection des deux autres; & que des gens qui aſpirent au commandement des armées trouvent mauvais qu'on leur inſpire quelque teinture des autres arts & des autres ſciences. De ſimples artiſtes ſeront-ils donc plus appliqués & plus vifs à ſe ſurpaſſer les uns les autres que ceux qui ſe propoſent de briller & de ſe ſignaler dans la plus belle & la plus auguſte des dignités? Il n'y a perſonne de bon ſens qui ne reconnoiſſe combien cela eſt peu raiſonnable. Mais c'en eſt aſſez ſur cette matiére.

La plûpart des hommes jugeant de la grandeur d'une ville ou d'un camp par la circonférence, regardent comme une choſe incroiable, que, quoique Mégalopolis ait de tour cinquante ſtades, & que Lacédémone n'en ait que quarante-huit, cette derniére ville ſoit cependant une fois plus grande que l'autre. Que ſi pour augmenter la difficulté on leur dit qu'il peut ſe faire qu'une ville ou un camp de quarante ſtades de tour ſoit une fois plus grand qu'un autre de cent ſtades, c'eſt pour eux un paradoxe. La cauſe de cela eſt que l'on ne ſe ſouvient plus de ce que l'on a appris de Géométrie pendant ſa jeuneſſe. Ce qui m'a engagé à parler de cela, c'eſt que non ſeulement le peuple, mais encore des Magiſtrats & des Généraux d'armée ſont ſurpris comment Lacédémone peut être plus grande, & même beaucoup plus grande que Mé-

Mégalopolis, avec une circonférence moins étenduë. On en voit aussi quelquefois qui mesurent à la circonférence d'un camp le nombre des troupes qu'il peut contenir. Il y en a qui sont dans une autre erreur. Ils prétendent que les villes d'un terrain rompu & inégal ont plus de maisons que celles qui sont bâties dans un terrain plat & uni. Il n'en est pourtant pas ainsi. Car les maisons n'y sont point bâties à raison des inégalités du terrain, mais à raison de la superficie plate où elles sont dressées en ligne perpendiculaire, & sur laquelle les collines elles-mêmes sont élevées. Il ne faut que des yeux pour se convaincre de cette vérité. Imaginons-nous un nombre de maisons bâties de telle sorte sur le penchant d'une colline, qu'elles soient toutes d'une égale hauteur, il est certain que tous les toîts feront une superficie égale & paralléle à celle du terrain plat sur lequel est la colline & le fondement de ces maisons. Soit dit en passant en faveur de ceux qui quoique neufs & ignorans sur cette matiére, veulent cependant commander les armées & avoir la conduite des affaires.

CHAPITRE V.

Description de la ville d'Agrigente en Sicile.

Agrigente n'a pas seulement ces avantages sur la plûpart des autres villes, elle les surpasse encore en force & en beauté. Bâtie à dix-huit stades de la mer, elle en reçoit toutes les commodités. La nature & l'art semblent avoir conspiré pour la mettre à couvert d'insulte de quelque côté que ce soit. Car ses murailles sont élevées sur un rocher que la nature & l'art ont rendu fort escarpé. Des fleuves l'environnent tout autour, du côté du Midi celui qui porte le même nom que la ville; & du côté de l'Occident & de l'Afrique, celui qu'on appelle Hypsas. La citadelle est à l'Orient d'été, & défenduë tout alentour par un abîme inaccessible. On ne peut entrer dans cette forteresse que par un seul endroit du côté de la ville. Sur la cime du rocher sont deux Temples, l'un de Minerve & l'autre de Jupiter Ataburien comme à Rhodes. Et il étoit raisonnable qu'étant une colonie des Rhodiens, elle donnât à ce Dieu le même nom que ces Insulaires. On y voit encore d'autres ornemens, & entre autres des Temples & des portiques d'une grande beauté. Le Temple du Jupiter Olympien n'est pas à la vérité si orné & si enrichi que ceux de la Gréce; mais pour le dessein & la grandeur il ne le céde à aucun d'eux.

CHAPITRE VI.

Harangue de Chléneas Etolien contre la Maison des Rois de Macédoine.

JE crois, Lacédémoniens, qu'il n'y a personne qui ne reconnoisse que, si les Grecs ont perdu leur liberté, ce sont les Rois de Macédoine qui en sont la cause. Il est aisé de vous le faire voir. Entre ce corps de Grecs qui habitoient autrefois la Thrace, & qui étoit composé des colonies envoiées d'Athénes & de Chalcide, Olynthe étoit la ville qui avoit le plus d'éclat & de puissance. Philippe l'aiant subjuguée, & aiant intimidé les autres par cet exemple, se rendit maître non seulement des villes de Thrace, mais encore des Thessaliens. A quelque tems de là, après avoir vaincu les Athéniens en bataille rangée, il usa modérément de sa victoire, non pour leur faire du bien, il en étoit fort éloigné, mais afin que le bien qu'il leur faisoit engageât les autres peuples à se soumettre volontairement à sa domination. Votre propre Etat étoit à un tel degré de puissance, qu'il devoit avec le tems devenir le soutien & l'arbitre des autres Républiques de la Gréce. Tout prétexte fut suffisant pour lui déclarer la guerre. Il y vint avec une armée, fit le dégât dans le païs, renversa tous les édifices, partagea le terrain, distribua les villes, donna celle-ci aux Argiens, celle-là aux Tégéates & aux Mégalopolitains, une autre aux Messéniens, ne se souciant pas, pourvû qu'il vous fit tort, que ce fût contre les regles de la justice qu'il faisoit plaisir aux autres. Alexandre son successeur croiant que tant que subsisteroit Thébes, il resteroit à la Gréce quelque espérance de se relever, la renversa, vous sçavez tous de quelle maniére. Il n'est pas besoin que je m'étende sur la conduite qu'ont gardée à l'égard des Grecs ceux qui lui ont succédé. Est-il quelqu'un si peu instruit dans les affaires, qui n'ait entendu parler de l'indignité avec laquelle Antipater traita les Athéniens & les autres après la victoire qu'il remporta sur les Grecs à Lamia? Il poussa l'insolence & l'injustice jusqu'au point d'établir exprès des gens pour rechercher les exilés, & de les envoier dans les villes contre ceux qui n'avoient pas pris son parti, ou qui avoient fait quelque peine à la Maison de Macédoine. Les uns furent tirés des Temples avec violence, les autres furent arrachés des autels, & moururent dans les supplices. Ceux qui lui échappérent par la fuite, furent bannis de toute la Gréce: car il ne leur restoit plus de ressource que chez les Etoliens. Qui ne sçait les maux que les Grecs ont soufferts de la part de Cassander, de Demetrius & d'Antigonus Go-

Gonata? La mémoire en eſt encore toute récente. De leur tems on vit mettre des garniſons dans les villes, le gouvernement confié à des tyrans, nulle ville ne fut exemte du nom odieux de ſervitude. Mais laiſſons tout cela, & revenons aux derniéres actions d'Antigonus, de peur que quelques-uns de vous n'en pénétrant pas la fineſſe, ne s'imaginent que l'on en doit ſçavoir gré aux Macédoniens. Ce ſeroit être trop ſimple que de croire que ce fût pour ſauver les Achéens qu'Antigonus prit les armes contre vous, ou qu'il eût en vûe de mettre les Lacédémoniens en liberté lorſqu'il ſouffroit ſi impatiemment la tyrannie de Cléoméne. La crainte & la jalouſie ont été les ſeuls motifs qui l'ont fait agir, la crainte que ſa puiſſance ne fût pas en ſûreté ſi vous établiſſiez la vôtre dans le Péloponéſe, & la jalouſie que lui donnoient tant les grandes qualités de Cléoméne que l'éclat avec lequel la fortune vous favoriſoit. Il vint donc non pour apporter du ſecours aux habitans du Péloponéſe, mais pour ruiner vos eſpérances & rabaiſſer votre pouvoir. Ainſi vous ne devez pas tant aimer les Macédoniens de ce que maîtres de votre ville ils ne l'ont pas miſe au pillage, que vous devez les haïr & les regarder comme ennemis, de ce qu'ils vous ont déja pluſieurs fois empêché de dominer ſur la Gréce, lorſque vous étiez le plus en état de le faire. Je ne vous rappellerai pas les crimes de Philippe. Les ſacriléges qu'il commit dans les Temples de Therme ſont un exemple aſſez ſenſible de ſon impiété, & la perfidie avec laquelle il viola le Traité fait avec les Meſſéniens fait voir ce que l'on devoit attendre de ſa cruauté. Car il n'y eut entre les Grecs que les Etoliens qui oſaſſent prendre contre Antipater la défenſe de ceux qui étoient injuſtement opprimés; eux ſeuls réſiſtérent à Brennus & à la multitude de barbares qui ſous ſa conduite faiſoient irruption dans la Gréce; eux ſeuls prirent les armes pour vous remettre ſur les Grecs en poſſeſſion de l'autorité qu'avoient euë vos ancêtres. Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet. Revenons à notre délibération. Il eſt en quelque ſorte néceſſaire d'écrire & d'opiner comme ſi vous deviez faire la guerre. Mais ne croiez pourtant pas que vous aiez une guerre à faire. Loin que les Achéens, après les pertes qu'ils ont faites, ſoient en état d'infeſter notre païs, je crois qu'ils auront aſſez de graces à rendre aux Dieux, s'ils peuvent conſerver le leur propre, lorſqu'ils ſe verront attaqués tout à la fois par les Eliens & les Meſſéniens vos alliés, & par nous autres Etoliens. D'ailleurs Philippe rabattra bien de ſa fierté, lorſqu'attaqué par terre par les Etoliens il le ſera encore du côté de la mer par les Romains & le Roi Attalus. De ce qui s'eſt déja fait il eſt aiſé de conjecturer ce qui ſe fera dans la ſuite. Car ſi n'aiant en tête que les Etoliens, il n'a pû les réduire; pourra-t-il ſuffire contre tant d'ennemis joints enſemble? Toutes ces raiſons doivent vous perſuader que quand vous ne ſeriez encore liés par aucun Traité, & que

vous entameriez pour la premiére fois cette affaire, il vous feroit plus avantageux de vous joindre à nous qu'aux Macédoniens. Mais quand même vous auriez déja pris votre parti, n'en ai-je pas affez dit pour vous en faire prendre un autre? Car fi vous aviez conclu votre alliance avec les Etoliens, avant que d'avoir reçu des bienfaits d'Antigonus, peut-être y auroit-il à délibérer fi de nouveaux engagemens ne devroient pas l'emporter fur les anciens. Mais ce n'eft qu'après avoir reçu d'Antigonus cette liberté & ce fecours qu'il ne ceffe de vanter & de vous réprocher, qu'affemblant votre Confeil & examinant auquel des deux peuples vous vous joindriez, aux Etoliens ou aux Macédoniens, vous avez préféré les premiers, que vous leur avez donné des ôtages, que vous en avez reçus, & que vous êtes entrés dans la derniére guerre que nous avions contre les Macédoniens. Quel doute peut-il donc encore vous refter? Tout ce que vous aviez de liaifons avec Antigonus & Philippe eft maintenant effacé. Il faut donc que vous montriez que depuis ce tems-là vous avez fouffert quelque injuftice de la part des Etoliens, ou qu'il vous eft venu quelque bienfait de celle des Macédoniens. Ni l'une ni l'autre chofe n'étant arrivée, violerez-vous les Traités & les fermens, les gages les plus certains d'une conftante fidélité, pour vous déclarer en faveur d'un peuple, dont vous avez juftement rejetté l'alliance, lors même qu'il vous étoit libre de l'accepter?

Ainfi parla Chléneas. Chacun regardoit cette harangue comme difficile à réfuter, lorfque Lycifcus Ambaffadeur des Acarnaniens fe préfenta. Il fe retint d'abord voiant qu'on s'entretenoit dans l'affemblée de ce qui venoit d'être propofé; mais dès qu'on eut fait filence, il commença de cette maniére.



CHAPITRE VII.

Difcours de Lycifcus, Ambaffadeur des Acarnaniens, en faveur de Philippe Roi de Macédoine.

JE viens ici, Lacédémoniens, de la part de la République d'Acarnanie; mais aiant part aux mêmes efpérances que les Macédoniens, nous croions que cette Ambaffade leur eft commune avec nous. Comme en guerre la grandeur & l'étenduë de leur puiffance fait que notre fûreté eft établie fur leur courage & fur leur valeur; de même, quand il s'agit de délibérer, nous ne féparons pas nos intérêts de leurs droits. Ne foiez donc pas furpris fi la plus grande partie de mon difcours roule fur Philippe & fur les Macédoniens. Chléneas fur la fin du fien

sien a renfermé tous vos droits en ce peu de paroles : *Si*, dit-il, *depuis que vous avez fait alliance avec les Etoliens, ils vous ont fait quelque tort ou quelque peine, ou si vous avez reçu quelque bienfait de la part des Macédoniens, il est juste que vous mettiez l'affaire en délibération comme si rien ne s'étoit passé. Mais que s'il n'est rien arrivé de semblable, & que malgré cela en alléguant d'Antigonus des faits que vous avez d'abord approuvés, nous nous flattions de vous faire rompre des sermens & des Traités, nous sommes les plus insensés des hommes.* Oui, si rien de ce qu'à dit Chléneas n'est arrivé, & que les affaires des Grecs soient encore au même état qu'elles étoient lorsque vous fites alliance avec les Etoliens, j'avouë qu'il n'y a personne plus insensé que moi, & qu'il ne faut avoir nul égard à ce que je dois dire. Mais si ces affaires ont tourné tout autrement, comme j'espére le démontrer dans la suite de ce discours, je me persuade que je passerai dans vos esprits pour savoir autant vos intérêts que Chléneas semble les ignorer. Tel est le but de mon Ambassade, telles sont mes instructions, de vous faire toucher au doigt, que dans les circonstances, où se trouve aujourd'hui la Gréce, il est de la bienséance & de votre intérêt de prendre, s'il est possible, un parti qui vous convienne, en partageant avec nous les mêmes espérances, ou, si cela ne se peut faire, en gardant au moins pour le présent une parfaite neutralité. Mais parce qu'on a osé vous prévenir contre la Maison de Macédoine, je crois devoir dire d'abord deux mots pour desabuser ceux qui ont ajouté foi aux accusations portées contre elle. Chléneas assûre que Philippe fils d'Amyntas, par la prise d'Olynthe, s'est soumis toute la Thessalie : & moi je soutiens que non seulement les Thessaliens, mais encore tous les autres Grecs, sont redevables à Philippe de leur salut. Car lorsqu'Onomarque & Philoméle, après la prise de Delphes, se furent criminellement enrichis des dépouilles de ce Temple fameux, qui ne sait que leur puissance étoit montée à un point, qu'aucun des Grecs n'osoit les regarder en face ? Non contens des sacriléges commis contre la divinité, ils étoient prêts d'envahir toute la Gréce. Alors Philippe affrontant de lui-même le danger, défit les Tyrans, mit en sûreté le Temple, & fut cause que les Grecs jouïrent de la liberté. Tout ce qu'il a fait ensuite en rendra un témoignage authentique à la postérité. Car si en le choisissant pour Chef sur mer & sur terre on lui a fait un honneur qu'on n'avoit jamais fait à personne, ce n'est pas pour avoir opprimé les Thessaliens, comme on a la hardiesse de l'avancer, mais pour reconnoître les services qu'il avoit rendus à la Gréce. Il est venu, dit-on, avec une armée dans la Laconie. Mais vous savez tous qu'il n'y est pas venu de lui-même. Quoiqu'appellé plusieurs fois par ses amis & ses alliés du Péloponése, à peine put-il s'y résoudre. Et quand il y fut venu, comment s'y conduisit-il ? Ecoutez, Chléneas. Quoiqu'il pût se servir du

reſſentiment & des paſſions des Etats voiſins, pour faire le dégât dans celui-ci & en rabaiſſer la puiſſance, & que ce traitement dût plaire beaucoup à ceux qui l'avoient emploié, jamais il ne conſentit à cette violence. Au contraire après avoir tourné les uns & les autres au bien commun par la terreur de ſes armes, il les obligea de terminer à l'amiable leurs différens. Encore ne ſe conſtitua-t-il pas juge des conteſtations, mais il voulut que tous les Grecs enſemble en décidaſſent. En vérité cette action n'eſt-elle pas bien digne qu'on lui en faſſe un crime? Vous reprochez amérement à Alexandre d'avoir puni les Thébains de leur révolte, & vous ne dites rien de la maniére dout il a vangé tous les Grecs des inſultes des Perſes, des maux extrémes dont il vous a tous délivrés, après avoir réduit les Barbares en ſervitude & leur avoir enlevé ces richeſſes dont ils corrompoient les Grecs, tantôt les Athéniens & leurs ancêtres, tantôt les Thébains, les ſoulevant les uns contre les autres & jugeant des coups : deſordre affreux auquel Alexandre a mis fin en ſoumettant l'Aſie à la Gréce. Comment oſez-vous parler de ſes ſucceſſeurs? Il eſt vrai que ſelon les diverſes conjonctures comme ils ont fait du bien aux uns, ils ont ſouvent cauſé beaucoup de maux à d'autres. Mais ces maux, il vous convient moins qu'à perſonne de vous en ſouvenir : à vous, dis-je, dont perſonne ne ſe louë, & dont bien des gens ſe plaignent. Qui a pouſſé Antigonus à perdre la République des Achéens? Qui eſt-ce qui a traité avec Alexandre d'Epire pour ſubjuguer & partager l'Acarnanie, ſi ce n'eſt vous? Qui, ſinon vous, a donné le commandement des troupes à ces gens audacieux, qui ont eu la témérité de porter leurs mains ſur les lieux les plus ſacrés? Témoins Timée, qui à Ténare a pillé le Temple de Neptune & à Lyſe celui de Diane : Pharyce & Polycrite, dont l'un a dépouillé le Temple de Junon à Argos, & l'autre n'a pas plus reſpecté celui de Neptune à Mantinée. Témoins encore Lattabe & Nicoſtrate, qui, auſſi perfides que les Scythes & les Gaulois, ont au milieu de la paix inſulté l'aſſemblée des Béotiens. Jamais les ſucceſſeurs d'Alexandre n'en ont tant fait. Et après tant d'horreurs que vous ne pouvez juſtifier, vous oſez encore vous vanter d'avoir ſoutenu l'effort des Barbares à l'invaſion de Delphes, & dire que les Grecs doivent vous avoir obligation! Mais ſi l'on doit vous ſavoir gré de ce ſeul ſervice, que ne devons-nous pas aux Macédoniens qui emploient la plus grande partie de la vie à défendre la Gréce contre les Barbares? Car qui ne voit qu'elle ſeroit dans un très-grand péril, ſi nous n'avions à oppoſer à nos ennemis, & les Macédoniens & la paſſion pour la belle gloire dont leurs Rois ſont animés? En voulez-vous une preuve convaincante? Dès que les Gaulois, après la défaite de Ptolémée ſurnommé le Foudre, ne craignirent plus les Macédoniens, ils ne ſe ſouciérent plus des autres Grecs, & ſe jet-

jettérent, Brennus à leur tête, au milieu de la Gréce : malheur qui ſeroit arrivé bien des fois, ſi les Macédoniens n'euſſent été à l'entrée de la Gréce. Je pourrois m'étendre davantage ſur leurs anciens exploits, mais je crois en avoir dit aſſez. On accuſe Philippe d'impiété, & on lui reproche la deſtruction d'un Temple: & on ſe taît ſur les ſacriléges que commirent les Etoliens dans les Temples & dans les bois ſacrés de Die & de Dodone. C'eſt cependant par où l'on devoit commencer. Mais loin de cela les maux que vous avez ſoufferts, vous les rapportez d'abord en les faiſant beaucoup plus grands qu'ils n'ont été en effet; & ceux dont vous êtes les premiers auteurs, vous n'en faites nulle mention, pourquoi cela? Parce que vous ſçavez que l'on eſt porté naturellement à attribuer les injuſtices & les pertes que l'on a ſouffertes, à ceux qui ont attaqué les premiers. A l'égard d'Antigonus, je n'ai deſſein d'en parler qu'autant qu'il le faut pour ne point paroître mépriſer ce qu'il a fait, ni regarder comme rien le ſervice important qu'il vous a rendu. Je ne crois pas qu'il ſe trouve un plus grand bienfait dans l'Hiſtoire. Il me paroît tel qu'on ne pouvoit y rien ajouter. Faiſons-le voir. Ce Prince fait la guerre contre vous, il vous défait en bataille rangée, & devient par-là maître du païs & de la ville. Il pouvoit alors uſer des droits de conquête. Cependant il fut ſi fort éloigné de le faire, quoique ce fût contre vos intérêts, qu'entre autres graces aiant chaſſé le Tyran, & aboli ſes loix, il vous rétablit dans la forme de gouvernement que vous aviez reçue de vos péres. En reconnoiſſance dequoi, en pleine aſſemblée des Grecs vous l'avez déclaré votre bienfaiteur & votre libérateur. Que falloit-il donc que vous fiſſiez? Je vous dirai, Lacédémoniens, ce qu'il m'en ſemble, & vous ne m'en voudrez point de mal: car ce ne ſera pas pour vous rien reprocher mal à propos, mais parce que la conjoncture préſente m'oblige à vous faire ſentir ce que le bien commun demande de vous. Que vous dirai-je donc? Que dans la derniére guerre ce n'étoit pas avec les Etoliens, mais avec les Macédoniens que vous deviez vous joindre, & qu'aujourd'hui que vous en êtes ſollicités, vous devez plutôt vous joindre à Philippe qu'aux Etoliens. Cela ne ſe peut, direz-vous, ſans violer la foi des Traités. Mais lequel des deux eſt le plus criminel, ou de rompre un Traité fait en particulier entre vous & les Etoliens, ou d'en rompre un autre fait en préſence de tous les Grecs, écrit ſur une colonne & mis au nombre des monumens ſacrés? Comment craiggnez-vous de mépriſer un peuple à qui vous n'avez aucune obligation, pendant que vous n'avez nul égard pour Philippe & les Macédoniens, de qui vous tenez la liberté même, que vous avez à préſent, de délibérer ſur cette affaire? Croiez-vous qu'il ſoit néceſſaire de garder fidélité à ſes amis, & qu'on ne ſoit pas dans la même obligation à l'égard

de ceux à qui l'on doit ce que l'on eſt? Certes ce n'eſt pas une action ſi pieuſe d'être fidéles à des conventions écrites, que ç'en eſt une impie de prendre les armes contre ceux qui nous ont ſauvés. C'eſt néanmoins ce que les Etoliens demandent que vous faſſiez. Mais je conſens que tout ce que j'ai dit juſqu'ici paſſe chez certains eſprits trop prévenus, pour étranger au ſujet qui nous aſſemble. Je reviens donc à ce qui en fait le principal chef, ſçavoir que, ſi les affaires ſont à préſent au même état que quand vous fîtes alliance avec les Etoliens, vous devez demeurer fidéles à cette alliance, car c'eſt ce que nous avons propoſé d'abord : mais que ſi l'état de la Gréce n'eſt plus le même, il eſt juſte que vous délibériez ſur ce à quoi nous vous exhortons, comme ſi vous n'aviez ci-devant contracté aucun engagement. Or je voudrois bien ſçavoir, Cléonice & Chlénéas, quels étoient vos alliés, lorſque vous pouſſiez les Lacédémoniens à ſe joindre à vous? N'étoient-ce pas alors tous les Grecs? Mais à préſent à qui êtes-vous joints? Dans quelle alliance cherchez-vous à engager les Lacédémoniens, ſi ce n'eſt dans celle des Barbares? Il vous ſied vraiment bien de dire que vos affaires ſont aujourd'hui au même état qu'elles étoient autrefois, & qu'il n'y a point de changement. Alors vous diſputiez le premier rang & l'honneur de commander, avec les Achéens & les Macédoniens, gens de même nation, & Philippe Roi de ces derniers; & dans la guerre que les Grecs ont maintenant à ſoutenir, il s'agit de ſe délivrer de la ſervitude dont ils ſont menacés par des étrangers, que vous n'avez appellés, il eſt vrai, que contre Philippe, mais que vous n'avez pas prévûs qui viendroient, & contre vous-mêmes & contre toute la Gréce. En tems de guerre lorſqu'en certaines occaſions, pour mettre une ville à couvert d'inſulte, on y jette une garniſon plus forte que ſes propres troupes, on fait à la fois deux choſes, on ſe délivre de la crainte des ennemis & on ſe ſoumet au pouvoir de ſes amis. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Etoliens. Ils n'avoient en vûë que de ſe mettre au-deſſus de Philippe & d'humilier les Macédoniens, mais ſans y penſer ils ont attiré d'Occident une nuée, qui peut-être à préſent ne couvrira d'abord que la Macédoine, mais qui dans la ſuite s'étendra ſur toute la Gréce & lui cauſera de grands maux. C'eſt à tous les Grecs à prévoir la tempête qui les menace, mais c'eſt principalement à vous, Lacédémoniens. Car quelles croiez-vous que furent les vûes de vos péres lorſqu'ils pouſſérent dans un puits & qu'ils jettérent de la terre ſur l'Ambaſſadeur que Xerxès leur avoit envoié pour leur demander de l'eau & de la terre, & qu'ils renvoiérent dire à ſon Maître qu'il avoit obtenu des Lacédémoniens ce qu'il avoit eu ordre de leur demander? Pourquoi penſez-vous que Léonides couroit de lui-même à une mort certaine & inévitable? N'eſt-ce pas pour faire voir que ce n'étoit pas ſeulement pour

ſa

sa liberté qu'il s'exposoit, mais pour celle de tous les autres Grecs? Il seroit beau que les décendans de ces grands hommes se joignissent à des Barbares pour faire avec eux la guerre aux Epirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens, aux Béotiens, aux Thessaliens, en un mot, aux Etoliens près, à presque tous les Grecs. Je reconnois là les Etoliens. Ce qu'il y a de plus honteux leur paroît légitime, pourvû qu'ils contentent l'avidité qu'ils ont de s'enrichir. Mais ce n'est pas là votre caractére, Lacédémoniens. Que ne feront-ils pas après leur jonction avec les Romains, eux qui aiant obtenu un secours de la part des Illyriens ont osé contre toutes les loix se saisir par force de Pyle du côté de la mer, assiéger par terre Clitorie, & faire passer les Cynéthéens sous le joug? Et qui après un Traité fait d'abord avec Antigonus pour perdre les Achéens & les Acarnaniens, en font maintenant un avec les Romains contre toute la Gréce. Après cela qui ne s'attendroit pas à une irruption de la part des Romains? Qui n'auroit en horreur l'imprudence des Etoliens qui ont l'audace de conclure de pareils Traités? Déja ils ont enlevé Oéniade & Naxe aux Acarnaniens; avant cela ils étoient entrés avec violence dans Anticyre, & conjointement avec les Romains en avoient réduits en servitude les Citoiens: les Romains emmenant avec eux les femmes & les enfans pour leur faire souffrir tous les maux ausquels on est exposé sous une domination étrangére, & les Etoliens partageant entre eux les terres de ce peuple malheureux. Ne convient-il pas bien d'entrer dans une telle alliance? Mais cela conviendroit-il sur tout aux Lacédémoniens, qui avoient fait un decret que s'ils étoient vainqueurs, ils immoleroient aux Dieux chaque dixiéme des Thébains, parce que ce peuple, au tems de l'irruption des Perses, avoit, seul d'entre les Grecs, résolu de demeurer neutre, quoique ce fût par nécessité qu'ils avoient pris cette résolution. Je finis, Lacédémoniens, en vous recommandant comme une chose digne de vous, de vous rappeller l'exemple de vos ancêtres, d'être toujours sur vos gardes contre l'irruption des Romains, d'avoir pour suspectes les pernicieuses intentions des Etoliens, de n'oublier pas surtout ce qu'Antigonus a fait en votre faveur, de haïr toujours les méchans, de fuir toute société avec les Etoliens, & de vous joindre à l'Achaïe & à la Macédoine. Que si quelqu'un de ceux qui ont parmi vous le plus de crédit & d'autorité, n'est pas de ce dernier avis, au moins tenez-vous en repos & ne prenez point de part à l'injustice des Etoliens....

CHA-

CHAPITRE VIII.

Siége d'Egine.

LE dessein pris de faire l'attaque d'Egine par les deux tours, Philippe fit mettre devant chacune une tortuë & un belier. D'un belier à l'autre vis-à-vis l'entre-deux des tours, on conduisit une gallerie paralléle à la muraille. A voir cet ouvrage on l'eût pris lui-même pour une muraille: car les claies qu'on avoit élevées sur les tortuës formoient, par la maniére dont elles étoient disposées, un édifice tout semblable à une tour; & sur la galerie qui joignoit les deux tours, on avoit dressé d'autres claies où l'on avoit pratiqué des créneaux. Au pied des tours étoient les travailleurs, qui avec des terres applanissoient les inégalités du chemin: là étoient aussi ceux qui servoient le belier. Au second étage, outre les catapultes, on avoit porté de grands vaisseaux & les autres munitions nécessaires contre tout embrasement. Enfin dans le troisiéme, qui étoit d'égale hauteur avec les tours de la ville, étoit nombre de soldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'opposer à l'effort du belier. Depuis la galerie, qui étoit entre les deux tours, jusqu'au mur qui joignoit celles de la ville, on creusa deux tranchées, où l'on dressa trois batteries de balistes, dont une jettoit des pierres de trente mines. Et pour mettre à l'abri des traits des assiégés tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux à l'armée, on conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux tortuës. En peu de jours tous ces ouvrages furent entiérement finis, parce que le païs en fournissoit abondamment les matériaux. Car Egine est située sur le golfe de Malée, vers le Midi, vis-à-vis les Throniens, & la terre y est très-fertile; ce qui donna la facilité à Philippe de trouver tout ce qu'il falloit pour ses préparatifs, qu'il mit en œuvre dès qu'ils furent achevés.

CHAPITRE IX.

Source de l'Euphrate & les païs que ce fleuve parcourt.

L'Euphrate a sa source dans l'Armenie. Il traverse la Syrie & tout le païs qui est depuis là jusqu'à Babylone. On croiroit qu'il se décharge dans la mer rouge. Mais il ne s'y décharge pas. Différens ruis-

ruiſſeaux conduits dans les terres l'épuiſent avant qu'il ſe jette dans la mer. C'eſt un fleuve tout différent de la plûpart des autres. Ceux-ci s'augmentent à meſure qu'ils parcourent plus de païs, ſe groſſiſſent en hiver, & baiſſent beaucoup au fort de l'été. L'Euphrate au contraire eſt fort haut au lever de la canicule, & il n'eſt nulle part plus grand que dans la Syrie. Plus il avance, plus il diminuë. La raiſon en eſt que ſes accroiſſemens ne viennent pas des pluies d'hiver, mais de la fonte des neiges : & il diminuë, parce qu'on le détourne & qu'on le partage pour ainſi dire par ruiſſeaux pour lui faire arroſer les terres. C'eſt ce qui rend ſi long le tranſport des armées par l'Euphrate, parce que les vaiſſeaux ſont fort chargés & le fleuve très-bas ; de ſorte que la force de ſes eaux n'eſt preſque d'aucun ſecours pour la navigation.





HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Situation avantageuse de Tarente.



UOIQUE cette côte d'Italie qui regarde la mer de Sicile & qui s'avance vers la Gréce soit longue depuis le détroit & Rhége jusqu'à Tarente de plus de deux mille stades, elle n'a cependant d'autre port que celui de Tarente. Elle est occupée par beaucoup de peuples barbares, & les Grecs y possédent des villes célébres. Les Brutiens, les Lucaniens, une partie des Samnites, les peuples de la Calabre & plusieurs autres habitent ce côté de l'Italie: & les Grecs y ont Rhége, Caulon, Locre, Crotone, Métaponte & Thyre. De sorte que tous ceux, qui de Sicile ou de Gréce viennent à quelques-unes de ces villes, sont obligés d'aborder au port de Tarente, & de décharger là toutes les marchandises qu'ils apportent pour tous les peuples de cette côte. On peut juger combien cette ville est avantageusement située par la fortune qu'ont faite les Crotoniates, qui n'aiant que quelques mouillages d'été où peu de vaisseaux abor-

abordent, ont néanmoins amaſſé de grandes richeſſes. Or la ſeule ſituation de cette ville a été cauſe de ce bonheur, ſituation cependant qui n'a rien de comparable à celle de Tarente. Elle eſt auſſi heureuſement placée par rapport aux ports de la mer Adriatique. Mais elle tiroit de là beaucoup plus d'avantages autrefois. Car comme Brindes n'étoit pas alors bâtie, tout ce qui venoit des endroits qui ſur la côte oppoſée ſont entre le cap d'Iapige & Siponte, paſſoit par Tarente pour entrer dans l'Italie, & l'on ſe ſervoit de cette ville comme d'un marché pour faire les échanges & tout autre commerce. C'eſt pour cela que Fabius, qui faiſoit grand cas de ce paſſage, ne s'appliquoit à rien tant qu'à le bien garder.

CHAPITRE. II.

Diverſes actions de Publius Scipion.

AYant deſſein de raconter les exploits que Scipion a faits en Eſpagne, & de donner en racourci toute l'hiſtoire de ſa vie, je crois qu'il eſt à propos de commencer par faire connoître l'eſprit & le caractére de ce Conſul. Car comme il a ſurpaſſé tout ce qu'il avoit paru avant lui de perſonnages illuſtres, il n'y a perſonne qui ne ſoit en peine de ſçavoir quelles étoient les qualités naturelles ou aquiſes d'un homme qui s'eſt ſignalé en tant d'occaſions. Or c'eſt ce que ſes Hiſtoriens n'apprennent pas, ou du moins l'on ne peut chez eux s'en former qu'une fauſſe idée, tant ils ont mal rencontré ſur ce point. Pour peu qu'on ſoit capable de mettre le prix aux actions que je vais rapporter, on verra que le jugement, que je porte de ces Hiſtoriens, n'eſt pas mal fondé.

Tous ſans exception nous le dépeignent comme un de ces favoris de la fortune, leſquels réuſſiſſent dans toutes leurs entrepriſes, quoique la plûpart du tems le hazard y ait plus de part que la bonne conduite. Selon eux, il y a dans cette eſpéce de Héros quelque choſe de plus ſurprenant & de plus divin, pour ainſi dire, que dans ceux qui ſuivent la raiſon pour guide en toutes choſes. La diſtinction que l'on doit mettre entre le louable & l'heureux leur eſt inconnuë. Cependant celui-ci eſt commun même parmi le vulgaire; l'autre ne convient qu'aux hommes judicieux & ſolides. Ce ſont ces derniers qu'il faut regarder comme divins au ſupréme degré, & comme chéris des Dieux.

Il me paroît que Scipion & Lycurgue, ce fameux Légiſlateur des Lacédémoniens, ſe reſſemblent tout-à-fait & pour le caractére &

pour la conduite. Car ne croions pas que ce fut en consultant superstitieusement en toutes choses une Prêtresse d'Apollon que Lycurgue établit le gouvernement de Lacédémone; ni que Scipion se soit fondé sur des songes & sur des augures pour reculer les bornes de l'Empire Romain: mais tous les deux voiant que la plûpart des hommes ne donnent pas aisément dans les projets extraordinaires, craignent de s'exposer aux grands dangers, à moins qu'ils ne croient avoir lieu d'espérer l'assistance des Dieux : l'un ne proposoit jamais rien qu'il n'autorisât d'un oracle de la Pythie, & par là rendoit ses propres pensées plus respectables & plus dignes de foi; & l'autre par la même adresse faisant passer tous ses desseins pour inspirés des Dieux, donnoit à ceux qu'il commandoit plus de confiance & d'ardeur à entreprendre ce qu'il projettoit de plus difficile.

Que la raison & la prudence aient conduit tous les pas de Scipion, & que ses entreprises n'aient été heureuses que parce qu'elles devoient l'être, c'est ce qui se connoîtra clairement par tout ce que nous avons à dire de ce grand homme. On convient d'abord qu'il étoit bienfaisant & magnanime. Pour la pénétration d'esprit, la sobriété & l'application aux affaires, il n'y a que ceux qui ont vécu avec lui & qui l'ont parfaitement connu , qui lui accordent ces vertus. Caius Lœlius étoit de ce nombre. C'est lui qui m'en a donné cette idée, qui m'a paru d'autant plus juste, qu'aiant été, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la mort de Scipion, témoin perpétuel de toutes ses actions & de toutes ses paroles, il ne me disoit rien qui ne répondît exactement aux actions de ce Consul.

La première occasion , m'a-t-il dit, où il se distingua, fut au combat de cavalerie que son pére livra à Annibal sur le bord du Pô. Il n'avoit alors que dix-sept ans, & c'étoit sa premiére campagne , on lui avoit donné pour sa garde une turme de bonne cavalerie. Dans ce combat appercevant son pére enveloppé par les ennemis avec deux ou trois cavaliers & dangereusement blessé , d'abord il exhorte sa turme à courir au secours. Celle-ci aiant peur & hésitant d'avancer, lui-même s'élance avec fureur sur les ennemis. Sa suite est obligée malgré elle de le soutenir, le gros des ennemis s'ouvre épouvanté, & le pére sauvé contre toute espérance reconnoit à haute voix devant tout le monde qu'il doit la vie à son fils.

Cette action lui aiant mérité la réputation d'homme, sur l'intrépidité duquel on pouvoit compter , dans la suite il n'y eut pas de périls où il ne se jettât, toutes les fois que la patrie lui remit le soin de sa défense & ses intérêts. Cette conduite n'est pas ce semble d'un Capitaine qui se repose de tout sur la fortune, elle suppose dans lui toutes les parties nécessaires pour commander.

Une

Une autre action brillante ſuivit de près la premiére. Son frére aîné Lucius Scipion briguoit l'Edilité. C'eſt chez les Romains la plus honorable où les jeunes gens puiſſent aſpirer & l'uſage demande que les deux à qui l'on donne cette charge ſoient patriciens. Il y en avoit alors un grand nombre qui briguoient. D'abord Publius n'oſa pas demander cette Magiſtrature pour ſon frére. Mais quand le tems des comices approcha, faiſant réflexion d'un côté que le peuple ne panchoit pas en faveur de Lucius, & de l'autre qu'il en étoit lui-même fort aimé, il penſa que le ſeul moien de procurer l'Edilité à ſon frére étoit de la demander tous deux enſemble. Pour faire entrer ſa mére dans ce ſentiment, car il ne s'agiſſoit de gagner que la mére, parce que le pére étoit alors parti pour aller commander en Eſpagne, il s'aviſa de cet expédient. Pendant qu'elle alloit dévotément de temple en temple, qu'elle faiſoit aux Dieux des ſacrifices pour ſon aîné, qu'en un mot elle étoit dans une grande inquiétude ſur l'effet de ſes priéres, il lui dit que déja deux fois le même ſonge lui étoit arrivé, qu'il lui ſembloit que faits Ediles ſon frére & lui, ils étoient revenus tous deux de la place au logis, qu'elle étoit venuë au devant d'eux juſqu'à la porte, & qu'elle les avoit tendrement embraſſés. Un cœur de mére ne put être inſenſible à ces paroles. Puiſſai-je, s'écria-t-elle, puiſſai-je voir un ſi beau jour. Voudriez-vous, ma mére, que nous fiſſions une tentative, lui dit Scipion. Elle y conſentit, ne s'imaginant pas qu'il fût aſſez hardi pour cela, & prenant ce qu'il avoit dit pour une plaiſanterie de jeune homme. Cependant Scipion donna ordre qu'on lui fît une robe blanche, telle qu'ont coûtume de la porter ceux qui briguent des charges; & un matin que ſa mére, encore au lit, ne penſoit plus à ce qui s'étoit paſſé, il ſe revêt pour la premiére fois de cette robe, & ſe préſente en cet état ſur la place. Le peuple qui dès auparavant le conſidéroit & lui vouloit du bien, fut agréablement ſurpris d'une démarche ſi extraordinaire. Il s'avance au lieu marqué pour les Candidats, il ſe met à côté de ſon frére, & auſſitôt tous les ſuffrages ſe réuniſſent non ſeulement en ſa faveur, mais encore en faveur de ſon frére à ſa conſidération. Ils retournent au logis. La mére eſt avertie du fait. Tranſportée de joie elle vient à la porte recevoir ſes deux fils, & vole entre leurs bras pour les embraſſer.

Après cet événement tous ceux qui avoient ouï parler des ſonges de Scipion, crurent d'abord que jour & nuit il avoit des entretiens avec les Dieux. Cependant les ſonges n'y étoient entrés pour rien. Naturellement bienfaiſant, magnifique en ſes largeſſes, affable & careſſant, il jugea bien que par ces qualités il s'étoit concilié la faveur du peuple. Il ſçût avec cela prendre finement ſon tems auprès de ſa mére & auprès de ſes concitoiens. Voilà tout le myſtére. De là l'Edilité, de

de là encore la réputation d'homme inſpiré des Dieux. Car c'eſt l'ordinaire. Quand ou faute d'eſprit, ou par défaut d'expérience, ou par nonchalance on ne peut ni ſe connoître en occaſions, ni pénétrer les cauſes & les différens biais de chaque choſe, on ne manque pas d'attribuer aux Dieux & à la fortune des actions, qui ne ſont dûës qu'à la ſagacité que donnent les réflexions & la prévoiance. C'eſt dequoi il étoit bon d'avertir mes lecteurs, de peur que trompés par la fauſſe idée que l'on s'eſt faite de Scipion, ils ne faſſent pas aſſez d'attention à ce qu'il y avoit dans lui de plus beau & de plus eſtimable, je veux dire la dextérité & l'application infatigable aux affaires, vertus qui dans la ſuite ſeront miſes encore dans un plus grand jour.

Pour revenir aux affaires d'Eſpagne, aiant fait aſſembler les troupes il leur dit: Qu'il ne falloit pas s'épouvanter du dernier échec que l'on avoit reçu; que ce n'étoit point par la valeur des Carthaginois que les Romains avoient été vaincus, mais par la trahiſon des Celtibériens, ſur la foi deſquels les Chefs s'étoient trop légérement ſéparés les uns des autres; que les ennemis ſe trouvoient aujourd'hui dans les mêmes circonſtances; qu'ils s'étoient partagés pour différentes expéditions; que les traitemens indignes qu'ils faiſoient à leurs alliés les avoient tous aliénés, & leur en avoient fait autant d'ennemis; qu'une partie de ceux-ci avoit déja traité avec lui par députés; que le reſte non pas à la vérité par amitié, mais pour tirer vengeance des inſultes des Carthaginois, viendroit avec joie, à la premiére lueur d'eſpérance & dès qu'on verroit les Romains au-delà de l'Ebre; que les Chefs des ennemis n'étant pas d'accord entre eux, ne voudroient pas ſe joindre pour le venir combattre, & que combattant ſéparément ils plieroient au premier choc; que toutes ces raiſons devoient les animer à paſſer le fleuve avec confiance, qu'ils ſe repoſaſſent du reſte ſur les autres Chefs & ſur lui-même.

Après ce diſcours, aiant laiſſé à Marcus, qui commandoit avec lui, cinq mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux pour ſecourir les alliés d'en-déçà du fleuve, il paſſa de l'autre côté avec le reſte de l'armée ſans rien découvrir à perſonne de ſon deſſein, étant dans la réſolution de ne rien faire de ce qu'il avoit dit aux ſoldats. Or ce deſſein étoit d'emporter d'emblée la nouvelle Carthage.

Premier trait, mais en même tems trait des mieux marqués du tableau que nous faiſions tout à l'heure de Scipion. Il n'a encore que vingt-ſept ans, & les affaires dont il ſe charge ſont des affaires dont les diſgraces précédentes ne laiſſoient eſpérer aucun ſuccès. Engagé à les ſoutenir, il laiſſe les routes fraiées & connuës de tout le monde, & s'en fait de nouvelles que ni ſes ennemis, ni ceux qui le ſuivent, ne peuvent deviner. Et ces nouvelles routes il ne les prend que ſur des réflexions très-ſolides.

In-

Informé avant que de partir de Rome que son pére n'avoit été vaincu que par la trahison des Celtibériens & parce que l'armée Romaine avoit été partagée, il commença dès lors à ne plus craindre les Carthaginois, comme quantité de gens faisoient, & à s'animer par l'espérance d'un meilleur sort. Aiant appris ensuite que les alliés d'en deça de l'Ebre n'avoient pas changé à l'égard des Romains, que les Chefs des Carthaginois ne s'accordoient pas entre eux, & traitoient durement ceux qui leur étoient soumis, il ne craignit plus rien pour le succès de cette guerre. Et cette confiance n'étoit pas fondée sur la faveur de la fortune, c'étoit le fruit de ses réflexions. A peine est-il arrivé en Espagne, qu'il met tout le monde en mouvement, qu'il fait des questions à tout le monde sur l'état où étoient les affaires des ennemis. On lui dit que de leurs troupes ils avoient fait trois corps d'armée : que Magon à la tête d'un de ces corps étoit au-delà des colonnes d'Hercule chez les Coniens, qu'Asdrubal fils de Giscon campoit avec l'autre dans la Lusitanie proche l'embouchure du Tage, & que l'autre Asdrubal avec le troisiéme assiégeoit quelque ville des Carpétaniens : qu'enfin il n'y avoit aucun d'eux qui ne fût au moins à dix journées de la nouvelle Carthage.

Là-dessus il jugea d'abord qu'il n'étoit pas à propos de tenter une bataille rangée; qu'en prenant ce parti il faudroit ou combattre tous les ennemis rassemblés, & alors ce seroit tout hazarder, tant à cause des pertes précédentes, que parce qu'il avoit beaucoup moins de troupes que les ennemis; ou n'en attaquer qu'un détachement, auquel cas il craignoit que celui-ci mis en fuite & les autres venant à son secours, il ne fût enveloppé & ne tombât dans les mêmes malheurs que Caius son oncle & Publius son pére. Il se tourna donc d'un autre côté.

Sachant déja que la nouvelle Carthage fournissoit des secours infinis aux ennemis, & qu'elle étoit un très-grand obstacle au succès de la guerre présente, il se fit instruire pendant le quartier d'hiver par des prisonniers de tout ce qui la regardoit. Il apprit que c'étoit presque la seule ville d'Espagne qui eût un port propre à recevoir une flote & une armée navale, qu'elle étoit située de maniére que les Carthaginois pouvoient commodément y venir d'Afrique, & faire le trajet de mer qui les en sépare; qu'on y gardoit une grande quantité d'argent, que tous les équipages des armées y étoient, & les ôtages de toute l'Espagne : & ce qui étoit le plus important, qu'on n'y avoit levé que mille hommes pour garder seulement la citadelle, parce qu'il ne venoit dans l'esprit à personne, que les Carthaginois étant maitres de presque toute l'Espagne, quelqu'un osât songer à mettre le siége devant cette ville; qu'il y avoit à la vérité d'autre monde dans la ville même en grand nombre, mais artisans pour la plûpart, ouvriers, gens de mer, tous très-neuf en matiére de guerre, & qui ne serviroient qu'à avancer la prise de la ville, si tout d'un coup il se présentoit devant.

II.

Il n'ignoroit non plus ni la ſituation de la ville, ni les munitions qu'elle renfermoit, ni la diſpoſition de l'étang dont elle eſt environnée. Quelques pêcheurs l'avoient informé qu'en général cet étang étoit marécageux, guéable en beaucoup d'endroits, & que fort ſouvent ſur le ſoir la marée ſe retiroit. Tout cela lui fit conclure que s'il venoit à bout de ſon deſſein, il incommoderoit autant les ennemis qu'il avanceroit ſes propres affaires : que ſi cela manquoit, il lui ſeroit aiſé, tenant la mer, de ſe retirer ſain & ſauf, pourvû ſeulement qu'il mît ſon camp en ſureté: choſe qui n'étoit pas difficile, vû l'éloignement où étoient les troupes des ennemis. Ainſi laiſſant tout autre deſſein, il ne penſa plus pendant le quartier d'hiver qu'à faire les préparatifs de ce ſiége ; & ce qui eſt à remarquer dans un homme de ſon âge, il ne s'ouvrit ſur cette entrepriſe à perſonne qu'à C. Lælius, juſqu'à ce qu'il crût qu'il étoit à propos de la faire connoître à tout le monde.

Les Hiſtoriens tombent d'accord que ce fut ſur ces réflexions que Scipion dreſſa le plan de ſa campagne ; & cependant quand ils en ont fait le récit, ſans apporter de raiſon plauſible, bien plus, contre le témoignage de ceux qui ont vécu avec ce Général, ils rapportent je ne ſçai comment le ſuccès de cette campagne, non à la prudence de celui qui l'a conduite, mais aux Dieux & à la fortune. Cela eſt encore formellement contraire à la lettre que Publius écrivit à Philippe, & dans laquelle il dit nettement que tout ce qu'il a fait en général dans l'Eſpagne, & en particulier le ſiége de la nouvelle Carthage, il l'a fait ſur les réflexions que nous avons rapportées. Revenons.

Après avoir donné ordre en ſecret à C. Lælius, qui devoit commander la flote, & à qui ſeul il avoit fait part de ſon deſſein, de cingler vers la nouvelle Carthage, il ſe mit à la tête des troupes de terre, & s'avança à grandes journées. Son armée étoit de vingt-cinq mille hommes de pied & de deux mille cinq cens chevaux. Après ſept jours de marche il parut devant la ville, & campa du côté qui regardoit le Septentrion. Derriére ſon camp il fit conduire un foſſé & un double retranchement d'une mer à l'autre. Du côté de la ville il ne fit aucune fortification, la ſeule ſituation du poſte le mettant à couvert de toute inſulte.

Comme nous avons à rapporter le ſiége & la priſe de cette ville, il faut en faire connoître la ſituation & celle des environs. Carthage la neuve eſt ſituée vers le milieu de la côte d'Eſpagne dans un golfe tourné du côté du vent d'Afrique. Ce golfe a environ vingt ſtades de profondeur & dix de largeur à ſon entrée. Il forme une eſpéce de port, parce qu'à l'entrée s'éléve une île qui des deux côtés ne laiſſe qu'un paſſage étroit pour y aborder. Les flots de la mer viennent ſe briſer contre cette île, ce qui donne à tout le golfe une parfaite tranquillité, excepté lorſque les vents d'Afrique ſoufflant des deux côtés agitent la

mer.

mer. Ce port eſt fermé à tous les autres vents par le continent qui l'environne. Du fond du golfe s'éléve une montagne en forme de peninſule ſur laquelle eſt la ville, qui du côté de l'Orient & du Midi eſt défenduë par la mer, & du côté d'Occident par un étang qui s'étend auſſi au Septentrion; en ſorte que depuis l'étang juſqu'à la mer il ne reſte qu'un eſpace de deux ſtades, qui joint la ville au continent. La ville vers le milieu eſt baſſe & enfoncée. Au midi on y va de la mer par une plaine, le reſte eſt environné de collines, deux hautes & rudes, & trois autres beaucoup plus douces, mais caverneuſes & difficiles à approcher. La plus grande de ces trois eſt à l'Orient, & l'on voit au-deſſus le Temple d'Eſculape. Celle qui lui eſt oppoſée à l'Occident a une ſituation ſemblable. Sur celle ci ſe voit un ſuperbe palais, qu'Aſdrubal, dit-on, poſſédé de la paſſion de régner, a fait bâtir. Les autres collines couvrent la ville du côté du Septentrion. Celle des trois qui eſt à l'Orient, s'appelle la colline de Vulcain; l'autre qui en eſt proche, porte le nom d'Aléte, celui qui pour avoir trouvé les mines d'argent a mérité les honneurs divins; la troiſiéme ſe nomme la colline de Saturne. Pour la commodité des artiſans qui travaillent ſur les vaiſſeaux, on a fait en ſorte qu'il y eût communication de l'étang à la mer, & ſur la langue de terre qui ſépare la mer de l'étang, on a bâti un pont pour les bêtes de charge & les chariots qui rapportent de la campagne les choſes néceſſaires à la vie. Par cette ſituation des lieux la tête du camp des Romains étoit en ſûreté, défenduë qu'elle étoit par l'étang & par la mer qui étoit à l'autre côté. Scipion ne s'étoit pas non plus fortifié vis-à-vis l'eſpace qui eſt entre l'un & l'autre & qui joint la ville au continent, quoique cet eſpace répondit au milieu de ſon camp; ſoit que par-là il eût deſſein d'épouvanter les aſſiégés, ſoit que diſpoſé à attaquer il voulût que rien ne l'arrêtât en ſortant de ſon camp ou en s'y retirant. L'enceinte de la ville n'étoit autrefois que de vingt ſtades, quoique pluſieurs Auteurs lui en aient donné quarante. Mais cela n'eſt point exact. J'en parle avec connoiſſance de cauſe. Car je n'ai pas ſeulement entendu parler de cette ville, je l'ai vûë de mes propres yeux. Aujourd'hui l'enceinte eſt encore plus petite.

La flote étant arrivée à propos, Scipion aſſembla ſon armée. Dans la harangue qu'il lui fit, il ne ſe ſervit pour l'encourager que des raiſons qui lui avoient perſuadé à lui-même d'entreprendre le ſiége, & que nous avons rapportées. Après avoir montré que l'entrepriſe étoit poſſible, & avoir fait voir en peu de mots combien cette affaire, ſi elle réuſſiſſoit, ſeroit préjudiciable aux ennemis & avantageuſe aux Romains, il promit des couronnes d'or à ceux qui les premiers ſeroient montés ſur la muraille, & les préſens accoûtumés à quiconque ſe ſignaleroit dans cette occaſion. Enfin il ajouta que ce deſſein lui avoit été inſpiré par Neptune, que ce Dieu lui aiant apparu pendant le ſommeil lui

avoit promis qu'au tems de l'attaque il le fecoureroit infailliblement & avec tant de force, que toute l'armée reconnoîtroit les effets de fa préfence. La justeffe & la folidité des raifons qu'il apporta, les couronnes qu'il promit, & par deffus tout cela l'affiftance de Neptune, infpirérent aux foldats une ardeur tout-à-fait grande.

Le lendemain aiant garni la flote de traits de toute efpéce, il donna ordre à Lælius qui la commandoit, de ferrer la ville du côté de la mer. Par terre il détacha deux mille de fes plus forts foldats, leur donna des gens pour porter des échelles, & commença l'attaque à la troifiéme heure du jour. Magon qui commandoit dans la ville, aiant partagé fa garnifon, laiffa cinq cens hommes dans la citadelle, & avec les cinq cens autres alla camper fur la colline qui eft à l'Orient. Deux mille habitans, à qui il diftribua les armes qui fe trouvérent dans la ville, furent poftés à la porte qui conduit à cet endroit qui joint la mer au continent, & qui par conféquent conduifoit auffi au camp des Romains : & le refte des habitans eut ordre de venir au fecours en quelque endroit que la muraille fût infultée.

Dès que Scipion eut fait donner par les trompettes le fignal de l'affaut, Magon fit marcher les deux mille hommes qui gardoient la porte, perfuadé que cette fortie effraieroit les ennemis & renverferoit leur deffein. Ces troupes fondent avec impétuofité fur ceux des Romains qui étoient rangés en bataille au bout de l'ifthme. Il fe donne là un grand combat. On s'anime de part & d'autre à bien faire. De l'armée & de la ville on accourt pour fecourir les fiens : mais le fecours n'étoit point égal ; les Carthaginois ne pouvant fortir que par une porte & aiant un chemin de deux ftades à faire, au lieu que les Romains étoient à portée & venoient de plufieurs côtés. Ce qui rendoit le combat fi inégal, c'eft que Scipion avoit mis fes gens en bataille près de fon camp, afin que ce fpectacle frapât de loin les affiégés, voiant bien que fi ceux qui gardoient la porte & qui étoient comme l'élite des habitans, étoient une fois défaits, tout feroit en confufion dans la ville, & que perfonne n'auroit plus la hardieffe de fortir de la porte. Comme de part & d'autre ce n'étoient que des troupes choifies qui combattoient, la victoire fut quelque tems à fe déclarer. Enfin les Carthaginois obligés de fuccomber pour ainfi dire fous le poids des foldats légionnaires qui venoient au camp, furent repouffés. Grand nombre perdirent la vie fur le champ de bataille & en fe retirant, mais la plus grande partie fut écrafée en entrant dans la porte : ce qui jetta les habitans dans une fi grande consternation, que les murailles furent abandonnées. Peu s'en fallut que les Romains n'entraffent dans la ville avec les fuiars, mais du moins cette déroute leur donna moien d'appliquer fans crainte leurs échelles.

Scipion fe trouva dans la mêlée, mais tant qu'il put avec fûreté de

sa personne. Trois soldats l'accompagnoient par tout, & le couvrant de leurs boucliers contre les traits qui venoient de la muraille, le préservoient de tout danger. Ainsi tantôt voltigeant sur les côtés, tantôt montant sur les lieux plus élevés, il contribua beaucoup à l'heureux succès de ce combat. Car de cette maniére il voyoit tout ce qui se passoit & étoit vû de tout le monde, ce qui animoit le courage des combattans. Cela fut aussi cause que dans le combat rien de ce qui se devoit faire ne fut négligé. Dès que l'occasion se présentoit d'exécuter quelque chose, il étoit toujours prêt à la saisir.

Ceux qui les premiers montérent aux échelles, n'eurent pas tant à souffrir de la part des assiégés, que de la hauteur des murailles. Les ennemis s'apperçûrent de l'embarras où elle les jettoit, & leur résistance en devint plus vigoureuse. En effet comme ces échelles étoient fort hautes, grand nombre y montoient à la fois & les brisoient par la pésanteur du fardeau. Si quelques-unes résistoient, les premiers qui montoient jusqu'au bout étoient éblouis par la profondeur du précipice, & & pour peu qu'ils fussent repoussés, se précipitoient du haut en bas. Si l'on jettoit par les créneaux des poutres ou quelque autre chose semblable, tous ensemble étoient renversés & brisés contre terre. Malgré ces difficultés, les Romains ne laissérent pas que de continuer l'escalade, avec la même ardeur & le même courage. Les premiers culbutés, les suivans prenoient leur place, jusqu'à ce que le jour commençant à tomber, & les soldats n'en pouvant plus de fatigue, le Général fit enfin sonner la retraite.

Pendant que les assiégés triomphoient & croioient avoir détourné le danger, Scipion en attendant que la mer se retirât, disposa cinq cens hommes avec des échelles sur le bord de l'étang. Il poste à l'endroit, où le combat s'étoit donné, des troupes fraîches, il les exhorte de bien faire leur devoir, & leur donne plus d'échelles qu'auparavant pour attaquer la muraille d'un bout à l'autre. Le signal se donne, on applique les échelles, on escalade la muraille dans toute sa longueur. Grand trouble, grande confusion parmi les Carthaginois. Ils s'imaginoient n'avoir plus rien à craindre, & voilà qu'un nouvel assaut les rejette dans le même péril. D'un autre côté les traits leur manquoient, & le nombre des morts leur abattoit le courage. Leur embarras étoit extrême, cependant ils se défendirent du mieux qu'ils pûrent.

Pendant le plus grand feu de l'escalade, la mer commença à se retirer, & les eaux à s'écouler des bords de l'étang: mais par l'embouchure elles se jettoient avec rapidité dans la mer qui y étoit jointe, en sorte que ceux qui ne sçavoient pas la cause de cet écoulement, ne pouvoient assez l'admirer. Alors, Scipion, qui avoit eu soin de tenir des guides tout prêts, commanda aux troupes qu'il avoit postées de ce côté là, d'entrer dans l'étang & de ne rien appréhender. Car un de ses

grands talens étoit d'élever le courage de ceux qu'il exhortoit, & de les faire entrer dans toutes ses inclinations. Les soldats obéirent & se jettérent à l'envi dans l'étang. Ce fut alors que toute l'armée crut que quelque divinité conduisoit ce siége, & qu'on se rappella tout ce que Scipion dans sa harangue avoit promis du secours de Neptune; & ce souvenir enflamma tellement le courage des soldats, que faisant la tortuë ils fondirent jusqu'à la porte, & tâchérent de la briser à coups de haches. Ceux qui s'étoient approchés de la muraille à travers de l'étang, voiant les créneaux abandonnés, non seulement ne trouvérent aucun obstacle à appliquer leurs échelles, mais encore s'emparérent du haut de la muraille sans combattre: les assiégés s'étant répandus dans les autres endroits, & surtout vers le bout de l'isthme & vers la porte qui y conduisoit, & personne ne s'attendant que les ennemis attaqueroient la muraille du côté de l'étang: outre que les cris confus que jettoit la populace effraiée ne leur permettoient ni d'entendre ni de rien voir de ce qu'il y avoit à faire.

Les Romains ne se furent pas plutôt rendus maîtres de la muraille, qu'ils coururent de côté & d'autre pour attirer les ennemis; leur façon de s'armer leur donnant pour cela beaucoup d'avantage. Arrivés à la porte les uns décendirent & brisérent les gons, les autres qui étoient au dehors entrérent dans la ville. Ceux qui escaladoient du côté du bout de l'isthme, aiant repoussé les assiégés, s'èmparérent des créneaux. C'est ainsi que la ville fut prise. La colline du côté de l'Orient fut emportée par ceux qui étoient entrés par la porte, après en avoir chassé les Carthaginois qui la gardoient.

Quand Scipion crut qu'il étoit entré assez de soldats dans la ville, il en détacha la plus grande partie contre les habitans, selon que les Romains ont coûtume de faire après les siéges, avec ordre de tuër tous ceux qu'ils rencontreroient, de ne faire quartier à personne, & de ne penser point à piller que le signal n'en fût donné. Je m'imagine qu'ils ne font ce grand carnage que pour donner de la terreur, & que c'est pour cela que souvent dans les prises des villes non seulement ils passent les hommes au fil de l'épée, mais encore coupent en deux les chiens & mettent en piéces les autres animaux: coûtume qu'ils observérent surtout ici, à cause du grand nombre d'animaux qu'ils avoient pris. Scipion ensuite à la tête de mille soldats s'avança vers la citadelle. A son arrivée, Magon voulut d'abord se mettre sur la défensive. Mais faisant réflexion que la ville étoit entiérement au pouvoir des Romains, il envoia demander la vie à Scipion, & lui remit la citadelle. Après quoi le signal du pillage fut donné, & on cessa de tuër. La nuit venuë, ceux qui avoient ordre de rester dans le camp, y restérent. Le Général & ses mille soldats prirent leur logement dans la citadelle. Le reste eut ordre par les Tribuns de sortir des maisons & de

de rassembler par cohortes sur la place tout le butin qu'ils avoient fait, & de passer la nuit auprès. Les armés à la légére furent amenés du camp & postés sur la colline qui regarde l'Orient. Ainsi fut réduite en la puissance des Romains la nouvelle Carthage.

Le lendemain, tout ce qui s'étoit pris tant sur la garnison que sur les citoiens & les artisans aiant été rassemblé sur le marché, les Tribuns le distribuérent à leurs légions, selon l'usage établi chez les Romains. Or telle est la maniére d'agir de ce peuple dans les prises de villes. Chaque jour on tire tantôt des légions en général, tantôt des cohortes en particulier, un certain nombre de troupes selon que la ville est grande ou petite, mais jamais plus de la moitié. Les autres demeurent dans leur poste, soit hors de la ville, soit au dedans, selon qu'il est besoin. Comme leur armée pour l'ordinaire est composée de deux légions Romaines & autant d'alliés, quelquefois même de quatre légions, quoique rarement; toutes ces troupes se dispersent pour butiner, & on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa légion. Le butin vendu à l'encan, ces Tribuns en partagent le prix en parties égales, qui se donnent non seulement à ceux qui sont aux différens postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades & aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit. Et de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on fait jurer aux soldats avant qu'ils se mettent en campagne & le premier jour qu'ils sont assemblés, qu'ils ne mettront rien à part du butin, & qu'ils apporteront fidélement tout ce qu'ils auront gagné, comme nous l'avons dit plus au long quand nous avons traité du Gouvernement.

Au reste par cet usage de partager l'armée & d'en emploier une moitié au pillage & de laisser l'autre à la garde des postes, les Romains se sont précautionnés contre les mauvais effets de la passion d'aquérir. Car l'espérance d'avoir part au butin ne pouvant être frustrée à l'égard de personne, & étant aussi certaine pour ceux qui restent aux postes que pour ceux qui font le pillage, la discipline est toujours exactement gardée: au lieu que parmi les autres nations, faute d'observer cette méthode, il arrive souvent de grands desordres. Pour l'ordinaire ce qui donne de la fermeté dans les peines de la vie & fait mépriser les dangers, c'est l'esperance du gain. Il n'est donc pas possible que, quand l'occasion de gagner se présente, ceux qui restent dans le camp ou qui montent quelque garde, ne soient très-fachés de la perdre, quand on a pour maxime, comme la plûpart des peuples, que tout ce qui se prend appartient à celui qui a pris. Car alors un Roi ou un Général a beau ordonner avec soin que tout ce que l'on butine soit apporté à une même masse, on ne manque pas de s'approprier tout ce que l'on a pû mettre de côté. Et comme le plus grand

nombre court à ce but, quand on ne peut réprimer cette ardeur, il y a beaucoup à craindre pour l'Etat. On a vû plus d'une fois des Capitaines, qui après avoir conduit leurs desseins avec beaucoup de succès, quelquefois même après avoir pris des villes, non seulement ont manqué leurs entreprises, mais encore ont été malheureusement défaits, sans autre raison que celle que je viens de rapporter. Les Généraux ne peuvent donc trop faire attention à ce que toutes les troupes, autant qu'il se pourra, espérent que le butin, lorsqu'il y en aura, leur sera également distribué.

Pendant que les Tribuns faisoient la distribution des dépouilles, le Consul aiant assemblé les prisonniers, qui étoient près de dix mille, ordonna qu'on en fit deux bandes, une des citoiens, de leurs femmes & de leurs enfans, & l'autre des artisans. Après avoir exhorté les premiers à s'attacher aux Romains, & à ne jamais perdre le souvenir de la grace qu'il alloit leur accorder, il les renvoia chacun chez eux. Ils se prosternérent devant lui & se retirérent fondant en larmes, mais en larmes de joie, qu'exprimoit de leurs yeux un événement qu'ils attendoient si peu. Pour les artisans, il leur dit qu'ils étoient maintenant esclaves du peuple Romain, mais que s'ils s'affectionnoient à ce peuple & lui rendoient chacun selon sa profession les services qu'ils devoient, ils pouvoient compter qu'on les mettroit en liberté, dès que la guerre contre les Carthaginois seroit heureusement terminée. Ils étoient au nombre de deux mille, qui eurent ordre d'aller donner leurs noms au Questeur, & on les partagea en bandes de trente, sur chacune desquelles on préposa un Romain pour y veiller.

Parmi le reste des prisonniers, Scipion choisit ceux qui avoient meilleure mine & le plus de vigueur, pour en grossir le nombre de ses rameurs, lequel par ce moien s'accrut de moitié. Il en fournit aussi les galéres qu'il avoit prises, de façon qu'il en eut presque le double de ce qu'il avoit auparavant. Car il prit dix-huit galéres, & il en avoit trente cinq. Il fit à ces rameurs la même promesse qu'aux artisans, savoir qu'après qu'il auroit vaincu les Carthaginois, il leur donneroit la liberté, s'ils servoient les Romains avec zéle & avec affection. Cette conduite à l'égard des prisonniers lui gagna & à la République l'amitié & la confiance des citoiens, & par l'espérance de la liberté qu'il fit concevoir aux artisans, il leur inspira une grande ardeur pour son service: sans compter ses forces de mer, qu'il augmenta de moitié par sa maniére d'agir douce & affable.

Il mit ensuite à quartier Magon & ceux des Carthaginois qui avoient été faits prisonniers avec lui, deux desquels étoient du conseil des Anciens & quinze du Sénat. Il les donna en garde à C. Lælius, lui enjoignant d'en avoir tout le soin possible. Puis s'étant fait ame-

amener tous les ôtages qui étoient au nombre de plus de trois cens, il commença par flatter & carresser les enfans les uns après les autres, leur promettant, pour les consoler, que dans peu ils reverroient leurs parens. Il exhorta les autres à ne pas se laisser abattre par la douleur, & à mander chacun dans leur ville à leurs amis, qu'ils étoient sains & saufs, que rien ne leur manquoit, & que les Romains étoient prêts de les renvoier chacun dans leur patrie, pourvû que leurs compatriotes voulussent bien prendre leur parti & faire alliance avec eux. Après cela aiant choisi entre les dépouilles celles qui convenoient le plus à son dessein, il en fit des présens à chacun selon son sexe & son âge. Il donna aux petites filles des petits portraits & des bracelets, & aux jeunes garçons des poignards & des épées.

Sur ces entrefaites la femme de Mandonius, frére d'Indibilis Roi des Ilergétes, vint se jetter aux pieds de Scipion, pour le conjurer les larmes aux yeux de faire garder les Dames faites prisonniéres avec plus d'égards & de bienséance que n'avoient fait les Carthaginois. Scipion fut touché de voir à ses génoux cette Dame qui étoit avancée en âge, & qui à son air paroissoit de grande considération, & lui demanda dequoi elle avoit besoin. Comme elle ne répondoit pas, il fit appeller ceux qui avoient été chargés du soin des femmes, lesquels lui dirent que les Carthaginois ne les avoient laissé manquer de rien. Cependant cette Dame embrassant toujours ses genoux, & ne cessant de lui répéter la même chose, Scipion embarassé & soupçonnant que la rapport qu'on lui avoit fait étoit faux, & qu'apparemment les femmes avoient été négligées, il consola ces Dames & les assûra qu'il nommeroit d'autres personnes pour avoir soin d'elles, & qui leur fourniroient abondamment tous leurs besoins. Vous ne prenez pas bien ma pensée, reprit la Dame après un moment de silence, si vous croiez que nous nous jettons à vos pieds pour si peu de chose. Alors Scipion comprit ce que la Dame vouloit dire, & voiant la jeunesse des filles d'Indibilis & de plusieurs Dames illustres, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Le mot seul de cette Dame suffit pour lui faire concevoir tout ce que ces personnes avoient à souffrir. Il lui fit connoître qu'il étoit entré dans sa pensée, puis lui prenant la main, il la consola elle & toutes les autres, & leur promit qu'il veilleroit autant sur elles que si elles étoient ses sœurs ou ses enfans, & qu'il les donneroit en garde à des gens de la probité desquels il étoit assûré.

Cela fait il mit entre les mains des Questeurs tout l'argent qui avoit été pris sur les Carthaginois, & qui se montoit à plus de six cens talens, lesquels joints aux quatre cens qu'il avoit apportés de Rome, lui donnoient plus de mille talens pour fournir aux frais de la guerre.

Ce-

Ce fut en cette occasion que quelques jeunes soldats Romains, bien instruits du foible de leur Général, lui amenérent une fille d'une rare beauté, & le priérent d'agréer le présent qu'ils lui en faisoient. Scipion frapé des charmes de cette jeune personne : si j'étois simple particulier, leur dit-il, vous ne me pourriez faire un présent plus agréable ; mais dans la place où je suis rien n'est moins capable de me tenter, faisant entendre par-là que dans certains momens de loisir les jeunes gens trouvent un agréable amusement avec le sexe ; mais qu'en tems d'affaires cet amusement-là même troubloit trop la tranquillité du corps & de l'esprit. Il remercia cependant ces soldats, & aiant fait venir le pére de la fille, il la lui remit entre les mains, & l'exhorta de la marier avec tel de ses citoiens qu'il jugeroit à propos. Cette modération & cet éloignement des plaisirs fit beaucoup d'honneur à Scipion.

Toutes choses étant ainsi réglées, il mit à la garde des Tribuns le reste des prisonniers. Ensuite il fit monter à C. Lælius une galére à cinq rangs, lui joignit quelques Carthaginois & les plus distingués d'entre ceux qui avoient été pris, & les envoia à Rome pour y apprendre la nouvelle conquête qu'il venoit de faire : persuadé que comme on n'y espéroit rien du côté de l'Espagne, on n'y auroit pas plutôt appris les avantages qu'il avoit remportés, que l'on reprendroit courage & qu'on penseroit plus sérieusement que jamais à pousser cette guerre. Pour lui il resta quelque tems dans la nouvelle Carthage pour y exercer son armée navale, & montrer aux Tribuns de quelle maniére ils devoient exercer celle de terre.

Le premier jour il commanda aux légions de courir en armes l'espace de quatre mille pas ; le second de fourbir, de nettoier & d'examiner leurs armes devant leurs tentes, le troisiéme de se divertir, le quatriéme de combattre avec des épées de bois couvertes de cuir, & au bout desquelles il y avoit un bouton, & de lancer les javelots garnis aussi d'un bouton à la pointe ; le cinquiéme de recommencer la course qu'ils avoient faite le premier jour. Il eut surtout grand soin d'avoir des ouvriers, afin qu'on ne manquât d'aucunes armes, soit pour les exercices soit pour les batailles. C'est pour cela que quoiqu'il eût commis des gens pour prendre garde à leurs besoins, il ne laissoit pas de les visiter lui-même pendant le jour, & de leur fournir tout ce qui leur étoit nécessaire. A voir les légions s'exercer à la guerre sous les murailles de la ville, les troupes de mer faire essai de leur agilité & de leur force à manier les rames, les artisans dans la ville partie aiguiser, partie travailler en bois ou en fer, tout le monde en un mot s'occuper à fabriquer des armes, il n'y avoit personne qui ne pût appliquer à la nouvelle Carthage le mot de Xénophon, que cette ville étoit une vraie manufacture d'armes.

Quand

Quand il crut ſes troupes ſuffiſamment exercées, & la ville à couvert de toute inſulte par les gardes qu'il y avoit miſes & les fortifications qu'il y avoit faites, il ſe mit en route avec ſes deux armées, & marcha vers Tarragone, aiant avec lui les ôtages qu'il avoit reçûs.

A l'égard de la cavalerie, les mouvemens qu'il croioit les plus utiles en tout tems & auſquels il falloit qu'elle s'exerçât, étoient de tourner le cheval à gauche, puis à droit, enſuite de le faire reculer. Pour les eſcadrons entiers, il les inſtruiſoit à ſe mouvoir d'un côté, puis à ſe remettre, à tourner le dos à l'ennemi en deux tems, à lui faire volteface en trois, à partir promtement des aîles ou du centre un ou deux pelotons enſemble, à revenir à leur poſte ſans ſe deſunir & ſans perdre leurs rangs; à ſe ranger à l'une & à l'autre aîle, ou lorſqu'on poſe le camp, ou lorſqu'il faut tourner par derriére l'armée. Il ne leur apprenoit point à ſe détourner de côté & d'autre par bandes ſéparées, parce qu'il croioit ce mouvement inutile & peu différent de celui de l'armée en marche. Il les exerçoit encore à avancer à l'ennemi & à faire retraite de maniére, que même en courant on ne quittât pas ſes rangs, & que le même intervalle ſe trouvât toujours entre les eſcadrons. Car rien n'eſt plus inutile & plus dangereux que de mettre aux mains une cavalerie qui a rompu ſes rangs.

Après avoir ainſi inſtruit & les ſoldats & les Officiers, il parcourut les villes pour y examiner, premiérement ſi le peuple entroit bien dans ce qu'il avoit ordonné, & en ſecond lieu ſi ceux qui y commandoient étoient capables de donner & de bien faire entendre ſes ordres. Car il étoit dans ce ſentiment, que rien n'étoit plus néceſſaire à l'heureux ſuccès des entrepriſes que l'habileté des Officiers particuliers.

Après avoir ainſi diſpoſé toutes choſes, il fit ſortir des villes ſa cavalerie, & l'aſſembla dans un lieu où lui-même lui montroit tous les mouvemens qu'elle devoit faire, & faiſoit lui-même tous les exercices des armes. Pour cela il ne ſe tenoit pas toujours à la tête, comme nos Capitaines font aujourd'hui, s'imaginant que la premiére place eſt la ſeule qui leur convienne. C'eſt ne pas ſçavoir ſon métier & expoſer le ſervice que d'être vû de tout le monde & de ne voir perſonne. Il ne s'agit pas de faire voir que l'on a de l'autorité ſur des ſoldats, il faut montrer qu'on s'entend à les conduire, & ſe trouver par conſéquent tantôt à la tête, tantôt à la queuë, tantôt au centre. C'eſt ce que faiſoit Scipion, voltigeant d'eſcadrons en eſcadrons, voiant tout par lui-même, inſtruiſant ceux qui n'étoient pas aſſez inſtruits, & corrigeant d'abord ce qui n'avoit pas été bien fait. Mais il étoit rare qu'il eût beſoin d'inſtruire ou de corriger, ou ſi cela arrivoit c'étoit l'affaire d'un moment, tant ſes troupes avoient auparavant été exercées en particulier. Un mot de Demetrius de Phalére fait voir l'excellence

de cette méthode. Il en eſt, diſoit-il, d'une armée comme d'un édifice. Comme celui-ci eſt ſolide, lorſqu'on a ſoigneuſement travaillé en détail ſur toutes les parties qui le compoſent, de même une armée eſt forte, lorſque chaque compagnie, chaque ſoldat a été inſtruit avec ſoin de tout ce qu'il doit faire.

CHAPITRE III.

Plainte des Etoliens contre les Romains,

DAns la conjonćture préſente, diſoient-ils, on ſe conduit à notre égard comme ſi l'on rangeoit une armée en bataille. Ici l'on place pour l'ordinaire à la tête ce qu'il y a de plus léger & de plus brave dans les troupes, & cette partie de l'armée périt la premiére, pendant que la phalange & les peſamment armés ont tout l'honneur de la victoire. De même les Etoliens & les peuples du Péloponéſe qui ſoutiennent leur parti, ſont les premiers expoſés; les Romains, comme la phalange, ſe réſervent pour le ſecours. Si les Etoliens ſont vaincus, les Romains feront retraite & ſe ſauveront ſans avoir couru aucun riſque. Que ſi les Etoliens ſont vainqueurs, ce qu'à Dieu ne plaiſe, les Romains ne manqueront pas de les ſoumettre eux & tous les autres peuples de la Gréce.

CHAPITRE IV.

Forces de la Médie plus grandes que celles de toutes les autres Dynaſties de l'Aſie. Richeſſes ſurprenantes du palais du Roi des Médes à Ecbatane. Expédition d'Antiochus contre Arſacés, un des premiers fondateurs de l'Empire des Parthes.

LA Médie eſt le plus puiſſant Roiaume de l'Aſie, ſoit que l'on conſidére l'étenduë du païs, ſoit qu'on la regarde par le nombre & la force des hommes, ou même des chevaux qu'on y trouve. C'eſt elle qui fournit toute l'Aſie de ces ſorte d'animaux, & ſes pâturages ſont ſi bons, que les autres Rois y mettent leurs haras. Elle eſt environnée tout autour de villes Gréques. C'eſt une précaution que prit Alexandre pour la mettre à couvert des inſultes des Barbares qui en ſont proche. Il n'y a qu'Ecbatane qui ne ſoit pas de ce nombre. Cette ville eſt bâtie au Nord de la Médie, & commande aux païs

qui

qui ſont le long des Palus-Méotides & du Pont-Euxin. Elle étoit dès le commencement la capitale du Roiaume. Les richeſſes & la magnificence des édifices paſſent de beaucoup tout ce que l'on voit dans les autres villes. Située dans un païs de montagnes ſur le penchant du mont Oros, elle n'eſt point fermée de murailles, mais on y a fait une citadelle d'une force ſurprenante, & ſous laquelle eſt le palais du Roi. Je ne ſçai ſi je dois parler en détail de ce qui ſe voioit dans cette ville, ou m'en taire tout-à-fait. C'eſt un ſujet ſur lequel pourroient beaucoup s'étendre ces ſortes d'Hiſtoriens qui aiment à débiter du merveilleux, à exagérer chaque choſe, & à faire des digreſſions. Mais quand on croit ne devoir parler des choſes qui paſſent l'ordinaire qu'avec beaucoup de retenuë, on eſt fort embaraſſé. Je dirai cependant que ce palais a ſept ſtades de tour, & que la grandeur & la beauté des bâtimens particuliers donne une grande idée de la puiſſance de ceux qui les ont élevés les premiers. Car quoique tout ce qu'il y avoit en bois fût de cedre & de cyprès, on n'y avoit rien laiſſé à nud. Les poutres, les lambris & les colonnes qui ſoutenoient les portiques & les périſtiles étoient revêtues les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plûpart de ces richeſſes furent enlevées par les Macédoniens du tems d'Alexandre, Antigone & Séleucus Nicator pillérent le reſte. Cependant lorſqu'Antiochus entra dans ce Roiaume, le Temple d'Ena étoit encore environné de colonnes dorées, & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la ſomme de quatre mille talens.

Arſacès s'attendoit bien qu'Antiochus viendroit juſqu'à ce Temple, mais il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardieſſe de traverſer avec une ſi grande armée un païs déſert tel que celui qui eſt proche, & où ſurtout l'on ne trouve d'eau nulle part. En effet ſur la ſurface de la terre on n'en voit point du tout; il eſt vrai qu'il y a ſous terre des ruiſſeaux & des puits, mais il faut ſçavoir le païs pour les découvrir. Sur cela les habitans du païs débitent une choſe qui eſt vraie, que les Perſes, lorſqu'ils ſe rendirent maîtres de l'Aſie, donnérent à ceux qui feroient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en auroit point eu auparavant, l'uſufruit de ces lieux-là mêmes juſqu'à la cinquiéme génération incluſivement, & que les habitans, animés par cette promeſſe, n'avoient épargné ni travaux ni dépenſes pour conduire ſous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où il en découle une grande quantité, juſques dans ces deſerts; de ſorte que même à préſent ceux qui ſe ſervent de ces eaux ne ſçavent pas où commencent les ruiſſeaux ſouterrains qui les leur fourniſſent. Lorſqu'Arſacès vit qu'Antiochus traverſoit le déſert malgré les difficultés qu'il croioit de-

devoir l'arrêter, ſur le champ il marcha pour combler les puits. Le Roi en fut averti, & fit partir auſſitôt Nicoméde avec mille chevaux. Mais Arſacès s'étoit déja retiré, on ne trouva que quelque cavalerie qui bouchoit les ouvertures par leſquelles on décendoit aux ruiſſeaux, & qui prit la fuite dès qu'elle s'apperçut qu'on venoit à elle.

Nicoméde aiant rejoint l'armée, Antiochus après avoir traverſé le déſert, vint à Hécatompyle, ville ſituée au milieu du païs des Parthes, & à qui l'on a donné ce nom; parce qu'elle a des iſſuës pour aller en tous les lieux qui ſont alentour. Là il fit faire alte à ſes troupes, & aiant fait réflexion que ſi Arſacès ſe ſentoit en état de le combattre, il ne quitteroit pas ſon païs & ne chercheroit pas un endroit plus avantageux pour cela que la plaine d'Hécatompyle, & qu'en ſe retirant il donnoit aſſez à connoître qu'il n'avoit nulle envie de ſe battre, il prit le parti de paſſer dans l'Hircanie. Arrivé à Tages, il apprit des habitans que le chemin qu'il avoit à faire pour monter au ſommet du mont Labute, d'où l'on décend dans l'Hircanie, étoit extrémement difficile, & qu'il étoit tout bordé d'une grande multitude de Barbares. Sur ces avis il partagea ſes armés à la légére en différentes troupes, il partagea auſſi leurs Chefs & marqua quelle route chacun devoit tenir. Il fit la même choſe à l'égard des pionniers, qui devoient ſuivre par tout les armés à la légére, & diſpoſer de telle ſorte chaque endroit où ils arriveroient, que les peſamment armés & les bêtes de charge pûſſent y paſſer.

Il donna donc l'avantgarde à Diogéne. Elle étoit compoſée d'archers, de frondeurs & de montagnars, qui habiles à lancer des traits & des pierres, ſont d'une très-grande utilité dans les détroits, parce que ſans garder aucun rang ils ſe battent d'homme à homme dès que l'occaſion ſe préſente, & que tout lieu leur eſt propre. Il leur joignit deux mille Candiots armés de leurs boucliers, ſous la conduite de Polixénide Rhodien. L'arriéregarde que compoſoient les peſamment armés étoit commandée par Nicoméde & Nicolas, le premier de l'Iſle de Cos & l'autre d'Etolie.

On n'eut pas fait quelque chemin en avant, que l'on s'apperçut que les endroits, où l'on devoit aller, étoient beaucoup plus difficiles à aborder qu'on ne s'attendoit. La montée avoit trois cens ſtades de longueur. Il falloit faire une bonne partie de cette route par un chemin creuſé par la chûte des torrens, & rempli d'arbres & de pierres qui étoient tombées d'elles-mêmes du haut des rochers eſcarpés qui le bordoient; les Barbares avoient encore rendu ce chemin plus difficile par les abattis d'arbres qu'ils y avoient faits, & par la quantité de pierres qu'ils y avoient jettées: ajoutez qu'ils s'étoient poſtés le long de cette ravine ſur les hauteurs les plus avantageuſes & les plus ſûres pour défendre le paſſage: de ſorte que s'il eût fallu néceſſaire-





FILEZ DU MONT LA BUTE. *C. infanterie d'Arsaces. D. infanterie légère d'Antiochus qui s'empare des hauteurs de la valée.*

rement que toute l'armée d'Antiochus traversât ce chemin, ils avoient tellement pris leurs mesures que ce Prince eût été obligé d'abandonner son entreprise. Mais ils n'avoient pas pris garde à tout. Il étoit vrai que la phalange & le bagage ne pouvoient passer que par là, & que les montagnes voisines leur étoient inaccessibles; mais les armés à la légére étoient gens à monter par les rochers mêmes. Aussi Diogéne, aiant pris pour monter un autre chemin que la ravine, ne fut pas plutôt tombé sur le premier corps de garde des ennemis, que tout changea de face. Apeine en fut-on venu aux mains, que Diogéne saisit l'occasion de gagner le dessus, & en marchant par des routes détournées de se poster plus haut que les ennemis, qu'il fit alors accabler de traits & de pierres lancées à la main. Ce qui incommoda le plus ces Barbares furent les pierres jettées de loin avec les frondes. Les premiers chassés & leur poste emporté, les pionniers à mesure que l'on avance nettoient & applanissent les chemins, ce qui étoit bientôt fait, parce qu'on y emploioit un grand nombre d'ouvriers. Aussi-tôt les frondeurs, les archers & ceux qui lançoient des javelots courent de côté & d'autre sur le haut, s'assemblent & s'emparent des meilleurs postes, pendant que les pesamment armés montent en bon ordre par la ravine. Les Barbares effraiés se retirent & se ramassent sur le sommet de la montagne, & Antiochus sort enfin du détroit sans coup ferir, avec lenteur cependant & beaucoup de peine, car il ne parvint qu'au bout de huit jours au sommet. Les Barbares s'y étant assemblés dans l'espérance d'empêcher que leurs ennemis n'en approchassent, il se donna là un combat fort opiniâtre, où les Barbares furent repoussés, parce qu'encore qu'ils combattissent serrés de front & avec beaucoup de valeur contre la phalange, dès qu'ils virent que les armés à la légére étoient arrivés par un long circuit pendant la nuit, & qu'ils s'étoient postés derriére eux sur des endroits plus élevés, la fraieur les saisit & ils prirent la fuite. Antiochus ne voulut pas qu'on les poursuivît & fit sonner la retraite, dans le dessein de décendre serré & en bon ordre dans l'Hircanie. Aiant donc réglé sa marche comme il souhaitoit, il arrive à Tambrace, ville qui, quoique sans murailles, est cependant considérable tant par le palais du Roi que par l'étenduë de son enceinte. Il campa en cet endroit: mais comme la plûpart des Barbares après le combat, aussi bien que les peuples du voisinage, s'étoient retirés à Syringe, ville peu éloignée de Tambrace, & qui pour sa force & les autres commodités est comme la capitale de l'Hircanie, il prit le dessein de la réduire en sa puissance. Il fait donc avancer là son armée, il campe tout autour & commence le siége. La plûpart de ses approches consistoient en tortuës pour mettre à couvert les travailleurs. Car la ville étoit entourée de trois fossés, larges chacun de trente coudées & profonds de quinze, sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, & au



A. defilé du mont la Bute. B. infanterie d'Antiochus combattant en colonne dans le defilé. C..terie ...valée.

rement que toute l'armée d'Antiochus traversât ce chemin, ils avoient tellement pris leurs mesures que ce Prince eût été obligé d'abandonner son entreprise. Mais ils n'avoient pas pris garde à tout. Il étoit vrai que la phalange & le bagage ne pouvoient passer que par là, & que les montagnes voisines leur étoient inaccessibles; mais les armés à la légére étoient gens à monter par les rochers mêmes. Aussi Diogéne, aiant pris pour monter un autre chemin que la ravine, ne fut pas plutôt tombé sur le premier corps de garde des ennemis, que tout changea de face. Apeine en fut-on venu aux mains, que Diogéne saisit l'occasion de gagner le dessus, & en marchant par des routes détournées de se poster plus haut que les ennemis, qu'il fit alors accabler de traits & de pierres lancées à la main. Ce qui incommoda le plus ces Barbares furent les pierres jettées de loin avec les frondes. Les premiers chassés & leur poste emporté, les pionniers à mesure que l'on avance nettoient & applanissent les chemins, ce qui étoit bientôt fait, parce qu'on y emploioit un grand nombre d'ouvriers. Aussi-tôt les frondeurs, les archers & ceux qui lançoient des javelots courent de côté & d'autre sur le haut, s'assemblent & s'emparent des meilleurs postes, pendant que les pesamment armés montent en bon ordre par la ravine. Les Barbares effraiés se retirent & se ramassent sur le sommet de la montagne, & Antiochus sort enfin du détroit sans coup ferir, avec lenteur cependant & beaucoup de peine, car il ne parvint qu'au bout de huit jours au sommet. Les Barbares s'y étant assemblés dans l'espérance d'empêcher que leurs ennemis n'en approchassent, il se donna là un combat fort opiniâtre, où les Barbares furent repoussés, parce qu'encore qu'ils combattissent serrés de front & avec beaucoup de valeur contre la phalange, dès qu'ils virent que les armés à la légére étoient arrivés par un long circuit pendant la nuit, & qu'ils s'étoient postés derriére eux sur des endroits plus élevés, la fraieur les saisit & ils prirent la fuite. Antiochus ne voulut pas qu'on les poursuivît & fit sonner la retraite, dans le dessein de décendre serré & en bon ordre dans l'Hircanie. Aiant donc réglé sa marche comme il souhaitoit, il arrive à Tambrace, ville qui, quoique sans murailles, est cependant considérable tant par le palais du Roi que par l'étenduë de son enceinte. Il campa en cet endroit: mais comme la plûpart des Barbares après le combat, aussi bien que les peuples du voisinage, s'étoient retirés à Syringe, ville peu éloignée de Tambrace, & qui pour sa force & les autres commodités est comme la capitale de l'Hircanie, il prit le dessein de la réduire en sa puissance. Il fait donc avancer là son armée, il campe tout autour & commence le siége. La plûpart de ses approches consistoient en tortuës pour mettre à couvert les travailleurs. Car la ville étoit entourée de trois fossés, larges chacun de trente coudées & profonds de quinze, sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, & au

delà une forte muraille. C'étoient là des combats continuels, à peine pouvoit-on suffire de part & d'autre à transporter les morts & les blessés : car on ne combattoit pas seulement sur terre, mais encore dessous dans les mines qu'on y avoit creusées. Cependant à force de monde & de valeur de la part d'Antiochus, les fossés furent bientôt comblés, & la muraille ne tarda pas à crouler sur les mines qu'on avoit faites dessous. Alors les Barbares ne voiant plus de ressource, tuérent tous les Grecs qui étoient dans la ville, & après avoir pillé tout qu'il y avoit de meubles précieux, en sortirent pendant la nuit. Antiochus leur mit en queuë Hyperbasis avec les étrangers soudoiés. Ils ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils jettérent leurs bagages & revinrent dans la ville : mais les pesamment armés montant par la bréche, ils perdirent toute espérance & se rendirent.

CHAPITRE V.

Claud. Marcellus & Crispinus Consuls tués faute de connoissance de la guerre. Un Chef pour l'ordinaire ne doit pas se trouver aux combats particuliers. Eloge d'Annibal.

M. Claudius Marcellus & T. Quintius Crispinus voulant reconnoître par eux-mêmes le penchant de la montagne qui regardoit le camp des ennemis, après avoir donné ordre à ceux qui étoient dans le camp d'y demeurer, ils prirent avec eux deux bandes de cavalerie, des Vélites & environ trente Licteurs, & s'avancérent sur les lieux pour les bien examiner. Par hazard quelques Numides accoûtumés à tendre des embûches à ceux qui marchent devant pour escarmoucher, & en général à tous ceux qui sortent les premiers du retranchement, s'étoient tapis au pied de la montagne. Ils furent avertis par un homme, qui étoit à la découverte, que quelques troupes étoient montées sur le haut de la montagne. Aussi-tôt ils sortent de leur embuscade, & marchant par des sentiers détournés ils surprennent les Consuls, & leur ferment le passage qui conduisoit à leur camp. On en vient aux mains, Marcellus est d'abord jetté sur le carreau avec quelques autres, le reste tout couvert de blessures fut obligé de prendre la fuite par des lieux escarpés, les uns d'un côté, les autres d'un autre. Le fils de Marcellus y fut aussi blessé, il ne se tira de ce danger qu'avec peine, & ce fut une espéce de miracle qu'il en échappât. Les Romains de leur camp voioient ce qui se passoit sur la montagne, mais ils ne pûrent aller au secours. On y cria, on y fut épouvanté, on brida les chevaux, on prit ses armes, mais pendant ce tems-là l'action se termina.

Mar-

Marcellus parut en cette occasion plus simple & plus imprudent qu'habile Capitaine, & c'est ce qui lui attira cette disgrace.

Je ne puis m'empêcher de rapporter souvent de ces sortes de fautes: car entre celles que je vois commettre aux Généraux, celle-ci est une des plus ordinaires. Cependant c'est celle de toutes où paroît le plus l'ignorance d'un Général. Car que peut-on attendre d'un Chef qui ne sçait pas, qu'un homme, qui commande une armée, ne doit pas se mêler dans de petites actions qui ne décident pas des affaires capitales? A quoi est bon un Général, qui ignore que quand même les conjonctures demanderoient qu'il entreprît quelque action particuliére, il faut qu'il périsse beaucoup de ceux qu'il conduit, avant qu'il s'expose lui-même au dernier péril? S'il y a quelque chose à hazarder, c'est l'affaire d'un avanturier, & non d'un Général. Car dire après avoir manqué son coup qu'on n'y avoit pas pensé, & qu'on n'avoit pas prévû que la chose tourneroit de certaine maniére, c'est à mon sens la marque la plus évidente qu'un Général puisse donner de son peu d'expérience & de son incapacité.

Annibal par bien des endroits me paroît un grand Capitaine. Mais en quoi je trouve qu'il a excellé, c'est que pendant tant d'années qu'il a fait la guerre, quoique les conjonctures ne lui aient pas toujours été favorables, il a eu l'adresse d'engager souvent ses ennemis dans des actions particuliéres, sans que jamais ses ennemis aient pû le tromper lui-même, malgré le grand nombre de combats, & de combats considérables qu'il a donnés: tant étoient grandes les précautions qu'il prenoit pour la sûreté de sa personne. Et l'on ne peut en cela que louër sa prudence. Toute une armée périroit, que tant que le Général subsiste & peut agir, la fortune lui fait naître quantité d'occasions de réparer ses pertes. Mais lui mort, l'armée n'est plus que comme un vaisseau qui a perdu son pilote. Quand elle feroit assez heureuse pour remporter la victoire & abattre ses ennemis, ce bonheur ne lui serviroit de rien, parce que toutes les espérances sont fondées sur les Chefs. Ceci soit dit pour ces Généraux, qui ou par vanité, ou par une légéreté puérile, ou par ignorance, ou par mépris pour leurs ennemis, tombent dans de pareilles fautes. Car il est sûr que les mauvaises suites de la mort d'un Général qui s'est mal à propos exposé, n'arrivent que par quelqu'un de ces défauts.

CHA-

CHAPITRE VI.

Comment Scipion pendant un quartier d'hiver gagna les Espagnols au peuple Romain. Edecon, Indibilis & Mardonius Rois dans l'Espagne. Il faut plus d'habileté & de prudence pour bien user de la victoire que pour vaincre. Réflexions de Polybe sur ce sujet. De quelle manière Asdrubal frére d'Annibal, après avoir été vaincu par Scipion, sortit d'Espagne. Générosité de Scipion en refusant le Roiaume d'Espagne que lui déféroient les peuples de cette contrée.

EN Espagne Scipion étant en quartier d'hiver à Tarragone, comme nous avons dit plus haut, commença par gagner au peuple Romain l'amitié des Espagnols en leur rendant les ôtages qu'il en avoit reçus. Edecon, un des Rois du païs, lui fut en cette occasion d'un grand secours Ce Prince, après la prise de Carthage-la-neuve, voiant sa femme & ses enfans au pouvoir de Scipion, & se doutant bien que les Espagnols ne tarderoient pas à se ranger au parti des Romains, forma le dessein d'être un des principaux auteurs de ce changement, porté à cela par l'espérance de recouvrer sa famille, & de se faire un mérite auprès du Consul d'avoir pris de bon gré les intérêts des Romains sans attendre que la nécessité l'y contraignît. Le succès répondit à ses espérances. Dès que les armées eurent été distribuées dans leurs quartiers, il vint à Tarragone accompagné de quelques-uns de ses amis. Il parle à Scipion & lui dit, qu'il rendoit graces aux Dieux de ce qu'il étoit le premier des Seigneurs du païs qui fût venu se rendre à lui, que les autres à la vérité tendoient les mains aux Romains, mais que malgré cela ils envoioient souvent des Ambassadeurs aux Carthaginois & entretenoient des correspondances avec eux; que lui au contraire non seulement venoit lui-même se rendre, mais amenoit encore ses parens & ses amis; que si le Consul vouloit bien le reconnoître pour ami, & pour allié, il en tireroit de grands services, & à présent & dans la suite: qu'à présent les Espagnols ne le verroient pas plutôt entrer dans l'amitié du peuple Romain & obtenir ce qu'il demandoit, qu'ils imiteroient sur le champ son exemple, par le désir qu'ils avoient de recouvrer leurs parens & de se joindre au parti des Romains: & que dans la suite ces mêmes Espagnols gagnés par l'honneur & l'amitié qu'on leur auroit faite, seroient toujours prêts à prendre les armes pour l'aider dans tout ce qui lui restoit à exécuter: qu'il le prioit de lui remettre sa femme & ses enfans, de le compter au nombre

de ſes amis, & en cette qualité de lui permettre de retourner dans ſon païs, juſqu'à ce que l'occaſion ſe préſentât de montrer combien ſes amis & lui avoient à cœur & ſes interêts & ceux des Romains.

Ce diſcours fini, Scipion qui depuis longtems étoit diſpoſé à ce que lui conſeilloit Edecon, & qui rouloit dans ſon eſprit les mêmes penſées, rendit à ce Prince ſa femme & ſes enfans, lia amitié avec lui, & des converſations familiéres, ſe l'attacha par différens endroits, & aiant fait concevoir de grandes eſpérances à tous les amis qu'il avoit amenés, il les renvoia dans leur païs. Le bruit de cet événement s'étant bientôt répandu, tous les Eſpagnols d'en deçà de l'Ebre, qui auparavant ne vouloient pas de bien aux Romains, ſe jettérent dans leur parti d'un conſentement unanime, comme Scipion l'avoit projetté. Après le départ d'Edecon, le Conſul ne voiant rien à craindre du côté de la mer, congédie ſon armée navale, il en retint cependant les plus beaux hommes & les plus propres au ſervice pour en augmenter ſes troupes de terre, & les diſtribua dans les compagnies.

Dans ce tems-là Indibilis & Mandonius, deux des plus grands Seigneurs d'Eſpagne, quoiqu'en apparence très attachés aux Carthaginois, couvoient cependant depuis long-tems le deſſein de les abandonner, & n'en cherchoient que l'occaſion, aigris de ce qu'Aſdrubal, ſous prétexte de s'aſſûrer de leur fidélité, leur avoit demandé en ôtage de groſſes ſommes d'argent, leurs femmes & leurs filles, comme nous l'avons déja rapporté. L'occaſion leur paroiſſant alors favorable, ils font ſortir leurs troupes du camp des Carthaginois, & ſe retirent de nuit dans des endroits fortifiés, ou leurs ennemis ne pouvoient pas les inſulter. Cette déſertion fut ſuivie de celle de quantité d'autres Eſpagnols, qui déja rebutés de la hauteur & de la fierté des Carthaginois, n'attendoient que ce moment pour faire voir qu'elles étoient leurs diſpoſitions.

Ce n'eſt pas le ſeul exemple que nous aions de pareille déſertion. Nous l'avons déja dit pluſieurs fois, il eſt beau de conduire une guerre de façon, qu'on remporte une pleine victoire ſur ſes ennemis; mais il faut encore plus d'habileté & de prudence pour bien uſer de la victoire. Beaucoup de gens ſçavent bien ſe ſervir de cet avantage. Les Carthaginois ne ſçûrent que vaincre. Après avoir défait les armées Romaines & tué les deux Conſuls Publius & Caius Scipion, ſe flattant qu'on ne pouvoit plus leur diſputer l'Eſpagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les peuples de cette contrée. Que leur en arriva-t-il? Au lieu d'amis & d'alliés ils en firent des ennemis. C'eſt un malheur qu'ils ne pouvoient éviter, penſant, comme ils faiſoient, qu'on gagne les Empires d'une autre façon qu'on ne les garde. Ils devoient ſçavoir que la meilleure maniére de les garder eſt de ſuivre conſtamment les

maximes qui ont servi à les conquerir. Or il est évident, & on peut le prouver par une infinité d'exemples, que le vrai moien de se rendre maître d'un peuple, c'est de lui faire du bien & de lui en faire esperer davantage. Mais si après l'avoir conquis, on le maltraite & on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être surpris, que ce changement de maximes, dans ceux qui gouvernent, entraîne après lui le changement de ceux qu'ils avoient soumis.

Dans des conjonctures si fâcheuses, Asdrubal avoit l'esprit extrêmement agité & inquiet sur les suites funestes dont il étoit menacé. D'un côté la désertion d'Indibilis le chagrinoit, & de l'autre la mauvaise intelligence qui régnoit parmi les principaux Officiers, & la disposition où ils étoient de ne le plus suivre. Il trembloit surtout que Scipion alors ne se présentât. Enfin jugeant que bientôt ce Consul se mettroit en marche, & se voiant abandonné des Espagnols, qui tous à l'envi étoient allé se joindre aux Romains, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que de ramasser toutes ses forces & de donner bataille aux ennemis. Sa raison étoit que si le bonheur vouloit qu'il fût vainqueur, il pourroit tranquillement délibérer sur ce qu'il auroit à faire dans la suite; & que s'il étoit vaincu, il se retireroit dans les Gaules avec ceux qui se seroient sauvés de la mêlée, & qu'emmenant de là une troupe de Barbares il passeroit en Italie pour secourir Annibal son frére & partager ses espérances. Pendant qu'Asdrubal méditoit ce projet, C. Lælius arriva de Rome, & instruisit Scipion des volontés du Sénat. Aussitôt le Consul fit sortir ses troupes de leurs quartiers & rencontra sur sa route les Espagnols, qui venoient à lui avec beaucoup de joie & d'empressement.

Indibilis entre autres, qui lui avoit déja auparavant envoié de ses nouvelles, le voiant approcher, sortit du camp & le vint joindre avec ses amis. Dans l'entretien qu'il eut avec Scipion, il lui parla de l'union qu'il avoit euë avec les Carthaginois, des services qu'il leur avoit rendus, de la fidélité qu'il leur avoit gardée, des injustices qu'ils lui avoient faites, des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus, & le pria d'être juge entre les Carthaginois & lui: que si c'étoit à tort qu'il se plaignoit d'eux, cela devoit faire conclure à Scipion qu'il ne seroit pas plus fidéle aux Romains; que si au contraire il ne les avoit quittés, que parce qu'il y avoit été comme forcé par la maniére outrageante dont ils l'avoient traité, il devoit espérer qu'après avoir embrassé le parti des Romains, il auroit pour eux un attachement inviolable. Il dit encore quantité de choses sur ce sujet; après quoi Scipion prenant la parole répondit qu'il ne doutoit nullement de sa sincérité, qu'il ne vouloit d'autre preuve du mauvais procédé des Carthaginois à l'égard des autres Espagnols, que l'insolence dont ils avoient usé envers sa femme & ses filles qu'ils avoient prises en ôtage: au lieu que lui, qui ne les avoit pas à ce titre, mais comme prisonniéres & esclaves, les avoit gardées avec autant de soin qu'il

au-

auroit fait lui-même, lui qui étoit leur pére. Indibilis témoigna qu'il en étoit persuadé, se prosterna devant lui & lui donna le nom de ROI. Tous ceux qui étoient présens applaudirent à ce mot, mais Scipion le rejetta & se contenta de leur dire qu'ils ne craignissent rien, & qu'ils récevroient de la part des Romains toutes les marques d'amitié qu'ils pourroient souhaiter; & sur le champ il leur mit entre les mains leurs femmes & leurs filles. Le lendemain on fit un Traité, dans lequel on convint qu'ils marcheroient sous les ordres des Officiers Romains, & qu'ils obéïroient à tout ce qui leur seroit commandé de leur part. Ensuite ils retournérent au camp des Carthaginois, où aiant pris ce qu'ils avoient de troupes, ils revinrent à Scipion, joignirent leurs tentes aux siennes, & marchérent avec lui contre Asdrubal.

Ce Général des Carthaginois campoit alors dans la campagne de Castulon vers la ville de Betule, assez près des mines d'argent qui sont là. Averti de l'approche des Romains, il s'alla poster dans un endroit, où couvert par ses derriéres d'une bonne riviére, il avoit devant lui une plaine, qui enfermée tout autour d'une colline, avoit assez de profondeur pour y être à couvert, & assez d'étenduë pour y ranger une armée en bataille. Asdrubal ne bougea de-là, se contentant de mettre sur la colline des corps de garde avancés. D'abord en approchant Scipion ne souhaitoit rien tant que de combattre: mais la situation avantageuse du poste des ennemis l'embarassoit. Il sursit deux jours, après lesquels craignant que Magon & Asdrubal fils de Gescon ne vinssent l'envelopper de tous côtés, il se résolut d'hazarder quelque chose & de tenter un peu l'ennemi. Aiant donc averti son armée de se tenir prête, il retient ses légions dans les retranchemens, il envoie les Velites & quelque infanterie choisie pour insulter les quartiers établis sur la colline. Cet ordre s'exécute avec vigueur. Le Général des Carthaginois attendoit d'abord l'événement sans se mouvoir: mais voiant ses gens pressés, il s'ébranle, & plein de confiance en l'avantage de son poste, il range son armée sur le haut de la colline.

En même tems Scipion lâche tous ses armés à la légére pour soutenir ceux qui avoient commencé l'attaque, puis partage ses troupes en deux corps égaux. Il en donne un à Lælius, avec ordre de gagner par derriére la colline qui étoit à la droite des ennemis, & lui il prend l'autre, fait le tour de la colline & vient fondre sur leur gauche. Ce fut alors qu'Asdrubal fit sortir tout de bon du camp touttes ses troupes, car jusqu'alors il se fioit tant sur son poste, qu'il ne croioit pas que jamais les Romains osassent l'attaquer. Mais il s'y prit trop tard pour ranger son armée. Les Romains profitent de cette faute, tombent sur les pointes avant qu'elles eussent occupé leurs postes, & non seulement montent sans péril sur la colline, mais avançant pendant que les ennemis étoient encore en mouvement pour se ranger,

tombent ſur le flanc de ceux qui marchoient, & obligent à tourner le dos tous ceux qui étoient rangés. Quand Aſdrubal vit ſes troupes plier & prendre la fuite, il ſuivit le plan qu'il s'étoit fait d'abord. Il ne voulut pas tenir juſqu'à l'extrémité, il prit tout ce qu'il avoit d'argent & d'éléphans, & ralliant les fuiars, il ſe retira vers le Tage pour de là paſſer les Pyrénées & décendre chez les Gaulois qui habitent dans ces quartiers-là.

Scipion ne crut pas qu'il fût à propos de le pourſuivre, de crainte que les autres Généraux ne vinſſent le ſurprendre, il abandonna ſeulement le camp des ennemis au pillage. Le lendemain, tous les priſonniers aſſemblés au nombre de dix mille fantaſſins & de plus de deux mille chevaux, il penſa comment il en devoit diſpoſer. Tout ce qu'il y avoit d'Eſpagnols, qui dans cette occaſion avoient pris les armes pour les Carthaginois, vinrent alors ſe rendre aux Romains, & dans les entretiens qu'ils avoient avec eux, ils donnoient à Scipion la qualité de ROI. Edecon avoit été le premier à la lui donner en le ſaluant, & Indibilis avoit ſuivi ſon exemple. Scipion d'abord n'y avoit pas fait d'attention. Mais après la bataille tout le monde le ſaluant ſous ce titre, il y penſa ſérieuſement. C'eſt pourquoi aiant fait aſſembler les Eſpagnols, il leur dit qu'il vouloit bien paſſer chez eux pour un homme d'un cœur vraiment roial & être tel en effet : mais qu'il ne vouloit pas que perſonne l'appellât Roi, & qu'il leur ordonnoit de ne le traiter que de Général.

Qui n'admirera ici la grandeur d'ame de ce Conſul ? Il eſt encore fort jeune, & la fortune le favoriſe tellement, que tous ceux, à la tête deſquels il ſe trouve, ſe portent d'eux-mêmes à le traîter de Roi; cependant il ne perd pas de vuë ce qu'il eſt, & rejette loin le titre flatteur dont on veut l'honorer. Mais cette grandeur d'ame ſurprendra bien davantage, ſi l'on jette les yeux ſur les derniers tems de ſa vie. Car après les grands exploits qu'il avoit faits en Eſpagne, après avoir domté les Carthaginois, réduit ſous la puiſſance de ſa patrie la plus grande & la plus belle partie de l'Afrique, depuis les autels de Philæne juſques aux colonnes d'Hercule; après avoir conquis l'Aſie, vaincu les Rois des Aſſyriens, aſſujetti aux Romains la plus grande & la plus conſidérable partie de l'univers, dans combien d'occaſions s'eſt-il trouvé de ſe faire Roi ? On peut dire qu'il n'avoit qu'à choiſir le païs qui lui plaiſoit le plus. Une fortune ſi rapide & ſi conſtante, qui étoit capable d'inſpirer un orgueil exceſſif, je ne dis pas ſeulement à un homme, mais à une Divinité, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ne tenta point Scipion. Il étoit ſi fort au-deſſus des autres hommes par ſa grandeur d'ame, qu'il n'eut que du mépris pour la Souveraineté, bien cependant au-delà duquel on n'oſe rien demander aux Dieux. Il préféra ſa patrie & la fidélité qu'il lui devoit à une puiſſance ſi éclatante & ſi heureuſe.

Pour

Pour revenir à mon ſujet, Scipion aiant ſéparé les Eſpagnols du reſte des priſonniers, les renvoia tous ſans rançon dans leur païs. Il fit préſent à Indibilis de trois cens chevaux qu'il lui ordonna de choiſir, le reſte il le donna à ceux qui n'en avoient point. Il paſſa enſuite dans le camp des Carthaginois, à cauſe des avantages de ſa ſituation, & y reſta pour y attendre les autres Généraux des Carthaginois, & après avoir envoié quelque monde ſur les Pyrénées pour y obſerver les démarches d'Aſdrubal, l'été étant ſur ſa fin, il ſe retira à Tarragone, & mit là ſes troupes en quartier d'hiver.

CHAPITRE VII.

Expédition de Philippe contre Attalus. Digreſſion ſur les ſignaux.

LEs Etoliens ſe promettant beaucoup des Romains & du Roi Attalus qui arrivoient à leur ſecours, jettoient l'épouvante parmi tous les Grecs & leur faiſoient la guerre par terre, pendant que P. Sulpitius & Attalus la faiſoient par mer. Ce qui fit que les Achéens vinrent prier Philippe de les ſecourir, parce qu'ils ne craignoient pas ſeulement les Etoliens, mais encore Machanidas, qui commandoit une armée ſur les frontiéres des Argiens. Les Béotiens menacés par la flote des ennemis lui demandérent auſſi un Chef & des troupes. Ceux qui implorérent ſon ſecours avec le plus d'inſtance furent les Eubéens; les Acarnaniens firent les mêmes priéres; il vint encore des Ambaſſadeurs de la part des Epirotes. Le bruit couroit auſſi que Scerdilaidas & Pleurat mettoient des troupes en campagne, & que les Thraces qui confinent à la Macédoine, & ſurtout les Médes, avoient deſſein de ſe jetter dans ce Roiaume, pour peu que Philippe s'en éloignât. De plus les Etoliens s'étoient emparés du pas des Termopyles, l'avoient fortifié de foſſés & d'un retranchement, & y avoient mis une forte garde, ſe flattant par là de boucher le paſſage à Philippe, & de l'empêcher de porter du ſecours à ſes alliés d'en-deçà de Pyles.

Des conjonctures ſi difficiles & ſi propres à mettre à l'épreuve les forces de l'eſprit & du corps des grands Capitaines, piqueront ſans doute la curioſité des lecteurs. Car comme on ne connoît jamais mieux la vigueur & la force des animaux que l'on pourſuit à la chaſſe, que lorſqu'ils ſont preſſés de tous côtés: la même choſe arrive à l'égard des Chefs. Philippe nous en va donner un bel exemple. Il congédia ces Ambaſſades, en leur promettant à toutes qu'il feroit tout ſon poſſible pour les contenter: il donna tous ſes ſoins à la guerre, & ne penſa plus qu'à voir en quel endroit & contre qui il falloit d'abord marcher.

 Peu

Peu après étant informé qu'Attalus étoit passé en Europe, qu'il avoit abordé à l'île de Peparéthe, & qu'il étoit maître de la campagne, il envoia des troupes pour garder la ville. Il fit partir Polyphante avec un nombre suffisant de soldats pour défendre les Phocéens & les terres de la Béotie. Menippe alla par son ordre à Chalcis & dans le reste de l'Eubée avec mille soldats pesamment armés & cinq cens Agrianiens. Lui-même s'avança vers Scotuse, où il avoit donné rendés-vous aux Macédoniens. Aiant appris là qu'Attalus avoit mouillé l'ancre à Nicée, & que les Chefs des Etoliens s'étoient assemblés à Héraclée pour conférer ensemble sur les affaires présentes, il partit de Scotuse dans le dessein de répandre parmi eux la confusion & la terreur. Mais ils étoient partis quand il arriva. Ainsi après avoir fait le dégât dans le païs & pris ce qu'il put de vivres parmi les peuples qui habitent autour du golfe des Eniens, il retourna à Scotuse & y fit camper son armée. Il en repartit quelque tems après, suivi seulement de ses armés à la légére & d'une troupe de cavalerie de sa garde, & alla décendre à Demétriade, où il resta pour observer ce que les ennemis tenteroient. Et pour être mieux instruit de tout ce qui se passeroit, il envoia ordre à Peparéthe dans la Phocide & dans l'Eubée de l'avertir de tout par des fanaux allumés sur le Tisée, montagne située dans la Thessalie, & d'où ces peuples peuvent très-commodément informer de ce qui se fait chez eux. Comme cette maniére de donner des signaux, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, il est bon que nous nous y arrêtions un peu pour en donner une connoissance plus parfaite.

C'est une chose reconnuë de tout le monde, que l'occasion qui a une grande part dans toutes les entreprises, en a une très-grande dans celles qui regardent la guerre. Or de tout ce qui s'est inventé pour la saisir, rien n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer, ou qu'elles se passent actuellement, on peut par ce moien les apprendre à trois ou quatre journées de là, & quelquefois même à une plus grande distance, de sorte qu'on est surpris de recevoir le secours dont on avoit besoin. Autrefois cette maniére d'avertir étoit trop simple, & perdoit par-là beaucoup de son utilité. Car pour en faire usage, il falloit être convenu de certains signaux; & comme il y a une infinité de différentes affaires, la plûpart ne pouvoient se connoître par des fanaux. Il étoit aisé par exemple d'avertir ceux avec qui l'on étoit convenu, qu'il étoit arrivé une armée à Orée, à Peparéthe ou à Chalcis; mais des événemens qui arrivent sans qu'on s'y attende, & qui demandent qu'on tienne conseil sur le champ & qu'on y apporte du reméde, comme une révolte, une trahison, un meurtre ou autre chose semblable, ces sortes d'événemens, dis-je, ne pou-

pouvoient s'annoncer par le moien des fanaux. Car il n'est pas possible de convenir d'un signal pour des événemens qu'il n'est pas possible de prévoir.

Enée, cet Auteur dont nous avons un Ouvrage sur l'art de conduire les armées, s'est efforcé de remédier à cet inconvénient; mais il s'en faut beaucoup qu'il ne l'ait fait avec tout le succès qu'on auroit souhaité. On en va juger. Ceux, dit-il, qui veulent s'informer mutuellement par des fanaux de ce qui se passe, n'ont qu'à prendre des vases de terre également larges, profonds & percés en quelques endroits; ce sera assez qu'ils aient trois coudées de hauteur & une de profondeur: qu'ils prennent ensuite des morceaux de liége un peu plus petits que l'ouverture des vaisseaux, qu'ils fichent au milieu de ce liége un bâton distingué de trois doigts en trois doigts par quelque enveloppe fort apparente, & qu'ils écrivent sur chacune de ces enveloppes les choses qui arrivent le plus ordinairement pendant une guerre. Sur l'une par exemple, *Il est entré de la cavalerie dans le païs*; sur l'autre, *Il est arrivé de l'infanterie pesamment armée*; sur une trosiéme, *De l'infanterie légére*; sur la suivante, *De l'infanterie & de la cavalerie.* Sur une autre encore, *Des vaisseaux*; ensuite, *Des vivres*, & de même sur toutes les autres enveloppes, tous les autres événemens qu'ils prévoiront par bonnes raisons devoir arriver, eu égard à la guerre qu'on aura à soutenir: que de part & d'autre on attache à ces vaisseaux des petits tuiaux d'une exacte égalité, en sorte qu'il ne s'écoule ni plus ni moins d'eau des uns que des autres; qu'on remplisse les vases d'eau, qu'on pose dessus les morceaux de liége avec leurs bâtons, & qu'ensuite on ouvre les tuiaux. Cela fait, il est clair que les vases étant égaux, le liége décendra & les bâtons s'enfonceront dans les vases à proportion que ceux-ci se vuideront: qu'après avoir fait cet essai avec une égale promtitude & de concert, on porte les vaisseaux aux endroits où l'on doit donner & observer les signaux & qu'on y mette le liége, & à mesure qu'il arrivera quelqu'une de ces choses qui auront été écrites sur les bâtons, qu'on leve un fanal & qu'on le tienne élevé jusqu'à ce que de l'autre côté on en leve un autre; qu'alors on baisse le fanal & qu'on ouvre les tuiaux: quand l'enveloppe, où la chose dont on veut avertir est écrite, sera décenduë au niveau des vases, qu'on leve le flambeau, & que de l'autre côté sur le champ on bouche les tuiaux & qu'on regarde ce qui est écrit sur la partie du baton qui touche à l'ouverture du vaisseau; alors si tout a été éxécuté de part & d'autre avec la même promtitude, de part & d'autre on lira la même chose.

Mais cette méthode, quoiqu'un peu différente de celle qui emploioit, avec les fanaux, des signes dont on étoit convenu, ne paroît pas

pas encore suffisante. Car on ne peut pas prévoir toutes les choses qui peuvent arriver, & quand on pourroit les prévoir, il seroit impossible de les marquer toutes sur un bâton. D'ailleurs quand il arrivera quelque chose à laquelle on ne s'attendoit pas, comment en avertir selon cette méthode? Ajoutons que ce qui est écrit sur le bâton n'est point du tout précis & déterminé. On n'y voit pas combien il est entré de cavalerie ou d'infanterie, ni en quel endroit du païs sont ces troupes, ni combien de vaisseaux ou combien de vivres sont arrivés. Car pour marquer ces sortes de particularités sur le bâton, il auroit fallu les prévoir avant qu'elles arrivassent, & cela n'est pas possible. Cependant ces particularités c'est ce qu'il importe le plus de sçavoir. Car le moien d'envoier du secours, si l'on ne sçait ni combien on aura d'ennemis à combattre, ni où ils sont? Comment avoir confiance en ses forces ou s'en défier, en un mot comment prendre son parti, sans sçavoir combien de vaisseaux ou combien de vivres il est venu de la part des alliés?

La derniére méthode a pour auteur Cleoxéne, d'autres l'attribuënt à Démoclite, mais nous l'avons perfectionnée. Elle fixe tout, & par son moien on peut avertir de tout ce qui se passe. Elle demande seulement beaucoup de vigilance & d'attention. La voici. Que l'on prenne toutes les lettres de l'alphabet & qu'on en fasse cinq parties, cinq lettres dans chacune. Il y en aura une qui n'aura que quatre lettres, mais cela est sans conséquence. Que ceux qui seront désignés pour donner & recevoir les signaux écrivent sur cinq tablettes ces cinq parties des lettres, & conviennent ensuite entre eux que celui qui devra donner le signal, levera d'abord deux fanaux à la fois, & qu'il les tiendra levés jusqu'à ce que de l'autre côté on en ait aussi levé deux, afin que de part & d'autre on soit averti que l'on est prêt. Que les fanaux baissés, celui qui donnera le signal élevera des fanaux par sa gauche pour faire connoître quelle tablette il doit regarder; en sorte que si c'est la premiére il n'en éleve qu'un, si c'est la seconde il en éléve deux, & ainsi du reste, & qu'il fera de même par sa droite pour marquer à celui qui reçoit le signal quelle lettre d'une tablette il faudra qu'il observe & qu'il écrive. Après ces conventions chacun s'étant mis à son poste, il faudra que celui qui donne le signal ait une alidade garnie de deux tuiaux, afin que celui qui le donne connoisse par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. Qu'on plante droites les tablettes proche de l'alidade, & qu'à droit & à gauche on éléve un solide de dix pieds de largeur & environ de la hauteur d'un homme, afin que les fanaux élevés auprès fassent une lumiére sûre, & qu'en les baissant on les puisse cacher. Tout cela disposé de part & d'autre, supposé par exemple qu'on veuille annoncer, qu'*environ cent hommes se sont retirés chez les ennemis*, on choisira d'abord les

les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il ſera poſſible, comme, *Krétois cent nous ont quittés*, ce qui exprime la même choſe avec moitié moins de lettres. On écrira donc cela ſur une petite tablette, & enſuite on l'annoncera de cette maniére. La premiére lettre eſt un K. qui eſt dans la ſeconde partie & ſur la ſeconde tablette: on élevera donc à gauche deux fanaux pour marquer à celui qui reçoit le ſignal que c'eſt la ſeconde tablette qu'il doit examiner, & à droite cinq qui lui feront connoître que c'eſt un K, la cinquiéme lettre de la ſeconde partie qu'il doit écrire ſur une petite tablette. Enſuite quatre à gauche pour marquer le P. qui eſt dans la quatriéme partie, puis deux à droite pour l'avertir que cette lettre eſt la ſeconde de la quatriéme partie & qu'il doit écrire, & ainſi de la même façon pour les lettres ſuivantes. Par cette méthode il n'arrive rien qu'on ne puiſſe annoncer d'une maniére fixe & déterminée. Si l'on y emploie pluſieurs fanaux, c'eſt parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois: mais d'un autre côté, ſi l'on y apporte les précautions néceſſaires, on en ſera ſatisfait. L'une & l'autre méthode ont cela de commun, qu'il faut s'y être exercé avant que de s'en ſervir, afin que l'occaſion ſe préſentant, on ſoit en état, ſans faire de faute, de ſe donner réciproquement des nouvelles de ce qu'il importe de ſçavoir.

Au reſte on ſçait que les choſes, qui ſe propoſent pour la premiére fois, ſont fort différentes d'elles-mêmes, lorſqu'on y eſt accoûtumé. Ce qui paroiſſoit d'abord non ſeulement difficile, mais même impoſſible, devient par le tems & par l'habitude le plus aiſé du monde à pratiquer. Mille exemples font foi de ce que j'avance, mais le plus convainquant de tous eſt la lecture. Suppoſons un homme qui n'ait jamais ſçû lire, quoiqu'il ait d'ailleurs beaucoup d'eſprit: qu'on ordonne devant lui à un enfant, qui a l'uſage de la lecture, de lire quelque choſe; certainement cet homme ne pourra pas ſe perſuader qu'il faut pour lire que l'on arrête ſes yeux, premiérement ſur la forme des lettres, ſecondement ſur leur puiſſance, troiſiémement ſur la liaiſon que les unes ont avec les autres, toutes choſes qui chacune demandent un certain tems. C'eſt pourquoi quand il verra cet enfant lire ſans s'arrêter & tout d'une haleine ſix ou ſept lignes de ſuite, il aura toutes les peines du monde à ne pas croire que cet enfant a lû, avant que de venir, ce qu'on lui fait lire. Mais ſi la lecture eſt accompagnée de geſtes, ſi les diſtinctions & les eſprits doux ou rudes y ſont marqués, jamais on ne le perſuadera que l'enfant ne s'eſt pas préparé. Cela nous apprend que les difficultés qui ſe préſentent d'abord ne doivent pas nous détourner de ce qui eſt utile. Par l'habitude il n'y a rien de beau ni d'honnête où l'homme ne puiſſe atteindre, il faut l'aquérir, mais ſurtout lorſqu'il s'agit de choſes d'où dépend notre conſervation & notre ſalut. J'ai fait ici cette réflexion à l'occaſion de ce que

j'ai dit plus haut, que les ſciences dans notre ſiécle avoient été portées à un ſi haut degré de perfection, qu'il n'y en avoit preſque point dont on ne pût inſtruire avec régle & avec méthode, ce qui fait une des plus utiles parties d'une Hiſtoire bien compoſée.

CHAPITRE VIII.

Comment les Aſpaſiens Numides paſſent par terre dans l'Hircanie.

LEs Aſpaſiens Numides habitent entre l'Oxus & le Tanaïs, deux fleuves, dont le premier ſe décharge dans la mer d'Hircanie, & l'autre dans les palus Méotides, tous deux aſſez grands pour être navigables. Il eſt étonnant que les Numides traverſent l'Oxus, & entrent par terre dans l'Hircanie avec des chevaux. Cela ſe peut faire, dit-on, de deux maniéres, dont l'une eſt vraiſemblable, l'autre tient du prodige, quoiqu'abſolument elle ne ſoit pas impoſſible. Celle-ci eſt fondée ſur ce que l'Oxus prend ſa ſource au mont Caucaſe. Groſſi enſuite par les eaux qu'il reçoit dans la Bactriane, il roule impétueuſement ſes flots bourbeux dans la plaine. De là il paſſe dans un déſert par deſſus des rochers eſcarpés, dont la hauteur jointe avec l'abondance des eaux fait que ces eaux ſe précipitent en bas avec tant de force, qu'elles tombent à plus d'un ſtade du rocher. On dit que c'eſt le long de ce rocher, & pour ainſi parler, ſous le fleuve même que les Aſpaſiens paſſent à cheval pour entrer par terre dans l'Hircanie. L'autre maniére a plus de vraiſemblance. Car on aſſûre qu'à l'endroit où tombe le fleuve ſont de grandes pierres plates qu'il fend & creuſe par la violence de ſa chûte, qu'il parcourt un peu de chemin ſous terre, qu'enſuite il reparoît, & que les Barbares, fort inſtuits de la route du fleuve, entrent par cet endroit, où il ne paroît point, dans l'Hircanie avec leurs chevaux.

CHAPITRE IX.

Victoire d'Antiochus ſur Euthydéme, qui s'étoit révolté.

ANtiochus averti qu'Euthydéme étoit campé proche de Tigurie, & que dix mille chevaux ſur le bord de l'Arſe en défendoient le paſſage, prit le parti de faire lever le ſiége, de paſſer le fleuve & de marcher

cher droit aux ennemis. Après avoir fait deux jours de marche assez modérée, au troisiéme aiant après le souper donné ordre à la phalange de lever le camp dès le point du jour, il prend sa cavalerie, ses armés à la légére & mille rondachers, & marche la nuit en diligence pour arriver à la riviére, sur l'avis qu'il avoit eu que la cavalerie ennemie qui en gardoit le bord pendant le jour, se retiroit la nuit dans une ville qui en étoit éloignée au moins de vingt stades. N'aiant à traverser qu'un païs plat & fort commode pour la cavalerie, quand le jour commença à paroître, il avoit déja fait passer l'Arse à la plus grande partie de ses troupes. La cavalerie Bactrienne informée de la chose par ses espions, court au fleuve & fond sur les ennemis qu'elle rencontre sur sa route. Antiochus se voiant dans la nécessité d'essuier le premier choc de cette cavalerie, encourage les deux mille chevaux qui avoient coûtume de combattre autour de lui, ordonne aux autres de se ranger par enseignes & par escadrons, & de prendre chacun le poste où ils avoient accoûtumé de se mettre, & allant au-devant des Bactriens avec ses deux mille chevaux, il en vient aux mains avec les premiers qui se présentent. Il se distingua plus qu'aucun des siens pendant ce combat. De part & d'autre on perdit beaucoup de monde, mais la premiére troupe des Bactriens fut rompuë. La seconde & la troisiéme étant venuës à la charge, le Roi fut pressé, & le desordre commençoit à se mettre dans ses troupes. Mais lorsque Panetole marchoit à son secours avec le reste de la cavalerie, dont la plûpart étoit déja en ordre de bataille, il le tira lui & ses gens du danger où ils étoient, & contraignit ceux des Bactriens qui combattoient tumultuairement & sans ordre, de prendre la fuite. Ils ne s'arrêtérent, Panetole les poursuivant toujours, que lorsqu'ils eurent joint Euthydéme, & qu'après avoir perdu beaucoup de leurs gens. La cavalerie du Roi aiant fait un grand carnage des ennemis & pris un grand nombre de prisonniers, fit retraite & campa ce jour-là même sur le bord du fleuve. Antiochus dans ce combat eut un cheval tué sous lui. Il fut lui-même blessé à la bouche, & perdit quelques-unes de ses dents. De toutes les actions où il s'est trouvé, aucune ne lui a fait une plus grande réputation de valeur que celle-ci. Pour Euthydéme, il fut si effraié de cette bataille, qu'il s'enfuit à Zariaspe, ville de la Bactrianne, avec toute son armée.



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE ONZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Victoire des Romains sur Asdrubal, frére d'Annibal. Ce grand homme meurt glorieusement dans le combat. Sage réflexion de l'Historien sur cet événement. Butin que font les Romains après la bataille.

ASDRUBAL ne trouvant rien dans tout cela qui le contentât, & voiant d'ailleurs qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, puisque les ennemis rangés en bataille s'avançoient déja vers lui, fut obligé de mettre en bataille ses Espagnols & ce qu'il avoit de Gaulois. Il mit à leur tête ses dix éléphans, augmenta la hauteur de ses lignes, renferma toute son armée dans un petit terrain, se mit lui-même au centre derriére les éléphans, & attaqua la gauche des Romains, bien résolu de vaincre ou de mourir dans cette occasion. M. Livius s'avança fiérement & se battit avec vigueur. Claudius qui commandoit la droite ne pouvoit ni approcher ni déborder les enne-

ennemis, à cauſe de la difficulté des chemins, difficulté qui avoit porté Aſdrubal à commencer le combat par l'attaque de la gauche. Dans la peine que lui faiſoit cette inaction, il prend conſeil du train où il voioit l'affaire, ſe met à la tête de ſes troupes, tourne par derriére le champ de bataille, paſſe au-delà de la gauche de l'armée Romaine, & charge en flanc ceux des Carthaginois qui combattoient de deſſus les éléphans. Juſques-là le combat avoit été fort douteux. On combattoit de part & d'autre avec beaucoup de courage, parce qu'il ne reſtoit plus de reſſource au parti qui auroit été vaincu. Le ſervice des éléphans étoit pour l'un comme pour l'autre. Car reſſerrés au milieu des deux armés & percés de traits, ils troubloient également les rangs des Romains & ceux des Eſpagnols. Mais quand Claudius fut tombé ſur les ennemis par leurs derriéres, il ſe fit un grand changement. Les Eſpagnols furent alors chargés de front & en queuë, & taillés en piéces pour la plûpart. Six éléphans furent tués avec ceux qui les conduiſoient, & les quatre autres, qui avoient rompu les rangs, furent pris enſuite ſeuls & ſans les Indiens leurs conducteurs. Aſdrubal lui-même, qui s'étoit déja ſignalé dans pluſieurs occaſions, ſe ſignala encore dans celle-ci, & y perdit la vie glorieuſement. Arrêtons-nous un moment à conſidérer ce grand homme, c'eſt une juſtice que nous lui devons.

Nous avons remarqué plus haut qu'il étoit frére d'Annibal; & que celui-ci partant pour l'Italie lui avoit laiſſé le ſoin des affaires d'Eſpagne. Nous avons vû auſſi combien de combats il eut à ſoutenir contre les Romains, dans combien d'embarras l'ont jetté les Chefs qu'on envoioit de tems en tems de Carthage en Eſpagne, combien il s'eſt toujours montré digne fils de Barcas, & avec quelle force d'eſprit il a toujours ſoutenu ſes malheurs & ſes défaites. Nous ne parlerons ici que des divers combats, où il s'eſt trouvé, & c'eſt à cet égard qu'il eſt digne ſurtout qu'on le conſidére & qu'on s'étudie à l'imiter.

La plûpart des Généraux & des Rois, lorſqu'il s'agit de donner une bataille générale, n'aiment à ſe préſenter que la gloire & l'utilité qu'ils tireront de la victoire; ils ne penſent qu'à la maniére dont ils en uſeront chacun, en cas que les choſes réuſſiſſent ſelon leurs ſouhaits: jamais ils ne ſe mettent devant les yeux les ſuites malheureuſes d'une défaite, jamais ils ne s'occupent de la conduite qu'ils devront garder dans les revers de fortune; & cela parce que l'un ſe préſente de ſoi-même à l'eſprit, & que l'autre demande beaucoup de prévoiance. Cependant cette négligence à faire des réflexions ſur les malheurs qui peuvent arriver, a ſouvent été cauſe que des Chefs, malgré le courage & la valeur des ſoldats, ont été honteuſement vaincus, ont perdu la gloire qu'ils avoient aquiſe par d'autres exploits, & ont paſ-

passé le reste de leurs jours dans la honte & dans l'ignominie. Il est aisé de se convaincre qu'il y a un grand nombre de Généraux qui sont tombés dans cette faute, & que c'est au soin de l'éviter que l'on reconnoît surtout combien un homme est différent d'un autre. Le tems passé nous en fournit une infinité d'exemples.

Asdrubal a tenu tout une autre conduite. Tant qu'il a pû sur de bonnes raisons espérer faire quelque chose qui fût digne de ses premiers exploits, il n'a songé à rien plus dans les combats qu'à se conserver lui-même. Mais depuis que la fortune lui eut ôté toute espérance pour l'avenir, & qu'elle l'eut comme renfermé dans le dernier moment, sans rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à la victoire, soit dans la disposition de son armée, soit dans le combat même, il ne laissa pas que de prévoir comment, en cas qu'il fût défait, il céderoit à la nécessité présente, sans rien souffrir qui pût deshonorer ses premiers actions. Bel exemple pour ceux qui sont chargés de la conduite d'une guerre. Ils doivent apprendre de là deux choses : la premiere à ne pas tromper, en s'exposant témérairément, les espérances de ceux qui ont mis en eux leur confiance ; & la seconde à ne point joindre l'infamie aux malheurs par un trop grand amour pour la vie.

Les Romains après cette victoire pillérent le camp des ennemis. Quantité de Gaulois y étoient couchés sur de la paille & y dormoient d'ivresse, ils les égorgérent comme des victimes. Ils assemblérent aussi tous les prisonniers, & il en revint au trésor public plus de trois cens talens. On compte qu'il resta sur le champ de bataille au moins dix mille hommes tant Carthaginois que Gaulois, & deux mille seulement de la part des Romains. Quelques-uns des principaux Carthaginois furent faits prisonniers, tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Cette nouvelle venuë à Rome, on souhaitoit tant qu'elle fût vraie, que d'abord on ne pouvoit la croire. Mais quand plusieurs courriers eurent appris non seulement la victoire, mais encore le détail de l'action, toute la ville fut transportée de joie, chacun s'empressa à orner les lieux sacrés, les Temples furent remplis de gateaux & de victimes pour les sacrifices. En un mot on reprit tant de confiance, que l'on crut qu'Annibal, qu'on redoutoit si fort auparavant, n'étoit déja plus en Italie.

CHA-

CHAPITRE II.

Harangue faite aux Etoliens ſur leur guerre avec Philippe.

IL me ſemble, Etoliens, que Ptolémée & les villes de Rhode, de Byſance, de Chio & de Mityléne, ont aſſez fait voir combien ils avoient à cœur de n'être plus en guerre avec vous. Ce n'eſt ni pour la premiére ni pour la ſeconde fois que nous venons vous parler de cette paix. Depuis que vous avez entrepris la guerre, nous n'avons laiſſé échapper aucune occaſion de vous remontrer combien il étoit important de la finir: portés à cela tant par la ruine prochaine dont vous êtes menacés, vous & les Macédoniens, que par les maux que nous prévoions dévoir tomber ſur votre patrie & ſur toute la Gréce. Quand on a mis le feu à quelque matiére combuſtible, on n'eſt plus maître d'en arrêter les funeſtes effets, l'embraſement s'étend ſelon que le vent pouſſe & que la matiére jette de flammes, ſouvent même celui qui l'a cauſé eſt le premier à en éprouver la violence. Il en eſt de même de la guerre. Une fois allumée, elle commence par conſumer ceux qui en ſont les auteurs, de là elle ſe répand & réduit en cendres tout ce qu'elle rencontre, portée de proche en proche & prenant toujours de nouvelles forces par la ſottiſe des peuples. Figurez-vous donc, Etoliens, que tous les Inſulaires & tout ce qu'il y a de Grecs dans l'Aſie ſont ici préſens, & vous conjurent de finir la guerre; le mal a paſſé juſqu'à eux, revenez à vous mêmes, & ſuivez avec docilité les conſeils que l'on vous donne.

En effet ſi la guerre que vous faites ne vous étoit que préjudiciable, comme la plûpart des guerres ont coûtume de l'être, & que d'ailleurs elle vous fût glorieuſe ou par le motif qui vous a pouſſés à l'entreprendre, ou par l'honneur qui devroit vous en revenir, on pourroit peut-être vous la pardonner en faveur d'une ſi louable diſpoſition; mais ſi c'eſt la plus honteuſe de toutes les guerres, ſi elle ne peut que vous couvrir de confuſion, ſi elle n'eſt capable que de vous attirer le blâme & la cenſure de tous les hommes, ne mérite-t-elle pas que vous y faſſiez de ſérieuſes réflexions? Je vous dirai franchement ce que j'en penſe, & ſi vous êtes ſages, vous ne me ſçaurez pas mauvais gré de cette liberté. Un reproche fait à propos, & qui vous tire d'un péril évident vous eſt infiniment plus avantageux, qu'un diſcours flatteur, qui ſeroit ſuivi de votre ruine entiére & de celle de tout le reſte des Grecs. Souffrez donc que je vous mette devant les yeux l'erreur où vous êtes.

Vous

Vous dites que vous ne prenez les armes contre Philippe que pour empêcher que les Grecs ne tombent ſous ſa domination, mais cette entrepriſe ne tend qu'à perdre la Gréce & à la réduire en ſervitude. Les conditions du Traité que vous avez fait avec les Romains ne permettent pas d'en douter, conditions qui n'étoient d'abord qu'écrites, mais dont on voit aujourd'hui l'exécution. Dès le tems même qu'elles n'étoient qu'écrites, elles vous couvroient déja de honte, aujourd'hui qu'elles s'accompliſſent, elles mettent dans le plus grand jour votre infamie. D'ailleurs Philippe n'eſt ici qu'un vain nom & un pur prétexte. Car dans cette guerre il ne court aucun riſque. Vos conventions ne portent préjudice qu'à ſes alliés, aux peuples de la plûpart du Péloponéſe, de la Béotie, de l'Eubée, de la Phocide, aux Locriens, aux Theſſaliens & aux Epirotes, puiſqu'elles portent *que les hommes & les bagages pris appartiendront aux Romains*, *& que les villes & les terres ſeront pour vous.* Après la priſe d'une ville, vous ne pourriez ſouffrir qu'on outrageât des citoiens libres, vous auriez horreur de brûler des places que vous auriez conquiſes, une telle cruauté ne vous paroîtroit digne que des Barbares: & cependant vous faites un Traité qui abandonne aux Barbares toute la Gréce, & la livre en proie aux outrages les plus honteux. D'abord on ne ſoupçonnoit pas qu'il dût avoir des ſuites ſi funeſtes, mais ce qui vient d'arriver aux Orites & aux infortunés Eginétes met la choſe en évidence. La fortune ſemble avoir pris plaiſir à expoſer en plein théâtre votre imprudence. Tel a été le commencement de votre guerre, tel juſqu'à préſent en a été l'événement. Que devons-nous attendre de ſa fin, ſi tout vous réuſſit ſelon vos ſouhaits, ſinon qu'elle ſera l'époque malheureuſe des maux extrémes dont toute la Gréce ſera accablée? Car quand les Romains auront une fois mis fin à leur guerre d'Italie, ce qui ne peut pas tarder longtems, Annibal étant déja reſſerré dans un coin de la Brettie, il eſt hors de doute qu'ils ne manqueront pas de venir avec toutes leurs forces ſe jetter ſur la Gréce, en apparence pour vous apporter du ſecours, mais au fond pour en groſſir le nombre de leurs conquêtes. Si, après s'en être rendus les maîtres, ils nous traitent favorablement, ils remporteront tout l'honneur & toute la reconnoiſſance du bienfait: que ſi au contraire ils uſent contre nous du droit de la guerre à la rigueur, ils s'enrichiront des dépouilles de ceux qu'ils auront tués, & réduiront les autres à leur obéiſſance. Vous prendrez alors les Dieux à témoins, & ni Dieu ne voudra ni homme ne pourra vous ſecourir.

Voilà, Etoliens, ce que vous deviez prévoir dès le commencement, rien n'étoit plus digne de vous; mais puiſqu'il y a pluſieurs choſes dans l'avenir, où il n'eſt pas poſſible à l'homme de pénétrer; au moins aujourd'hui que vous voiez les maux que vous cauſez, prenez de plus ſages meſures pour éviter ceux qui ſuivront. Pour nous, nous

n'a-

n'avons rien oublié de ce que des vrais amis devoient dire ou faire sur les conjonctures présentes, & nous vous avons dit librement ce que nous pensions de l'avenir. Il ne nous reste plus qu'à vous exhorter & à vous prier de ne pas vous envier & à vous-mêmes & à toute la Gréce la liberté & la vie.

Comme on se fut apperçû que cet Ambassadeur avoit fait quelque impression sur l'esprit de plusieurs, on fit entrer ceux de Philippe, qui sans grand discours se contentérent de dire qu'ils n'avoient reçu que deux ordres de leur Maître, le premier d'accepter tout d'un coup la paix de la part des Etoliens en cas qu'ils la proposassent; ou, s'ils refusoient de la faire, de se retirer après avoir pris à témoins les Dieux & les Ambassadeurs de la Gréce là présens; que ce n'étoit pas à Philippe, mais aux Etoliens qu'il faudroit imputer les malheurs que cette guerre attireroit à toute la Gréce.

CHAPITRE III.

Sentimens de Philopœmen sur la façon des armes. Bataille de Mantinée.

C'Etoit une maxime de Philopœmen, que l'éclat & le brillant des armes contribuoit beaucoup à épouvanter les ennemis, & que l'on tiroit des armes d'autant plus de service qu'elles étoient mieux travaillées; qu'il seroit surtout avantageux que l'on transportât aux armes le soin qu'on avoit d'être bien vêtu, & qu'au contraire l'on fît aussi peu de cas de la propreté des habits qu'on en avoit fait jusqu'alors de la propreté des armes; que par-là on épargneroit de grands frais aux particuliers, & qu'on seroit plus en état de fournir aux besoins de l'Etat. Il vouloit qu'un homme prêt à marcher pour quelque expédition ou à suivre l'armée, prît garde que ses bottines serrassent bien ses jambes & fussent plus brillantes que le reste de sa chaussure, & que quand il prend le bouclier, la cuirasse & le casque, il fît attention que ces armes fussent plus propres & plus riches que son manteau & sa tunique, parce qu'en voiant une armée où les choses qui servent à la pompe & à l'ostentation sont plus recherchées que celles qui sont d'usage, on pouvoit juger sûrement qu'à la première bataille qui se donnera elle seroit défaite. Pour tout dire en un mot, il souhaitoit que l'on fût persuadé, que l'affectation de propreté en fait d'habits n'est digne que d'une femme, & d'une femme encore qui n'est pas fort sage, au lieu que le travail & la beauté des armes marque dans un bon citoien le zéle & la

passion qu'il a de s'emploier avec gloire à son propre bien & à celui de sa patrie.

Il n'y avoit personne de ses auditeurs qui n'applaudit à ce discours & qui n'en admirât la sagesse, de sorte que l'on n'étoit pas plutôt sorti du Conseil, que l'on montroit au doigt ceux que l'on voioit vêtus proprement, & qu'on en chassoit quelques-uns de la place publique. Mais c'étoit surtout dans les expéditions & quand on se mettoit en campagne que l'on s'étudioit à observer ces judicieuses maximes. Tant une exhortation, faite à propos par un homme respectable, a de force, non seulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien, surtout quand sa vie répond à ses paroles, car alors on ne peut presque pas ne point se rendre à ses conseils. C'étoit là le caractére de Philopœmen, simple dans ses habits, frugal dans ses repas, nul soin de ce qui regardoit son corps, dans les conversations parlant peu & de maniére à ne pouvoir être repris. Il se fit une étude particuliére toute sa vie de ne parler que vrai. Aussi ses moindres paroles étoient toujours écoutées avec respect, & on n'hésitoit point à y ajouter foi. Et il n'avoit pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader, sa conduite étant un modéle de tout ce que l'on devoit faire. Peu de mots joints à l'autorité qu'il s'étoit aquise & à la solidité de ses conseils, suffisoient pour refuter les longs discours que faisoient souvent ceux qui lui étoient opposés dans le gouvernement, quelque vraisemblables qu'ils fussent.

L'assemblée congédiée, tous retournérent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avoient entendu dire à Philopœmen, & persuadés que tant qu'il seroit à la tête des affaires, il n'arriveroit rien de fâcheux à la République. Il partit aussi-tôt lui-même pour visiter les villes & donner ordre à tout. Il assembla le peuple, lui marqua ce qu'il étoit à propos qu'il fît, & leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il assembla une armée à Mantinée, pour y défendre contre Machanidas la liberté de tout le Péloponése.

Ce Tyran de Sparte, plein de confiance en ses forces, ne fut non plus ému de ce soulévement des Achéens que s'il l'eût souhaité. Dès qu'il eut appris qu'ils étoient à Mantinée, il fit à Tégée un discours aux Lacédémoniens tel que la conjoncture présente le demandoit, & le lendemain à la pointe du jour il se mit en marche à la pointe droite de la phalange, les étrangers soudoiés de l'un & de l'autre côté sur la même ligne, & ensuite des chariots chargés de catapultes & de traits. En même tems Philopœmen fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps. Les Illyriens, les cuirassiers, les étrangers & les armés à la légére sortirent par la porte qui conduit au Temple de Neptune; la phalange par une autre qui regarde l'Occident, & la cavalerie de la ville

ville par une troisiéme qui en est proche. Les armés à la légére s'emparérent d'une colline assez grande qui est devant la ville, & qui commande le chemin appellé Xenis & le Temple de Neptune. Il leur joignit les cuirassiers du côté du Midi, & auprès d'eux les Illyriens. Derriére ces troupes la phalange sur une ligne droite, & distinguée par cohortes avec les intervalles, étoit postée le long du fossé qui va au Temple de Neptune à travers la plaine de Mantinée, & qui joint les montagnes qui la séparent du païs des Elisphasiens. La pointe droite étoit composée de la cavalerie des Achéens qu'Aristenéte commandoit, & la gauche de tout ce qu'il y avoit d'étrangers qui étoient disposés en plusieurs rangs sans intervalle. Ce fut à la tête de ceux-ci que se mit Philopœmen.

L'heure du combat étant proche & les ennemis en présence, ce Général voltigeant dans les intervalles de la phalange, encouragea ses gens en peu de paroles, mais très-fortes. La plupart même ne furent pas entenduës. Car ses soldats l'aimoient tant & avoient tant de confiance en lui, qu'ils se portoient d'eux-mêmes à combattre avec un empressement & une ardeur incroiable. Eux-mêmes avec une espéce de transport animoient leur Général & le pressoient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchoit de leur faire entendre étoit que le tems étoit venu où leurs ennemis alloient être réduits à une honteuse servitude, & eux remis dans une liberté glorieuse & à jamais mémorable.

Machanidas faisoit d'abord soupçonner qu'il attaqueroit l'aîle droite avec sa phalange disposée en long. Mais quand il fut plus proche, dans une distance cependant convenable à son dessein, il tourne court à droite, & étendant son armée il donne à sa droite un front égal à la gauche des Achéens, & poste devant elles les catapultes à quelque distance les unes des autres. Philopœmen vit bien que son but n'étoit autre que de lancer des pierres sur les cohortes de la phalange, & d'y jetter le désordre. C'est pourquoi il ne lui en donna pas le loisir, mais fit commencer vigoureusement le combat par les Tarentins vers le Temple de Neptune, païs plat & comme fait exprès pour la cavalerie. Sur ce début, Machanidas fut obligé de faire la même chose & de mettre aux mains ses Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armés à la légére étant venus peu après pour soutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagés de part & d'autre. Et comme dans cette mêlée on se battoit d'homme à homme, le combat fut fort longtems douteux. On ne pouvoit pas même parmi le reste des troupes distinguer de quel côté voloit la poussiére, parce que les combattans couroient de part & d'autre, & avoient quitté les postes qu'ils tenoient au commencement. Cependant les étrangers de la part du Tyran eurent l'avantage, leur nombre & la dextérité qu'une grande habitude leur avoit aquise, l'emporta.

Cela ne devoit pas manquer alors, & il eſt rare que cela manque. Car autant que les ſoldats Républicains ſont dans les combats ſupérieurs à ceux qui ſervent un Tyran, autant les étrangers qui ſont à la ſolde des Tyrans ſont au-deſſus de ceux qui ſe mettent au ſervice des Républiques. C'eſt que les ſoldats Républicains combattent pour la liberté, & les ſujets d'un Tyran pour la ſervitude, & que les étrangers à la ſolde d'une République ne ſont animés que par l'eſpérance du ſalaire dont on eſt convenu; au lieu que les autres, s'ils manquent à leur devoir, courent riſque de n'être plus emploiés. Car un peuple libre, après la défaite de ceux qui en vouloient à ſa liberté, ne ſe ſert point d'étrangers pour la conſerver; un Tyran au contraire a d'autant plus beſoin d'eux qu'il aſpire à plus de conquêtes. Plus il y a de gens qui ſouffrent de ſes injuſtices, plus il a d'embûches à craindre. En un mot la ſûreté des Tyrans dépend toute des liaiſons qu'il entretient avec les étrangers, & des forces qu'il en tire. C'eſt la raiſon pourquoi les étrangers de Machanidas témoignerent tant de valeur en cette occaſion. Leur choc fut ſi rude, que les Illyriens & les cuiraſſiers qui ſoutenoient les étrangers ne pûrent y réſiſter. Ils furent entiérement rompus & s'enfuirent en hâte à Mantinée, quoique cette ville fût à ſept ſtades de la bataille.

Ce fut alors que l'on vit avec évidence une vérité dont quelques-uns font difficulté de convenir, que la plupart des événemens militaires ne ſont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des Chefs. C'eſt être habile, je le veux, que de faire en ſorte, après avoir bien commencé une action, que la fin ne demente pas le commencement; mais la gloire eſt bien plus grande, lorſqu'après avoir eu du pire au premier choc, loin d'en être ébranlé & de perdre tête, on réfléchit ſur les fautes que les bons ſuccès font commettre à ſon ennemi, & qu'on les tourne à ſon avantage. Il eſt aſſez ordinaire de voir des gens, à qui tout ſemble proſpérer au commencement d'un combat, tourner le dos peu de tems après & être vaincus; & d'autres au contraire qui, après des commencemens très-deſavantageux, ſavent, par leur bonne conduite, changer la face des choſes & remporter la victoire, lorſqu'on s'y attendoit le moins. Nos deux Généraux nous fourniſſent un exemple des plus ſenſibles de l'un & de l'autre.

Après la déroute des étrangers & la défaite de l'aîle gauche, Machanidas au lieu de ſuivre ſon premier deſſein, de déborder de ce côté-là & de charger en flanc & de front les Achéens, s'amuſe en jeune homme à ſe mêler avec ſes troupes étrangeres & à pourſuivre ſans ordre les fuiards: comme ſi après avoir plié, la crainte ſeule n'eût point été capable de les faire courir juſqu'aux portes de la ville. Au contraire le Général des Achéens, après avoir fait d'abord ſon poſſible pour arrêter

ter ses étrangers, en appellant leurs Officiers chacun par leur nom & en les encourageant à faire ferme, voiant que l'épouvante étoit trop grande, il ne s'épouvanta pas pour cela lui-même, il ne prit pas la fuite, il ne perdit pas espérance. Loin de là, il se mit à une aile de sa phalange, & dès que l'ennemi à la queuë des fuiards eut laissé le champ de bataille vuide, il tourne sur sa gauche avec les premiéres cohortes, & courant en bon ordre vient se saisir du poste que Machanidas avoit abandonné. Par-là, outre qu'il coupoit le chemin au retour de ceux qui poursuivoient, il débordoit l'aîle des ennemis de beaucoup. En cet état il exhorta sa phalange de ne rien craindre, & de demeurer là jusqu'à ce que l'ordre lui vînt de charger. Il m'ordonna aussi de rallier tout ce qu'il étoit resté d'Illyriens, de cuirassiers & d'étrangers, & avec ces troupes de me poster derriére la pointe de la phalange pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors les Lacédémoniens enflés de leurs premiers succès avancent vers les Achéens sans ordre & piques baissées. Quand ils furent sur le bord du fossé, soit qu'étant si proche des ennemis il ne fût plus tems de changer de résolution, soit qu'un fossé dont la décente étoit aisée, sans eau pendant l'été & sans aucune haïe, ne leur parût que méprisable, ils se jetterent dedans sans hésiter. A ce moment fatal aux Lacédémoniens, & auquel Philopœmen s'attendoit depuis longtems, on sonne la charge, on court sur eux avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui en décendant dans le fossé avoient rompu leurs rangs, ne virent pas plutôt les ennemis au dessus d'eux, qu'ils prirent la fuite; mais il en resta un grand nombre dans le fossé, tué partie par les Achéens, partie par leurs propres gens.

On feroit mal d'attribuer cet événement au hazard ou à l'occasion; l'habileté du Général en a tout l'honneur. Car dès le commencement Philopœmen s'étoit couvert du fossé, non pour éviter le combat, comme quelques-uns se l'imaginoient; mais parce qu'en homme judicieux & en grand Capitaine il avoit pensé en lui-même que si Machanidas faisoit franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu, il arriveroit à sa légion ce qui lui est effectivement arrivé; ou que si arrêté par le fossé il changeoit de sentiment & rompoit par crainte son ordre de bataille, il seroit regardé comme le plus malhabile des hommes d'avoir, sans rien faire de mémorable, abandonné la victoire à son ennemi, & de n'avoir remporté d'une action que la honte d'une entiére défaite. Sottise où bien d'autres sont déja tombés, qui après s'être rangés en bataille, ne se croiant pas assez forts pour en venir aux mains, soit à cause de l'avantage du poste qu'occupoient les ennemis, soit à cause de leur nombre, ou pour d'autres raisons, ont rompu leur ordre, dans l'espérance ou de vaincre à la faveur de leur arriéregarde, ou du moins de s'éloigner des ennemis sans dan-

ger. Il n'y a pas de faute plus grossiére & plus honteuse à un Général.

Pour Philopœmen, tout ce qu'il avoit prévû, arriva; les Lacédémoniens s'enfuirent à vauderoute. Voiant ensuite sa phalange victorieuse & tout lui réussir à souhait, il pensa au point décisif, c'est-à-dire à empêcher que le Tyran ne lui échappât. Sçachant donc qu'il étoit lui & ses étrangers sur le bord du fossé du côté de la ville où il s'étoit imprudemment engagé en poursuivant les fuiards, & qu'on lui coupoit le chemin de son premier poste, il attendit qu'il revînt. Machanidas en revenant s'apperçut que son armée fuioit, & sentant alors la faute qu'il avoit faite & que tout étoit perdu, il commanda à ce qu'il avoit de troupes de serrer leurs rangs & tenta de passer dans cet ordre au travers des Achéens qui étoient repandus çà & là en poursuivant. Quelques-uns de ses gens le suivirent d'abord, dans l'espérance que cet expédient les tireroit d'affaire. Mais quand en approchant ils virent les Achéens qui gardoient le pont qui étoit sur le fossé, alors perdant courage ils s'écoulérent, & chacun chercha à se sauver du mieux qu'il pourroit.

Machanidas lui-même ne voiant pas de ressource par le pont, court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopœmen le reconnoît à son manteau de pourpre & à l'équipage de son cheval, il quitte aussitôt Anaxidame, après lui avoir donné ordre de ne pas branler de son poste & de ne faire quartier à aucun étranger, puisque c'étoit par leur moien que Sparte étendoit sa tyrannie, & prenant avec lui Polyéne & Simias, deux de ses amis, il passe de l'autre côté du fossé pour arrêter au passage le Tyran & deux hommes qui le suivoient, Anaxidame & un des étrangers. Machanidas aiant enfin rencontré un endroit où le fossé étoit aisé à franchir, pique son cheval & saute le fossé. Mais dans ce moment-là même Philopœmen lui lance sa javeline, puis l'achéve avec la hampe. Anaxidame fut aussi tué par les deux amis; le troisiéme, pendant qu'on tuoit les deux autres, désespérant de passer prit la fuite. Simias dépouilla les deux morts, enleva les armes & la tête du Tyran, & courut la montrer à ceux qui poursuivoient, afin que la voiant ils ne pûssent plus douter de son sort, & poursuivissent avec plus d'ardeur les fuiards jusqu'à Tégée. Ce spectacle fit tout l'effet que l'on s'étoit proposé Car ils entrérent d'emblée dans cette ville, & dès le lendemain maîtres de la campagne ils campérent sur le bord de l'Eurotas. Ainsi ce peuple, qui depuis longtems n'avoit pû chasser les ennemis de son païs, se vit alors en état de ravager sans crainte toute la Laconie. Cette bataille ne coûta pas beaucoup de monde aux Achéens, mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. Le bagage & les armes tombérent aussi entre les mains des Achéens.

CHA-

CHAPITRE IV.

Eloge d'Annibal.

ON ne peut considérer le nombre d'années qu'Annibal a commandé, les batailles générales & les petits combats où il s'est trouvé, les siéges qu'il a faits, la révolte des villes qu'il avoit conquises, les conjonctures fâcheuses où il s'est rencontré, la grandeur & l'importance de la guerre qu'il a fait aux Romains dans le sein même de l'Italie pendant seize ans, sans jamais donner de relâche à ses troupes, que l'on ne soit transporté d'admiration. Quelle habileté dans l'art de conduire les armées ! quel courage ! quel usage & quelle expérience dans la guerre ! Comme un sage Gouverneur, il a sçû tellement se soumettre & contenir ses gens dans le devoir, que jamais ils ne se remuérent contre lui, & que jamais il ne s'éleva entre eux aucune sédition. Quoique son armée ne fût composée que de soldats de divers païs, Africains, Espagnols, Gaulois, Carthaginois, Italiens, Grecs, qui n'avoient de commun entre eux ni loix, ni coûtumes, ni langage; cependant il vint à bout par son habileté de réunir toutes ces différentes nations, de les réduire au commandement d'un seul Chef, & de leur faire prendre les mêmes vûës que lui. On en seroit peut-être moins surpris, si la fortune, toujours constante à son égard, ne lui eût jamais fait éprouver aucun revers; mais non : si souvent il a eu le vent en poupe, quelquefois aussi il a eu des tempêtes à essuier. Quelle idée tout cela ne doit-il pas donner de l'habileté d'Annibal dans le métier de la guerre! On peut assurer, sans rien risquer, que si ce grand homme n'étoit venu chez les Romains, qu'après avoir essaié ses forces dans les autres parties du monde, il n'auroit pas manqué un seul de ses projets ; mais parce qu'il commença par où il devoit finir, comme les Romains furent le premier objet de ses exploits, ils en furent aussi l'écueil.

CHAPITRE V.

Défaite d'Asdrubal fils de Giscon par Pub. Scipion.

ASdrubal aiant rassemblé ses troupes des villes où elles étoient en quartier, se mit en marche & fut camper assez proche d'une ville appellée Elinge, au pied d'une montagne, où il se fortifia d'un re-

retranchement, & où il y avoit devant lui une plaine très-propre pour une bataille. Il avoit soixante-dix mille hommes de pied, quatre mille chevaux & trente-deux éléphans. Aussi-tôt Scipion envoia Junius Syllanus à Coleas pour en recevoir les troupes qu'il lui avoit destinées, & qui consistoient en trois mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux. Il prit le reste des alliés, & commença à marcher contre l'ennemi. Il rencontra auprès de Castulon & de Bocyle les troupes que Syllanus amenoit de la part de Coleas. Mais une chose lui donnoit beaucoup d'inquiétude. D'un côté les troupes Romaines, sans alliés, n'étoient pas assez fortes pour donner une bataille décisive, & de l'autre il ne lui paroissoit pas prudent d'hazarder sur la foi des alliés une action de cette conséquence. Après quelque délibération, il prit le parti d'emploier de façon les Espagnols, que l'ennemi crût qu'il s'en serviroit, & cependant de ne mettre aux mains que ses propres légions. Il se met ensuite en marche, aiant quarante-cinq mille hommes de pied & trois mille chevaux. Quand il fut près des Carthaginois & en présence, il campa sur des hauteurs qui étoient vis-à-vis des ennemis. Magon croiant que c'étoit justement là le tems de charger les Romains pendant qu'ils campoient, il prit avec lui la plus grande partie de sa cavalerie, & Massanissa les Numides, & ils fondirent sur le camp, comme assurés qu'ils prendroient Scipion au dépourvû. Mais il avoit prévû de loin cet évenement, & avoit mis en embuscade derriére une hauteur un nombre de cavalerie égal à celui des Carthaginois. Cette cavalerie se montrant tout d'un coup & lorsqu'on ne s'y attendoit pas, étonna si fort les ennemis, que plusieurs en fuiant tombérent de leurs chevaux; les autres à la vérité se battirent avec vigueur, mais l'adresse des Romains à sauter en bas de leurs chevaux leur faisoit perdre courage. Ils ne soutinrent que fort peu de tems, & tournérent le dos, laissant beaucoup de leur monde sur le champ de bataille. D'abord ils se retiroient en assez bon ordre, mais chargés en queuë par les Romains, ils rompirent bientôt leurs rangs & s'enfuirent à vauderoute jusqu'à leur camp. Ce succès augmenta l'ardeur que les Romains avoient de combattre, & ralentit beaucoup celle des Carthaginois. Cependant les armées restérent pendant quelques jours en ordre de bataille dans la plaine, sans rien faire autre chose que s'essaier les uns les autres par des escarmouches & les armés à la légére.

Scipion s'avisa alors de deux stratagêmes. Comme il se retiroit d'ordinaire & rentroit dans son camp plus tard qu'Asdrubal, il avoit observé que ce Général mettoit ses Africains au centre, & les éléphans sur les aîles. Là dessus, le jour qu'il s'étoit proposé de combattre étant venu, au lieu de ranger, comme il avoit coûtume de faire, les Romains au centre & les Espagnols aux aîles, il fit tout le contraire, & donna à ses troupes par ce nouvel ordre un grand avantage sur celles des ennemis.

Dès

Dès le grand matin il envoia ordre aux Tribuns & aux ſoldats de repaître, de ſe mettre ſous les armes & de ſortir du camp. Chacun aiant obéi avec joie, ſe doutant bien de ce qui alloit ſe paſſer, il fit marcher devant la cavalerie & les armés à la légére, avec ordre d'approcher du camp des ennemis & d'eſcarmoucher hardiment, & marcha enſuite lui-même à la tête de l'infanterie. Il ne fut pas plutôt au milieu de la plaine, que contre l'ordre où il avoit coûtume de ſe ranger, il mit les Eſpagnols au centre & les Romains ſur les aîles. La cavalerie arriva au camp des Carthaginois, & l'armée étoit en bataille à la vûe de leur camp, qu'ils avoient à peine eu le tems de prendre leurs armes: de ſorte qu'Aſdrubal fut contraint d'envoier à la hâte & à jeûn ſa cavalerie & ſes armés à la légére contre la cavalerie Romaine, & de ranger à l'ordinaire ſon infanterie dans la plaine aſſez près du pied de la montagne.

Pendant l'eſcarmouche, les Romains demeurérent quelque tems ſimples ſpectateurs; mais comme le jour s'avançoit, & que le combat des armés à la légére ne décidoit rien de part ni d'autre, parce qu'à meſure qu'ils étoient preſſés, ils ſe retiroient vers leurs gens qui en détachoient d'autres pour prendre leur place; enfin Scipion fit paſſer les ſiens par les intervalles des cohortes, & les diſtribua ſur chacune des aîles derriére ceux qui étoient en ordre de bataille, les armés à la légére devant & la cavalerie enſuite, puis marcha de front vers les ennemis. Quand il en fut environ à un ſtade, il commanda aux Eſpagnols d'avancer toujours dans le même ordre, à l'infanterie & à la cavalerie de l'aîle droite de tourner à droit, & à celle de la gauche de tourner à gauche. Il prit enſuite lui-même à l'aîle droite les trois premiéres bandes de cavalerie & les trois premiers manipules d'infanterie, c'eſt-à-dire une cohorte. Lucius Marcius & M. Junius en prirent autant à l'aîle gauche, & les Vélites marchant à la tête ſelon la coûtume, ils tournérent, Scipion à gauche & les autres à droit, & tombérent en colonne ſur les ennemis, le reſte des aîles ſuivant de près & toujours ſelon le même mouvement. Pendant que les aîles approchoient ainſi, les Eſpagnols au front marchoient lentement & reſtoient derriére à un certaine diſtance. De cette maniére Scipion exécuta ſon projet, qui étoit de combattre par ſes deux aîles avec les troupes Romaines contre les colonnes qui étoient aux aîles des ennemis. Les mouvemens qui ſe firent enſuite, & par le moien deſquels ceux qui ſuivoient ſe joignoient ſur une ligne droite à ceux qui étoient devant, ſembloient oppoſés les uns aux autres, ſoit qu'on en jugeât en général d'aîle à aîle, ſoit que l'on conſidérât en particulier l'infanterie par rapport à la cavalerie. Car à l'aîle droite la cavalerie ſe joignant par la droite aux armés à la légére s'efforçoit de déborder les ennemis, & l'infanterie au contraire ſe joignit par la gauche: au lieu qu'à l'aîle gauche, l'infanterie ſe joignoit par la droite, &

la cavalerie avec les armés à la légére par la gauche. De sorte que par cette évolution la cavalerie & les armés à la légére changérent d'aîle, & que l'aîle droite devint la gauche.

Ce mouvement n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus Scipion, il se mettoit bien plus en peine de déborder l'ennemi. Et avec raison. Car ce n'est point assez de sçavoir les mouvemens qui doivent se faire, il en faut faire usage lorsque l'occasion s'en présente. Dans cette mêlée les éléphans percés de dards par la cavalerie & par les Vélites, & inquiétés de tous côtés souffrirent beaucoup & n'incommodérent pas moins leurs amis que leurs ennemis. Car courant çà & là sans ordre ils écrasoient tous ceux qui venoient à leur rencontre. Pour les aîles des Carthaginois elles furent enfoncées sans pouvoir tirer aucun secours du centre où étoient les Africains, l'élite de leur armée. Car la crainte que les Espagnols ne vinssent les attaquer les empêchoit de quitter leur poste pour secourir les aîles; & ils ne pouvoient non plus rien faire dans leur poste, parce que les Espagnols n'étoient pas assez près pour engager l'action avec eux.

Les aîles sur qui rouloit toute la bataille se battirent pendant quelque tems avec courage; mais la chaleur étant devenuë fort grande, les Espagnols, qui avoient été obligés de sortir du camp sans avoir pris de nourriture, étoient d'une foiblesse à ne pouvoir soutenir les armes, tandis que les Romains pleins de force & de vigueur avoient encore cet avantage sur eux, que par la prudence de leur Général ce qu'il y avoit de plus fort dans leur armée n'avoit eu affaire qu'à ce qu'il y avoit de plus foible dans celle des ennemis. Asdrubal se voiant pressé se battit d'abord en retraite, mais peu après toute son armée s'enfuit & courut au pied de la montagne. De là, comme les Romains la poursuivoient à outrance, elle fuit en desordre jusques dans ses retranchemens, d'où même elle auroit été bientôt chassée, si quelque Dieu ne fût venu à son secours. Mais un orage s'étant élevé, il tomba une pluie si abondante & si continuelle, qu'à peine les Romains pûrent gagner leur camp.

CHAPITRE VI.

Scipion réprime une sedition qui s'étoit formée parmi ses soldats.

QUoique Scipion se fût acquis une assez grande expérience dans les affaires, cependant il se trouva dans un très-grand embarras, quand il se vit abandonné, par une désertion, d'une partie de son armée. Et l'on ne doit point en être surpris. Car comme en-

entre les incommodités du corps, il est aisé de se précautionner contre celles qui lui viennent du dehors, comme le chaud, le froid, la lassitude ou les blessures, & y remédier quand elles sont arrivées, & qu'au contraire celles qui s'engendrent dans le corps même, telles que sont les ulcéres & les maladies, ne peuvent aisément ni se prévoir ni se guérir lorsqu'on en est une fois attaqué; il en est de même d'une République & d'une armée. Pour peu que l'on veille à leur conservation, il est facile de se mettre en garde contre les mauvais desseins de dehors, ou de les secourir quand on les attaque. Mais il est difficile d'apporter reméde aux maux qui se produisent au dedans d'elles-mêmes, comme aux partis, aux séditions, aux émeutes populaires. Il faut pour cela une dextérité, une adresse extraordinaire. Il est néanmoins une regle qui me paroît très-propre pour maintenir les armées, les Républiques & les corps en bon état, c'est de ne pas laisser les hommes dans un repos & une oisiveté trop longue, surtout lorsqu'ils sont dans la prospérité & qu'ils jouissent avec abondance de toutes les commodités de la vie.

Pour arrêter les suites que cette sédition pouvoit avoir, Scipion, qui à une extréme vigilance joignoit beaucoup d'adresse & d'activité, s'avisa de cet expédient. Il fut d'avis que l'on promît aux soldats qu'on leur paieroit leur solde, & afin qu'ils ne doutassent point de la sincérité de cette promesse, qu'on levât avec éclat & en diligence les taxes qui avoient été pour cet effet imposées aux villes, voulant par-là leur faire croire que ces levées ne se faisoient que pour les paier. Il voulut encore que les sept Tribuns qu'il avoit déja envoiés aux soldats révoltés, y retournassent pour les exhorter de rentrer dans leur devoir, & de venir à lui pour recevoir leur solde en corps, s'ils le jugeoient à propos, ou chacun en particulier. Cet avis aiant passé, il ajouta que le tems & les conjonctures apprendroient ce qu'il restoit à faire. Toutes les mesures ainsi prises, on donna tous ses soins à amasser de l'argent. Dès que les Tribuns eurent exécuté l'ordre qu'ils avoient reçu, & que Scipion en eut été averti, il assembla son conseil pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre: tous convinrent qu'il falloit fixer le jour que chacun devoit se trouver auprès du Général, & quand tout le monde seroit arrivé, qu'on accorderoit une amnistie à la multitude, mais que les mutins seroient punis avec sévérité. Ces mutins étoient au nombre de trente-cinq.

Le jour venu & les séditieux approchant de la ville, tant pour obtenir le pardon de leur faute, que pour recevoir leur solde, Scipion donna secrétement ordre aux sept Tribuns d'aller au-devant d'eux, de prendre chacun des auteurs de la sédition, de leur faire beaucoup d'amitiés, de les inviter à loger avec eux, ou, si cela ne se pouvoit pas, du moins à prendre avec eux leurs repas. Trois jours auparavant, il avoit

avoit ordonné aux troupes qu'il avoit avec lui, de faire provision de vivres pour plusieurs jours, parce qu'il devoit marcher avec Syllanus contre Indibilis, qui avoit quitté le parti des Romains. Cette nouvelle le rendit encore les séditieux plus fiers & plus hardis, ils se flattérent qu'ils disposeroient presque de tout à leur gré avec un Général qui n'auroit pas d'autres soldats qu'eux.

Quand ils furent assez près de la ville, il fit dire aux troupes qui étoient dedans de partir avec leurs équipages le lendemain dès qu'il feroit jour; & aux Tribuns & aux Préfets, quand ils seroient sortis de la ville, d'envoier devant les premiers équipages, mais de faire faire alte aux soldats à la porte, de se partager ensuite à chaque porte, & de veiller à ce qu'aucun des séditieux ne sortît de la ville. Les Tribuns qui avoient ordre d'aller au devant d'eux ne manquérent pas d'y obéir. Ils furent les joindre dès qu'ils arrivérent, & leur firent beaucoup de caresses. Il leur avoit été ordonné de s'en saisir d'abord, & après le repas de les lier & garder, sans permettre à personne de sortir de l'endroit où ils auroient mangé, excepté à celui qui devoit porter au Général la nouvelle de ce qui se seroit passé. Tout cela aiant été exécuté, le lendemain au point du jour, Scipion voiant ces séditieux ramassés dans la place publique, il convoqua l'assemblée. Sur le champ tous accoururent selon la coûtume, tous dans l'attente de voir leur Général & d'entendre ce qu'il avoit à leur dire sur les affaires présentes. Alors Scipion envoia ordre aux Tribuns qui étoient aux portes d'amener les soldats en armes, & d'envelopper l'assemblée. Il s'avança ensuite, & au premier coup d'œil que tous jettérent sur lui, ils furent extrémement surpris de le voir dans une parfaite santé, lui qu'ils croioient encore pouvoir à peine se soutenir.

Il commença par leur dire qu'il ne pouvoit comprendre quels mécontentemens ou quelles espérances les avoient portés à se révolter : que les révoltes contre la patrie & contre les Chefs ne venoient ordinairement que de trois causes, ou de ce que l'on avoit lieu de se plaindre de ses Officiers, ou de ce que l'on n'étoit pas content de la situation présente des affaires, ou de ce que l'on aspiroit à quelque chose de plus grand & de plus illustre que ce que l'on avoit.

„ Or dites-moi, je vous prie, laquelle de ces trois causes vous a
„ poussés à la révolte? M'auriez-vous sçû mauvais gré de ce que votre
„ solde ne vous a pas été paiée? Mais la faute ne doit pas m'en être
„ imputée, car tant que la chose a été en mon pouvoir, l'argent qui
„ vous étoit dû ne vous a jamais manqué. Que si c'est Rome qui est cause
„ que vous n'avez pas reçu ce que l'on vous doit depuis longtems, falloit-il
„ pour cela vous déclarer contre votre patrie, qui jusqu'à présent a fourni
„ à tous vos besoins, & dans le sein de laquelle vous avez été élevés?
„ Ne valloit-il pas mieux me faire vos plaintes & prier vos amis de

„ vous ſecourir & de vous ſoulager dans vos peines? Quand pour pa- „ reil ſujet des ſoldats, qui font du ſervice un métier mercénaire, quit- „ tent ceux à la ſolde deſquels ils ſervent, ils ne ſont pas ſi criminels; „ mais que des gens qui ne font la guerre que pour eux-mêmes, pour „ leurs femmes & pour leurs enfans, tombent dans cette infidélité; c'eſt „ un crime impardonnable. C'eſt comme ſi un fils ſe plaignant que ſon „ pére l'a trompé dans un compte qu'ils avoient à régler enſemble, s'en „ alloit en armes arracher la vie à celui dont il a reçu la ſienne. Direz- „ vous que je vous ai commandé des travaux plus pénibles qu'aux au- „ tres, que je vous ai expoſé à plus de dangers, & que je leur ai fait „ plus de part qu'à vous du butin & des autres émolumens de la guer- „ re? Mais vous n'oſeriez m'accuſer d'avoir fait cette diſtinction & „ cette différence, ou quand vous ſeriez aſſez hardis pour cela, vous „ ne pourriez le perſuader à perſonne. Quel ſujet vous ai-je donc „ donné de vous éloigner de moi? Je voudrois le ſçavoir, car il me „ ſemble que vous n'avez rien à dire, rien même à penſer contre la „ conduite que j'ai tenuë à votre égard.

„ Vous ne pouvez pas non plus vous jetter ſur la ſituation des af- „ faires préſentes. Jamais ont-elles été en meilleur état? Jamais Rome „ a-t-elle remporté de plus grands avantages ſur les ennemis? Jamais „ le ſoldat a-t-il eu de plus grandes eſpérances? Quelque eſprit défiant „ dira peut-être qu'il y a pour vous plus à gagner & plus à eſpérer chez „ les ennemis Et quels ſont ces ennemis? Indibilis & Mandonius? „ Quoi, ne ſçavez-vous pas qu'ils ne ſont venus de notre côté qu'après „ avoir violé la foi qu'ils devoient aux Carthaginois, & qu'ils ne ſont „ retournés chez les Carthaginois qu'après avoir foulé aux pieds la fi- „ délité qu'ils nous avoient jurée? Après cela de ſi honnêtes gens ne „ méritent-ils pas bien qu'on ajoute foi à leurs promeſſes, & qu'on pren- „ ne les armes en leur faveur contre ſa propre patrie? Vous n'eſpériez „ pas non plus apparemment que combattant ſous leurs enſeignes vous „ vous rendriez maîtres de l'Eſpagne. Ni en joignant vos forces avec „ celles d'Indibilis, ni par vous-mêmes, vous n'étiez aſſez forts pour „ vous oppoſer à nos conquêtes. Quelles ont donc été vos vûes? Ne „ pourrois-je pas les ſçavoir de vous mêmes? Eſt ce l'expérience, la va- „ leur, l'habileté de ces grands Capitaines, que vous vous êtes choiſis, „ qui a gagné votre confiance? Sont-ce les faiſceaux & les haches qu'ils „ font marcher devant eux qui vous en ont impoſé? Mais j'aurois hon- „ te de m'arrêter là-deſſus davantage. Ce n'eſt rien de tout cela, Ro- „ mains, vous n'avez rien de juſte à reprocher, ni à votre patrie, ni à „ votre Genéral. Je n'ai pour juſtifier votre faute & auprès de Rome & „ auprès de moi, ſinon que la multitude eſt aiſée à tromper, & qu'il eſt „ facile de la pouſſer où l'on veut. Elle eſt ſuſceptible des mêmes agita- „ tions que la mer. Et comme celle-ci, quoique douce, tranquille &

„ ſtable par elle-même, ſe conforme & reſſemble en quelque ſorte aux
„ vents qui la bouleverſent & la tourmentent, quand elle eſt agitée de
„ quelque tempête; de même la multitude eſt telle qu'il plaît à ceux qui
„ la conduiſent & aux conſeils deſquels elle ſe livre & s'abandonne.
„ C'eſt pour cela que tous les Officiers de l'armée & moi nous voulons
„ bien vous pardonner votre révolte, & que nous vous promettons ſo-
„ lemnellement d'en bannir à jamais le ſouvenir. Mais il n'y a pas de
„ pardon à eſpérer pour ceux qui vous l'ont inſpirée, nous ſerons in-
„ exorables, & l'attentat qu'ils ont commis contre leur patrie & contre
„ nous ſera puni ſelon ſon mérite.

A peine Scipion eut-il fini, que les troupes qui environnoient l'aſſemblée, frappérent de leur épées contre leurs boucliers, ſelon l'ordre qui leur en avoit été donné. Auſſitôt on amena liés & dépouillés les auteurs de la ſédition. La multitude fut ſi effraiée & des ſoldats qui l'envelop-poient, & du triſte ſpectacle qu'elle avoit devant les yeux, que pendant qu'on déchiroit de verges les uns & que l'on maſſacroit à coups de haches les autres, perſonne ne changea de viſage & n'oſa proférer la moindre parole, & que tous demeurérent comme immobiles d'étonnement & de crainte. On traina à travers l'aſſemblée ces criminels, & enſuite le Général & les autres Officiers engagérent leur parole aux autres que jamais on ne rappelleroit leur faute. Ceux-ci jurérent auſſi l'un après l'autre aux Tribuns qu'ils ſeroient obéiſſans aux ordres de leurs Chefs, & que jamais ils ne concevroient aucun deſſein contre Rome. C'eſt ainſi que Scipion réprima par ſa prudence une ſédition qui auroit pû cauſer de grands maux, & qu'il rétablit ſon armée dans les diſpoſitions où elle étoit avant que ce ſoulévement arrivât.

CHAPITRE VII.

Indibilis eſt défait en bataille rangée.

SCipion aiant ramaſſé ſon armée dans Carthage même, convoqua une aſſemblée, & lui fit un diſcours ſur la hardieſſe & la perfidie d'Indibilis. Il s'étendit fort ſur ce ſujet, & les raiſons dont il ſe ſervit animerent puiſſamment la multitude à tirer vengeance de l'infidélité de ce Prince. Il rappella enſuite les combats que les Romains avoient donnés aux Eſpagnols & aux Carthaginois tout enſemble, tandis que c'étoient des Carthaginois qui commandoient; qu'après avoir toujours été vainqueurs dans ces combats, il ſeroit honteux de douter que combattant contre les Eſpagnols commandés par Indibilis, ils ne remportaſſent la victoire; que par cette raiſon il ne vouloit ſe ſervir du ſecours d'aucun Eſpagnol, & que les Romains feroient ſeuls cette expédi-

dition, afin que toute la terre connût que ce n'étoit point par le secours des Espagnols qu'ils avoient chassé d'Espagne les Carthaginois, mais que leur valeur seule & leur courage avoient défait leurs troupes & celles des Celtibériens. Soions seulement d'accord entre nous, ajouta-t-il, & si jamais nous avons entrepris quelque guerre avec confiance, marchons de même à celle ci. Ne vous inquiétez pas du succès, je m'en charge avec l'aide des Dieux immortels. A ces mots les troupes conçûrent tant d'ardeur & d'assurance, qu'à les voir on eût cru qu'elles étoient en présence des ennemis, & qu'elles étoient près d'en venir aux mains.

Le lendemain de cette assemblée, Scipion se mit en marche. Au bout de dix jours il arriva à l'Ebre, & quatre jours après il l'avoit passé. Il campa d'abord à la vûë des ennemis, dans une vallée qui étoit entre eux & lui. Le jour d'après aiant donné ordre à C. Lælius de tenir sa cavalerie toute prête, & à quelques Tribuns de disposer au combat les Velites, il fit jetter dans cette vallée quelques bestiaux qui étoient à la suite de son armée. Les Espagnols ne furent pas plutôt tombés sur cette proie, que l'on détacha quelques Velites contre eux. L'action s'engage, on envoie de part & d'autre du monde pour soutenir, il se fait dans la vallée une vive escarmouche d'infanterie. Lælius avec sa cavalerie saisit cette occasion de fondre sur ceux qui escarmouchoient, leur coupe le chemin du pied de la montagne, & renverse la plupart de ceux qui étoient répandus dans le vallon. Cet avantage irrite le Barbares, qui pour ne point paroître effraiés & entiérement vaincus, font marcher toute leur armée dès le point du jour & la mettent en bataille. Scipion soupiroit après ce moment; mais voiant les Espagnols décendre imprudemment dans la vallée, & ranger dans la plaine & cavalerie & infanterie, il différa quelque tems d'aller à eux, pour leur donner le tems de ranger tout le plus de gens de pied qu'ils pourroient. Ce n'est pas qu'il ne se fiât à sa cavalerie, mais il comptoit beaucoup plus sur son infanterie, qui dans les combats concertés & de pied ferme étoit fort supérieure à celle des Espagnols, sans parler des armes & du courage qui la mettoit encore fort au-dessus de l'autre. Quand il y eut autant de gens de pied qu'il souhaitoit, il se mit lui-même en bataille contre ceux qui étoient postés au pied de la montagne, & fit marcher quatre cohortes serrées contre ceux qui étoient décendus dans la vallée. En même tems Lælius avança avec sa cavalerie par les collines, qui du camp s'étendoient jusques dans le vallon, tomba sur la cavalerie ennemie par ses derriéres, & la retint à combattre avec lui. Par-là l'infanterie, qui n'étoit décenduë dans la vallée que sur l'espérance qu'elle avoit d'être soutenuë par la cavalerie, étant privée de son secours, est pressée & aux abois. La cavalerie n'est pas plus à son aise. Prise dans un détroit & ne sachant où se tourner, elle tuë

plus

plus de ses gens que les Romains n'en tuent; elle étoit d'autant plus à l'étroit, que son infanterie l'incommodoit en flanc, l'infanterie Romaine en tête & la cavalerie par derriére. Dans ce combat presque tout ce qui étoit décendu dans la vallée fut passé au fil de l'épée, & ceux qui étoient au pied de la montagne furent mis en déroute, c'étoient les armés à la légére, qui faisoient un tiers de toute l'armée. Indibilis se sauva avec eux, & se mit à couvert dans un lieu fortifié. Les affaires d'Espagne finies, Scipion revint à Tarragone, pour aller de là dans sa patrie recevoir l'honneur du triomphe qu'il avoit mérité. Pour y arriver au tems de l'élection des Consuls, après avoir donné ordre à tout ce qu'il y avoit à faire en Espagne, il s'embarqua pour Rome avec Caius & d'autres amis, laissant le soin de l'armée à Syllanus & à Marcius.

CHAPITRE VIII.

Antiochus rétablit Euthydéme dans sa premiére dignité. Expéditions d'Antiochus dans les hautes provinces de l'Asie.

EUthydéme tâchoit de se justifier auprès de l'Ambassadeur d'Antiochus, en lui remontrant que ce Prince n'avoit pas raison de vouloir le chasser de son Roiaume; que loin d'avoir quitté son parti, il ne s'étoit rendu maître de la Bactriane qu'en faisant mourir les décendans de ceux qui lui avoient manqué de fidélité. Après avoir parlé longtems sur ce sujet, il pria Téleas de se rendre médiateur entre Antiochus & lui, & de faire ensorte par ses remontrances & ses priéres, que ce Prince ne lui enviât pas le nom & la dignité de Roi; que s'il ne se rendoit pas, il n'y auroit de sûreté ni pour l'un ni pour l'autre; qu'un grand nombre de Numides étoit prêt à tomber sur le païs, qui les menaçoit l'un & l'autre d'un péril égal, & qui une fois entrés infecteroient tous les habitans de leur barbarie.

Téleas fut ensuite porter ces paroles à Antiochus, qui cherchant depuis longtems à finir la guerre, accepta volontiers les propositions de paix que Téleas apportoit de la part d'Euthydéme. Après plusieurs autres voiages de cet Ambassadeur, Euthydéme envoia Démetrius son fils pour ratifier le Traité. Antiochus le reçut bien, & jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours & sur l'air de majesté qui régnoit dans toute sa personne qu'il étoit digne d'être Roi, il lui promit une de ses filles en mariage, & accorda à son pére le nom de Roi. Les autres articles du Traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par sermens.

Cet-

Cette affaire concluë, Antiochus aiant fait distribuer des vivres à son armée & pris les éléphans d'Euthydéme, se mit en marche. Après avoir passé le Caucase, il entra chez les Indiens, & y fit de nouveau amitié avec le Roi Sophagazone. Il y reçut encore des éléphans, de sorte qu'il en eut en tout cent cinquante. Il partit de là après avoir fait une nouvelle provision de vivres, & y laissa Androsténes de Cysique pour avoir soin d'emporter l'argent que ce Roi étoit convenu de lui donner. Quand il eut traversé l'Arachosie, il passa la riviére d'Erymanthe, & entra par la Drangiane dans la Carmanie, où à cause que l'hiver approchoit il mit ses troupes en quartiers. Telle fut l'expédition d'Antiochus dans les hautes provinces, expédition par laquelle il réduisit à son obéissance non seulement les Satrapes de ces contrées, mais encore les villes maritimes & les Puissances qui étoient en deçà du mont Taurus, mit son Roiaume à couvert de toute incursion, & tint en respect par son courage tous les peuples qu'il s'étoit soumis. Enfin il fit voir par-là & aux peuples de l'Asie & à ceux de l'Europe qu'il étoit véritablement digne de regner.





HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE DOUZIEME, OU L'ON VOIT UNE CENSURE JUDICIEUSE DE *Timée & de Callisthéne.*

CHAPITRE PREMIER.

Réfutation de ce que dit Timée sur l'Afrique & sur l'Isle de Corse.



L'AFRIQUE est un païs dont on ne peut trop admirer la fertilité. Mais Timée a parlé de cette belle partie du monde en homme qui n'en avoit aucune connoissance, sans lumiéres, sans jugement, & uniquement sur la foi d'anciennes traditions qui ne méritent aucune créance : comme par exemple que ce sont toutes terres sablonneuses, séches, & qui ne produisent aucun fruit; ce que l'on en dit par rapport aux animaux est tout aussi fondé. Il y a dans l'Afrique des chevaux, des beufs, des moutons, des chevres en si grande quantité, que je ne sçai si l'on en pourroit trouver autant dans tout le reste de l'univers. Et c'est pour cela que, comme la plûpart des peuples de ce grand

grand païs ne savent ce que c'est que de cultiver la terre, ils ne vivent que de la chair des bêtes, & qu'avec les bêtes. Qui ne sait qu'on y voit des éléphans, des lions, des leopards en quantité & d'une force prodigieuse, des bufles très-beaux, & des autruches d'une grandeur prodigieuse? Tous animaux dont on ne trouve aucun dans l'Europe. Timée cependant garde sur tout cela un profond silence, & semble n'avoir pris à tâche que de nous débiter des fables.

Il n'est pas plus fidéle sur l'Isle de Corse. Sur ce qu'il en dit dans son second Livre, on diroit que tout est sauvage dans cette Isle, chévres, moutons, beufs, cerfs, liévres, loups, & encore d'autres animaux. Les habitans, selon lui, ne font autre métier que d'aller à la chasse de ces sortes de bêtes. Il est cependant certain qu'il n'y a dans l'Isle de Corse aucun de ces animaux qui soit sauvage, mais seulement des renards, des lapins & des moutons. Le lapin vû de loin ressemble à un liévre; mais quand on le prend, on s'apperçoit qu'il n'a du liévre ni la figure ni le goût. Il naît pour l'ordinaire sous terre. La raison pourquoi tous les animaux paroissent là être sauvages, c'est que comme l'Isle est couverte d'arbres, & qu'elle est pleine de rochers & de précipices, les pâtres ne peuvent pas suivre leurs bestiaux dans les paccages. Quand ils trouvent quelque lieu propre pour les faire paître, il sonnent d'une trompette, & chaque troupeau accourt au son de celle de son pâtre, sans jamais prendre l'un pour l'autre. Quand on décend dans l'Isle, & que voiant des chévres ou des beufs paître seuls, on veut les prendre, ces animaux qui ne sont pas accoûtumés à se laisser approcher, prennent d'abord la fuite. Si le pâtre sonne alors de sa trompette, ils accourent à toutes jambes à lui. Là-dessus les étrangers les croient sauvages, & Timée, faute d'examen, s'y est trompé comme les autres.

Au reste ce n'est pas une chose fort surprenante que de voir ces animaux dociles au son d'une trompette. En Italie ceux qui nourrissent des porcs ne le font pas dans des paturages séparés. Ils ne suivent pas leurs troupeaux comme on fait dans la Gréce. Ils marchent devant, & de tems en tems sonnent d'un cornet. Les porcs suivent & courent au son de cet instrument, & chaque troupeau a tellement l'habitude de distinguer le son du cornet de celui à qui il appartient, que cela paroît incroiable à ceux à qui on en parle pour la premiére fois. Comme on fait en Italie un grand usage des porcs, on en éléve une grande quantité, (moindre cependant que dans l'ancienne Italie chez les Etrusques & les Gaulois;) de sorte qu'une truie seule en nourrit mille, & quelquefois davantage. On les conduit hors des étables, les mâles séparés des femelles ou distingués selon leur âge. Mais plusieurs troupeaux se trouvant assemblés dans le même lieu, comme il n'est pas possible de les garder en particulier, & qu'ils se confondent ensem-

 ble

ble ou dès en ſortant des étables, ou dans les paturages, ou en revenant d'où ils ſont partis, pour les diſtinguer ſans peine les porchers ont inventé le cornet, au ſon duquel ils ſe ſéparent d'eux-mêmes de quelque côté que ſe tournent ceux qui les conduiſent, & les ſuivent avec tant de vîteſſe qu'il n'y a point de force ni de violence qui puiſſe les arrêter. En Gréce, lorſque les troupeaux cherchant à paître ſe ſont mêlés les uns avec les autres, celui qui en a un plus nombreux, au premier moment favorable, en enveloppe celui de ſon voiſin & l'emméne avec le ſien, ou quelque voleur en embuſcade le détourne & s'en ſaiſit, ſans que le porcher s'en apperçoive, parce qu'il en eſt fort éloigné, & que ſon bétail s'écarte trop par l'ardeur de manger le gland quand il commence à tomber des chênes. Mais ç'en eſt aſſez ſur ce point.

CHAPITRE II.

Particularités ſur les Locriens.

J'Ai fait pluſieurs voiages chez les Locriens, & je leur ai même rendu des ſervices conſidérables. C'eſt par mon moien qu'ils furent exemts de marcher en Eſpagne avec les Romains. Pendant la guerre de Dalmatie, par le Traité fait avec les Romains ils devoient leur envoier du ſecours par mer, j'obtins encore qu'ils fuſſent diſpenſés d'en envoier. Auſſi m'ont-ils ſçû beaucoup de gré de leur avoir épargné les peines, les dangers & les dépenſes que ces deux expéditions leur auroient coûté, & il n'y a point d'honneurs & d'amitiés qu'ils ne m'aient faites pour m'en témoigner leur reconnoiſſance. Je devrois donc être beaucoup plus porté à parler honorablement de ce peuple, qu'à en dire des choſes deſavantageuſes. Mais malgré tout cela, je ne puis diſſimuler que ce que dit Ariſtote de cette colonie me paroît plus véritable que ce que Timée en raconte. Les Locriens eux-mêmes reconnoiſſent que ce qu'ils en ont appris de leurs ancêtres eſt conforme à ce qu'Ariſtote, & non pas à ce que Timée en rapporte.

Ils le prouvent premiérement parce que tout ce qu'il y a chez eux de noble & d'illuſtre par la naiſſance, vient des femmes & non pas des hommes. Par exemple on paſſe chez eux pour noble, lorſqu'on tire ſon origine des cent familles. Or le titre de nobleſſe avoit été accordé à ces cent familles par les Locriens avant qu'ils vinſſent s'établir en Italie, & ce ſont celles dont un oracle avoit ordonné de tirer au ſort les cent filles que l'on devoit envoier tous les ans à Troie. Quelques-

unes de ces filles se trouvérent dans la colonie, & ceux qui en décendent sont encore regardés comme nobles, & on les appelle les enfans des cent familles.

Autre preuve, il y a chez eux une fille à qui le ministére auquel elle est emploiée fait donner le nom de *Phialephore*. La raison qu'ils donnent de cet établissement, la voici. Dans le tems qu'ils chassérent les Siciliens de l'endroit d'Italie qu'ils occupent aujourd'hui, ces peuples avoient à la tête de leurs sacrifices un de leurs plus nobles & de leurs plus illustres citoiens. Les Locriens qui n'avoient reçu de leurs péres aucune loi sur les sacrifices, prirent des Siciliens cette coûtume, comme la plûpart des autres de la même nation, & l'ont depuis toujours gardée, avec ce changement néanmoins, qu'au lieu d'un jeune homme, c'est une jeune fille qui est Phialephore, parce que chez eux la noblesse vient des femmes.

Ils ajoutent qu'ils n'ont aucune alliance avec les Locriens de Gréce, & qu'ils n'ont pas ouï dire qu'ils en aient jamais eu; au lieu qu'ils sçavent par tradition qu'ils en avoient avec les Siciliens. Ils disent même la maniére dont on s'y prit pour traiter avec ce peuple, qui est qu'en arrivant dans le païs, les Siciliens épouvantés n'aiant pû se défendre de les recevoir, les Locriens leur jurérent qu'ils vivroient de bonne amitié avec eux, & que le païs seroit commun aux deux nations, *tant qu'ils marcheroient sur cette terre & qu'ils porteroient des têtes sur les épaules*: mais qu'avant de faire ce serment ils avoient mis de la terre sous la semelle de leurs souliers & sur leurs épaules des têtes d'ail qui ne paroissoient point, & qu'aiant ensuite secoué la terre de leurs souliers & les têtes d'ail de dessus leurs épaules, ils avoient à la premiére occasion qu'ils avoient cruë favorable, chassé les Siciliens de cette contrée.

CHAPITRE III.

Deux sortes de faussetés à distinguer dans une Histoire.

Timée dit que comme une régle ne laisse pas d'être régle & de mériter ce nom, quoiqu'elle soit ou trop courte ou trop étroite, pourvû qu'elle soit droite; & qu'au contraire on doit l'appeller de tout autre nom, lorsqu'elle manque de cette propriété qui lui est essentielle; il en est de même de l'Histoire. Que le stile n'en soit pas tel qu'il devroit être, que la disposition en soit défectueuse, qu'elle péche en quelque autre des parties qui lui sont propres, si l'on s'y est étudié à rapporter la vérité, tous ces défauts n'empêchent pas que le

 nom

„ ſtable par elle-même, ſe conforme & reſſemble en quelque ſorte aux
„ vents qui la bouleverſent & la tourmentent, quand elle eſt agitée de
„ quelque tempête; de même la multitude eſt telle qu'il plaît à ceux qui
„ la conduiſent & aux conſeils deſquels elle ſe livre & s'abandonne.
„ C'eſt pour cela que tous les Officiers de l'armée & moi nous voulons
„ bien vous pardonner votre révolte, & que nous vous promettons ſo-
„ lemnellement d'en bannir à jamais le ſouvenir. Mais il n'y a pas de
„ pardon à eſpérer pour ceux qui vous l'ont inſpirée, nous ſerons in-
„ exorables, & l'attentat qu'ils ont commis contre leur patrie & contre
„ nous ſera puni ſelon ſon mérite.

A peine Scipion eut-il fini, que les troupes qui environnoient l'aſſemblée, frappérent de leur épées contre leurs boucliers, ſelon l'ordre qui leur en avoit été donné. Auſſitôt on amena liés & dépouillés les auteurs de la ſédition. La multitude fut ſi effraiée & des ſoldats qui l'envelop-poient, & du triſte ſpectacle qu'elle avoit devant les yeux, que pendant qu'on déchiroit de verges les uns & que l'on maſſacroit à coups de haches les autres, perſonne ne changea de viſage & n'oſa proférer la moindre parole, & que tous demeurérent comme immobiles d'étonnement & de crainte. On traîna à travers l'aſſemblée ces criminels, & enſuite le Général & les autres Officiers engagérent leur parole aux autres que jamais on ne rappelleroit leur faute. Ceux-ci jurérent auſſi l'un après l'autre aux Tribuns qu'ils ſeroient obéiſſans aux ordres de leurs Chefs, & que jamais ils ne concevroient aucun deſſein contre Rome. C'eſt ainſi que Scipion réprima par ſa prudence une ſédition qui auroit pû cauſer de grands maux, & qu'il rétablit ſon armée dans les diſpoſitions où elle étoit avant que ce ſoulévement arrivât.

CHAPITRE VII.

Indibilis eſt défait en bataille rangée.

SCipion aiant ramaſſé ſon armée dans Carthage même, convoqua une aſſemblée, & lui fit un diſcours ſur la hardieſſe & la perfidie d'Indibilis. Il s'étendit fort ſur ce ſujet, & les raiſons dont il ſe ſervit animérent puiſſamment la multitude à tirer vengeance de l'infidélité de ce Prince. Il rappella enſuite les combats que les Romains avoient donnés aux Eſpagnols & aux Carthaginois tout enſemble, tandis que c'étoient des Carthaginois qui commandoient; qu'après avoir toujours été vainqueurs dans ces combats, il ſeroit honteux de douter que combattant contre les Eſpagnols commandés par Indibilis, ils ne remportaſſent la victoire; que par cette raiſon il ne vouloit ſe ſervir du ſecours d'aucun Eſpagnol, & que les Romains feroient ſeuls cette expédi-

dition, afin que toute la terre connût que ce n'étoit point par le secours des Espagnols qu'ils avoient chassé d'Espagne les Carthaginois, mais que leur valeur seule & leur courage avoient défait leurs troupes & celles des Celtibériens. Soions seulement d'accord entre nous, ajouta-t-il, & si jamais nous avons entrepris quelque guerre avec confiance, marchons de même à celle ci. Ne vous inquiétez pas du succès, je m'en charge avec l'aide des Dieux immortels. A ces mots les troupes conçûrent tant d'ardeur & d'assurance, qu'à les voir on eût cru qu'elles étoient en présence des ennemis, & qu'elles étoient près d'en venir aux mains.

Le lendemain de cette assemblée, Scipion se mit en marche. Au bout de dix jours il arriva à l'Ebre, & quatre jours après il l'avoit passé. Il campa d'abord à la vûë des ennemis, dans une vallée qui étoit entre eux & lui. Le jour d'après aiant donné ordre à C. Lælius de tenir sa cavalerie toute prête, & à quelques Tribuns de disposer au combat les Velites, il fit jetter dans cette vallée quelques bestiaux qui étoient à la suite de son armée. Les Espagnols ne furent pas plutôt tombés sur cette proie, que l'on détacha quelques Velites contre eux. L'action s'engage, on envoie de part & d'autre du monde pour soutenir, il se fait dans la vallée une vive escarmouche d'infanterie. Lælius avec sa cavalerie saisit cette occasion de fondre sur ceux qui escarmouchoient, leur coupe le chemin du pied de la montagne, & renverse la plupart de ceux qui étoient répandus dans le vallon. Cet avantage irrite le Barbares, qui pour ne point paroître effraiés & entiérement vaincus, font marcher toute leur armée dès le point du jour & la mettent en bataille. Scipion soupiroit après ce moment; mais voiant les Espagnols décendre imprudemment dans la vallée, & ranger dans la plaine & cavalerie & infanterie, il différa quelque tems d'aller à eux, pour leur donner le tems de ranger tout le plus de gens de pied qu'ils pourroient. Ce n'est pas qu'il ne se fiât à sa cavalerie, mais il comptoit beaucoup plus sur son infanterie, qui dans les combats concertés & de pied ferme étoit fort supérieure à celle des Espagnols, sans parler des armes & du courage qui la mettoit encore fort au-dessus de l'autre. Quand il y eut autant de gens de pied qu'il souhaitoit, il se mit lui-même en bataille contre ceux qui étoient postés au pied de la montagne, & fit marcher quatre cohortes serrées contre ceux qui étoient décendus dans la vallée. En même tems Lælius avança avec sa cavalerie par les collines, qui du camp s'étendoient jusques dans le vallon, tomba sur la cavalerie ennemie par ses derriéres, & la retint à combattre avec lui. Par-là l'infanterie, qui n'étoit décenduë dans la vallée que sur l'espérance qu'elle avoit d'être soutenuë par la cavalerie, étant privée de son secours, est pressée & aux abois. La cavalerie n'est pas plus à son aise. Prise dans un détroit & ne sachant où se tourner, elle tuë plus

de au col, en préſence de mille perſonnes, à cette condition, que celui des deux qui détourneroit à un mauvais ſens l'intention du Légiſlateur, ſeroit étranglé devant toute l'aſſemblée. Le jeune homme répondit à cela que la condition n'étoit pas égale, que le Coſmopole aiant près de quatre vingt-dix ans n'avoit plus que deux ou trois ans à vivre, au lieu que lui ſelon toutes les apparences avoit encore à vivre beaucoup plus qu'il n'avoit vécu. Ce bon mot tourna l'affaire en plaiſanterie, & les Juges décidérent ſuivant l'avis du Coſmopole.

CHAPITRE VI.

Contradictions où eſt tombé Calliſthene en racontant des batailles d'Alexandre contre Darius.

DIſons en paſſant quelque choſe de la bataille donnée en Cilicie entre Alexandre & Darius, bataille célébre, qui n'eſt pas fort éloignée du tems dont nous parlons, & ce qui eſt de principal, à laquelle Calliſthene ſe trouvoit. Cet Hiſtorien raconte qu'Alexandre avoit déja paſſé les détroits & ce que l'on appelle dans la Cilicie les Pyles, & que Darius aiant pris ſa route par les Pyles Amaniques étoit entré avec ſon armée dans la Cilicie, lorſque ce Prince averti par les habitans du païs qu'Alexandre tournoit vers la Syrie, ſe mit à le ſuivre; qu'arrivé près des détroits il campa ſur le Pyrame; que le poſte qu'il occupoit, n'avoit pas depuis la mer juſqu'au pied de la montagne plus de quatorze ſtades; que le fleuve venant des montagnes entre des côtés eſcarpés traverſoit obliquement cet eſpace & alloit de là par une plaine ſe décharger dans la mer, coulant entre des hauteurs fort roides & inacceſſibles.

Après cette deſcription il dit qu'Alexandre étant revenu ſur ſes pas pour aller au-devant des ennemis, Darius & ſes Officiers avoient rangé leur phalange en bataille dans le camp même qu'il avoit pris d'abord, qu'il s'étoit couvert du Pinare qui couloit proche du camp, qu'il avoit rangé ſa cavalerie ſur le bord de la mer, auprès d'elle les étrangers ſoudoiés le long du fleuve, & les Peltaſtes joignant le pied des montagnes.

Mais comment ces troupes pouvoient-elles être poſtées devant la phalange, le fleuve paſſant auprès du camp? Cela n'eſt pas concevable, ces troupes étoient trop nombreuſes. Car au rapport même de Calliſthene il y avoit trente mille chevaux & autant d'étrangers ſoudoiés. Or il eſt aiſé de ſçavoir combien ce nombre de troupes devoit oc-

occuper d'eſpace. La cavalerie ſe range pour l'ordinaire ſur huit de hauteur & c'eſt la meilleure méthode. Entre les turmes il faut laiſſer ſur le front une diſtance raiſonnable pour la commodité des différens mouvemens. Ainſi un ſtade ne peut contenir que huit cens chevaux; dix ſtades, huit mille; quatre ſtades, trois mille deux cens, de ſorte que dans quatorze ſtades il ne peut tenir que 11200. chevaux. De plus pour loger dans ce terrain trente mille chevaux, il faudroit en faire trois corps les uns ſur les autres ſans intervalle. Et cela poſé où étoient donc les étrangers ſoudoiés? Derriére la cavalerie peut-être. Mais Calliſthene ne dit point cela, puiſque ſelon lui au contraire les étrangers eurent affaire dans le combat aux Macédoniens; d'ou l'on doit néceſſairement conclure que la moitié du terrain du côté de la mer étoit occupée par la cavalerie, & l'autre moitié du côté des montagnes par les étrangers ſoudoiés. On peut encore juger de là ſur quelle hauteur étoit rangée la cavalerie & combien le fleuve étoit éloigné du camp.

Il dit enſuite que les Macédoniens s'étant avancés, Darius, qui étoit au centre de ſon armée, appella à lui les étrangers d'une des ailes. Cela ne paroît pas encore trop aiſé à comprendre. Car il falloit que la cavalerie & les étrangers fuſſent joints enſemble au milieu de ce terrain. Or Darius ſe trouvant là parmi les étrangers comment & pourquoi les appelloit-il? Il ajoute que la cavalerie de l'aile droite fondit ſur Alexandre, & que celui-ci ſoutint avec vigueur, qu'il vint auſſi contre elle & que le combat fut vif & opiniâtré. Mais cet Hiſtorien a oublié qu'entre Darius & Alexandre il y avoit un fleuve & un fleuve tel qu'il le décrit un moment auparavant.

Il n'eſt pas plus judicieux ſur ce qui regarde Alexandre. Selon lui ce Prince paſſa en Aſie avec quarante mille hommes de pied, & quatre mille cinq cens chevaux, & pendant qu'il ſe diſpoſoit à entrer dans la Cilicie, il lui vint de Macédoine un renfort de cinq mille hommes d'infanterie & de huit cens de cavalerie. Otons de ce nombre trois mille fantaſſins & trois cens chevaux pour différens uſages, c'eſt le plus qu'on puiſſe détacher de l'armée pour cela, il lui reſtoit donc quarante deux mille hommes de pié. Alexandre avec cette armée aiant paſſé les détroits, apprit que Darius étoit dans la Cilicie & qu'il n'étoit éloigné de lui que de cent ſtades. Auſſi-tôt il rebrouſſe chemin, & repaſſe les détroits, la phalange faiſant l'avantgarde, la cavalerie le corps de bataille & les équipages l'arriére-garde. Auſſi-tôt qu'il fut dans la plaine il forme la phalange & la mit ſur trente-deux de profondeur, après avoir marché quelque tems ſur ſeize; & quand il fut près des ennemis, ſur huit.

Or tout ce récit eſt encore plus abſurde que le précédent Car en marchant ſur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordinaires de ſix pieds entre chaque rang, un ſtade tient ſeize cens hommes, par conſéquent dix ſtades en tiendront ſeize mille, & vingt ſtades trente-deux

mille. De là on voit que lorſqu'Alexandre mit ſon armée ſur ſeize de hauteur, il falloit que le terrain fût de vingt ſtades ; & cependant il lui reſtoit encore à poſter toute ſa cavalerie & dix mille fantaſſins.

Il ajoute que quand Alexandre fut à quarante ſtades des ennemis, il mena contre eux ſon armée de front. On auroit peine à imaginer une plus grande abſurdité. Car où trouver ſurtout dans la Cilicie une plaine de vingt ſtades de largeur, & longue de quarante ſtades : Or il n'en faut pas moins pour faire marcher de front une phalange armée de ſarriſſes. Et d'ailleurs à combien d'embarras cette ſorte d'ordonnance n'eſt-elle pas ſujette ? Je ne veux pour le prouver que le témoignage même de Calliſthene, qui dit que les torrents qui ſe précipitent des montagnes creuſent tant d'abîmes dans la plaine, que la plupart des Perſes y périrent en fuiant.

En vain diroit-il qu'Alexandre vouloit par là faire face aux ennemis en quelque endroit qu'ils paruſſent. Car rien n'eſt moins en état de faire face qu'une phalange dont le front eſt deſuni & rompu. Il étoit beaucoup plus aiſé de ſe ranger en ordre de marche, que de préſenter de front & ſur une ſeule ligne droite une armée éparſe & diviſée, & de la mettre aux mains dans un terrain couvert de haies & plein de ravins. Il devoit donc plutôt former deux ou quatre phalanges, à la queuë les unes des autres. On auroit pû leur trouver des paſſages, & il n'auroit pas fallu grand tems pour les ranger en bataille : & d'ailleurs qui empêche qu'on ne ſe faſſe informer par des avant-coureurs de l'arrivée des ennemis longtems avant qu'ils ſoient en préſence ? Il fait encore ici une autre faute, car il mene l'armée de front dans une plaine & ne fait pas marcher devant la cavalerie. Elle marche ſur une même ligne avec les gens de pied.

Mais voici la plus grande de toutes les abſurdités. Quand, dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il ſe rangea ſur huit de hauteur. Il falloit donc de toute néceſſité que la phalange eût quarante ſtades de longueur. Que l'on ſerre, ſi l'on veut, les rangs de telle ſorte qu'ils ſe touchaſſent les uns les autres, il faudra toujours que le terrain qu'elle occupoit fût long de vingt ſtades. Et cependant il dit qu'il n'en avoit pas quatorze, & outre cela qu'une partie étoit proche de la mer, l'autre partie ſur l'aîle droite, & qu'entre la bataille & les montagnes on avoit laiſſé un eſpace raiſonnable pour n'être pas ſous le corps qui étoit poſté au pied de la montagne. Il eſt vrai que pour couvrir l'armée contre ce corps, il lui en oppoſe un autre en forme de tenaille. Mais auſſi nous lui laiſſons pour cela dix mille hommes de pied, ce qui eſt plus qu'il ne demande. Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire que ſelon cet Hiſtorien la phalange avoit tout au plus onze ſtades de longueur, & par une conſéquence néceſſaire qu'on avoit logé dans cet eſpa-

eſpace trente-deux mille hommes ſur trente de hauteur. Cependant à l'heure du combat la phalange étoit ſur huit de hauteur au rapport de Calliſthene. Comment excuſer des contradictions ſi manifeſtes? L'impoſſibilité des faits qu'il rapporte ſaute d'abord aux yeux. Après avoir marqué l'intervalle qu'il y avoit entre chaque homme, déterminé la grandeur du terrain, compté le nombre des troupes, il ne pouvoit mentir ſans ſe rendre inexcuſable.

Je ſerois trop long, ſi je voulois montrer toutes les abſurdités où il eſt tombé. J'en toucherai ſeulement quelques-unes. Il dit qu'Alexandre en mettant ſon armée en bataille prit garde qu'il pût combattre avec le corps que commandoit Darius, & de même que Darius vouloit ſe battre contre Alexandre; mais qu'enſuite il changea de ſentiment, & il ne dit ni comment l'un & l'autre pouvoient connoître en quel quartier de leurs armées ils étoient, ni où Darius ſe retira après avoir changé de réſolution. De plus comment la phalange en bataille eſt-elle montée ſur le bord d'un fleuve, qui preſque par tout eſt eſcarpé & couvert de buiſſons? Il n'eſt pas permis de mettre une ſi grande ignorance ſur le compte d'Alexandre que l'on reconnoît avoir dès ſon enfance appris & exercé le métier des armes. On ne doit donc s'en prendre qu'à l'Hiſtorien, qui étoit ſi neuf dans les choſes de la guerre qu'il n'y ſçavoit diſtinguer ce qui ſe pouvoit de ce qui ne ſe pouvoit pas. Mais laiſſons-là enfin Ephore & Calliſthene.

CHAPITRE VII.

Motifs qui doivent porter a la paix.

ON doit d'abord faire remarquer à l'Aſſemblée que pendant la guerre c'eſt le bruit des trompettes qui éveille le matin, & dans la paix, le chant des cocqs. Enſuite qu'Hercule en inſtituant les jeux Olympiques a montré quelle étoit en cela ſon intention, qu'en faiſant la guerre il n'avoit fait de mal a perſonne que par néceſſité & par ordre, & que volontairement il n'avoit jamais porté a perſonne aucun préjudice: en troiſiéme lieu, que Jupiter dans Homere ne peut ſouffrir le Dieu Mars. *De tous les Dieux*, lui dit-il, *qui habitent le haut Olympe vous êtes celui que je hais le plus, parce que vous ne reſpirez que querelles, que guerres & que batailles.* Que dans le même Poëte le plus ſage des Héros dit, que *qui aime la guerre & ſe plait dans ſes deſordres, n'a ni famille, ni amour de la juſtice, ni foier.* Qu'Euripide s'accorde en cela avec Homére, puiſqu'il s'écrie,

O paix; mere des richesses, la plus aimable des Divinités, que je vous desire avec ardeur! Que vous tardez à venir! Que je crains que la vieillesse ne me surprenne avant que je puisse voir ce tems heureux où tout retentira de nos chansons, & où couronnés de fleurs nous célébrerons des festins! Il faut encore comparer la guerre à la maladie & la paix à la santé. Pendant la paix ceux qui sont malades se rétablissent, pendant la guerre ceux qui sont sains périssent. Dans la paix les vieillards sont ensevelis par les jeunes gens, dans la guerre les jeunes gens le sont par les vieillards. Mais le principal motif que l'on apporte, c'est que dans la guerre on n'est pas en sûreté dans ses propres murailles, au lieu que dans la paix les extrémités mêmes du païs jouissent d'une sécurité parfaite.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il a manqué à Timée pour être bon Historien.

DEs deux organes que la nature nous a donnés pour nous informer & nous instruire à fond des choses, l'ouïe & la vûe, celui-ci quoiqu'incomparablement plus certain selon Héraclite (car les yeux sont des témoins tout autrement exacts que les oreilles,) n'est cependant pas la voie dont Timée s'est servi pour parvenir à la connoissance des faits dont il parle. Il a pris la plus douce quoiqu'elle fût la moins sûre. Il n'a rien examiné par ses yeux, il n'a emploié que ses oreilles. Bien plus, car des deux maniéres dont l'ouïe sert à nous instruire des choses, sçavoir la lecture des Livres & nos propres recherches, il n'a fait aucun usage de la derniére: nous l'avons prouvé plus haut. Si l'on veut sçavoir pourquoi il s'en est tenu à la lecture, c'est que par ce moien on ne court aucun risque, & qu'on n'a rien à souffrir en apprenant. Il n'est besoin pour cela que de se loger dans une ville où il y ait grand nombre de Livres, ou d'avoir auprès de soi une bibliothéque bien fournie. Avec ce secours on peut à l'aise dans un cabinet, sans rien perdre de son repos & de sa tranquillité, s'instruire de ce que l'on cherche, comparer ensemble les Ecrivains passés & observer leurs fautes. Mais pour faire des recherches exactes il en coûte des travaux & de la dépense. Aussi c'est ce qui perfectionne l'Histoire & qui lui donne son prix. On le voit par le témoignage de ceux qui se sont exercés dans ce genre d'écrire. Ephore dit que s'il étoit possible que ceux qui écrivent des faits, en fussent témoins oculaires, ce seroit la meilleure maniére de les connoître. Et Théopompe, que celui-là est d'autant plus habile dans les choses de la guerre, qu'il s'est trouvé à un plus grand

nom-

nombre de combats, comme le plus éloquent Orateur est celui qui a plaidé le plus de causes Il en est de même de la Médecine & de l'art de conduire des vaisseaux. Homére nous apprend la même vérité avec encore plus de force & d'énergie, lorsque voulant nous montrer en la personne d'Ulysse quelles doivent être les qualités d'un homme propre aux grandes affaires, *Muse*, dit-il, *faites-moi l'éloge de cet homme subtil & rusé qui a couru tant de païs, qui a vû tant de villes & connu les mœurs de tant de nations, qui a essuié sur mer tant de travaux & de peines, qui s'est trouvé dans tant de guerres, & a tant de fois été exposé à la violence des flots.* C'est un Ecrivain de ce genre-là que la dignité de l'Histoire demanderoit. Comme Platon dit que les hommes seroient heureux si les Philosophes étoient Rois, ou si les Rois étoient Philosophes, je dirois volontiers moi qu'il ne manqueroit rien à l'Histoire, si les personnes emploiées dans les grandes affaires l'écrivoient eux-mêmes, non par maniére d'acquit, comme on fait aujourd'hui, mais avec le soin qu'on prendroit si l'on étoit persuadé, que de tous les devoirs de la vie, le plus nécessaire & le plus noble seroit de s'y appliquer, sans que jamais rien pût en détourner; ou si ceux qui se mêlent de l'écrire regardoient l'usage & l'expérience des affaires comme une disposition nécessaire à un Historien. Jusques-là on doit attendre à voir bien des fautes dans les Histoires. Or Timée ne s'est nullement mis en peine de l'aquérir cette disposition. Il n'est jamais sorti du lieu où il demeuroit. Affaires, guerre, politique, voiages, recherches, il sembloit avoir voulu renoncer à tout. Malgré cela il est en réputation de bon Historien. Je ne conçois pas ce qui lui a mérité cet honneur. Car il convient lui-même qu'un Historien doit avoir les qualités dont nous venons de parler; témoin ce qu'il dit dans l'exorde de son sixiéme Livre, que quelques-uns sont du sentiment que le genre démonstratif demande plus de talens naturels, plus de travail & d'appareil que l'Histoire, & que ce sentiment avoit embarassé Ephore. Mais comme il ne pouvoit réfuter solidement cette pensée, il tâche de faire voir que l'Histoire a beaucoup de rapport avec le genre démonstratif.



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE TREIZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Avarice comparée à l'hydropisie. Franchise & droiture des Achéens dans les affaires publiques. Telle étoit aussi autrefois la maniére des Romains.



LA passion d'aquérir est semblable à l'hydropisie· Comme dans celle-ci les liqueurs dont on use au dehors n'adoucissent ni n'étanchent pas la soif, à moins qu'on ne guérisse au dedans ce qui la cause & l'irrite; de même on s'efforceroit en vain de rassasier la passion de s'enrichir, sans avoir auparavant remédié par la raison au vice de l'esprit qui la produit.

Quoique la fraude & la tromperie dans le maniement des affaires publiques ne soient pas dignes d'un Roi, on en a cependant vû qui ne faisoient nul scrupule de s'en servir. Il y en a même qui à force de les voir en usage, ont été jusqu'à soutenir qu'elles étoient nécessaires. Les Achéens étoient fort éloignés de cette pensée. Loin de tromper leurs amis pour augmenter leur puissance, ils ne vouloient pas même que la

la tromperie eût la moindre part aux victoires qu'ils remportoient sur leurs ennemis. La victoire selon eux n'avoit rien d'éclatant ni de solide, si l'on ne combattoit ouvertement & si l'on ne devoit ses succès à son courage. Ils s'étoient fait une loi de ne jamais cacher les traits dont ils devoient se servir, ni d'en lancer de loin, se persuadant que le seul combat légitime est celui qui se fait de près & de pied ferme. C'est pour cela qu'en guerre non seulement ils s'avertissoient les uns les autres du combat qu'ils avoient résolu de donner, mais encore du lieu où il se donneroit. Et aujourd'hui on ne fait aucun cas d'un Général qui ne cache pas ses desseins. On voit encore chez les Romains quelques légéres traces de cette ancienne maniére de faire la guerre. Car ils la déclarent à leurs ennemis, ils se servent rarement d'embuscades, & se battent de près & de main à main. Maintenant les choses sont bien changées. Il y a parmi les Chefs une espéce d'émulation à se tromper les uns les autres, soit dans les affaires civiles, soit dans les militaires, & ce sont les excès où l'on tombe sur ce sujet qui m'ont fait venir ces réflexions.

CHAPITRE II.

Portrait d'Héraclide.

PHilippe, comme pour donner à Héraclide un sujet de s'exercer, lui ordonna de chercher comment il pourroit nuire à la flote des Rhodiens & la faire périr, & en même tems il envoia en Créte des Ambassadeurs pour irriter les Candiots contre ce peuple & les porter à lui déclarer la guerre. Héraclide, homme naturellement malfaisant, reçoit cet ordre avec joie. Il pense aux moiens de l'exécuter, met à la voile & arrive à Rhodes. Il étoit originaire de Tarente, né de parens du plus petit peuple, & qui gagnoient leur vie du travail de leurs mains. Il avoit apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse il se livra à la plus infame prostitution. Beaucoup d'esprit au reste & une grande mémoire. Terrible à ceux qui lui étoient inférieurs & osant tout contre eux; bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au dessus de lui. Accusé autrefois d'avoir voulu livrer Tarente aux Romains, il avoit été envoié en exil. Ce n'est pas qu'il eût aucune autorité dans sa patrie, mais parce qu'étant Architecte, sous prétexte de réparer quelque bréche aux murailles de la ville, il avoit trouvé le moien de s'emparer des clefs de la porte d'où l'on passoit dans les terres. Il se retira chez les Romains,

mains, & de là il écrivit à Tarente & à Annibal. Mais quand il se vit découvert, craignant les suites de sa trahison, il se refugia chez Philippe, dont il gagna tellement la confiance, & auprès de qui il se mit en si grand crédit, qu'il fut presque la cause de la ruine entiére d'un si puissant Roiaume.

CHAPITRE III.

Force de la vérité.

JE suis persuadé que la plus grande déesse qu'il y ait parmi les hommes, celle qui a le plus de force & de pouvoir, c'est la vérité. On a beau de tous côtés s'élever contre elle, en vain toutes les probabilités semblent favoriser le mensonge, elle s'insinuë & entre par elle-même je ne sçai comment dans l'ame. Quelquefois elle fait éclater d'abord sa puissance, il arrive aussi quelquefois qu'elle demeure longtems obscurcie & comme étouffée sous les ténébres; mais enfin elle reprend le dessus par ses propres forces & triomphe glorieusement de son ennemi.

CHAPITRE IV.

Cruauté inouïe de Nabis, Tyran de Lacédémone.

DEpuis la défaite des Lacédémoniens par Machanidas, Nabis Tyran de ce peuple dominoit depuis trois ans dans Sparte, sans oser rien entreprendre de considérable. Il ne s'occupoit qu'à jetter des fondemens solides d'une longue & insupportable tyrannie. Pour cela il s'attacha à perdre tout ce qui étoit resté dans cette République. Il en chassa les plus distingués en richesses & en naissance, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti & aux étrangers qui étoient à sa solde, tous assassins, & capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espéce de gens, que leur scélératesse avoit fait chasser de leur patrie, s'assembloient de tous les coins du monde auprès du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur Roi, en faisant d'eux ses satellites & sa garde, & fondant sur eux une réputation d'impiété & une puissance qui fût inébranlable. Il ne se contenta point de reléguer les citoiens, il fit ensorte que, même hors de leur patrie, ils

ne trouvassent aucun lieu sûr, aucune retraite assûrée. Les uns étoient massacrés dans les chemins par ses émissaires, il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir. Enfin dans les villes où quelques-uns d'eux demeuroient, il faisoit louër des maisons voisines des leurs par des personnes non suspectes, & y envoioioit des Candiots, qui par les ouvertures qu'ils faisoient aux murs & par les fenêtres les perçoient de traits, soit qu'ils fussent debout ou couchés: il n'y avoit ni lieu ni tems où les pauvres Lacédémoniens fussent en sûreté, & la plûpart d'entre eux périrent miserablement.

Outre cela il inventa une machine, si on peut l'appeller de ce nom, qui représentoit une femme revêtuë d'habits magnifiques, & qui ressembloit tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le païs & Sparte en particulier étoit menacée par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sûreté de l'Etat, des dépenses qu'il faisoit pour le culte des Dieux & pour le bien commun. Si on se laissoit toucher par ces discours, il n'alloit pas plus loin, c'étoit tout ce qu'il se proposoit. Mais quand quelqu'un refusoit de se rendre & se défendoit de donner, il disoit, *Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader, mais je pense qu'Apega vous persuadera.* Apega étoit le nom de sa femme. A peine avoit-il fini ces paroles que la machine paroissoit. Nabis la prenant par la main la levoit de sa chaise, puis passoit à son homme, l'embrassoit, le serroit entre ses bras & l'amenoit bientôt contre la poitrine de la statuë, dont les bras, les mains & le sein étoient hérissés de gros cloux cachés sous les habits; lui appuiant ensuite les mains sur le dos de la femme, & l'attirant par je ne sçai quels ressorts il le serroit contre le sein de la prétenduë Apega, & l'obligeoit par ce supplice de dire tout ce qu'il vouloit. Il fit périr de cette maniére quantité de ceux dont il n'avoit pû extorquer autrement ce qu'il demandoit.



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE QUATORZIEME,

CHAPITRE PREMIER.

Stratagéme de Scipion pour ruiner, sans combattre, les armées d'Asdrubal & de Syphax Roi des Numides.

PENDANT que les Consuls donnoient tous leurs soins à ces affaires, Scipion en quartiers d'hiver dans l'Afrique aiant appris que les Carthaginois préparoient une flote, pensa aussi à s'en préparer une, sans néanmoins quitter le dessein qu'il avoit de mettre le siége devant Utique. Espérant aussi toujours d'attirer Syphax à son parti, il profita du voisinage des armées pour lui députer continuellement du monde, persuadé qu'il viendroit enfin à bout de le détacher de l'alliance des Carthaginois. Deux raisons le portoient à se flatter que ce Prince n'auroit pas longtems la même passion pour la jeune personne qui lui avoit fait embrasser leurs intérêts, la légéreté naturelle avec laquelle les Numides passent de la possession au dégoût, & leur facilité à violer la foi qu'ils ont jurée aux Dieux & aux hommes. Il se repaissoit de cette pensée & sou-

rouloit dans son esprit de grandes espérances de l'avenir, lorsque craignant d'en venir à un combat avec des ennemis qui lui étoient de beaucoup supérieurs, il s'avise pour s'en défaire d'une autre expédient.

Quelques-uns de ceux qu'il avoit députés à Syphax, lui avoient rapporté que les Carthaginois dans leurs quartiers se logeoient sous des hutes faites uniquement de bois & de branchages; que celles des Numides qui d'abord s'étoient enrollés n'étoient que de joncs; que celles des autres que les villes avoient fournis depuis, n'étoient que de feuillage; & que les uns étoient dedans & les autres hors du fossé & du retranchement. Mettre le feu à ces hutes, étoit une affaire à laquelle les ennemis ne s'attendoient pas & d'un avantage infini, Scipion ne pensa plus qu'à l'entreprendre. Jusques-là il avoit toujours rejetté les propositions qu'on lui apportoit de la part de Syphax, qui étoient qu'il falloit que les Carthaginois sortissent de l'Italie & les Romains de l'Afrique, gardant les uns & les autres ce qu'ils avoient entre ces deux Etats avant la guerre. Mais alors il laissa entrevoir à ce Prince que ce qu'il proposoit n'étoit pas impossible. Syphax charmé de cette nouvelle ne prit plus garde de si près à ceux qui alloient & venoient. Ce qui fit que Scipion envoioit dans son camp & plus souvent & plus de monde à la fois, & que pendant même quelques jours on resta dans le camp les uns des autres sans défiance & sans précaution. Ce fut alors que Scipion fit partir avec ses députés quelques personnes intelligentes & des Officiers déguisés en esclaves pour observer les entrées & les issuës des deux camps. Car il y en avoit deux, celui d'Asdrubal où l'on comptoit trente mille hommes de pied & trois mille chevaux, & celui des Numides, où il y avoit dix mille chevaux & cinquante mille hommes d'infanterie. Celui-ci n'étoit qu'à dix stades de l'autre, & il étoit plus aisé à forcer & à brûler, les hutes des Numides n'étant faites, comme nous avons dit, que de roseaux & de feuillages, sans terre & sans bois.

A l'entrée du printems, toutes les mesures étant prises pour exécuter le projet de brûler le camp des ennemis, Scipion fit mettre des vaisseaux en mer & dresser dessus des machines comme pour assiéger Utique par mer. Il détacha deux mille hommes de pied pour s'emparer d'une hauteur qui commandoit la ville & la fortifier par un bon fossé conduit tout autour. Par-là il donnoit à croire aux ennemis qu'il en vouloit à Utique, mais son véritable dessein étoit de mettre là un corps, qui dans le tems de l'expédition empêchât qu'après le départ de l'armée, la garnison d'Utique n'entreprît d'attaquer le camp qui n'en étoit pas loin, & d'assiéger ceux qu'il y auroit laissés pour le garder.

Pendant ces préparatifs, il députoit à Syphax pour sçavoir de lui s'il étoit toujours dans les mêmes sentimens, si les Carthaginois consentoient à la paix, s'ils ne demanderoient pas de nouvelle délibération

 sur

ſur ce point, & il avoit donné ordre aux députés de ne pas revenir qu'ils ne lui apportaſſent réponſe ſur chacun de ces articles. Cette déſenſe de retourner ſans réponſe, cette inquiétude ſur la diſpoſition où étoient les Carthaginois, perſuadérent au Numide que Scipion ſongeoit ſérieuſement à conclure la paix. Dans cette penſée il envoie avertir Aſdrubal de ce qui ſe paſſoit & l'exhorter à finir la guerre, vivant pendant ce tems-là ſans ſouci & ne s'embaraſſant pas que les Numides qui venoient de nouveau ſe logeaſſent hors du camp. Scipion affectoit la même tranquillité, mais au fond il ne perdoit point de vûë ſon projet.

Syphax averti de la part des Carthaginois qu'il n'avoit qu'à traiter avec les Romains, tranſporté de joie en donne avis aux députés, qui ſur le champ portérent cette nouvelle à Scipion. Ce Général lui renvoia dire auſſitôt que pour lui il ne demandoit pas mieux que de faire la paix, mais que ſon conſeil étoit du ſentiment qu'il falloit continuer la guerre. C'étoit de peur que s'il faiſoit quelque acte d'hoſtilité pendant que l'on traitoit de paix, il ne parût aller contre la bonne foi: au lieu qu'après cette déclaration il croioit être à couvert de tout reproche, quelque choſe qu'on entreprît contre les ennemis.

Ce changement fit beaucoup de peine à Syphax, qui avoit déja conçu de grandes eſpérances de la paix. Il fut s'aboucher avec Aſdrubal, & lui annonça ce qu'il venoit d'apprendre de la part des Romains. Dans l'inquiétude où cette nouvelle les jetta, ils tinrent conſeil entre eux ſur les meſures qu'ils avoient à prendre: mais ils ne penſérent à rien moins qu'au péril dont ils étoient menacés, & ne ſongérent point du tout aux précautions qui étoient néceſſaires pour l'éviter. Toutes leurs vûes ſe bornérent à tâcher d'attirer les Romains en raſe campagne pour les combattre, ce qu'ils ſouhaitoient avec une extréme paſſion.

Juſqu'alors ſur les préparatifs que faiſoit Scipion & ſur les ordres qu'il donnoit, on avoit cru qu'il vouloit ſurprendre Utique, mais enfin il s'ouvrit ſur ſon deſſein à un certain nombre de Tribuns choiſis, & les avertit vers le milieu du jour de ſouper à l'heure ordinaire, & après que toutes les trompettes enſemble auroient ſonné, ſelon la coûtume, de faire ſortir l'armée du camp. C'eſt l'uſage chez les Romains que toutes les trompettes ſonnent vers l'heure du ſouper proche la tente du Général, parce que c'eſt le tems que toutes les gardes ſe diſtribuent. Enſuite aiant aſſemblé tous ceux qu'il avoit envoiés reconnoître les deux camps des ennemis, il examina & compara enſemble tout ce qu'ils lui diſoient des routes & des entrées de ces camps, conſultant ſurtout Maſſiniſſa, à qui les lieux étoient fort connus. Quand tout fut diſpoſé & qu'il eut laiſſé pour la garde du camp un

un nombre suffisant de bonnes troupes, il se met en marche avec le reste de l'armée sur la fin de la premiére veille, & arrive aux ennemis, qui étoient à soixante stades de son camp, vers la fin de la troisiéme. A quelque distance de l'ennemi, il fit deux corps de son armée. Il en donna la moitié & tous les Numides à Lælius & à Massinissa, avec ordre d'attaquer le camp de Syphax, les exhortant de signaler leur courage dans cette occasion & de ne rien faire qu'avec prudence; qu'ils savoient bien qu'en fait d'expéditions nocturnes, il falloit trouver dans son intelligence & sa valeur les ressources que les ténébres ne permettent pas de trouver par les yeux; puis il s'avança avec le reste des troupes vers le camp d'Asdrubal, au petit pas cependant, parce qu'il étoit résolu de ne pas fondre dessus, que du côté de Lælius on n'eût mis le feu à celui des Numides.

Lælius partage ses troupes en deux corps & leur fait mettre en même tems le feu aux hutes: il n'y fut pas plutôt, que les premiéres furent d'abord embrasées & que le mal devint irremédiable, tant parce qu'elles se touchoient les unes les autres, qu'à cause de la quantité de matiére qui brûloit. Tandis que Lælius comme en réserve attendoit le tems de porter du secours, Massinissa posta ses gens dans tous les endroits par où il savoit que les Numides devoient passer pour se sauver de l'incendie. Aucun des Numides, pas même Syphax, ne soupçonnant d'où venoit ce grand feu, on crut qu'il avoit pris au camp par quelque hazard. Sans penser à autre chose les uns endormis se réveillent, les autres se lévent de table où ils s'étoient enivrés & sautent hors de leurs hutes; ceux-ci se foulent aux pieds les uns les autres aux portes du camp, ceux-là sont gagnés par le feu & dévorés par les flammes, & ceux qui s'en échappent sont massacrés par les Romains, sans savoir ni ce qu'ils souffroient ni ce qu'ils faisoient.

A la vûë de ce feu, dont la flamme s'élevoit à une hauteur prodigieuse, les Carthaginois crurent que cet embrasement s'étoit fait par hazard; il y en eut quelques-uns qui coururent d'abord au secours; mais tout le reste sortant sans armes de leur camp regardoient de devant le retranchement l'incendie avec une surprise extréme. Alors tout réussissant à Scipion selon ses desirs, il tombe sur ceux qui étoient sortis, passe les uns au fil de l'épée, poursuit les autres & met en même tems le feu à leurs hutes. En un moment voilà dans le camp des Carthaginois le même embrasement & le même carnage que dans celui des Numides. Asdrubal ne songea point à éteindre le feu, il vit bien alors que l'incendie du camp des Numides n'étoit pas venu du hazard comme il l'avoit cru, mais de la ruse & de la hardiesse des Romains, il ne pensa qu'à se sauver, malgré le peu de jour qu'il voioit à la fuite. Car le feu avoit bientôt pris & s'étoit répandu par tout, d'ailleurs les

les issuës du camp étoient remplies de chevaux, de bêtes de charge & d'hommes partie demi morts & consumés par le feu, partie saisis d'étonnement & de fraieur. Le désordre, la confusion étoit si grande, que quelque courage qu'on se sentit alors, on ne pouvoit espérer de se dérober à travers tant d'obstacles. Les autres Chefs étoient dans le même embarras. Cependant Asdrubal & Syphax trouvérent moien de s'échapper avec quelques cavaliers. Mais un nombre innombrable d'hommes, de chevaux, de bêtes de charge furent misérablement réduits en cendre, & quelques autres non seulement sans armes, mais même sans habits, en se dérobant au feu, furent égorgés par les Romains. Ce n'étoit dans les deux camps que hurlemens pitoiables, que bruit confus, que saisissement, qu'un fracas extraordinaire, & avec cela un feu horrible & une flamme épouvantable. Une seule de ces choses étoit capable d'effraier, à plus forte raison tant d'accidens joints ensemble. Tout ce qu'on a vû jusqu'à présent d'événemens surprenans n'approche pas de celui-ci, nous ne connoissons rien qui puisse nous en former l'image. C'est aussi le plus beau & le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique sa vie n'ait été qu'une suite d'un grand nombre de beaux exploits.

Le jour venu, malgré la défaite des ennemis, dont les uns étoient morts & les autres en fuite, Scipion ne laissa pas d'exhorter les Tribuns à en poursuivre les restes. Asdrubal se fiant en la forte situation de la ville où il s'étoit retiré, l'attendit d'abord de pied ferme, quoiqu'il sçût qu'il venoit : mais voiant les habitans se soulever, il craignit de tomber entre les mains de ce Général, & s'enfuit avec ceux qui s'étoient sauvés avec lui de l'incendie, & qui étoient au nombre de cinq cens maîtres & de deux mille fantassins. Aussitôt le soulevement cessa & la ville se rendit aux Romains. Scipion lui pardonna, mais deux autres villes voisines furent données au pillage. Après quoi il reprit la route de son premier camp.

Cet événement déconcerta les Carthaginois & renversa tous leurs projets. Après avoir espéré d'assiéger les Romains en bloquant par terre & par mer la hauteur voisine d'Utique, sur laquelle ils avoient établi leurs quartiers, & avoir déja fait pour cela tous leurs préparatifs, ils se voient, par un accident imprévû, obligés d'abandonner honteusement le plat païs, & de craindre pour eux-mêmes & pour leur patrie une ruine totale. On peut juger quelle devoit être leur fraieur & leur consternation. Comme cependant les affaires demandoient que l'on pensât sérieusement à l'avenir, le Sénat s'assembla pour en délibérer. Les sentimens furent partagés. Les uns furent d'avis qu'on rappellât Annibal d'Italie, comme ne leur restant plus d'espérance qu'en lui & en son armée. Les autres qu'il falloit demander à Scipion une tréve pendant laquelle on traiteroit de la paix. Il y en eut, & leur

sen-

ſentiment l'emporta, qui dirent qu'il n'y avoit encore rien à déſeſpérer, qu'on n'avoit qu'à lever de nouvelles troupes, députer à Syphax, qui s'étoit retiré à Abbe dans le voiſinage, & raſſembler tout ce que l'on pourroit de ceux qui avoient échappé à l'incendie. On fit donc partir Aſdrubal pour faire des levées, & l'on députa à Syphax pour le prier de ne pas refuſer ſon ſecours & de ne pas ſe déſiſter de ſon premier projet, qu'inceſſamment Aſdrubal le joindroit avec ſon armée.

Scipion penſoit toujours à faire le ſiége d'Utique, mais dès qu'il apprit que Syphax demeuroit dans le parti des Carthaginois, & que ceux-ci aſſembloient de nouveau une armée, il ſe mit en marche & fut camper devant cette ville. Il fit en même tems diſtribuer le butin aux ſoldats, & leur envoia des marchands pour l'acheter. C'étoit pour lui un profit conſidérable. Car le dernier avantage faiſant eſpérer aux ſoldats qu'ils ſeroient indubitablement les maîtres de l'Afrique, ils ne faiſoient point de cas du butin qu'ils venoient de gagner, & le donnoient preſque pour rien aux marchands.

Syphax & ſes amis vouloient d'abord continuer leur route & ſe retirer chez eux; mais aiant rencontré autour d'Abbe plus de quatre mille Celtibériens que les Carthaginois avoient levés, ce ſecours leur releva un peu le courage, & ils n'allérent pas plus loin. Syphax étoit encore arrêté par ſa femme, qui, étant fille d'Aſdrubal, le ſupplioit avec inſtance de continuer à ſuivre le parti des Carthaginois & de ne pas les abandonner dans ces conjonctures. Il ſe laiſſa gagner, & ſe rendit à ce qu'on demandoit de lui. D'un autre côté les Carthaginois fondoient de grandes eſpérances ſur les Celtibériens. Au lieu de quatre mille on diſoit qu'il en arrivoit dix mille, tous ſoldats invincibles & par leur courage & par l'excellence de leurs armes. A cette nouvelle que l'on répandoit de toutes parts, les Carthaginois reprirent courage & ſe diſpoſérent plus que jamais à ſe remettre en campagne. Au bout de trente jours ils s'aſſemblérent dans ce qu'on appelle les Grandes-plaines, & campérent là avec les Numides & les Celtibériens: ce qui faiſoit une armée d'environ trente mille hommes.

Scipion n'en fut pas plutôt averti qu'il penſa à marcher contre eux. Il donne ſes ordres aux troupes qui par mer & par terre aſſiégeoient Utique, & part avec tout ce qu'il avoit de légérement armés. Après cinq jours de marche, il arrive aux Grandes-plaines, & dès le premier jour il campe ſur une hauteur à trente ſtades des ennemis. Le jour ſuivant il décend dans la plaine, & fait avancer ſa cavalerie juſqu'à ſept ſtades devant lui. On reſta là deux jours à s'eſſaier les uns les autres par des eſcarmouches. Au quatriéme de part & d'autre on ſe mit en bataille. Du côté de Scipion les Haſtaires d'abord ſelon la coû-

coûtume, ensuite les Princes, & derriére eux les Triaires, la cavalerie Italienne à l'aîle droite, les Numides & Massinissa à l'aîle gauche. De l'autre côté les Celtibériens au centre opposés aux Romains, les Numides sur l'aîle gauche & les Carthaginois sur la droite. Dès la premiére charge la cavalerie Italienne renversa les Numides, & Massinissa les Carthaginois. On ne devoit pas attendre plus de résistance de la part de gens découragés & abattus par tant de défaites. Mais les Celtibériens combattirent avec beaucoup de valeur, & comme ne pouvant se sauver que par la victoire. Car ne connoissant pas le païs ils ne pouvoient espérer de trouver leur salut dans la fuite; & la perfidie qui leur avoit fait prendre les armes contre les Romains, quoique pendant la guerre d'Espagne on n'eût commis contre eux aucun acte d'hostilité, leur ôtoit toute espérance d'en obtenir quartier. Cependant les aîles rompuës, ils furent bientôt enveloppés par les Princes & les Triaires. On en fit un carnage horrible, dont il n'y en eut que fort peu qui échappérent. Ils ne laissérent pas d'être fort utiles aux Carthaginois. Car non seulement ils se battirent avec courage, mais ils favoriférent encore beaucoup leur retraite. Si les Romains ne les eussent pas eus en tête & qu'ils eussent d'abord poursuivi les ennemis, à peine en seroit-il resté quelqu'un. Le combat qu'il fallut leur donner fut cause que Syphax avec sa cavalerie se retira sans risque chez lui, & Asdrubal à Carthage avec ce qui s'étoit sauvé de la bataille.

Le Général des Romains après avoir mis ordre aux dépouilles & aux prisonniers, assembla son conseil, sur ce qu'il y avoit à faire dans la suite. Il y fut résolu que pendant que Scipion & une partie de l'armée parcoureroient les villes pour se les soumettre, Lælius & Massinissa avec les Numides & une partie des légions Romaines poursuivroient Syphax pour ne lui pas donner le tems de penser à ses affaires & de réparer ses pertes. Le conseil fini, on se sépara, & on exécuta d'abord ce dont on y étoit convenu. Il y eut des villes qui n'attendirent pas qu'on les forçat de se rendre, tant la crainte des armes de Scipion leur abattoit le courage; les autres furent prises d'emblée. Tout le païs étoit prêt à se soulever contre les Carthaginois, accablé qu'il étoit des longues guerres qui s'étoient faites en Espagne, & des impôts qu'il avoit fallu paier pour les soutenir.

A Carthage quoique l'incendie des deux camps eût beaucoup ébranlé les esprits; la confusion devint bien plus grande par la perte de la bataille. Ce second coup les consterna & leur fit perdre toute espérance. Cependant il se trouva de généreux Sénateurs qui furent d'avis qu'on allât par mer attaquer les Romains qui étoient devant Utique, de tâcher de leur faire lever le siége & de leur présenter un combat naval pendant qu'ils ne s'attendoient à rien moins & qu'ils n'avoient rien de prêt pour le soutenir. Ils vouloient de plus qu'on dépêchât à

An-

Annibal, & que sans délai on tentât encore cette voie de faire tête aux Romains, que selon toutes les apparences ces deux moiens auroient un heureux succès. D'autres cependant soutinrent qu'ils n'étoient pas praticables dans les conjonctures présentes, qu'il valloit mieux fortifier Carthage & se tenir prêt à en soutenir le siége, qu'il se présenteroit assez d'occasions de se tirer d'embarras pourvû que l'on fût bien d'accord, que cependant on devoit délibérer sur les moiens de faire la paix, sur les conditions que l'on voudroit accepter sur la maniére dont on se pourroit délivrer des maux dont on étoit accablé. Après une longue discussion, on approuva l'un & l'autre sentiment, de sorte qu'aussitôt après le conseil ceux qui devoient partir pour l'Italie se mirent en mer, l'Amiral monta sur ces vaisseaux, les uns travaillérent aux fortifications de la ville, & les autres tinrent de fréquens conseils sur ce que chacun avoit à faire.

Comme l'armée Romaine ne trouvoit rien qui lui résistât, & que tout au contraire plioit sous la terreur de ses armes, elle regorgeoit de butin. C'est pourquoi Scipion jugea à propos d'en faire porter la plus grande partie dans son premier camp, d'aller avec les armés à la légére s'emparer d'une forteresse qui étoit au dessus de Tunis & de camper à la vûe des Carthaginois, dans la pensée que cela jetteroit l'épouvante parmi eux. Ceux-ci aiant mis en peu de jours sur leurs vaisseaux l'équipage & les vivres nécessaires, se disposoient à mettre à la voile pour exécuter leur projet, lorsque Scipion arriva à Tunis. Ceux qui gardoient cette place craignirent d'en être attaqués & prirent la fuite. Tunis est environ à six vingt stades de Carthage, d'où on le voit presque de quelque endroit de la ville qu'on le regarde. Nous avons déja dit que c'étoit un poste que la nature & l'art avoient de concert rendu imprenable. Les Romains étoient à peine campés, que les Carthaginois levérent l'ancre & vinrent par mer à Utique. Scipion en fut frappé, dans la crainte que son armée navale qui ne s'attendoit pas à cette entreprise & qui ne s'y étoit pas préparée, ne souffrît quelque échec. Il quitte aussitôt Tunis & se hâte de porter du secours de ce côté-là. Il y trouva des vaisseaux de guerre propres, il est vrai, à éloigner ou à approcher des machines, en un mot à faire un siége, mais nullement en état de combattre, au lieu que les ennemis avoient travaillé tout l'hiver à y disposer leur flote. Désespérant donc de pouvoir résister à l'ennemi dans une bataille, il prit le parti d'environner ces bâtimens de trois ou quatre rangs de vaisseaux de charge, & ensuite. . . . *Voiez la suite de cet événement dans le trentiéme Livre de Tite-Live.*

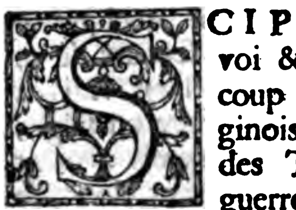


HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE QUINZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Perfidie des Carthaginois à l'égard des Ambassadeurs que Scipion leur avoit envoiés. Retour d'Annibal en Afrique. Bataille de Zama.



CIPION touché de l'enlévement de son convoi & de l'abondance où étoient les ennemis, beaucoup plus touché encore de l'infidélité des Carthaginois, qui contre la religion du serment & la foi des Traités, recommençoient tout de nouveau la guerre, leur députa L. Servilius, L. Bœbius & L. Fabius, pour leur porter ses plaintes & leur apprendre en même tems la nouvelle qu'on lui avoit mandée de Rome, que le peuple Romain avoit ratifié le Traité. Les Ambassadeurs furent d'abord conduits devant le Sénat, & de là devant l'assemblée du peuple. Là & ici ils parlérent sur les affaires présentes avec beaucoup de force & de liberté. Ils commencérent par représenter aux Carthaginois ce qu'avoient fait à Tunis les Ambassadeurs envoiés de leur part,

part; qu'en entrant dans le Conſeil ils ne s'étoient pas contentés d'offrir des libations & d'adorer la terre, ſelon l'uſage obſervé chez les autres nations, qu'ils s'étoient encore proſternés ſervilement contre terre & avoient baiſé les piés à toute l'aſſemblée: que s'étant levés enſuite ils avoient avoué le tort qu'ils avoient eu de violer les Traités faits ci-devant entre les Romains & les Carthaginois, que c'étoit une perfidie pour laquelle ils ſe reconnoiſſoient dignes de toute la vengeance qu'il plairoit aux Romains d'en tirer: que cependant ils prioient au nom de la fortune qu'au lieu de les traiter à la rigueur, on fît de leur infidélité, en la leur pardonnant, un exemple à jamais mémorable de la clémence & de la générosité des Romains. Ils ajoutérent que Scipion & ſon conſeil, à qui tout cela étoit encore préſent, ne pouvoient comprendre ſur quoi fondés les Carthaginois avoient oublié ce qui s'étoit dit alors, & avoient oſé violer les ſermens & la tréve dont on étoit convenu: qu'on étoit preſque certain que c'étoit le retour d'Annibal qui leur avoit inſpiré cette hardieſſe, mais que rien n'étoit moins ſenſé; qu'il y avoit déja plus d'un an qu'Annibal ſorti d'Italie s'étoit retiré auprès de Lacinium; qu'enfermé là & preſqu'aſſiégé il n'avoit pû qu'à peine s'eſquiver pour repaſſer en Afrique: que quand même il ſeroit revenu victorieux & donneroit bataille aux Romains, après les deux qu'ils avoient perduës ils devroient ſe défier des ſuccès qu'ils ſe promettoient de l'avenir; & qu'en ſe flattant de vaincre, il falloit auſſi penſer que l'on pourroit bien être encore vaincu. En ce cas quels Dieux auroient-ils à invoquer, que diroient-ils pour toucher de compaſſion leurs vainqueurs? qu'après tant de fourberie & d'imprudence il ne leur reſteroit plus rien à eſpérer ni des Dieux ni des hommes. Après ce diſcours, les Ambaſſadeurs ſe retirérent.

Il y eut peu de Carthaginois pour l'exécution du Traité. La plûpart tant de ceux qui gouvernoient la République que de ceux qui compoſoient le Conſeil, déja choqués de la dureté des loix qu'on leur avoit impoſées, ſouffroient impatiemment les hauteurs & la fierté des Ambaſſadeurs. D'ailleurs on ne pouvoit ſe réſoudre à reſtituer les vaiſſeaux qui avoient été pris, & à ſe défaire des munitions dont ces vaiſſeaux étoient chargés. Mais la principale raiſon étoit qu'aiant Annibal à oppoſer aux Romains, ils ne doutoient preſque pas que la victoire ne ſe tournât de leur côté. La multitude fut donc du ſentiment de renvoier les Ambaſſadeurs ſans daigner leur répondre; mais comme ceux qui étoient à la tête des affaires vouloient de quelque maniére que ce fût renouveller la guerre, ils tinrent conſeil enſemble, dont le réſultat fut de dire qu'il falloit avoir ſoin que les Ambaſſadeurs retournaſſent en ſûreté dans leur camp. Ils firent équiper en effet deux galéres pour les eſcorter: mais en même tems ils envoiérent à Aſdrubal qui commandoit la flote des Carthaginois dans le voiſinage d'Utique, pour l'a-

l'avertir de tenir des vaisseaux prêts non loin du camp des Romains, afin que quand les galéres d'escorte auroient quitté les Ambassadeurs, il tombât sur le vaisseau qui les conduisoit & le coulât à fond. Ils les renvoiérent ensuite, donnant ordre à ceux qui montoient les galéres, aussitôt qu'ils auroient passé l'embouchure de la Macre, d'où l'on pouvoit voir le camp des ennemis, de les laisser là & de revenir à Carthage. L'escorte, suivant cet ordre, ne fut pas plutôt arrivée à l'endroit marqué, qu'elle prit honnêtement congé des Romains, les embrassa & reprit la route de Carthage. Les Ambassadeurs, sans rien soupçonner de ce départ précipité, eurent seulement quelque peine qu'on les eût quittés sitôt, dans la pensée que c'étoit par mépris qu'on l'avoit fait. Dès que l'escorte se fut séparée, les Carthaginois sortent de leur embuscade & viennent les attaquer avec trois galéres. Ils ne pouvoient de l'éperon frapper leur vaisseau, parce qu'il couloit au dessous, ni venir à l'abordage, parce qu'on les repoussoit avec vigueur; mais voltigeant tout autour ils tuérent & blessérent beaucoup de gens de l'équipage, jusqu'à ce qu'enfin les Romains voiant de leurs troupes, qui fourrageoient sur la côte, accourir sur le rivage à leur secours, ils poussérent leur vaisseau à terre. La plupart de ceux qui le montoient périrent en cette occasion, mais par un bonheur tout extraordinaire les Ambassadeurs en sortirent sains & saufs.

Voilà la guerre allumée avec plus de chaleur & de haine que jamais. D'un côté les Romains se voiant trompés mirent tout en usage pour se venger de cette perfidie, & de l'autre les Carthaginois, qui se sentoient coupables, se résolurent à souffrir tout plutôt que de tomber en la puissance des Romains. Dans cette disposition de part & d'autre, il étoit évident que l'affaire ne se décideroit que par une bataille; de sorte que non seulement l'Italie & l'Afrique, mais encore l'Espagne, la Sicile & la Sardaigne, étoient en suspens & attendoient cet événement avec inquiétude. Comme Annibal manquoit de cavalerie, il députa à Tychée, Numide, ami & allié de Syphax, & qui avoit la meilleure cavalerie d'Afrique, pour l'engager à venir à son secours & à saisir l'occasion qui s'offroit de maintenir dans ses Etats, ce qu'il ne pouvoit faire, qu'autant que les Carthaginois auroient le dessus, & que sans cela il courroit risque de sa propre vie, aiant en tête un Prince aussi ambitieux que Massinissa. Tychée se rendit à ces raisons, & vint joindre Annibal avec deux mille chevaux.

Scipion aiant pourvû à la sûreté de sa flote & laissé Bœbius pour la commander, se mit en marche pour se rendre maître des villes, & il n'attendit plus qu'elles se rendissent d'elles-mêmes, il y entra par force, fit passer tous les habitans sous le joug, & fit éclater tout le ressentiment dont il étoit animé contre la perfidie des Carthaginois. Il dépêcha

pêcha aussi courrier sur courrier à Massinissa, pour lui apprendre de quelle maniére ils avoient rompu la tréve, & pour le presser de lever une armée la plus nombreuse qu'il pourroit & de le venir joindre en diligence Car ce Prince, comme nous l'avons déja dit, aussitôt après la publication de la tréve, étoit parti avec ses propres troupes, dix compagnies tant cavalerie que d'infanterie Romaine & des Ambassadeurs de la part de Scipion, non seulement pour recevoir le Roiaume de ses péres, mais encore pour l'aggrandir, avec le secours des Romains, de celui de Syphax : ce qu'il exécuta en effet.

Cependant les Ambassadeurs revenant de Rome abordérent au camp de l'armée navale. Sur le champ Bœbius envoia ceux de Rome à Scipion, & retint auprès de lui ceux de Carthage, qui tristes & chagrins, depuis qu'ils avoient appris l'insulte faite aux Ambassadeurs des Romains, croioient toucher au dernier moment. Ils ne doutoient pas qu'on ne se vengeât sur eux d'une si noire perfidie. Scipion aiant appris que le Sénat & le peuple Romain avoient approuvé le Traité qu'il avoit conclu avec les Carthaginois, & qu'on étoit prêt à exécuter tout ce qu'il avoit demandé, envoia ordre à Bœbius de renvoier les Ambassadeurs des Carthaginois chez eux avec toute sorte d'honnêtetés. Cet ordre étoit, à mon avis, très-sage & très-prudent. Sachant que sa patrie aiant un respect inviolable pour les Ambassadeurs, toutes réflexions faites, il jugea qu'il ne devoit pas tant faire attention à ce que méritoient les Carthaginois, qu'à ce qu'il convenoit aux Romains de leur faire. C'est dans cette pensée que modérant sa colére & le desir de se venger, il ne pensa qu'à suivre les grands exemples qu'il avoit reçus de ses ancêtres, & à surpasser en vertu les Carthaginois & Annibal même en opposant sa généreuse probité à leur mauvaise foi.

Les Carthaginois ne pûrent voir plus longtems leurs villes saccagées, ils envoiérent à Annibal pour le prier de ne plus différer, de s'approcher des ennemis, & de mettre fin aux affaires par une bataille. Ce Général répondit qu'à Carthage on devoit avoir autre chose à penser, que c'étoit à lui à prendre son tems soit pour se reposer soit pour agir. Cependant quelques jours après il décampa d'Adruméte & vint camper à Zama, ville à cinq journées de Carthage du côté du couchant, d'où il envoia trois espions pour reconnoître le camp des Romains. Ces espions furent pris & amenés à Scipion, qui loin de les punir, comme on a coûtume de faire, leur donna un Tribun avec ordre de leur montrer sans finesse tout le champ; & après qu'on le leur eut montré, il leur demanda si le Tribun avoit bien obéi à ses ordres. Il leur fournit encore des vivres & une escorte pour retourner à leurs gens, & leur recommanda de ne rien cacher à Annibal de tout ce qui leur étoit arrivé. Annibal fut touché de la grandeur d'ame & de la hardies-

dieſſe de Scipion, & cela lui fit naître l'envie d'avoir une conférence avec lui. Il lui envoia un héraut pour lui dire qu'il ſeroit bien aiſe de s'entretenir avec lui ſur les affaires préſentes. Scipion répondit qu'il le vouloit bien, & qu'il lui feroit dire le lieu & le tems qu'ils pourroient ſe voir. Le lendemain Maſſiniſſa arriva amenant avec lui ſix mille hommes de pied & ſix mille chevaux. Scipion le reçut gracieuſement, & le félicita de s'être ſoumis tout le Roiaume de Syphax; puis ſe mettant en marche il alla camper vers Nadagare, dans un poſte qui outre les autres avantages n'étoit éloigné de l'eau que d'un jet de trait. De là il envoia dire au Général des Carthaginois qu'il étoit prêt à l'écouter.

Annibal à cette nouvelle leva le camp, & s'approchant jusqu'à environ trente ſtades des Romains, campa ſur une hauteur qui lui paroiſſoit fort avantageuſe, à cela près qu'elle étoit trop éloignée de l'eau, ce qui faiſoit beaucoup ſouffrir ſes troupes. Le jour d'après les deux Généraux ſortent chacun de leur camp avec quelques cavaliers, qu'ils firent enſuite retirer. Ils s'approchent l'un de l'autre, n'aiant avec eux que chacun un truchement. Annibal ſaluë le premier, & commence ainſi : „ Je voudrois de tout mon cœur que les Romains & les Car- „ thaginois n'euſſent jamais penſé à étendre leurs conquêtes, ceux-là „ au-delà de l'Italie, ceux ci au-delà de l'Afrique, & qu'ils ſe fuſſent „ renfermés les uns & les autres dans ces deux beaux Empires que la „ nature ſembloit avoir elle-même ſéparés. Mais nous avons d'abord „ pris les armes pour la Sicile, nous nous ſommes enſuite diſputé la „ domination de l'Eſpagne, enfin aveuglés par la fortune nous avons „ été juſqu'à nous faire la guerre chacun pour notre propre patrie, & „ c'eſt encore là que nous en ſommes aujourd'hui. Appaiſons enfin „ la colére des Dieux, ſi cela peut ſe faire; banniſſons enfin de nos „ cœurs cette jalouſie opiniâtre, qui nous a juſqu'à préſent armés les „ uns contre les autres. Pour moi inſtruit par l'expérience combien la „ fortune eſt inconſtante, combien il faut peu de choſe pour tomber „ dans ſa diſgrace ou mériter ſes faveurs, comme elle ſe jouë des „ hommes, je ſuis très-diſpoſé à la paix. Mais je crains fort, Scipion, „ que vous ne ſoiez pas dans les mêmes ſentimens. Vous êtes dans la „ fleur de votre âge, tout vous a réuſſi ſelon vos ſouhaits en Eſpagne „ & en Afrique, rien juſqu'à préſent n'a traverſé le cours de „ vos proſpérités; quelques fortes raiſons dont je me ſerve pour vous „ porter à la paix, vous ne vous laiſſerez pas perſuader. Cependant „ conſidérez je vous prie combien l'on doit peu compter ſur la fortu- „ ne. Vous n'avez pas beſoin pour cela de chercher des exemples dans „ l'antiquité, jettez les yeux ſur moi. Je ſuis cet Annibal, qui après „ la bataille de Cannes, maître de preſque toute l'Italie, allai quel- „ que tems après à Rome même, & qui campé à quarante ſtades de

„ cette

„ cette ville délibérois déja ce que je ferois de vous & de votre pa-
„ trie. Et aujourd'hui de retour en Afrique, me voilà obligé de trai-
„ ter avec un Romain de mon salut & de celui des Carthaginois. Que
„ cet exemple vous apprenne à ne vous pas enorgueillir, à penser que
„ vous êtes homme, & par conséquent à choisir toujours le plus grand
„ des biens & le plus petit des maux. Qui est l'homme sensé qui vou-
„ lût s'exposer au péril qui vous menace? Quand vous remporteriez la
„ victoire, vous n'ajouteriez pas beaucoup ni à votre gloire ni à celle
„ de votre patrie, au lieu que si vous êtes vaincu, vous perdez par
„ vous-même tout ce que vous avez jusqu'à présent aquis de gloire
„ & d'honneur. Mais à quoi tend ce discours? A vous faire convenir
„ de ces articles, que la Sicile, la Sardaigne & l'Espagne, qui ont fait
„ ci devant le sujet de nos guerres, demeureront aux Romains, que
„ jamais les Carthaginois ne prendront contre eux les armes pour ces
„ Roiaumes; & que tout ce qu'il y a d'autres Isles entre l'Italie &
„ l'Afrique appartiendront aussi aux Romains. Il me semble que ces
„ conditions, en mettant les Carthaginois en sûreté pour l'avenir,
„ vous sont en même tems très-glorieuses à vous en particulier, &
„ à toute votre République. Ainsi parla Annibal.

Scipion répondit que ce n'étoient pas les Romains, mais les Carthaginois, qui avoient été la cause de la guerre de Sicile & de celle d'Espagne, qu'Annibal lui-même le sçavoit très-bien, & que les Dieux en avoient pensé ainsi, puisqu'ils avoient favorisé non les Carthaginois, qui avoient entrepris une guerre injuste, mais les Romains, qui n'avoient fait que se défendre: que cependant ces succès ne lui faisoient pas perdre de vûe l'inconstance de la fortune & l'incertitude des choses humaines. „ Mais, ajouta-t il, si, avant que les Romains passas-
„ sent en Afrique, vous fussiez sorti de l'Italie & eussiez proposé ces
„ conditions, je ne crois pas qu'on eût refusé de les écouter. Aujour-
„ d'hui que vous êtes venu d'Italie malgré vous, & que nous sommes
„ en Afrique les maîtres de la campagne, les affaires ne sont plus sur
„ le même pied. Bien plus, quoique vos citoiens fussent vaincus, nous
„ avons bien voulu à leur priére faire une espéce de Traité avec eux.
„ Nos articles ont été mis par écrit, lesquels, outre ceux que vous
„ proposez, étoient que les Carthaginois nous rendroient nos prison-
„ niers sans rançon, qu'ils nous livreroient leurs vaisseaux pontés,
„ qu'ils nous paieroient cinq mille talens; & qu'ils fourniroient sur tout
„ cela des ôtages. Telles sont les conditions dont nous étions conve-
„ nus. Nous avons envoié à Rome les uns & les autres pour les faire
„ ratifier par le Sénat & par le peuple, témoignant que nous les ap-
„ prouvions, & les Carthaginois demandant avec instance qu'elles leur
„ fussent accordées. Et après que le Sénat & le peuple Romain ont
„ donné leur consentement, les Carthaginois manquent à leur parole

„ &

„ & nous trompent. Que faire après cela? Mettez-vous en ma place „ & répondez. Faut-il les décharger de ce qu'il y a de plus rigoureux „ dans le Traité? Certes l'expédient seroit merveilleux pour leur ap„ prendre à tromper dans la suite ceux qui les auroient obligés. S'ils „ obtiennent ce qu'ils demandent, direz-vous, ils n'oublieront jamais „ un si grand bienfait. Mais ce qu'ils nous ont demandé en supplians „ ils l'ont obtenu, & cependant sur la foible espérance que votre retour „ leur a fait concevoir, ils nous ont d'abord traités en ennemis. En „ un mot, si aux conditions qui vous ont été imposées on en ajoutoit „ quelque autre encore plus rigoureuse, en ce cas on pourroit porter „ une seconde fois notre Traité devant le peuple Romain; mais puis„ qu'au contraire vous retranchez de celles dont on étoit tombé d'ac„ cord, il n'y a plus de rapport à lui en faire. A quoi tend aussi ce „ discours? A vous faire entendre qu'il faut que vous vous rendiez „ vous & votre patrie à discrétion, ou qu'une bataille décide en votre „ faveur. Ces discours finis sans rien conclure pour la paix, les deux Généraux se séparérent.

Le lendemain dès le point du jour on fit sortir les armées de leurs camps & l'on se disposa à combattre, les Carthaginois pour leur propre salut & la conservation de l'Afrique, les Romains pour s'assûrer l'empire de l'univers. Qui en lisant avec réflexion ce que je vai raconter ne se sentira pénétré de compassion. Jamais nations plus belliqueuses, jamais Chefs plus habiles & plus exercés dans le métier de la guerre n'étoient venus aux mains les uns contre les autres, jamais la fortune n'avoit proposé de plus grands prix aux combattans. Car il ne s'agissoit ni de l'Afrique ni de l'Europe, le vainqueur devoit devenir maître de toutes les autres parties du monde connu, comme il le devint en effet peu après. Voici de quelle maniére Scipion rangea ses troupes en bataille. Il mit à la premiére ligne les Hastaires, laissant des intervalles entre les cohortes; à la seconde les Princes, postant leurs cohortes non vis-à-vis les espaces de la premiére ligne, comme c'est la coûtume chez les Romains, mais les unes derriére les autres avec des intervalles entre elles, à cause du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée ennemie. Les Triaires formoient la réserve. Sur l'aîle gauche étoit C. Lælius avec la cavalerie d'Italie, & sur la droite Massinissa avec ses Numides. Il jetta dans les espaces de la premiére ligne des Velites & leur donna ordre de commencer le combat, de maniére pourtant que s'ils étoient poussés ou ne pouvoient soutenir le choc des éléphans, ils se retirassent, ceux qui courroient le mieux, derriére toute l'armée par les intervalles directs, & ceux qui se verroient enveloppés, par les espaces de traverse à droit & à gauche.

Il courut ensuite dans tous les rangs pour animer en peu de mots ses troupes à bien faire leur devoir dans l'occasion présente: „ Qu'ils se „ sou-

„ ſouvinſſent de leurs premiers exploits & qu'ils ſoutinſſent leur gloire „ & celle de leur patrie; qu'ils fiſſent attention que s'ils remportoient „ la victoire ils ne ſeroient pas ſeulement les maîtres de l'Afrique, „ mais qu'ils aſſûreroient à leur patrie l'empire de tout le reſte de „ l'univers; que s'ils étoient vaincus, ceux qui mourroient ſur le champ „ de bataille auroient la gloire d'avoir répandu leur ſang pour la „ patrie, gloire préférable à tous les honneurs de la ſépulture, au „ lieu que ceux qui tourneroient le dos paſſeroient le reſte de leurs „ jours dans l'infamie & dans la miſére: qu'en effet il n'y avoit pas „ d'endroit dans l'Afrique qui pût leur donner une retraite ſûre, „ qu'ils ne pourroient ſe dérober à la pourſuite des Carthaginois, & „ que tombant entre leurs mains il étoit aiſé de prévoir quelle ſeroit „ leur deſtinée. A Dieu ne plaiſe, dit-il, que ce malheur vous arri- „ ve. Une domination univerſelle ou une mort glorieuſe ſont les prix „ que la fortune nous propoſe: ne ſerions-nous pas les plus lâches „ & les plus inſenſés des hommes, ſi par un honteux amour de la „ vie laiſſant là les plus grands biens, nous étions capables de choi- „ ſir les plus grands maux? En marchant aux ennemis, n'aiez dans „ l'eſprit que la victoire ou la mort, ſans vous arrêter à l'eſpérance „ de ſurvivre au combat. Venez aux mains dans cette diſpoſition, „ & la victoire eſt à nous. C'eſt ainſi que Scipion exhorta ſes „ troupes.

L'ordre d'Annibal étoit: devant toute l'armée plus de quatre-vingts éléphans, enſuite les étrangers ſoudoiés au nombre d'environ douze mille Liguriens, Gaulois, Baleares, Maures: derriére cette ligne les Afriquains & les Carthaginois, & à la troiſiéme ligne, qu'il éloigna de la ſeconde de plus d'un ſtade, les troupes qui étoient venuës d'Italie avec lui. Il mit ſur l'aîle gauche la cavalerie des alliés Numides; & ſur la droite celle des Carthaginois, ordonnant aux Officiers d'encourager chacun ſes propres ſoldats, en les exhortant de bien eſpérer de la victoire, puiſqu'ils avoient avec eux Annibal & l'armée qu'il avoit amenée d'Italie: mais ſurtout de bien peindre aux Carthaginois les maux qui fondront ſur leurs femmes & ſur leurs enfans s'ils perdent la bataille. Pendant que les Officiers exécutent cet ordre, Annibal voltigeant ſur toute la troiſiéme ligne crioit à ſes ſoldats: „ Souvenez-vous, camarades, qu'il y a dix ſept ans que nous ſervons enſemble, ſouvenez-vous de ce grand nombre de batailles que vous avez pendant ce „ tems-là livrées aux Romains. Victorieux dans toutes, vous n'avez pas „ laiſſé ſeulement aux Romains la moindre eſpérance de pouvoir jamais „ vous vaincre. Aiez toujours devant les yeux la bataille de la Trébie „ contre le pére de celui qui commande aujourd'hui l'armée que nous „ allons combattre, & celles du Thraſyméne contre Flaminius, & de „ Cannes contre Paul Emile, ſans compter les petits combats & les

„ avantages ſans nombre que vous avez remportés. Quelle compa„ raiſon entre la bataille d'aujourd'hui & ces trois grandes batailles, „ ſoit qu'on regarde le nombre ou la valeur des troupes? Jettez les „ yeux ſur l'armée des ennemis. Non ſeulement ils ſont en plus pe„ tit nombre, à peine ſont-ils une petite partie de ceux que nous avions „ alors contre nous. Pour la valeur, ils ne méritent pas d'entrer en „ comparaiſon. Les premiers avoient été juſqu'alors invincibles, & „ avoient toutes leurs forces à nous oppoſer: ceux-ci ne ſont ou que „ les enfans de ceux-là ou les reſtes de ceux que nous avons vaincus en „ Italie, & qui ont pluſieurs fois pris la fuite devant nous. Prenez „ donc garde de ne pas perdre ici la gloire que vous & moi nous „ avons aquiſe, mais combattez en gens de cœur pour vous aſſûrer „ à jamais la réputation que vous vous êtes faite d'hommes invinci„ bles. Telle fut à peu près la harangue d'Annibal.

Tout étant prêt pour le combat, & les cavaliers Numides aiant longtems eſcarmouché les uns contre les autres, Annibal donna ordre de mener les éléphans aux ennemis. Le ſon des trompettes effraia tellement quelques-uns de ces animaux, que reculant en arriére ils mirent le déſordre dans les Numides auxiliaires des Carthaginois, déſordre dont Maſſiniſſa profita pour renverſer leur aîle gauche. Le reſte des éléphans s'avança entre les deux armées dans la plaine; & fondit ſur les Velites des Romains. Ils ſouffrirent là beaucoup & firent beaucoup ſouffrir, mais enfin épouvantés ils ſe retirérent partie par les eſpaces que Scipion avoit prudemment ménagés pour qu'ils ne nuiſiſſent pas à ſon ordonnance, partie le long de l'aîle droite, d'où la cavalerie à coups de traits les chaſſa juſqu'hors le champ de bataille. Lælius prit le tems de ce tumulte pour courir ſur la cavalerie Carthaginoiſe, qui tourna le dos & s'enfuit à toute bride. Lælius la pourſuivit avec ardeur, pendant que Maſſiniſſa faiſoit la même choſe de ſon côté.

Pendant ce tems-là l'infanterie de part & d'autre s'avançoit à pas lents & en bonne poſture, à l'exception de celle qu'Annibal avoit amenée d'Italie, laquelle demeura dans le poſte qui lui avoit d'abord été donné. Quand on fut proche, les Romains criant ſelon leur coûtume & frappant de leurs épées ſur leurs boucliers ſe jettent ſur les ennemis. Du côté des Carthaginois, les étrangers ſoudoiés comme compoſés de différentes nations jettent des cris confus tous différens les uns des autres. Comme on ne pouvoit ſe ſervir ni des javelines ni même des épées, & que l'on combattoit main à main, les étrangers eurent d'abord quelque avantage ſur les Romains par leur agilité & leur hardieſſe. Cependant ceux-ci l'emportant par leur ordre & la nature de leurs armes gagnent du terrain, encouragés par la ſeconde ligne qui les ſuivoit: au lieu que les étrangers n'étant ni ſuivis ni ſecou-

cou-

courus des Carthaginois perdent courage, lâchent pié, & se croiant abandonnés tombent en se retirant sur ceux qui étoient derriére eux & les tuënt. Ceux-ci se trouvent contraints de défendre courageusement leur vie, de sorte que les Carthaginois attaqués par les étrangers se virent contre leur attente des ennemis à combattre, leurs propres troupes & les Romains, & dans cette confusion il y en eut un assez bon nombre qui perdirent la vie : ce qui jetta aussi le désordre parmi les Hastaires.

Alors les Officiers des Princes opposérent leurs troupes pour les arrêter & les rallier : d'où il arriva que la plupart des étrangers & des Carthaginois périrent en cet endroit, taillés en piéces partie par eux-mêmes, partie par les Hastaires. Annibal ne voulut pas souffrir que les fuiards se mêlassent parmi ceux qui restoient. Loin de là il ordonna au premier rang de leur présenter la pique, ce qui les obligea de se retirer le long des aîles dans la plaine. L'espace entre les deux armées étant alors tout couvert de sang, de morts & de blessés, Scipion se trouve dans un assez grand embarras. Car comment faire marcher ses troupes en bon ordre par dessus cet amas confus d'armes & de cadavres encore sanglans & entassés les uns sur les autres ? Cependant Scipion ordonne qu'on porte les blessés derriére l'armée, il fait sonner la retraite pour les Hastaires qui poursuivoient, les poste vis-à-vis le centre des ennemis en attendant une nouvelle charge, fait serrer les rangs aux Princes & aux Triaires sur l'une & l'autre aîle, & leur ordonne d'avancer à travers les morts. Quand ils furent sur le même front que les Hastaires, l'infanterie de part & d'autre s'ébranle & charge avec beaucoup de courage & de vigueur. Comme des deux côtés le nombre, la résolution, les armes étoient égales, & que l'opiniâtreté étoit si grande que l'on mouroit sur la place où l'on combattoit, on fut longtems sans pouvoir juger qui avoit l'avantage, lorsque Massinissa & Lælius revenant de la poursuite rejoignirent le gros le plus à propos du monde, & tombent sur les derriéres d'Annibal passérent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges, sans que très-peu pussent se dérober par la fuite à une cavalerie qu'ils avoient dans une plaine à leurs trousses. Les Romains perdirent dans cette bataille plus de quinze cens hommes, mais il demeura sur la place plus de vingt mille Carthaginois, & l'on ne fit guéres moins de prisonniers. Ainsi finit cette grande action, qui rendit les Romains les maîtres du monde.

Après la bataille, Scipion poursuivit ce qui s'étoit échappé de Carthaginois, pilla leur camp & se retira ensuite dans le sien. Quant à Annibal, il se retira sans perdre de tems avec quelques maîtres & se sauva à Adruméte. On peut dire qu'il fit dans cette occasion tout ce qu'il étoit possible de faire, & tout ce qu'on devoit attendre d'un

 bra-

brave homme & d'un grand Capitaine. Premiérement il entra en conférence pour tâcher de finir la guerre par lui-même. Ce n'étoit pas deshonorer ses premiers exploits, c'étoit se défier de la fortune & se mettre en garde contre l'incertitude & la bizarrerie des armes. Dans le combat il se conduisit de façon, qu'aiant à se servir des mêmes armes que les Romains il ne pouvoit mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains est très-difficile à rompre, chez eux l'armée en général & chaque corps en particulier combat de quelque côté que l'ennemi se présente, parce que leur ordre de bataille est tel, que les cohortes les plus proches du péril se tournent toujours toutes ensemble du côté qu'il faut. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'assûrance & de hardiesse, la grandeur de leurs boucliers & la force de leurs épées fait acheter bien cher la victoire. Cependant Annibal emploia tout ce qui se pouvoit humainement trouver de moiens pour vaincre tous ces obstacles. Il avoit amassé grand nombre d'éléphans, & les avoit mis à la tête pour troubler & rompre l'ordonnance des Romains. En postant à la premiére ligne les étrangers soudoiés, & après eux les Carthaginois, il avoit en vûë de lasser d'abord les ennemis & d'émousser leurs épées à force de tuer : de plus mettant les Carthaginois entre deux lignes, il les réduisoit à la nécessité de combattre, suivant la maxime d'Homére. Les plus braves & les plus fermes, il les avoit rangés à une certaine distance, afin que voiant de loin l'événement & aiant toutes leurs forces, quand le bon moment seroit venu, ils tombassent avec valeur sur les ennemis. Si ce Héros, jusqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui se pouvoit faire, n'a pas laissé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppose aux desseins des grands hommes, & d'ailleurs il est assez ordinaire qu'un habile homme soit vaincu par un plus habile.

OB-

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Zama.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées.

CES deux ordres de bataille sont uniques & fort singuliers. Celui de Scipion est très-remarquable & digne de l'admiration des Sçavans dans la tactique, & dans l'étude de l'infanterie. Si l'on veut bien faire attention à cette disposition du Général Romain, on conviendra qu'il ne s'est rien pratiqué dans l'antiquité de plus merveilleux & de plus parfait dans la disposition de l'infanterie, dans l'art de la faire combattre & de se ranger.

Ce n'est pas la ruse & la valeur des troupes qui décident d'une action si fameuse, c'est l'intelligence, c'est l'habileté du Général qui connoît parfaitement la force de l'infanterie & la méthode de la faire combattre. Annibal, à qui cette maniére de combattre & de se ranger étoit auparavant inconnuë, pouvoit dire comme Lysandre, qu'il avoit été vaincu non faute de courage, mais d'art. L'on peut dire que cette journée est de toutes celles de l'antiquité où il se soit passé des choses plus extraordinaires; autant dans ce qui regarde l'obstination des combattans, que dans l'art & la conduite des Généraux.

Scipion est le premier, après les Grecs, qui ait connu la colonne & la maniére de combattre dans cet ordre: car bien que Régulus ait présenté une ligne de colonnes contre Xantippe, il ne paroît pas qu'il se fût rangé de la sorte pour enfoncer son ennemi par le poids & la pesanteur de ses corps & la profondeur de ses files, mais uniquement pour résister contre les éléphans: outre qu'il ne laissa que fort peu d'intervalle entre eux pour laisser des retraites ou des passages suffisans à ces animaux, il ne songea pas à profiter de l'avantage de ses corps rangés de la sorte. Il n'avoit donc en vûe que les éléphans, contre lesquels les corps les plus épais n'auroient jamais pû soutenir. L'ordonnance de Cannes étoit toute semblable à celle de Régulus, mais l'ignorance des Chefs la rendit inutile. Par les corps qu'on tira des aîles sans nécessité, on y mit le trouble & la confusion, & les colonnes se confondirent en se trouvant trop près à près, le front de l'infanterie se trouva diminué, & Annibal l'enveloppa de ses aîles qui le surpassoient.

Il est surprenant que de tant d'Historiens Grecs & Latins anciens & modernes, qui ont parlé de cette bataille, aucun ne soit entré dans les raisons qui obligérent le Général Romain de combattre sur de tels principes. Il y a plus que ce que j'avance, aucun ne semble avoir compris une disposition si sçavante & si remarquable.

Polybe, qui nous donne une description si exacte, & si nette d'une si mémorable journée, qu'il décrit avec tout l'art d'un guerrier consommé dans les armes, louë extrémement la disposition des deux armées. Il me paroît que celle du Général Romain est plus digne de ses réflexions que celle du Carthaginois. Il n'en fait pourtant aucu-

ne, il se contente de distribuer également son encens à l'un & à l'autre, & cependant le dernier m'en paroît peu digne, comme je le ferai voir en son lieu.

Le Prince Louis-Guillaume de Nassau nous a donné un plan de cette bataille dans un Ouvrage * de sa façon, je doute si le Prince Maurice n'en est pas l'Auteur. Quoiqu'il en soit, il paroît qu'il n'a pas fait réflexion à cette maniére de combattre. Comme mon Auteur ne l'a pas remarquée non plus, & encore moins dans l'action de Régulus contre Xantippe, ni dans celle de Cannes, il ne faut pas s'étonner que le Prince Louis ne l'ait pas fait non plus. Il paroît pourtant qu'il a observé cet ordre, mais que la découverte des colonnes lui est échappée, puisqu'il a cru que cette disposition si singuliére, les cohortes pressées & comme unies les unes à la queuë des autres, & ces espaces entre elles n'étoient que pour faciliter l'écoulement ou la retraite des éléphans, & pour empêcher qu'ils n'apportassent du trouble & ne rompissent les corps, s'ils eussent eu moins d'intervalles entre eux, & que les corps de la seconde se trouvant vis-à-vis de la premiére, comme ceux de la troisiéme entre ceux de la seconde, les éléphans ne les renversassent dans leur chemin, si ces ruës, comme Polybe les appelle, n'eussent pas été droites.

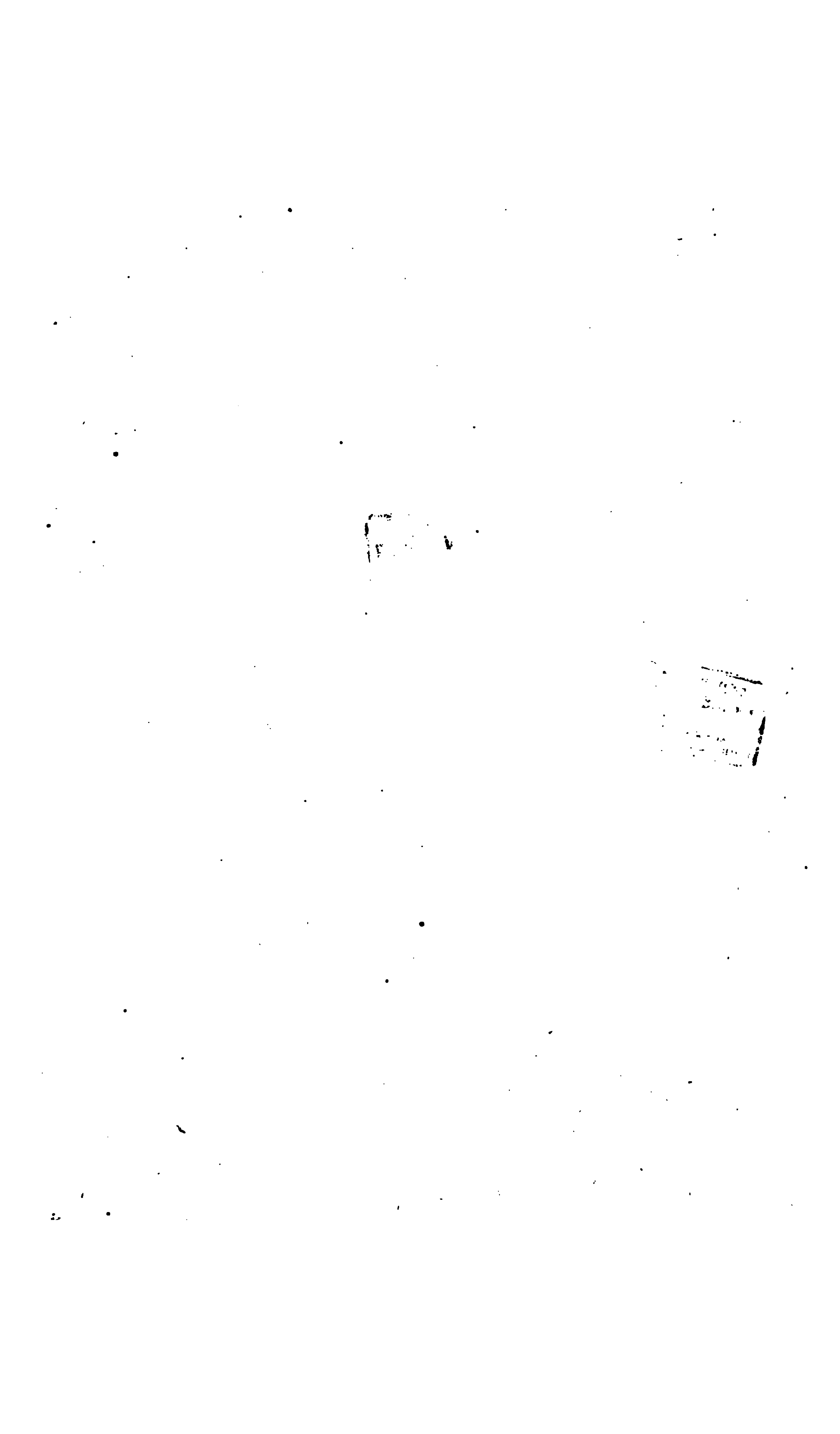
Véritablement ces espaces directs entre les colonnes qui donnoient un libre passage à ces animaux, sans trouver rien qui pût leur faire obstacle, & les effaroucher, furent d'un grand secours à Scipion ; mais ce ne fut pas uniquement dans cette vûë qu'il avoit imaginé cette merveilleuse disposition à son infanterie, il avoit de plus hautes pensées.

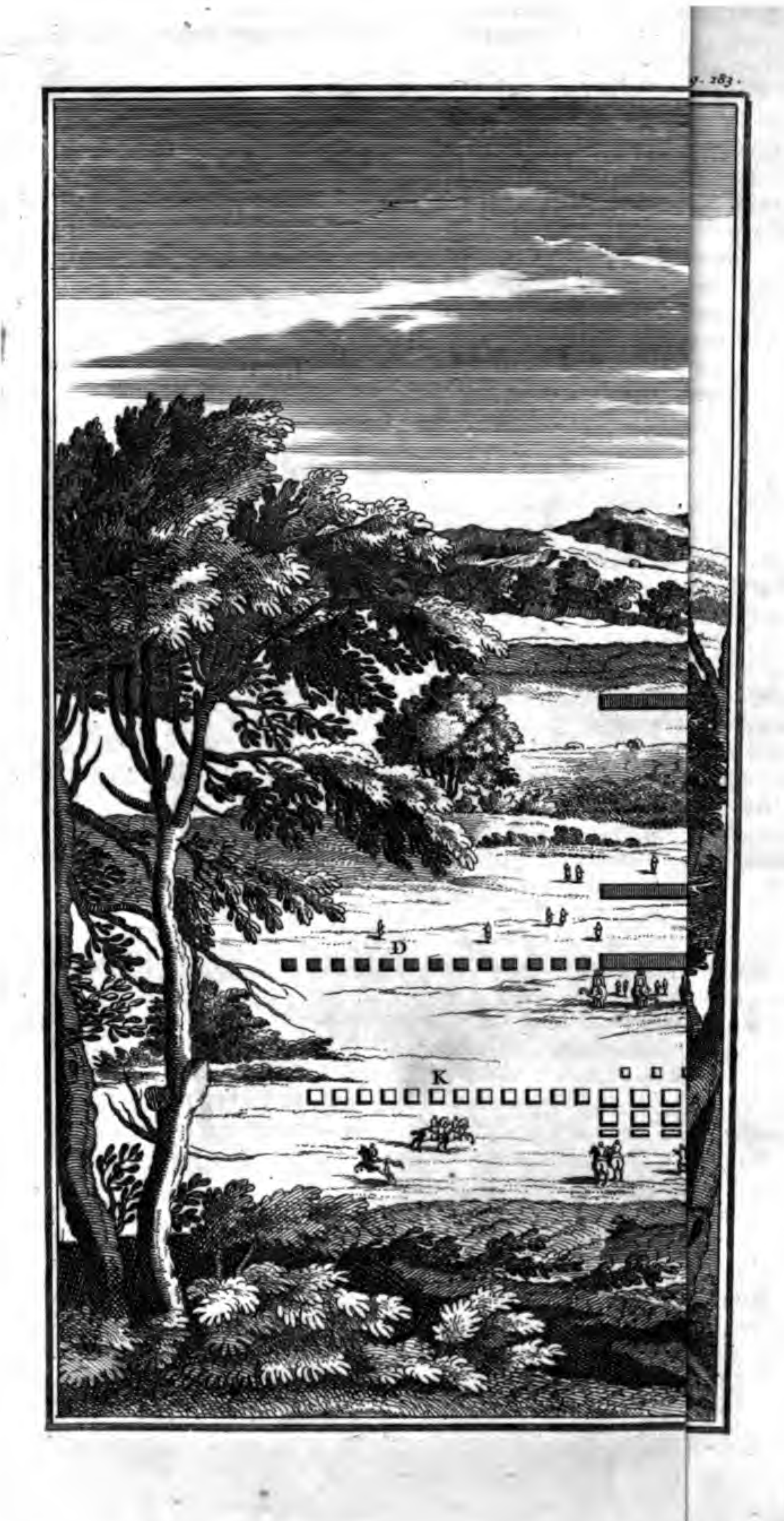
Les deux armées combattirent dans une plaine rase & découverte, & par conséquent dans un égal avantage à l'égard des lieux, & les aîles n'étant appuiées nulle part, il falloit que l'habileté & une tactique sçavante & rusée dans le plus foible des deux Généraux décidât de la victoire : car la partie n'étoit pas égale à l'égard du nombre. Elle l'étoit si peu & la disproportion dans les deux armées si grande, qu'elle sembloit exclure tout équilibre, si ce n'est dans la valeur des troupes autant que dans leur discipline, & dans une égale confiance en leurs Généraux. Tout cela sembloit pronostiquer la ruine entiére de Scipion, qui n'avoit à opposer à son ennemi qu'une armée de vingt-deux mille hommes contre cinquante mille, & cependant rien n'est plus trompeur, puisqu'il est certain par l'évidence des exemples anciens & modernes, dont l'Histoire est toute remplie, que le nombre ne fait rien contre une armée commandée par un grand Capitaine contre un autre qu'il surpasse par une plus grande habileté & par un plus grand art & plus d'artifice dans la maniére de se ranger & de combattre, & qui ajoute encore des armes plus avantageuses, bien qu'il puisse vaincre indépendamment de cela, tant la bonne disposition a de pouvoir & de force.

Scipion observa avec une attention l'ordonnance de son ennemi, qui se présenta le premier en bataille dans la plaine, pour donner plus de terreur par l'opinion de ses forces; ce qui n'étonna ni les Romains ni leur Général. Celui-ci vit qu'Annibal s'étoit formé sur trois lignes A. B. C. ou pour mieux dire sur trois phalanges. La cavalerie D. E. sur les aîles de la premiére ligne, car les anciens ne la faisoient combattre que sur une seule ligne sans être soutenuë d'une seconde.

Scipion aiant observé cette disposition d'Annibal, jugea que l'ordonnance Romaine étoit trop foible pour soutenir le poids & le choc d'une masse d'infanterie qui lui parut impénétrable, si la seconde ligne s'unissoit à la premiére & n'en formoit qu'une seule en doublant ses files. Réflexions judicieuses que les Généraux Ro-

* *Annibal & Scipion, ou les grands Capitaines. A la Haie chez Stenckir.*




D
K

Romains opposés à Annibal ne firent jamais pendant tout le cours de la guerre en Italie.

Le Général Romain craignit encore quelque mouvement subit & imprévû à la troisiéme C. qui pouvoit se partager à droit & à gauche, s'étendre, lui gagner le flanc, & l'envelopper totalement à ses aîles.

Il crut devoir les assûrer par une disposition à son infanterie qui pût soutenir une attaque uniforme & vigoureuse sur tout son front. Il crut devoir porter sa prévoiance dans une affaire de si grande importance au-delà des choses nécessaires pour ne rien oublier ni négliger de ce qui pouvoit l'aider à la victoire; enfin il se précautionna sur tout ce que son ennemi pouvoit & devoit faire, afin d'être préparé à tout ce qui pouvoit arriver.

Il voioit en même tems sur tout le front de cette armée une ligne d'éléphans F. F. cela n'étoit pas à mépriser. La défaite de Régulus, * causée en partie par ces animaux & par la mauvaise disposition de ses colonnes, qu'il rangea trop près-à-près les unes des autres, devoit lui servir de leçon pour ne point tomber dans de semblables défauts; il songea bien-moins à leur résister & à les combattre qu'à les rendre inutiles, & son ordre de bataille le tira d'inquiétude de ce côté-là.

Scipion ne se fondoit pas tant sur ce qu'il voioit qu'il ne songeât en même tems à aller au-devant de ce qui pouvoit lui être caché. Il avoit besoin contre un tel ennemi d'une prévoiance plus habile & plus rafinée qu'avec toutes les autres Généraux contre lesquels il avoit combattu. Il connoissoit parfaitement l'esprit fin & rusé du Carthaginois, plein d'expédiens & de ressources profondes, aussi habile à se tirer du péril qu'adroit à y précipiter les autres.

Annibal étoit en situation de ruser à toutes ses lignes, de réduire son ennemi aux derniéres extrémités, & de rendre inutiles les précautions & les mesures qu'il pouvoit prendre, ou du moins les rendre peu assûrées par des mouvemens promts, subits & fort simples, qui pouvoient être facilement cachés aux Romains; mais il ne paroît pas dans le commencement non plus que dans les suites du combat qu'Annibal ait jamais connu les avantages qu'il pouvoit tirer de son ordre de bataille à son infanterie. Il ne combattit sur trois lignes que dans le dessein de faire en sorte qu'elles se succédassent les unes aux autres, & que la première renversée fît place à la seconde, & celle-ci à la troisiéme, sans prendre garde que cela ne pouvoit arriver qu'en laissant des retraites aux troupes qui avoient combattu.

Scipion, tout au contraire d'Annibal, ne douta nullement qu'il n'y eût quelque stratagéme de tactique dans cet ordre de bataille. Il voioit assez que l'exécution des mouvemens que son ennemi pouvoit faire à sa seconde & à sa troisiéme ligne B. C. étoient fort aisés à faire, & très-dangereux par la considération de sa foiblesse, & cependant le Carthaginois ne pensa jamais à ruser à ses deux lignes; ce qu'on auroit de la peine à concevoir, si le commencement & la suite de cette action mémorable n'en étoient une preuve manifeste, & ne nous apprenoient en même tems que les plus habiles Généraux & les plus renommés dont l'Histoire fasse mention, n'ont pas pensé toujours juste dans les affaires les plus importantes, & qui décident des grands Empires; ce qui démontre en même tems que l'intelligence du Général Romain étoit fort au dessus de celle du Général de Carthage, qui ne fit rien qui fût d'un Général même au dessous du médiocre. Les mesures que le Romain prit pour s'empêcher d'être vain-

* *A la bataille qu'il perdit contre Xantippe.*

vaincu, enveloppé & doublé à ses aîles, font assez juger qu'il voioit clair dans ce que son ennemi pouvoit faire; mais il ne vint jamais en pensée à Annibal d'en profiter, & de connoître la grandeur de ses avantages. Infiniment supérieur aux Romains & combattant dans une plaine rase & découverte, comment ne pensa-t-il pas à les combattre sur un plus grand front? Scipion crut bien que cela ne pouvoit manquer d'arriver, ce qui le détermina à ranger son infanterie d'une façon où il ne pût rien craindre à ses aîles, quelque surpassé qu'il pût être, & à tirer de l'excellence de son ordre de bataille tout ce qu'il pouvoit raisonnablement en attendre: car à l'égard de la valeur de ses troupes il n'en doutoit nullement, non plus que de leur confiance.

Il s'agissoit du tout dans cette bataille, & la prévoiance dans ces sortes d'affaires ne sçauroit être portée trop loin. C'est commencer de vaincre, dit Tite-Live, que de commencer à n'être pas vaincu.

Cette troisiéme ligne d'Annibal, si fort éloignée des deux autres, parut digne de la plus sérieuse attention au Général de l'armée Romaine, & lui donna extrémement à penser sur l'usage qu'il en pouvoit faire. En effet le Carthaginois pouvoit remporter une victoire complette par celle-là malgré la défaite de sa cavalerie, sur laquelle il ne comptoit pas beaucoup; mais il ne sçut jamais en faire l'usage auquel Scipion s'étoit attendu. Il joignit aux considérations & aux réflexions sur celle-là ce qu'il avoit déja pensé des deux autres A. B, quoique celles-ci fussent moins expérimentées que la troisiéme, qui étoit composée des vieilles bandes d'Italie. Il ne douta point qu'elles n'attaquassent avec confiance & n'augmentassent de courage & de hardiesse sous les ordres d'un Capitaine si fameux. Tout cela lui parut sérieux. Il comptoit véritablement sur la valeur & la confiance de ses troupes; mais cela ne suffisoit pas. Il falloit, comme je l'ai dit ailleurs, que son ordre de bataille l'emportât sur celui de son ennemi par un plus grand art, & qu'il pût suppléer à sa foiblesse; ainsi tout dépendoit d'une disposition plus sçavante, plus sûre & plus parfaite. Cet habile Romain ne trouva pas de meilleur expédient que de combattre dans l'ordre que je vai décrire, qui est tout ce que la guerre peut offrir de plus redoutable, de plus fin & de plus profond.

Polybe dit que le nombre & le courage étoient égaux dans les deux armées. Il est visible qu'il s'est trompé à l'égard du nombre, comme je l'ai dit plus haut, & sûrement il y a faute au texte: car si l'infanterie Carthaginoise eût été égale à celle des Romains, Annibal n'eût pû se former sur trois phalanges & sans intervalles entre les bataillons sans diminuer extraordinairement le front de son armée, sans s'exposer à être surpassé à ses aîles; il étoit trop habile pour donner cet avantage à son ennemi.

Scipion ne s'attacha pas seulement à observer les phalanges rédoublés de son ennemi, il avoit quelque chose de plus important à considérer: c'étoit de sçavoir quelles étoient les troupes qui devoient combattre aux deux premiéres lignes; il remarqua bientôt qu'il auroit d'abord affaire aux troupes d'Afrique, qui bien que braves & aguerries, ne valloient pas à beaucoup près les vieilles bandes d'Italie, qui formoient la troisiéme ligne où Annibal étoit en personne, & sur la valeur & l'expérience desquelles il comptoit beaucoup. Cette ligne étoit éloignée d'un stade des deux autres, comme je l'ai dit, & c'étoit celle là qui inquiétoit extrémement le Général Romain.

Qui auroit jamais cru qu'un Chef d'armée aussi célébre & aussi rusé que notre Carthaginois, n'eût eu d'autres vûes à ses deux premiéres lignes que de lasser & d'épuiser les forces des Romains, & qu'après la déroute de ses deux premiéres sur lesquelles il sembloit compter, la troisiéme survenant toute fraîche & en bon ordre, il attaqueroit le victorieux las, recru & dans cette espéce de désordre assez ordinaire aux troupes qui ont combattu, quelle vision!

L'es-

L'espace qu'il avoit laissé entre ses deux premiéres lignes & la troisiéme, n'étoit pas un moien fort sûr pour faciliter la retraite des fuiards, & pour débarasser le champ de bataille.

Il devoit avoir prévû qu'ils iroient tous devant eux, qu'il en seroit accablé, & qu'il s'en sauveroit très-peu du côté des aîles. Il ne falloit pas un grand effort d'esprit pour juger que cela devoit arriver.

Scipion parut d'abord en bataille en présence de l'ennemi sur trois lignes à son infanterie, selon la coûtume Romaine, afin qu'Annibal ne connût rien de son dessein que lorsqu'il n'y auroit plus de reméde, & qu'il ne pût changer son ordre si aisément. La cavalerie G. K. couvroit les aîles. Les Hastaires faisoient la premiére, les Princes la seconde, les Triaires la troisiéme: les corps de la seconde vis-à-vis les espaces de ceux des Hastaires, & les Triaires vis-à-vis ceux des Princes; mais un peu avant le combat, il renversa tout son ordre par un mouvement si simple & si rapide, qu'il étoit difficile de s'en appercevoir & d'y rien comprendre.

Il se rangea sur une seule ligne de colonnes, comme on voit en L. Voici selon mes conjectures les commandemens qu'on fit aux trois lignes de cohortes Romaines pour cette évolution, qui se fit tout d'un tems & d'un même mouvement pour combattre au moment sur une ligne de colonnes. Cette connoissance peut être un jour de quelque utilité, car le tems & la guerre nous obligeront un jour d'avoir recours à cette maniére, comme je l'ai prédit en plusieurs endroits de cet Ouvrage, & je ne doute nullement que les étrangers ne commencent les premiers.

L'armée Romaine étant en bataille dans l'ordre ordinaire, on fit ce commandement général à l'infanterie, une moitié faisant à droit & l'autre à gauche, les cohortes marchant par leur flanc.

Hastaires (a) *ne bougez.*

A vous Princes (b) *à gauche pour doubler sous les Hastaires.*

A vous Triaires (c) *à droit pour doubler sous les Princes.*

Marche.

Comme il y avoit une cohorte des Princes qui débordoit les Hastaires à la droite, & une des Triaires à la gauche, à cause que le nombre des cohortes ou manipules étoit égal à chaque ligne; toutes celles des Princes firent à gauche & les Triaires à droit, comme je l'ai dit plus haut, & marchant par leur flanc se mirent à la queuë des cohortes des Hastaires, & les Triaires, par le même mouvement, gagnérent la queuë des cohortes des Princes, & par ce mouvement tous les corps se trouvérent en ligne droite à la queuë les uns des autres; mais comme les espaces des uns aux autres se trouvoient trop larges pour former des colonnes parfaites sur trois sections, c'est-à-dire sur trois corps, on fit ce commandement:

Hastaires ne bougez.

A vous

(a) *Premiére ligne.*
(b) *Seconde ligne.*
(c) *Troisiéme ligne.*

A vous Princes & Triaires.

Marche.

Les cohortes des Princes garderont quatre pas d'intervalle entre celles des Hastaires, de même les cohortes des Triaires garderont le même intervalle entre celles des Princes.

Scipion laissa cet intervalle M. pour que les armés à la légére N. se retirassent entre l'intervalle des sections.

Le Général Romain se rangea ainsi, c'est-à-dire en colonnes parfaites, jugeant que le gain de la bataille dépendoit uniquement de la profondeur de ces corps, de la pesanteur du premier choc & de la défaite de la premiére ligne Carthaginoise, qui étant rompuë & poussée vigoureusement, se renverseroit infailliblement sur la seconde; que comme celle-ci étoit rangée en phalange sans aucun intervalle entre les corps & ne formoit qu'une masse unie & serrée, non plus que la troisiéme, les fuiards ne manqueroient pas d'y jetter le trouble & la confusion, & que par cet ordre admirable il passeroit sur le ventre de ces trois lignes: tant la disposition de son ennemi lui parut foible & peu sensée, quoique redoutable en apparence.

§. II.

Combat.

SCipion parut tout d'un coup dans cet ordre, ce qui dut étonner Annibal, qui fit avancer ses éléphans F. les armés à la légére N. leur allérent au-devant, & leur gagnant la croupe les détournérent dans les intervalles P. d'entre les colonnes, pour les obliger de sortir par ces intervalles : que s'ils eussent été trop petits comme ceux de Régulus contre Xantippe, ces animaux fussent infailliblement tombés sur les colonnes, & les eussent renversées.

Cet expédient de Scipion d'empêcher que les éléphans ne missent le désordre dans son infanterie, & de les obliger par son infanterie légére de s'écouler entre les espaces P. eut tout l'effet que ce Général pouvoit en attendre. Ils furent chassés & suivis par les armés à la légére, ils ne firent aucun mal & gagnérent la campagne, sans que leurs conducteurs pussent les détourner à droit ou à gauche sur les colonnes, & pendant qu'ils s'écouloient par les espaces d'entre les colonnes, une partie des armés à la légére leur lançoient des dards & des fléches par les petits intervalles d'entre les sections qu'on avoit laissé à ce dessein pour les former au moment du choc.

Les éléphans aiant été chassés sans peine sur les derriéres de la ligne, & bien au loin dans la campagne, les cohortes se resserrérent à la queuë les unes des autres pour ne former qu'un seul corps & une seule masse dans un très-grand ordre, & les légérement armés gagnérent la queuë de la ligne.

Les choses s'étant passées de la sorte aux éléphans, comme je viens de le dire, les colonnes attaquérent & choquérent de tête avec cette impétuosité qui est toute naturelle à cette excellente maniére de combattre; les derniers rangs, comme dit l'Auteur, s'excitant & s'animant par leurs cris, & poussant ceux qui les devançoient avec cette violence que nul effort ne peut soutenir, si l'on ne combat dans un ordre semblable.

Les Romains trouvérent une si grande résistance, que l'Histoire ne nous apprend

rien

rien de semblable dans une bataille rangée en plaine rase & pelée : la valeur, le nombre & l'audace désespérée combattoient d'un côté, & de l'autre l'avantage de l'ordre & la science du Général : celle-ci l'emporta sur le nombre. Les Romains percérent enfin la premiére ligne des Carthaginois par le poids de leurs colonnes avec tant de force & de vigueur, qu'elle se renversa sur la seconde, qui se trouvant sans aucuns intervalles entre les corps pour recevoir les fuiards, fut mise en confusion & dans un désordre épouvantable, & enfin elle fut emportée par la foule, pressée & suivie par les victorieux.

Polybe qui fait un ample récit de cette journée, & des circonstances qui la précédérent, nous fait connoître parfaitement l'excellence de l'ordre de bataille de Scipion.

En combattant sur une telle disposition il n'y avoit aucune confusion, chaque colonne agissoit & se soutenoit indépendamment de l'autre. Il falloit les briser & les rompre totalement pour être assûré de la victoire, ce qui me paroît & m'a toujours paru impossible dans des troupes bien disciplinées, braves, aguerries & conduites par des Officiers habiles & expérimentés. Il n'y a qu'un ordre semblable qui puisse espérer de réussir & de soutenir l'effort d'un autre qui lui offre la même disposition, & lorsque cela arrive des deux côtés & une valeur égale, le nombre l'emporte sur le foible, comme il fût infailliblement arrivé, si Annibal eût combattu dans cet ordre, ou qu'il eût du moins laissé des intervalles entre ses lignes, & en ce cas la supériorité du nombre l'eût peut-être emporté sur les Romains par la profondeur de ses files & l'audace désespérée de ses troupes : cela seul pouvoit aider à la victoire, ou du moins les Romains eussent perdu tant de monde à vaincre la premiére & la seconde ligne, qu'ils n'eussent pas été en état de soutenir le choc contre une troisiéme, composée de tout ce que le Général Carthaginois avoit de troupes d'élite, formées des vieilles bandes qu'il avoit amenées d'Italie.

J'ai dit plus haut, & particuliérement dans mon Traité de la Colonne, qu'il n'y a qu'un corps d'infanterie rangé de la sorte qui puisse en combattre un autre formé sur ce principe & par conséquent une ligne rangée en phalange sur dix ou douze de profondeur, comme pouvoient être celles d'Annibal, étoit trop foible pour résister contre les colonnes de Scipion, bien ordonnées & en état de charger avec plus de force, de légéreté & d'égalité que la phalange ne pouvoit faire.

Scipion ne songeoit qu'à vaincre la premiére ligne, ce qui lui suffisoit pour être assûré de la déroute des deux autres.

Une phalange ou une ligne sans intervalles doit agir uniformément sur une ligne droite, c'est-à-dire sans flottement & tout d'une piéce, de peur qu'en donnant le moindre jour elle ne tombe dans le désordre ; au lieu que les colonnes séparées les unes des autres ne sont sujettes à aucun de ces défauts-là, elles se meuvent sans peine & conservent parfaitement leur ordre ; & lorsqu'une d'entre elles s'est ouvert un passage au travers d'une ligne, qu'elle se partage en deux, ou qu'une section avance en-delà pour faire tête à une seconde, & que l'autre choque de flanc ou de pointe à droit ou à gauche, il n'est pas possible qu'on puisse y résister ni y remédier le moins du monde, sinon par un ordre semblable.

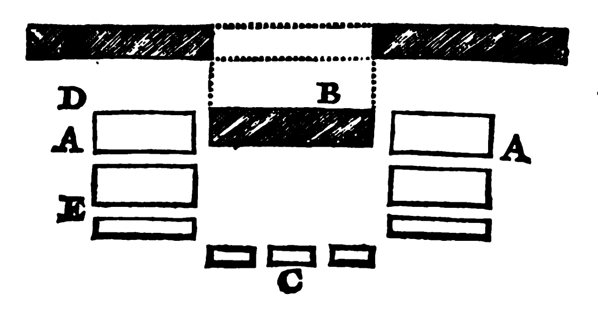
On pourroit peut-être m'objecter contre l'ordonnance de Scipion, qu'Annibal auroit pû l'embarasser & desordonner ses colonnes, s'il eût ouvert pendant le combat le nombre des files qui ne combattoient pas, & qui se trouvoient vis-à-vis l'espace de ces colonnes, que ces files coulant & s'enchâssant entre ces espaces elles les eussent prises en flanc.

Il ne faut pas être fort éclairé pour s'appercevoir que c'étoit exposer ces troupes à une perte manifeste. La raison est que les colonnes étant également fortes aux flancs ou faces qu'à la tête, ce qui seroit entré entre les espaces des deux colonnes A. eût été infailliblement embrassé & attaqué par une force supérieure.

En second lieu cette portion B. enchâssée comme dans un étui, eût trouvé en tête les armés à la légére C. qui étoient postés à la queuë entre les espaces des colonnes A. A.

Il fût arrivé la même chose, si une des colonnes eût été entiérement rompuë & brisée; l'ennemi B. ne pouvoit s'engager trop avant entre les deux autres qu'il avoit à ses flancs. Il falloit les rompre toutes, ou tout au moins un certain nombre, pour attaquer avec plus de sûreté.

J'ai dit en une infinité d'endroits de ce grand Ouvrage, & qu'on ne sçauroit trop répéter, que les colonnes agissoient indépendamment les unes des autres, que la défaite de l'une ne contribuoit nullement à celle de l'autre: avantage dont nos bataillons sont entiérement dépourvûs. Il y a plus encore, car comme la colonne est subdivisée par autant de sections qu'il y a de bataillons, comme celles de Scipion, si la premiére D. vient à être rompuë, la seconde E. paroît comme un second mur & un autre ennemi qu'il faut combattre, & qui se trouve en état non seulement de se défendre, mais d'attaquer sans se sentir du désordre de celui qui le précéde. Les fuiards ne sçauroient sentir aucun trouble, ils se retirent à droit & à gauche entre les espaces des colonnes, & l'ennemi ne sçauroit non plus joindre les Princes sans s'exposer à ses flancs par ceux qui sont à côté & par les armés à la légére, qui peuvent se détacher, ainsi que les Triaires.



§. III.

Fautes d'Annibal à la journée de Zama.

SI l'on veut réfléchir sur ce que je viens de dire dans le Paragrafe précédent, & l'examiner indépendamment de toute prévention, on ne pourra s'empêcher de convenir que l'ordre de bataille par colonnes, ou pour mieux dire sur une ligne de colonnes & une réserve composée de tous les dragons sans se soucier d'être débordé, est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de mieux & de plus parfait dans la tactique pour combattre avec avantage, & que cette méthode est infiniment meilleure, plus simple & plus sûre que celle dont nous nous servons aujourd'hui.

Il faut avouër aussi qu'il étoit très-difficile à Annibal de s'appercevoir & de prévoir

voir même la disposition du Général Romain, jusqu'alors inconnuë, & d'en démêler le mouvement, qui suivit d'un moment le combat.

Rien ne marque plus l'adresse, l'expérience & l'habileté d'un Général d'armée, que de sçavoir bien cacher ses mouvemens & la disposition de son ordre de bataille, & l'on peut dire qu'il est de deux Généraux comme de deux joueurs, dont celui qui ne couvre point son jeu donne prise & avantage à l'autre; au lieu que celui qui sçait le cacher vient plus sûrement à bout de la partie.

Parmi les belles & grandes qualités de Scipion pour la guerre, il excelloit particuliérement dans celle de cacher la connoissance de ses mouvemens & de son ordre de bataille.

On peut remarquer dans toute sa conduite qu'il s'éloigna presque toujours de la commune opinion de la tactique des armées, qu'il s'écarta presque toujours des maximes communément reçûes. Ses mouvemens & ses évolutions générales étoient si simples, si légéres & si nouvelles, qu'on ne pouvoit s'en appercevoir que lorsqu'il n'y avoit plus de moien de changer & de se mouvoir sans un danger & une perte assûrée.

Annibal vit avec étonnement sa premiére ligne dans une entiére déroute, & fort peu après la seconde, dont la défaite vint uniquement des fuiards, qui la renversérent & l'enveloppérent eux-mêmes dans leur desordre, & ainsi péle-mêle ils fuirent à travers dans la plaine avec tout le trouble & la confusion de gens qu'on taille en piéces.

Il n'étoit pas difficile à Annibal de réparer au plutôt le desordre de sa premiére ligne, lorsqu'il s'apperçut qu'elle commençoit à plier: car sans parler des espaces qu'il pouvoit ouvrir à sa seconde ligne pour donner passage aux fuiards en poussant en arriére un certain nombre de files, il avoit deux moiens plus assûrés, si la tête ne lui eût tourné. Qu'avoit-il fait alors de son esprit, de son bon sens & de son expérience? Il devoit bien prévoir que la défaite de la premiére entraîneroit infailliblement celle de la seconde. Elle lui devenoit donc inutile. Il eut tout le tems de faire cette réflexion & de donner ses ordres. Pourquoi ne le fit-il pas? Un esprit médiocre l'eût pû faire.

Les choses étant en ces termes, il n'avoit plus d'autre ressource que dans une grande résolution. Il pouvoit ouvrir en deux sa seconde ligne, lorsqu'il s'apperçut du mauvais état de sa premiére, & étendre ses aîles de telle sorte, que laissant un libre passage aux fuiards, il enveloppoit totalement les Romains à leurs aîles, & se jettoit sur leurs flancs & sur leurs derriéres, pendant que sa troisiéme, qui étoit toute fraîche, eût marché pour remplacer la premiére, & de cette maniére les Romains se fussent vûs attaqués de front & de tous les côtés; il les eût trouvé fatigués & recrus d'un combat fort opiniâtre; ce qui pouvoit lui donner la victoire, malgré la défaite de sa cavalerie, que Lælius & Massinissa poursuivoient sottement & sans jugement.

Je dis plus, il pouvoit encore sauver sa seconde ligne, lorsque la premiére fut défaite. Le combat y fut longtems douteux, il eût pû se servir de ce moment, & partageant sa troisiéme de la même maniére que j'ai dit qu'il pouvoit faire à sa seconde.

Sa premiére & sa seconde ligne aiant été renversées & mises en déroute, Annibal, qui étoit à sa troisiéme, vit avancer cette nuée de fuiards, sans qu'il lui fût désormais possible de remédier à un mal qui venoit purement de lui & de la mauvaise disposition de son ordre de bataille, & non pas de la faute de ses soldats, qui furent plutôt trompés que vaincus.

Les Romains, qui étoient bien ordonnés, pressant & chassant ces fuiards devant eux, les jettérent sur la troisiéme ligne; ce qui produisit plusieurs événemens: car on attaquoit aux endroits où l'ennemi s'en étoit débarassé. De l'autre part les Cartha-

thaginois dans la crainte d'être rompus par leurs propres gens, les traitérent en ennemis, baissérent leurs piques sur eux, & les rejettérent sur les Romains pour s'ouvrir un passage sur eux & les joindre.

Le combat fut vif & obstiné à cette troisiéme ligne, & le succès fort balancé, lorsque Lælius & Massinissa parurent revenant de la chasse de la cavalerie qu'ils avoient battuë.

Ce secours ralluma l'ardeur & le courage des Romains, qui enfoncent cette ligne composée de troupes d'élite, & enveloppée de toutes parts, & la taillent en piéces.

Lælius & Massinissa firent une faute grossiére, & fort ordinaire à ceux qui s'échauffent avec trop d'ardeur à poursuivre l'ennemi, au lieu de détacher seulement quelques troupes après les fuiards, pendant que le reste tombe sur l'aîle. Cette faute a causé la perte de plusieurs batailles, & les Généraux ne sçauroient être trop attentifs à donner leurs ordres là-dessus.

La fortune peut bien dérober la victoire aux plus grands Capitaines, mais non pas la gloire qu'ils méritent, lorsqu'ils ont fait tout ce qui dépend du courage & de l'habileté; mais je ne vois pas que le Général Carthaginois ait rien fait ici qui puisse mériter les éloges & l'admiration des gens qui ont quelque connoissance dans la guerre.

Annibal étoit supérieur en infanterie, on ne sçauroit le révoquer en doute, comme je l'ai dit, & cela ne peut être autrement, puisque les deux armées combattirent sur un front égal, & que les Carthaginois se formérent sur trois lignes en phalange, & c'est peut-être sur cette égalité de front entre les deux armées que Polybe l'entend.

Annibal eût encore pû se former sur un plus grand front, en combattant même sur trois lignes & déborder bien au-delà les aîles des Romains, s'il eût seulement laissé des intervalles à ses deux derniéres pour recevoir les fuiards. Par ce moien la seconde eût pû recommencer un nouveau combat. La troisiéme, composée de ses meilleures troupes, eût succédé aux deux autres.

S'il eût bien pensé à ce qu'il pouvoit faire & pris des mesures justes, il se fût apperçu de l'inutilité de sa troisiéme ligne par l'imperfection des deux autres. Il pouvoit, par ce que j'ai dit, sauver sa cavalerie d'une entiére défaite: car outre qu'il pouvoit déborder les Romains, ne pouvoit-il pas entremêler sa cavalerie de ses armés à la légére, qui lui furent inutiles? Cette méthode ne lui étoit pas inconnuë. Que dirai-je encore? Il avoit mille moiens qui lui échappérent, il eût pû cacher un corps d'infanterie derriére les aîles de son infanterie pour tourner sur les flancs de celles des Romains. Il s'étoit servi de cette ruse à la bataille de la Trébie. Il n'y avoit rien de mieux pensé que cet expédient, parmi tous ceux que j'ai dit; d'où vient qu'il n'en emploia aucun? Enfin il ne fit rien de ce qu'il pouvoit faire, il fut battu, & il devoit l'être.

Polybe, Tite-Live, & un grand nombre d'Auteurs fort éclairés parmi les modernes, ne peuvent s'empêcher d'admirer la merveilleuse disposition d'Annibal dans cette bataille: passe pour Tite-Live, & pour ces derniers ils n'ont pas cru devoir se morfondre à faire l'analyse de ces deux ordres de bataille. Ils ont suivi le sentiment général sans pénétrer plus loin; mais que Polybe, qui étoit un homme judicieux, grand Historien, & tout ensemble un excellent homme de guerre; que Polybe, dis-je, soit le premier qui ait été de ce sentiment, & qu'il ait donné le branle à celui de tous les autres, voilà ce qui me surprend. Seroit-ce en vûe de relever la gloire de Scipion, qui

qui étoit son ami; ou prévenu par les grandes actions d'Annibal, ou faute de reflexion? Je ne sai; mais la maniére dont il en parle & sa franchise ordinaire me feroient croire qu'il a manqué dans le dernier.

Un Auteur * poli & généralement estimé, qui ne manquoit ni d'expérience ni de connoissance de la guerre, est tombé dans la même erreur que les autres. Les éloges qu'il donne à Annibal sur son ordre de bataille à Zama me font connoître qu'il n'en a pas senti le faux, non plus que les autres.

„ Le jour de cette bataille fut donné, dit-il, Annibal se surpassa lui-même, soit à „ disposer son armée, soit à donner ses ordres dans le combat. Mais enfin le génie de „ Rome l'emporta sur celui de Carthage, & la défaite des Carthaginois laissa pour ja„ mais l'Empire aux Romains.

Pour peu qu'on ait de connoissance de la guerre, on verra qu'Annibal ne se surpassa jamais moins que dans cette bataille. Je ne sai même dans quel Auteur Saint-Evremont a trouvé, *à donner ses ordres dans le combat*. Il ne paroît pas qu'il en ait donné aucun, & qu'il ait paru même aux endroits où sa présence étoit le plus nécessaire.

„ Quant au Général Carthaginois, poursuit cet Auteur, il fut admiré de Scipion, „ qui au milieu de sa gloire portoit envie à la capacité du vaincu. Quoiqu'il soit toujours dangereux d'être singulier dans son opinion, & d'attaquer, comme j'ai fait, un sentiment généralement reçu, je ne puis que je ne dise que cet ordre de bataille est très-peu digne d'envie & de l'éloge de Scipion. Je ne suis pas étonné qu'il l'ait tant vanté, car en pareille rencontre on louë volontiers son ennemi. L'amour propre se dédommage de part & d'autre. Les éloges qu'on lui donne relévent la gloire du vainqueur, & diminuent la honte du vaincu.

Annibal, quoique d'ailleurs admirable, n'a pas été au-dessus du reste des hommes pour ne commettre aucune faute. Il en a commis même d'assez grossiéres. Il se démêla des plus grandes par la ruse & par l'artifice, dont on n'eut tenu aucun compte, s'il eût eu en opposition des Généraux plus habiles. Il ne fit pas les autres impunément, il fut battu en plusieurs rencontres, & sur la fin de sa guerre en Italie il marcha un peu plus la sonde à la main, & lorsque les Généraux Romains sûrent tirer des leçons de leurs défaites passées, c'est-à-dire lorsqu'ils se rendirent plus habiles.

Quoiqu'il soit généralement estimé & admiré des Anciens & des Modernes, & de Scipion même, & qu'en effet il soit digne de ses éloges, ces autorités toutes respectables qu'elles paroissent, ne sont d'aucune conséquence pour moi dans la recherche de la vérité, & dans les choses où il paroît que sa conduite n'étoit pas la plus réguliére.

J'avouë qu'il n'y a qu'une voix sur l'excellence de son dernier ordre de bataille à Zama; mais ce ne doit pas être une raison pour me soumettre à l'opinion de ces gens-là. Ils ont profondément examiné cette méthode, dira-t-on, fort bien: cela ne doit pas m'empêcher d'examiner à mon tour, & voir s'ils ne se sont pas trompés. Il est aisé de juger si la chose méritoit d'être examinée. Il n'y a rien qui doive empêcher de reconnoître des fautes dans un homme extraordinaire, ainsi que dans un autre. Personne n'est exemt de fautes, & le plus parfait est celui qui en a le moins commis. Annibal peut être mis de ce nombre.

* *Saint-Evremont.*

CHA-

CHAPITRE II.

Traité de paix conclu entre les Romains & les Carthaginois.

QUand les malheureux, pour exciter la compassion, font plus qu'on n'a coûtume de faire, s'ils agissent sincérement & de bonne foi, on ne peut ni les voir, ni les entendre, sans être attendris. Mais si l'on s'apperçoit que la douleur n'est que feinte & qu'on n'en affecte les apparences que pour tromper, alors loin d'être touché de compassion, l'on est indigné contre l'imposteur. C'est ce qui arriva aux Ambassadeurs des Carthaginois. La réponse que leur fit Scipion ne fut pas longue. Il leur dit qu'après l'aveu qu'ils venoient de faire le siége de Sagonte avoit été une entreprise contre les Traités, & que depuis peu ils avoient encore violé les sermens & les articles de paix dont on étoit convenu, leur République ne devoit pas s'attendre qu'on eût pour elle quelque égard, & que par elle même elle ne méritoit que d'être traitée avec la derniére rigueur : que cependant les Romains en useroient avec leur générosité ordinaire, tant pour eux-mêmes, que pour ne point paroître insensibles aux malheurs de la condition humaine : que si les Carthaginois vouloient se rendre justice, ils conviendroient eux-mêmes qu'ils ne sont dignes d'aucune faveur ; que quelque peine qu'on leur fît souffrir, quelque chose qu'on les obligeât de faire, quelque exaction dont on les chargeât, ils ne s'en plaindroient pas comme d'un traitement rigoureux ; qu'au contraire il leur paroîtroit étrange, ce seroit pour eux une espéce de prodige, qu'après avoir par leur perfidie irrité la fortune jusqu'au point d'être livrés à leurs ennemis, on eût encore quelque indulgence & quelque bonté pour eux. Après ce petit discours, il leur donna les articles qui contenoient & les graces qu'il vouloit leur faire, & les conditions qu'il exigeoit d'eux. Les voici en substance.

„ Qu'ils garderoient dans l'Afrique les places qu'ils avoient avant „ la derniére guerre qu'ils avoient faite aux Romains : qu'ils auroient „ encore les terres, les esclaves, & tous les autres biens dont ils „ étoient auparavant en possession : qu'à compter dès ce jour il ne „ seroit fait contre eux aucun acte d'hostilité, qu'ils vivroient selon „ leurs loix & leurs coûtumes, & qu'on ne leur donneroit point de „ garnisons. Tels étoient les articles de douceur, ceux de rigueur „ portoient :

„ Que les Carthaginois restitueroient aux Romains tout ce qu'ils „ avoient injustement pris sur ceux-ci pendant les tréves, qu'ils leur „ re-

„ remettroient tous les prisonniers de guerre & les fuiards qu'ils avoient
„ pris en quelque tems que ce fût; qu'ils leur abandonneroient tous
„ leurs longs vaisseaux, à l'exception de dix galéres; qu'ils leur livre-
„ roient tous leurs éléphans; qu'ils ne feroient aucune guerre ni au de-
„ hors ni au dedans de l'Afrique sans l'ordre du peuple Romain; qu'ils
„ rendroient à Massinissa les maisons, terres, villes & autres biens qui
„ lui avoient appartenu ou à ses ancêtres dans toute l'étenduë du païs
„ qu'on leur montreroit; qu'ils fourniroient de vivres l'armée Romaine
„ pendant trois mois; qu'ils paieroient sa solde jusqu'à ce que l'on eut
„ reçu réponse des Romains sur les articles qui leur avoient été envoiés;
„ qu'ils donneroient dix mille talens d'argent en cinquante ans, en
„ paiant chaque année deux cens talens d'Eubée; que pour assûrance
„ de leur fidélité ils donneroient cent ôtages que le Consul choisiroit
„ dans leur jeunesse, depuis quatorze ans jusqu'à trente.

La lecture de ces articles achevée, les Ambassadeurs partirent au plutôt pour Carthage, & en firent part au Sénat. Pendant qu'ils parloient, un des Sénateurs, qui n'en étoit pas content, aiant commencé à se déclarer, Annibal, dit-on, s'avança, saisit le personnage & le jetta hors de son siége. Comme toute la compagnie paroissoit indignée d'une action si contraire au respect dû à un Sénateur, Annibal se léve & dit qu'il étoit excusable s'il commettoit quelque faute contre les usages, que l'on savoit qu'il étoit sorti de sa patrie dès l'âge de neuf ans, & qu'il n'y étoit revenu qu'après plus de trente-six ans d'absence; que l'on ne prît pas garde s'il péchoit contre la coûtume, mais s'il prenoit, comme il devoit, les intérêts de la patrie. Que c'étoit pour les avoir eus à cœur qu'il étoit tombé dans la faute qu'on lui reprochoit; qu'il lui paroissoit surprenant & tout-à-fait extraordinaire, qu'un Carthaginois instruit de ce que l'Etat en général & chaque particulier avoit entrepris contre les Romains, ne rendît pas graces à la fortune, de ce qu'étant tombé en leur puissance il en étoit traité si favorablement: que si quelques jours avant la bataille on eût demandé aux Carthaginois quels maux la République auroit à souffrir en cas que les Romains remportassent la victoire, ils n'auroient pû les exprimer, tant ils leur auroient paru grands & formidables: qu'il demandoit en grace que l'on ne délibérat pas sur ces articles, qu'on les reçût avec joie, que l'on fît des sacrifices aux Dieux, & qu'on les priât tous de faire en sorte que le peuple Romain ratifiât le Traité. On trouva cet avis très-sensé & tout-à-fait convenable aux intérêts de l'Etat; on résolut de faire la paix aux conditions proposées, & sur le champ le Sénat fit partir des Ambassadeurs pour la conclure.

CHAPITRE III.

Procédé injuste de Philippe & d'Antiochus contre le fils de Ptolémée.

CHose étonnante ! Pendant que Ptolémée vivoit & qu'il pouvoit se passer du secours de Philippe & d'Antiochus, ces deux Princes étoient toujours prêts à le secourir : à peine est-il mort, laissant après lui un jeune enfant à qui les loix de la nature les obligeoient de conserver le Roiaume, qu'ils s'animent l'un l'autre à partager cette succession & à se défaire du légitime héritier. Encore si comme les Tyrans ils avoient mis leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger: mais ils se conduisirent en cela d'une maniére si féroce & si brutale, qu'on leur appliqua ce que l'on dit ordinairement des poissons, qu'entre ces animaux, quoique de même espéce, les plus petits servent de nourriture aux plus gros. Peut-on jetter les yeux sur le Traité que font ensemble ces deux Rois, que l'on ne voie clairement leur impiété, leur inhumanité, leur ambition & leur avarice excessive ? Que si quelqu'un sait mauvais gré à la fortune de se jouër ainsi des pauvres mortels, qu'il prenne à son égard des sentimens plus modérés : elle eut soin de punir ces deux Rois comme ils méritoient, & en fit un exemple qui servira dans les siécles à venir à contenir dans le devoir ceux qui voudroient les imiter. Pendant qu'ils ne cherchoient qu'à se tromper l'un l'autre & qu'ils déchiroient par morceaux le Roiaume du jeune Roi, la fortune suscitant contre eux les Romains fit retomber justement sur eux & tourna contre eux-mêmes toutes les fraudes qu'ils méditoient contre les autres. Vaincus l'un & l'autre, non seulement ils ne pûrent plus convoiter le bien d'autrui, mais ils furent encore obligés de paier tribut aux Romains & de se soumettre aux ordres qu'ils en recevoient. Pour finir, en très-peu de tems elle releva le Roiaume de Ptolémée, elle renversa ceux de Philippe & d'Antiochus, & fit sentir à leurs successeurs des maux presque aussi grands, que ceux dont ces deux Princes avoient accablé le jeune pupille.

CHA-

CHAPITRE IV.

Mauvaise foi de Philippe à l'égard des Cianiens.

SI les Cianiens sont tombés dans de si grandes calamités, ils ne doivent pas s'en prendre à la fortune. Ils n'ont pas même à se reprocher de se les être attirées par quelque injustice à l'égard de leurs voisins. Leur imprudence & leur mauvaise politique en est seule la cause. Pour envahir les biens les uns des autres, quand on n'éléve aux premiéres dignités que ce que l'on a de plus mauvais citoiens, & que l'on respecte leurs décisions jusqu'à maltraiter ceux qui s'y opposent, c'est se précipiter soi-même & de plein gré dans les plus grands maux. C'est cependant une faute que l'on voit tous les jours commettre, sans qu'on ouvre les yeux sur une conduite si irréguliére, sans se mettre tant soit peu sur ses gardes, sans entrer dans la moindre défiance. L'on peut dire qu'en cela certains animaux sont plus sages que les hommes. On ne les méne pas aisément où ils ont eu quelque peine à se défendre d'un appas, ou à se dégager d'un filet. C'est assez même qu'ils aient vû un autre animal en péril dans un endroit, pour que cet endroit leur soit suspect & qu'ils se défient de tout ce qui se présente à leurs yeux. Les hommes ne prennent pas tant de précautions. Quoiqu'ils aient entendu dire, quoiqu'ils voient que des Etats se perdent par le mauvais choix qu'on fait des Chefs, on n'a qu'à les flatter de l'espérance de s'agrandir au préjudice d'autrui, d'abord ils mordent sottement à l'hameçon ; comme s'ils ne sçavoient pas que personne n'y a mordu sans y trouver sa perte, & que cette politique a toujours été funeste à quiconque s'en est servi.

Lorsque Philippe se fut rendu maître de la ville des Cianiens, sa joie fut extréme. Il croioit avoir fait la plus belle & la plus mémorable de toutes les actions ; aiant secouru Prusias son gendre, épouvanté ceux qui avoient quitté son parti, & aquis légitimement une grande quantité d'esclaves & d'argent. Bien des raisons devoient le détromper ; mais il ne les vit pas, quoiqu'elles sautassent aux yeux. Premiérement il venoit au secours d'un gendre, qui loin d'avoir été maltraité, avoit usé de mauvaise foi. En second lieu, en faisant injustement souffrir à une ville Gréque les maux les plus horribles, il confirmoit les peuples dans l'opinion qu'ils avoient de la cruauté avec laquelle il traitoit ses alliés, & il ne falloit que ces deux choses pour le faire passer pour un homme sans respect pour les Dieux. D'ailleurs c'étoit faire une insulte atroce aux Ambassadeurs de ces vil-

villes. Ils étoient venus pour délivrer les Cianiens des maux dont ils étoient menacés, ils n'y étoient venus que parce que lui-même les y avoit exhortés & pressés même avec instance, & ils ne sont pas plutôt arrivés qu'il les rend spectateurs des choses qu'ils craignoient le plus. Ajoutez à cela qu'il indisposa tellement les Rhodiens contre lui, qu'ils ne pûrent plus en entendre parler. Et le hazard aida beaucoup à leur inspirer cette haine. Car pendant que son Ambassadeur tâchoit dans le théâtre de justifier sa conduite, & leur vantoit fort la générosité de Philippe, qui maître en quelque sorte de leur ville les avoit laissés jouïr de leur liberté, tant pour détruire les calomnies que ses ennemis avoient répanduës, que pour donner aux Rhodiens des preuves du bien qu'il leur vouloit: je ne sçai quel homme arrivant de la flote dans le Prytanée annonça la prise de la ville des Cianiens, & les cruautés que Philippe y avoit exercées. Cette nouvelle apportée au milieu du discours de l'Ambassadeur, par le premier Magistrat des Rhodiens, surprit si étrangement l'assemblée, qu'on ne pouvoit se persuader que Philippe eût été capable d'une si étrange perfidie. Cependant ce Prince après s'être plus trompé lui-même qu'il n'avoit trompé les Cianiens, s'aveugla de telle sorte, qu'au lieu de rougir & mourir de honte de ce qu'il avoit fait, il s'en glorifioit comme de la plus belle action de sa vie. Aussi depuis ce jour-là les Rhodiens le regardérent comme leur ennemi, & firent des préparatifs pour s'en venger. Cette même action lui attira aussi la haine des Etoliens. Il s'étoit depuis peu remis en paix avec eux, & leur tendoit les mains; peu de tems auparavant il avoit fait alliance avec les habitans de Lysimachie, les Chalcédoniens & les Cianiens. Malgré cela, il commença par éloigner sans aucun prétexte les Lysimachiens de l'alliance qu'ils avoient avec les Etoliens, il fit ensuite passer sous le joug les Chalcédoniens, & après eux les Cianiens, quoique celui qui commandoit dans la ville & qui gouvernoit tout, y fût de la part des Etoliens. A l'égard de Prusias, il eut beaucoup de joie de voir son entreprise heureusement terminée; mais voiant qu'un autre en emportoit tout l'avantage, & qu'il n'avoit pour sa part qu'une ville dont il ne restoit plus que le terrain, il en fut sensiblement touché. Mais le mal étoit sans reméde.

CHA-

CHAPITRE. V.

Fin tragique d'Agathocles & de toute sa famille.

AGathocles aiant fait appeller les principaux d'entre les Macédoniens, entra dans leur assemblée avec le Roi & Agathoclée. D'abord il feignit de ne pouvoir parler, il avoit le visage baigné de larmes. A force de s'essuier avec son manteau, il arrêta enfin ces pleurs; puis prenant l'enfant entre ses mains: „ Recevez, dit-il, Macédoniens, „ cet enfant, que Ptolémée son pére en mourant a laissé entre les mains „ de ma sœur, mais qu'il a confié à votre fidélité. La tendresse que „ ma sœur a pour lui ne peut lui être que d'un très-petit secours, il „ n'a d'espérance qu'en vous, tous ses intérêts sont entre vos mains. „ Il y a longtems que ceux, qui connoissent à fond Tlépoléme, s'ap„ perçoivent qu'il cherche à s'élever plus qu'il ne convient à un homme „ de sa sorte. Mais maintenant il a marqué le jour & l'heure qu'il doit „ prendre le diadéme. Ne m'en croiez pas, croiez ceux qui sçavent la vé„ rité & qui viennent actuellement de l'endroit où tout est préparé pour „ cela. En même tems il fit approcher Critolaus, qui dit qu'il avoit vû l'autel dressé & les victimes que la multitude disposoit pour cette cérémonie. Les Macédoniens entendirent ces paroles, non seulement sans être touchés de compassion, mais encore sans faire attention à ce qui se disoit. Il l'écoutoient d'un air moqueur, se parlant à l'oreille, & folâtrant de telle façon, qu'Agathocles ne sçavoit pas lui-même comment il étoit sorti de cette assemblée. Il fut reçu de la même maniére par les autres corps de l'Etat.

Pendant qu'il se donnoit tous ces mouvemens, il arrivoit des armées des hautes provinces quantité de gens qui animoient les uns leurs parens, les autres leurs amis à se tirer de l'état misérable où ils étoient, & à ne pas souffrir que de si indignes personnages les outrageassent impunément. Mais ce qui piqua davantage la populace à se venger de ceux qui étoient à la tête des affaires, fut que Tlépoléme avoit en son pouvoir tout ce qu'il arrivoit de provisions & de vivres à Alexandrie, & qu'elle voioit dans quelle extrémité elle alloit tomber, si elle le laissoit plus longtems le maître.

Agathocles fit en même tems une action qui lui aida beaucoup à irriter la colére & du peuple & de Tlépoléme. Il arracha Danaé sa belle-mére du temple de Cérés, la traîna le visage découvert tout au travers de la ville, & la jetta dans une prison. Il vouloit par-là faire connoître à tout le monde le différend qu'il avoit avec Tlépoléme, & il

il réussit. La populace animée par cette action fit éclater toute la haine qu'elle avoit dans le cœur contre les Magistrats. Les uns affichoient pendant la nuit leurs sentimens dans tous les quartiers de la ville, les autres pendant le jour s'assembloient par bandes, & s'ameutoient les uns les autres. Agathocles mécontent de ce soulévement & n'en concevant pas pour lui de grandes espérances, tantôt pensoit à prendre la fuite & puis changeoit de sentiment, parce qu'il avoit eu l'imprudence de ne rien disposer pour l'exécution; tantôt il formoit avec d'autres une conspiration pour aller sur le champ égorger une partie de ses ennemis, se saisir de l'autre, & ensuite usurper la tyrannie.

Sur ces entrefaites, le bruit court que Méragéne, un de ses gardes, découvroit toutes choses à Tlépoléme & s'entendoit avec lui, à cause de la liaison qu'il avoit avec Adée Gouverneur de Bybaste. D'abord Agathocles donne ordre à Nicostrate son Sécretaire de s'assûrer de Méragéne, de l'interroger avec soin, & de le menacer même de la question la plus rigoureuse. Nicostrate obéit sur le champ. Il méne l'espion dans l'appartement du palais le plus enfoncé; là il interroge Méragéne sur ce dont il s'agissoit; celui-ci n'avouant rien, on le dépouille. Pendant que les uns disposent les instrumens nécessaires à la question, & que les autres, les verges à la main, lui ôtent ses habits, un exprés vient trouver Nicostrate, lui souffle je ne sçai quoi à l'oreille & aussitôt se retire. Nicostrate le suit sans rien dire, mais se frappant continuellement la cuisse. Il arriva ici à Méragéne une chose fort singuliére. On avoit déja presque levé les verges pour le battre, on préparoit les instrumens de la torture sous ses yeux, & quand Nicostrate se fut retiré, les satellites restérent là devant lui immobiles se regardant l'un l'autre & attendant le retour de ce Sécretaire. Comme il restoit quelque tems à revenir, ils s'en allérent tous, & laissérent là Méragéne, qui nû comme il étoit traversa heureusement le palais & entra dans une tente des Macédoniens qui se rencontra auprès. Ils étoient assemblés pour dîner. Il leur conte ce qui lui étoit arrivé & la façon surprenante dont il s'étoit sauvé. On ne pouvoit d'abord le croire, mais comme on le voioit encore tout nû, on ne put s'en défendre. Méragéne délivré de ce danger prie avec larmes les Macédoniens de prendre non seulement sa défense, mais encore celle du Roi, & la leur propre; qu'il étoit évident qu'ils alloient tous périr, s'ils ne saisissoient le moment que la haine de la multitude contre Agathocles étoit dans sa force, & que tout le monde étoit prêt à se soulever contre lui: que ce moment étoit venu, & qu'il ne s'agissoit plus que d'avoir quelqu'un qui entamât la chose. Les Macédoniens s'échauffent à ce discours & se laissent persuader. Ils passent ensuite dans les tentes des autres soldats, lesquelles se touchent les unes les autres & sont toutes tournées du même côté de la ville.

Com-

Comme depuis longtems on ne demandoit qu'à se révolter, & qu'il ne falloit plus que quelqu'un pour pousser les autres & se mettre à leur tête, ce fut un feu qui éclata dans le moment qu'il commença à prendre. Il n'y avoit pas encore quatre heures que l'on parloit de se soulever, lorsque tous les ordres tant de la guerre que de la Magistrature se trouvérent réunis dans le même sentiment. Un accident vint alors tout à propos pour favoriser l'entreprise. On remit une lettre à Agathocles, & on lui amena des espions. La lettre étoit de Tlépoléme, qui mandoit qu'il joindroit incessamment l'armée, & les espions annonçoient qu'il en étoit déja proche. Cette nouvelle le mit tellement hors de lui-même, que toute affaire, tout conseil cessant, il s'en alla prendre son repas à l'heure ordinaire, & s'y divertit comme il avoit coûtume de faire.

Mais Oenanthe pénétrée de douleur fut dans le Thesmophore, ou le Temple de Céres & de Proserpine, lequel étoit ouvert pour quelque sacrifice qui se faisoit tous les ans à pareil jour. D'abord elle tomba sur ses genoux, & adressa aux Déesses les priéres les plus pressantes. Elle s'assit ensuite au pié de l'autel, & resta là tranquille. Quantité de femmes voioient avec plaisir la tristesse & l'affliction où elle étoit, & demeuroient en silence. Mais les parentes de Polycrate & quelques autres des plus illustres, ne sachant pas les raisons de sa douleur, s'approchérent d'elle & tâchérent de la consoler. Alors Oenanthe jettant un grand cri : ne m'approchez pas, dit-elle, bêtes farouches que vous êtes, je vous connois bien, vous nous êtes contraires, vous priez les Déesses de nous envoier les plus grands maux. Mais j'espére qu'elles permettront que vous mangiez vos propres enfans. Ensuite elle ordonna à ses femmes de chasser les autres qui étoient venuës, & de frapper celles qui refuseroient de se retirer. A ces mots les Dames s'en allérent levant les mains au ciel, & le priant de faire retomber sur Oenanthe les maux dont elle menaçoit les autres.

Quoique la résolution de changer le Gouvernement eût été déja prise par les hommes, leur haine cependant redoubla, lorsqu'ils virent chacun leur femme dans une si grande colére. A peine le jour fut-il tombé, que l'on ne vit dans la ville que tumulte, que flambeaux, que gens qui couroient de côté & d'autre. Ceux-ci s'assembloient en criant dans le Stade, ceux-là s'animoient les uns les autres, il y en avoit qui, pour n'être pas exposés aux suites de ce soulévement, se cachoient dans des maisons ou des lieux où l'on ne pouvoit soupçonner qu'ils fussent. Déja tout le terrain d'autour du palais, le Stade, la place étoit couverte de toute sorte de gens, & de ceux surtout qui fréquentent le théâtre de Bacchus, lorsqu'on fut informer Agatocles de ce qui se passoit. Il n'y avoit pas longtems qu'il étoit sorti de table, il s'éveille encore plein du vin qu'il avoit bû, il prend toute sa famille, excepté Phi-

Philon, vient au Roi, lui dit quelques paroles ſur ſa mauvaiſe fortune, le prend par la main & monte dans une galerie qui eſt entre le Mœándre & la Paleſtre, & qui conduit à l'entrée du théâtre. Les deux premiéres portes il les fait bien aſſûrer, & paſſe juſqu'au-delà de la troiſiéme avec deux ou trois gardes, le Roi & ſa famille. Ces portes étoient à jour, & elles ſe fermoient à deux leviers.

Il s'étoit alors aſſemblé de toute la ville une populace infinie, non ſeulement les ruës & les places en étoient couvertes, mais encore les eſcaliers & les toits. Il s'élevoit un bruit confus de voix de femmes & d'enfans mêlées avec celles des hommes. Car à Alexandrie comme à Chalcédoine c'eſt la coûtume, dans ces ſortes de troubles les enfans ne font pas moins de bruit que les hommes. Quand le jour fut venu, quelque grande que fût la confuſion des voix, on entendoit cependant ſurtout que c'étoit le Roi que l'on demandoit. D'abord les Macédoniens ſortant de leurs tentes, s'emparent de l'endroit du palais où ſe tenoient les conſeils. Peu après aiant appris où étoit le Roi, ils y furent & enfoncérent les deux premiéres portes de la premiére galerie. A la ſeconde ils demandérent le Roi à grands cris. Agathocles comprit alors le danger qu'il couroit, il pria les gardes d'aller trouver les Macédoniens, & de leur dire de ſa part, qu'il quittoit le Gouvernement, qu'il renonçoit à ſa puiſſance & aux honneurs qu'il poſſédoit, qu'il ſe défaiſoit même de tous les biens & revenus qu'il avoit, qu'il ne demandoit que la vie & le petit ſecours néceſſaire pour la ſoutenir, que rentrant ainſi dans ſon premier état il ne pourroit faire de peine à perſonne, quand même il le voudroit.

Il n'y eut perſonne des gardes qui voulût ſe charger de cette commiſſion, hors un certain Ariſtoméne, qui quelque tems après eut la principale part dans le Gouvernement. Cet homme étoit Acarnanien. Avancé en âge & devenu maître des affaires, il ſe fit une grande réputation par la ſage & prudente conduite qu'il tint à l'égard du Roi & du Roiaume : auſſi habile en cela qu'il l'avoit été à flatter Agathocles, pendant que celui-ci étoit dans ſa plus grande proſpérité. Il fut le premier, qui l'aiant invité à dîner chez lui, le diſtingua des autres conviés juſqu'à lui mettre une couronne d'or ſur la tête, ce que la coutume ne permet d'accorder qu'aux Rois. Il oſa auſſi le premier porter ſon portrait ſur une bague. Une fille lui étant née, il lui donna le nom d'Agathoclée. En voilà aſſez pour le faire connoître.

Ariſtoméne aiant donc reçu cet ordre, ſort par une petite porte & vient aux Macédoniens. A peine eut-il dit quelques paroles & expliqué les intentions d'Agathocles, qu'ils voulurent lui paſſer leurs épées au travers du corps. Mais défendu par certains de la troupe qui demandoient que l'on fît main baſſe ſur la multitude, il retourna vers Agathocles, avec ordre de lui dire, qu'il leur amenât le Roi, ou

qu'il

qu'il prît garde de ne pas sortir lui-même. Dès qu'il fut parti les Macédoniens avancérent à la seconde porte & l'enfoncérent. Agathocles jugeant par-là & par la réponse qu'on lui avoit apportée, de la colére où ils étoient, leur tendit les mains en suppliant. Agathoclée de son côté se découvrit le sein dont elle disoit qu'elle avoit nourri le Roi. Tous deux les conjuroient par tout ce qu'ils pouvoient dire de plus touchant de leur accorder au moins la vie. Leurs larmes & leurs gémissemens ne servant de rien, enfin ils envoiérent le jeune Roi avec les gardes. Les Macédoniens le prennent, le mettent sur un cheval & le conduisent au Stade. Dès qu'il parut, toute la place retentit de cris de joie & d'applaudissement. On arrêta le cheval, on en décendit le Roi, & on le conduisit jusqu'à l'endroit d'où les Rois ont coûtume de se faire voir.

Parmi la multitude on étoit partagé entre la joie & la douleur. On étoit très content que le Roi eût été amené, mais on étoit en même tems chagrin que l'on n'eût pas pris ceux qui étoient la cause de tous les troubles, & qu'ils ne reçûssent pas un châtiment proportionné à leur crime. C'est pourquoi l'on ne cessoit de crier & de commander que l'on se saisît de ces scélérats, & que l'on en fit un exemple. Le jour aiant paru & la populace ne sçachant sur qui faire éclater son ressentiment, un des gardes nommé Sosibe s'avisa d'un expédient fort heureux pour tirer le Roi d'embarras & pour appaiser le tumulte. Voiant que la colére du peuple ne se calmoit point, & la peine où étoit le jeune Prince d'être environné de gens qu'il ne connoissoit pas, & d'entendre le bruit qu'une multitude de peuple faisoit à ses oreilles, il demanda au Roi s'il n'abandonnoit pas au peuple ceux qui en avoient mal agi à son égard & à celui de sa mére. Le Roi dit qu'il le vouloit bien. Sosibe donne ordre à quelques gardes de publier quelles étoient les intentions du Roi, & enleva en même tems ce jeune Prince pour le conduire dans sa maison qui étoit proche & lui servir à manger.

La volonté du Roi aiant été hautement déclarée, on n'entendit par tout que cris de joie, que des applaudissemens. Alors Agathocles & sa sœur se séparent & se retirent chacun chez soi. Quelques soldats, les uns de leur propre mouvement, les autres poussés par la populace, se mirent en devoir de les chercher. Le massacre suivit bientôt, mais ce ne fut que par un pur hazard. Un homme de la maison d'Agathocles & un de ses flatteurs nommé Philon, entrant plein de vin dans le Stade & voiant la disposition de la populace contre son Maître, dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'à présent comme auparavant, ils ne verroient pas plutôt Agathocles qu'ils changeroient de sentiment. A ces mots, les uns le chargent d'injures, les autres le poussent avec violence; comme il fait effort pour se défendre, on lui déchire son manteau, on le perce à coups de lances, on le traîne avec ignominie encore tout

palpitant. Dès que l'on eut commencé à goûter le ſang, on n'attendit plus ſinon que les autres fuſſent amenés. Agathocles parut peu de tems après, chargé de chaînes. A peine fut-il entré dans la foule, que quelques-uns coururent à lui & le percérent d'abord. C'étoit lui rendre un ſervice d'ami, car par-là on le déroba à la triſte cataſtrophe qui devoit terminer ſa vie. On amena avec lui Nicon, Agathoclée nûe avec ſes ſœurs, & enſuite tous ſes parens. On arracha auſſi du Theſmophore Oenanthe, on la mit nûe ſur un cheval & on la fit venir dans le Stade. Toutes ces perſonnes furent livrées à la populace, dont les uns les mordirent, les autres leur paſſoient l'épée au travers du corps, & d'autres encore leur arrachoient les yeux, & à meſure qu'ils tomboient de cheval, on leur arracha les membres, juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous déchirés par morceaux. Car c'eſt le vice naturel des Egyptiens, leur colére eſt toujours accompagnée de cruauté. Dans le même tems, quelques jeunes filles qui avoient été élevées avec Arſinoé, aiant appris que Philammon, qui avoit commiſſion de tuer la Reine, étoit arrivé depuis trois jours de Cyréne, entrérent par force dans la maiſon de cet Officier, & à coups de pierres & de bâtons le mirent à mort, elles étranglérent ſon fils, qui étoit encore dans l'âge le plus tendre, & aiant traîné ſa femme toute nûe ſur la place, elles la maſſacrérent.

Telle fut la fin tragique d'Agathocles, de ſa ſœur & de toute ſa famille. Je ſçai les efforts d'eſprit qu'ont fait ceux qui ont écrit avant moi cet événement pour jetter du merveilleux dans leur récit, & pour frapper d'étonnement leurs lecteurs. Ils y ont joint des réflexions plus longues que ne méritoient les choſes qui leur donnoient lieu d'en faire; ceux-ci rapportant cet événement à la fortune pour montrer combien elle eſt peu ſtable, & combien il eſt difficile d'être toujours en garde contre ſa bizarrerie; ceux-là tâchant de donner quelque air de vraiſemblance à des faits qui leur ont paru extraordinaires. Pour moi je n'ai pas jugé à propos de prendre la même peine au ſujet d'Agathocles. Je ne vois dans cet homme-là ni courage, ni vertu qui le diſtinguât dans les armes. Sa conduite, dans le maniement des affaires, ſeroit un mauvais modéle, & pour ce qu'on appelle eſprit de cour & l'art de tromper finement, on n'en remarquoit pas dans lui le moindre trait : bien différent de Soſibe & de pluſieurs autres qui le poſſédoient au ſouverain degré, & qui pour cela s'étoient rendus pour ainſi dire les maîtres des Rois, qui ſucceſſivement leur avoient confié le ſoin de leurs affaires. Auſſi tout le monde fut-il ſurpris de ſon élevation, dont il ne fut redevable qu'à l'impuiſſance de régner où ſe trouvoit Ptolémée Philopator. Après la mort de ce Prince, quoiqu'il lui fût facile de ſe conſerver dans ſon poſte, il le perdit avec la vie & en très-peu de tems par ſa lâcheté & ſon peu de vigueur.

On

On ne doit donc pas dans une Histoire s'étendre sur des gens de cette espéce, comme on feroit pour un Agathocles, pour un Denis, ces deux Tyrans de Sicile, & pour quelques autres qui se sont rendus célébres par leurs grands exploits. Quoique Denis tirât son origine de la lie du peuple, & qu'Agathocles, potier par état, ait quitté jeune la rouë, l'argile & la fumée, comme parle agréablement Timée, pour venir à Syracuse, tous deux, chacun en son tems, parvinrent à la dignité de Tyrans de cette ville, qui en grandeur & en richesses n'avoit pas alors son égale. Devenus ensuite Rois de toute la Sicile, ils conquirent encore quelques parties de l'Italie. Agathocles poussa plus loin ses conquêtes, il entra dans l'Afrique, & mourut enfin comblé d'honneurs & de prospérités. Scipion avoit une si haute idée de ces deux Tyrans, qu'interrogé quels hommes il croioit s'être le plus distingués par la science du gouvernement & par une hardiesse prudente & judicieuse, il répondit que c'étoit les deux Siciliens, Agathocles & Denis. C'est sur des personnages de ce mérite qu'il faut arrêter ses lecteurs, leur faire envisager les vicissitudes de la fortune, & les porter à faire sur ces événemens des réflexions salutaires. Mais pour cet autre Agathocles, dont nous parlions plus haut, ce seroit lui faire trop d'honneur. C'est la raison pourquoi je me suis étudié à raconter simplement la maniére tragique dont il avoit fini sa cariére. Une autre raison a été, que l'unique avantage que l'on puisse procurer par le récit des événemens terribles, c'est d'en donner la connoissance. Une description trop longue, un tableau trop étudié de ces tristes objets, non seulement est inutile, mais fait encore quelque peine aux spectateurs. Quand on veut instruire ou par les yeux ou par les oreilles, deux choses sont à considérer, le plaisir & l'utilité, & ces deux choses doivent être surtout le but de l'Historien. Or un détail trop étendu de ces sortes de faits n'est ni agréable ni utile. Il n'est point utile, car il n'y a personne qui voulût imiter ce qui arrive contre la raison. Il n'est pas non plus agréable, car quel plaisir y a-t-il à voir des choses qui répugnent à la nature & aux notions ordinaires? On a d'abord quelque envie de les voir ou de les entendre pour s'assûrer qu'elles sont possibles. Mais on s'en tient là; & l'on n'aime point à s'y arrêter longtems. Que ce que l'on raconte soit donc propre ou à produire quelque utilité, ou à faire quelque plaisir. Toute description exagérée & qui s'écarte de ce but, peut avoir lieu dans une tragédie, mais elle ne convient point du tout à l'Histoire. Je ne pardonne ces exagérations qu'à des Historiens qui n'ont jamais étudié la nature, & qui ne sçachant rien de ce qui s'est passé dans le reste de l'univers, s'imaginent que les événemens dont ils sont témoins ou qui leur ont été racontés, surpassent tout ce qui est arrivé de plus extraordinaire & de plus admirable dans les siécles passés. C'est pour cela que sans y penser ils décrivent avec beaucoup d'emphase des faits qui ont déja été décrits par d'autres, & qui n'apportent à leurs lecteurs ni utilité ni plaisir.



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE SEIZIEME,

CHAPITRE PREMIER.

Bataille navale entre Philippe Roi de Macédoine & Attalus.



HILIPPE n'étoit pas tranquille fur l'avenir. Le fiége qu'il faifoit n'avançoit pas autant qu'il l'auroit fouhaité, & les ennemis avoient à l'ancre un grand nombre de vaiffeaux pontés. Comme les conjonctures ne lui permettoient pas même de choifir entre deux partis, il prit celui de lever l'ancre & de difparoître. Les ennemis qui s'attendoient à lui voir pouffer fes mines plus loin, furent fort furpris d'un départ fi précipité. Mais Philippe avoit fes raifons pour ne pas différer. Ses vûes étoient de gagner le devant fur les ennemis, & de paffer fûrement à Samos en rangeant la côte. Mais toute fa diligence ne lui fervit de rien. Dès qu'Attalus & Théophilifque apperçûrent qu'il s'ébranloit, ils réfolurent de le fuivre & de le combattre. Leur flote ne marchoit pas fort ferrée, parce que comp-

comptant que Philippe ſuivroit ſon premier projet, ils n'avoient pas pris ſoin de la tenir en état. Cependant à force de rames ils l'atteignirent, & attaquérent, Attalus l'aîle droite, & Théophiliſque la gauche. Philippe preſſé de tous côtés donne à ſa droite le ſignal du combat, commande de faire face aux ennemis & de combattre avec courage, puis avec quelques eſquifs il ſe retire dans de petites Iſles qui ſont au milieu du trajet, & attend là le ſuccès de la bataille. Sa flote étoit compoſée de cinquante trois vaiſſeaux pontés, de quelques autres découverts & de cent cinquante bâtimens légers avec des fuſtes. Il étoit reſté à Samos des vaiſſeaux qu'il n'avoit pû équipper. Celle des ennemis étoit de ſoixante-cinq vaiſſeaux pontés, en comptant ceux que les Byſantins leur avoient fournis, de neuf galiotes & de trois trirémes.

L'action commença par le vaiſſeau que montoit Attalus, & auſſitôt, ſans autre ſignal, tous les autres, qui étoient proche, chargérent. Attalus tomba ſur une octiréme, l'ouvrit par l'impétuoſité du choc & la coula à fond, quelque réſiſtance que fiſſent les troupes, qui de deſſus le pont la défendoient. La decemréme de Philippe, laquelle étoit l'Amiral, tomba en la puiſſance des ennemis par un accident très-ſingulier. Elle choqua ſi violemment une petite galiote qui s'en approchoit, & enfonça ſi avant ſon éperon ſous le banc des Thranites, que ce petit bâtiment y demeura attaché, ſans que le pilote ait pû arrêter le cours impétueux de ſon vaiſſeau. Sur ces entrefaites arrivent deux quinquirémes, qui percent des deux côtés ce grand bâtiment que le petit qui y étoit comme ſuſpendu empêchoit de ſe tourner & d'agir, & le coulent à fond avec tous ceux qui le montoient, au nombre deſquels étoit Démocrate Général de l'armée.

D'un autre côté Dionyſidore & Dinocrate ſon frére, les deux premiers Officiers de la flote d'Attalus, couroient un grand péril, combattant le premier ſur un ſeptiréme, & l'autre ſur un octiréme. Dinocrate aiant le corps de ſa galére conſidérablement ouvert au-deſſus de l'eau, en avoit percé un des ennemis au-deſſous, & y tenoit tellement qu'il ne pouvoit s'en détacher, quelque effort qu'il fit pour reculer. Dans cet état il avoit d'autant plus à craindre, que les Macédoniens l'attaquoient avec plus d'acharnement. Attalus vint fort à propos à ſon ſecours. Il fondit ſur la galére ennemie & la ſépara de celle de Dinocrate, qui par ce moien fut délivré; tout l'équipage du vaiſſeau Macédonien fut égorgé, & le vaiſſeau même reſta en la puiſſance des vainqueurs. A l'égard de Dyoniſidore, comme il ſe portoit avec force contre un autre vaiſſeau pour le percer de l'éperon, il manqua ſon coup. De là tombant parmi les ennemis il vit les bancs des rameurs du côté droit de ſa galére enlevés, les tours abattuës. Les Macédoniens l'enveloppérent de tous côtés avec de grands cris, le vaiſſeau

& l'équipage furent submergés. Heureusement il se sauva lui-même en se jettant avec deux autres à la nage pour gagner une galiote qu'on amenoit à son secours.

Dans le reste de la flote on se battoit à forces égales. Car d'un côté Philippe avoit plus de vaisseaux légers, de l'autre Attalus étoit plus fort en vaisseaux couverts. A la droite des Macédoniens l'on combattoit de maniére, que, quoique la chose ne fût pas encore décidée, il étoit aisé de juger que la victoire se déclareroit en faveur d'Attalus. Je disois tout à l'heure que les Rhodiens, presque au sortir du port, avoient été jettés loin des ennemis; mais comme leur chiourme étoit meilleure, ils eurent bientôt atteint l'arriéregarde des Macédoniens. Là ils commencérent par se jetter dans les vaisseaux qui se retiroient, & à briser tous leurs bancs. Les Macédoniens viennent au secours. L'escadre Rhodienne se joint à Théophilisque, & l'une & l'autre tournent la proue vers la flote de Philippe, le combat s'échauffe au son des trompettes, on s'anime les uns les autres par de grands cris de guerre. Si les Macédoniens n'eussent pas mêlé des petits bâtimens parmi les vaisseaux pontés, la bataille eût été bientôt terminée. Mais ces petits bâtimens incommodoient les Rhodiens en bien des maniéres. Car dès que les flotes se furent ébranlées selon l'ordre de bataille qu'on avoit pris d'abord, tous les vaisseaux combattirent péle-mêle, de sorte qu'on ne pouvoit ni couler entre les rangs, ni se tourner, ni mettre à profit ses avantages: ces esquifs tombant tantôt sur les rameurs dont ils arrêtoient la manœuvre, tantôt sur la prouë, tantôt sur la poupe des galéres, & embarassant également les pilotes & la chiourme. Quand on combattoit de front & la prouë tournée vers l'ennemi, ce n'étoit pas sans dessein. Alors les coups que l'on recevoit n'ouvroient le vaisseau qu'au dessus de l'eau; au lieu que ceux que l'on portoit faisoient ouverture au dessous & perdoient sans ressource les vaisseaux ainsi frappés. Mais les Rhodiens n'usérent que rarement de ce stratagéme. Il y avoit trop à risquer par la valeur avec laquelle les Macédoniens se défendoient de dessus leurs ponts. On évitoit au contraire avec grand soin de les approcher. On gagnoit plus à briser les bancs de rameurs en se coulant entre les galéres, & en voltigeant de côté & d'autre. Par cette manœuvre tantôt on fondoit sur les ennemis par la prouë, tantôt pendant qu'ils se tournoient on les accabloit de blessures, ou l'on fracassoit quelque piéce utile au service du vaisseau. Cette maniére de combattre fit perdre aux Macédoniens un très-grand nombre de leurs galéres.

Dans cette occasion il arriva à trois quinqueremes des Rhodiens une avanture fort remarquable. Théophilisque montoit la premiére, qui étoit la Capitane; Philostrate étoit sur la seconde; la troisié-

siéme portoit Nicostrate, & étoit commandée par Autolyque. Celle-ci avoit été donner de son éperon dans une des ennemis, laquelle coulant à fond avec l'équipage entraînoit avec elle celle qui l'avoit ouverte & qui y avoit laissé son éperon. Autolyque, sur cette galére qui se remplissoit d'eau par la proue, ne laissa pas d'abord que de charger courageusement les ennemis qui l'environnoient: mais couvert de blessures il tomba enfin dans la mer, où il fut bientôt suivi de son monde, qui comme lui s'étoit défendu avec valeur jusqu'à la fin. Dans ce moment Théophilisque arrive pour le secourir. Il ne lui est pas possible de sauver la galére, qui étoit déja pleine d'eau; mais il en ouvre deux des ennemis & en chasse ceux qui les défendoient. Sur le champ le voilà environné d'esquifs & de gros vaisseaux ennemis. Malgré cela & quoiqu'il eût perdu la plûpart de ses gens dans ce choc, quoiqu'il eût reçu trois blessures, il charge avec tant de vigueur qu'il sauve son vaisseau, aidé par Philostrate, qui étoit venu fort à propos à son secours. De là il va joindre le reste de la flote, entre de nouveau dans l'action, se met aux prises avec les Macédoniens; sans force & sans vigueur, à la vérité, parce qu'il perdoit tout son sang par ses blessures, mais avec plus de courage, plus de présence d'esprit, & par conséquent plus de gloire que dans tout le reste du combat. Au reste il se donna dans cette journée deux batailles navales à quelque distance l'une de l'autre. Car l'aîle droite de Philippe, qui n'avoit pas quitté la côte qu'elle avoit rasée d'abord, n'étoit pas loin de l'Asie; & la gauche, qui s'étoit tournée pour secourir l'arriéregarde, étoit aux mains avec les Rhodiens assez près de Chio.

Attalus vainqueur à son aîle droite s'approchoit des petites Isles où Philippe, à l'ancre, attendoit quel seroit le succès de la bataille. Chemin faisant il apperçoit une de ses quinqueremes, qui hors du combat avoit été ouverte, & que les Macédoniens tâchoient de submerger. Il court pour la tirer de ce danger avec deux quadrirémes. Le vaisseau ennemi abandonne sa proie & se retire vers la terre. Attalus le suit vivement pour s'en rendre le maître. Philippe, qui le voit éloigné du reste de sa flote, prend quatre quinquerémes, trois galiotes & ce qu'il y avoit d'esquifs auprès de lui, il se poste entre Attalus & ses vaisseaux pour lui couper le rétour, & l'oblige de se jetter sur la côte, tout tremblant encore du danger dont il étoit échappé. Attalus se retira dans Erythrée avec ce qu'il avoit de troupes, & laissa Philippe se saisir des vaisseaux qui l'accompagnoient & de tout le bagage roial qu'ils portoient. Ce n'étoit pas sans dessein que le Roi de Pergame avoit étalé tout ce qu'il avoit de riche & de magnifique sur le tillac de son vaisseau, & les Macédoniens donnérent dans le piége qu'il leur tendoit par cet étalage. Car les premiers qui le joignirent voiant une grande quan-

quantité de vases précieux, un habit de pourpre & les autres meubles dont ceux-là sont ordinairement accompagnés, cessérent de poursuivre, se mirent à piller, & laissérent Attalus se retirer tranquillement à Erythrée.

Philippe, quoique vaincu, fit beaucoup valloir ce petit avantage. Il se mit en haute mer, rassembla ses vaisseaux, & releva le courage de ses troupes en les flattant qu'elles avoient remporté la victoire. Quelques-uns en effet furent portés à le croire en voiant ce Prince traîner après lui le vaisseau même d'Attalus. A la vûe de ce vaisseau Dionysidore conjectura ce qui étoit arrivé au Roi son maître. Il leva un signal, rappella autour de lui ses galéres, & se retira sans courir aucun risque dans les ports de l'Asie. En même tems ceux des Macédoniens qui étoient aux mains avec les Rhodiens, & qui étoient maltraités, se retirérent du combat les uns après les autres, sous prétexte d'aller au plus vîte au secours de leurs vaisseaux. Pour les Rhodiens, après avoir lié à leurs galéres une partie de celles, qu'ils avoient prises, & coulé à fond les autres, ils s'en allérent à Chio.

Du côté de Philippe il périt dans le combat contre Attalus une galére à dix, une à neuf, une à sept, & une à six rangs de rames, dix autres vaisseaux pontés, & quarante vaisseaux légers, à quoi il faut ajouter deux quadrirémes & sept petits bâtimens qui furent pris. La perte d'Attalus fut d'une galiote & de deux quinquerémes & deux trirémes, qui furent mises hors de combat. On ne fit aucune prise sur eux, & l'on ne leur tua que soixante hommes, & au Roi de Pergame que soixante & dix. Les morts, dans l'armée de Philippe, montérent au nombre de trois mille Macédoniens & de six mille alliés: & l'on fit prisonniers tant de Macédoniens que d'alliés deux mille hommes & sept cens Egyptiens...

Ainsi finit la bataille navale donnée à la hauteur de Chio. Philippe s'en attribua toute la gloire, & cela sur ces deux raisons: la premiére qu'aiant poussé Attalus sur le rivage, il s'étoit rendu maître du vaisseau de ce Prince: l'autre, qu'aiant jetté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'étoit arrêté parmi les débris mêmes de ses ennemis. Le lendemain il soutint par sa maniére d'agir ce qu'il avoit prétendu la veille. Il rassembla les restes des vaisseaux brisés, & fit donner la sépulture à ce que l'on avoit pû reconnoître des siens parmi les morts. Tout cela ne se faisoit que pour persuader au peuple qu'il étoit victorieux, car l'on ne doit pas croire qu'il en fût persuadé lui même. Il fut aisé de s'en appercevoir, lorsque, pendant le tems même qu'il jouoit le personnage de vainqueur, les Rhodiens & Dionysidore vinrent avec leur flote se présenter en bataille devant lui. Il ne se montra point & souffrit, sans branler, que ses ennemis reprissent la route de Chio.

Jamais ce Prince, ni sur terre ni sur mer, n'avoit perdu une si grande

de quantité de monde en un seul jour. Il en étoit pénétré de douleur, & il avoit bien rabattu de sa première vivacité. Cependant au dehors il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour cacher sa honte & son chagrin. Mais comment auroit-il pû cacher sa défaite? Outre ce qui s'étoit passé pendant l'action, l'état de son armée après cette bataille faisoit horreur. Tout le trajet de mer, où le combat s'étoit donné, étoit teint de sang & couvert de corps morts, d'armes & de débris de vaisseaux, & les jours suivans on voioit de toutes ces choses un mêlange affreux sur les rivages voisins. Ce n'étoit pas Philippe seul qui en étoit frappé, tous les Macédoniens en étoient dans une confusion extréme. Théophilisque, le lendemain de cette bataille, en écrivit le succès à sa patrie, mit en sa place à la tête des troupes Cléonée, & mourut ce même jour de ses blessures Il s'étoit extrémement signalé dans cette action, & il ne peut être trop loué d'avoir engagé Attalus & les Rhodiens à l'entreprendre. Sans lui, Philippe étoit tellement redouté, que tous les autres auroient laissé échapper cette occasion de le défaire. Ce fut lui qui commença la guerre, qui obligea sa patrie de prendre les armes contre les Macédoniens, & qui força le Roi de Pergame d'agir vigoureusement, sans différer & sans perdre le tems en préparatifs. Après sa mort, les Rhodiens par reconnoissance lui décernérent des honneurs si grands, qu'ils étoient capables d'inspirer, non seulement à ceux qui vivoient alors, mais encore aux siécles à venir, une vive ardeur de se rendre utiles à leur patrie.

CHAPITRE II.

Raison pourquoi plusieurs abandonnent leurs entreprises.

SI l'on cherche pourquoi l'on quitte un dessein où l'on sembloit être entré avec beaucoup de vivacité, il est aisé de répondre qu'il n'y a point d'autre cause de ce changement, que la nature même des choses qu'on vouloit entreprendre. En regardant de loin l'objet de nos desirs nous ne nous appercevons pas que ce que nous souhaitons est au dessus de nos forces. L'utilité que nous espérons en tirer nous cache la difficulté de l'aquérir. La passion d'y parvenir nous aveugle & nous trouble l'esprit. Mais quand il s'agit de l'exécution, on est arrêté par les obstacles invincibles qui se présentent, on ne sçait plus quelles mesures on doit prendre, on s'embarasse dans ses idées, & l'on abandonne l'entreprise.

CHAPITRE III.

Stratagéme de Philippe pour s'emparer de Prinasse.

PHilippe, après quelques attaques, voiant que la petite ville qu'il assiégeoit étoit fortifiée de façon à rendre tous ses efforts inutiles, prit le parti de lever le siége, & se contenta de ruiner les châteaux & les villages qui étoient aux environs. De là il vint camper devant Prinasse, où après avoir promtement disposé les claies & fait tous les préparatifs ordinaires d'un siége, il commença par faire creuser des mines. Comme le travail n'avançoit point, parce que le terrain étoit pierreux, il eut recours à ce stratagéme. Il donna ordre de faire grand bruit sous terre pendant le jour pour donner à penser qu'on creusoit des mines, & d'apporter de la terre pendant la nuit aux endroits où l'on faisoit semblant de creuser. On amassa là tant de terre, qu'enfin les assiégés en furent effraiés. Ils soutinrent cependant avec assez de courage les premiers jours. Mais dès que Philippe leur eut fait dire qu'il y avoit deux arpens de leurs murailles sappés, & qu'il leur eut laissé le choix ou de sortir sains & saufs de la place, ou de périr tous avec leur ville quand les bois debout auroient été consumés, ils crurent ce qu'on leur avoit dit de sa part, & lui ouvrirent leurs portes.

CHAPITRE IV.

Choses à remarquer dans la ville d'Iasse.

IAsse, en Asie, est une ville située dans le golfe qui est terminé d'un côté par cet endroit de la Milésie où est le Temple de Neptune, & de l'autre par la ville de Myndes. Ce golfe s'appelle communément Bargylietique, nom qu'il reçoit des villes qui sont à son extrémité. Les habitans d'Iasse se vantent d'avoir double origine, la premiére des Argiens, & l'autre des Miléſiens. La raison qu'ils rendent de cette derniére, c'est qu'après la perte de citoiens que leurs ancêtres avoient faite dans la guerre de Carie, ils avoient attiré chez eux le fils de Nelée, qui avoit amené une colonie à Milet. La grandeur de cette ville est de dix stades. On débite chez les Bargylietes, bien plus

on

on y croit que jamais il ne tombe ni neige ni pluie ſur la ſtatuë de Diane Cyndiade, quoiqu'elle ſoit en lieu découvert. On accorde à Veſta le même privilége chez les Iaſſéens. Il eſt auſſi des Hiſtoriens chez qui l'on trouve cette prétenduë merveille. Pour moi je ne ſçai pourquoi je ne puis m'empêcher de bannir de mon Hiſtoire ces ſortes de particularités. Il me ſemble que c'eſt une foibleſſe puérile que d'ajouter foi à des choſes qui non ſeulement ſont hors de toute vraiſemblance, mais ne ſont pas même poſſibles. Il faut ne pas avoir le ſens commun pour dire par exemple que certains corps expoſés au ſoleil ne font pas d'ombre. Théopompe a cependant la ſimplicité d'aſſûrer que ceux-là n'en font pas, qui en Arcadie entrent dans le Temple de Jupiter. Ce que nous rapportions plus haut n'eſt pas moins incroiable. Quand certains prodiges ou certains faits extraordinaires peuvent contribuer à conſerver parmi le peuple le reſpect à l'obéiſſance qu'il doit à la divinité, je ne trouve pas mauvais que les Hiſtoriens nous en entretiennent; mais encore faut-il qu'ils ſe contiennent dans les juſtes bornes. J'avouë qu'il n'eſt pas toujours aiſé de fixer celles où l'on doit ſe renfermer, mais enfin ce n'eſt pas une choſe impoſſible. Pour dire ce que j'en penſe, juſqu'à certain degré il eſt excuſable d'ignorer le vrai ou de croire le faux; mais quand l'ignorance ou la crédulité vont juſqu'à l'excès, cela eſt intolérable.

CHAPITRE V.

Retour de Scipion à Rome & ſon triomphe. Mort de Syphax.

CE fut environ vers ce tems-là que Scipion quitta l'Afrique pour revenir à Rome. Un Conſul, qui s'étoit illuſtré par tant de grands exploits, ne pouvoit manquer d'y étre attendu avec une extréme impatience. Son entrée fut pompeuſe, & il reçut du peuple toutes les marques d'eſtime & d'affection imaginables. Il les méritoit, & l'on ne faiſoit en cela que lui rendre juſtice. La joie fut extréme, lorſqu'on revit un homme qui non ſeulement avoit chaſſé Annibal d'Italie & détourné de deſſus la patrie la tempête qui la menaçoit, deux avantages qu'on n'avoit pas juſqu'alors oſé même eſpérer, mais encore avoit rétabli la tranquillité publique & domté les ennemis qui l'avoient troublée. Quand il entra triomphant dans la ville, ce fut alors ſurtout que l'appareil & les ornemens du triomphe rappellant à la mémoire des citoiens les dangers dont ils avoient été délivrés, ils éclatérent en actions de graces, & qu'ils firent paroître combien ils aimoient l'auteur d'un pareil changement. Syphax Roi des Maſeſyliens ſurvoit

voit le char de son vainqueur avec les autres prisonniers, & mourut quelque tems après dans la prison. Pendant plusieurs jours ce ne fut à Rome que jeux & que spectacles, aux frais desquels Scipion fournissoit avec une magnificence digne de lui.

CHAPITRE VI.

Philippe rétablit ses affaires, & fait heureusement la guerre contre Attalus & les Rhodiens.

IL est assez ordinaire de voir des gens capables de commencer bien une affaire & de la suivre avec la même ardeur jusqu'à un certain point: mais on voit peu de personnes qui sçachent la conduire jusqu'à la fin, & regagner par la force de l'esprit ce que la fortune, en traversant leur dessein, leur auroit fait perdre de vivacité. Autant que l'on peut justement blâmer Attalus & les Rhodiens de leur nonchalance, autant on doit louër Philippe pour la noblesse de ses projets, l'élevation de son esprit, & la constance dans ses résolutions. Je croi devoir avertir que je ne prétens pas que cet éloge s'étende à toute la vie de ce Prince. Il n'est ici question que de la fermeté qu'il eut dans les conjonctures présentes. Cet avis étoit nécessaire. Sans cela l'on me reprocheroit peut-être de ne pas m'accorder avec moi-même, parce qu'après avoir loué plus haut Attalus & les Rhodiens & blâmé Philippe, je tiens ici un langage contraire. C'est pour prévenir ce reproche, que j'ai dit dès le commencement de cet Ouvrage, qu'il étoit nécessaire de louër quelquefois & de censurer les mêmes personnes, parce que souvent, selon les circonstances où l'on se trouve, on prend un bon ou un mauvais parti, & qu'indépendamment même des circonstances, l'homme se porte de lui-même quelquefois à ce qu'il lui importe de faire, & quelquefois à ce qui lui est préjudiciable. Philippe nous fournit un exemple de ces états différens que l'on remarque dans les hommes. Chagrin de ses pertes passées, il ne suivoit que les mouvemens de sa colére. Cependant il se conduisit dans l'occasion présente avec une présence d'esprit qui passe les forces ordinaires de la nature. Aussi après avoir déclaré de nouveau la guerre à Attalus & aux Rhodiens, il vint heureusement à bout de son entreprise. Ce qui m'a donné lieu de faire cette petite digression, c'est que j'ai vû des gens qui comme de mauvais coureurs s'arrêtoient au milieu de la carriére & abandonnoient des affaires déja avancées, & d'autres qui pour ne s'être point rebutés ont glorieusement exécuté leurs desseins.

CHA-

CHAPITRE VII.

Description d'Abyde & de Seste. Siége de cette première ville par Philippe.

LA situation d'Abyde & de Seste, les commodités que l'on trouve dans ces deux villes sont si connuës même parmi le vulgaire, qu'il me paroît fort inutile d'en faire ici une longue description. Cependant il sera bon, pour une plus grande intelligence de ce que je vai rapporter, qu'en peu de mots j'en rappelle à mes lecteurs le souvenir, & je parlerai de maniére de ces deux places, qu'en comparant ensemble ce que j'en dirai, on les connoîtra mieux que si l'on étoit sur les lieux. Comme de l'Ocean ou de la mer Atlantique il n'est pas possible d'entrer dans notre mer sans traverser le détroit des colonnes d'Hercule, de même on ne peut aller de notre mer dans la Propontide & le Pont, qu'on ne passe entre Abyde & Seste. Et ce n'est pas sans raison que la fortune, en formant ces deux détroits, a voulu que celui des colonnes d'Hercule fût de soixante stades, & que celui de l'Hélespont ne fût que de deux; c'est, à ce que je puis conjecturer, parce que la mer extérieure est beaucoup plus grande que la nôtre. Au reste le détroit d'Abyde est plus avantageusement situé que l'autre. Car il est habité de l'un & de l'autre côté, & il sert comme de porte pour la communication des peuples. Les gens de pied passent d'un continent à l'autre sur un pont, on y va aussi par mer, & ce passage est très-fréquenté: au lieu que l'on fait très-peu d'usage du détroit des colonnes d'Hercule, premiérement parce que peu de gens sont en commerce avec les peuples qui habitent les extrémités de l'Afrique & de l'Europe, & en second lieu parce que la mer extérieure est inconnuë. Abyde est environnée des deux côtés par des promontoires d'Europe, & il y a un port où les vaisseaux sont à l'abri de toutes sortes de vents, & hors du port, il est impossible de jetter l'ancre proche de la ville, tant est grande la rapidité & la violence du cours de l'eau dans le détroit.

Philippe assiégeoit cette ville par mer & par terre. Par mer en hérissant de pieux le port, & par terre en conduisant autour de la ville des retranchemens. Quoique les préparatifs du siége fussent grands, que l'appareil en fût terrible, & que de part & d'autre on n'omît rien de ce qui se pratique ordinairement, soit pour attaquer ou pour se défendre, ce n'est point par-là que ce siége est digne d'admiration. Mais si l'on considére le courage & la constance inébranlable avec laquelle les Abydéniens l'ont soutenu, il n'y en a point dont l'Histoire mérite

plus d'être transmise à la postérité. D'abord pleins de confiance en leurs forces, ils repoussérent vivement les premiéres approches du Roi de Macédoine. Du côté de la mer, les machines ne pouvoient approcher qu'elles ne fussent aussitôt démontées par les balistes, ou consumées par le feu. Les vaisseaux mêmes qui les portoient étoient en péril, & les assiégeans avoient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre les Abydéniens se défendirent aussi quelque tems avec beaucoup de valeur, & ils ne désespéroient pas même de rebuter les ennemis. Mais voiant la muraille extérieure sappée, & que les Macédoniens poussoient leurs mines sous l'intérieure qu'on avoit élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoiérent Iphiade & Pantanocte pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville, à ces conditions; que les troupes qui leur avoient été envoiées par les Rhodiens & par Attalus retourneroient à leurs maîtres sous sa sauve-garde, & que les personnes libres se retireroient où elles voudroient, & avec les habits qu'elles avoient sur le corps. Philippe leur aiant répondu que les Abydéniens n'avoient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les Ambassadeurs se retirérent. Sur leur rapport, les assiégés au désespoir s'assemblent & délibérent sur ce qu'ils avoient à faire. Il fut résolu premiérement qu'on donneroit la liberté aux esclaves pour les animer à la défense de la ville: en second lieu qu'on renfermeroit toutes les femmes dans le Temple de Diane, & tous les enfans avec leurs nourrices dans le Gymnase: ensuite que l'on rassembleroit tout ce qu'il y avoit dans la ville d'or & d'argent dans la place, & tout ce qu'on avoit d'autres effets précieux dans la quadriréme des Rhodiens & dans la triréme des Cysicéniens. Cet avis aiant passé tout d'une voix, on fit encore une autre assemblée, où l'on choisit cinquante des plus anciens & des plus graves citoiens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui seroit résolu, & on leur fit prêter serment en présence de tous les habitans, que dès qu'ils verroient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeroient les femmes & les enfans, mettroient le feu aux deux galéres chargées des effets, & jetteroient dans la mer tout l'or & tout l'argent ramassé. Ensuite aiant appellé leurs Prêtres ils jurérent tous ou qu'ils vaincroient, ou qu'ils mourroient les armes à la main: & après avoir immolé des victimes, ils obligérent les Prêtres & les Prêtresses de prononcer, des autels, mille exécrations contre ceux qui manqueroient à leur serment. Cela fait on cessa de contreminer, & l'on prit la résolution, dès que la muraille seroit tombée, de se porter sur la bréche & d'y combattre jusqu'à la mort.

Après cela ne peut-on pas dire que le désespoir des Phocéens & la fermeté des Acarnaniens sont au dessous du courage que les Abydéniens témoignérent en cette occasion? Il est vrai que les Phocéens por-

portérent le même decret contre leurs familles, mais leurs affaires n'étoient pas si désespérées; puisqu'ils devoient combattre en bataille rangée contre les Thessaliens. Les Acarnaniens avoient aussi la même ressource, lorsqu'apprenant que les Etoliens venoient les attaquer ils firent un decret semblable à celui des Phocéens. Mais les Abydéniens étoient enveloppés de tous les côtés & ne voioient nul jour à se sauver, lorsqu'ils résolurent de mourir plutôt avec leurs femmes & leurs enfans, que de penser d'avance que leurs femmes & leurs enfans tomberoient entre les mains de leurs ennemis. La fortune fut moins équitable à l'égard de ce peuple qu'elle ne l'avoit été à l'égard des deux autres. Elle eut compassion de la mort de ceux-ci, rétablit leurs affaires, & par une victoire complette les délivra de leurs ennemis lorsqu'ils attendoient le moins une si grande faveur: mais elle ne traita pas si favorablement les Abydéniens. Car ils perdirent la vie, leur ville fut prise, & les enfans avec leurs méres furent la proie des Macédoniens. Voici comme la chose arriva. Après la chûte de la muraille intérieure, les assiégés sur la bréche, fidéles à leur serment, combattoient avec tant de courage, que quoiqu'à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraiches celles qui étoient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattans, il ne savoit encore qu'espérer du succès de son siége. Les premiers Abydéniens qui se présentérent sur la bréche en passant sur les corps morts ne se battoient pas seulement avec fureur, ils ne se servoient pas seulement de leurs épées & de leurs javelines: mais quand leurs armes avoient été rompuës, ou qu'elles leur avoient été arrachées des mains, ils se jettoient à corps perdu sur les Macédoniens, renversoient les uns, brisoient les sarisses des autres, & avec les morceaux leur frappoient le visage & tout ce qu'ils trouvoient de leur corps à découvert, & les réduisoient au désespoir. Quand la nuit mit fin au carnage, la bréche étoit toute couverte d'Abydéniens morts, & ce qui étoit échappé pouvoit à peine se soutenir, accablés qu'ils étoient de lassitude & de blessures. Les choses étoient en cette situation, lorsque Glaucide & Théognéte se départirent lâchement de la belle résolution qu'ils avoient prise avec les autres citoiens. Esclaves de leurs propres intérêts, ils convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes & leurs enfans ils envoieroient à Philippe, dès le point du jour, les Prêtres & les Prêtresses revêtus de leurs habits de cérémonie, pour les lui demander & lui livrer la ville.

Attalus alors, sur la nouvelle du siége d'Abyde, étoit venu par la mer Egée à Ténedos, & les Ambassadeurs Romains aiant appris à Rhodes la même chose, & voulant notifier à Philippe les intentions de leur République, lui avoient député M. Emilius, le plus jeune

jeune d'entre eux, qui arriva à Abyde dans le tems même de la trahison. Emilius dit à Philippe qu'il avoit ordre de la part du Sénat de l'exhorter à ne faire la guerre à aucun peuple de la Gréce, à n'envahir rien de ce qui appartenoit à Ptolémée, & à mettre en justice réglée les prétentions qu'il avoit contre Attalus & les Rhodiens ; que s'il se rendoit à ces remontrances, il vivroit en paix, & que s'il refusoit de s'y soumettre, il auroit guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avoient commencé par les Rhodiens. Mais Emilius l'interrompant : „ Que vous ont fait les Athéniens, lui dit-il, „ qu'avez-vous à vous plaindre des Cianiens & des Abydéniens ? Qui „ de ces peuples vous a le premier attaqué"? Le Roi embarassé de ces questions, s'en tira en disant à l'Ambassadeur qu'il lui pardonnoit pour trois raisons la hauteur & l'orgueil avec lequel il lui avoit parlé : la premiére, parce qu'il étoit jeune & sans expérience ; la seconde, parce qu'il étoit le plus beau des jeunes gens de son âge ; & la troisiéme, parce qu'il portoit un nom Romain. Au reste, ajouta-t-il, je souhaite que votre République garde fidélement les Traités qu'elle a faits avec moi, & que jamais elle ne prenne les armes contre les Macédoniens : que si elle agit autrement, nous prendrons les Dieux à témoins de son infidélité, & nous nous défendrons en braves gens. Après cette entrevûë il se séparérent. Ensuite Philippe entra dans la ville, & se saisit, sans aucun obstacle, de toutes les richesses que les Abydéniens avoient rassemblées dans un même lieu. Mais quelle fût sa surprise, lorsqu'il vit les uns étouffer, les autres poignarder, ceux-ci étrangler, ceux-là jetter dans des puits, d'autres encore précipiter du haut des toits leurs femmes & leurs enfans ! Ce triste spectacle le pénétra de douleur, & il fit publier qu'il accordoit trois jours à ceux qui vouloient se pendre & se donner la mort. Mais les Abydéniens avoient disposé de leur sort. Ils auroient cru dégénérer de ceux qui avoient généreusement combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, ils ne pûrent survivre à ces illustres citoiens. Tous dans chaque famille se tuérent les uns les autres, & il n'échappa de cette expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empêcha de quelque autre maniére de se défaire eux-mêmes.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Expédition de Philopœmen contre Nabis, Tyran de Lacédémone.

PHilopœmen se disposant à marcher contre Nabis, commença par examiner la distance qu'il y avoit entre les villes de l'Achaïe, & quelles étoient celles où l'on pouvoit aller par le même chemin. Ensuite il écrivit une lettre à chaque ville, & donna ordre qu'elles fussent portées aux plus éloignées, les distribuant de façon, que chacune ne recevoit pas seulement chaque jour celle qui lui étoit adressée, mais celles qui étoient écrites à toutes les autres villes qui se rencontroient sur la même route. La premiére s'adressoit au Gouverneur, & portoit: „ Aussitôt la présente reçûe, vous assemblerez sur la place tout ce que „ vous avez d'hommes propres à la guerre, vous leur donnerez des „ vivres pour cinq jours, de l'argent & des armes, & vous les con- „ duirez à la ville voisine. Quand vous y serez arrivé, rendez au „ Gouverneur la lettre que je vous envoie pour lui, & suivez exacte- „ ment ce qui y est marqué. Cette seconde lettre étoit conçûe en mê- „ mes termes que la premiére, il n'y avoit de différent que le nom de la ville où l'on devoit marcher. La même chose s'observant pour toutes les villes, il tira de là deux avantages. Car personne ne sçavoit pour quelle expédition ces troupes étoient en marche, & les troupes elles-mêmes ne connoissoient de leur route, que la premiére ville où l'on les conduisoit. On se joignoit les uns aux autres, sans sçavoir dequoi il s'agissoit, & cependant l'on marchoit toujours en avant. Et comme les villes les plus éloignées de Tégée n'en étoient pas à égale distance, les lettres ne furent pas données à toutes en même tems, mais à proportion de leur éloignement. D'où il arriva que sans que les Tégéates ni ceux qui arrivoient chez eux sçûssent ce qui se trâmoit, tous les Achéens en armes entrérent de tous les endroits dans Tégée. Philopœmen avoit imaginé cet expédient pour dérober son dessein à la connoissance des espions du Tyran de Sparte, & de gens avides de nouvelles qu'il apostoit de tous côtés. Le jour que tous les Achéens devoient arriver à Tégée, il donna ordre aux troupes choisies de passer la nuit autour de Sellasie, dès que le jour paroîtroit de se jetter sur la Laconie, en cas que celles qui étoient à la solde des Lacédémoniens les incommodassent, de se retirer à Scotite, & pour le reste d'obéir en tout à Didascondas de Créte, à qui il avoit fait connoître ses intentions & développé tout son projet. Cet ordre exécuté, il commanda aux Achéens de souper de bonne heure. Il

partit ensuite de Tégée, & forçant sa marche, il arriva au point du jour aux environs de Scotite, & y campa. Cette ville est entre Tégée & Lacédémone. Le lendemain la garnison de Pelléne, qui étoit composée de soldats mercénaires, ne fut pas plutôt avertie que les Achéens faisoient des courses dans le païs, qu'elle sortit pour les arrêter, comme elle avoit coûtume de faire, & pour les combattre. Les Achéens se battent en retraite, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu. La garnison les poursuit vivement, elle vient où les ennemis étoient en embuscade, les Achéens paroissent, en taillent en piéces une partie, & le reste fut fait prisonnier.





HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Le Sénat Romain déclare la guerre à Philippe Roi de Macédoine.

LE jour venu pour la conférence, Philippe montant une fuste accompagnée de cinq vaisseaux légers, arriva de Démétriade dans le golfe de Malée. Il avoit lui deux de ses Sécretaires Apollodore & Démosthénes, l'un & l'autre Macédoniens; de la Béotie, Brachylles; de l'Achaïe, Cycliadas, qui pour les raisons que nous avons dites avoit été exilé du Péloponése. Titus Flaminius se trouva aussi au même endroit avec Amynandre Roi des Athamaniens. On y voioit encore de la part d'Attalus, Dionysodore. Les Ambassadeurs des différens peuples étoient: pour les Achéens, Aristenéte & Xénophon; pour les Rhodiens, Acesimbrote leur Amiral; pour les Etoliens, leur Capitaine général Phéneas, & plu-

plusieurs autres membres du Conseil de ce peuple. Quand on fut proche de Nicée, Flaminius se mit sur le bord de la mer. Philippe approcha aussi de la terre, mais il n'y décendit pas & se tint à l'ancre. L'Ambassadeur Romain lui ordonna de décendre; du haut de sa prouë il répondit qu'il n'en feroit rien. On lui demanda qui il craignoit. „ Personne, repliqua-t-il, sinon les Dieux immortels; mais je me dé-„ fie de la plûpart de vous tous, & principalement des Etoliens. Flaminius surpris lui dit que le danger étoit égal pour tous. „ Cela n'est „ pas tout-à-fait ainsi, reprit Philippe; Phéneas mort, les Etoliens ne „ manqueront pas d'autres Capitaines: mais si le même accident m'ar-„ rivoit, il n'y a personne en Macédoine pour prendre ma place. Ce „ début ne parut pas de bon augure. Flaminius ne laissa pas que de lui demander qu'il s'expliquât sur l'affaire présente, & il n'eut d'autre réponse du Roi, sinon que ce n'étoit point à lui de commencer, mais au Romain: que cependant il seroit bien aise de sçavoir ce qu'il auroit à faire pour obtenir la grace de vivre en paix. „ Ce que l'on veut que „ vous fassiez, répondit Flaminius, est simple & clair, je vous ordon-„ ne de retirer vos troupes de toute la Gréce, de rendre à chacun les „ transfuges & les prisonniers que vous retenez, de livrer aux Ro-„ mains toutes les places d'Illyrie que vous avez envahies depuis la „ paix faite en Epire, & de rendre à Ptolémée toutes les villes dont „ vous vous êtes emparé depuis la mort de Ptolémée Philopator. Puis se tournant vers les autres Ambassadeurs, il leur dit de déclarer les ordres qu'ils avoient reçus de ceux qui les avoient envoiés. Dionysodore parla le premier, & demanda que Philippe rendît à Attalus les vaisseaux & les prisonniers qu'il avoit pris à la bataille de Chio, & qu'il réparât en entier le Temple de Venus & le Nicéphore qu'il avoit renversés. Après lui, Acesimbrote Amiral des Rhodiens, voulut que Philippe restituât aux Rhodiens la Perée qu'il leur avoit enlevée; de faire sortir d'Iasse, de Bargyle & d'Eurómée les garnisons qu'il avoit mises dans ces trois villes; qu'il rétablît les Périnthiens dans la forme de gouvernement qui leur étoit commune avec les Bysantins, & enfin qu'il se retirât de Seste, d'Abyde & de tous les ports de l'Asie. Les Achéens parlérent ensuite, & demandérent Corinthe & Argos. Après eux Phéneas dit qu'il falloit que Philippe sortît de toute la Gréce, comme les Romains l'avoient demandé; & qu'il rendît aux Etoliens saines & entiéres les villes qui auparavant vivoient sous les mêmes loix qu'eux.

Alexandre surnommé l'Isien prit ensuite la parole. C'étoit un homme en réputation d'éloquence & d'habileté dans les affaires. „ Le Roi de „ Macédoine ne fait, dit-il, ni la paix avec droiture, ni la guerre avec „ honneur. Dans les conférences & les négociations il n'est occupé „ qu'à tendre des piéges, à épier vos endroits foibles, à vous saisir „ par-là comme feroit un ennemi. S'il est question de guerre,

„ rien

„ rien de plus injuste & de plus lâche que sa maniére de combattre. „ Il ne se présente pas de front aux ennemis, il leur tourne le dos, „ & en fuiant réduit en cendres ou met au pillage les villes qui sont „ sur sa route, & par cet odieux procédé, vaincu il enléve aux vain- „ queurs le prix & la récompense de leurs victoires. Quelle diffé- „ rence entre cette conduite & celle de ses prédécesseurs! C'étoit „ toujours à découvert & en bataille rangée qu'ils combattoient, rare- „ ment on les voioit détruire & renverser les villes. Je n'en veux d'au- „ tre preuve que la guerre qu'Alexandre fit à Darius dans l'Asie, & „ celle que ses successeurs eurent contre Antigonus pour l'Empire de „ l'Asie qu'il leur avoit laissé. Jusqu'à Pyrrhus, on remarque tou- „ jours dans la Maison de Macédoine la même générosité, les mêmes „ maximes. C'est toujours en pleine campagne qu'ils se battent, ils „ n'omettent rien pour vaincre par les armes; mais ils épargnent les „ villes, afin que les victorieux y régnent & y aient des sujets dont ils „ soient honorés. Au fond c'est être insensé & furieux que de ruiner „ ce pourquoi l'on fait la guerre, & de ne la point faire. Telle est „ cependant la maniére d'agir de ce Roi. Quoiqu'allié & ami des „ Thessaliens, lorsqu'il sortit des détroits de l'Epire, il leur a détruit „ plus de villes, que n'en ont jamais détruit tous ceux contre qui ils „ ont été en guerre". Après quelques autres reproches semblables, il finit en demandant à Philippe pourquoi il avoit chassé de Lysimachie, ville alliée des Etoliens, le Préteur qui étoit de la part de ce peuple, & y avoit mis garnison? Comment étant ami des Etoliens il avoit eu le front de réduire en servitude les Cianiens qui se gouvernoient selon les mêmes loix? Quelle raison il avoit de retenir Echine, Thébes, Phtics, Pharsale & Larisse?

Après ce discours, Philippe s'approcha de la terre, & droit sur son vaisseau: „On ne devoit attendre d'un Etolien, dit-il en parlant d'A- „ lexandre, qu'un déclamation de théâtre. Car qui ne sait que person- „ ne de soi-même ne se porte à faire tort à ses propres alliés; mais que „ les Chefs se rencontrent quelquefois dans des conjonctures, où ils „ sont fâchés d'agir contre leurs inclinations"? Il parloit encore, lorsque Phéneas, qui avoit la vûë très-foible, l'interrompit durement, en lui disant qu'il extravaguoit & qu'il devoit ou vaincre en combattant, ou recevoir la loi des vainqueurs. „ Un aveugle même voit clair dans cette vérité", reprit vivement Philippe, qui étoit naturellement railleur, & qui jusques dans cette occasion, où il n'avoit pas sujet de rire, se laissa aller à son penchant. Ensuite se tournant vers Alexandre: „Vous me de- „ mandez, dit-il, pourquoi je me suis emparé de Lysimachie: c'est de „ peur que les Thraces ne s'en rendissent les maitres & ne la renver- „ sassent, malheur qui ne lui seroit point arrivé, si cette guerre ne „ m'eût obligé d'en rappeller les troupes que j'y avois mises, non pour

„ y avoir garnison, comme vous le dites, mais pour la mettre à couvert d'invasion. Je n'ai pas fait non plus la guerre aux Cianiens; mais allant au secours de Prusias, qui étoit en guerre avec eux, je lui ai aidé à les défaire. Mais c'est vous, Etoliens, qui êtes la cause de leur ruine. Nous vous avons demandé plusieurs fois les autres peuples de la Gréce & moi, par nos Ambassadeurs, que vous abrogeassiés la loi qui vous permet DE PRENDRE DES DEPOUILLES DES DEPOUILLES MÊMES. Et vous nous avez répondu que vous ôteriez plutôt l'Etolie de l'Etolie, que de révoquer cette loi". Flaminius fut fort étonné d'entendre ce langage, & pour le lui faire concevoir, le Roi dit „ que parmi les Etoliens il étoit permis de piller le païs non seulement de ceux avec qui ils sont en guerre, mais encore des peuples qui se font la guerre les uns aux autres, quoique ces peuples soient leurs amis & leurs alliés. Il leur est, dis-je, permis, quoiqu'il n'y ait pas là-dessus de Decret public, de porter les armes pour les uns & pour les autres, & de butiner sur les terres des uns & des autres. Chez eux tous les droits de l'amitié & de la haine sont confondus : qu'il naisse un différend chez leurs voisins, on est sûr de les avoir pour ennemis. Ne leur sied-il pas bien après cela de me reprocher qu'étant ami des Etoliens & allié de Prusias, j'aie fait quelque tort aux Cianiens en secourant un de mes alliés? Mais ce qui me choque à l'excès, c'est que ces orgueilleux vont de pas égal avec les Romains; ils ordonnent, comme eux, que les Macédoniens vuident la Gréce. Je pardonne aux Romains ce ton impérieux : mais que les Etoliens le prennent, cela n'est pas supportable. Mais dites-moi, je vous prie, qu'entendez-vous par la Gréce dont vous voulez que je sorte? Dans quelles bornes la renfermez-vous ? Car la plupart des Etoliens ne sont pas Grecs. Le païs des Agraiens, celui des Apodotes, celui des Amphiloques, ne sont pas dans la Gréce, m'abandonnez-vous ces peuples"? Flaminius ne put ici s'empêcher de rire. „ Mais finissons, continua Philippe, sur l'article des Etoliens. A l'égard des Rhodiens & d'Attalus, à un tribunal équitable ils seroient plutôt condamnés à nous rendre les vaisseaux qu'ils nous ont pris, que nous à leur remettre ceux que nous leur avons enlevés. Nous n'avons pas été les premiers à attaquer Attalus & les Rhodiens, la guerre a commencé par eux, tout le monde en convient. Cependant puisque vous le voulez, Alexandre, je consens de rendre aux Rhodiens la Parée, & à Attalus les vaisseaux & les prisonniers qui se trouveront. Pour le Nicephore & le Temple de Vénus, je ne suis pas maintenant en état de les rétablir; mais j'y envoierai des plants & des jardiniers, qui en cultiveront le terrain, & y planteront plus d'arbres qu'il n'en a été coupé. Cette plaisanterie réjouit encore Flaminius, & le fit éclater de rire. Des Etoliens le Roi passa ensuite aux

„ Achéens

Achéens. Il détailla d'abord les bienfaits qu'ils avoient reçus d'Antigonus, & ceux qu'ils avoient reçûs de lui-même. Il vint ensuite aux honneurs qui avoient été décernés par les Achéens aux Rois des Macédoniens, enfin il lut le Decret qu'ils avoient fait d'abandonner ces Princes & de se ranger au parti des Romains; & à cette occasion il s'étendit beaucoup sur leur perfidie & leur ingratitude. „Cependant, dit-il, je veux bien leur rendre Argos. Pour Corinthe, j'en „ délibérerai avec Flaminius.

Après cela adressant la parole à ce Romain, il lui demanda de quels lieux ou de quelles villes de la Gréce le Sénat vouloit qu'il se retirât, de celles qu'il avoit conquises, ou de celles qui lui avoient été laissées par ses péres. Flaminius ne répondant pas, Aristenéte se disposoit à parler encore pour les Achéens & Phéneas pour les Etoliens; mais la nuit approchant, on fut obligé de terminer la conférence. Philippe demanda qu'on lui donnât par écrit tous les articles sur lesquels on devoit faire la paix; que seul il n'avoit point là de qui prendre conseil, & qu'il examineroit chez lui ce qu'il auroit à faire sur ce qui lui étoit ordonné. Flaminius écoutoit avec plaisir les plaisanteries de ce Prince, & ne voulant pas qu'il fût dit de lui qu'il n'avoit eu rien à lui répondre, il railla Philippe à son tour: „ Comment voudriez-vous n'être pas seul, lui dit-il, après avoir fait „ mourir tout ce que vous aviez d'amis capables de vous donner les „ meilleurs conseils. A ce mot le Roi fit un sourire forcé & ne repliqua point. On lui donna par écrit toutes les conditions ausquelles on vouloit faire la paix avec lui, & qui étoient toutes conformes à ce qui s'étoit dit dans la conférence; on se sépara ensuite, après être convenu que le lendemain l'on se rassembleroit au même endroit.

Flaminius y vint en effet, tous les autres s'y trouvérent hors Philippe, qui sur le soir, lorsqu'on ne l'attendoit presque plus, arriva suivi de ceux qui l'accompagnoient le jour précédent. Il dit, pour s'excuser, que les conditions qu'on exigeoit de lui étoient si embarassantes, qu'il ne lui avoit pas fallu moins que toute la journée pour en délibérer. Les autres crurent que la vraie raison étoit, qu'il n'avoit point voulu que les Achéens & les Etoliens, qu'il avoit vûs la veille disposés à disputer avec lui, eussent le tems de faire leurs plaintes. Il les confirma lui-même dans cette pensée, lorsque s'approchant il pria le Consul de lui permettre avec lui une conférence particuliére, de peur que les Ambassadeurs de ces deux peuples n'emploiassent le tems en paroles inutiles, & afin que l'on terminât enfin les contestations. Comme il demandoit ce tête à tête avec beaucoup d'empressement, Flaminius consulta la compagnie sur ce qu'il devoit faire. On lui dit d'accorder au Roi cet entretien & d'écouter ses propositions. Il prend

prend donc avec lui Appius Claudius, alors Tribun, dit aux autres de s'éloigner un peu de la mer & de rester là, & à Philippe de décendre à terre. Le Roi décendit avec Apollodore & Démosthénes, joignit Flaminius & conféra longtems avec lui. Ce qui se dit là de part & d'autre, il seroit difficile d'en instruire mes lecteurs. Mais quand Flaminius eut rejoint les autres Ambassadeurs, il leur dit que Philippe rendroit Pharsale & Larisse aux Etoliens, & non pas Thébes; aux Rhodiens la Pérée, mais garderoit Iasse & Bargyle; aux Achéens Corinthe & Argos; aux Romains la côte d'Illyrie & tous les prisonniers qu'il avoit faits sur eux, & au Roi de Pergame ses vaisseaux & tout ce qu'il avoit de prisonniers. Tous rejettérent une paix faite à ces conditions, & dirent qu'il falloit que Philippe commençât par exécuter ce que toute l'assemblée avoit ordonné, c'est-à-dire qu'il se retirât de toute la Gréce; que sans cela tout ce qu'il accordoit aux particuliers ne seroit point écouté, & n'auroit aucun effet. Le Roi voiant que la dispute s'échauffoit, & craignant d'entendre les accusations qu'on lui préparoit, pria le Consul d'indiquer une troisiéme conférence pour le lendemain, qu'il se faisoit tard, qu'il persuaderoit à l'assemblée d'accepter ses propositions, ou qu'il se laisseroit persuader de se rendre aux conditions qu'on lui imposoit. Flaminius y consentit, on convint de se joindre sur le rivage à Thronie, & l'on se sépara.

Le jour suivant tous se trouvérent de bonne heure au lieu marqué. Philippe, après un petit discours, pria tous les Ambassadeurs, & surtout le Consul, de ne pas interrompre la négociation, puisque la plûpart panchoient à la paix, qu'ils tâchassent de s'accorder par eux-mêmes sur les sujets de contestation; que si cela ne se pouvoit pas, qu'il dépêcheroit des Ambassadeurs au Sénat, & qu'il en obtiendroit ce qu'il souhaitoit, ou qu'il en passeroit par tout ce qui lui seroit commandé. L'assemblée fut partagée sur cette proposition. Les uns furent d'avis que l'on reprît les armes & qu'on n'eût aucun égard aux priéres du Roi. Flaminius dit qu'il sçavoit que Philippe ne feroit rien de ce qu'on exigeoit de lui, qu'il n'y avoit même nulle apparence qu'il en fît rien; mais qu'après tout la grace qu'il souhaitoit ne faisant aucun tort aux affaires, on devoit la lui accorder : que d'ailleurs on ne pouvoit rien statuer sur les articles proposés sans l'autorité du Sénat; que la saison étoit propre & donnoit tout le tems nécessaire pour sonder ses intentions; que les armées pendant l'hiver ne pouvoient entrer en campagne; qu'ainsi en emploiant cette saison à informer le Sénat de l'état présent des affaires, loin d'en reculer le succès, on l'avanceroit beaucoup. Comme Flaminius, par ce discours, faisoit voir que son intention étoit qu'on instruisît le Sénat de ce qui se passoit, tous les suffrages se réunirent bientôt pour son sentiment, & l'on conclut qu'il seroit per-

permis à Philippe d'envoier à Rome des Ambassadeurs. On convint aussi qu'il en iroit de la part de tous les autres intéressés pour défendre leurs droits devant le Sénat, & y porter leurs plaintes contre le Roi de Macédoine.

Flaminius aiant tiré des conférences tout l'avantage qu'il avoit projetté d'abord d'en tirer, travailla sur le champ à faire en sorte que les suites en fussent également heureuses. Il eut grand soin de prendre toutes ses sûretés, il n'accorda rien à Philippe dont il pût profiter. Il voulut que pendant les deux mois de tréve qu'il lui donnoit, il envoiât son Ambassade à Rome, & lui ordonna de retirer incessamment ses garnisons de la Phocide & de la Locride. Ses soins s'étendirent aussi sur ses alliés. Il eut une extréme attention qu'il ne leur fût fait aucun tort par les Macédoniens, pendant le tems de la tréve. Après avoir marqué par écrit à Philippe les conditions de la tréve, il éxécuta par lui-même ce qui lui réstoit à faire. Il fit partir pour Rome Amynandre, Prince qu'il connoissoit d'un esprit flexible & d'un caractére à vouloir aisément tout ce que ses amis de Rome voudroient, quelque chose qu'on lui demandât: comptant d'ailleurs que le nom de Roi ajouteroit beaucoup de poids à l'Ambassade & feroit une grande impression sur le Sénat. Il députa ensuite Quintus Fabius son neveu, & Quintus Fulvius, & avec eux Appius Claudius surnommé Néron. De la part des Etoliens partirent pour Rome Alexandre l'Isien, Damocryte de Calydoine, Diroarque Trichonien, Polemarque d'Arsinoé, Lamius d'Ambracie, & Nicomaque Acarnanien. Ceux qui s'étoient enfuis de Thurium & qui s'étoient refugiés dans Ambracie, députérent Théodote de Pherée, qui avoit été banni de Thessalie & qui demeuroit à Strate. L'Ambassadeur des Achéens fut Xénophon d'Egée, celui d'Attalus, Alexandre tout seul, & celui des Athéniens, Céphisodore.

Toutes ces Ambassades arrivérent à Rome avant que le Sénat se fût déterminé sur le choix des Magistrats de l'année. On y délibéroit encore si l'on envoieroit les deux Consuls dans les Gaules, ou si l'on en feroit partir un contre le Roi de Macédoine. Comme les amis de Flaminius étoient persuadés que les deux Consuls ne sortiroient pas d'Italie, à cause de la crainte où l'on étoit des Gaulois, ils entrérent tous dans le Sénat avec les Ambassadeurs, & y déclamérent amérement contre Philippe. On répéta là beaucoup de choses qui lui avoient auparavant été dites à lui-même; mais ce que l'on tâcha d'imprimer profondément dans l'esprit des Sénateurs, c'est que jamais il n'y auroit de liberté chez les Grecs, tant que Philippe auroit Chalcis, Corinthe & Démétriade sous sa domination: ce Roi disant lui-même, ce qui étoit très-vrai, que ces trois places étoient les entraves de la Gréce: que tant qu'il auroit garnison dans Corinthe, le Pélopo-

néſe ſeroit toujours dans l'oppreſſion: que ſi l'on le laiſſoit dans Chalcis & dans le reſte de l'Eubée, les Locriens, les Béotiens & les Phocéens n'auroient rien à eſpérer: qu'enfin c'en étoit fait auſſi de la liberté des Theſſaliens & des Magnétes, ſi l'on ſouffroit que Philippe & ſes Macédoniens reſtaſſent dans Démétriade: que quand ce Roi offroit de ſortir des autres endroits, ce n'étoit que dans le deſſein d'éluder pour le préſent leurs pourſuites: que maître des païs, dont on avoit parlé, il remettroit les Grecs ſous le joug le plus aiſément du monde & le jour qu'il lui plairoit; qu'il ne leur reſtoit donc plus qu'à prier le Sénat, ou de réduire Philippe à ſortir des places qu'on lui avoit marquées, ou de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient, & de continuer la guerre contre ce Prince avec vigueur: réſolution que le Sénat devoit d'autant moins héſiter de prendre, que le plus fort de cette guerre étoit terminé, puiſque les Macédoniens avoient déja perdu deux batailles ſur mer, & que ſur terre toutes leurs munitions étoient conſumées. Ils conclurent en ſuppliant le Sénat de ne pas permettre que les Grecs euſſent eſpéré en vain de rentrer dans leur ancienne liberté, & de ne pas ſe priver lui-même, s'ils y rentrent, du glorieux titre de Libérateur, qu'il doit attendre de leur reconnoiſſance. Après eux, les Ambaſſadeurs de Philippe ſembloient diſpoſés à faire une longue harangue, mais on leur ferma d'abord la bouche. Interrogés s'ils ſe retiroient de Chalcis, de Corinthe & de Démétriade, ils répondirent qu'ils n'avoient point reçu d'ordre à ce ſujet, & les reproches qu'on leur en fit leur impoſérent ſilence.

Le Sénat envoia dans les Gaules les deux Conſuls, comme nous diſions tout à l'heure, & il fut réglé que l'on continueroit la guerre contre Philippe, & que Flaminius ſeroit chargé des affaires de la Gréce. Ces nouvelles portées chez les Grecs, firent que tout enſuite réuſſit au gré de Flaminius. On peut dire que la fortune ne contribuoit que fort peu à ſon bonheur. Il n'en étoit redevable qu'à la prudence avec laquelle il conduiſoit toutes ſes entrepriſes; habile & intelligent autant qu'autre Romain l'ait jamais été, & gouvernant les affaires de ſa République & les ſiennes propres avec tant d'adreſſe & de dextérité, qu'il n'avoit pas ſon égal. Alors cependant il étoit encore très-jeune, car il n'avoit pas plus de trente ans. Il eſt le premier qui ait paſſé avec une armée dans la Gréce.

CHAPITRE II.

L'homme est pire que les bêtes.

QUoique l'homme semble être fort au dessus des autres animaux en finesse & en subtilité, il y a cependant bien des raisons qui portent à croire qu'il est le plus misérable de tous. Car les autres, assujettis aux mouvemens & aux passions du corps, ne péchent du moins que par là : au lieu que l'homme esclave de ses opinions & de ses sens, ne fait pas moins de fautes par inconsidération, que par les défauts naturels.

CHAPITRE III.

Réflexions de l'Historien sur les pieux des Romains. Deux batailles entre Philippe & Flaminius. Observations sur la phalange Macédonienne.

FLaminius ne pouvoit découvrir au juste où les ennemis étoient campés : mais comme il savoit qu'ils étoient arrivés dans la Thessalie, il donna ordre aux troupes de couper des pieux, pour s'en servir au besoin. Cet usage, qui chez les Romains est aisé à pratiquer, passe chez les Grecs pour impraticable. A peine dans les marches peuvent-ils soutenir leur corps : pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent suspendu à leurs épaules & les javelots qu'ils tiennent à la main, se chargent encore de pieux, & ces pieux sont fort différens de ceux des Grecs. Chez ceux-ci, les meilleurs sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc. Les Romains au contraire n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, & seulement d'un côté. De cette manière un homme peut en porter deux ou trois liés en faisceau, & l'on en tire beaucoup plus de service. Ceux des Grecs sont très-aisés à arracher. Si le pieu planté est seul, comme les branches en sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats l'enleveront fort facilement, & voilà une porte ouverte à l'ennemi ; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelassées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées & insérées les unes entre les autres, qu'à peine

peut-on distinguer le pié d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées & tortillées ensemble elles ne laissent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit pas facile d'en arracher le pié, & cela pour deux raisons; la premiére, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable; & la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enléve plusieurs. Envain deux ou trois hommes réuniront leurs efforts pour l'arracher. Que si cependant à force de l'agiter & de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Trois avantages donc de ces sortes de pieux; on les trouve en quelque endroit que l'on soit, ils sont faciles à porter, & c'est pour le camp une barriére sûre & qui ne peut être rompuë aisément. A mon sens il n'est pas de pratique militaire chez les Romains, qui mérite plus qu'on l'imite & qu'on la prenne.

Quand le Général Romain se fut ainsi précautionné, il se mit en marche à la tête de toutes ses troupes. Il alla d'abord à petites journées, & lorsqu'il fut à cinquante stades de Pherée, il posa là son camp. Le lendemain au point du jour, il envoia à la découverte pour savoir où étoient les ennemis & ce qu'ils faisoient. Philippe de son côté aiant appris que les ennemis étoient campés autour de Thébes, partit de Larisse avec toute son armée & prit la route de Pherée. A trente stades de cette ville, il campa & donna ordre aux troupes de repaître. Avant le jour, il envoia son avantgarde occuper les hauteurs qui sont autour de Pherée, & dès que le jour parut, il fit sortir l'armée de ses retranchemens. Peu s'en fallut que ceux qu'on avoit détachés de part & d'autre ne se rencontrassent sur les hauteurs & n'en vinssent aux mains. A travers l'obscurité ils s'apperçûrent les uns les autres, s'arrêtérent à une certaine distance, & dépêchérent aux Généraux pour savoir quel parti ils prendroient. Ces Généraux jugérent à propos de ne pas sortir de leur camp, & de rappeller ceux qu'ils avoient envoiés devant. Le jour d'après ils firent un détachement de trois cens chevaux & d'autant de Vélites pour aller aux nouvelles. Flaminus se servit pour cela de deux turmes d'Etoliens, parce qu'ils étoient au fait du païs. Les deux détachemens se rencontrérent sur le chemin de Pherée à Larisse, & il se donna là un combat fort vif. Eupoléme Etolien s'y distingua par sa valeur, il engagea les Italiens dans l'action, & les Macédoniens furent battus. Après une longue escarmouche, chacun se retira dans son camp.

Le lendemain les deux Généraux ne s'accommodant pas d'un terrain aussi couvert d'arbres, de haies & de jardinages que celui de

Pherée, ils levérent le camp. Philippe tourna vers Scotuse pour s'y fournir de toutes les munitions nécessaires & choisir ensuite un terrain plus convenable. Mais Flaminius soupçonnant que c'étoit là son dessein, se mit en marche en même tems que lui, & fit grande diligence pour ravager tout ce qu'il y avoit de maisons dans la campagne de Scotuse. Une chaîne de montagnes, qui sur la route se trouvoit entre les deux armées, fit que ni les Romains ne purent sçavoir quel chemin tenoient les Macédoniens, ni ceux-ci celui des Romains. Après avoir marché tout le jour, le Général Romain campa dans un lieu qu'on appelle Eretrie de Pherée, & Philippe proche la riviére d'Ancheste, sans que l'un des deux connût où étoit le camp de l'autre. On se remit en marche le jour suivant. Philippe campa à Melombie dans le territoire de Scotuse; & Flaminius à Thétidie autour de Pharsale; l'un & l'autre ignorant encore où campoit son Antagoniste. Une grosse pluie accompagnée de tonnerre effroiable étant tombée ce jour-là, le lendemain matin le tems étoit si couvert & si sombre qu'à peine voioit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Cela n'empêcha pas que Philippe, qui avoit son projet en tête, ne décampât: mais incommodé dans sa marche par l'obscurité du tems, après avoir fait quelque peu de chemin, il se retrancha, & détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs qui séparoient son camp de celui des Romains. Flaminius campé à Thétidie n'étoit pas moins en peine de découvrir où il trouveroit les Macédoniens. Il fit partir dix turmes de cavalerie & environ mille armés à la légére, leur ordonnant de reconnoître avec soin les endroits où ils passeroient & de piller la campagne. Ce détachement tomba, sans y penser, sur celui des Macédoniens qui étoit en embuscade, n'aiant pû l'appercevoir à travers l'obscurité. D'abord on fut de part & d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoia apprendre aux Généraux ce qui se passoit. Les Romains mal menés dépêchérent à leur camp pour demander du secours. Flaminius exhorta fort Archedame & Eupoléme, l'un & l'autre Etoliens, d'y courir. Il les fit accompagner de deux Tribuns avec cinq cens chevaux & deux mille hommes de pié, qui joints à ceux qui escarmouchoient, firent bientôt changer de face au combat. Les premiers se voiant secourus se battirent avec beaucoup plus de courage & de confiance. De la part des Macédoniens on ne manquoit pas non plus de valeur, mais accablés sous le poids de leurs armes, ils se sauvérent par la fuite sur les hauteurs, & de là envoiérent au Roi pour en obtenir du secours.

Philippe, qui, pour les raisons qu'on a vûes plus haut, ne s'attendoit à rien moins qu'à une bataille générale, avoit détaché pour un fourrage la plus grande partie de son monde. Instruit du danger où

 étoient

étoient ses premiéres troupes, & l'obscurité commençant à se dissiper, il fit partir Héraclide, qui commandoit la cavalerie Thessalienne, Léon sous les ordres duquel étoit celle de Macédoine, & Athenagore qui avoit sous lui tous les soldats soudoiés, à l'exception des Thraces. Ce renfort ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent de nouvelles forces, retournérent à la charge, & à leur tour chassérent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complette, sans la résistance qu'ils rencontrérent dans la cavalerie Etolienne, qui combattit avec un courage & une hardiesse étonnante. C'est aussi ce qu'il y a de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, surtout dans les rencontres & les combats particuliers. Mais l'infanterie Etolienne n'est pas estimée Ses armes & l'ordre dans lequel on la range ne sont nullement propres pour une bataille générale. Pour revenir à cette cavalerie, elle soutint de façon le choc & l'impétuosité des Macédoniens, qu'elle empêcha que les Romains ne fussent poussés jusques dans le vallon. A quelque distance de l'ennemi ils prirent un peu haleine & retournérent ensuite au combat. Flaminius s'appercevant non seulement que les armés à la légére & la cavalerie plioient, mais encore que cet échec épouvantoit toute l'armée, il sortit du camp à la tête de toutes ses troupes & la rangea en bataille proche des hauteurs. Dans ce tems-là même, de l'embuscade des Macédoniens il venoit à Philippe messager sur messager, qui crioient : „ Prince, les ennemis sont en fuite, ne laissez „ pas échapper cette occasion, les Barbares ne peuvent nous résister, „ c'est pour vous aujourd'hui le jour & le moment de vaincre. Quoique le terrain ne plût pas à Philippe, il ne pouvoit cependant pas se refuser à ces cris redoublés. Les hauteurs, dont il est question, s'appellent Cynoscéphales ou têtes de chien. Elles sont rudes, rompuës en différens endroits & considérablement élevées. Philippe voioit bien que cette disposition n'étoit nullement avantageuse, & c'est pour cela qu'il avoit beaucoup de répugnance à donner là une bataille. Mais animé par la confiance que témoignoient ceux qui étoient venus lui apporter les premiéres nouvelles du combat, il ordonna enfin à l'armée de sortir de ses retranchemens.

Flaminius fit la même chose de son côté. Il mit son armée en ordre de bataille, assigna aux escarmoucheurs leur poste, & parcourant les lignes fit une harangue à ses soldats, courte à la vérité, mais persuasive & à la portée de ses auditeurs. „ Compagnons, ne sont-ce pas là „ ces Macédoniens, leur dit-il en les leur montrant, qui s'étoient em„ parés des hautes montagnes d'Eordée, où vous avez monté en gra„ vissant, Sulpicius à votre tête, que vous avez chassés de ce poste, „ & dont vous avez taillé en piéces un très-grand nombre? Ne sont-ce „ pas là ces Macédoniens, qui s'étoient postés dans ces détroits de „ l'Epire où l'on désespéroit de pouvoir vous conduire, que votre va-

„ leur a mis en fuite, & qui jettant honteusement leurs armes ne cessérent de fuir devant vous que lorsqu'ils se virent dans la Macédoine? „ Craindrez-vous maintenant ces mêmes Macédoniens, lorsque vous „ avez à les combattre à forces égales? Le souvenir du passé vous feroit il peur? Ne doit-il pas au contraire vous inspirer plus de confiance? Romains, animez-vous les uns les autres, & marchez à l'ennemi avec votre valeur ordinaire. Je compte, avec l'aide des Dieux, „ que cette bataille vous sera aussi glorieuse que vous l'ont été les précédentes. Cela dit, il commande à l'aîle droite de ne pas branler de son poste, place les éléphans devant cette aîle, & marchant d'un pas fier & assûré, méne lui-même l'aîle gauche aux ennemis. Les escarmoucheurs se voiant appuiés des légions, retournent à la charge & en viennent aux mains.

Quand Philippe eut, devant son camp, rangé en bataille la plus grande partie de son armée, il se fit suivre des rondachers & de l'aîle droite de sa phalange, se hâta d'arriver sur les montagnes, & donna ordre à Nicanor surnommé l'Eléphant de marcher incessamment après lui avec le reste de l'armée. Les premiéres troupes arrivées au sommet, il tourne à gauche, fait son ordonnance de bataille, & s'empare des hauteurs, qui de ce côté-là étoient alors abandonnées, parce que dans le premier combat les Macédoniens avoient repoussé les Romains jusques sur l'autre côté des montagnes Le Roi étoit encore occupé à l'ordonnance de sa droite, lorsqu'arrivérent à lui en désordre ses soldats soudoiés à qui les Romains avoient fait tourner le dos. Car, comme je le disois tout à l'heure, quand les armés à la légére se virent soutenus des légionnaires qui combattoient avec eux, reprenant alors de nouvelles forces, ils retournérent à l'ennemi avec fureur & firent un très-grand carnage. Philippe, qui d'abord en arrivant assez près du camp des Romains, voioit aux mains ses armés à la légére, prenoit beaucoup de plaisir à ce spectacle: mais quand il les vit plier & dans un besoin extrême d'être secourus, il fallut les soutenir & entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût encore en marche pour venir sur les hauteurs où il étoit. Il reçoit cependant les combattans repoussés, il les rassemble tous, tant infanterie que cavalerie, à son aîle droite, & donne ordre aux rondachers & à la phalange de doubler leurs files & de serrer leurs rangs sur la droite. Cela fait, comme les Romains étoient proche, il commande à la phalange de marcher à eux piques baissées, & aux armés à la légére de les déborder. Flaminius avoit aussi en même tems reçu dans ses intervalles ceux qui avoient commencé le combat, & chargeoit les Macédoniens.

Pendant le choc, qui étoit des plus violens, on jettoit de part & d'autre des cris épouventables; ceux qui étoient hors du combat

bat joignoient les leurs à ceux des combattans, jamais ſpectacle ne fut plus terrible & plus effraiant. L'aîle droite de Philippe avoit viſiblement tout l'avantage. Le poſte élevé d'où elle combattoit, le poids de ſon ordonnance, l'excellence de ſes armes, tout cela lui donnoit une grande ſupériorité. A l'égard du reſte de l'armée Macédonienne, une partie à la ſuite des combattans ſe tenoit à quelque diſtance de l'ennemi, & l'aîle gauche, qui ne faiſoit que d'arriver, ſe montroit ſur les hauteurs. Déja les Romains avoient peine à ſoutenir le choc de la phalange, déja une partie de l'aîle gauche avoit été taillée en piéces & l'autre prenoit la fuite. Flaminius, pour remédier à ce déſordre, courut au plus vîte à l'aîle droite, qui ſeule pouvoit être de quelque reſſource. Là il voit qu'entre les ennemis, les uns ſe joignoient aux combattans, les autres décendoient des montagnes, & quelques autres ſe tenoient ſur le ſommet; ſur le champ il place les éléphans à la tête de ſa ligne & marche à l'ennemi. Les Macédoniens alors ſans chef qui leur donnât le ſignal, & ne pouvant ſe ranger en phalange, tant à cauſe de la diſpoſition du terrain qui ne lui étoit pas propre, que parce que ſuivant ceux qui combattoient, ils étoient plutôt en ordre de marche qu'en ordre de bataille, lâchérent le pié, rompus d'ailleurs par les éléphans, & prirent la fuite à l'approche des Romains, dont la plupart ſe mirent à leurs trouſſes & ne firent quartier à aucun.

En cette occaſion un Tribun qui n'avoit pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voiant que Philippe fort éloigné du reſte de l'armée preſſoit vivement l'aîle gauche des Romains, il quitte la droite où il étoit, & qui certainement victorieuſe n'avoit nul beſoin de ſon ſecours, marche vers les combattans, arrive ſur leurs derriéres, & les charge de toutes ſes forces. Or tel eſt l'ordre en phalange, qu'on ne peut ni ſe tourner en arriére, ni combattre d'homme à homme. Le Tribun enfonce donc toujours en tuant à meſure qu'il avançoit, & les Macédoniens ne pouvant eux-mêmes ſe défendre jettent leurs armes & prennent la fuite. Le déſordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avoient plié s'étant ralliés étoient venus en même tems attaquer en front la phalange.

Philippe, qui d'abord jugeant du reſte de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de ſon côté, comptoit ſur une pleine victoire, lorſqu'il vit ſes ſoldats jetter leurs armes & les Romains fondre ſur eux par les derriéres, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec quelques maitres & quelques fantaſſins, & de là il conſidéra en quel état ſe trouvoient toutes choſes. Et quand il s'apperçut que les Romains, qui pourſuivoient ſon aîle gauche, touchoient preſque au ſommet des montagnes, il raſſembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens,

&

& chercha ſon ſalut dans la fuite. Flaminius ſe met à la queuë des fuiards. Il rencontre ſur les hauteurs & ſur l'aîle gauche des Macédoniens quelques troupes qui y étoient tout récemment arrivées, il s'avance pour les combattre, mais il s'arrêta quand il vit qu'elles tenoient la pique levée : c'eſt l'uſage parmi les Macédoniens quand ils ſe rendent ou qu'ils paſſent du côté des ennemis. S'étant informé de la vérité du fait, il retint les ſiens, & ſe fit un devoir d'épargner des gens que la peur lui livroit. Malgré cela, quelques-uns des premiers rangs tombant d'en haut ſur eux, en tuérent une grande partie, & il n'y en eut qu'un petit nombre qui par la fuite pût leur échapper.

Après le combat, où de tous les côtés la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, Philippe ſe retira à Tempé. Le premier jour de ſa retraite il arriva au lieu qu'on appelle la tour d'Alexandre, & le lendemain à Gonnes au voiſinage de Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étoient ſauvés de la défaite. Les Romains pourſuivirent ces fuiards pendant quelque tems. Enſuite les uns dépouillérent les morts, les autres raſſemblérent les priſonniers, la plupart ſe jettérent ſur le camp des ennemis & le pillérent. Les Etoliens y étoient arrivés avant les Romains, qui croiant être fruſtrés d'un butin qui leur appartenoit, s'en plaignirent hautement au Général : *Vous nous commandez*, lui dirent-ils, *de nous expoſer aux dangers*, *mais le butin vous l'accordez à d'autres*. Ils retournérant cependant au camp & y paſſérent la nuit. Le lendemain après avoir ramaſſé les priſonniers & le reſte des dépouilles, on prit le chemin de Lariſſe. La perte des Romains dans cette bataille fut d'environ ſept cens hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille reſtérent ſur le champ de bataille, & cinq mille furent faits priſonniers. Ainſi ſe termina la journée de Cynoſcéphales.

Dans mon ſixiéme Livre j'ai promis de ſaiſir la premiére occaſion qui ſe préſenteroit de comparer enſemble les armes des Macédoniens & celles des Romains, l'ordre de bataille des uns & des autres, & de marquer en quoi l'un eſt ſupérieur ou inférieur à l'autre : l'action que je viens de raconter me l'offre cette occaſion, il faut que je tienne ma parole.

Autrefois l'ordonnance des Macédoniens ſurpaſſoit celle des Aſiatiques & des Grecs. C'eſt un fait que les victoires qu'elles a produites ne nous permettent pas de révoquer en doute : & il n'étoit pas d'ordonnance en Afrique ni en Europe qui ne le cédât à celle des Romains. Aujourd'hui que ces différens ordres de bataille ſe ſont ſouvent trouvés oppoſés les uns les autres, il eſt bon de rechercher en quoi ils différent, & pourquoi l'avantage eſt du côté des Romains. Apparemment que quand on ſera bien inſtruit ſur cette matiére, on ne s'aviſera plus de rapporter le ſuccès des événemens à la fortune, &

 qu'on

qu'on ne louera pas les vainqueurs ſans connoiſſance de cauſe, comme ont coûtume de faire les perſonnes non éclairées; mais qu'on s'accoûtumera enfin à les louer par principes & par raiſon.

Je ne crois pas devoir avertir qu'il ne faut pas juger de ces deux maniéres de ſe ranger par les combats qu'Annibal a livrés aux Romains, & par les victoires qu'il a gagnées ſur eux. Ce n'eſt ni par la façon de s'armer ni par celle de ſe ranger qu'Annibal a vaincu, c'eſt par ſes ruſes & par ſa dextérité. Nous l'avons fait voir clairement dans le récit que nous avons donné de ces combats. Si l'on en veut d'autres preuves, qu'on jette les yeux ſur le ſuccès de la guerre. Dès que les troupes Romaines eurent à leur tête un Général d'égale force, elles furent auſſi-tôt victorieuſes. Qu'on en croie Annibal lui-même, qui auſſi-tôt après la premiére bataille abandonna l'armure Carthaginoiſe, & qui aiant fait prendre à ſes troupes celle des Romains, n'a jamais diſcontinué de s'en ſervir. Pyrrhus fit encore plus, car il ne ſe contenta pas de prendre les armes, il emploia les troupes mêmes d'Italie. Dans les combats qu'il donna aux Romains, il rangeoit alternativement une de leurs compagnies & une cohorte en forme de phalange. Encore ce mêlange ne lui ſervit-il de rien pour vaincre: tous les avantages qu'il a remportés ont toujours été très-équivoques. Il étoit néceſſaire que je prévinſſe ainſi mes lecteurs, afin qu'il ne ſe préſente rien à leur eſprit qui paroiſſe peu conforme à ce que je dois dire dans la ſuite. Je viens donc à la comparaiſon des deux différens ordres de bataille.

C'eſt une choſe conſtante & qui ſe peut juſtifier par mille endroits, que tant que la phalange ſe maintient dans ſon état propre & naturel, rien ne peut y réſiſter de front ni ſoutenir la violence de ſon choc. Dans cette ordonnance, on donne au ſoldat en armes trois piés de terrain. La ſariſſe étoit longue de ſeize coudées. Depuis elle a été accourcie de deux pour la rendre plus commode, & après ce retranchement il reſte, depuis l'endroit où le ſoldat la tient juſqu'au bout qui paſſe derriére lui & qui ſert comme de contrepoids à l'autre bout, quatre coudées; & par conſéquent ſi la ſariſſe eſt pouſſée des deux mains contre l'ennemi, elle s'étend dix coudées devant le ſoldat qui la pouſſe. Ainſi quand la phalange eſt dans ſon état propre, & que le ſoldat qui eſt à côté ou par derriére joint ſon voiſin autant qu'il le doit, les ſariſſes du ſecond, troiſiéme & quatriéme rang s'avancent au-delà du premier plus que celles du cinquiéme, qui n'ont au-delà de ce premier rang que deux coudées. Ce preſſement de la phalange eſt décrit dans Homére en ces termes: *Les boucliers joignent les boucliers, les caſques touchent les caſques, le ſoldat appuie le ſoldat, & l'on voit floter au deſſus des caſques les brillantes pennaches dont ils ſont*

ſont ornés, tant les ſoldats ſe ſont ſerrés les uns contre les autres. Cette peinture eſt auſſi belle qu'élégante; & de là il s'enſuit qu'avant le premier rang il y en a cinq de ſariſſes, plus courtes les unes que les autres de deux coudées, à meſure qu'elles s'éloignent du premier rang au cinquiéme. Or comme la phalange eſt rangée ſur ſeize de profondeur, on peut aiſément ſe figurer quel eſt le choc, le poids & la force de cette ordonnance. Il eſt vrai cependant qu'au-delà du cinquiéme rang les ſariſſes ne ſont d'aucun uſage pour le combat. Auſſi ne les allonge-t-on pas en avant, mais on les appuie ſur les épaules du rang précédent la pointe en haut, afin que preſſées elles rompent l'impétuoſité des traits, qui paſſent au-delà des premiers rangs & pourroient tomber ſur ceux qui les ſuivent. Ces rangs poſtérieurs & reculés ont cependant leur utilité. Car en marchant à l'ennemi ils pouſſent & preſſent ceux qui les précédent, & ôtent à ceux qui ſont devant eux tout moien de retourner en arriére. On a vû la diſpoſition tant du corps entier que des parties de la phalange. Voions maintenant ce qui eſt propre de l'armure & de l'ordonnance des Romains, pour en faire la comparaiſon avec celle des Macédoniens.

Le ſoldat Romain n'occupe non plus que trois piés de terrain : mais comme pour ſe couvrir de leurs boucliers & frapper d'eſtoc & de taille, ils ſont dans la néceſſité de ſe donner quelque mouvement, il faut qu'entre chaque légionnaire, ſoit à côté ou par derriére, il reſte au moins trois piés d'intervalle, ſi l'on veut qu'ils ſe remuent commodément. Chaque ſoldat Romain combattant contre une phalange a donc deux hommes & dix ſariſſes à forcer. Or quand on en vient aux mains, il ne les peut forcer ni en coupant, ni en rompant, & les rangs qui le ſuivent ne lui ſont pour cela d'aucun ſecours. La violence du choc lui ſeroit également inutile & ſon épée ne feroit nul effet. J'ai donc eu raiſon de dire que la phalange, tant qu'elle ſe conſerve dans ſon état propre & naturel, eſt invincible de front, & que nulle autre ordonnance n'en peut ſoutenir l'effort. D'où vient donc que les Romains ſont victorieux? Pourquoi la phalange eſt-elle vaincue? C'eſt que dans la guerre le tems & le lieu des combats ſe varient en une infinité de maniéres, & que la phalange n'eſt propre que dans un tems & d'une ſeule façon. Quand il s'agit d'une action déciſive, ſi l'ennemi eſt forcé d'avoir affaire à la phalange dans un tems & dans un terrain qui lui ſoient convenables, nous l'avons déja dit, il y a toute ſorte d'apparence que tout l'avantage ſera du côté de la phalange. Mais ſi l'on peut éviter l'un & l'autre, comme il eſt aiſé de le faire, qu'y a-t-il de ſi redoutable dans cette ordonnance? Que pour tirer parti d'une phalange, il ſoit néceſſaire de lui trouver un terrain plat, découvert, uni, ſans foſſés, ſans fondriéres, ſans gorges, ſans éminences, ſans riviéres; c'eſt une choſe avouée de tout

tout le monde. D'un autre côté l'on ne diſconvient pas qu'il eſt impoſſible ou du moins très-rare de rencontrer un terrain de vingt ſtades ou plus, qui n'offre quelqu'un de ces obſtacles. Quel uſage ferez-vous de votre phalange, ſi votre ennemi, au lieu de venir à vous dans cet heureux terrain, ſe répand dans le païs, ravage les villes & fait le dégât dans les terres de vos alliés? Ce corps reſtant dans le poſte qui lui eſt avantageux, non ſeulement ne ſera d'aucun ſecours à vos amis, il ne pourra ſe conſerver lui-même. L'ennemi maître de la campagne, ſans trouver perſonne qui lui réſiſte, lui enlevera ſes convois de quelque endroit qu'ils lui viennent. S'il quitte ſon poſte, pour entreprendre quelque choſe, ſes forces lui manquent, & il devient le jouet de ſes ennemis. Accordons encore qu'on ira l'attaquer ſur ſon terrain: mais ſi l'ennemi ne préſente pas à la phalange toute ſon armée en même tems, & qu'au moment du combat il l'évite en ſe retirant, qu'arrivera-t-il de votre ordonnance?

Il eſt facile d'en juger par la manœuvre que font aujourd'hui les Romains. Car nous ne nous fondons pas ici ſur de ſimples raiſonnemens, mais ſur des faits qui ſont encore tout récens. Les Romains n'emploient pas toutes leurs troupes pour faire un front égal à celui de la phalange, mais ils en mettent une partie en réſerve & n'oppoſent que l'autre aux ennemis. Alors ſoit que la phalange rompe la ligne qu'elle a en tête, ou qu'elle ſoit elle-même enfoncée, elle ſort de la diſpoſition qui lui eſt propre. Qu'elle pourſuive des fuiards, ou qu'elle fuie devant ceux qui la preſſent, elle perd toute ſa force. Car dans l'un & l'autre cas, il ſe fait des intervalles que la réſerve ſaiſit, pour attaquer non de front, mais en flanc & par les derriéres. En général, puiſqu'il eſt facile d'éviter le tems & toutes les autres circonſtances qui donnent l'avantage à la phalange, & qu'il ne lui eſt pas poſſible d'éviter toutes celles qui lui ſont contraires, n'en eſt-ce pas aſſez pour nous faire concevoir combien cette ordonnance eſt au-deſſous de celle des Romains?

Ajoutons que ceux qui ſe rangent en phalange ſe trouvent dans le cas de marcher par toutes ſortes d'endroits, de camper, de s'emparer des poſtes avantageux, d'aſſiéger, d'être aſſiégés, de tomber ſur la marche des ennemis lorſqu'ils ne s'y attendoient pas. Car tous ces accidens ſont partie d'une guerre, ſouvent la victoire en dépend, quelquefois du moins ils y contribuent beaucoup. Or dans toutes ces occaſions il eſt difficile d'emploier la phalange, ou l'on l'emploieroit inutilement, parce qu'elle ne peut alors combattre ni par cohortes ni d'homme à homme: au lieu que l'ordonnance Romaine, dans ces rencontres mêmes, ne ſouffre aucun embarras. Tout lieu, tout tems lui convient, l'ennemi ne la ſurprend jamais, de quelque part qu'il ſe préſente. Le ſoldat Romain eſt toujours prêt à combattre, ſoit avec l'armée entiére,

re, soit avec quelqu'une de ses parties, soit par compagnies, soit d'homme à homme. Avec un ordre de bataille dont toutes les parties agissent avec tant de facilité, doit-on être surpris que les Romains, pour l'ordinaire, viennent plus aisément à bout de leurs entreprises, que ceux qui combattent dans un autre? Au reste je me suis cru obligé de traiter au long cette matiére; parce qu'aujourd'hui la plûpart des Grecs s'imaginent que c'est une espéce de prodige que les Macédoniens aient été défaits, & que d'autres sont encore à sçavoir comment & pourquoi l'ordonnance Romaine est supérieure à la phalange.

Pour reprendre la suite du combat, Philippe y aiant été vaincu malgré tous ses efforts, rallia le plus grand nombre qu'il put de ceux qui en avoient échappé, & prit la route de Tempé pour aller de là dans la Macédoine. Dès le premier gîte, attentif jusques dans le plus grand revers à ce que le devoir demandoit de lui, il envoia un de ses gardes à Larisse avec ordre d'y brûler tous les papiers qui le regardoient: attention vraiment digne d'un Roi. Car il sçavoit que si les Romains avoient pû mettre la main sur ces papiers, ils y auroient trouvé mille prétextes de l'inquiéter lui & ses amis. Il n'est pas le seul à qui il soit arrivé d'oublier dans la prospérité, qu'on est homme, & dans les plus grandes disgraces de ne point être ébranlé & de ne perdre jamais de vûë ses devoirs. Mais Philippe s'est fait remarquer plus que personne dans ces deux états, comme nous ferons voir dans la suite. Car comme après l'avoir représenté plein d'ardeur & de vivacité pour les belles actions au commencement de son régne, nous avons montré quand, comment & pourquoi il s'étoit fait du changement dans ces belles actions; nous ne manquerons pas non plus de raconter comment il s'est reconnu, & avec quelle prudence, profitant pour son instruction des malheurs qu'il s'étoit attirés, il s'est conduit dans toutes les affaires qui lui sont arrivées depuis. Pour Flaminius, aiant mis ordre aux prisonniers & au butin, il se retira à Larisse.

CHAPITRE IV.

On est trompé, quelque fin que l'on soit, quand on croit facilement.

Quoique souvent trompés par les mêmes artifices & par les mêmes personnes, nous n'en devenons pas cependant plus circonspects & plus précautionnés. Il est telle finesse que nous avons vû plusieurs fois emploier, sans qu'il nous vienne en pensée de nous en défier. Que certaines gens y soient pris, cela n'est pas fort éton-

nant: mais que ceux-là mêmes s'y laissent surprendre, qui sont, si j'ose m'exprimer ainsi, la source de ces frauduleuses subtilités, cela est à peine concevable. C'est qu'on n'a point assez présent à l'esprit cette maxime d'un de nos Poëtes,

A la sévérité joignez la défiance
Ce sont les nerfs de la prudence.

CHAPITRE V.

Conférence, à Lysimachie, entre le Roi Antiochus & les Ambassadeurs Romains.

PUblius Lentulus & Lucius Terentius avec Publius Villius de Tasse, accompagnés de dix autres, étant venus de Bargyle, & aiant fait sçavoir à Antiochus leur arrivée, en peu de jours ils se rassemblérent tous à Lysimachie, où Hégésianax & Lysias envoiés à Flaminius se rencontrérent en même tems. Dans les entretiens particuliers qu'eut le Roi avec les Ambassadeurs, tout se passa en civilités qui paroissoient sincéres. Mais quand tout le monde assemblé il fut question d'affaires, les choses changérent de face. Lucius Cornelius demanda qu'Antiochus cédât à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avoit usurpées sur ce Prince, & qu'il se retirât de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe, prenant les Dieux & les hommes à témoins de la justice de ses demandes. Car quoi de plus ridicule, disoit-il, que de voir Antiochus se rendre maître des fruits & des récompenses d'une guerre que les Romains avoient euë avec Philippe. Il l'exhortoit de plus de ne plus toucher aux villes qui jouissoient de leur liberté. Il ajoutoit qu'il étoit fort surpris qu'Antiochus fût passé en Europe avec deux armées si nombreuses de terre & de mer; qu'à penser juste sur cette expédition on n'en pouvoit imaginer un autre motif que celui d'attaquer les Romains.

Le Roi répondit à ce discours, qu'il ne concevoit pas comment on lui faisoit une querelle sur les villes de l'Asie qu'il possédoit, qu'il convenoit moins aux Romains qu'à personne de le chicaner là-dessus: qu'il les prioit de ne se pas plus mêler des affaires de l'Asie qu'il se mêloit lui-même de celles d'Europe; qu'il étoit passé en Europe pour reconquérir la Chersonése & les villes de la Thrace; que personne n'avoit plus droit que lui de régner sur ces païs; qu'ils avoient été d'abord soumis à Lysimachus; que ce Prince dans une guerre avoit été vaincu par Séleucus, que son Roiaume par conséquent appartenoit par le

le droit de la guerre au victorieux; que dans la suite des tems ses péres occupés d'autres affaires avoient laissé Ptolémée & Philippe s'approprier successivement ces conquêtes; que lui maintenant ne les aquéroit pas en abusant du mauvais état où se trouvoit Philippe, mais se les revendiquoit en se servant des moiens que les conjonctures présentes lui offroient; qu'en rétablissant les Lysimachiens dans leur ville, dont ils avoient été indignement chassés par les Thraces, & en peuplant cette colonie, il ne faisoit nulle injustice aux Romains; qu'en cela il n'avoit point eu en vûë de prendre les armes contre eux, mais seulement de faire de cette place une capitale pour Séleucus son fils; que les villes de l'Asie, qui étoient gouvernées selon leurs loix, ne devoient pas tenir leur liberté des Romains, mais de sa pure libéralité: qu'à l'égard de Ptolémée & des démêlés qu'ils avoient ensemble, il en passeroit par tout ce qu'il plairoit à ce Prince; & que son dessein étoit non seulement de lier amitié avec lui, mais encore d'entrer dans son alliance.

Lucius aiant été d'avis qu'il falloit appeller les Lampsacéniens & les Smyrnéens & demander leur sentiment, on les appella. Parmenion & Pythodore entrérent de la part des premiers, & Cœranus de la part des autres. Comme ils parloient avec beaucoup de liberté, le Roi chagrin de paroître, devant les Romains, rendre compte de ses actions à des gens qui lui disputoient quelque chose, interrompit Parmenion en disant que ce n'étoient pas les Romains, mais les Rhodiens qu'il vouloit qui fussent les juges de leurs différens. Là-dessus l'assemblée se sépara sans que l'on fût convenu de rien.



CHA-

CHAPITRE VI.

Mort de Scopas.

ON voit peu de perſonnes qui ne ſouhaitent ſe diſtinguer par des actions de courage, mais il en eſt peu qui aient la hardieſſe de les entreprendre. Scopas, pour échapper à ſa diſgrace par un coup de vigueur, a eu plus de ſecours que Cléoméne, qui ſurpris & prévenu n'avoit pour toute reſſource que ſes propres domeſtiques & ſes amis. Cependant celui-ci ſe défendit juſqu'à la derniére extrémité, & aima mieux mourir glorieuſement que de vivre deshonoré. Scopas au contraire, quoiqu'il eût un nombreux corps de troupes en ſa diſpoſition, & que, ſous un Roi enfant, l'occaſion ne lui manqua point, ſe laiſſa prévenir à force de différer & de délibérer. Sur l'avis qu'Ariſtoméne avoit reçu qu'il avoit aſſemblé chez lui ſes amis & qu'il les conſultoit ſur le parti qu'il auroit à prendre, il envoia quelques gardes pour l'avertir de la part du Roi qu'on l'attendoit dans le Conſeil. A ce ſeul mot Scopas fut ſi déconcerté, qu'il n'oſa ni rien exécuter de ce qu'il méditoit, ni obéïr à ſon Prince. C'étoit être inſenſé au dernier point. Ariſtoméne averti de ſa ſottiſe, fait environner la maiſon de ſoldats & d'éléphans, & envoie Ptolémée fils d'Euméne avec quelques ſoldats pour lui réïtérer les ordres du Roi, & en cas de refus de l'amener par force au Conſeil. Ptolémée entre & dit à Scopas que le Roi le demandoit. Celui-ci ne fait pas attention à ce qu'on lui dit, il attache ſes regards ſur Ptolémée, comme lui faiſant des menaces & admirant ſa hardieſſe. Ptolémée s'approche & le ſaiſit par le manteau. Scopas crie au ſecours. Mais les ſoldats étant entrés, & quelqu'un aiant dit que la maiſon étoit environnée, il céda à ſa mauvaiſe fortune, & ſuivit avec ſes amis ceux qui le conduiſoient au Conſeil. Là le Roi commença l'accuſation en peu de mots, Polycrate arrivé depuis peu de Cypre la continua, & après lui Ariſtoméne. Nous avons déja rapporté tous les chefs de cette accuſation. Il n'y fut alors rien ajouté que les aſſemblées d'amis qu'il faiſoit dans ſa maiſon, & le refus qu'il venoit de faire d'obéïr aux ordres du Roi. Il fut ſur le champ condamné non ſeulement par le Conſeil, mais encore par ceux des Ambaſſadeurs qui y aſſiſtoient. Car Ariſtoméne, qui devoit l'accuſer, avoit eu ſoin d'y mener pluſieurs des plus illuſtres Grecs, & les Ambaſſadeurs qui de la part des Etoliens étoient venus pour négocier une paix. Dorymaque fils de Micoſtrate étoit de ce nombre.

Quand les accuſateurs eurent ceſſé de parler, Scopas tâcha d'alléguer quelque choſe pour ſa défenſe; mais les faits dont il avoit été chargé étoient en ſi grand nombre qu'on ne daigna pas l'écouter. On le jetta dans une priſon avec ſes amis. La nuit venuë, Ariſtoméne fit mourir par le poiſon Scopas, ſes parens & tous ſes amis. Dicearque fut fouetté de verges, & finit ſa vie dans les tourmens, punition digne de ſes crimes & que toute la Gréce demandoit. Ce Dicearque étoit cet homme que Philippe, voulant contre la foi des Traités opprimer les Iſles Cyclades, fit Amiral de toute la flote & chef de toute l'entrepriſe. Envoié pour une expédition auſſi évidemment impie que celle-là, il ne ſe contenta pas de commettre un ſi grand crime, il porta l'inſolence juſqu'à vouloir effraier les Dieux & les hommes. Arrivé dans le port, il érigea deux autels, dont il conſacra l'un à l'Impiété & l'autre à l'Injuſtice, fit des ſacrifices ſur l'un & ſur l'autre, & adora ces deux monſtres comme ſi ç'eût été des Divinités. Auſſi les Dieux & les hommes lui firent-ils porter la peine qu'il méritoit. Car il étoit juſte qu'un homme, qui pendant ſa vie s'étoit fait une régle de violer toutes les loix de la nature, ne finît pas ſa vie par une mort naturelle. Parmi les autres Etoliens ceux qui voulurent retourner dans leur patrie, le Roi les y renvoia & leur permit d'emporter avec eux tout ce qu'ils avoient.

Pour revenir à Scopas, de ſon vivant on ne s'entretenoit d'autre choſe que de ſon inſatiable avidité pour les richeſſes, & en effet il n'y avoit perſonne qu'il ne ſurpaſſât de ce côté-là: mais on en parla bien davantage après ſa mort quand on ſçut la quantité d'or & de meubles précieux qui s'étoit trouvée dans ſa maiſon. Il ſe faiſoit aider dans ſon brigandage par des gens qu'il connoiſſoit livrés à toutes ſortes de débauches, & avec leur ſecours il n'étoit dans le Roiaume ni muraille ni barriére qu'il ne forçât pour s'enrichir.

Quand les affaires des Etoliens furent réglées, les Courtiſans ſe diſpoſérent à célébrer la fête des Anacleteries pour le Roi. Ce Prince n'avoit cependant pas encore atteint l'âge où cette fête a coûtume de ſe faire. Mais l'on crut que lorſqu'il auroit été proclamé Roi, le gouvernement prendroit une meilleure forme, & que de là enſuite les affaires iroient toujours de mieux en mieux. Il ſe fit pour cela de grands préparatifs, & la fête ſe célébra avec une pompe & une magnificence digne d'un ſi beau Roiaume. Polycrates paſſa dans le tems pour avoir été dans cette occaſion d'un grand ſecours aux Courtiſans. Ce Polycrates, quoique jeune du tems que le pére du Roi vivoit, s'étoit fait une ſi belle réputation par ſa probité & par ſes actions, que dans la Cour il n'avoit pas ſon égal. Il avoit le même crédit ſous le fils. Il ſe l'étoit aquis par la fidélité avec laquelle il avoit gouverné l'Iſle de Cypre. Envoié dans des tems dé-

licats & difficiles pour la régir & en recevoir tous les revenus, non ſeulement il la garda au Roi mineur, mais il y amaſſa des richeſſes conſidérables qu'il apporta au Prince, après avoir laiſſé le gouvernement de l'Iſle à Ptolémée de Mégalopolis. Il fut reçu à la Cour avec de grands applaudiſſemens, & ſe rendit fort puiſſant dans la ſuite. Mais plus avancé en âge il s'abandonna aux plus affreux déſordres. Ptolémée fils d'Agéſandre deshonora ſa vielleſſe de la même maniére, à en croire du moins la renommée. Quand l'occaſion s'en préſentera, nous ne manquerons pas de faire connoître les actions honteuſes que ces ſortes de gens, pendant qu'ils étoient en crédit & dans l'opulence, n'ont pas eu honte de commettre.



AM-

AMBASSADES

EXTRAITES

DE

POLYBE,

Par l'ordre de Constantin Porphyrogénéte.



AMBASSADES EXTRAITES DE POLYBE,

Par l'ordre de Constantin Porphyrogénéte.

I.

[H]iéronyme de Syracuse, partie par sa propre imprudence, partie par de mauvais conseils, rompt le Traité qu'Hiéron son aieul avoit fait avec les Romains, & fait alliance avec les Carthaginois.



APRE'S la conjuration qui s'étoit formée contre la vie d'Hieronyme Roi de Syracuse & la mort de Thrason, Zoïppe & Andranadore persuadérent à ce Prince de dépêcher sans délai des Ambassadeurs à Annibal. On jetta les yeux pour cela sur Polycréte de Cyréne & Philodéme d'Argos, & on les fit partir pour l'Italie [a]vec ordre de traiter d'alliance avec les Carthaginois. Le Roi en[v]oia en même tems ses fréres à Alexandrie. Annibal reçut gracieuse[m]ent les Ambassadeurs, leur vanta fort les avantages que le jeune Roi [ti]reroit de l'alliance qu'il projettoit, & les renvoia avec des Ambassa[d]eurs de sa part, qui étoient Annibal de Carthage, alors Comman[d]ant des galéres, Hippocrate & Epicyde son frére puîné, tous deux [S]yracusains. Ces deux fréres portoient les armes depuis longtems sous [A]nnibal; ils étoient même établis à Carthage, parce que leur aieul [ay]ant été accusé d'avoir attenté sur la vie d'Agatharque, le plus jeune [de]s fils d'Agatocles, avoit été obligé de sortir de sa patrie. Ces deux [A]mbassades arrivent à Syracuse, & Annibal de Carthage fait part au

Roi des ordres que lui avoit donnés le Général des Carthaginois. Hiéronyme, qui étoit déja diſpoſé à ſe lier avec cette République, dit à Annibal qu'il falloit au plutôt qu'il partît pour Carthage, & promit d'y envoier avec lui des Ambaſſadeurs pour traiter de ſa part avec les Carthaginois.

On apprend à Lilybée les nouvelles de cette alliance. Le Préteur, qui y étoit de la part des Romains, députe auſſitôt au Roi de Syracuſe pour l'engager à renouveller les Traités que ſes ancêtres avoient faits avec Rome. Le Prince ne goûtoit point cette Ambaſſade. „ Je plains „ fort le ſort des Romains, répondit-il, il eſt fâcheux qu'un méchant „ peuple ſoit taillé en piéces en Italie par les Carthaginois". Les Ambaſſadeurs étonnés d'une réponſe ſi peu ſenſée, lui demandérent ſur la foi de qui il parloit de la ſorte : „ C'eſt, dit-il, ſur la foi des Cartha- „ ginois que vous voiez, convainquez-les de m'avoir accuſé faux. Les Ambaſſadeurs répliquérent que ce n'étoit pas la coûtume des Romains d'ajouter foi au rapport de leurs ennemis, qu'au reſte ils lui conſeilloient de ne pas enfraindre les anciens Traités, & que non ſeulement la juſtice, mais encore ſon propre intérêt demandoient de lui qu'il les obſervât fidélement. „ Je délibérerai là-deſſus, réprit le Roi, „ & je vous ferai ſavoir ma derniére réſolution. Mais dites-moi, je „ vous prie, pourquoi avant la mort de mon aieul vous êtes reve- „ nus à Syracuſe, après que vous en étiez partis avec cinquante vaiſ- „ ſeaux, & que vous étiez même arrivés au promontoire de Pachin. En effet les Romains, quelque tems avant cette Ambaſſade, aiant entendu dire qu'Hiéron étoit mort, étoient revenus à Syracuſe, dans la crainte que le peu de reſpect qu'on auroit pour un Roi enfant ne donnât lieu à quelques nouveautés, & informés enſuite qu'Hiéron vivoit, avoient repris la route de Lilybée. Les Ambaſſadeurs avouérent le fait, & dirent qu'en revenant à Syracuſe ils n'avoient eu d'autre deſſein que de ſecourir ſa jeuneſſe & de lui conſerver ſon Roiaume. „ Et „ bien, repliqua le Roi, ſouffrez donc, Romains, que pour me con- „ ſerver le Roiaume, je change de route & que je me rejette du côté „ des Carthaginois". A ces mots, les Ambaſſadeurs ne doutant plus qu'il n'eût pris ſon parti, prirent congé ſans rien répondre, retournérent à Lilybée, & apprirent au Préteur tout ce qu'ils avoient entendu. Depuis ce tems-là les Romains épiérent les démarches de ce Prince, & s'en défiérent comme d'un ennemi déclaré.

Hiéronyme aiant choiſi pour ſes Ambaſſadeurs auprès des Carthaginois Agatharque, Onégiſéne & Hippoſthéne, il les fit partir avec Annibal de Carthage, & leur ordonna de faire un Traité avec la République, qui portoit : „ Que les Carthaginois lui fourniroient des trou- „ pes de terre & de mer, & qu'après avoir, avec leur ſecours, chaſ- „ ſé les Romains de la Sicile, il partageroit avec eux l'Iſle de telle „ ſor-

„ ſorte, que l'Himére, qui la traverſe preſque par le milieu, ſerviroit „ de bornes entre les provinces des Carthaginois & les ſiennes. Les Ambaſſadeurs propoſérent ces conditions, auſquelles les Carthaginois conſentirent volontiers, & le Traité fut conclu.

Hippocrate faiſoit aſſidument ſa cour à ce jeune Prince, & lui repaiſſoit l'eſprit de menſonges & de flatteries. Il lui racontoit de quelle maniére Annibal étoit paſſé en Italie, les batailles & les combats qu'il y avoit livrés. Il lui faiſoit entendre qu'il n'appartenoit plus à perſonne qu'à lui de régner ſur toute la Sicile, premiérement parce qu'il étoit fils de Néreis fille de Pyrrhus, que les Siciliens, par choix & par inclination, avoient mis à leur tête & nommé leur Roi; en ſecond lieu, parce qu'Hiéron ſon aieul y avoit régné ſeul. Il ſçut enfin charmer tellement ce jeune Roi, que nul autre que lui n'en étoit écouté. Le caractére du Prince naturellement léger & inconſtant avoit beaucoup de part à ce défaut, mais on le doit ſurtout imputer à ce flatteur, qui nourriſſoit ſa vanité des eſpérances les plus ambitieuſes. Agatharque négocioit encore à Carthage le Traité, lorſqu'Hiéronyme envoia de nouveaux Ambaſſadeurs pour y dire qu'il prétendoit régner ſeul ſur toute la Sicile, qu'il lui paroiſſoit juſte que les Carthaginois lui aidaſſent à rentrer dans tous les droits qu'il avoit ſur cette Iſle; mais qu'en récompenſe il promettoit aux Carthaginois de les aider dans l'exécution des projets qu'ils avoient formés ſur l'Italie. On ſentit bien à Carthage qu'il n'y avoit nul fond à faire ſur ce Prince; mais parce que, pour pluſieurs raiſons, il étoit important à la République d'avoir la Sicile de ſon côté, on lui accorda tout ce qu'il voulut; & comme il y avoit déja des vaiſſeaux équippés & des troupes levées, on ne s'occupa plus que du ſoin de tranſporter au plutôt une armée dans la Sicile.

Sur cette nouvelle, les Romains députérent de nouveau au Roi de Sicile pour l'avertir de ne ſe pas départir des Traités que ſes péres avoient faits avec la République Romaine. Le Roi aſſembla ſon Conſeil. Les naturels du païs craignant les fougues du Prince, ſe diſpenſérent de dire le leur. Mais Ariſtomaque de Corinthe, Damippe de Lacédémone & Autone Theſſalien opinérent qu'il falloit reſter dans l'alliance des Romains. Il n'y eut qu'Andranadore qui dit que l'occaſion étoit trop belle pour la laiſſer échapper, & que c'étoit dans cette conjoncture ſeule qu'il pouvoit établir ſa domination dans la Sicile. On conſulta enſuite Hippocrate, qui répondit ſimplement qu'il étoit de l'avis d'Andranadore. Là finit ce Conſeil, & ainſi fut priſe la réſolution de déclarer la guerre aux Romains. Le Roi ne voulut cependant pas rompre les Traités ſans donner de ſon changement au moins des prétextes apparens : mais il en allégua de tels, que les Romains, loin de s'en contenter, devoient en être vivement offenſés. Il dit qu'il tiendroit ces Traités, pourvû qu'on lui ren-

rendît premiérement l'or qu'on avoit reçu d'Hiéron son aieul; secondement le bled & tous les autres présens qu'Hiéron leur avoit donnés depuis le commencement de l'alliance ; & que l'on reconnût que toutes les terres & les villes, qui sont en-deçà de l'Himére, appartiennent aux Syracusains. On congédia là-dessus les Ambassadeurs Romains, & l'assemblée se sépara. Hiéronyme ensuite fit ses préparatifs de guerre, leva des troupes, & fit provision de toutes les autres munitions nécessaires.

II.

Ambassade des Romains à Ptolémée pour en avoir des grains.

DAns la disette de grains où se voioient les Romains, les armées aiant ravagé tout ce qu'il y en avoit dans l'Italie jusqu'aux portes de Rome, ils eurent recours à Ptolémée & lui envoiérent des Ambassadeurs pour le prier de leur en fournir. Car il n'y avoit pas de secours à espérer même des provinces hors de l'Italie. Tout l'univers, à l'exception de l'Egypte, étoit en armes & couvert de soldats. La famine cependant étoit si extréme à Rome, que le médimne de Sicile valloit quinze dragmes. Malgré une conjoncture si fâcheuse, on n'y laissa pas que de continuer toujours la guerre avec la même chaleur.

III.

Attalus, après une bataille navale donnée à Philippe, vient à Athénes & persuade aux Athéniens de se liguer avec lui contre ce Prince. Honneurs qu'il reçoit dans cette ville.

LEs Athéniens dépêchérent au Roi Attalus des Ambassadeurs, tant pour le remercier de ce qu'il avoit fait en leur faveur, que pour le prier de venir à Athénes, & délibérer avec eux sur le parti que l'on prendroit dans les circonstances présentes. Quelques jours après, ce Prince, sur la nouvelle qu'il avoit apprise que des Ambassadeurs Romains étoient abordés au Pirée, crut qu'il étoit nécessaire qu'il s'abouchât avec eux & partit sans délai pour se rendre à Athénes. Au bruit de son arrivée les Athéniens réglérent comment on iroit au-devant de lui, & avec quelle pompe & quel appareil on le recevroit. Entré dans

le Pirée il passa tout le premier jour avec les Ambassadeurs Romains, & fut très-content de les entendre parler de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui, & de la disposition où il les vit de faire la guerre à Philippe. Le lendemain avec les Ambassadeurs Romains & les Magistrats il monta dans la ville suivi d'un cortége très-nombreux. Car non seulement les Magistrats & les Prêtres, mais encore tous les citoiens avec leurs femmes & leurs enfans, lui étoient venus au-devant. Dès que cette multitude l'eut joint, on ne peut exprimer les marques de bienveillance & d'amitié qu'elle donna aux Romains, & plus encore à Attalus. Il entra dans le Dipyle aiant à sa droite les Prêtres & les Prêtresses à sa gauche, ensuite tous les Temples lui furent ouverts, à tous les autels on avoit disposé des victimes, & l'on demandoit qu'il les immolât. Enfin les honneurs qu'on lui décerna furent tels, que personne de ceux qui auparavant leur avoient été utiles, n'en avoit reçu de pareils. Car outre tous ceux dont nous venons de parler, ils donnérent son nom à une de leurs Tribus, & le comptérent parmi ceux de leurs premiers auteurs dont les Tribus portent le nom. On convoqua ensuite une assemblée, où il fut appellé. Il s'excusa d'y aller, sur ce qu'il n'étoit pas de la bienséance qu'il entrât dans cette assemblée & qu'il fît en face le détail des services qu'il avoit rendus. On le pria donc de donner par écrit ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît dans les conjonctûres présentes. Il y consentit, & écrivit une lettre que les Magistrats portérent au peuple. Cette lettre rouloit sur trois chefs. On y voioit d'abord un détail des bienfaits que les Athéniens avoient reçus du Roi; ensuite le récit de ce qu'il avoit fait contre Philippe, & en dernier lieu il exhortoit les Athéniens de déclarer la guerre à ce Prince, & de faire serment d'entrer dans toute la haine dont les Rhodiens, les Romains & lui étoient animés contre cet ennemi. Il finissoit en les avertissant que, si laissant échapper cette occasion, ils se joignoient à quelque Traité de paix fait par d'autres, ils agiroient contre les vrais intérêts de leur patrie. Après la lecture de cette lettre, la multitude gagnée par les raisons qu'elle venoit d'entendre, & plus encore par l'amitié qu'elle avoit pour Attalus, étoit déja toute disposée à faire son Decret pour la guerre, lorsque les Rhodiens entrérent dans l'assemblée. Ils parlérent longtems sur le même sujet, & quand ils eurent fini, les Athéniens statuérent que l'on prendroit les armes contre Philippe. On décerna aussi de grands honneurs aux Rhodiens. On accorda à ce peuple la couronne dont on récompense la vertu. On lui fit part des mêmes droits dont jouissoient les citoiens d'Athénes, & cela pour reconnoître le plaisir que les Rhodiens avoient fait aux Athéniens, en leur rendant les vaisseaux & les soldats qu'ils avoient pris prisonniers. Après quoi les Ambassadeurs Rhodiens,

diens montérent ſur leurs vaiſſeaux & voguérent vers Chio pour paſſer de là dans les autres Iſles.

IV.

Ordres que les Romains envoiérent à Philippe en faveur des Grecs & d'Attalus.

PEndant que les Ambaſſadeurs Romains étoient à Athénes, Nicanor un des Généraux de Philippe faiſoit le dégât dans l'Attique, & avoit pénétré juſqu'à l'Académie. Les Romains, après lui avoir auparavant dépêché des hérauts, furent le trouver eux-mêmes, & lui dirent d'avertir le Roi ſon Maître que les Romains l'exhortoient de ne faire tort à aucun des Grecs, & de rendre compte devant des juges équitables de la conduite injuſte qu'il avoit tenuë à l'égard d'Attalus: qu'en agiſſant de la ſorte il auroit les Romains pour amis, & pour ennemis s'il ne ſuivoit pas leur conſeil. Après avoir reçu ces ordres, Nicanor ſe retira. Les Ambaſſadeurs tinrent ſur Philippe les mêmes diſcours aux Epirotes ſur la côte de Phénicie, dans l'Athamanie à Amynandre, aux Etoliens à Naupacte, aux Achéens à Egium, & ils s'en allérent vers Ptolémée & Antiochus, pour pacifier les différens que ces deux Princes avoient enſemble.

V.

Ambaſſades des Achéens & des Romains aux Rhodiens.

APrès la priſe d'Abyde, il vint de la part des Achéens des Ambaſſadeurs à Rhodes, pour y exhorter le peuple à faire la paix avec Philippe. Il en arriva en même tems d'autres de Rome pour l'en détourner. Le peuple, aiant entendu les derniers, jugea qu'il falloit ſe tenir attaché aux Romains & rechercher leur amitié.

VI.

Les Romains & les Etoliens commencent à se brouiller ensemble après la bataille de Cynoscéphales. Conference entre Flaminius & tous les alliés pour délibérer si l'on feroit la paix avec Philippe. Autre conférence entre les alliés & Philippe, où la paix fut conclue. Indignation des Etoliens à ce sujet.

L'Avidité avec laquelle les Etoliens se jettoient sur le butin étoit insupportable à Flaminius, qui d'ailleurs ne vouloit pas que, Philippe chassé du trône, les Etoliens commandassent aux Grecs Il ne pouvoit sans impatience les voir se louer sans cesse, s'attribuer tout l'honneur de la victoire & remplir toute la Gréce du bruit de leurs exploits. C'est pour cela que dans les entretiens qu'il avoit avec eux il les traitoit avec hauteur, ne leur communiquoit rien des affaires publiques, & régloit tout par soi-même & par ses amis. Les Romains & les Etoliens étoient ainsi indisposés les uns contre les autres, lorsqu'à quelques jours de là vinrent de la part de Philippe trois Ambassadeurs, sçavoir Démosthéne, Cycliadas & Limnée. Après une assez longue conversation qu'il eut avec eux en présence des Tribuns, il se fit une tréve de quinze jours, pendant laquelle il prit dessein d'aller trouver Philippe & de s'entretenir avec lui sur les affaires présentes. La douceur & les égards que Flaminius eut pour le Roi de Macédoine dans cette occasion augmentérent extrémement les soupçons qu'on avoit déja formés contre ce Général. Car la contagion des présens gâtoit toute la Gréce: on y avoit pour maxime que personne ne faisoit rien pour rien; & comme cette maxime étoit surtout en crédit chez les Etoliens, ils ne pouvoient se persuader que Flaminius fût devenu ami de Philippe, sans que ce Prince eût par des présens acheté son amitié. Ne sçachant quelle étoit à cet égard la coûtume des Romains, ils en jugeoient par eux-mêmes, & prétendoient que le Roi de Macédoine, pour se tirer de l'embarras où il se trouvoit, avoit offert quelque grosse somme d'argent, & que Flaminius s'en étoit laissé éblouir. Ce Général étant convenu avec Philippe qu'à certain jour ils se joindroient à l'entrée de Tempé, il écrivit aussitôt aux alliés pour leur apprendre le jour & le lieu de la conférence, & quelques jours après il partit pour s'y rendre.

Les alliés réunis & le Conseil assemblé, il ordonna que chacun dit à quelles conditions il falloit faire la paix avec Philippe. Amynandre Roi des Athamaniens dit son sentiment en peu de mots. Il se con-

tenta de demander que l'on fît attention à ce qui le regardoit, qu'il étoit à craindre qu'après que les Romains seroient sortis de la Gréce, Philippe n'épanchât sur lui toute sa colére, & que les Macédoniens avoient d'autant plus de facilité à envahir son Roiaume, qu'il étoit foible & voisin de la Macédoine.

Alexandre Etolien prit ensuite la parole, & dit que l'on ne pouvoit que louer Flaminius d'avoir convoqué les alliés & de prendre leurs avis sur la paix: mais que s'il pensoit qu'en faisant la paix avec Philippe il procureroit ou la paix aux Romains, ou aux Grecs une liberté durable, il se mécomptoit étrangement, & que jamais il ne parviendroit ni à l'un ni à l'autre: mais que s'il vouloit ne pas laisser les projets de sa patrie imparfaits & tenir les promesses que lui-même avoit faites aux Grecs, il n'y avoit qu'une maniére de finir la guerre avec les Macédoniens, qui étoit d'expulser Philippe de son Roiaume; que la chose étoit maintenant très-aisée, pourvû qu'il profitât de l'occasion qui se présentoit. Il appuia son avis de plusieurs autres raisons, & s'assit.

Flaminius parla ensuite, & apostrofant Alexandre: „ Vous ne con„ noissez rien, lui dit-il, aux vûës des Romains, ni à mes desseins, „ ni aux intérêts des Grecs. Ce n'est pas l'usage des Romains, quand „ ils ont fait la guerre à une Puissance, de la détruire entiérement. „ Annibal & les Carthaginois sont, de ce que j'avance, une preu„ ve convaincante. Quoique les Romains, après avoir été réduits „ par ce peuple aux derniéres extrémités, se soient mis ensuite en „ état de se venger comme il leur plairoit, l'on ne voit cependant pas „ qu'ils aient exercé contre lui la moindre inhumanité. Mon dessein „ n'a jamais été non plus de faire à Philippe une guerre irréconcilia„ ble. J'ai été au contraire toujours disposé à lui accorder la paix, „ dès qu'il se soumettroit aux conditions qui lui seroient imposées. „ D'où vient donc, Etoliens, que vous trouvant dans un Conseil qui „ n'a été assemblé que pour mettre fin à la guerre, vous témoignez tant „ d'éloignement pour la paix? Est-ce parce que nous sommes victorieux? „ Mais ce motif ne seroit pas raisonnable. Dans le combat un homme „ de courage doit tomber sur l'ennemi avec force & avec vigueur, & „ s'il est vaincu marquer dans sa défaite de la constance & de la gran„ deur d'ame: mais le devoir du vainqueur est de faire paroître de la „ modération, de la douceur & de l'humanité. Enfin pour venir aux „ intérêts des Grecs, il est de conséquence pour eux que le Roiaume „ de Macédoine soit moins puissant qu'autrefois, mais il leur importe „ également qu'il ne soit pas tout-à-fait détruit; c'est pour eux une bar„ riére contre les Thraces & les Gaulois, sans laquelle, comme ils ont „ déja fait souvent, ils ne manqueroient pas de fondre sur la Gré„ ce. Flaminius conclut en disant que son avis & celui du Conseil

„ étoit,

étoit, si Philippe promettoit d'observet fidélement tout ce qui lui avoit été auparavant ordonné par les alliés, de lui accorder la paix, après qu'on auroit sur cela consulté le Sénat, & que les Etoliens pouvoient là-dessus prendre telle résolution qu'ils jugeroient à propos.

Phéneas Etolien s'étant ensuite avisé de dire que l'on s'étoit en vain donné jusqu'à présent tant de mouvemens contre le Roi de Macédoine, & que délivré du péril présent il ne tarderoit pas à former d'autres projets & à donner occasion à une nouvelle guerre : Flaminius, du haut de son siége & d'un ton de colére, „ Cessez, lui dit-il, Phé„ néas, de nous fatiguer les oreilles de vos impertinences, je cimen„ terai la paix de telle sorte, que quand Philippe le voudroit, il ne „ pourra rien entreprendre contre les Grecs". Ici le Conseil se sépara. Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence, & trois jours après le Conseil s'étant rassemblé, il y entra, & parla avec tant de sagesse & de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptoit & exécuteroit tout ce que les Romains & les alliés lui ordonnoient, & que pour le reste il s'en remettoit entiérement à la discrétion du Sénat. A ces mots il se fit un grand silence dans le Conseil. Il n'y eut que l'Etolien Phéneas qui demanda au Roi, pourquoi donc il ne leur rendoit pas Larisse, Pharsale, Thébes & Echine? „ Prenez-les, „ répondit Philippe, j'y consens. Non pas toutes, reprit le Consul, „ mais Thébes seulement. Car étant allé à Thébes à la tête de mes „ troupes, j'en ai exhorté les habitans de se rendre aux Romains, & „ comme ils ont refusé de le faire, le droit de la guerre m'en rend le „ maître, & c'est à moi d'en disposer à mon gré". Phénéas indigné de cette réponse, dit que les villes qui avant la guerre étoient de leur dépendance & vivoient sous leurs loix, devoient leur revenir par deux raisons; la premiére, parce qu'ils avoient pris les armes avec les Romains, & la seconde, parce que tel étoit le Traité d'alliance fait d'abord entre les Romains & les Etoliens : que dans le partage des choses prises pendant la guerre, les meubles seroient pour les premiers & les villes pour les derniers. Le Consul lui répondit qu'il étoit dans l'erreur sur l'un & sur l'autre point; que le Traité d'alliance n'avoit plus lieu, depuis que les Etoliens, abandonnant les Romains, avoient fait leur paix avec Philippe; que si cependant il vouloit que le Traité subsistât, il n'y étoit pas marqué que les Etoliens auroient les villes, qui d'elles-mêmes & de plein gré se seroient mises sous la protection des Romains, comme avoient fait toutes celles de la Thessalie; mais celles-là seulement dont on auroit fait le siége. Cette replique du Consul plut à toute l'assemblée, les seuls Etoliens n'en furent pas contens, & de là vinrent dans la suite de très-grands maux. C'est cette dispute, cette étincelle qui alluma peu de tems après la guerre que les Romains firent aux Etoliens & à Antiochus.

Au reste ce qui engageoit Flaminius à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui étoit venuë qu'Antiochus avec une armée partoit de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignoit que Philippe ne saisît cette occasion pour défendre les villes qu'il avoit envahies, ne traînât la guerre en longueur. Un autre motif encore, c'est que si un autre Consul venoit prendre sa place, on ne manqueroit pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au Roi ce qu'il demandoit, quatre mois de tréve, reçut de lui quatre cens talens, prit pour ôtages Demetrius son fils & quelques autres de ses amis, & lui permit d'envoier à Rome & d'y abandonner tout à la disposition du Sénat. On se sépara ensuite, après s'être donné réciproquement les assûrances nécessaires, que si la paix ne se faisoit pas, Flaminius rendroit à Philippe les talens & les ôtages. Après cela tous les intéressés dépêchérent des Ambassadeurs à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

VII.

La paix avec Philippe est ratifiée à Rome. Création de dix Commissaires pour regler les affaires de la Gréce. Les Achéens demandent en vain de faire alliance avec les Romains.

CLaudius Marcellus aiant été fait Consul, arrivérent à Rome, de la part de Philippe, de Flaminius & des alliés, des Ambassadeurs au sujet de la paix qu'on se proposoit de faire avec le Roi de Macédoine. Il se tint dans le Sénat de longs discours sur cette paix, mais enfin il se déclara pour les conditions ausquelles Philippe s'étoit engagé. L'affaire rapportée au peuple, Marcellus qui souhaitoit avec passion d'aller commander les armées dans la Gréce, y mit opposition, & fit tous ses efforts pour que le Traité fût rompu : mais il ne put empêcher que le peuple n'approuvât le projet de Flaminius, & ne ratifiât les conditions. Le Sénat nomma ensuite dix des plus illustres citoiens pour aller en Gréce, en régler les affaires avec Flaminius & assûrer la liberté aux Grecs. Damoxéne d'Attalée, Ambassadeur des Achéens, se présenta en même tems dans le Sénat pour le prier de recevoir les Achéens parmi les alliés du peuple Romain. Mais on trouva de la difficulté à leur accorder cette grace, parce que les Eléens étoient en différend avec eux pour la Triphylie, les Messéniens déja alliés des Romains pour Asine & Pyle, & les Etoliens pour Erée. On renvoia cette affaire aux dix Commissaires; il ne se passa rien autre chose alors dans le Sénat.

VIII.

VIII.

Les Béotiens commencent à se détacher des Romains. Brachylles, Général des Béotiens, est tué par les partisans des Romains.

EN Gréce, après la bataille de Cynoscéphales, pendant que Flaminius étoit en quartier d'hiver à Elatée, les Béotiens députérent au Consul, pour lui demander le retour des soldats de leur nation qui avoient servi dans l'armée de Philippe. Flaminius qui se précautionnoit contre Antiochus, se fit un plaisir, pour gagner leur amitié, de renvoier leurs soldats, entre lesquels étoit un nommé Brachylles. Mais à peine les eurent-ils reçus, qu'ils firent de ce Brachylles leur Général. Ils témoignérent aussi faire un cas particulier des autres amis de la Maison de Macédoine, & ne les élevoient pas moins aux dignités qu'auparavant. Bien plus, ils poussérent l'ingratitude, jusqu'à envoier des Ambassadeurs à Philippe pour le remercier de leur avoir rendu leurs soldats. Ce procédé choqua Zeuxippe, Pisistrate & tous les autres amis du peuple Romain, qui prévoiant l'avenir craignirent pour leur famille & pour eux-mêmes. En effet, les Romains une fois sortis de la Gréce, quelle sûreté devoit-il y avoir pour eux dans la Béotie, pendant que Philippe seroit à portée de soutenir & d'appuier leurs ennemis? Ils députérent donc de concert à Flaminius. Les Députés entretinrent longtems le Consul sur la haine dont la populace étoit animée contre eux, & sur l'ingratitude de la nation. Ils allérent jusqu'à lui dire que si pour effraier les autres on ne fait mourir Brachylles, les amis du peuple Romain ne pourroient vivre en sûreté dans la Béotie, dès que les armées en seroient sorties. Flaminius dit qu'il ne prendroit point de part à ce dessein, mais qu'au reste il ne leur défendoit pas de l'exécuter, qu'ils communiquassent cette affaire à Alexaméne Général des Etoliens. Zeuxippe obéit, parle à ce Général, qui aquiesçant au projet donne ordre à trois Etoliens & à trois Italiens de tuer Brachylles.

IX.

Sénatusconsulte sur la paix faite avec Philippe. Les Etoliens seuls en sont mécontens, & le décrient. Un héraut dans les jeux Isthmiques publie le Sénatusconsulte fait pour la liberté des Grecs. Réponse de Flaminius & des dix Commissaires aux Ambassadeurs d'Antiochus, de Philippe & des Etoliens.

Vers ce tems-là vinrent de Rome les dix Commissaires qui devoient régler les affaires de la Gréce. Ils apportérent avec eux le Sénatusconsulte sur la paix avec Philippe. En voici les articles: „Tous „ les Grecs tant ceux d'Asie que ceux d'Europe seront libres, & se „ gouverneront selon leurs loix. Philippe livrera aux Romains tous les „ Grecs qui sont en sa puissance, & toutes les villes où il tient garni- „ son, & cela avant la fête des jeux Isthmiques: Il tirera les garnisons „ d'Eurome, de Pedasse, de Bargyle, de Jesse, d'Abyde, de Thase, „ de Myrine, de Perinthe, & les laissera jouir de la liberté. Sur la dé- „ livrance des Cianiens Titus écrira au Roi Prusias quelles sont les in- „ tentions du Sénat. Philippe rendra aux Romains les prisonniers & „ les transfuges dans le même tems, & outre cela les vaisseaux pontés, „ à l'exception de cinq felouques & de la galére à seize bancs de ra- „ meurs. Il donnera mille talens incessamment, & l'autre moitié en „ dix ans, cinquante chaque année en forme de tribut.

Quand ce Sénatusconsulte se fut répandu parmi les Grecs, la confiance qu'il leur inspira, la joie qu'il leur donna ne se peut exprimer. Les seuls Etoliens, mécontens de n'avoir point obtenu ce qu'ils avoient espéré, affectoient de le décrier, disant qu'il ne contenoit que des paroles & rien davantage. Pour indisposer les esprits contre ce Decret, ils fondoient leur médisance sur certaines probabilités qu'ils tiroient de la maniére même dont il étoit conçu. Ils disoient, qu'au sujet des villes où Philippe avoit garnison, le Sénatusconsulte ordonnoit deux choses, la premiére qu'il retirât ces garnisons & livrât les villes aux Romains; l'autre, qu'en retirant les garnisons, il mît les villes en liberté: que celles qui reprenoient leur liberté étoient nommées par leur nom, & que c'étoient celles de l'Asie; & que celles qui étoient données aux Romains, étoient celles de l'Europe, sçavoir Orée, Eretrie, Chalcis, Demétriade, Corinthe. D'où il étoit aisé de voir, que les Romains ne faisoient maintenant que tenir la place de Philippe, que la Gréce n'étoit pas délivrée de ces chaînes, & que tout au plus elle avoit changé de maître. Voilà ce que les Etoliens disoient & répétoient sans cesse.

Fla-

Flaminius & les dix Commissaires, d'Elatée s'en allérent à Anticyre & de là à Corinthe, où ils tinrent de fréquens conseils sur l'état présent des affaires. Pour empêcher les mauvais effets des bruits que les Etoliens répandoient dans toute la Gréce, & dont quelques-uns étoient frappés, le Consul se crut obligé de mettre cette affaire en délibération. Il n'y eut pas de raisons qu'il n'emploiât pour faire voir aux Commissaires, que s'ils vouloient chez les Grecs immortaliser le nom Romain & les persuader tous qu'en venant chez eux, ce n'étoit pas le propre intérêt, mais la liberté de la Gréce qu'on s'étoit proposée, il falloit sortir de tous les lieux & mettre en liberté toutes les villes où Philippe avoit des garnisons. Cela ne laissoit pas que d'avoir ses difficultés. Car ce qui regardoit les autres villes avoit déja été agité à Rome par les dix Commissaires, & ils avoient sur ce point reçu des ordres exprès du Sénat : mais à l'égard de Chalcis, de Corinthe & de Démétriade, comme on avoit des précautions à prendre contre Antiochus, on leur avoit donné pouvoir de disposer de ces trois villes selon qu'ils jugeroient à propos, eu égard aux conjonctures où ils se verroient. Car l'on ne doutoit point qu'Antiochus ne se disposât depuis longtems à fondre sur l'Europe. Enfin Flaminius gagna sur le Conseil, que Corinthe seroit mise en liberté & entre les mains des Achéens, mais l'on retint l'Acrocorinthe, Démétriade & Chalcis.

On étoit alors au tems où les jeux Isthmiques devoient se célébrer, & l'attente de ce qui alloit arriver y avoit amené de presque toutes les parties de l'univers des personnes de la plus grande considération. Le Traité de paix futur étoit là le sujet de toutes les conversations, & l'on en parloit différemment. Les uns disoient qu'il n'y avoit nulle apparence que les Romains se retirassent de tous les lieux & de toutes les places qu'ils avoient conquises: les autres, qu'ils sortiroient des places les plus célébres, mais qu'ils garderoient celles qui avec moins de nom leur procureroient les mêmes avantages. Ils croioient même les connoître ces places, & les désignoient dans les conversations. Tout le monde étoit dans cette incertitude, lorsque, la multitude étant assemblée dans le Stade pour le spectacle de paix, un héraut s'avance, fait faire silence par une trompette, & publie à haute voix: *Le Sénat Romain & Titus Quintius Consul, après avoir vaincu Philippe & les Macédoniens, met en liberté, sans garnison, sans tribut, & laisse vivre sous leurs propres loix les Corinthiens, les Phocéens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens Phtiotes, les Magnétes, les Thessaliens & les Perrébiens.*

Le héraut n'eut pas prononcé les premiéres paroles, qu'il s'éleva un si grand bruit dans le peuple, que quelques-uns n'entendirent pas la suite, & que d'autres voulurent l'entendre une seconde fois. La plûpart

part n'en croioient pas leurs propres oreilles ; la chose leur paroissoit si extraordinaire, qu'il leur sembloit ne l'avoir entenduë que comme en songe. Quelqu'un plus impatient cria qu'on fit revenir le héraut, que la trompette imposât silence & qu'on répétât le Sénatusconsulte. Ce n'étoit pas tant, à mon avis, pour entendre que pour voir celui qui annonçoit une nouvelle si difficile à croire. Le héraut reparoît, la trompette sonne, la nouvelle se republie, les applaudissemens recommencent & avec tant d'éclat, qu'il seroit difficile aujourd'hui de donner une juste idée de cet événement. Quand le bruit fut cessé, les athlétes entrérent dans la lice, mais on n'y fit aucune attention. Les uns s'entretenoient avec leurs voisins de ce qui venoit de se passer, les autres en étoient profondément occupés & sembloient être hors d'eux-mêmes. Après le spectacle, la foule transportée de joie s'approcha du Consul pour le remercier. La presse étoit telle qu'il pensa en être étouffé. On vouloit voir son visage, saluer son libérateur, & toucher sa main. On lui jettoit des couronnes & des guirlandes, enfin peu s'en fallut qu'il ne fût écrasé. Mais quelque éclatantes que fussent ces marques de reconnoissance, on peut dire hardiment qu'elles étoient encore beaucoup au dessous du bienfait. Qu'il est beau de voir les Romains concevoir le dessein de venir à leurs frais & à travers mille périls dans la Gréce pour la tirer de servitude! Qu'il est grand d'y conduire des forces capables d'exécuter une si grande entreprise! Mais ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est que la fortune n'y ait pas apporté le moindre obstacle, & qu'elle ait tout favorisé jusqu'à cet heureux moment, où à la seule voix d'un héraut tous les Grecs tant ceux d'Asie que ceux d'Europe, se sont vûs libres, sans garnisons, sans tribut & sous leurs propres loix.

La fête passée, les Députés donnérent audiance aux Ambassadeurs d'Antiochus, & ordonnérent que ce Prince n'entreprît rien sur les villes d'Asie qui étoient libres, qu'il se retirât de toutes celles qu'il avoit envahies sur Ptolémée & sur Philippe. Ils lui défendirent de passer en Europe avec une armée, puisque les Grecs n'avoient plus de guerre à soutenir contre personne; & qu'ils jouissoient d'une entiére liberté. Ils finirent en promettant qu'il iroit quelqu'un de leur part vers Antiochus. Hégésianax & Lysias se retirérent avec ces ordres. On fit appeller ensuite les Ambassadeurs des nations & des villes, & on leur déclara les résolutions du Conseil. On remit en liberté les Macédoniens appellés Orestes, parce que pendant la guerre ils s'étoient joints aux Romains. La même grace fut accordée aux Perrhébiens, aux Dolopes & aux Magnétes. Outre la liberté, les Thessaliens obtinrent que les Achéens Phtiotes fussent unis à leur territoire; on en excepta néanmoins Thébes, Pharsale & Leucade, trois villes que les Etoliens reclamérent en vertu du premier Traité. Mais le Conseil différa de les leur abandonner,

ner, & les renvoia pour cela au Sénat. Il permit seulement que les Phocéens & les Locriens fissent, comme avant la guerre, un même Etat avec les Etoliens. On rendit aux Achéens Corinthe, Triphylie & Hérée. Les Députés donnoient Orée & Eretrie à Euméne; mais Flaminius ne fut pas de cet avis. C'est pourquoi peu de tems après le Sénat accorda aussi la liberté à ces villes, & celle de Caryste eut le même privilége. On donna à Pleurate Lychais & Parthe, deux villes d'Illyrie, à la vérité, mais qui étoient sous la domination de Philippe. Enfin on laissa le Roi Amynandre maître de tous les châteaux qu'il avoit pris pendant la guerre sur le Roi de Macédoine.

Les choses ainsi réglées, les Députés partirent chacun pour les villes qu'il devoit mettre en liberté. Publius Lentulus fut à Dargyle; Lucius Stertinius à Hépheſtie, à Thase & aux villes de Thrace; Publius Villius & Lucius Terentius chez Antiochus; & Gneus Cornelius chez Philippe, qu'il rencontra à Tempé. Là il lui fit part des ordres qu'il avoit pour lui, & lui conseilla d'envoier des Ambassadeurs à Rome, & de peur qu'on ne le soupçonnât de différer à dessein & d'attendre qu'Antiochus fût arrivé. Le Roi aiant promis d'envoier au plutôt, Cornelius vint à l'assemblée des Grecs qui se tenoit aux Thermopyles. Il y fit un long discours pour exhorter les Etoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avoient pris, & à ne se départir jamais du Traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Romains. Il y écouta aussi leurs plaintes. Les uns se plaignoient, quoiqu'avec modestie & politesse, de ce qu'on n'avoit donné à leur nation aucune part dans l'heureux succès de la guerre, & de ce que les Romains n'avoient pas à son égard observé le Traité. Les autres lui reprochoient en face, que sans les Etoliens, jamais les Romains n'auroient mis le pied dans la Gréce, ni par conséquent vaincu Philippe. Mais Cornelius ne jugea pas à propos de répondre sur tous ces chefs; il se contenta de renvoier les mécontens au Sénat, leur promettant qu'il leur seroit rendu justice. Son conseil fut suivi. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

X.

Lucius Cornelius arrive auprès d'Antiochus.

TOut réussissoit à Antiochus selon ses désirs, & déja il étoit entré dans la Thrace, lorsque Lucius Cornelius prit port à Selymbrie. Il étoit envoié de la part du Sénat pour négocier la paix entre Antiochus & Ptolémée.

XI.

Réponse des Béotiens aux Ambassadeurs de Philippe.

PHilippe aiant envoié des Ambassadeurs aux Béotiens, ceux-ci leur répondirent : *quand le Roi viendra chez nous. alors nous verrons ce que nous aurons à faire.*

XII.

Ambassades des Epirotes & des Eléens auprès d'Antiochus.

PEndant qu'Antiochus séjournoit à Chalcis, vers le commencement de l'hiver il lui vint des Ambassadeurs de la part des Epirotes & des Eléens, Charope pour les premiers, & Calistrate pour les autres. Charoppe le supplia de ne pas engager les Epirotes à avoir les premiers la guerre avec les Romains, & de faire attention que leur Etat étoit le premier qu'ils rencontreroient en venant d'Italie dans la Gréce : que si commandant dans l'Epire il étoit en état de les défendre, tous les ports & toutes les villes lui seroient ouverts : que s'il se voioit dans l'impuissance de les secourir, il voulût bien leur pardonner le refus qu'ils faisoient de le recevoir, & n'imputer ce refus qu'à la crainte qu'ils avoient d'être accablés par les Romains. Pour Callistrate, il pria le Roi d'envoier aux Eléens du secours contre les Achéens, qui avoient pris la résolution de leur déclarer la guerre, & de la part desquels ils craignoient une irruption. Le Roi répondit à Charope qu'il députeroit chez les Epirotes pour délibérer avec eux sur ce qu'il convenoit de faire, & il envoia aux Eléens mille hommes de pied, à la tête desquels il mit Euphane Crétois.

XIII.

XIII.

Après la prise d'Héraclée par les Romains, les Etoliens envoient plusieurs fois à Rome des Ambassadeurs, & sont enfin obligés de se rendre à la foi des Romains. Trompés par le mot de Foi, *& instruits ensuite de la force de ce mot, ils en sont effraiés & rompent le Traité. Retour de Nicandre envoié par les Etoliens à Antiochus, & sa conférence avec Philippe.*

PHéneas Préteur des Etoliens voiant, après la prise d'Héraclée, le danger qui menaçoit l'Etolie, & se représentant les maux qui devoient fondre sur les autres villes, se hâta de députer à Manius pour demander une tréve & la paix. Ces Ambassadeurs furent Archedame, Pantaleon & Chaléfe, qui abordérent le Consul bien disposés à lui faire un long discours. Mais Manius ne leur en donna pas le loisir, il les interrompit sous prétexte qu'il étoit trop occupé de la distribution des dépouilles d'Héraclée. Il leur accorda une tréve de dix jours, & leur dit qu'il feroit partir avec eux Lucius, à qui ils n'auroient qu'à déclarer leurs intentions. Lucius arrive avec eux à Hypate, les conférences se tiennent: les Etoliens, pour justifier leur mécontentement, rappellent les services qu'ils avoient rendus aux Romains. Mais Lucius les interrompant, leur dit que cette sorte d'apologie n'étoit plus de saison, qu'ils avoient rompu avec les Romains, qu'ils s'étoient attirés eux-mêmes la haine qu'on avoit pour eux, que leurs services passés leur étoient maintenant inutiles, qu'il ne leur restoit qu'un moien de se remettre bien avec les Romains, qui étoit de recourir aux priéres & de supplier le Consul d'oublier & de pardonner les excès où ils étoient tombés. Les Etoliens, après avoir longtems délibéré sur cette affaire, résolurent enfin de laisser le tout à la discrétion de Manius & de s'abandonner à la foi des Romains, sans sçavoir à quoi ils s'engageoient, & ne prétendant par-là que se rendre Lucius plus favorable. En quoi ils s'abusoient lourdement ; car chez les Romains *s'abandonner à la foi*, c'est se soumettre absolument au vainqueur.

Le Decret ratifié, ils envoiérent Phéneas avec Lucius pour faire connoître au Consul ce qui avoit été résolu. Présenté à Manius, après avoir dit quelque chose pour la défense des Etoliens, il conclut en disant, qu'il avoit été réglé chez eux qu'ils s'abandonneroient à la foi des Romains. *Cela est-il ainsi*, reprit le Consul? Quand ils l'en eurent assûré: *Hé bien*, continua le Consul, *il faudra donc qu'il ne passe en*

 Asie

Asie aucun Etolien soit comme particulier soit comme homme public, en second lieu que vous me livriez Dicearque & Ménestrate Epirote, qu'on disoit être entré dans Naupacte avec des troupes, *& avec eux Amynandre & ceux des Athamaniens qui l'ont suivi dans sa révolte contre les Romains.* Phéneas ne lui permit pas d'aller plus loin, *Ce que vous demandez*, lui dit-il, *n'est ni juste ni selon l'usage des Grecs.* Ici Manius haussant le ton, moins par colére, que pour faire sentir aux Députés à quoi les Etoliens étoient réduits & leur inspirer une extrême terreur : *Il vous sied bien vraiment, petits Grecs*, répondit-il, *de m'alléguer vos usages, & de m'avertir de ce qu'il me convient de faire, après vous être abandonnés à ma foi. Sçavez-vous qu'il dépend de moi de vous charger de chaînes?* Et sur le champ il en fit apporter & un collier de fer qu'il ordonna qu'on leur mît au col. Phéneas & les autres Députés furent si effraiés, que les genoux leur plioient, & qu'ils étoient tout hors d'eux-mêmes. Lucius & quelques autres Tribuns qui étoient présens, priérent Manius d'avoir des égards pour le caractére d'Ambassadeurs dont ces Grecs étoient revêtus, & de ne pas les traiter en rigueur. Le Consul se radoucit & laissa parler Phéneas, qui dit que les Magistrats des Etoliens feroient tout ce qui leur étoit ordonné; mais que les ordres devoient être portés au peuple, si l'on vouloit qu'ils fussent exécutés, & qu'il demandoit pour cela une nouvelle tréve de dix jours. Cela lui fut accordé, & l'on se sépara.

Les Ambassadeurs, de retour à Hypate, rapportent aux Magistrats tout ce qui leur étoit arrivé & tout ce qui leur avoit été dit. Et ce fut alors que les Etoliens sentirent à quoi ils étoient exposés, faute d'avoir connu ce qu'ils faisoient en s'abandonnant à la foi des Romains. Aussitôt on écrivit aux villes, on convoqua la nation pour délibérer sur les ordres qu'on leur donnoit. Mais le bruit des mauvais traitemens qu'avoient reçus les Ambassadeurs, avoit prévenu les lettres, & toute la multitude en avoit été indignée au point, que personne ne voulut se trouver à l'assemblée, & qu'il fut par conséquent impossible de délibérer. Une autre chose encore ralentit les négociations. Dans ce tems-là Nicandre arriva d'Asie à Phalére dans le golfe de Malée d'où il étoit parti, & dès qu'il eut fait connoître au peuple la bonne volonté qu'Antiochus avoit pour lui & les promesses qu'il étoit chargé de faire de la part de ce Prince, ç'en fut assez, on ne pensa plus à la paix, & on laissa tranquillement passer les dix jours de tréve sans rien conclure pour finir la guerre.

Il arriva à ce Nicandre, en revenant, une avanture singuliére, je ne puis la passer sous silence. Il y avoit douze jours qu'il avoit fait voile d'Ephése lorsqu'il entra dans le port de Phalére. Sur la route aiant découvert que les Romains étoient à Héraclée & que les Macédoniens, quoiqu'hors de Lamie, campoient cependant assez près de cette ville,

ville, il fut assez heureux pour porter, sans être apperçu, tout ce qu'il avoit d'argent dans Lamie. La nuit venuë, il voulut passer entre les deux camps pour gagner Hypate, mais il tomba dans le quartier d'une élite de Macédoniens qui le saisirent & le menérent à Philippe, qui étoit alors à table. Il sembloit ne pouvoir éviter un de ces deux maux, ou d'essuier toute la colére du Roi de Macédoine, ou d'être livré aux Romains. On annonce Nicandre à Philippe, qui commande qu'on ait soin de lui & qu'on ne le laisse manquer de rien. Au sortir du repas il joint Nicandre, & après s'être plaint que les Etoliens eussent été assez insensés pour donner entrée dans la Gréce aux Romains & ensuite à Antiochus, il l'exhorta d'avertir les Magistrats, au moins dans les circonstances présentes, d'oublier le passé, de rechercher son amitié, & de faire en sorte qu'eux & les Macédoniens ne travaillassent pas à se détruire réciproquement les uns les autres. A l'égard de Nicandre, il lui recommanda de n'oublier jamais la bonté qu'il avoit aujourd'hui pour lui, il le renvoia avec bonne garde, & ordonna à ceux, qui devoient le conduire, de ne le pas quitter qu'il ne fût entré dans Hypate. Cela fut ponctuellement exécuté. Nicandre revint sain & sauf dans sa patrie, non sans être extrémement surpris du bonheur extraordinaire qu'il avoit eu dans cette occasion. Depuis ce tems-là il garda toujours une forte inclination pour la Maison de Macédoine. Sa reconnoissance lui coûta cher du tems de Persée. Car comme il ne s'opposoit qu'à contrecœur aux entreprises de ce Prince, il fut soupçonné & accusé d'avoir avec lui des intelligences. Il fut appellé à Rome pour y rendre compte de sa conduite, & il y mourut.

XIV.

Ambassade des Lacédémoniens auprès du Sénat Romain.

LEs Ambassadeurs envoiés à Rome par les Lacédémoniens arrivérent alors, sans y avoir rien obtenu de ce qu'ils espéroient. Il s'agissoit des ôtages & des bourgs. Sur le dernier point, le Sénat répondit qu'il donneroit ses ordres aux Députés qui devoient aller dans la Laconie, & à l'égard des ôtages, qu'il vouloit examiner encore cette affaire. Il fut encore question des bannis, sur quoi la réponse du Sénat fut qu'il étoit fort surpris que les Achéens ne les rétablissent point dans leur patrie, puisque Sparte avoit été remise en liberté.

XV.

XV.

Le Sénat Romain reconnoît les services que Philippe avoit rendus à la République pendant la guerre contre Antiochus.

LEs Ambassadeurs de Philippe étant entrés dans le Sénat, firent valloir tant qu'ils pûrent le zéle & la vivacité avec laquelle leur Maître avoit défendu contre Antiochus les intérêts de la République, & ils n'eurent pas fini, que le Sénat par reconnoissance permit à Demetrius, qui étoit à Rome en ôtage, de retourner chez le Roi son pére; il promit encore que Philippe seroit déchargé du tribut qu'on avoit exigé de lui, si dans la guerre présente il demeuroit constamment fidéle aux Romains. On donna aussi la liberté de se retirer aux ôtages des Lacédémoniens; on ne retint qu'Armenas fils de Nabis; mais quelque tems après il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta.

XVI.

Fêtes chez les Romains après une victoire. Réponse du Sénat aux Ambassadeurs Etoliens.

A Rome, dès qu'on eut appris la victoire qui avoit été remportée sur mer, on ordonna au peuple une fête de neuf jours, c'est-à-dire qu'il y eut ordre de ne pas travailler & d'offrir aux Dieux des sacrifices en reconnoissance de l'heureux succès qu'ils avoient accordé aux armes des Romains. Ensuite on écouta les Ambassadeurs des Etoliens & ceux de Manius. Après les avoir entendus, le Sénat proposa aux Etoliens cette alternative, ou qu'ils remissent sans restriction tout ce qui les regardoit en la disposition des Romains, ou qu'ils paiassent sans délai mille talens, & qu'ils eussent les mêmes amis & les mêmes ennemis qu'avoient les Romains. Les Etoliens priérent qu'il leur fût expliqué quelles choses on vouloit qu'ils remissent en la disposition des Romains; mais le Sénat ne voulut point entendre à cette distinction, & l'on resta en guerre avec eux.

XVII.

Ambassades des Athéniens auprès des Romains pour les Etoliens. Embarras où les propositions des Romains jettent les Etoliens.

PEndant que le Consul Manius faisoit le siége d'Amphise, les Athéniens informés de l'extrémité où se trouvoit cette place, & que Publius Scipion venoit d'y arriver, députérent Echedéme au camp des assiégeans, avec ordre de saluer de leur part les deux Scipions Lucius & Publius; & de les engager, si cela se pouvoit, à ne plus faire la guerre aux Etoliens. Publius prévoiant que cet Ambassadeur lui seroit utile dans la suite, le reçut avec beaucoup de politesse & de bonté. Son dessein étoit de conduire les affaires des Etoliens à un accommodement, ou s'ils refusoient d'y entrer, de ne point s'arrêter là & de passer en Asie. Car il sentoit bien que pour terminer cette guerre & venir glorieusement à bout de cette expédition, le seul moien étoit, non de subjuguer les Etoliens, mais de vaincre Antiochus & de se rendre maître de l'Asie. Il écouta donc volontiers ce que lui dit l'Ambassadeur sur la paix, & il lui ordonna d'aller sonder les Etoliens sur le même sujet. Echedéme part, arrive à Hypate & confére avec les Magistrats d'Etolie, on l'entend avec plaisir parler de paix & l'on nomme les Ambassadeurs avec qui il revient trouver Publius, qui étoit campé à huit stades d'Amphise. Après un long détail qu'ils lui firent des services que les Romains avoient tirés des Etoliens, Publius à son tour leur parlant avec beaucoup de douceur & d'amitié, raconta ce qu'il avoit fait en Espagne & en Afrique, & de quelle maniére il s'étoit conduit à l'égard de ceux qui l'avoient fait maître de leur sort, & enfin il leur déclara qu'il falloit qu'ils se soumissent aussi & qu'ils s'abandonnassent aux Romains. D'abord ces Ambassadeurs espéroient que la paix alloit se conclure; mais quand ils se furent informés des conditions, & qu'on leur eut dit qu'ils n'obtiendroient la paix qu'en se remettant sans restriction à tout ce qu'il plairoit aux Romains, ou qu'en paiant sans délai mille talens, & qu'en aimant ou haïssant ceux que Rome aimoit ou haïssoit, ils furent indignés d'entendre un langage si peu conforme au premier qu'on leur avoit tenu. Ils dirent cependant qu'ils communiqueroient ces ordres aux Etoliens, & prirent congé. Echedéme reparle aux Magistrats Etoliens, on remet l'affaire en délibération. Comme la premiére des conditions étoit impraticable, & que la somme immense que l'on demandoit étoit au delà de leur pouvoir; & que la seconde les effraioit, parce qu'après s'y être autrefois soumis ils

ils avoient pensé être jettés dans les fers; inquiets & embarassés sur le parti qu'ils avoient à prendre, ils renvoiérent les Ambassadeurs pour prier ou qu'on diminuât la somme, afin qu'on pût l'aquiter, ou que les Magistrats & les femmes ne fussent pas comptés parmi ceux que les Romains avoient en leur disposition. Avec ces instructions ils reviennent à Publius, mais Lucius leur dit qu'il n'avoit pouvoir de traiter de paix avec eux qu'aux conditions qu'il leur avoit marquées. Ils retournent à Hypate, Echedéme les accompagne, nouvelle délibération. Il leur conseille, puisque la paix ne pouvoit actuellement se faire, de demander une tréve pour respirer un peu de l'accablement où ils étoient, & d'envoier des Ambassadeurs au Sénat, que peut-être il seroit plus indulgent à leur égard ; ou s'il les ménageoit aussi peu, qu'ils épieroient l'occasion que le tems leur présenteroit de se délivrer des maux qu'ils souffroient; que leur état ne pouvoit devenir pire qu'il étoit, mais que pour bien des raisons il y avoit lieu d'espérer qu'il deviendroit meilleur. On trouva cet avis très-judicieux, & l'on députa encore à Lucius pour en obtenir six mois de tréve, pendant lesquels on envoieroit une Ambassade au Sénat. Publius qui brûloit depuis longtems d'aller en Asie, persuada bientôt à son frére de leur accorder cette grace. Les conventions couchées par écrit, Manius léve le siége, remet toutes ses troupes à Lucius, & prend avec les Tribuns la route de Rome.

XVIII.

Ambassade des Phocéens auprès d'Antiochus.

SEleucus campoit sur les frontiéres de la Phocide, lorsque les Magistrats de cette contrée, craignant que la disette où l'on étoit ne soulevât la multitude & que les partisans d'Antiochus ne lui inspirassent leurs sentimens, envoiérent à ce Prince des Ambassadeurs, pour le prier de ne pas approcher de Phocée, parce que leur résolution étoit de rester tranquilles, & d'attendre quel seroit le succès de la guerre, qu'alors ils se soumettroient à tout ce qui leur seroit ordonné. Entre ces Ambassadeurs, Aristarque, Casandre & Rhodon étoient portés pour Séleucus ; Hégias & Gélias panchoient pour Antiochus. Le Roi reçut les trois premiers poliment & leur fit beaucoup de caresses, & n'eut que très-peu d'égards pour les autres. Informé des dispositions du peuple & de la famine qu'il souffroit, sans entendre les Ambassadeurs, sans leur donner aucune réponse, il se mit en marche & s'avança vers la ville.

XIX.

XIX.

Lettres du Consul Lucius.

SEleucus & Euméne reçûrent à Samos des lettres de la part de Lucius Consul & de Publius Scipion, par lesquelles on leur apprenoit que la tréve demandée par les Etoliens leur avoit été accordée, & que l'armée Romaine marchoit vers l'Hélespont. Les Etoliens mandérent les mêmes nouvelles à Antiochus & à Séleucus.

XX.

Traité d'alliance entre Euméne & les Achéens.

DAns la Gréce, Euméne aiant député aux Achéens pour les engager à s'unir avec lui, il se fit une assemblée dans l'Achaïe, où l'on conclut & ratifia cette alliance, & les Achéens fournirent au Roi mille hommes de pied & cent chevaux, à qui ils donnérent pour Chef Diophane de Mégalopolis.

XXI.

Euméne assiégé dans Pergame détourne les Romains d'accepter la paix proposée par Antiochus.

ANtiochus s'étant répandu dans la campagne de Pergame, apprit là qu'Euméne arrivoit. Dans la crainte que toutes les troupes de terre & de mer ne fondissent sur lui; pour éviter cet inconvénient, il se résolut de proposer la paix aux Romains, à Euméne & aux Rhodiens. Il leva donc le camp & s'en fut à Elée. Vis-à-vis la place s'élevoit une hauteur, il y posta son infanterie. La cavalerie au nombre de plus de six mille chevaux, il la fit camper dans la plaine sous les murailles de la ville. Il prit son quartier entre l'une & l'autre, & de là il députa à Lucius, qui étoit dans la place, pour traiter de la paix. Aussitôt le Général Romain assemble Euméne & les Rhodiens,

& demande leur avis. Eudéme & Pamphilidas n'étoient point éloignés de la paix : mais Euméne dit qu'il n'étoit ni décent ni possible de la faire actuellement. „ Car, dit-il, où est la décence de faire des „ conventions quand on est enfermé de murailles? Cela n'est pas non „ plus possible, puisque le Consul n'est pas ici, & que sans son autorité, nos conventions seroient sans force & ne pourroient subsister. „ Et d'ailleurs quand du côté d'Antiochus il y auroit quelque apparence de paix, il ne nous seroit pas permis, avant que le peuple & le „ Sénat Romain eût ratifié notre Traité, de nous retirer avec nos „ troupes tant de mer que de terre. Il ne nous reste donc qu'une chose à faire, qui est, en attendant leur décision, de nous mettre dans „ ce païs-ci en quartiers d'hiver, de ne rien entreprendre les uns sur „ les autres, & de consumer les vivres & munitions que nous trouverons chez nos alliés. En cas qu'il ne plaise pas au Sénat de finir la „ guerre, nous la recommencerons tout de nouveau, & avec l'aide „ des Dieux nous sommes en état de la terminer. Ainsi parla Euméne, & sur cet avis, Lucius fit réponse aux Ambassadeurs d'Antiochus, qu'avant l'arrivée du Proconsul, la paix ne pouvoit se faire. Antiochus n'eut pas reçu cette réponse qu'aussitôt il fit le dégât dans la campagne d'Elée, & laissant Séleucus dans le païs il s'avança jusques dans la plaine de Thébes, plaine fertile & abondante en toutes sortes de biens, & ses troupes s'y gorgérent de butin.

XXII.

Antiochus & les Romains attirent Prusias dans leur alliance.

APrès l'expédition que nous venons de raconter, Antiochus arrivé à Sardes députoit coup sur coup à Prusias pour l'exhorter de faire alliance avec lui. Jusqu'alors Prusias, qui craignoit que les Romains ne passassent en Asie & n'en soumissent toutes les Puissances à leur domination, avoit assez de penchant à s'unir avec Antiochus: mais une lettre qu'il reçut des deux Scipions Lucius & Publius, fixa ses incertitudes & lui fit ouvrir les yeux sur les suites de la guerre qu'Antiochus entreprenoit contre les Romains. Car Publius s'étoit servi des raisons les plus fortes & les plus capables de le persuader, & de le tirer de l'erreur où il étoit. Pour lui montrer que ni lui ni la République n'avoit pas en vûe de le dépouiller de ce qui lui appartenoit, il lui faisoit voir que les Romains, loin de chasser du trône les Rois qui l'occupoient légitimement, avoient eux-mêmes fait des Rois & augmenté beaucoup la puissance de quelques autres :

témoins dans l'Espagne, Indibilis & Colchas ; dans l'Afrique, Massinissa ; & dans l'Illyrie, Pleurate, qui tous, de petits Dynastes devenus Rois par la secours des Romains, étoient maintenant reconnus pour tels. Qu'il jettât encore les yeux sur Philippe & Nabis : que quoique les Romains eussent vaincu le premier & l'eussent obligé de donner des ôtages & de paier un tribut, après avoir reçu quelques marques très-légéres de son amitié ; ils lui avoient rendu son fils & les autres jeunes Seigneurs qui étoient à Rome en ôtages avec lui, l'avoient déchargé du tribut qui lui avoit été imposé, & avoient ajouté à son Roiaume plusieurs villes qui avoient été prises pendant la guerre : qu'à l'égard de Nabis, bien qu'ils fussent en droit de le perdre entiérement, ils l'avoient cependant épargné, quoique ce fût un Tyran, & s'étoient contentés d'en tirer les assûrances ordinaires : qu'il cessât donc de craindre pour son Roiaume, qu'il prît avec confiance les intérêts des Romains, & que jamais il n'auroit lieu de se repentir de les avoir pris. Cette lettre fit une telle impression sur l'esprit de Prusias, qu'aussitôt qu'il eut parlé aux Ambassadeurs qui lui étoient venus de la part de C. Livius, il renonça à toutes les espérances dont le Roi de Syrie, pour le gagner, l'avoit jusqu'alors flatté. Antiochus ne voiant plus de ressource de ce côté-là, prit la route d'Ephése, & jugeant que le seul moien qui lui restoit, pour arrêter les Romains & empêcher la guerre en Asie, étoit de se rendre puissant & redoutable sur mer, il résolut de décider les affaires par un combat naval.

XXIII.

Après le passage des Romains en Asie, Antiochus épouvanté envoie des Ambassadeurs pour demander la paix. Les instructions qu'il leur donne tant pour le Conseil que pour Publius Scipion en particulier.

ANtiochus, après sa défaite sur mer, s'arrêtoit autour de Sardes & délibéroit lentement sur ce qu'il devoit entreprendre, lorsque la nouvelle lui vint que les Romains étoient passés en Asie. Alors consterné & ne voiant plus rien à espérer, il députa Héraclide de Bysance aux deux Scipions pour demander la paix à ces conditions ; qu'il se retireroit de Lampsaque, de Smyrne, d'Alexandrie, les trois villes qui avoient donné occasion à la guerre : qu'il sortiroit aussi de celles d'Eolie & d'Ionie, qui dans l'affaire présente s'étoient jointes aux Romains : qu'il les dédommageroit de la moitié des frais qu'ils avoient faits pour cette guerre. Telles étoient les instructions d'Héraclide pour le Conseil, il en avoit d'autres pour Publius que nous rapporterons

rons bientôt. Cet Ambaſſadeur arrive à l'Héleſpont & y trouve les ennemis campés à l'endroit même où ils avoient mis leur camp après avoir traverſé le détroit. D'abord cela lui fit plaiſir, car il ſe flattoit que c'étoit une diſpoſition favorable pour la paix, que les ennemis n'euſſent encore rien tenté dans l'Aſie. Mais quand il apprit que Publius étoit reſté au-delà de la mer, il fut déconcerté, parce qu'il comptoit que ce Romain lui ſeroit d'un grand ſecours dans cette négociation. La raiſon pourquoi Publius étoit demeuré dans le premier camp, c'eſt qu'il étoit Salien, c'eſt-à-dire, comme nous l'avons expliqué dans notre Traité du Gouvernement, membre d'un de ces trois Collèges qui à Rome ont le ſoin des principaux ſacrifices qui s'offrent aux Dieux, & qui en quelque endroit qu'ils ſe trouvent, quand la fête arrive, ſont obligés d'y reſter pendant trente jours. Or comme l'armée devoit traverſer dans ce tems-là même, Publius ne l'avoit pas ſuivie, & étoit reſté en Europe. C'eſt auſſi pour cette même raiſon que l'armée s'arrêtoit près de l'Héleſpont en attendant que Publius l'eût jointe. Il arriva peu de jours après, & Héraclide fut appellé au Conſeil, où après avoir fait connoître les conditions auſquelles Antiochus ſe ſoumettoit pour avoir la paix, il exhorta les Romains de ne pas oublier qu'ils étoient hommes, de ſe défier de la fortune; de ne pas ambitionner une puiſſance ſans bornes, & de la contenir du moins dans l'étenduë de l'Europe; que leur domination, quoique renfermée dans cette partie du monde, ne laiſſeroit pas que de paroître incroiable, puiſque jamais perſonne ne s'en étoit aquiſe une pareille. Que ſi peu ſatisfaits du nombre de villes que leur abandonnoit Antiochus, ils vouloient encore lui retrancher quelque choſe de ce qu'il poſſédoit en Aſie, ils déclaraſſent ce qu'ils ſouhaitoient, que le Roi étoit prêt de faire pour la paix tout ce qu'on lui preſcriroit de poſſible.

Quand il eut fini, l'avis du Conſeil fut que le Général Romain répondroit à l'Ambaſſadeur, qu'on demandoit d'Antiochus qu'il indemniſât non ſeulement de la moitié, mais de tous les frais de la guerre, puiſque c'étoit lui-même, & non les Romains, qui avoit pris le premier les armes; & qu'en laiſſant en liberté les villes d'Eolie & d'Ionie, il ſe retirât encore de tout le païs qui étoit en-deça du mont Taurus. Héraclide n'eut aucun égard pour des propoſitions qui excédoient ſi fort les ordres dont il étoit chargé, & ne ſe préſenta plus au Conſeil; mais il faiſoit aſſidument ſa cour à Publius. Un jour entre autres qu'il pouvoit lui parler confidemment, il lui dit que ſi par ſon moien la paix ſe pouvoit obtenir, premiérement ſon fils, qui dès le commencement de la guerre avoit été fait priſonnier, lui ſeroit rendu ſans rançon; en ſecond lieu, il n'avoit qu'à dire quelle ſomme d'argent il ſouhaitoit, qu'Antiochus étoit prêt de la lui donner, quelle qu'elle fût: & enfin que ce Prince

ce partageroit avec lui les revenus de ſon Roiaume. De toutes ces offres, Publius n'accepte que celle qui regardoit ſon fils, & dit qu'il ſeroit obligé à Antiochus, ſi ſur ce point il tenoit parole : mais qu'à l'égard des autres, tant de celles qu'il avoit faites dans le Conſeil, que de celles qu'il venoit de lui faire en particulier, il entendoit tout-à-fait mal ſes intérêts : que peut-être les propoſitions d'Antiochus euſſent été écoutées, s'il les eût envoiées pendant qu'il étoit à Lyſimachie & maître de l'entrée de la Cherſonéſe; ou encore ſi, après avoir quitté ces deux poſtes, il avoit paru à la tête d'une armée ſur les bords de l'Héleſpont pour empêcher que nous ne paſſaſſions dans l'Aſie. Mais à préſent que nos troupes y ſont campées, ſans qu'il s'y ſoit oppoſé ; à préſent que nous avons mis un frein à ſon ambition & que nous ſommes ſes maîtres, il ne lui convient pas de traiter avec nous à des conditions égales, & il eſt juſte que ſes propoſitions ſoient rejettées : qu'il prît donc de plus ſages meſures, & qu'il fit ſérieuſement attention à l'extrémité où il étoit réduit : que pour lui témoigner combien il étoit reconnoiſſant de l'offre qu'il lui avoit fait de lui rendre ſon fils, il l'exhortoit de ſe rendre à tout ce que les Romains exigeroient de lui, & de ne les attaquer en nulle maniére. Héraclide s'en retourna vers Antiochus, qui aiant entendu la réponſe des Romains, ne penſa plus à la paix. Comme pris les armes à la main il n'avoit rien à craindre de plus triſte que ce qu'on lui ordonnoit, il donna tous ſes ſoins à ſe préparer à une nouvelle bataille.

XXIV.

Paix entre Antiochus & les Romains, & à quelles conditions.

LEs Romains aiant gagné la victoire contre Antiochus & pris Sardes avec quelques citadelles, Muſée en qualité de Héraut vint les trouver de la part de ce Prince. Reçu gracieuſement par Publius, il dit que le Roi ſon Maître vouloit leur envoier des Ambaſſadeurs pour traiter avec eux, & qu'il venoit pour lui demander un ſaufconduit, qu'on lui accorda. Quelques jours après ces Ambaſſadeurs arrivérent, c'étoit Zeuxis autrefois Satrape de la Lydie & Antipater ſon neveu. Le premier avec qui ils tâchérent d'abord de s'aboucher, étoit Euméne ; ils craignoient que les anciens démêlés qu'il avoit eus avec Antiochus ne le portaſſent à indiſpoſer le Conſeil contre eux. Mais contre leur attente ils le trouvérent doux & modéré ; ainſi ils ne penſérent plus qu'à la conférence. Appellés au Conſeil, entre autres cho-

choſes ſur leſquelles ils s'étendirent beaucoup, ils exhortérent les Romains de profiter de leurs avantages avec ſageſſe & avec modération, que ces vertus n'avoient pas lieu dans Antiochus, mais qu'elles devoient être précieuſes aux Romains que la fortune avoit fait les maîtres de l'univers. Enſuite ils demandérent ce qu'il falloit que ce Prince fît pour obtenir la paix & être ami des Romains. Après quelque délibération, Publius par ordre du Conſeil répondit que les Romains victorieux n'impoſeroient pas des loix plus dures qu'avant la victoire, qu'ainſi les conditions ſeroient les mêmes qui leur avoient été marquées, lorſqu'avant le combat ils étoient venus le trouver ſur le bord de l'Héleſpont. Savoir „ qu'Antiochus ſe retireroit de l'Europe, & dans l'Aſie, de tout „ le païs qui eſt en deçà du mont Taurus: qu'il donneroit au Romains „ quinze mille talens Euboïques pour les frais qu'ils avoient faits dans „ cette guerre, cinq cens actuellement, deux mille cinq cens lorſque le „ peuple Romain aura ratifié le Traité, & le reſte en douze ans mille „ talens chaque année : qu'il paieroit à Euméne les quatre cens talens „ qu'il lui devoit & ce qui reſtoit de vivres, ainſi que portoit le Trai- „ té fait avec ſon pére ; qu'il livreroit aux Romains Annibal de Car- „ thage, Théas Etolien, Mnaſiloque d'Arcananie, Philon & Eubuli- „ de de Chalcis, & que pour aſſûrances il donneroit à préſent vingt „ ôtages dont on lui marquoit les noms par écrit": Telle fut la réponſe que fit Publius Scipion au nom du Conſeil, & les conditions furent acceptées par Zeuxis & par Antipater. On réſolut enſuite unanimement de députer à Rome pour engager le peuple & le Sénat à confirmer le Traité, & l'on ſe ſépara. Les troupes furent diſtribuées en quartiers d'hiver, & quelques jours après les ôtages étant arrivés à Ephéſe, Euméne, les deux Scipions, les Rhodiens, les Smyrnéens, preſque tous les peuples d'en-deçà du mont Taurus, ſe diſpoſérent à envoier inceſſamment leurs Ambaſſadeurs à Rome.

XXV.

Demandes d'Euméne & des Ambaſſadeurs, dans le Sénat, réponſes qu'ils en reçoivent.

EUméne, les Ambaſſadeurs d'Antiochus, ceux des Rhodiens & de tous les autres peuples arrivérent à Rome ſur la fin du printems. Car preſque toutes les nations de l'Aſie, auſſitôt après la bataille, y avoient député, parce qu'il n'y en avoit pas une ſeule dont le ſort ne dépendît du Sénat. Ils furent tous reçus avec beaucoup de politeſſe, mais on traita Euméne avec grande diſtinction. On alla au-devant de

de lui & l'on lui fit des présens magnifiques. Après lui les Rhodiens reçurent les plus grands honneurs. Le jour de l'audiance venu, Euméne fut le premier introduit dans le Sénat, & on lui dit de déclarer avec pleine liberté ce qu'il en souhaitoit. Le Roi répondit que s'il avoit quelque grace à attendre d'un ami, il prendroit conseil des Romains; de peur qu'il ne lui arrivât ou de souhaiter quelque chose contre la justice, ou de demander au-delà de ce qu'il conviendroit: mais maintenant que c'étoit aux Romains qu'il avoit à demander, il croioit n'avoir rien de mieux à faire, que de remettre ses intérêts & ceux de ses fréres entre leurs mains. A ces mots un Sénateur se léve & lui dit de ne rien craindre & de s'expliquer hardiment sur ce qu'il vouloit, parce que l'intention du Sénat étoit de lui accorder tout ce dont il pourroit disposer. Mais Euméne, quelque instance qu'on lui fit, refusa toujours de parler & se retira. Le Sénat, après avoir délibéré sur ce qu'il étoit à propos de faire, fut d'avis qu'on rappellât Euméne & qu'on le pressât encore d'expliquer librement pourquoi il etoit venu, puisqu'il sçavoit mieux que personne ce qui lui convenoit, & qu'il étoit au fait des affaires de l'Asie. Le Roi rentra donc de nouveau dans le Sénat, & quelqu'un de cette compagnie lui aiant dit ce qui venoit d'y être résolu, il ne put se dispenser de dire ce qu'il pensoit sur la situation présente des affaires.

„ Sur ce qui me regarde en particulier, dit-il, je persiste, Péres „ conscrits, dans la résolution que j'ai prise de vous laisser pleine li- „ berté d'en décider comme il vous plaira. Mais une chose m'inquiéte „ à l'égard des Rhodiens, & je ne puis vous la dissimuler. Ils vien- „ nent ici non avec moins de zéle & d'ardeur pour les intérêts de leur „ patrie que j'en ai pour ceux de mon Roiaume: mais le discours qu'ils „ vous préparent donne des choses une idée bien différente de ce „ qu'elles sont en effet. Il vous est aisé de vous en convaincre vous- „ mêmes. Car ils commenceront par vous dire, qu'ils ne sont venus „ à Rome ni pour vous rien demander, ni dans le dessein de vous por- „ ter le moindre préjudice, mais seulement pour obtenir de vous la li- „ berté des Grecs qui sont établis dans l'Asie. Ils ajouteront que ce „ bienfait, quelque agréable qu'il doive leur être, sera encore plus „ digne de vous & de la générosité que vous avez déja euë pour les „ autres Grecs. Voilà de beaux dehors, de belles apparences, mais „ dans le fond rien n'est moins conforme à la vérité. Car si ces villes „ sont mises en liberté, comme ils vous en sollicitent, leur puissance „ en sera infiniment augmentée, & la mienne en quelque sorte anéan- „ tie. Dès qu'il sera public dans nos contrées que vous aimez que les „ villes soient libres; ce nom seul de liberté, cet avantage d'être gouver- „ né par ses propres loix soustraira de ma domination non seulement „ les peuples qui seront mis en liberté, mais encore ceux qui aupara-

„ vant m'étoient ſoumis Car tel eſt le train que prendra cette affaire.
„ On croira leur devoir ſa liberté, on fera profeſſion d'être leurs al-
„ liés, & par reconnoiſſance pour un ſi grand bienfait on ſe croira
„ obligé d'obéir à tous les ordres qu'ils envoieront. Je vous prie donc,
„ Péres conſcrits, de vous obſerver ſoigneuſement ſur ce point, de
„ peur que ſans y penſer, vous n'ajoutiez trop à la puiſſance de quel-
„ ques-uns, & que vous ne retranchiez imprudemment de celle de vos
„ amis; que vous ne faſſiez du bien à ceux qui ont pris les armes con-
„ tre vous, & que vous ne paroiſſiez négliger ou mépriſer ceux qui
„ toujours vous ont été conſtamment attachés. En toute autre occa-
„ ſion je céderai ſans diſputer à quiconque voudra l'emporter ſur moi;
„ mais en amitié & en affection pour vous, autant que je le pourrai,
„ jamais je ne céderai à perſonne. Mon pére, s'il vivoit, vous parle-
„ roit dans les mêmes ſentimens. Il fut le premier, entre les Aſiatiques
„ & les Grecs, qui rechercha votre amitié & votre alliance; juſqu'au
„ dernier moment de ſa vie il s'eſt conſervé dans l'une & dans l'autre:
„ & ce n'étoit pas une ſimple diſpoſition du cœur. Vous n'avez pas
„ fait de guerre dans la Gréce où il ne ſoit entré. Pas un de vos alliés
„ ne vous a plus fourni de troupes de terre & de mer, plus de vivres,
„ plus de munitions, pas un ne s'eſt expoſé à de plus grands dangers.
„ Enfin ſa vie même il la perdit pour vous, puiſqu'il mourut pendant
„ qu'il tâchoit d'attirer les Béotiens dans votre parti. Héritier de ſon
„ Roiaume j'ai auſſi ſuccédé à ſes ſentimens pour les Romains. Je ne
„ puis vous aimer plus que lui, il n'eſt pas poſſible de le ſurpaſſer en
„ ce point; mais j'ai fait pour vous plus qu'il n'a fait, parce que les
„ conjonctures ont mis ma conſtance à de plus grandes épreuves. Quoi-
„ qu'Antiochus m'eût preſſé de prendre ſa fille en mariage, m'eût pro-
„ mis de me faire part de tout ce qui lui appartenoit; qu'il me livrât
„ ſur le champ toutes les villes qui avoient été démembrées de mon
„ Roiaume, & qu'il me promît de tout entreprendre dans la ſuite pour
„ moi, ſi je me joignois avec lui contre vous; cependant j'ai été ſi
„ éloigné de rien accepter de tout ce qu'il m'offroit, que je lui ai fait la
„ guerre avec vous, que je vous ai amené par terre & par mer plus
„ de troupes qu'aucun de vos autres alliés; que je vous ai ſecouru de
„ plus de munitions, & dans les tems où vous en aviez le plus grand
„ beſoin; que ſans héſiter je me ſuis jetté avec vos Généraux dans les
„ plus grands périls, & qu'enfin par amitié pour votre peuple, je me
„ ſuis vû enfermé & aſſiégé dans ma Capitale au riſque de perdre &
„ mon Roiaume & la vie. Pluſieurs d'entre vous, Péres conſcrits,
„ ont été témoins oculaires de ces faits, & il n'eſt perſonne dans
„ cette compagnie qui les ignore, il eſt donc juſte que vous pre-
„ niez mes intérêts avec autant de chaleur que j'ai pris les vôtres. Hé
„ ne ſeroit-il pas étrange, que Maſſiniſſa qui avoit été votre enne-
„ mi,

„ mi, & qui s'étoit ſauvé dans votre camp avec quelques cavaliers, „ pour vous avoir été fidéle pendant une guerre contre les Carthaginois, ait été fait Roi de la plus grande partie de l'Afrique : que „ Pleurate, qui n'a jamais rien fait pour vous, ait été pour une raiſon „ ſemblable rendu le plus puiſſant de tous les Princes d'Illyrie, & que „ vous n'euſſiez aucun égard pour moi après les grands & mémorables „ exploits que nous avons faits mon pére & moi pour vous ſecourir? „ Quel eſt enfin le but de ce diſcours, & que ſouhaité-je obtenir de „ vous? Je vous le dirai franchement, puiſque vous le voulez ainſi. Si „ vous avez deſſein de retenir quelques-unes de ces places de l'Aſie qui „ ſont en-deçà du mont Taurus, & qui ci-devant obéiſſoient à Antiochus, rien ne me fera plus de plaiſir que de vous y voir; vous aiant „ pour voiſins, & ſurtout participant à votre puiſſance, je régnerai „ tranquillement & je croirai mon Roiaume à couvert de toute inſulte. „ Mais ſi vous ne voulez rien garder dans l'Aſie, il me ſemble qu'il n'y „ a perſonne à qui vous puiſſiez plus juſtement céder qu'à moi les païs „ qui ont été conquis pendant la guerre. N'eſt-il pas plus beau, me „ direz-vous, de mettre en liberté des villes qui ſont en ſervitude? „ Oui ſans doute, ſi elles n'ont point eu l'audace de ſe joindre avec „ Antiochus contre vous. Mais puiſque vous avez cette faute à leur reprocher, il y a plus de gloire à rendre à ſes vrais amis bienfait pour „ bienfait, qu'à favoriſer ſes ennemis. Euméne aiant ainſi parlé ſe retira, laiſſant le Sénat fort touché de ſon diſcours & très-diſpoſé à ne rien négliger pour le ſatisfaire.

Après le Roi de Pergame, on vouloit entendre les Rhodiens, mais quelqu'un de ces Ambaſſadeurs étant abſent, on appella les Smyrnéens, qui juſtifiérent par un grand nombre de faits l'attachement qu'ils avoient eu pour les Romains pendant la derniére guerre, & la vivacité avec laquelle ils étoient accourus à leur ſecours. Mais comme il eſt conſtant que de tous les Grecs, qui vivent dans l'Aſie ſous leurs propres loix, il n'eſt aucun peuple qui ait marqué plus d'ardeur & de fidélité pour les Romains, il ſeroit inutile de rapporter ici en détail tout ce qu'ils dirent dans le Sénat.

Les Rhodiens entrérent après eux, & commencérent par les ſervices qu'ils avoient rendus aux Romains. Ils ne furent pas longs ſur cet article, ils vinrent bientôt à ce qui touchoit leur patrie. „ Il eſt bien „ triſte pour nous, dirent-ils, que la nature même des affaires ne nous „ permette pas de penſer dans cette occaſion comme un Prince, avec „ qui d'ailleurs nous ſommes très-unis. Nous ſommes dans cette perſuaſion que les Romains ne peuvent rien faire de plus honorable „ pour notre patrie, de plus glorieux pour eux-mêmes, que de délivrer „ de la ſervitude tous les Grecs de l'Aſie, & de les faire jouir de la „ liberté, de ce bien que tous les mortels chériſſent comme le plus

 „ grand

„ grand de tous les biens. Mais c'eſt de quoi Euméne & ſes fréres ne
„ veulent pas convenir. La Monarchie ne ſouffre point l'égalité entre
„ les hommes ; elle prétend que tous, ou du moins la plûpart, lui
„ ſoient ſoumis & lui obéiſſent. Malgré cela, nous ne doutons cepen-
„ dant pas que vous ne nous accordiez cette grace, non que nous
„ nous flattions d'avoir plus de crédit ſur vous qu'Euméne ; mais par-
„ ce qu'il eſt évident que nos demandes ſont plus juſtes que les ſien-
„ nes & plus conformes aux intérêts de tous les alliés. A la vérité ſi
„ vous ne pouviez autrement témoigner votre reconnoiſſance à Eu-
„ méne, qu'en lui livrant les villes qui ſont en poſſeſſion de ne ſuivre
„ que leurs loix, il y auroit plus à héſiter. Car alors vous vous trou-
„ veriez dans la fâcheuſe néceſſité ou de n'avoir nul égard pour un
„ Prince véritablement ami, ou de manquer à ce que la *juſtice* & le
„ devoir exige de vous, & d'obſcurcir par là, d'effacer entiérement
„ la gloire que vous vous êtes aquiſe par vos exploits. Mais puiſqu'il
„ vous eſt aiſé de ſatisfaire en même tems à l'un & à l'autre, qu'y a-t-
„ il à délibérer ? Nous ſommes ici comme à une table richement ſervie,
„ d'où chacun peut tirer dequoi ſe raſſaſier & beaucoup même audelà.
„ Vous pouvez diſpoſer en faveur de qui il vous plaira de la Lycaonie,
„ de la Phrygie près de l'Héleſpont, de la Piſidie, de la Cherſonéſe
„ & des païs qui touchent à l'Europe ; païs dont un ſeul ajouté au
„ Roiaume d'Euméne lui donnera dix fois plus d'étenduë qu'il n'en a
„ maintenant. Que ſi vous les lui accordez tous, ou du moins la
„ plûpart, il ne ſera pas de Roiaume plus grand & plus puiſſant que
„ le ſien. Il vous eſt donc permis, Romains, de gratifier magnifique-
„ ment vos amis, ſans que pour cela vous négligiez les intérêts de vo-
„ tre gloire, & que vous manquiez à ce qui donne le plus d'éclat à
„ vos entrepriſes. Car le but que vous vous y propoſez n'eſt pas celui
„ que ſe propoſent les autres conquérans. Ceux-ci ne ſe mettent en
„ campagne que pour ſubjuguer & envahir les villes, les munitions,
„ les vaiſſeaux : mais vous, après avoir ſoumis l'univers entier à votre
„ domination, vous vous êtes mis en état de vous paſſer de toutes ces
„ choſes. Dequoi donc avez-vous maintenant beſoin ? Que devez-vous
„ maintenant rechercher avec plus d'empreſſement & de ſoin ? Les
„ louanges & la gloire, deux choſes qu'on aquiert difficilement, &
„ qu'il eſt encore plus difficile de conſerver. En voulez-vous être con-
„ vaincus ? Vous avez fait la guerre à Philippe, vous vous êtes expo-
„ ſés à toutes ſortes de dangers, uniquement pour mettre les Grecs
„ en liberté, c'eſt l'unique fruit que vous vous êtes propoſés de tirer
„ de cette expédition Cela ſeul cependant vous a fait plus de plaiſir
„ que les peines terribles par leſquelles vous vous êtes vengés des Car-
„ thaginois. Nous n'en ſommes nullement ſurpris. L'argent que vous
„ en avez exigé eſt un bien commun à tous les hommes ; mais l'hon-
„ neur,

„ neur, les louanges, la gloire ne convient qu'aux Dieux & aux hom„ mes qui approchent le plus de la divinité. Le plus beau de vos ex„ ploits, c'est d'avoir mis les Grecs en liberté; si vous faites la même „ grace aux Grecs de l'Asie, votre gloire est à son comble, elle est par„ venuë au plus haut degré qu'elle puisse atteindre : mais si vous man„ quez à couronner la premiére action par la derniére, vous perdrez „ beaucoup de la gloire que la premiére vous a aquise. Pour nous Ro„ mains, qui sommes entrés dans vos vûës, & qui pour les faire réussir „ avons partagé avec vous les plus grands périls, nous gardons tou„ jours à votre égard les mêmes sentimens, & c'est par cette raison „ que nous n'avons pas craint de vous dire ce qui nous a paru vous „ être plus convenable & plus avantageux. Notre propre intérêt ne „ nous touche pas, nous n'avons rien à cœur que ce qu'il vous con„ vient de faire". Ainsi parlérent les Ambassadeurs des Rhodiens, & la solidité jointe à la modestie de leur discours leur attira les applaudissemens de tout le Conseil.

Antipater & Zeuxis, Ambassadeurs d'Antiochus, entrérent ensuite, & se bornérent à demander, à supplier que la paix faite en Asie par les deux Scipions fût confirmée. Ce qui fut exécuté sur le champ par le Sénat. Quelques jours après le peuple aiant ratifié le Traité, on fit à Antipater les sermens qu'on a coûtume de faire dans ces occasions. On appella ensuite les autres Ambassadeurs qui étoient venus d'Asie. L'audiance qu'ils eurent ne fut pas longue. On leur fit à tous la même réponse, qui étoit que l'on nommeroit dix Députés pour aller sur les lieux connoître des différens que les villes avoient entre elles. On les nomma en effet, & on leur donna pouvoir de régler à leur gré les affaires particuliéres. Pour les générales, le Sénat ordonna que tous les peuples qui étoient en-deçà du mont Taurus & qui obéissoient à Antiochus, reconnoîtroient désormais Euméne pour leur Roi, à l'exception de la Lycie, & de la Carie jusqu'au Meandre, qui seroient données aux Rhodiens : que celles des villes Gréques qui auparavant paioient tribut à Attalus, le paieroient dorénavant à Euméne, & que toutes celles qui ne le paioient qu'à Antiochus, en seroient exemtes. Telles furent les dispositions dont furent chargés les dix Députés qui furent envoiés dans l'Asie au Consul Cnœus.

Les affaires ainsi réglées, les Rhodiens vinrent au Sénat pour traiter de la ville de Soles qui est dans la Cilicie, faisant entendre qu'il étoit de leur devoir de veiller à ses intérêts, que les habitans étoient comme eux une colonie des Argiens, que pour cette raison ils se regardoient comme fréres, & conservoient entre eux une union vraiment fraternelle, & qu'il étoit juste qu'à la faveur des Rhodiens ils obtinssent aussi leur liberté. Le Sénat sur cette demande fit ap-

peller les Ambassadeurs d'Antiochus, & voulut que ce Prince sortît de la Cilicie. Antipater & Zeuxis aiant refusé de se rendre à cette condition, qui étoit contre le Traité, le Sénat leur proposa de laisser en liberté la ville de Soles; mais comme les Ambassadeurs se roidissoient contre, il les renvoia, & fit rentrer les Rhodiens, à qui il dit ce que les Ambassadeurs d'Antiochus opposoient à leur demande. Il leur ajouta que si absolument ils vouloient que Soles fût libre, il passeroit par dessus tout pour qu'ils eussent cette satisfaction. Mais ils furent si charmés de cet empressement du Sénat pour les obliger, qu'ils dirent qu'ils s'en tenoient à ce qu'il leur avoit accordé, & Soles resta dans son premier état. Les dix Députés & les autres Ambassadeurs étoient prêts de partir, lorsque Publius & Lucius Scipion abordérent à Brunduse dans l'Italie. Ces deux vainqueurs d'Antiochus entrérent quelques jours après dans Rome, & eurent les honneurs du triomphe.

XXVI.

Amynandre rétabli dans son Roiaume, envoie des Ambassadeurs aux Scipions à Ephése. Les Etoliens se rendent maîtres de l'Amphilochie, de l'Aperantie & de la Dolopie. Ils tâchent, après la défaite d'Antiochus, d'appaiser la colére des Romains.

AMynandre Roi des Athamaniens se croiant alors tranquille possesseur de son Roiaume, envoia des Ambassadeurs à Rome & aux deux Scipions, qui étoient encore autour d'Ephése. Ces Ambassadeurs avoient ordre premiérement de l'excuser sur que c'étoit par les Etoliens qu'il avoit recouvré ses Etats; en second lieu de porter ses plaintes contre Philippe, & enfin de prier qu'on le reçut au nombre des alliés.

Les Etoliens crurent alors avoir trouvé l'occasion favorable pour rentrer dans l'Amphilochie & dans l'Aperantie. Ils se proposent d'en aller faire le siége, Nicandre leur Général assemble une grande armée & se jette dans l'Amphilochie, d'où ne trouvant nulle résistance, il passe dans l'Aperantie, dont les peuples, comme ceux de l'autre province, se rendirent d'eux-mêmes & de bon gré. De là il entra dans la Dolopie, où l'on sembla d'abord vouloir se défendre & demeurer attaché à Philippe; mais quand on eut fait réflexion à ce qui étoit arrivé aux Athamaniens & à la fuite de Philippe, on changea bien vîte de sentiment & l'on se joignit aux Etoliens. Après des succès si heureux, Nicandre retourna dans l'Etolie bien content d'avoir par ses conquêtes mis

mis sa patrie en état de ne rien craindre du dehors, au moins il se l'imaginoit ainsi. Mais pendant que les Etoliens se glorifioient ainsi de cette expédition, la nouvelle vint qu'il s'étoit donné une bataille en Asie, & qu'Antiochus y avoit été entiérement défait. L'allarme aussitôt se répand par tout. En même tems Damotéle arrive de Rome, & annonce qu'ils ont encore la guerre avec les Romains, & que M. Fulvius Consul vient à eux avec une armée. Leur inquiétude s'augmente, ils ne sçavent comment ils pourront détourner la tempête qui les menace. Ils prennent enfin la résolution de députer aux Rhodiens & aux Athéniens, pour les prier d'envoier à Rome des Ambassadeurs, qui appaisant la colére des Romains soulagent un peu les maux dont l'Etolie alloit être accablée. Ils en dépêchérent aussi de leur part, & ils choisirent pour cela Alexandre surnommé l'Isien, Phéneas, Charops, Alype d'Ambracie & Lycope.

XXVII.

Les Romains assiégent Ambracie. Avarice d'un des trois Ambassadeurs Etoliens.

LE Consul s'entretint avec les Ambassadeurs, qui l'étoient venus trouver de la part des Epirotes, sur l'expédition dont il étoit chargé contre les Etoliens, & demanda leur avis. Comme alors les Ambraciens suivoient les loix des Etoliens, les Ambassadeurs lui conseillérent de faire le siége d'Ambracie. Ils apportoient pour raison, que si les Etoliens vouloient accepter une bataille, la campagne d'Ambracie étoit très-propre pour une action, & que s'ils craignoient de s'y engager, il lui seroit aisé d'assiéger la ville: que le païs lui fourniroit abondamment tout ce qui lui seroit nécessaire tant pour la subsistance de ses troupes que pour les approches; que l'Arethonte qui coule le long des murailles de la ville lui seroit d'un grand secours, tant pour mettre son camp dans l'abondance de toutes choses, que pour couvrir ses ouvrages.

M. Fulvius aiant trouvé que le parti qu'on lui conseilloit de prendre étoit en effet le meilleur, leva le camp & conduisit par l'Epire son armée devant Ambracie. Quand il y fut arrivé, les Etoliens n'osant se présenter devant lui, il fit le tour de la ville, en reconnut toutes les fortifications, & en pressa vivement l'attaque.

Avant qu'il partît, les Ambassadeurs Etoliens, qui avoient été envoiés à Rome, aiant été découverts dans la Céphallénie par Siberte fils de Pétrate, furent conduits à Charandre. D'abord les Epirotes étoient

étoient d'avis de les transférer à Bulet, & de les garder là avec soin. Mais quelques jours après ils leur proposérent de se racheter, parce qu'alors ils étoient en guerre avec les Etoliens. Alexandre, un de ces Ambassadeurs, étoit l'homme le plus opulent de la Gréce ; les deux autres étoient riches aussi, mais ils n'approchoient pas du premier. On leur demanda d'abord à chacun cinq talens. Les deux derniers, loin de rejetter cette proposition, l'acceptoient de tout leur cœur, regardant leur salut & leur liberté comme le bien le plus précieux qu'ils eussent au monde. Mais Alexandre dit qu'il ne vouloit pas acheter si cher sa liberté, que cinq talens étoit une somme exorbitante. Pendant les nuits il ne fermoit pas l'œil, il les passoit à gémir & à pleurer sur la perte dont il étoit menacé. Cependant les Epirotes faisoient des réflexions sur l'avenir. Ils craignirent que les Romains avertis de la détention d'Ambassadeurs qui leur étoient envoiés, ne leur écrivissent pour les prier ou plutôt pour leur ordonner de les relâcher. Cette crainte les rendit plus traitables, & ils se contentérent de demander à chacun trois talens. Les deux moins riches consentent de les paier, & aiant donné caution retournent dans leur païs. Mais Alexandre dit qu'il ne donneroit qu'un talent, & que c'étoit encore beaucoup. Il refusa de se sauver à ce prix, & demeura dans la prison. Je crois que ce vieillard, qui étoit riche de plus de deux cens talens, auroit mieux aimé perdre la vie, que d'en débourser trois. Tels sont les excès où la fureur d'accumuler porte ceux qu'elle posséde. Et cependant il fut si heureux dans son avarice, que dans la suite il fut applaudi & loué du refus déraisonnable qu'il avoit fait ; car peu de jours après, les lettres qu'on craignoit de la part des Romains, arrivérent à Charandre, & il fut le seul qui recouvra sa liberté sans rançon. Les Etoliens informés de son avanture, choisirent une seconde fois Damotéle pour leur Ambassadeur à Rome, qui aiant appris à Leucade que M. Fulvius alloit par l'Epire à Ambracie, desespéra du succès de son Ambassade & retourna dans l'Etolie.

XXVIII.

Ambracie après un assez long siége se rend au Consul. Paix entre les Etoliens & les Romains. Articles du Traité.

IL étoit venu au camp des Romains des Ambassadeurs de la part des Athéniens & des Rhodiens, pour porter M. Fulvius à faire la paix avec les Etoliens. Amynandre Roi des Athamaniens avoit aussi demandé un saufconduit au Consul pour y venir. Au tems de sa fuite il

il avoit séjourné longtems dans Ambracie, il en aimoit les habitans & il avoit fort à cœur de les délivrer de l'extrémité où ils se trouvoient. Peu de jours après il vint encore des Ambassadeurs d'Acarnanie qui amenoient Damotéle avec eux. Car le Consul aiant été averti de l'accident, qui étoit arrivé aux Ambassadeurs Etoliens, avoit écrit aux Tyriens de les lui amener. Toutes ces Ambassades rassemblées, on travailla vivement à la paix. Amynandre ne cessoit d'y exhorter les Ambraciens, les assurant qu'elle n'étoit pas éloignée, pourvû qu'ils voulussent suivre de meilleurs conseils. Souvent il s'approchoit du pied des murailles, & de là s'entretenoit avec les assiégés. Ensuite comme ils jugérent à propos qu'il entrât dans la ville, il en demanda la permission au Consul, qui la lui accorda: il entra donc & délibéra avec les Ambraciens sur l'affaire présente.

D'un autre côté les Ambassadeurs d'Athénes & de Rhodes, dans les fréquentes conversations qu'ils avoient avec le Consul, tâchoient par toutes sortes de voies de l'appaiser & de l'adoucir en faveur des Ambraciens. Quelqu'un alors suggéra à Damotéle & à Phéneas de voir & de cultiver C. Valerius fils de ce Marcus Lœvinus, qui le premier avoit fait un Traité d'alliance avec les Etoliens, & frére de mére de Marcus Fulvius, jeune Officier plein d'esprit & de vivacité, qui avoit auprès du Consul beaucoup d'accès & de crédit. Damotéle ne manqua pas de lui recommander cette affaire, & Valerius la regardant comme la sienne propre & se faisant un devoir de protéger les Etoliens, s'emploia avec tout le zéle imaginable pour les remettre bien avec les Romains. Il se donna pour cela tant de mouvemens, qu'il en vint heureusement à bout. Les Ambraciens cédérent aux exhortations d'Amynandre, se rendirent à discrétion & ouvrirent au Consul les portes de la ville; à condition cependant, car ils ne se départirent point de la foi qu'ils devoient à leurs alliés, à condition, dis-je, que les Etoliens sortiroient bagues sauves pour se retirer dans leur patrie. Le Traité de paix fut dressé du consentement du Consul, & il portoit en substance: „ que les Etoliens paieroient actuellement deux cens talens Euboïques, „ & trois cens en six ans en paiemens égaux, cinquante chaque année: que de là en six mois ils rendroient sans rançon tous les prisonniers & tous les transfuges qu'ils avoient pris sur les Romains; „ qu'ils n'auroient aucune ville soumise à leurs loix & à leur gouvernement; qu'ils n'y en soumettroient aucune de celles qui avoient été „ prises par les Romains depuis que Titus Quintius étoit passé dans la „ Gréce, ou qui avoient fait alliance avec les Romains, & que les „ Céphalléniens ne seroient pas compris dans le présent Traité: Ce n'étoit là que la premiére ébauche de ce Traité, qui ne pouvoit être ratifié avant que les Etoliens y eussent donné leur consentement, & que le rapport en eût été fait au Sénat. Les Ambassadeurs d'Athénes

& de Rhodes restérent à Ambracie en attendant le retour de Damotéle, qui étoit allé annoncer aux Etoliens dequoi on étoit convenu. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, qu'ils ne s'attendoient pas à être si fort ménagés. Le retranchement des villes qui vivoient auparavant avec eux sous les mêmes loix, leur fit d'abord quelque peine, mais enfin ils y donnérent encore les mains.

Ambracie renduë, le Consul renvoia les Etoliens, comme il avoit été réglé: mais il en fit transporter tous les ornemens, les statuës & les tableaux, qui étoient en grand nombre, parce qu'Ambracie avoit été la Capitale & le lieu de la résidence de Pyrrhus. On fit aussi présent à Fulvius d'une couronne de la valeur de cent cinquante talens. Il pénétra ensuite dans les terres de l'Etolie, où il fut surpris de ne rencontrer aucun Etolien qui lui vînt au-devant. Arrivé à Argos d'Amphilochie, ville distante d'Ambracie de cent soixante stades, il y campa, & apprit là de Damotéle que les Etoliens avoient confirmé le Traité. Après quoi les Ambassadeurs Etoliens retournérent chez eux; & Fulvius revint à Ambracie, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il en partit pour aller dans la Céphallénie.

En Etolie on choisit pour Ambassadeurs Phéneas & Nicandre, qui devoient aller à Rome pour y faire ratifier le Traité de paix par le peuple, sans l'approbation duquel rien ne se pouvoit conclure. Ces Ambassadeurs aiant pris avec eux ceux d'Athénes & de Rhodes, mirent à la voile. Le Consul de son côté y envoia aussi pour le même sujet Caius Valerius & quelques autres de ses amis. En arrivant à Rome, ces Ambassadeurs y trouvérent tout le peuple soulevé par Philippe contre les Etoliens. Ce Prince croiant qu'ils lui avoient fait une injustice en se rendant maîtres de l'Athamanie & de la Dolopie, avoit envoié prier les amis, qu'il avoit à Rome, d'entrer dans son ressentiment, & de ne pas consentir à la paix. Ils sçûrent tellement prévenir les esprits, que le Sénat d'abord ne daigna qu'à peine prêter l'oreille à ce que disoient les Ambassadeurs Etoliens. Mais à la priére des Rhodiens & des Athéniens on revint en leur faveur, & on les écouta avec attention. Damis, un des Ambassadeurs d'Athénes, mérita les applaudissemens de toute l'assemblée, qui dans son discours admira entre autres choses une comparaison dont il se servit, & qui convenoit tout-à-fait à la conjoncture présente. Il dit que c'étoit avec raison que le Sénat étoit irrité contre les Etoliens; qu'ils avoient été comblés de bienfaits par les Romains, sans que jamais ils en eussent témoigné la moindre reconnoissance; qu'au contraire en allumant la guerre contre Antiochus, ils avoient jetté l'Empire Romain dans un péril éminent: mais que le Sénat avoit tort d'imputer ces fautes à la nation: que dans les Etats la multitude étoit en quelque chose semblable à la mer: que celle-ci de sa nature étoit toujours paisible & tranquille,

tou-

toujours telle, qu'on peut en approcher & voiager dessus sans crainte & sans danger: mais que quand des vents impétueux fondent sur ses eaux, & la tirent en les agitant hors de son état naturel, rien alors n'est plus terrible ni plus formidable; que la même chose étoit arrivée dans l'Etolie; que tant que les Etoliens n'avoient suivi que leurs propres lumiéres, les Romains n'avoient trouvé nulle part dans la Gréce plus d'attachement, plus de fermeté, plus de secours; mais que quand Thoas & Dicearque furent venus d'Asie, que Menestas & Damocrite furent venus d'Europe, qu'ils eurent soulevé la multitude & qu'ils eurent changé sa disposition naturelle jusqu'à l'engager à tout dire & à tout faire, alors aveuglée par leurs mauvais conseils en voulant nuire aux Romains, elle s'étoit elle-même précipitée dans un abîme de malheurs: que c'étoit contre ces boutefeux que la colére du Sénat devoit éclater, & non contre la nation Etolienne, qui étoit plutôt digne de sa compassion: qu'en la délivrant par la paix du péril où elle étoit, on pouvoit compter que revenant à elle-même elle seroit si sensible à ce nouveau bienfait, que les Romains la verroient comme autrefois la plus fidéle & la plus affectionnée de toutes les nations de la Gréce. Ce discours renoncilia les Etoliens avec le Sénat, qui approuva le Traité de paix & le fit ratifier par le peuple. En voici tous les articles.

„ Les Etoliens auront un respect sincére & sans réserve pour l'Em„ pire & la domination Romaine. Ils ne donneront passage par leur „ païs ni par leurs villes à aucunes troupes qui marcheroient contre les „ Romains, ou contre leurs alliés, ou contre leurs amis, & ne leur „ fourniront aucun secours par autorité du Conseil public. Les amis „ & les ennemis du peuple Romain seront les leurs, & ils feront „ la guerre à quiconque les Romains la feront. Ils rendront tous „ les transfuges & les prisonniers des Romains & de leurs alliés, „ à l'exception de ceux qui pris pendant la guerre auroient été pris „ une seconde fois après être retournés dans leur patrie: à l'excep„ tion encore de ceux qui étoient ennemis des Romains, pendant „ que les Etoliens étoient du nombre de leurs alliés. Ces prisonniers „ & ces transfuges seront remis aux Magistrats de Corcyre dans l'espa„ ce de cent jours, en comptant depuis la ratification du Traité. Si „ quelques-uns ne se trouvent pas pendant ce terme, quand ils paroî„ tront, ils seront rendus sans fraude, & il ne leur sera plus permis de „ retourner dans l'Etolie. Les Etoliens donneront incessamment en ar„ gent aussi bon que celui de l'Attique au Proconsul qui est en Gréce „ deux cens talens Euboïques. La troisiéme partie de cet argent, ils „ pourront, s'ils veulent, la paier en or, pourvû que pour dix mines „ d'argent, ils en donnent une d'or. Du jour du Traité en six ans, ils „ paieront chaque année cinquante talens, qu'ils envoieront à Rome

„ Ils livreront dans le terme de six ans au Consul quarante ôtages, „ dont aucun ne sera ni au dessous de neuf ni au dessus de qua„ rante ans, tous au choix des Romains. Il n'y en aura aucun ni „ Préteur, ni Général de la cavalerie, ni Scribe public, ni qui ait „ été auparavant en ôtage à Rome. Ils auront soin que ces ôtages „ soient transportés à Rome. Si quelqu'un de ces ôtages vient à „ mourir, ils le remplaceront par un autre. La Céphallénie ne sera „ pas comprise dans le présent Traité. Dans les terres, les villes & „ sur les hommes, qui étoient sous la puissance des Etoliens du tems „ des Consuls Titus Quintius & Cn. Domitius & depuis, ou qui ont „ été de nos alliés, les Etoliens n'y auront aucun droit. La ville & „ le territoire des Eniades appartiendront aux Acarnaniens. Les ser„ mens faits sur ces articles, la paix fut arrêtée. Ainsi furent réglées les affaires des Etoliens, & en général de tous les Grecs.

XXIX.

En quel tems le Consul Manlius fit la guerre aux Galates.

CEtte guerre se termina en Asie pendant qu'on traitoit à Rome de la paix avec Antiochus, que tous les Ambassadeurs qui étoient venus d'Asie travailloient à la faire conclure, & que dans la Gréce la guerre étoit allumée contre les Etoliens.

XXX.

Moagétes Tyran de Cibyre ne se résout qu'à peine à préférer son salut à son argent.

CE Tyran étoit un homme cruel & qui ne s'étudioit qu'à tromper. Cependant à l'approche du Consul, qui pour le sonder avoit déja envoié devant C. Helvius, il députa vers cet Helvius pour le prier d'empêcher qu'on ne pillât ses terres, parce qu'il étoit ami du peuple Romain, & qu'il étoit prêt de faire tout ce qu'on lui ordonneroit. Il avoit en même tems donné ordre qu'on lui offrit une couronne de la valeur de quinze talens. Helvius, après avoir promis que l'on ne toucheroit point à ses terres, lui commanda de dépêcher une Ambassade au Consul, qui approchoit, & qu'il auroit incessamment sur les bras. Moagétes fit partir en effet des Ambassa-

deurs,

deurs, aufquels il joignit fon frére. Sur la route ils rencontrérent le Conful, qui leur parlant d'un ton ferme & menaçant, leur dit qu'il n'y avoit pas de Puiffance dans l'Afie qui fût plus ennemie des Romains que Moagétes ; qu'il avoit contribué autant qu'il avoit pû au renverfement de l'Empire Romain, que loin d'en mériter l'amitié, il n'étoit digne que de fa colére & de fon indignation. Les Ambaffadeurs épouvantés, laiffant tous les ordres dont ils étoient chargés, fe bornérent à le prier de conférer avec Moagétes, & aiant obtenu cette grace ils revinrent à Cibyre. Le lendemain le Tyran fortit de la ville accompagné de fes amis, vêtu fimplement, fans cortége, dans un état à faire compaffion. Il commença par gémir fur fa pauvreté & fur la mifére des villes de fon petit Etat, qui confiftoit en trois villes, Cybire, Sylée & Alinde, & pria le Conful de fe contenter de quinze talens. Cnæus Manlius étonné de l'impudence de ce Tyran, lui dit que s'il ne fe faifoit pas un plaifir d'en donner cinq cens, non feulement il ravageroit fes terres, mais encore affiégeroit & mettroit Cibyre au pillage. Ces menaces effraiérent Moagétes, qui pria qu'on n'en vînt pas à l'exécution, & qui fit fi bien, en ajoutant toujours quelque chofe à fes premiéres offres, qu'il aquit l'amitié du peuple Romain, & qu'il ne lui en coûta pour l'aquérir que cent talens & dix mille mefures de froment.

XXXI.

Exploits de Manlius dans la Pamphylie & la Carie pendant la guerre des Gallo-Grecs.

Après que Cn. Manlius eut traverfé le Colobate, il lui vint des Ambaffadeurs de la ville appellée Ifonde pour le prier de les fecourir contre les Telmeffiens, qui avec les Philoméliens avoient ravagé leurs campagnes, pillé leur ville, & affiégeoient actuellement la citadelle, où tous les habitans s'étoient réfugiés avec leurs femmes & leurs enfans. Manlius leur promit obligeamment qu'il iroit à leur fecours, & prévoiant tous les avantages que cette affaire lui produiroit, il prit fa route vers la Pamphylie, & fit alliance avec les Telmeffiens & les Afpendiens moiennant cinquante talens qu'il en exigea. Il reçut là des Ambaffadeurs de la part d'autres villes, à qui il infpira les mêmes fentimens qu'il avoit déja infpirés ailleurs, & après avoir fait lever le fiége d'Ifonde il revint dans la Pamphylie.

XXXII.

Suites de l'expédition contre les Gallo-Grecs.

LA ville de Cyrmase prise avec un butin considérable, comme Manlius côtoioit un marais, il rencontra des Ambassadeurs que lui envoioient les habitans de Lysinoé, pour se rendre à discrétion. De là il se jetta sur les terres des Salagussiens, y fit un grand butin; & attendit à quoi la ville se détermineroit. On lui député pour demander à quelles conditions il voudroit accorder la paix. Il exigea une couronne de la valeur de cinquante talens, deux mille medimnes d'orge & deux mille de froment. On lui donna ce qu'il vouloit, & la paix fut concluë.

XXXIII.

Eposognat Roi dans la Gallo-Gréce exhorte en vain les autres Rois du même pais de se soumettre aux Romains.

MAnlius envoia des Ambassadeurs à Eposognat pour l'engager à députer aux autres Rois de la Gallo-Gréce, & il en reçut peu après de la part d'Eposognat, qui le priérent de ne pas se hâter de décamper & de ne point attaquer les Gaulois Tolistoboges; qu'il iroit lui-même trouver leurs Rois, qu'il tâcheroit de les porter à la paix, & qu'il leur persuaderoit d'accepter les conditions qu'on leur proposeroit pour peu qu'elles parussent supportables. Mais pendant que Manlius étoit auprès de la petite ville de Gorde, Eposognat lui envoia dire, qu'il avoit vû les Rois des Gaulois, qui loin de consentir à aucun accommodement, avoient assemblé sur le mont Olympe leurs femmes & leurs enfans, y avoient transporté tous leurs effets, & y étoient prêts à se défendre.

XXXIV.

XXXIV.

Piéges que les Gaulois Tectosages tendirent à Manlius sous prétexte d'une conférence.

APrès la défaite des Gaulois, dans le tems que Manlius campé auprès d'Ancyre se diposoit à pénétrer plus avant, il lui arriva des Ambassadeurs de la part des Tectosages pour le prier, sans retirer ses troupes d'où elles étoient, de s'avancer lui-même le lendemain entre les deux camps, où leurs Rois se rencontreroient en même tems pour traiter de la paix. Le Consul y consentit, & se rendit au lieu marqué avec cinq cens chevaux : mais les Rois aiant manqué au rendez-vous, il retourna dans son camp. Les Ambassadeurs Tectosages revinrent, & après avoir sous différens prétextes excusé leurs Princes, ils priérent encore le Consul de venir au lieu indiqué, où il trouveroit les principaux du païs qui conféreroient avec lui sur la maniére de finir la guerre. Manlius promit de faire ce qu'ils demandoient; mais il ne sortit pas du camp, & en sa place il fit aller Attalus au lieu de la conférence avec quelques Tribuns & trois cens chevaux. Quelques Tectosages des plus distingués vinrent en effet, comme on étoit convenu, on parla d'affaire; mais ils dirent qu'ils n'avoient pas pouvoir de rien conclure, & que leurs Rois viendroient incessamment pour convenir des articles, si Manlius vouloit se trouver au même endroit avec eux. Attalus promit que le Consul s'y trouveroit, & l'on se sépara. Tous ces délais étoient affectés. Le but en étoit de gagner du tems pour transporter au-delà du Halys leurs familles & leurs effets : mais surtout de prendre prisonnier le Consul, si cela se pouvoit, ou du moins de l'égorger. Dans cette vûë ils viennent le lendemain au lieu marqué, à la tête d'environ mille chevaux, & attendirent que les Romains y arrivassent. Le Consul, sur le rapport d'Attalus, persuadé que les Rois viendroient, sortit du camp comme la premiére fois avec cinq cens maîtres. Il faut remarquer que quelques jours auparavant les fourrageurs de l'armée Romaine avoient été dans un endroit, où le détachement de cavalerie, qui suivoit le Consul à la conférence, servoit à les soutenir. Or le jour même de la conférence les Tribuns ordonnérent aux fourageurs, qui sortoient en grand nombre, d'aller où il étoit, & leur joignirent un autre pareil détachement. Ce qui se fit alors sans dessein, fut d'un grand usage quelques heures aprés.

XXXV.

XXXV.

Ambaſſades de toutes les nations de l'Aſie vers Manlius. Traité de paix entre Antiochus & les Romains.

PEndant que Cn. Manlius étoit en quartier d'hiver à Ephéſe, & la derniére année de la préſente Olympiade, les villes Gréques de l'Aſie & pluſieurs autres envoiérent des Ambaſſadeurs à ce Conſul pour le féliciter de la victoire qu'il avoit remporté ſur les Gaulois, & lui apporter des couronnes. La joie de tous les peuples qui ſont en deçà du mont Taurus n'étoit pas tant fondée ſur ce qu'Antiochus vaincu, ils étoient délivrés les uns des impôts dont ils étoient chargés, les autres des garniſons qu'ils avoient chez eux, tous de la néceſſité d'obéir aux ordres de ce Prince, que ſur ce qu'ils n'avoient plus rien à craindre des Barbares, & qu'ils ne ſouffriroient plus de leur part les inſultes & les injuſtices qu'ils avoient coûtume d'en ſouffrir. Antiochus & Ariarathe Roi de Cappadoce députérent auſſi au Conſul pour ſavoir à quelles conditions la paix leur ſeroit accordée. Ariarathe s'étoit joint à Antiochus, & il s'étoit trouvé à la bataille que les Romains venoient de gagner. Il craignoit d'en être puni, & dans l'inquiétude où il étoit, il envoioit députés ſur députés pour apprendre ce qu'on vouloit qu'il donnât ou qu'il fît pour obtenir le pardon de ſa faute. Toutes les Ambaſſades des villes furent reçûës avec bonté, le Conſul les loua fort & les renvoia. Enſuite il répondit aux autres. Il dit aux Gaulois qu'il attendoit à faire la paix avec eux qu'Euméne fût arrivé : à ceux d'Ariarathe, qu'ils euſſent à paier ſix cens talens : à Muſée Ambaſſadeur d'Antiochus, que ſon Maître, avant que de parler de paix, vint avec ſon armée ſur les frontiéres de la Pamphylie, qu'il y apportât deux mille cinq cens talens & le blé qui ſe devoit diſtribuer aux ſoldats, ſelon le Traité fait auparavant avec Lucius Scipion. Et dès que la belle ſaiſon lui permit d'entrer en campagne, aiant expié ſon armée par des ſacrifices, il partit avec Attalus, & en huit jours de marche il arriva à Apamée. Il n'y ſéjourna que trois jours. Le troiſiéme il leva le camp, & marchant à grandes journées il campa trois jours après dans l'endroit où il avoit marqué au Ambaſſadeurs d'Antiochus de le venir joindre. Muſée s'y rencontra en effet, & pria Manlius d'y reſter juſqu'à ce que les chariots & les bêtes de charge, qui apportoient le blé & l'argent, fuſſent arrivées. Elles entrérent dans le camp au bout de trois jours. Le blé fut diſtribué aux troupes,

& les talens, par l'ordre du Proconſul, furent conduits par un Tribun à Apamée. Après quoi ſur l'avis que Manlius reçut que le Commandant de la garniſon de Perga n'avoit pas évacué la place, & que lui-même y demeuroit encore, il s'en approcha avec ſon armée. Il en étoit déja proche, lorſque le Commandant vint à ſa rencontre, pour le ſupplier de ne lui ſçavoir pas mauvais gré d'être reſté dans Perga, que ſon devoir avoit demandé qu'il n'abandonnât point cette place; qu'y aiant été mis par Antiochus, il avoit voulu la conſerver juſqu'à ce qu'il ſçût de celui qui la lui avoit confiée, ce qu'il avoit à faire; que juſqu'à préſent perſonne ne lui avoit encore déclaré ſes intentions, qu'il lui accordât trente-neuf jours pour s'informer & apprendre du Roi ce qu'il falloit qu'il fit. Manlius eut d'autant moins de peine à conſentir à ce délai, qu'en toutes choſes il trouvoit Antiochus très-fidéle à ſa parole. Quelques jours après Perga fut remiſe en liberté.

Au commencement de l'été les dix Commiſſaires & Euméne débarquérent à Ephéſe, ils s'y repoſérent deux jours & allérent enſuite à Apamée. Manlius en étant averti, envoia Lucius ſon frére avec quatre mille hommes chez les Oroandiens pour les porter ou les forcer à paier les taxes qui leur avoient été impoſées. Il ſe mit enſuite en marche & ſe hâta de joindre le Roi Euméne. Arrivé à Apamée, il tint conſeil avec ce Prince & les dix Commiſſaires ſur la paix dont il s'agiſſoit. On la conclut enfin, & voici quels furent les articles du Traité.

„ L'amitié ſubſiſtera toujours entre Antiochus & les Romains aux
„ conditions ſuivantes.

„ Le Roi Antiochus ne permettra le paſſage ſur ſes terres ni ſur cel-
„ les de ſes ſujets à aucune armée ennemie du peuple Romain; & ne
„ lui fournira aucun ſecours: & réciproquement ni Rome ni ſes alliés
„ ne ſouffriront aucune armée paſſer ſur leurs terres pour faire la guer-
„ re à Antiochus ou à ſes ſujets.

„ Antiochus ne portera point la guerre dans les Iſles, & il renonce-
„ ra à ſes prétentions en Europe.

„ Il retirera ſes troupes de toutes les villes, les bourgades & les châ-
„ teaux qui ſont en deçà du mont Taurus juſqu'au fleuve Halys, & de
„ la plaine juſqu'aux hauteurs qui ſont vers la Lycaonie.

„ Les troupes Syriennes en évacuant les places n'en tranſporteront
„ point leurs armes, & ſi elles en ont tranſporté, elles les reſtitueront.

„ Antiochus ne reçevra dans ſes Etats ni ſoldat du Roi Euméne, ni
„ qui que ce ſoit.

„ Si quelques habitans des villes que les Romains ſéparent du
„ Roiaume d'Antiochus, ſe rencontrent dans ſon armée, il les ren-
„ voiera à Apamée.

„ Il ſera permis à ceux du Roiaume d'Antiochus qui ſe trouve-
„ ront ſoit chez les Romains ſoit chez leurs alliés, ou de s'en retirer
„ ou d'y reſter.

„ Antiochus & ſes ſujets rendront aux Romains & à leurs alliés les
„ eſclaves, les priſonniers, les fugitifs qu'ils auront pris ſur eux.

„ Le Roi de Syrie, s'il eſt en ſon pouvoir, remettra entre les mains
„ du Proconſul, le Carthaginois Annibal fils d'Amilcar, l'Acarnanien
„ Mnéſilochus, l'Etolien Thoas, Eubulis & Philon, tous deux Chal-
„ cidiens, & quiconque aura eu quelque Magiſtrature dans l'Etolie.

„ Il livrera tous les éléphans qu'il a dans Apamée, & il ne lui ſera
„ plus permis d'en avoir aucun.

„ Il mettra les Romains en poſſeſſion de toutes ſes galéres armées en
„ guerre avec leur équipage, & ne pourra mettre en mer que dix vaiſ-
„ ſeaux, dont la chiourme ne ſera que de trente rames, les eût-il mis
„ pour une guerre qu'il commençoit.

„ Il bornera ſa navigation au promontoire de Calycadne, ſi ce n'eſt
„ lorſqu'il faudra conduire de l'argent, des Ambaſſadeurs ou des ôtages.

„ Il ne lui ſera pas permis de lever des troupes mercénaires dans le
„ païs Romain, ni d'en recevoir même de volontaires.

„ Les maiſons qui dans la Syrie appartenoient aux Rhodiens ou à
„ leurs alliés, demeureront en leur puiſſance comme avant que la guer-
„ re leur fût déclarée.

„ S'il leur eſt dû de l'argent, ils ſeront en droit de l'exiger, & on
„ leur rendra ce qu'ils prouveront leur avoir été enlevé.

„ Les biens des Rhodiens ſeront exemts de toute charge & de tout
„ impôt, comme ils étoient avant la guerre.

„ Si Antiochus a donné à d'autres les villes qu'il doit livrer aux Ro-
„ mains, il en retirera les garniſons, & il ne recevra point celles qui
„ après la paix voudroient rentrer ſous ſon obéiſſance.

„ Il paiera aux Romains durant douze ans, par chaque année, mil-
„ le talens en argent le plus pur, tel que celui d'Athénes, chaque ta-
„ lent peſant quatre-vingt livres, poids Romain, & cinq cens quaran-
„ te mille boiſſeaux de froment.

„ Il délivrera au Roi Euméne dans l'eſpace de cinq ans trois cens
„ cinquante neuf talens en paiemens égaux, pour le blé qui lui eſt dû
„ cent vingt-ſept talens, ce qui ſe laiſſe à l'eſtimation d'Antiochus, &
„ douze cens huit dragmes, ſomme qu'il a accordée à Euméne & dont
„ ce Roi ſe contente.

„ Il remettra aux Romains vingt ôtages & les changera de trois ans
„ en trois ans, leſquels ôtages ne ſeront que depuis l'âge de dix-huit,
„ juſqu'à quarante-cinq ans.

„ S'il manque quelque choſe à la ſomme qu'il paiera tous les ans,
„ il y ſatisfera l'année ſuivante.

„ Si

„ Si quelques villes ou quelques-unes des nations à qui l'on défend „ par le présent Traité de faire la guerre à Antiochus, s'avise de la lui „ faire, il aura droit de se défendre, sans l'avoir cependant de pren„ dre aucune de ces villes ou de les compter parmi ses alliés.

„ Les démêlés qui arriveront, on les terminera en justice réglée.

Les sermens prêtés à l'ordinaire, le Proconsul fit partir pour la Syrie Lucius Minucius Thermus & Lucius son frére, qui avoient apporté l'argent des Oroandiens, & leur donna ordre de prendre le serment d'Antiochus pour assûrer les articles de la paix. Il envoia ensuite des courriers à Quintus Fabius, & lui ordonna de revenir dans le port de Patare & d'y brûler tous les vaisseaux du Roi de Syrie.

XXXVI.

Les dix Commissaires réglent les affaires de l'Asie.

LE Général Romain & les dix Commissaires aiant écouté à Apamée les différens qu'avoient entre eux les particuliers, les uns pour des terres, les autres pour de l'argent ou pour quelque autre sujet, renvoiérent les plaideurs à certaines villes qu'ils acceptérent, & où leurs procès devoient être terminés. Ils s'appliquérent ensuite à ranger les affaires générales. Toutes les villes libres qui autrefois tributaires d'Antiochus, avoient été fidéles au peuple Romain dans la derniére guerre, furent exemtées de tout tribut. Celles qui en paioient à Attalus, furent chargées de les paier à Euméne; & toutes celles qui avoient quitté les Romains pour se joindre à Antiochus, on leur ordonna de donner à Euméne ce qu'elles donnoient au Roi de Syrie. On accorda une franchise entiére aux Colophoniens qui étoient établis dans Notium, aussi-bien qu'aux Cyméens & aux Mylassiens. La ville de Clazoméne, outre l'immunité, obtint la souveraineté sur l'Isle Drimuse. Les Milésiens n'avoient pû garder pendant la guerre le champ sacré, on les y rétablit. Chio, Smyrne & Erythrée, qui s'étoient distinguées par leur attachement au parti Romain, reçurent les terres que chacun souhaitoit & croioit lui convenir. Les Phocéens rentrérent en possession de leur premier gouvernement & de leur ancien domaine.

On vint ensuite aux Rhodiens. La Lycie & la Carie jusqu'au Méandre, à l'exception de Telmesse, leur furent attribuées. A l'égard d'Euméne & de ses fréres, on ne se contenta pas de ce que l'on avoit réglé en leur faveur dans le Traité de paix, on leur donna encore Lysimachie avec la Chersonése en Europe, & les terres avec les châteaux qui y confinent, & qui obéissoient à Antiochus: & en Asie, les

les deux Phrygies, la petite proche l'Hélespont & la grande, la Mysie qu'ils avoient déja conquise, la Lycaonie & la Lydie, les villes de Mylias, de Trallis, d'Ephése, de Telmesse. Le Roi de Pergame eut quelques contestations avec les Ambassadeurs d'Antiochus, prétendant que la Pamphylie est en deçà du mont Taurus. Le procès fut renvoié au Sénat. Toutes les affaires, ou du moins la plûpart & les plus nécessaires étant ainsi réglées, le Proconsul prit la route de l'Hélespont, & chemin faisant confirma tout ce qui avoit été fait avec les Gaulois.

XXXVII.

Les Achéens se brouillent avec les Romains. Ambassades mutuelles de Ptolémée aux Achéens, & des Achéens à Ptolémée.

LEs Lacédémoniens irrités du meurtre qui s'étoit fait à Compasium de plusieurs de leurs citoiens, & croiant que par cette action Philopœmen avoit bravé la puissance & insulté à la majesté de la République Romaine, envoiérent à Rome des Ambassadeurs pour se plaindre de ce Préteur & de son gouvernement. Marcus Lépidus qui étoit alors Consul, & qui fut depuis grand Prêtre, écrivit par ces Ambassadeurs aux Achéens, & leur fit des plaintes du procédé qu'ils avoient tenu à l'égard des Lacédémoniens. Philopœmen avoit en même tems député à Rome Nicodéme d'Elée. Ce fut aussi dans ce tems là que l'Athénien Demetrius vint en Achaïe de la part de Ptolémée pour renouveller l'alliance que ce Prince avoit autrefois faite avec les Achéens. Ceux-ci se firent un grand plaisir de la renouveller, & députérent au Roi Lycortas mon pére, Théodoridas & Positéles, tous deux Sicyoniens, pour lui prêter serment & recevoir les siens. C'est ici la place d'un événement qui paroîtra peut-être étranger à mon sujet, mais qui cependant est digne d'être raconté. L'alliance renouvellée, Philopœmen aiant reçu un Ambassadeur de Ptolémée & l'aiant fait manger à sa table, la conversation tomba sur ce Prince. Dans l'éloge qu'en fit l'Ambassadeur, il s'étendit beaucoup sur la dextérité & la hardiesse qu'il faisoit paroître à la chasse, sur l'adresse avec laquelle il manioit un cheval, sur la vigueur & la force avec laquelle il se servoit de ses armes: & pour faire voir combien ce qu'il disoit étoit vrai, il dit que ce Roi de dessus son cheval avoit en chassant tué un taureau d'un coup de trait.

XXXVIII.

XXXVIII.

Les Béotiens indiſpoſent peu à peu contre eux les Romains & les Achéens.

DEpuis la paix faite avec Antiochus, les eſprits inquiets perdirent toute eſpérance d'innover & de brouiller, & le gouvernement changea de face. Mais comme depuis vingt-ſix ans il ne s'étoit pas rendu de jugement, il ſe répandit dans les villes qu'il falloit que les procès des particuliers fuſſent enfin décidés. Comme il y a plus de perſonnes peu avantagés des biens de la fortune que de gens riches, il y eut beaucoup de conteſtations ſur ce point. Mais il arriva par hazard un événement, qui favoriſa beaucoup ceux qui tenoient pour le meilleur parti.

Depuis longtems Titus Flaminius tâchoit de faire rentrer Zeuxippe dans la Béotie, par reconnoiſſance pour les ſervices qu'il en avoit tirés pendant les guerres d'Antiochus & de Philippe. Il obtint alors du Sénat qu'il écriroit aux Béotiens pour leur ordonner de rappeller chez eux Zeuxippe & ceux qui avec lui étoient exilés de leur patrie. Mais ces lettres ne gagnérent rien ſur les Béotiens, ils craignirent que ces exilés, à leur retour, ne les détachaſſent des Macédoniens; & pour confirmer l'arrêt rendu contre Zeuxippe & ſes adhérans, & auquel ils avoient déja ſouſcrit, on convoqua une aſſemblée, où l'on remit ſur le tapis tous les chefs d'accuſation qu'on avoit auparavant contre Zeuxippe. On l'accuſa d'abord de ſacrilége, prétendant qu'il avoit enlevé des lames de la table de Jupiter, laquelle étoit d'argent. L'autre crime étoit d'avoir tué Brachylles. Après quoi ils députérent Callicrite à Rome pour dire qu'il ne leur étoit pas permis de déroger à ce qui avoit été une fois établi ſelon leurs loix. Zeuxippe étant arrivé en même tems à Rome pour y ſoutenir ſon droit, le Sénat écrivit aux Etoliens & aux Achéens la réſiſtance que faiſoient les Béotiens à ſes ordres, & leur commanda de mener Zeuxippe dans ſa patrie. Les Achéens ne jugeant pas à propos d'emploier pour cela des troupes, envoiérent aux Béotiens des députés, qui les exhorterent d'obéir aux ordres du Sénat; & de reculer le jugement des affaires qu'ils avoient entre eux, comme ils reculoient la déciſion des procès qu'avoient intentés contre eux les Achéens, qui depuis longtems plaidoient contre les Béotiens pour certains contrats. On promit d'abord aux Députés qu'on ſuivroit leur avis, mais on oublia bientôt ces promeſſes. Hippias étoit alors Préteur dans la Béotie. Quand Alcetas lui eut ſuccédé, Philopœmen accorda,

 à

à quiconque la lui demanda, la permission de reprendre sur les Béotiens tout ce qui lui avoit été enlevé par eux; ce qui ne fut pas un léger sujet de guerre entre ces deux peuples. Sur le champ on prit à Mirrique & à Simon une partie de leurs troupeaux. Il y eut combat entre ceux qui prétendoient que cette proie leur appartenoit, & ce fut le commencement non d'un procès de citoien à citoien, mais d'une haine qui n'auroit pas manqué de dégénérer en une guerre sanglante entre les deux nations, si le Sénat eût persisté à vouloir que Zeuxippe fût rétabli dans sa patrie. Mais par bonheur il n'insista pas davantage. Et les Mégariens pacifiérent les différens en priant Philopœmen de révoquer la permission qu'il avoit donnée à ceux de sa contrée qui avoient contracté avec les Béotiens.

XXXIX.

Dispute entre les Lyciens & les Rhodiens.

VOici quel en fut le sujet. Pendant que les dix Commissaires mettoient ordre aux affaires de l'Asie, Théetéte & Philophron vinrent de la part des Rhodiens demander qu'en récompense de leur attachement au parti des Romains & de l'empressement avec lequel ils les avoient servis dans la guerre contre Antiochus, on leur donnât la souveraineté sur la Lycie & sur la Carie. En même tems Hipparque & Satyre prioient qu'en considération de la liaison que les Iliens, au nom desquels ils parloient, avoient avec les Lyciens, on voulût bien pardonner à ces derniers les fautes où ils étoient tombés. Les Commissaires aiant entendu les deux partis, pour contenter, autant qu'il leur étoit possible, l'un & l'autre peuple, ne statuérent rien de trop rigoureux contre les Iliens, & firent présent de la Lycie aux Rhodiens. De là naquit entre les Lyciens & les Rhodiens une guerre fâcheuse. D'un côté les Iliens parcourant les villes de Lycie, publioient que c'étoient eux qui avoient adouci les Romains en leur faveur, & à qui elles étoient redevables de leur liberté. De l'autre Théetéte & Philophron répandoient chez les Rhodiens, que la Lycie & la Carie jusqu'au Meandre leur avoient été attribuées par les Romains. Les Lyciens donc se croiant libres, députent à Rhodes pour proposer une alliance entre les deux peuples, les Rhodiens au contraire se croiant maîtres envoient quelques-uns de leurs citoiens pour ranger les affaires des deux provinces qui leur avoient été données. Quoique de part & d'autre on pensât fort différemment, tout le monde cependant n'étoit pas encore in-

instruit du véritable état des choses. Mais quand les Lyciens eurent fait à Rhodes leur demande dans le Conseil, & que Pothion un des Prytanes ou Sénateurs des Rhodiens eut colligé les voix & fait sentir aux Lyciens combien ce qu'il proposoient étoit absurde, ce fut alors qu'éclata la différence des sentimens. Car les Lyciens protestérent que quelque chose qu'il arrivât, jamais ils ne se soumettroient & n'obéiroient aux Rhodiens.

XL.

Ambassades de différentes nations à Rome contre Philippe. Ambassade des Romains vers le même Prince.

LE Roi Euméne envoia vers ce tems-là des Ambassadeurs à Rome pour y faire connoître les violentes exactions que Philippe faisoit sur les villes de Thrace. Les Maronites exilés y furent aussi porter leurs plaintes contre ce Prince, & l'accusérent d'avoir été cause de leur exil. Les Athamaniens, les Perrhébiens, les Thessaliens y députérent pour demander les villes que Philippe leur avoit enlevées pendant la guerre d'Antiochus. Enfin le Roi lui-même fit aussi partir des Ambassadeurs pour le défendre contre les accusations dont on devoit le charger. Après de longues contestations qu'eurent entre eux tous ces Députés, le Sénat ordonna qu'il seroit envoié des Ambassadeurs en Macédoine pour examiner tout ce qui concernoit Philippe, & servir comme de sauvegarde à tous ceux qui voudroient faire des plaintes contre ce Prince. On choisit pour cette Ambassade Quintus Cæcilius, Marcus Bœbius & Tiberius Sempronius.

XLI.

Conseil tenu chez les Achéens pour différentes affaires, & pour répondre à des Ambassadeurs envoiés de plusieurs endroits. Deux factions parmi les Achéens, lesquelles avoient pour Chefs l'une Aristene & Diophane; l'autre, Philopœmen & Lycortas.

VEnons maintenant aux affaires du Péloponése. Nous avons déja dit que, sous le gouvernement de Philopœmen, les Achéens avoient envoié à Rome des Ambassadeurs au sujet de Lacédémone, & au Roi Ptolémée pour renouveller l'alliance faite autrefois avec lui. Aristéne aiant été choisi pour Préteur après Philopœmen, on reçut à Mé-

Mégalopolis, où se tenoit alors le Conseil des Achéens, des Ambassadeurs de la part d'Euméne, qui promettoit à la République six vingt talens, dont l'intérêt seroit destiné à l'entretien de ceux qui composoient le Conseil public. Il en vint d'autres encore de Séleucus, qui au nom de leur Maître offrirent dix vaisseaux armés en guerre, & qui demandérent que l'ancienne alliance faite avec ce Prince fût renouvellée. Le Conseil assemblé, le premier qui y entra fut Nicodéme d'Elée, qui fit le rapport de ce qu'il avoit dit dans le Sénat Romain sur l'affaire de Lacédémone, & de ce qui lui avoit été répondu. On jugea par les réponses qu'à la vérité le Sénat n'étoit content ni de la destruction du gouvernement de Sparte, ni du démolissement des murs de cette ville, ni du meurtre fait à Compasium; mais qu'il n'annulloit rien de ce qui avoit été statué. Et comme il ne se rencontra personne qui parlât pour ou contre les réponses du Sénat, il n'en fut plus fait mention. On donna ensuite audiance aux Ambassadeurs d'Euméne, qui après avoir renouvellé l'alliance faite autrefois avec Attalus pére du Roi, & proposé les offres que faisoit Euméne de six vingt talens, vantérent fort la bienveillance & l'amitié qu'avoit leur Maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini, le Sicyonien Apollonius se leva & dit que le présent que le Roi de Pergame offroit, à le regarder en lui-même, étoit digne des Achéens; mais que si l'on faisoit attention au but qu'Euméne se proposoit & à l'utilité qu'il se promettoit de tirer de sa libéralité, la République ne pouvoit accepter ce présent sans se couvrir d'infamie, & sans commettre le plus énorme des crimes: que ce dernier inconvénient étoit hors de doute, puisque la loi défendant à tout particulier, soit du peuple soit d'entre les Magistrats, de rien recevoir d'un Roi, sous quelque prétexte que ce soit; la transgression seroit beaucoup plus criminelle si la République en corps acceptoit les offres d'Euméne: qu'à l'égard de l'infamie, elle étoit sensible & sautoit aux yeux: car quoi de plus honteux pour un Conseil que de recevoir d'un Roi chaque année dequoi se nourrir, & de ne s'assembler, pour délibérer sur les affaires publiques, qu'après s'être pour ainsi dire enivrés à sa table; que cela nuiroit aussi beaucoup aux affaires de la patrie; qu'après Euméne Prusias ne manqueroit pas aussi de faire des largesses, & Séleucus après Prusias: que les intérêts des Rois étant d'une autre nature que ceux des Républiques, & dans celles-ci les délibérations les plus importantes roulant presque toujours sur des contestations qu'on avoit avec les Rois, il arriveroit nécessairement de deux choses l'une, ou que les Achéens feroient l'avantage de ces Princes au préjudice de la nation, ou qu'ils se rendroient coupables d'une noire ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Il finit en exhortant les Achéens non seulement de refuser le présent qu'on leur offroit, mais encore de détester Euméne

ne pour s'être avisé de cet expédient pour les corrompre.

Après Apollonius, l'Eginéte Cassandre prit la parole, & fit convenir les Achéens, que ses compatriotes n'étoient tombés dans le malheureux état où ils se voioient, que parce qu'ils vivoient sous leurs loix. Nous avons vû en effet que Publius Sulpicius étant venu à Egine en avoit vendu tous les habitans, & que les Etoliens, en vertu d'un Traité fait entre eux & les Romains, devenus maîtres de cette ville, l'avoient livrée à Attalus pour la somme de trente talens. D'où Cassandre concluoit qu'Euméne, au lieu d'acheter à prix d'argent l'amitié des Achéens, avoit, en leur rendant Egine, un moien sûr de se gagner tous les cœurs de la nation; il conjura ensuite les Achéens de ne pas se laisser toucher par les offres d'Euméne; que s'ils avoient la foiblesse de les accepter, les Eginétes perdoient toute espérance d'être jamais remis en liberté. Ces deux discours firent une si forte impression sur la multitude, que personne n'osa prendre la défense du Roi de Pergame. Tous rejettérent avec de grands cris sa proposition, quelque éblouissante que fût la somme d'argent qu'il offroit.

On appella ensuite Lycortas & les autres Ambassadeurs qui avoient été envoiés à Ptolémée, & l'on fit la lecture du Decret fait par ce Prince pour le renouvellement de l'alliance. Lycortas, après avoir dit qu'il avoit prêté serment au Roi au nom des Achéens & reçu les siens, ajouta qu'il apportoit de la part de Ptolémée à la République six mille boucliers d'airain pour armer les Peltastes, & deux cens talens d'airain monnoié; & il finit par un court éloge de la bienveillance & de l'amitié que ce Prince avoit pour la nation Achéenne. Après quoi le Préteur Aristéne se levant demanda à l'Ambassadeur de Ptolémée & à ceux qui avoient été envoiés à ce Roi par les Achéens, quelle alliance il venoit renouveller. Personne n'aiant rien à répondre à cette question, on s'informoit les uns des autres, tout le Conseil fut fort embarassé. La difficulté venoit de ce qu'il s'étoit fait entre les Achéens & Ptolémée plusieurs Traités d'alliance, qui étoient très-différens les uns des autres selon les conjonctures où ils avoient été faits, & que l'Ambassadeur de Ptolémée, en renouvellant l'alliance, n'avoit parlé de renouvellement qu'en général & sans aucune distinction. Les Ambassadeurs Achéens étoient tombés dans la même faute en prêtant & recevant les sermens accoûtumés, comme si jamais il n'y eût eu qu'un Traité d'alliance. C'est pourquoi le Préteur aiant étalé tous les Traités & fait voir en détail les différences importantes qu'il y avoit entre eux, la multitude voulut sçavoir lequel de tous on étoit venu renouveller. Comme ni Philopœmen, pendant la Préture duquel le renouvellement s'étoit fait, ni Lycortas qui avoit été pour cela envoié à Alexandrie, ne pûrent rendre raison de leur conduite, ils furent convaincus d'avoir procédé dans cette affaire avec trop peu de prudence & de maturité:

rité: au lieu que leur faute fit concevoir une grande idée du mérite d'Ariſténe, on le regarda comme le ſeul homme qui ſçût parler avec connoiſſance de cauſe. Il empêcha que le Decret ne fût ratifié, & remit la déciſion à un autre tems.

Après cela on donna audiance aux Ambaſſadeurs de Séleucus. On renouvella l'alliance qu'on avoit avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaiſſeaux dont il faiſoit préſent. L'aſſemblée enſuite ſe ſépara, & chacun ſe retira dans la ville d'où il étoit venu. Un autre jour qu'il ſe célébroit une grande fête, Quintus Cæcilius, au retour de Macédoine, où il étoit allé comme Ambaſſadeur auprès de Philippe, vint dans l'Achaïe. Ariſténe aſſembla auſſitôt tous les principaux membres de la République dans Argos, & Quintus Cæcilius étant entré dans ce Conſeil, dit que les Achéens devoient d'autant moins uſer de rigueur avec les Lacédémoniens, que la conduite qu'on avoit tenuë à leur égard paſſoit les bornes d'une juſte modération, & que l'on feroit bien de réformer tout ce qui s'étoit imprudemment fait contre eux dans cette occaſion, à quoi il exhorta les Achéens de tout ſon pouvoir.

Il parut bien alors que ce qui avoit été ſtatué contre les Lacédémoniens n'étoit pas du goût d'Ariſténe, & qu'il s'entendoit avec Cæcilius, ſon ſilence le trahit, il ne repliqua pas un ſeul mot. Diophanes de Mégalopolis, homme plus guerrier que politique, ſe leva enſuite. Ce ne fut pas pour défendre ou excuſer le procédé des Achéens, il n'ouvrit pas la bouche ſur ce point, mais pour ſe venger de Philopœmen, qu'il n'aimoit pas, en intentant une autre accuſation contre les Achéens. Il dit qu'on avoit injuſtement agi non ſeulement avec Lacédémone, mais encore avec Meſſéne. Ce reproche étoit fondé ſur ce que les Meſſéniens n'étoient d'accord entre eux ni ſur le Decret qu'avoit fait Titus Quintius pour le rappel des exilés, ni ſur la maniére dont Philopœmen l'avoit mis à exécution. Cæcilius ſe voiant des partiſans parmi les Achéens mêmes, trouva encore plus mauvais que tout le Conſeil ne ſe ſoumît pas à ſon ſentiment.

Alors Philopœmen, Lycortas & Archon prirent hautement la défenſe de la République, ils firent voir que tout ce qui avoit été fait au ſujet de Sparte avoit été ſagement fait & même à l'avantage des Lacédémoniens, & que l'on n'y pouvoit rien changer ſans violer tous les droits humains & le reſpect que l'on devoit aux Dieux. Le Conſeil touché de leur diſcours, ordonna qu'il ne feroit rien changé à ce qui avoit été réglé, & que l'on donneroit cette réponſe à l'Ambaſſadeur Romain. Quand on la porta à Cæcilius, il demanda que l'on convoquât les Comices du païs. Les Magiſtrats répondirent qu'il falloit pour cela qu'il produisît une lettre du Sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'aſſembler. Comme il n'en avoit point, on lui

lui dit nettement qu'on ne s'assembleroit pas; ce qui le mit en si grande colére, qu'il partit d'Achaïe sans vouloir entendre ce que les Magistrats avoient à lui dire. On crut que ce Député, & avant lui Marcus Fulvius, n'auroient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'eussent été sûrs qu'Aristéne & Diophane étoient pour eux. Aussi furent-ils accusés d'avoir attiré ces Romains dans le païs par haine pour Philopoemen, & passérent-ils pour suspects dans l'esprit de la multitude. Tel étoit l'état des affaires dans le Péloponése.

XLII.

Différentes Ambassades vers les Romains. Ambassades des Romains auprès de Philippe & des Grecs.

CÆcilius, de retour à Rome, fit au Sénat le rapport de tout ce qui lui étoit arrivé dans la Gréce. On fit ensuite entrer les Ambassadeurs de Macédoine & du Péloponése. Ceux de Philippe & d'Euméne furent introduits les premiers, après eux les exilés d'Ænum & de Maronée, qui répétérent ce qui avoit été dit ci-devant à Cæcilius à Thessalonique. Le Sénat, après les avoir entendus, jugea qu'il falloit envoier de nouveaux Ambassadeurs à Philippe, pour examiner sur les lieux s'il s'étoit retiré, selon qu'il l'avoit promis à Cæcilius, des villes de la Perrhébie, & pour lui ordonner d'évacuer Ænum & Maronée; & de sortir en un mot de tous les châteaux, terres & villes qu'il occupoit sur la côte maritime de la Thrace. On écouta ensuite Apollonidas, Ambassadeur que les Achéens avoient envoié pour les justifier de n'avoir point donné de réponse à Cæcilius, & pour informer le Sénat de tout ce qui avoit été fait au sujet de Lacédémone, qui de son côté avoit député à Rome Arée & Alcibiade, tous deux de ces anciens exilés que Philopoemen & les Achéens avoient rétablis dans leur patrie. Ces deux ingrats, malgré un bienfait si précieux & si récent, se chargérent de l'odieuse commission d'accuser ceux qui les avoient sauvés contre toute espérance, & qui leur avoient procuré le bonheur de revoir leurs foiers. Rien n'irrita plus les Achéens que cette ingratitude. Apollonidas prouva qu'il n'étoit pas possible de régler mieux les affaires de Lacédémone que Philopoemen & les Achéens ne les avoient réglées. De leur côté Arée & Alcibiade tâchérent de faire voir au contraire ques les habitans aiant été chassés par force de Lacédémone, toutes les forces de la ville étoient épuisées, que réduite à un très-petit nombre de citoiens, & ses murs abattus, on n'y pouvoit plus vivre en sûreté, qu'elle avoit perdu son ancienne liberté, qu'elle n'étoit pas seu-

ſeulement ſoumiſe aux Decrets publics des Achéens, mais qu'elle étoit encore forcée d'obéir à leurs Préteurs. Le Sénat aiant comparé & peſé les raiſons de part & d'autre, nomma pour Ambaſſadeur Appius Claudius, & lui donna des inſtructions ſur ce démêlé comme pour les autres affaires de la Gréce. Apollonidas excuſa encore les Achéens ſur le crime qu'on leur faiſoit de n'avoir pas convoqué les Comices pour Cæcilius. Il dit qu'en cela ils n'étoient pas condamnables, que c'étoit une loi chez eux de n'aſſembler le Conſeil que lorſqu'il étoit queſtion d'alliance ou de guerre, à moins qu'on ne produiſît des lettres de la part du Sénat; que les Magiſtrats avoient donc eu raiſon de délibérer ſi l'on aſſembleroit le Conſeil de la nation, & qu'ils n'avoient point eu tort de n'en rien faire, puiſque Cæcilius n'apportoit point de lettre du Sénat Romain, & qu'il refuſoit de donner des ordres par écrit. Cæcilius ne laiſſa pas cette apologie ſans replique, il s'éleva contre Philopœmen, contre Lycortas, contre les Achéens en général, & contre la rigueur dont ils avoient uſé envers les Lacédémoniens. La réponſe du Sénat aux Ambaſſadeurs Achéens fut qu'il ſeroit envoié des Députés ſur les lieux pour examiner les choſes de plus près, & il leur recommanda d'avoir pour ces Députés tous les égards qu'il avoit lui-même pour ceux qui venoient à Rome de la part des Achéens.

XLIII.

Conſeil des Achéens donné aux Députés Romains à Clitor en Arcadie.

CEt événement arriva dans la cent quarante-huitiéme Olympiade. Polybe raconte au long tout ce qui ſe dit de part & d'autre dans ce Conſeil ſur l'affaire de Lacédémone, & ce que les Achéens jugérent devoir faire ſur ce ſujet. Nous nous contentons d'en avertir.

XLIV.

XLIV.

Cruauté de Philippe à l'égard des Maronites. Il envoie son fils Demetrius à Rome.

QUand Philippe eut appris de ses Ambassadeurs, qui lui avoient été renvoiés de Rome, qu'il falloit absolument qu'il vuidât les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir de tous les côtés sa domination resserrée, il déchargea sa rage sur les habitans de Maronée. Par son ordre, Onomaste qui avoit le Gouvernement de la Thrace, l'étant venu trouver, ils concertérent ensemble la cruelle vengeance qu'il avoit projettée. Cassandre avoit vécu longtems dans cette ville, & y étoit fort connu. C'étoit assez la maxime de Philippe d'envoier ses Courtisans dans les villes pour accoûtumer les habitans à les y voir. Ce Cassandre fut l'homme dont se servit Onomaste pour exécuter la barbare ordonnance du Prince. Il fit entrer de nuit un corps de Thraces dans la ville, qui firent main basse sur les citoiens & en massacrérent un grand nombre. Philippe ainsi vengé de ceux qui n'étoient pas de sa faction, attendoit tranquillement l'arrivée des Commissaires, persuadé que personne n'auroit la hardiesse de se déclarer son accusateur. Quelque tems après arrive Appius, qui bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait des vifs reproches au Roi de Macédoine, qui soutint qu'il n'avoit point de part à ce massacre, & qui le rejetta sur une émotion populaire. Les uns, dit-il, inclinant pour Euméne, les autres pour moi, la querelle s'échauffa, & ils s'égorgérent les uns les autres. Il porta la confiance jusqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudroit l'accuser. Mais qui auroit osé le faire? La punition auroit suivi de près, & le secours qu'on auroit pû attendre des Romains étoit trop éloigné. *Il est inutile*, lui dit Appius, *que vous vous excusiez, je sçai ce qui s'est passé & qui en est l'auteur*. Ce mot jetta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne poussa cependant pas la chose plus loin dans cette premiére entrevûe. Mais le lendemain Appius lui commanda d'envoier sans délai Onomaste & Cassandre à Rome, pour être interrogés par le Sénat sur le fait en question. A cet ordre Philippe changea de couleur, chancela, hésita longtems à répondre. Enfin il dit qu'il envoieroit Cassandre, auteur du massacre, à ce que les Commissaires croioient; mais il s'obstina à retenir auprès de soi Onomaste, qui, disoit-il, étoit si peu à Maronée dans le tems de cette sanglante tragédie, qu'il n'étoit pas mê-

même dans le voisinage. Dans le fond, c'est qu'il craignoit qu'un homme qui avoit sa confiance, & à qui il n'avoit rien caché, ne trahît devant le Sénat tous ses secrets. Pour Cassandre, dès que les Commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer; mais il envoia des gens à sa suite qui l'empoisonnérent en Epire.

Après le départ des Commissaires, qui s'en allérent bien convaincus que Philippe avoit ordonné le massacre de Maronée, & qu'il étoit près de rompre avec les Romains, le Roi de Macédoine faisant réflexion, seul & avec ses amis Apelles & Philocles, que sa haine contre les Romains & le désir de s'en vanger commençoit à éclater, auroit bien voulu prendre incessamment les armes & leur faire ouvertement la guerre: mais comme ses préparatifs n'étoient pas encore faits, il imagina un expédient pour gagner du tems. Il prit le dessein d'envoier à Rome son fils Demetrius, qui aiant été longtems en ôtage dans cette ville & s'y étant aquis de l'estime, lui parut très en état ou de le défendre contre les accusations qu'on pourroit intenter contre lui devant le Sénat, ou de l'excuser sur les fautes qu'il auroit en effet commises. Il disposa donc tout ce qui étoit nécessaire pour cette Ambassade, & avertit les amis dont il vouloit que le Prince son fils fût accompagné. Il promit en même tems aux Bysantins de les secourir, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu'allant à leur secours, il jetteroit la terreur parmi les petits Souverains de Thrace qui régnent auprès de la Propontide & les empêcheroit de mettre obstacle au dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Romains.

XLV.

Les Commissaires Romains arrivent en Créte & mettent ordre aux affaires de cette Isle.

Dans l'Isle de Créte, pendant que Cydates fils d'Anticalces faisoit à Gortyne la fonction de premier Magistrat, les Gortyniens tâchant par toutes sortes de voies de diminuer la puissance des Cnossiens & de resserrer leur domaine, avoient donné Lycastion aux Ranciens & Diatonion aux Lyctiens. Sur ces entrefaites arrivérent en Créte avec Appius les Commissaires qui avoient été envoiés de Rome pour pacifier les différens qu'avoient entre eux les habitans de cette Isle. Après quelque discussion, les Crétois s'étant laissés persuader de prendre les Commissaires pour arbitres, ceux-ci rétablirent les Cnossiens dans la possession de leur ancien territoire, & ordonnérent aux Cydoniates de reprendre les ôtages qu'ils avoient donnés & laissés à Char-

Charmion, & de sortir de Phalasarne sans rien enlever de ce qui appartenoit aux habitans. Ils leur laissérent aussi la liberté de faire partie du Conseil public ou de n'y pas entrer, selon qu'ils trouveroient l'un plus avantageux que l'autre, pourvû qu'au reste ils se continssent dans les bornes de leur domaine. Ils accordérent aussi la même permission aux Phalasarniens, qui avoient été bannis de la ville pour avoir tué Menoetius un des plus illustres de leurs citoiens.

XLVI.

Plaintes des Ambassadeurs de la Gréce contre Philippe. Réponses que le Sénat Romain leur donna & à Demetrius fils du Roi de Macédoine.

IL ne se vit peut-être jamais tant d'Ambassadeurs de Gréce à Rome qu'on en vit dans la cent quarante-neuviéme olympiade. Le bruit ne se fut pas plutôt répandu que Philippe étoit obligé de porter devant des Juges les démêlés qu'il avoit avec ses voisins, que les Romains écoutoient les plaintes qu'on avoit à faire contre ce Prince, & qu'ils prenoient sous leur protection les peuples qui avoient contre lui leurs droits ou leurs intérêts à défendre; ce bruit, dis-je, ne se fut pas plutôt répandu, que de tous les environs de la Macédoine, on ne vit à Rome que des accusateurs contre Philippe, les uns pour eux-mêmes, les autres au nom de leur ville, d'autres encore au nom des nations ausquelles ils s'étoient joints. Il en vint aussi de la part d'Euméne, à la tête desquels étoit Athenée frére du Roi, pour se plaindre de ce que Philippe n'avoit pas evacué les villes de la Thrace, & de ce qu'il avoit envoié du secours à Prusias. Il en étoit venu encore de Lacédémone, & chaque faction de cette ville y avoit ses députés. Pour Philippe, il n'avoit auprès du Sénat pour défenseur que son fils Demetrius, qu'il avoit fait accompagner de Philocles & d'Apelles, deux amis en qui il avoit une confiance entiére. Le premier que le Sénat fit appeller, fut Athenée, dont il reçut une couronne du prix de quinze mille piéces d'or. Aussi fit-il de grands éloges d'Euméne & de ses fréres, les exhortant de persister toujours dans les mêmes sentimens. Les Consuls introduisirent ensuite Demetrius & tous les accusateurs de Philippe, les uns après les autres. Ils étoient en si grand nombre que trois jours entiers se passérent à les entendre, & que le Sénat ne sçavoit comment satisfaire à tous. Car il en étoit venu de la Thessalie non seulement au nom du Roiaume en général, mais de la part de chaque ville. Les Perrhébiens, les Athéniens, les Epirotes, les Illyriens y en avoient aussi

aussi envoiés. Les uns reprochoient à Philippe d'avoir empiété sur des terres hors de son districT, d'autres d'avoir enlevé des hommes & des bestiaux sur le domaine d'autrui, ceux-ci d'avoir empêché que la justice fût renduë selon les loix, ceux-là d'avoir corrompu les Juges. Enfin il se faisoit des plaintes en si grand nombre qu'il n'étoit pas possible de les retenir toutes, ni de les ranger dans un certain ordre. Le Sénat lui-même ne pouvoit pas approfondir & éclaircir tant de faits de différente nature, & il dispensa Demetrius de justifier le Roi son pére sur tout. Il aimoit ce Prince, qui étoit alors fort jeune, & nullement en état de répondre aux subtilités & aux chicanes dont se servoient les accusateurs. D'ailleurs Demetrius n'avoit que des paroles pour défendre son pére, & le Sénat vouloit connoître à fond les dispositions de Philippe. On se contenta donc de demander au jeune Prince & à ses deux amis, si le Roi ne leur avoit pas mis entre les mains quelque mémoire. Demetrius répondit qu'il en avoit un, & en même tems produisit un petit livre, où l'on lui ordonna de lire toutes les réponses que Philippe avoit faites en général à toutes les plaintes qu'on pourroit porter contre lui. Le Roi disoit dans ce livre qu'il avoit exécuté les ordres des Romains; que si quelquefois il y avoit manqué, l'on ne devoit s'en prendre qu'à ses accusateurs. Presque sur chaque article il répétoit: *Quoiqu'en cela Cœcilius & les autres Commissaires ne nous aient pas rendu la justice qu'ils nous devoient.* Et encore: *Quoiqu'en nous donnant ces ordres, on n'ait eu nul égard à la justice.* Ainsi finissoient presque toutes les réponses de Philippe. C'est pourquoi le Sénat, après avoir entendu les accusations, satisfit en général à toutes, en disant par le ministére du Consul, que sur ce qu'avoit dit ou lû Demetrius, il étoit persuadé que Philippe ne s'étoit pas écarté & ne s'écarteroit pas dans la suite de ce que la justice demandoit de lui; mais qu'on ne lui faisoit cette grace qu'à la considération du Prince son fils; & afin qu'il n'en doutât point, qu'on envoieroit en Macédoine des Ambassadeurs, tant pour examiner s'il se conformoit en tout à la volonté du Sénat, que pour lui faire connoître que c'étoit à Demetrius qu'il étoit redevable de l'indulgence dont on avoit usé à son égard: réponse qui devoit d'autant plus flatter le jeune Prince, qu'elle étoit assaisonnée des marques les plus tendres & les plus sincéres d'estime & d'amitié, & qu'on ne lui demandoit pour tant de déférences, sinon qu'il fût ami du peuple Romain.

Cette affaire concluë, on donna audiance aux Ambassadeurs d'Euméne, lesquels se plaignirent que Philippe eût envoié du secours à Prusias, & de ce qu'il n'avoit point évacué les villes de la Thrace. Philocles qui avoit été Ambassadeur de la part de Philippe auprès de Prusias, & qui étoit venu à Rome pour ces deux affaires par l'ordre du Roi de Macédoine, voulut dire quelque chose pour l'excuser; mais le

Sénat,

Sénat, après l'avoir écouté quelque tems, répondit, que si les Députés, en arrivant dans la Macédoine, ne trouvoient pas ses ordres exécutés & toutes les villes de Thrace remises au Roi de Pergame, il auroit raison de cette désobéissance, & ne souffriroit pas qu'on l'amusât plus longtems par des promesses frivoles. Il paroît de là que si l'indignation des Romains n'éclata point alors contre Philippe, ils ne furent arrêtés que par la présence du Prince son fils. Mais si cette Ambassade lui fut avantageuse d'un côté, de l'autre elle ne contribua pas peu à la ruine entiére de la Maison de Macédoine. La grace que le jeune Demetrius avoit obtenuë du Sénat lui enfla le cœur. Persée son frére & Philippe conçûrent une jalousie furieuse de la préférence qu'on avoit donnée sur eux au jeune Prince. Leurs soupçons furent considérablement augmentés par la conversation secréte qu'eut avec Demetrius je ne sai quel inconnu, qui lui fit entendre que bientôt les Romains le mettroient sur le trône de Macédoine, & qui en même tems écrivit à Philippe qu'il étoit important pour lui d'envoier une seconde fois à Rome son fils & ses amis. Ces deux incidens vinrent fort à propos à Persée pour engager Philippe à consentir à la mort de Demetrius. Nous verrons dans la suite de quelle maniére l'arrêt en fut exécuté.

Les Ambassadeurs des Lacédémoniens entrérent après ceux d'Euméne. Quelques-uns demandérent que leurs bannis fussent remis en liberté, & qu'on leur rendît tous les biens qu'on leur avoit ôtés au tems de leur exil. Mais Arée & Alcibiade dirent que c'étoit assez qu'on leur en rendît la valeur d'un talent, & qu'il faloit en partager le reste entre les citoiens qui étoient les plus utiles à l'Etat. Un autre Député, c'étoit Seripde, demanda que la République fût rétablie dans la forme de gouvernement qu'elle avoit, lorsqu'elle étoit du corps des Achéens. Chason prit la défense de ceux qui avoient été condamnés à mort ou bannis par les Achéens. Il sollicita le retour des exilés, & demanda que la République fût remise dans son premier état. Chacun d'eux avoit à l'égard des Achéens des vûës particuliéres, & parloit selon ces vûës. Le Sénat ne pouvant éclaircir tous ces différens, choisit trois citoiens qui avoient déja été députés dans le Péloponése pour les mêmes affaires, & qui étoient Titus, Quintius & Cæcilius. On plaida longtems devant eux toutes ces causes, & l'on convint que les bannis retourneroient dans leur patrie, que ceux qui avoient été condamnés à mort l'avoient été injustement, & que Lacédémone continueroit d'être du corps des Achéens. Restoit à décider si l'on rendroit aux bannis tous leurs biens, ou si l'on réduiroit ces biens à la valeur d'un talent, mais c'est sur quoi l'on ne s'accorda point. Au reste afin qu'on ne revînt pas à disputer sur tous les points, on mit par écrit ce dont on étoit convenu, & les Commissaires ordonnérent que les parties

ſignaſſent l'acte qui en avoit été dreſſé. Les Achéens ne l'avoient pas ſigné. Titus pour les y engager, fit appeller Xenarque, qui étoit venu de leur part tant pour renouveller l'alliance de ce peuple avec les Romains, que pour ſoutenir la cauſe des Achéens contre les Ambaſſadeurs de Lacédémone. Sans l'avoir averti dequoi il s'agiſſoit, il lui demanda bruſquement s'il approuvoit ce qui avoit été décidé. Xenarque embaraſſé ne ſavoit pas trop ce qu'il devoit répondre. Le retour des exilés & la réhabilitation des morts ne lui plaiſoient pas trop. Ces deux articles étoient formellement contraires à un decret de ſa nation, decret gravé ſur une colonne. D'un autre côté il goûtoit fort ce qui avoit été conclu que la ville de Sparte ſeroit du Conſeil des Achéens. Dans cette incertitude, moitié faute de ſavoir à quoi s'en tenir, moitié par crainte, il ſigna l'acte. Après quoi le Sénat envoia Q. Marcius en Macédoine & dans le Péloponéſe pour y faire exécuter ſes ordres.

XLVII.

Philopœmen rompt les meſures que Titus & ſes ennemis avoient priſes contre lui.

DInocrates de Meſſéne arrivant à Rome fut extrémement content d'y voir que le Sénat avoit jetté les yeux ſur Titus pour l'envoier auprès de Pruſias & de Séleucus. Il comptoit que ce Romain, auprès de qui il avoit un libre accès pendant la guerre de Lacédémone, & qui l'aimoit autant qu'il aimoit peu Philopœmen, régleroit, en paſſant par la Gréce, les affaires de Meſſéne ſelon les vûës qu'il voudroit & qu'il auroit ſoin de lui inſpirer. Il lui faiſoit donc aſſidûment ſa cour, & fondoit ſur lui toutes ſes eſpérances. Il arrive dans la Gréce avec Titus, bien ſûr, à ce qu'il s'imaginoit, que ſur les intérêts de ſa patrie le Romain ne ſuivroit d'autres lumiéres que les ſiennes. Philopœmen les attendit, ſans s'inquiéter, parce qu'il ſavoit, à n'en pouvoir douter, que Titus, ſur les affaires de la Gréce, n'avoit aucun ordre de la part du Sénat. Quand ils eurent pris terre à Naupacte, Titus écrivit au Préteur & aux autres membres du Conſeil des Achéens de s'aſſembler. On lui fit réponſe qu'on attendoit, pour convoquer la multitude, qu'il mandât quelle affaire il avoit à communiquer, que c'étoit une condition ſans laquelle les loix ne permettoient pas d'aſſembler le Conſeil pour lui. Parlà Philopœmen fit tomber toutes les eſpérances de Dinocrates & des anciens bannis, & rendit inutile l'arrivée de Titus, qui n'oſa ſuppoſer des ordres qu'il n'avoit pas reçus.

XLVIII.

Philippe sort des villes Gréques de la Thrace. Expédition de ce Prince contre les Barbares.

DEs que Q. Marcius fut arrivé dans la Macédoine, Philippe à la vérité sortit de toutes les villes de Thrace où des Grecs s'étoient établis & en retira les garnisons ; mais ce ne fut pas sans regret & sans chagrin, qu'il se vit obligé de se dépouiller ainsi lui-même. Il eut dans tout le reste la même soumission pour les ordres des Romains. Il lui importoit de cacher la haine qu'il avoit pour eux, & de gagner du tems pour se disposer à la guerre qu'il se proposoit de leur déclarer. Ce fut dans cette vûe qu'il marcha contre les Barbares, traversa la Thrace, & se jetta sur le païs des Odrysiens, des Bessiens & des Dentheletes. Il entra d'emblée dans Philippolis. Les habitans, à son approche, s'étoient enfuis sur les montagnes. Il fit ensuite des courses dans le plat païs, ravageant les uns, recevant les autres à composition. Il mit enfin garnison dans la ville, & revint dans son Roiaume. Cette garnison fut chassée quelque tems après par les Odrysiens, qui ne gardérent pas la foi qu'ils avoient promise à ce Prince.

XLIX.

Députation à Rome de la part des Lacédémoniens exilés.

LEs exilés de Lacédémone firent à Rome une députation, dans laquelle se trouvoient Arcésilas & Agésipolis, qui dans son enfance avoit été Roi de Sparte. Ces Députés furent pris par des pirates qui les tuérent. On leur en substitua d'autres qui arrivérent sains & saufs à Rome.

L.

Commencement des malheurs de Demetrius fils de Philippe.

DEmetrius de retour en Macédoine fit connoître la réponse que le Sénat lui avoit faite. Quand les Macédoniens y virent que c'étoit en considération de ce Prince qu'ils avoient été si favorablement traités, qu'on lui étoit redevable de la grace qu'on avoit reçuë, & que dans la suite il n'y auroit rien que les Romains ne fissent pour l'obliger, ils le regardérent comme le libérateur de la patrie. Car la maniére dont Philippe se conduisoit avec les Romains leur faisoit craindre que ceux-ci ne vinssent bientôt fondre avec une armée sur la Macédoine. Philippe & Persée furent choqués des honneurs que Demetrius recevoit, ils ne pouvoient digérer que les Romains voulussent qu'on n'eût obligation de leurs faveurs qu'à ce jeune Prince. Le pére cependant eut assez de force pour cacher dans lui-même & dissimuler son chagrin. Mais Persée fit éclater ses ressentimens. C'étoit un Prince qui non seulement étoit beaucoup moins aimé des Romains que son frére, mais lui étoit infiniment inférieur soit par le caractére soit par les talens. Ce qui lui faisoit appréhender, que quoiqu'aîné, il ne fût exclus de la succession au Roiaume. Pour prévenir ce malheur, il commença par corrompre & se gagner les amis de Demetrius.... *Voiez la fin tragique de ce Prince dans le quarantiéme Livre de Tite-Live.*

LI.

Différentes réponses du Sénat à différens Ambassadeurs.

LA seconde année de la présente olympiade il vint à Rome des Ambassadeurs de la part d'Euméne, de Pharnace, des Achéens, des Lacédémoniens exilés & de ceux qui étoient dans la ville. Les Rhodiens y en avoient aussi envoiés pour se plaindre du meurtre qui s'étoit fait dans Sinope. Le Sénat répondit aux Ambassadeurs de Sinope, d'Euméne & de Pharnace, qu'il députeroit pour être informé au juste de l'état des affaires des Sinopéens, & des démêlés que les deux Rois avoient ensemble.

A l'égard des autres, comme Q. Marcius étoit récemment arrivé de Gréce, de Macédoine & du Péloponése, & qu'il avoit donné sur ces païs-là tous les éclaircissemens qu'on pouvoit souhaiter, le Sénat ne ju-

jugeoit pas qu'il fût nécessaire d'en écouter les Ambassadeurs. On fit appeller cependant ceux du Péloponése & de la Macédoine, & on les laissa parler. Mais dans la réponse qu'on leur fit & dans les jugemens que l'on porta, on eut moins égard à leurs remontrances qu'au rapport qu'avoit fait Marcius; qu'à la vérité Philippe avoit obéi aux ordres du Sénat, mais qu'il ne s'y étoit soumis qu'avec une extréme répugnance, & qu'à la premiére occasion qui lui paroîtroit favorable, il ne manqueroit pas de se déclarer contre les Romains. Sur ce rapport le Sénat loua Philippe de ce qu'il avoit fait, mais il le loua de telle sorte qu'il l'avertissoit en même tems de se donner de garde de rien entreprendre contre la République Romaine.

Touchant le Péloponése, Q. Marcius avoit rapporté que les Achéens ne vouloient renvoier aucune affaire au Sénat, & que c'étoit une Ligue fiére & orgueilleuse qui prétendoit tout décider par elle-même: que si les Péres ne les écoutoient que de certaine façon & témoignoient tant soit peu n'être pas contens de leurs procédés, les Lacédémoniens feroient certainement la paix avec Messéne, & qu'alors les Achéens viendroient en supplians implorer le secours des Romains. Sur quoi le Sénat fit réponse à Serippe, Ambassadeur de Lacédémone, qu'il avoit fait jusqu'alors pour les Lacédémoniens tout ce qui lui avoit été possible; mais que pour le présent il ne croioit pas que le différend qu'ils avoient avec les Messéniens le regardât. Le Sénat répondit ainsi pour laisser les Lacédémoniens en suspens. Quand ensuite les Achéens demandérent qu'en vertu du Traité d'alliance on leur donnât, si l'on pouvoit, du secours contre les Messéniens, ou que si cela ne se pouvoit pas, on prît du moins des mesures pour empêcher qu'il n'allât d'Italie à Messéne ni armes ni vivres; on ne leur accorda ni l'un ni l'autre. Loin de là, le Sénat répondit que quand les Lacédémoniens, ou les Corinthiens, ou les Argiens se détacheroient de la ligue des Achéens, ceux-ci ne devroient pas être surpris que les Péres ne s'intéressassent pas à cette séparation. C'étoit comme publier à son de trompe qu'ils permettoient à quiconque de se séparer de la ligue des Achéens. On retint après cela les Ambassadeurs à Rome, jusqu'à ce qu'on eût appris quel avoit été le succès de l'expédition des Achéens contre ceux de Messéne. Voilà ce qui se faisoit alors en Italie.

LII.

Lycortas après avoir soumis les Messéniens venge la mort de Philopœmen.

APrès que Lycortas, Préteur des Achéens, eut jetté la terreur parmi les Messéniens, ceux-ci, au lieu de se plaindre comme autrefois de la rigueur du gouvernement, osoient à peine, quoique secourus par les ennemis, ouvrir la bouche & dire qu'il falloit députer pour traiter de la paix. Dinocrates lui-même environné de tous les côtés, prit le parti de céder au tems & de se retirer chez lui. Alors les Messéniens dociles aux avis de leurs anciens, & surtout des Ambassadeurs de Béotie, Epenéte & Apollodore, qui heureusement se trouvoient alors à Messéne pour négocier la paix; les Messéniens, dis-je, députérent pour finir la guerre & demander pardon de leurs fautes passées. Lycortas assembla les autres Magistrats, & après avoir entendu les Députés, il leur dit, que l'unique moien qu'avoient les Messéniens pour obtenir la paix, étoit de livrer les auteurs de la rébellion & de la mort de Philopœmen, de remettre tous leurs intérêts en la disposition des Achéens, & de recevoir garnison dans leur citadelle. La réponse du Préteur divulguée, ceux d'entre le peuple qui depuis longtems vouloient du mal aux auteurs de la guerre, étoient très-disposés à s'en saisir & à les livrer. D'autres, qui croioient n'avoir rien à craindre de la part des Achéens, consentoient aussi volontiers qu'on abandonnât tout à leur discrétion. Et il falloit bien que les uns & les autres acceptassent les conditions, puisqu'il ne leur restoit aucune autre ressource. La citadelle fut donc aussitôt ouverte au Préteur, qui y mit des rondachers. Il entra ensuite dans la vil'e suivi d'un corps de troupes choisies. Il convoqua la multitude, lui fit un harangue convenable aux conjonctures présentes, & lui promit que jamais il ne manqueroit à la foi qu'il lui avoit donnée. Pour les affaires générales, il les renvoia toutes au Conseil des Achéens qui devoit fort à propos s'assembler à Mégalopolis. Il fit encore justice de tous ceux qui étoient convaincus de quelque crime, & condamna à mort ceux qui avoient trempé dans la mort de Philopœmen.

LIII.

Lycortas rétablit les Messéniens dans leur premier état. Dissimulation des Romains à l'égard des Achéens. Sparte est attribuée à la Ligue d'Achaie. Ambassade à Rome de la part des citoiens & des exilés de Lacédémone.

LEs Messéniens, qui par leur imprudence étoient tombés dans l'état le plus déplorable, furent par la générosité de Lycortas & des Achéens réunis à la Ligue dont ils s'étoient séparés. Cette Ligue aquit encore alors Abie, Thurie & Phare, qui pendant la guerre de Messéne s'étoient détachées des Messéniens, & avoient élevé chacune une colonne particuliére. Quand on apprit à Rome que les Achéens avoient heureusement terminé la guerre qu'ils avoient avec les Messéniens, on n'y tint plus aux Ambassadeurs le même langage qu'on leur avoit tenu avant le succès. Le Sénat leur dit qu'il avoit pris garde que personne ne portât d'Italie à Messéne ni armes ni vivres : réponse qui fit évidemment connoître qu'il étoit fort éloigné de négliger ou mépriser les affaires du dehors, & qu'au contraire il trouvoit mauvais qu'on ne le consultât point sur toutes choses, & qu'on ne suivît pas en tout ses avis.

Les Ambassadeurs Lacédémoniens étant enfin arrivés de Rome, dirent ce que le Sénat leur avoit répondu. Sur la nouvelle qui s'en répandit, Lycortas assembla le peuple à Sicyone, & y mit en délibération si l'on recevroit Sparte dans la Ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir, il représenta que les Romains, à la disposition desquels on avoit ci-devant abandonné cette ville, ne vouloient plus en être chargés ; qu'ils avoient déclaré aux Ambassadeurs que cette affaire ne les regardoit pas ; que ceux qui dans Sparte étoient à la tête des affaires souhaitoient entrer dans la Ligue, qu'il trouvoit à l'admettre deux avantages considérables : le premier, qu'ils s'associeroient un peuple qui leur avoit gardé une fidélité inviolable : l'autre, que les Achéens n'auroient plus parmi eux & dans leur Conseil ses anciens bannis, dont ils avoient éprouvé l'ingratitude & l'impiété, qu'on les chasseroit hors de la ville, pour y recevoir d'autres citoiens, qui amis du gouvernement auroient une reconnoissance proportionnée au bienfait qui leur auroit été accordé. Telles furent les raisons & les motifs dont Lycortas se servit pour engager sa nation à joindre Sparte à la Ligue des Achéens. Diophane & quelques autres prirent la défense des exilés. N'est-ce pas assez, disoient-ils, qu'ils soient interdits & chas-

chassés de leur patrie ? Voulez-vous aggraver encore leur infortune en faveur d'un petit nombre de personnes, & prêter votre puissance à ceux qui contre tout droit & raison les ont éloignés de leurs foiers ? Malgré cette opposition, le Conseil décida que Sparte seroit reçûë dans la Ligue, & en effet elle y fut reçûë, & l'on en grava le Decret sur la colonne. A l'égard des anciens bannis, on ne fit grace qu'à ceux d'entre eux qu'on ne pouvoit convaincre d'avoir rien entrepris contre la nation des Achéens.

Cette affaire finie, les Achéens députérent à Rome Bippe d'Argos pour informer le Sénat de ce qu'ils avoient fait. Les Lacédémoniens y envoiérent Charon, & les exilés Cletis pour défendre leur cause contre les Ambassadeurs des Achéens. Il en fut aussi de la part d'Euméne, d'Ariarathe & de Pharnace. Les Ambassadeurs de ces trois Princes eurent audience les premiers. Il n'étoit pas besoin que les Péres les écoutassent longtems. Ils étoient déja informés de la modération d'Euméne, de l'avarice & de l'orgueil de Pharnace par Q. Marcius & les autres Commissaires, qu'ils avoient députés pour connoître de la guerre qui étoit entre ces deux Princes. Ils répondirent qu'ils envoieroient de nouveaux Commissaires pour examiner encore plus exactement dequoi il s'agissoit entre les deux Rois. On appella ensuite les exilés de Lacédémone avec ceux que les habitans avoient députés. Après avoir entendu les uns & les autres, on ne dit rien aux Ambassadeurs de la ville qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'étoit passé. Pour les exilés, on leur promit qu'on écriroit aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après Bippe, Député de la part des Achéens, fut introduit dans le Sénat, & y rapporta de quelle maniére les Messéniens avoient été rétablis dans leur premier état, & non seulement on ne désapprouva rien de ce qu'il avoit dit, mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs & d'amitiés.

LIV.

Rétablissement des bannis de Lacédémone refusé.

LEs exilés de Lacédémone ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponése, qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avoient reçûës pour eux de la part du Sénat, & par lesquelles on leur mandoit de rétablir les exilés dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendroit à délibérer sur ces lettres, que les Ambassadeurs Achéens fussent de retour de Rome. Après quoi l'on grava sur une colonne le Traité qui avoit été conclu avec les Messéniens, & on leur accorda l'im-

l'immunité pour trois ans: de ſorte que le dégât qui s'étoit fait dans leur païs ne leur fut pas plus préjudiciable qu'aux Achéens. Peu après Bippe arriva de Rome, & rapporta que quand le Sénat avoit écrit en faveur des exilés, c'étoit moins parce qu'il avoit leur rétabliſſement à cœur, que pour ſe délivrer de leurs importunités. Sur cette aſſurance, les Achéens jugérent qu'il ne falloit rien changer à ce qui avoit été réglé.

LV.

Les Romains tâchent en vain de porter Pharnace à vivre en paix avec Euméne & Ariarathe.

DAns l'Aſie, Pharnace, ſans ſe mettre en peine de ce que les Romains décideroient, fit partir Léocrite à la tête de dix mille hommes pour piller la Galatie, & au commencement du printems il aſſembla ſes troupes comme pour ſe jetter dans la Cappadoce. Euméne indigné de voir les Traités les plus ſolemnels ſi indignement violés, amaſſa auſſi ſes troupes. Toutes étoient prêtes à partir, lorſqu'Attalus arriva de Rome. Après quelques conférences ſur l'affaire préſente, ils marchérent enſemble contre Léocrite, qu'ils ne trouvérent point dans la Galatie, & s'avancérent vers Pharnace. Dans la route ils rencontrérent des Députés qui de la part de Carſignat & de Géſotore, leſquels avoient auparavant pris le parti de Pharnace, demandoient qu'on ne leur fît point de tort, & promettoient de faire tout ce qui leur ſeroit ordonné. Mais les deux Rois irrités de l'infidélité de ces Princes, ne voulurent pas les écouter. De Calpite en cinq jours ils arrivérent au fleuve Halys, & ſix jours après à Amiſe. Là le Roi de Cappadoce joignit ſon armée aux leurs, & tous trois enſemble firent le dégât dans le plat païs. Ils y étoient campés, lorſque les Ambaſſadeurs, qui avoient été envoiés de Rome pour la paix, arrivérent. La nouvelle en étant venuë à Euméne, il pria Attalus de leur aller au-devant, & pour leur faire voir qu'il étoit par lui-même en état de réſiſter à Pharnace, & même de le mettre à la raiſon, il augmenta le nombre de ſes troupes, & les fournit de tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire.

Quand les Ambaſſadeurs furent arrivés, ils exhortérent Euméne & Ariarathe de ne pas prolonger plus longtems la guerre. Les deux Princes témoignérent qu'ils étoient prêts de mettre bas les armes; mais ils priérent les Députés d'aſſembler un conſeil où Pharnace ſe trouvât avec eux, afin qu'ils puſſent le convaincre en face de ſa perfidie & de ſa cruau-

cruauté: que s'il n'étoit pas possible de l'y faire venir, au moins ils examinassent en juges droits & équitables les plaintes qu'il y avoit contre ce Prince: Les Ambassadeurs ne pûrent se refuser à des demandes si justes & si raisonnables, mais ils répréséntérent aux deux Rois qu'il falloit auparavant qu'ils retirassent leurs armées du païs, qu'on les avoit envoiés pour terminer la guerre, & que des actes d'hostilité s'accorderoient mal avec des conférences sur la paix. Euméne y consentit, & dès le lendemain il décampa pour se retirer dans la Galatie. Les Ambassadeurs sur le champ vont trouver Pharnace, & tâchent de lui persuader que de tous les moiens d'accommoder les affaires le plus sûr étoit d'avoir une conférence avec Euméne. Cet expédient ne plaît point à Pharnace, il le rejette absolument, & donne à connoître par ce refus, qu'il se reconnoît coupable & qu'il se défie des raisons qu'il apporteroit pour se justifier. Comme cependant les Ambassadeurs étoient résolus de finir la guerre par quelque voie que ce fût, ils ne le quittérent pas qu'il n'eût consenti à envoier des Ambassadeurs sur la côte de la mer pour conclure la paix aux conditions qu'ils lui prescriroient. Ils se retirérent ensuite, & rejoignirent Euméne avec les plénipotentiaires de Pharnace. Du côté des Romains & du Roi de Pergame, il n'y eut rien qu'on n'accordât; mais de la part des Ambassadeurs de Pharnace on ne vit que chicane, que résistance. A peine étoit-on convenu de quelque chose avec eux, qu'ils en demandoient une autre ou changeoient de sentiment. Les Députés Romains voiant qu'ils travailloient en vain & que Pharnace n'accepteroit aucune condition, sortirent de Pergame sans avoir rien fait. Ceux de Pharnace retournérent de même chez eux: la guerre continua de se faire, & Euméne recommença à s'y préparer. Les Rhodiens alors l'aiant prié de se transporter à Rhodes, il y fut à grandes journées pour prendre la conduite de la guerre contre les Lyciens.

LVI.

Euméne envoie ses fréres à Rome. Promesses qu'ils reçoivent de la part du Sénat.

Le Traité conclu entre Pharnace, Attalus & les autres, chacun reconduisit ses troupes dans ses Etats. Euméne alors étoit à Pergame, où il se rétablissoit d'une grande maladie qu'il avoit euë. Il apprit avec beaucoup de plaisir la nouvelle, que lui apportoit Attalus, de la conclusion du Traité, & il se proposa d'envoier tous ses fréres à Rome. Deux motifs l'y portoient. Par-là il espéroit mettre fin à la guer-

guerre qu'il avoit avec Pharnace, & il étoit bien aise de faire connoître ses fréres aux amis qu'il avoit dans Rome & dans le Sénat. Ils se disposent donc au voiage, ils arrivent. Ils étoient déja connus dans cette ville à une infinité de personnes qui avoient porté les armes avec eux dans l'Asie. On leur fit un aceueil magnifique. Le Sénat surtout n'épargna rien pour les bien recevoir. Il les logea & les traita splendidement. On leur fit de grands présens, on leur accorda l'audiance la plus favorable. Introduits dans le Sénat, ils rappellérent dans un long discours les effets de l'étroite liaison que leur Maison avoit depuis longtems avec les Romains, ils portérent leurs plaintes contre Pharnace, & demandérent avec instance qu'il fût puni comme il méritoit. La réponse du Sénat fut gracieuse. On leur promit qu'on envoieroit sur les lieux des Ambassadeurs qui tenteroient toutes sortes de voies pour finir la guerre.

LVII.

Pourquoi les Achéens choisirent pour Ambassadeurs vers Ptolemée Lycortas, Polybe son fils & le jeune Aratus.

PTolémée voulant faire alliance avec les Achéens, leur envoia un Ambassadeur avec promesse de leur donner six galéres à cinquante rames armées en guerre. Le présent parut digne de reconnoissance, & l'on accepta les offres du Prince. En effet cela valloit à peu près dix talens. Pour remercier Ptolémée des armes & de l'argent qu'il avoit déja auparavant envoié, & pour recevoir les galéres, les Achéens choisirent dans leur Conseil Lycortas, Polybe & le jeune Aratus. Lycortas fut choisi, par la raison qu'étant Préteur dans le tems qu'on avoit renouvellé l'alliance avec Ptolémée, il avoit pris avec chaleur les intérêts de ce Prince. On lui associa Polybe, quoiqu'il n'eût point encore atteint l'âge prescrit par les loix, parce que c'étoit son pére qui avoit été député pour renouveller l'alliance avec le Roi d'Egypte & apporter dans l'Achaïe des armes & de l'argent que ce Prince avoit donné à la Ligue des Achéens. Enfin l'on joignit Aratus aux deux autres, parce que ses ancêtres avoient été fort aimés des Ptolémées. Cette Ambassade ne sortit cependant pas de l'Achaïe, parce que lorsqu'elle se disposoit à partir, Ptolémée mourut.

LVIII.

Sentimens généreux de Lycortas dans l'assemblée des Achéens. Députation au Sénat de la part de cette nation. Callicrates, un des Ambassadeurs, trahit sa République & tous les Grecs.

HYperbate, Préteur des Achéens, aiant mis en délibération dans le Conseil, si l'on auroit égard aux lettres que le Sénat avoit écrites au sujet du rétablissement de ceux qui avoient été bannis de Lacédémone, le sentiment de Lycortas fut que sur cela l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été réglé. „ Quand les Romains, dit il, é„ coutent favorablement les plaintes des malheureux qui ne leur de„ mandent rien que de juste & de raisonnable, ils ne font en cela „ que ce qu'il leur convient de faire : mais lorsqu'on leur représente „ qu'entre les graces qu'on veut obtenir, les unes passent leur pou„ voir, les autres feroient deshonneur & un tort considérable à leurs „ alliés, ce n'est pas leur coûtume de s'opiniâtrer & de forcer ces al„ liés à leur obéir. C'est aujourd'hui le cas où nous sommes. Faisons „ connoître aux Romains que nous ne pouvons exécuter leurs ordres, „ sans violer nos sermens, sans aller contre les loix sur lesquelles notre „ Ligue est établie, ils se relâcheront sans doute & conviendront que „ c'est avec juste raison que nous nous défendons de nous soumettre à „ ce qu'ils nous ordonnent. Hyperbate & Callicrates furent d'un avis contraire. Selon eux il falloit obéir, & il n'y avoit ni loi, ni serment, ni Traité qu'on ne dût sacrifier à la volonté des Romains. Dans ce partage de sentimens, il fut résolu qu'on députeroit au Sénat pour l'informer de ce que Lycortas avoit exposé dans le Conseil. Les Ambassadeurs furent Callicrates Léontésien, Lysiade de Még. lopolis & Aratus de Sicyone, & on leur donna des instructions conformes à ce qui avoit été délibéré.

Quand ces Ambassadeurs furent arrivés à Rome, Callicrates introduit dans le Sénat fit tout le contraire de ce qui lui avoit été ordonné. Non seulement il eut l'audace de blâmer ceux qui ne pensoient pas comme lui ; mais il se donna encore la liberté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit faire. „ Si les Grecs ne vous obéissent pas, Péres conscrits, „ dit il, si l'on n'a égard chez eux ni aux lettres ni aux ordres que „ vous leur envoiez, c'est à vous seuls que vous devez vous en pren„ dre. Dans toutes les Républiques il y a maintenant deux partis, „ dont l'un soutient qu'on doit se soumettre à ce que vous ordonnez, „ & que les loix, les Traités, tout en un mot doit plier sous votre

„ bon

„ bon plaisir : l'autre prétend que les loix, les sermens, les Traités
„ doivent l'emporter sur votre volonté, & ne cesse d'exhorter le peu-
„ ple à s'y tenir inviolablement attaché. De ces deux partis le dernier
„ est le plus du goût des Achéens, & a le plus de pouvoir parmi la
„ multitude. Qu'arrive-t-il de là? Que ceux qui se rangent de votre
„ côté sont en horreur chez le peuple, & que ceux qui vous résistent
„ sont honorés & applaudis. Au lieu que si le Sénat se déclaroit tant
„ soit peu pour ceux qui prennent à cœur ses intérêts, bientôt tous les
„ Chefs des Républiques seroient pour les Romains, & le peuple in-
„ timidé ne tarderoit pas à suivre leur exemple. Mais si vous regardez
„ cela comme une chose de peu d'importance, attendez-vous à voir
„ tous ces Chefs se tourner contre vous. La raison, je vous l'ai dite,
„ c'est que ce parti a pour lui la multitude, & qu'il y est incompara-
„ blement plus considéré que l'autre. Aussi voions-nous des gens qui
„ n'aiant pour tout mérite qu'une opposition invincible à vos ordres
„ & un prétendu zéle pour la défense & la conservation des loix de
„ leur patrie, sont parvenus aux plus éminentes dignités de leur Ré-
„ publique. Continuez, Péres conscrits, vous ne pouvez mieux vous
„ y prendre, si vous ne vous embarassez pas beaucoup que les Grecs
„ vous soient soumis. Mais si vous voulez qu'ils exécutent vos ordres
„ & qu'ils reçoivent vos lettres avec respect, songez y sérieusement.
„ Sans cela je puis vous assûrer que vous les trouverez toujours rébelles.
„ Jugez de leur résistance future par celle qu'ils viennent de faire.
„ Pendant la guerre de Messéne, quelles mesures Q. Marcius n'avoit-
„ il pas prises pour empêcher que sans l'aveu des Romains ils n'or-
„ donnassent rien contre les Messéniens? On les a vûs malgré cela
„ décerner la guerre de leur propre autorité, mettre leur païs au pil-
„ lage, envoier en exil quelques-uns de leurs plus illustres citoiens, &
„ en faire mourir dans les plus honteux supplices d'autres qui s'étoient
„ rendus à leur discrétion, sans qu'ils fussent coupables d'autre crime,
„ que d'avoir pris les Romains pour juges du différend qu'ils avoient
„ avec les Achéens. Depuis combien de tems leur avez-vous écrit de
„ rappeller les exilés de Lacédémone? Cependant loin de les rappeller,
„ ils ont fait graver sur une colonne une résolution toute contraire, &
„ se sont engagés par serment à ne jamais les rétablir. Apprenez de ces
„ exemples quelles précautions vous avez à prendre pour l'avenir. A-
près ce discours Callicrates se retira. Les exilés entrérent après lui, ex-
pliquérent leur affaire en peu de mots & de façon à émouvoir la com-
passion de leurs auditeurs, & prirent congé.

Un discours aussi favorable aux intérêts de la République que l'étoit celui de Callicrates ne pouvoit qu'être agréable au Sénat. Il s'y trouva des Sénateurs, qui dirent qu'il falloit augmenter le crédit & le pouvoir de ceux qui prenoient en main la défense de l'autorité Romaine, &

 abaisser

abaiſſer ceux qui oſoient ne pas s'y ſoumettre. Ce fut alors qu'on prit à Rome pour la premiére fois le funeſte parti d'humilier & de décréditer ceux qui chacun dans ſa patrie penſoient le mieux, & de combler de biens & d'honneurs ceux qui juſtement ou ſans raiſon tenoient pour la puiſſance Romaine: parti qui peu de tems après multiplia les flatteurs & diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la République. Au reſte le Sénat ne ſe contenta pas, pour rétablir les exilés, d'écrire aux Achéens, il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme voulant ſoulever tous les peuples contre les Achéens: & dans la réponſe qu'il fit aux Députés, ſans dire un ſeul mot des autres, il ne parla que de Callicrates, auquel il ſeroit à ſouhaiter, dit-il, que tous les Magiſtrats dans chaque ville reſſemblaſſent. Avec cette réponſe ce Député revint triomphant dans la Gréce, ſans conſidérer qu'il étoit la cauſe des malheurs qui alloient fondre ſur toute la Gréce, & en particulier ſur l'Achaïe. Car juſqu'à lui on voioit du moins une certaine égalité entre les Achéens & les Romains. Ceux-ci ſouffroient que les autres allaſſent en quelque ſorte du pair avec eux, parce qu'ils avoient éprouvé leur fidélité dans des tems très-difficiles, je veux dire pendant leurs guerres contre Philippe & contre Antiochus. Cette petite Ligue commençoit à ſe diſtinguer, dans les tems dont nous parlons, elle avoit déja fait de grands progrès, lorſque la trahiſon de Callicrates vint troubler les eſpérances qu'on avoit conçûes de ce bel établiſſement. Je dis trahiſon. Car tel eſt le caractére des Romains: nobles dans leurs ſentimens & portés naturellement aux belles actions, ils ſont touchés des plaintes des malheureux, & ſont charmés de ſoulager ceux qui ont recours à leur protection. Mais ſi quelqu'un, de la fidélité duquel ils ſont ſûrs, les avertit des inconveniens où ils tomberoient en accordant certaines graces, ils reviennent bientôt à eux & réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Callicrates allant à Rome n'étoit chargé que de ſoutenir les droits des Achéens: puiſque les Romains ne faiſoient aucunes plaintes ſur ce qui s'étoit paſſé à l'égard des Meſſéniens, il ne devoit pas parler de cette affaire. Il revient enſuite dans l'Achaïe, répandant par tout la terreur des Romains, racontant par tout, pour effraier, toutes les circonſtances de ſon Ambaſſade, & faiſant peur au peuple, qui ne ſçachant pas ce qu'il avoit dit dans le Sénat & les préſens par leſquels il s'étoit laiſſé corrompre, le créa d'abord Préteur. Il n'eut pas plutôt cette dignité qu'il rétablit dans leur patrie les exilés de Lacédémone & de Meſſéne.

LIX.

LIX.

Euméne & Ariarathe font la paix avec Pharnace. Articles du Traité.

UNe occasion si brusque & si terrible disposa Pharnace & le rendit plus souple à accepter ce que l'on jugeroit à propos de lui ordonner. Il envoia des Ambassadeurs à Euméne & à Ariarathe, qui lui en députérent aussi de leur côté, & après plusieurs Ambassades réciproques, le Traité fut enfin conclu en ces termes: „ Paix perpétuelle entre Euméne, Prusias, Ariarathe, Pharnace & Mithridate. „ Jamais Pharnace ne mettra le pié dans la Galatie. Tous les Traités „ qu'a faits Pharnace avec les Gaulois demeureront nuls. Il sortira „ encore de la Paphlagonie, & y rétablira tous les habitans qu'il en „ a chassés. Il y remettra les armes & tous les autres effets qu'il en a „ emportés. Il rendra à Ariarathe les païs qui lui ont été pris, tous „ les effets qui y étoient & les ôtages qu'il a reçus. Il rendra aussi Téje, ville près du Pont. Euméne donna quelque tems après cette ville à Prusias, à qui ce présent fit grand plaisir. Suit dans le Traité: „ Il renvoiera tous les prisonniers & les transfuges sans rançon: outre „ cela, de l'argent & des richesses qu'il a emportées à Morzias & à „ Ariarathe, il donnera neuf cens talens à ces deux Rois, trois cens „ à Euméne pour le dédommager des frais de la guerre, & trois cens „ à Mithridate Gouverneur de l'Arménie, pour avoir pris les armes „ contre Ariarathe, & cela contre le Traité qu'il avoit fait avec Eu„ méne. " Dans ce Traité furent compris, entre les Puissances de l'Asie, Artaxias qui régnoit sur la plus grande partie de l'Arménie, & Acusiloque; entre celles d'Europe, Gatale Prince Sarmate; & entre les Etats libres, les Héracléotes, les Mésembriens, les Chersonésites & les Cysicéniens. On marqua encore dans le Traité en quel nombre & de quelle condition devoient être les ôtages que Pharnace donneroit, & dès qu'ils furent arrivés, les armées se retirérent. Ainsi se termina la guerre qu'Euméne & Ariarathe avoient avec Pharnace.

LX.

LX.

Ambassades des Lyciens à Rome contre les Rhodiens. Les Rhodiens aménent à Persée Laodice sa femme.

QUand les Consuls Tibérius & Claudius furent partis pour leur expédition contre les Istriens & les Agriens, le Sénat sur la fin de l'été donna audience aux Ambassadeurs, qui n'étoient venus à Rome de la part des Lyciens, qu'après la victoire remportée sur ce peuple, quoiqu'ils fussent sortis de leur païs assez longtems auparavant. Car dès avant que la guerre fût déclarée, les Xanthiens avoient envoié Nicostrate dans l'Achaïe & à Rome. Arrivé dans cette ville, il fit une description si touchante des maux que la cruauté des Rhodiens faisoit souffrir aux Lyciens, que le Sénat pénétré de compassion, députa des Ambassadeurs à Rhodes, pour déclarer que par les mémoires faits par les dix Commissaires envoiés en Asie pour régler les affaires d'Antiochus, on voioit clairement que quand les Lyciens avoient été attribués aux Rhodiens, ce n'étoit pas un présent qu'on leur faisoit, mais des amis & des alliés qu'on leur donnoit. Cette décision ne plut pas aux Rhodiens. Ils crurent que les Romains aiant appris les dépenses énormes qu'ils avoient faites pour construire la flote sur laquelle ils avoient conduit la Reine Laodice à Persée, vouloient, en les commettant avec les Lyciens, achever d'épuiser leurs épargnes & leurs trésors. En effet peu de tems auparavant les Rhodiens avoient équippé tout ce qu'ils avoient de vaisseaux pour faire à la Reine la flote la plus brillante & la plus magnifique. Persée en avoit fourni les matériaux, & jusqu'aux soldats & aux matelots qui lui avoient amené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or.

LXI.

Indignation des Rhodiens contre le Décret fait par le Sénat de Rome en faveur des Lyciens.

LEs Ambassadeurs Romains, en arrivant à Rhodes, publiérent l'Arrêt que le Sénat avoit donné. Cet Arrêt excita parmi les citoiens de grands mouvemens. On y fut indigné que les Romains dissent que les Lyciens avoient été donnés à la République Rhodienne, non

non comme présent, mais comme amis & alliés. Ils croioient avoir déja donné assez bon ordre aux affaires de la Lycie, il étoit triste pour eux de se voir menacés de nouveaux embarras. Car les Lyciens sur le bruit de l'arrivée des Ambassadeurs & de l'Arrêt qu'ils avoient apporté, recommençoient à se soulever, & paroissoient disposés à revendiquer leur liberté à quelque prix que ce fût. De leur côté les Rhodiens se persuadérent qu'il falloit que les Romains eussent été trompés par les Lyciens, & députérent Lycophron à Rome pour donner au Sénat les éclaircissemens dont il sembloit avoir manqué. Tel étoit à Rhodes l'état des affaires, & l'on y avoit lieu de craindre que dans peu les Lyciens ne se révoltassent.

LXII.

Les Dardaniens députent à Rome pour demander du secours contre les Bastarnes & Persée.

LYcophron arrive à Rome & y plaide la cause des Rhodiens; mais le Sénat différa de lui répondre. En même tems que lui étoient venus des Ambassadeurs de la part des Dardaniens pour informer le Sénat que leur province étoit inondée d'une multitude de Bastarnes, peuple d'une grandeur gigantesque & d'une valeur extraordinaire, avec lequel comme avec les Gaulois Persée avoit fait un Traité d'alliance: qu'on y craignoit encore plus ce Prince que les Bastarnes, & qu'ils avoient été envoiés pour implorer le secours de la République contre tant d'ennemis. Des Députés de Thessalie attestoient la vérité des plaintes des Dardaniens, & demandoient aussi du secours pour eux-mêmes. Sur l'exposé de ces Ambassadeurs, le Sénat députa sur les lieux Aulus Posthumius suivi de quelque jeunesse, pour examiner si le rapport qu'on lui avoit fait, étoit fondé.

LXIII.

Les Béotiens se divisent imprudemment les uns des autres.

PEndant que les Commissaires Romains étoient à Chalcis, Lasys & Callias vinrent les y joindre de la part des Thespiens, & livrérent leur patrie aux Romains. Isménias y vint aussi de la part de Neon Préteur des Béotiens, & dit que par l'ordre du Conseil com-

mun de la nation il remettoit à la discretion des Commissaires toutes les villes de Béotie. Rien n'étoit plus opposé aux vûës de Q. Marcius, qui auroit souhaité que cela se fût fait par chaque ville en particulier. C'est pourquoi loin de faire un obligeant accueil à Isménias, comme il avoit fait à Lasys, aux Députés de Chéronée, de Lébadie & aux autres, il ne lui marqua que du mépris, & les ordres qu'il lui donna, c'étoit moins des ordres que des insultes : la moquerie alla si loin, que si Isménias ne se fût refugié sous le tribunal même des Commissaires, il eût été assommé de pierres par quelques-uns des exilés qui avoient conspiré contre sa vie.

A Thébes dans le même tems il se forma une sédition. Pendant que les citoiens vouloient livrer la ville aux Romains, ceux de Corone & d'Haliarte s'y étant assemblés prétendirent dominer le Conseil, & soutinrent qu'il falloit demeurer dans l'alliance du Roi de Macédoine. Jusques-là les deux partis étoient à peu près égaux. Mais Olympique, un des premiers de Corone, s'étant tourné du côté des Romains, il entraîna avec lui les autres, il se fit un changement universel dans l'esprit de la multitude. D'abord on obligea Dicetas d'aller faire des excuses aux Commissaires pour l'alliance qu'on avoit contractée avec Persée. Ensuite on courut chez Neon & chez Hippias, on les chassa de leurs maisons, on leur ordonna de rendre compte de leur gouvernement, car c'étoient eux qui avoient négocié l'alliance; on assembla le Conseil, on choisit des Députés pour les envoier aux Commissaires, ordre fut donné aux Magistrats de faire alliance avec les Romains, enfin l'on abandonna la ville aux Romains & l'on rétablit les exilés.

En même tems à Chalcis les exilés envoiérent Pompidas aux Commissaires pour leur dénoncer Isménias, Neon & Dicetas. Comme leur faute étoit manifeste, & que les Romains favorisoient les bannis, Hippias & ceux de son parti se trouvérent en très-mauvaise situation. La multitude étoit tellement irritée contre eux qu'ils coururent risque de la vie, & ils l'auroient perduë, si les Romains n'eussent fait quelque attention à la leur conserver, & n'eussent arrêté la violence & l'impétuosité de la populace. Les affaires changérent de face, dès que les Députés Thébains furent arrivés, & qu'ils eurent montré ce qui avoit été réglé chez eux à l'avantage des Romains. Et il ne leur fallut pas beaucoup de tems pour faire le voiage de Thébes à Chalcis, parce que ces deux villes ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre.

Au reste les Commissaires reçûrent agréablement les Thébains, ils firent un grand éloge de leur ville & leur conseillérent de rappeller les exilés. Ils ordonnérent ensuite à tous les Députés d'envoier à Rome des Ambassadeurs qui livrassent chacun leur ville en particulier à la discrétion des Romains. Après avoir ainsi divisé, comme ils se l'étoient pro-

proposé, le corps des Béotiens & donné de l'aversion au peuple pour la Maison roiale de Macédoine, ils firent venir Servius d'Argos, & le laissant à Chalcis, ils passérent dans le Péloponése. Neon quelques jours après se retira en Macédoine. Pour Isménias & Dicetas ils furent jettés dans un cachot, où peu de tems après ils se donnérent la mort à eux-mêmes.

C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris sans raison & par une légéreté impardonnable le parti de Persée, après avoir formé pendant longtems une République qui en différentes occasions s'étoit heureusement délivrée des plus grands périls, se virent dispersés & gouvernés par autant de Conseils qu'il y avoit de villes dans la province. Pour revenir aux Commissaires, quand Aulus & Marcius furent arrivés à Argos, ils traitérent avec les Magistrats des Achéens, & priérent Archon leur Préteur d'envoier à Chalcis mille soldats pour garder la ville jusqu'à ce que les Romains y eussent conduit des troupes. Archon leur aiant accordé ce secours, ils furent joindre Publius, & se mirent ensuite sur mer pour retourner à Rome.

LXIV.

Sage politique d'Hégésiloque Prytane des Rhodiens, pour conserver à sa nation l'amitié du peuple Romain.

Tibérius & Posthumius parcourant les Isles & les villes de l'Asie, séjournérent longtems dans Rhodes, quoique leur présence y fût alors peu nécessaire. Car Hégésiloque, homme d'une grande distinction, qui étoit Prytane, & qui dans la suite fut envoié à Rome en qualité d'Ambassadeur; Hégésiloque, dis-je, n'eut pas plutôt découvert que les Romains devoient déclarer la guerre à Persée, qu'il exhorta ses citoiens non seulement de se joindre à eux, mais encore de radouber quarante vaisseaux, afin que si les Romains en avoient besoin, ils ne perdissent pas de tems à les attendre, mais qu'ils les trouvassent tout prêts. Il les montra tels en effet aux deux Commissaires Romains, qui sortirent très-satisfaits de la ville. Ils louérent extrémement son zéle & son attachement pour la République Romaine, & revinrent ensuite à Rome.

L X V.

Persée envoie des Ambassadeurs chez les Rhodiens pour sonder leurs intentions.

PErsée, après avoir quitté les Commissaires Romains, renferma dans une lettre toutes les raisons sur lesquelles son droit étoit appuié & tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre dans la conférence. Il avoit pris cet expédient, tant parce qu'il s'imaginoit que ses raisons l'emporteroient sur celles des Commissaires, que parce qu'il vouloit sonder par-là quelles étoient à son égard les dispositions de chaque peuple. Il ne se servit que de courriers pour envoier sa lettre dans les autres endroits, mais il distingua Rhodes, & y député Antenor & Philippe, qui d'abord donnérent la lettre du Roi aux Magistrats. Quelques jours après ils entrérent dans le Conseil. Là ils exhortérent les Rhodiens de demeurer en repos, & d'attendre en simples spectateurs quel parti prendroient les Romains. „ S'ils „ entreprennent, dirent-ils, d'attaquer Persée & les Macédoniens „ malgré les Traités qui ont été faits avec eux, vous serez, Rho- „ diens, les médiateurs entre les deux peuples; tout le monde est „ intéressé à les voir vivre en paix, mais il ne sied plus à person- „ ne qu'à vous de travailler à les réunir. Défenseurs non seulement „ de votre liberté, mais encore de celle de tout le reste de la Gréce, „ plus vous avez de zéle & d'ardeur pour la conservation d'un si „ grand bien, plus vous devez vous mettre en garde contre qui- „ conque auroit ou pourroit vous inspirer des sentimens contraires. Ils dirent plusieurs choses semblables, qui furent écoutées avec plaisir. Mais ils parloient à des esprits prévenus en faveur des Romains, & dans lesquels l'autorité du meilleur parti avoit pris le dessus. On fit beaucoup de civilités & de politesse aux Ambassadeurs; mais la réponse fut qu'on prioit Persée de ne rien demander aux Rhodiens qui pût les faire passer pour contraires aux intérêts de Rome. Antenor ne prit pas cela pour une réponse, mais content d'ailleurs des amitiés qu'il avoit reçûes des Rhodiens, il reprit la route de Macédoine.

LXVI.

Ambassades réciproques de Persée chez les Béotiens, & des Béotiens chez Persée.

PErsée informé que quelques villes de Béotie lui étoient encore attachées, leur envoia Antigone fils d'Alexandre en qualité d'Ambassadeur. Antigone arrive dans la Béotie & passe devant plusieurs villes sans y entrer, parce qu'il n'avoit nul prétexte pour les engager à faire alliance avec son Maître. Il entra dans Corone, dans Thébes, dans Haliarte, & en exhorta les citoiens à se ranger au parti des Macédoniens. Ils se rendirent à ses priéres, & résolurent de dépêcher des Ambassadeurs en Macédoine. Antigone retourne à Persée, & lui apprend l'heureux succès de ses négociations. Peu de tems après arrivent les Ambassadeurs de Béotie, & prient le Roi d'envoier du secours aux villes qui s'étoient mises de son côté, parce que les Thébains irrités de ce que ces villes ne se joignoient pas comme eux aux Romains, les menaçoient & commençoient même à les inquiéter. Le Roi leur répondit, que pour le présent la tréve faite avec les Romains ne lui permettoit pas de donner du secours, qu'il leur conseilloit de se défendre contre les Thébains du mieux qu'il leur seroit possible, & de vivre en paix avec les Romains.

LXVII.

Faction à Rhodes contre les Romains.

CAius Lucretius écrivit de Céphallénie, où sa flote étoit à l'ancre, une lettre aux Rhodiens pour leur demander des vaisseaux, & fit porteur de sa lettre un certain Socrates, qui gagnoit sa vie à frotter d'huile les luteurs. Stratocles étoit alors Prytane du dernier semestre. Il assembla le Conseil, & mit en délibération ce que l'on devoit faire sur cette lettre. Agathagéte, Rhodophon, Astymédes & plusieurs autres opinérent à envoier des vaisseaux sans délai & de se joindre aux Romains dès le commencement de la guerre. Mais Dinon & Polyarate, chagrins de ce qui s'étoit déja fait en faveur des Romains, se servirent des soupçons qu'on avoit contre Euméne pour empêcher qu'on n'eût égard à ce que Lucretius demandoit. Ce Prince étoit suspect,

& l'on étoit brouillé avec lui depuis que pendant la guerre contre Pharnace il s'étoit posté sur l'Hélespont pour arrêter les vaisseaux qui passoient dans le Pont Euxin, & que les Rhodiens s'y étoient opposés. Cette querelle s'étoit aigrie quelque tems auparavant à l'occasion de certains châteaux & de la Perée, païs situé à l'extrémité du continent opposé à l'Isle de Rhodes, & où les troupes d'Euméne faisoient continuellement des courses. Ces mécontentemens étoient cause que tout ce que l'on disoit contre ce Prince étoit écouté volontiers. Les factieux saisirent ce prétexte pour faire mépriser la lettre de Lucretius. Ils dirent qu'elle ne venoit pas de ce Romain, mais d'Euméne, qui vouloit de quelque maniére que ce fût les engager dans une guerre & les jetter dans des dépenses & des fatigues inutiles. Le porteur même de la lettre leur aidoit à soutenir ce qu'ils avançoient; que les Romains, loin de se servir de gens d'une condition si basse pour envoier leurs ordres, choisissoient pour cela les personnes les plus distinguées. Ce n'est pas qu'ils ne sçûssent fort bien que la lettre avoit été véritablement écrite par Lucretius; mais ils vouloient rallentir l'ardeur de la multitude, retarder le secours qu'on devoit donner aux Romains, & faire naître par-là quelques occasions de brouillerie avec eux. Car ils n'avoient d'autres vûes que d'aliéner des Romains l'esprit des peuples & de le gagner à Persée, dont ils étoient fauteurs, l'un sçavoir Polyarate, parce qu'aiant fait de grandes dépenses pour contenter son faste & son ostentation, il n'avoit plus rien qui ne fût au pouvoir de ses créanciers; & Dinon, parce qu'avare & sans pudeur il s'étoit toujours étudié à augmenter ses biens par les largesses des Grands & des Rois. Stratocles s'éleva vivement contre ces factieux, il dit beaucoup de choses contre Persée, il fit au contraire un grand éloge des Romains, enfin il obtint du peuple un Decret qui ordonneroit d'envoier les vaisseaux. Sur le camp on équippa six galéres, dont on envoia cinq à Chalcis sous la conduite de Timagoras, & la sixiéme à Ténedos. Un autre Timagoras qui la commandoit rencontra à Ténedos Diophane, à qui Persée avoit donné ordre d'aller vers Antiochus. Il ne put pas s'en rendre maître, mais il prit le vaisseau. Lucrétius reçut avec politesse tous les alliés qui lui étoient arrivés par mer, mais il les remercia de leurs services, parce, dit-il, que les affaires ne demandoient pas de secours maritime.

LXVIII.

LXVIII.

Le Sénat ordonne que les Ambassadeurs de Persée sortent de Rome & d'Italie.

LEs Commissaires Romains étant revenus d'Asie, firent au Sénat leur rapport sur ce qu'ils avoient vû à Rhodes & dans d'autres villes. Ensuite on fit entrer les Ambassadeurs de Persée. Solon & Hippias firent tous leurs efforts pour justifier leur Maître sur tout, & pour appaiser la colére du Sénat. Ils le défendirent principalement sur l'attentat qu'on l'accusoit d'avoir commis sur la personne d'Euméne. Quand ils eurent fini, le Sénat qui depuis longtems avoit résolu la guerre, leur ordonna & à tous les Macédoniens qui étoient à Rome, de sortir incessamment de la ville & de l'Italie dans trente jours. On appella ensuite les Consuls, & l'on leur recommanda de ne pas perdre de tems & de donner tous leurs soins à cette guerre.

LXIX.

Persée, quoique victorieux, demande la paix & ne peut l'obtenir.

APrès la victoire remportée * par les Macédoniens, Persée assembla son Conseil. Il s'y trouva quelques-uns de ses amis qui lui dirent qu'il feroit bien de députer au Consul, de lui demander la paix, & pour l'obtenir de lui offrir, quoique victorieux, les mêmes tributs & les mêmes places que Philippe vaincu avoit promis de céder. „ Car dirent-ils, s'il accorde la paix, premiérement „ vous vous faites un très-grand honneur en finissant la guerre a„ près une victoire, & en second lieu les Romains, après avoir é„ prouvé la valeur de vos troupes, ne seront plus si hardis à don„ ner des loix dures ou injustes aux Macédoniens : que si piqués „ de leur défaite ils s'opiniâtrent à s'en venger, autant qu'ils auront „ à craindre la juste colére des Dieux, autant vous aurez lieu d'es„ pérer que les Dieux & les hommes favoriseront votre modération". Cet avis aiant été approuvé de la plûpart des membres du Conseil & du Roi même, on choisit sur le champ pour Ambassadeur Pan-

* Voiez la bataille dans Tite-Live, l. 42.

tauchus & Medon de Boerée. Ils arrivent chez Licinius, on tient conseil, les Ambassadeurs déclarent les ordres dont ils étoient chargés, on les fait retirer, on délibére. Le sentiment unanime fut, qu'il falloit répondre le plus fiérement qu'il se pourroit. Car telle est la coutume qu'observent les Romains & qu'ils ont reçuë de leurs ancêtres, dans la mauvaise fortune ils affectent de paroître hauts & fiers, & dans la bonne doux & modestes. Cette politique est belle, on n'en peut douter, mais je ne sai si dans certaines conjonctures il est bien possible de la garder. Quoiqu'il en soit, voici la réponse qu'on donna aux Ambassadeurs. „ Point de paix pour Persée, s'il ne laisse au pouvoir „ du Sénat de disposer de sa personne & de son Roiaume comme il lui „ plaira". Cette réponse portée au Roi & à ses amis, on fut frappé d'un orgueil si insupportable. Le Conseil en fut choqué au point qu'on dit au Roi que quoiqu'il arrivât, il ne devoit plus envoier personne aux Romains. Persée ne fut pas de leur avis. Non seulement il y envoia plusieurs fois, mais il offrit un tribut plus considérable encore que celui dont Philippe avoit été chargé. Toutes ses instances ne servirent qu'à lui faire reprocher par ses amis; que victorieux il se rabaissoit autant que s'il eût été vaincu. N'aiant donc plus de paix à attendre, il revint à son premier camp de Sycurium.

LXX.

Convention des Rhodiens avec Persée pour la rançon des prisonniers.

QUand la guerre de Persée contre les Romains fut finie, Antenor vint de sa part à Rhodes pour traiter de la rançon des prisonniers qui étoient sur mer avec Diophane. Le Sénat Rhodien fut partagé sur le parti que l'on devoit prendre. Philophron & Théététe ne vouloient nulle liaison, nul Traité avec le Roi de Macédoine; Dinon & Polyarate étoient d'un autre sentiment. Enfin les avis se réunirent, & l'on convint avec Persée pour la rançon de ces prisonniers.

LXXI.

valloir le dernier Sénatusconsulte fait en faveur des Grecs. On voioit par leurs discours que dans chaque ville ils connoissoient parfaitement & ceux qui ne prenoient pas le parti des Romains avec assez de chaleur, & ceux qui y étoient sincérement attachés. On s'appercevoit même qu'une simple tiédeur à embrasser leurs intérêts, les choquoit autant que si l'on y eût été tout-à-fait contraire: de façon qu'on ne sçavoit pas trop quelles mesures l'on devoit prendre pour ne pas se faire d'affaires avec eux. Dans le Conseil qui se tint pour eux à Egium, on s'attendoit, au moins le bruit en avoit couru, qu'ils accuseroient & convaincroient Lycortas, Archon & Polybe d'être opposés aux desseins des Romains, & que si pour le présent ces Achéens ne brouilloient pas, ce n'étoit pas qu'ils fussent naturellement paisibles, mais parce qu'ils attendoient quelque incident qui leur en donnât l'occasion. Ils n'en firent cependant rien, faute de prétexte raisonnable. Ils se contentérent d'exhorter civilement les Achéens à rester fidéles à la République, & passérent ensuite en Etolie.

A Therme, on leur convoqua une nouvelle assemblée, où ils firent un long discours qui ne fut qu'une honnête & douce exhortation. Leur but dans cette assemblée étoit d'y demander des ôtages aux Etoliens. Dès qu'ils furent arrivés, Proandre se leva, fit un détail de quelques services qu'il avoit rendus aux Romains, & s'emporta contre ceux qui l'avoient déservi auprès d'eux. Quoique Popillius n'ignorât pas que cet homme étoit contraire aux Romains, il ne laissa pas que de le louër & d'applaudir à tout ce qu'il avoit dit. Lycisque prit ensuite la parole. Dans l'accusation qu'il intenta, à la vérité il ne nomma personne, mais il en fit soupçonner plusieurs. Il dit que les Romains avoient sagement fait d'emmener à Rome les principaux Etoliens, (c'étoit Eupoléme & Nicandre qu'il entendoit,) mais qu'il restoit encore dans l'Etolie des gens qui entroient dans leurs desseins, qui agissoient de concert avec eux, & contre lesquels il falloit prendre les mêmes précautions, à moins qu'ils ne donnassent leurs enfans pour ôtages. Comme cette accusation tomboit à plomb sur Archidame & Pantaleon, celui-ci, après avoir en peu de mots reproché à Lycisque sa basse & honteuse adulation, se tourna vers Thoas, qu'il soupçonnoit avec d'autant plus de raison d'être auteur des calomnies dont on le chargeoit, qu'au dehors il ne paroissoit pas qu'ils fussent mal ensemble. Il lui rappella ce qui s'étoit passé dans le tems de la guerre d'Antiochus, il le fit souvenir que si livré aux Romains il avoit recouvré sa liberté, c'étoit lui Pantaleon & Nicandre qui lui avoient procuré ce bonheur, lorsqu'il s'y attendoit le moins, enfin il donna tant d'horreur au peuple pour l'ingratitude de ce personnage, que non seulement il ne pouvoit dire deux mots sans être interrompu, mais qu'on l'accabloit de pierres. Popillius fit quelques plaintes de cette vio-

violence; mais sans parler davantage des ôtages, il se mit en mer lui & son Collégue pour entrer dans l'Acarnanie, & laissa l'Etolie pleine de troubles, de soupçons réciproques & de séditions.

Leur passage dans l'Acarnanie fit penser aux Grecs que la chose méritoit toute leur attention. Il se fit une assemblée de ceux qui étoient d'accord sur le gouvernement, & qui étoient Arcésilas, Ariston de Mégalopolis, Stratius de Trittée, Xenon de Patare, Apollonidas de Sicyone. Dans ce Conseil, Lycortas persista dans son premier sentiment, qu'il falloit garder entre Persée & les Romains une parfaite neutralité: qu'il n'étoit point avantageux aux Grecs de donner du secours à l'une ou à l'autre Puissance, parce que celle qui seroit victorieuse deviendroit trop formidable; & qu'il seroit dangereux d'agir contre l'une ou l'autre, parce que sur les affaires de l'Etat on avoit déja osé s'opposer à plusieurs Romains de la premiére distinction. Apollonidas & Straton convinrent qu'il n'étoit pas à propos de se déclarer contre les Romains; mais ils furent d'avis que s'il se rencontroit quelqu'un, qui sous prétexte de l'intérêt public, voulût contre les loix faire sa cour aux Romains en se déclarant pour eux, il falloit l'en empêcher & lui résister en face. L'avis d'Archon fut que l'on devoit se conduire selon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie d'irriter l'une ou l'autre Puissance contre la République, & d'éviter les malheurs où étoit tombé Nicandre, pour n'avoir point assez connu le pouvoir des Romains. Ce fut aussi le sentiment de Polyéne, d'Arcésilas, d'Ariston & de Xenon. C'est pourquoi l'on convint de donner la Préture à Archon, & de faire Polybe Capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites Attalus aiant quelque chose à obtenir de la Ligue Achéenne, fit sonder le nouveau Préteur, qui résolu à favoriser les Romains & leurs alliés, promit à ce Prince d'appuier ses demandes de tout son pouvoir. Au premier Conseil qui se tint, on introduisit dans l'assemblée les Ambassadeurs d'Attalus, qui demandérent qu'en considération du Prince qui les avoit envoiés, l'on rendît à Euméne son frére les honneurs que la République lui avoit autrefois décernés. La multitude incertaine ne sçavoit à quoi se déterminer. Plusieurs s'opposérent à cette restitution, & pour plusieurs raisons. Ceux qui les avoient ôtés, vouloient qu'on ne changeât rien à ce qu'ils avoient fait D'autres poussés par des mécontentemens personnels étoient bien aises de saisir cette occasion pour se venger d'Euméne. Quelques uns par jalousie contre les partisans d'Attalus faisoient tous leurs efforts pour empêcher que ce Prince n'obtînt ce qu'il demandoit. Comme l'affaire étoit de nature à ne pouvoir être décidée sans que le Preteur se déclarât, Archon se leva & prit le parti des Ambassadeurs. Mais il n'osa parler beaucoup en leur faveur. La charge qu'il occupoit l'avoit en-

entraîné dans de grandes dépenses; il craignit qu'on ne le soupçonnât de favoriser Euméne dans l'espérance de s'en attirer quelque gratification. Dans l'incertitude où étoit le Conseil, Polybe prit la parole, & pour faire plaisir à la multitude, il s'étendit beaucoup pour montrer que le Decret fait autrefois par les Achéens pour priver Euméne des honneurs qui lui avoient été accordés, ne portoit pas qu'on les lui ôtât tous, mais seulement ceux où il y avoit de l'excès, & ceux qui étoient contre les loix : que de purs démêlés personnels avoient porté Sosigéne & Diopithes Rhodiens, qui alors présidoient aux jugemens, à dépouiller le Roi de tous les honneurs qui lui avoient été décernés; qu'en cela ils n'avoient pas seulement passé les bornes de leur pouvoir, mais blessé encore la bienséance & la justice : que si les Achéens avoient retranché les honneurs à Euméne, ce n'étoit pas qu'ils lui voulussent du mal, mais parce qu'il en demandoit plus que ses bienfaits ne lui en avoient mérité : que comme ses juges, sans égard à ce qui convenoit aux Achéens, n'avoient pensé qu'à satisfaire leurs ressentimens particuliers, les Achéens ne devant rien avoir plus à cœur que leur devoir, étoient obligés de modérer les excès de ces Magistrats & de réparer l'injure faite à Euméne, sachant surtout qu'Attalus ne seroit pas moins sensible à cette faveur que le Roi son frére. Toute l'assemblée applaudit à ce discours, & il fut ordonné par un Decret que l'on rétabliroit Euméne dans tous ses honneurs, à moins qu'il n'y en eût de deshonorant pour la République ou contre les loix. C'est ainsi qu'Euméne, par la modération d'Attalus, recouvra dans le Péloponése les honneurs qu'il y avoit perdus.

LXXV.

Division dans le Conseil des Acarnaniens.

DAns ce Conseil qui se tenoit à Thurium, Æscrion, Glaucus, Chremés, tous trois amis des Romains, demandoient à Popillius qu'il mît des garnisons dans toutes les villes d'Acarnanie, parce que dans ces villes il se trouvoit des gens qui favorisoient le parti de Persée & des Macédoniens. Diogénes s'opposoit fortement à ce sentiment. Il dit que les Romains ne mettoient de garnisons que chez leurs ennemis & chez les peuples qu'ils avoient vaincus, & que les Acarnaniens n'étant à leur égard coupables d'aucune faute, il n'étoit pas juste qu'on mît des garnisons dans leurs villes. Alors Chremés & Glaucus, pour affermir leur pouvoir, tâchérent de détruire auprès du Romain le crédit de leurs adversaires. Leur but étoit en attirant des garnisons, d'ex-

d'exercer impunément leur avarice & de vexer les peuples pour s'enrichir. Mais Popillius se rendit aux remontrances de Diogénes. Il vit trop d'opposition du côté du peuple pour les garnisons, qui d'ailleurs dans la disposition où l'on étoit d'être soumis aux ordres du Sénat étoient très-utiles. Il loua fort les Acarnaniens de leur bonne volonté, & partit pour Larisse, où il devoit joindre le Proconsul.

LXXVI.

Persée envoie une Ambassade à Gentius.

LEs Ambassadeurs que Persée envoia au Roi Gentius, furent Pleurate, qui étoit exilé & qu'il avoit recueilli, & Adée de Beroée. Ils avoient ordre de faire connoître au Roi d'Illyrie ce que celui de Macédoine avoit fait depuis qu'il étoit en guerre avec les Romains, les Dardaniens, les Epirotes & les Illyriens, & de l'engager à faire alliance avec lui & avec les Macédoniens. Ces Ambassadeurs traversent le desert d'Illyrie, canton que les Macédoniens avoient ravagé pour fermer aux Dardaniens toute entrée dans l'Illyrie, ils franchissent le mont de Scorde, & après une route si difficile & si fatiguante ils arrivent enfin à la ville de ce nom. Là aiant appris que Gentius étoit à Lisse, ils lui donnent avis qu'ils vont le trouver. Le Prince leur envoie au devant, ils le joignent & lui font part des ordres dont ils étoient chargés. Gentius ne parut pas fort opposé à l'alliance qu'on lui proposoit : mais pour ne pas accorder d'abord ce qu'on lui demandoit, il prétexta qu'il n'avoit ni préparatifs de guerre ni argent, & qu'il n'étoit point par conséquent en état d'entrer en guerre contre les Romains. Avec cette réponse les Ambassadeurs reviennent à Persée, qui étoit alors à Stubére, où il avoit vendu son butin, & où il faisoit reposer ses troupes. Après avoir entendu là ce que Gentius avoit répondu, il dépêcha une seconde fois à ce Prince Adée, Glaucias un de ses gardes, & un Illyrien, & les chargea des mêmes ordres, faisant semblant de n'avoir pas assez compris dequoi Gentius manquoit, & à quoi il tenoit qu'il ne prît le parti des Macédoniens. Il décampa ensuite & prit la route d'Ancyre.

LXXVII.

LXXVII.

Nouvelle Ambaſſade de la part de Perſée vers Gentius, auſſi inutile que les deux premiéres.

LEs derniers Ambaſſadeurs revinrent au Roi de Macédoine ſans avoir rien fait de plus que les premiers, & ſans apporter d'autre réponſe. Gentius s'en tint à celle qu'il avoit déja donnée. Il vouloit bien ſe joindre à Perſée, mais il dit que ſans argent il ne pouvoit le faire. C'étoit juſtement ce que Perſée ne comprenoit pas, ou ne vouloit pas comprendre. Auſſi, en envoiant Hippias pour traiter des conditions de l'alliance, ne dit-il pas un mot de l'argent que Gentius demandoit, & qui étoit le ſeul moien de ſe rendre ce Roi favorable. Je ne ſçai en vérité comment qualifier ce qui précipite les hommes dans des fautes ſi groſſiéres. Eſt-ce abſence d'eſprit? Eſt ce une fatalité qui les entraîne à leur perte? Pour moi je panche à croire qu'il ne faut pas chercher ailleurs, que dans cette fatalité, la raiſon pourquoi l'on voit des hommes, qui pleins d'une noble ardeur pour les grands exploits & diſpoſés à les entreprendre, même au riſque de leur vie, négligent ou refuſent d'emploier le principal moien d'y réuſſir, quoique ce moien leur ſoit connu & qu'ils ſoient en pouvoir de le mettre en œuvre. Si Perſée eût voulu donner, je ne dis pas des ſommes conſidérables, comme il le pouvoit, mais une médiocre quantité d'argent aux villes, aux Rois, aux Chefs des Républiques, pour fournir aux frais de la guerre, tous les Grecs & tous les Rois, au moins la plûpart, ſe ſeroient déclarés en ſa faveur. C'eſt une vérité qu'on ne peut conteſter pour peu qu'on ait de ſens commun pour juger des choſes. Il n'en a point donné, c'eſt un bonheur. Vainqueur, ſa puiſſance ſeroit devenuë formidable : vaincu, il auroit enveloppé un grand nombre de peuples dans ſon malheur. Il a pris une route toute contraire, & par-là peu de Grecs ſe ſont reſſentis de ſa mauvaiſe fortune.

LXXVIII.

LXXVIII.

Decret des Achéens pour secourir les Romains contre Persée. Polybe est choisi pour aller vers le Consul en qualité d'Ambassadeur. Ambassade vers Attalus ; autre Ambassade des Achéens vers Ptolémée. Conférence de Polybe avec le Consul. Expédient de Polybe pour épargner à sa patrie de grandes dépenses.

SUr le bruit que Persée entreroit bientôt dans la Thessalie, & que sa guerre avec les Romains alloit se décider, Archon voulant par des faits justifier sa patrie des soupçons & des mauvais bruits qu'on avoit répandus contre elle, conseilla aux Achéens de dresser un Decret par lequel il seroit ordonné qu'on méneroit une armée dans la Thessalie, & qu'on partageroit avec les Romains tous les périls de la guerre. Le Decret ratifié, on donna ordre à Archon de lever des troupes & de faire tous les préparatifs nécessaires. On résolut ensuite d'envoier au Consul des Ambassadeurs pour l'informer de la résolution que la République avoit prise, & sçavoir de lui où & quand il jugeoit à propos que l'armée Achéenne joignît la sienne. Polybe fut choisi pour cette Ambassade avec quelques autres. Mais l'on recommanda expressément à Polybe, en cas que le Consul acceptât le secours de la République, de renvoier au plutôt les Ambassadeurs pour en avertir, de peur que le secours n'arrivât trop tard. Il eut ordre aussi de prendre garde que dans toutes les villes où l'armée devoit passer, il y eût des vivres & des fourrages tout prêts, & que le soldat n'y manquât de rien. Avec ces ordres les Ambassadeurs se mirent en marche. On dépêcha aussi alors Télocrite à Attalus pour lui porter le Decret qui rendoit à Euméne son frére tous les honneurs qu'on lui avoit ôtés. La nouvelle s'étant en même tems répanduë dans l'Achaïe que la fête qui a coûtume de se faire pour les Rois mineurs, quand ils sont parvenus à l'âge de régner, avoit été célébrée pour Ptolémée, les Magistrats jugérent que la République devoit prendre part à cette joie, & députérent Alcithe & Pasidas pour aller renouveller avec ce Prince l'amitié qu'il y avoit avant lui entre les Achéens & les Rois d'Egypte.

Polybe trouvant les Romains hors de la Thessalie, & campés dans la Perrhébie entre Azore & Doliché, crut qu'alors il y avoit trop de risque à les joindre; mais il eut part à tous les dangers qu'ils coururent pour entrer dans la Macédoine. Quand l'armée Romaine fut ari-

rivée aux environs d'Héraclée, comme alors le Consul sembloit avoir heureusement terminé ce qu'il y avoit de plus difficile dans son entreprise, il prit ce moment pour présenter à Marcius le Decret des Achéens, & pour l'assurer de la résolution où ils étoient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux & tous les périls de cette guerre. Il ajouta que les Achéens avoient reçu avec une parfaite soumission tous les ordres qui leur avoient été signifiés de vive voix ou par écrit par les Romains depuis le commencement de la guerre. Marcius après avoir remercié gracieusement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvoient s'épargner la peine & la dépense où cette guerre les engageroit, qu'il les dispensoit de l'une & de l'autre, & que dans l'état où il voioit les affaires, il n'avoit nul besoin du secours des alliés. Après ce discours les Collégues de Polybe retournérent dans l'Achaïe. Il resta seul dans l'armée Romaine, jusqu'à ce que le Consul aiant appris qu'Appius surnommé Centon avoit demandé aux Achéens de lui envoier cinq mille hommes en Epire, le renvoia dans son païs en l'exhortant de ne pas souffrir que sa République donnât ces troupes, & s'engageât dans des frais qui étoient tout-à-fait inutiles, puisqu'Appius n'avoit nulle raison d'exiger ce secours. Il est difficile de découvrir le vrai motif qui portoit Marcius à parler de la sorte. Vouloit-il ménager les Achéens, ou laisser Appius hors d'état de rien entreprendre ? Quoiqu'il en soit, quand Polybe rentra dans le Péloponése, les lettres d'Appius y avoient déja été portées. Peu de tems après, le Conseil assemblé à Sicyone pour délibérer sur cette affaire, jetta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de Marcius, ç'eût été une faute inexcusable; d'un autre côté il étoit dangereux de refuser des troupes dont les Achéens n'avoient pas besoin. Pour se tirer d'une conjoncture si délicate, il eut recours à un Decret du Sénat Romain, qui défendoit qu'on eût égard aux lettres des Généraux, à moins qu'elles ne fussent accompagnées d'un Sénatusconsulte, qu'Appius n'avoit pas joint aux siennes. Il dit donc qu'avant de rien envoier à Appius, il falloit informer le Consul de sa demande, & attendre ce qu'il en décideroit. Par-là il épargna aux Achéens une dépense qui seroit montée à plus de six vingt talens, & donna beau champ à ceux qui auroient voulu le décrier auprès d'Appius.

LXXIX.

Ambaſſade des Cydoniates, qui étoient dans Créte, vers Euméne.

DAns l'Iſle de Créte, les Cydoniates craignoient d'autant plus que les Gortyniens ne s'emparaſſent de leur ville, que peu auparavant Nothocrates avoit tenté cette entrepriſe, & que peu s'en étoit fallu qu'il n'eut emporté la place. Dans cette crainte ils envoiérent des Ambaſſadeurs à Euméne pour demander du ſecours en vertu du Traité d'alliance qu'ils avoient fait avec lui. Ce Prince fit partir ſur le champ trois cens hommes, à la tête deſquels il mit Leon, à qui, dès qu'il fut arrivé, les Cydoniates remirent les clefs de la place, qui fut abandonnée à ſa diſcrétion.

LXXX.

Deux Ambaſſades des Rhodiens, l'une à Rome, l'autre au Conſul dans la Macédoine. Marcius trompe les Rhodiens. Imprudence & légéreté de ces Inſulaires.

A Rhodes les factions s'animoient toujours de plus en plus les unes contre les autres. Quand on y apprit que le Sénat avoit défendu par un Decret qu'on eût égard aux ordres des Généraux, à moins qu'un Sénatuſconſulte n'y fût joint, cette prudence du Sénat fut extrémement applaudie, au moins par pluſieurs. Philophron entr'autres & Théetéte ſaiſirent cette occaſion de pourſuivre leur projet, & dirent qu'il falloit dépêcher des Ambaſſadeurs au Sénat, au Conſul Q. Marcius, & à C. Marcius Figulus Amiral de la flote Romaine. Car tout le monde ſavoit que quelques-uns des premiers Magiſtrats de Rome devoient inceſſamment arriver dans la Gréce. Le ſentiment de ces deux Conſeillers prévalut & fut ratifié, quoiqu'avec quelque contradiction. On envoia donc à Rome, au commencement de l'été, Hégéſiloque & Nicagoras; au Conſul & à l'Amiral, Agéſipolis, Ariſton & Pancrates. Ces Ambaſſadeurs avoient ordre de renouveller l'alliance avec les Romains, & de défendre Rhodes contre les fauſſetés & les calomnies dont quelques mauvais citoiens l'avoient noircie. Hégéſiloque en particulier devoit encore demander qu'il fût permis

mis aux Rhodiens de transporter des bleds. On a vû, lorsque nous avons parlé des affaires d'Italie, les discours qu'ils tinrent au Sénat, les réponses qu'ils en reçûrent, & combien ils retournérent contens de l'accueil qu'on leur avoit fait. A propos de ceci il est bon que j'avertisse, comme je l'ai déja fait, que souvent je suis obligé de rapporter les discours que font les Ambassadeurs & les réponses qu'ils reçoivent, avant que de parler de leur nomination & de leur envoi. Cette anticipation est inévitable dans le plan que je me suis formé de ranger sous chaque année tous les événemens qui sont arrivés chez différentes nations.

Pour revenir à nos Ambassadeurs, Agésipolis trouva Q. Marcius campé proche d'Héraclée dans la Macédoine, & lui fit part des ordres dont sa République l'avoit chargé. Le Consul, après l'avoir entendu, lui dit qu'il n'ajoutoit pas foi aux mauvais bruits que les ennemis de Rhodes avoient publiés. Il exhorta les Rhodiens à ne pas souffrir chez eux quiconque auroit la hardiesse d'ouvrir la bouche contre les Romains. Enfin ils reçûrent de ce Consul toutes les marques d'amitié qu'ils en pouvoient attendre. Marcius fit plus encore, il écrivit à Rome la conférence qu'il avoit euë avec les Ambassadeurs Rhodiens. Agésipolis fut charmé de l'audience favorable qu'on lui avoit donnée. Le Consul s'en apperçut, & le tirant à part lui dit qu'il étoit étonné que les Rhodiens ne se donnassent aucun mouvement pour ménager un accommodement entre les deux Rois qui étoient en guerre pour la Cœlesyrie, qu'une négociation de cette nature leur convenoit tout-à-fait & leur feroit beaucoup d'honneur. Il n'est pas aisé de deviner au juste quel étoit le motif qui portoit le Consul à parler de la sorte. Craignoit-il que la guerre pour la Cœlesyrie étant ouvertement déclarée, Antiochus ne devînt maître d'Alexandrie, & ne fit de la peine aux Romains occupés contre Persée, qui ne sembloit pas devoir être sitôt défait ? Voioit-il au contraire que la guerre contre Persée devant se terminer bientôt à l'avantage des Romains, depuis que les légions étoient entrées dans la Macédoine, il étoit à propos d'engager les Rhodiens à se faire médiateurs entre les deux Princes, & de les exposer par-là à commettre une faute, qui donneroit aux Romains un prétexte plausible de disposer du sort de cette République comme il leur plairoit ? Je crois que c'est à ce dernier motif qu'il faut s'en tenir : on n'a pour s'en convaincre qu'à se rappeller ce qui arriva peu de tems après aux Rhodiens.

Du camp du Consul, Agésipolis fut trouver C. Marcius Figulus, de l'accueil duquel il eut encore beaucoup plus lieu d'être flaté que de celui que lui avoit fait Q. Marcius De là il s'en retourna à Rhodes. Quand il y eut rapporté l'espéce d'émulation qu'il avoit remarquée entre les deux Généraux Romains à qui lui feroit plus de politesses,

à qui marqueroit dans ses réponses plus d'amitié & d'affection pour la République Rhodienne, on prit une grande idée de l'état présent des affaires, on en conçut de bonnes espérances, mais chacun par des vûës différentes. Les plus sages, ceux qui entendoient le mieux les intérêts de leur patrie apprirent avec une extréme joie qu'elle étoit aimée des Romains, mais les brouillons, les gens mal intentionnés interprétérent tout autrement ces grands témoignages d'amitié. Il les prirent pour une marque certaine que les Romains craignoient, & que les affaires ne prenoient pas le train qu'ils souhaitoient. Ce fut bien pis, quand Agésipolis eut dit à quelques-uns de ses amis, qu'en particulier il avoit reçu ordre de porter le Conseil à ménager un accommodement entre Antiochus & Ptolémée. Dinon ne douta plus alors que les Romains ne fussent extrémement pressés & ne desespérassent du succès de la guerre. Sur le champ on envoia des Ambassadeurs à Alexandrie pour finir la guerre qui étoit entre les deux Rois.

LXXXI.

Comment se conduisit Antiochus après la conquète de l'Egypte. Différentes Ambassades qu'il y trouva.

APrès qu'Antiochus se fut rendu maître de l'Egypte, Coman & Cineas consultant avec le Roi, jugérent qu'il étoit à propos de composer, des Officiers les plus distingués, un Conseil qui régleroit toutes les affaires du païs nouvellement conquis. La premiére chose que résolut ce Conseil, fut que tous les Ambassadeurs, qui de Gréce étoient venus en Egypte, iroient trouver Antiochus pour traiter de la paix. Or de la part des Achéens il y avoit deux Ambassades, une pour renouveller l'alliance; Alcithe, Xénophon & Pasiadas avoient été choisis pour celle-là: l'autre avoit pour objet les combats des Athlétes. Démarathe y avoit été envoié par les Athéniens pour faire un présent à Ptolémée, Callias au sujet des fêtes de Minerve, & Cloodate pour les mystéres. De Milet étoient venus Eudéme & Icézius; de Clazoméne Appollonidas & Apollonius. Antiochus lui-même y avoit envoié Tlépoléme & un Rhéteur nommé Ptolémée, qui tous deux remontant le fleuve allérent au devant du vainqueur.

LXXXII.

LXXXII.

Conférence des Ambassadeurs de la Gréce avec Antiochus après la conquête de l'Egypte. Raisons sur lesquelles les Rois de Syrie appuient leurs prétentions sur la Cœlesyrie.

ANtiochus reçut avec bonté les Ambassadeurs qui lui avoient été envoiés pour négocier une paix. Il commença par les inviter à un grand repas, ensuite il leur donna audiance & leur permit de s'expliquer sur les affaires dont ils étoient chargés. Ceux des Achéens parlérent les premiers, après eux Démarate qui étoit venu de la part des Athéniens, & ensuite le Milésien Eudéme. Comme ils avoient tous été députés dans les mêmes conjonctures & pour les mêmes affaires, ils dirent tous à peu près les mêmes choses. Tous rejettérent ce qui étoit arrivé sur Eulée, sur les parens & la jeunesse de Ptolémée, & tâchérent en se disculpant ainsi d'appaiser la colére d'Antiochus. Ce Prince non seulement convint de tout ce qu'ils disoient, mais leur aida même à faire leur apologie. Puis passant aux raisons qui justifioient que la Cœlesyrie avoit de tout tems appartenuë aux Rois de Syrie, il fit voir qu'Antigonus, premier fondateur du Roiaume de Syrie, avoit été maître de cette contrée : il leur montra les actes authentiques par lesquels les Rois de Macédoine, après la mort d'Antigonus, avoient cédé ce païs à Séleucus. Il appuia ensuite beaucoup sur la derniére conquête qu'en avoit faite Antiochus son pére. Enfin il soutint que rien n'étoit plus faux que ce qu'avançoient les Alexandrins, sçavoir que par Traité conclu entre le dernier Ptolémée & son pére Antiochus, Ptolémée en épousant Cléopatre mére du Ptolémée régnant devoit avoir la Cœlesyrie. Après s'être ainsi persuadé lui-même & avoir persuadé ceux qui l'écoutoient que son droit étoit bien fondé, il se mit en mer pour aller à Naucrates. Il y fit beaucoup de caresses aux habitans, & donna une piéce d'or à chacun des Grecs qui y demeuroient. De là il prit la route d'Alexandrie, où il dit aux Ambassadeurs que pour leur répondre il attendroit qu'Aristides & Théris, qu'il avoit envoiés vers Ptolémée, fussent de retour, parce qu'il étoit bien aise que les Ambassadeurs de Gréce fussent témoins de tout ce qu'il feroit.

LXXXIII.

Antiochus envoie des Ambassadeurs & de l'argent à Rome.

CE Prince après avoir levé le siége d'Alexandrie, dépécha à Rome Méleagre, Sosiphane & Héraclide, promettant de leur donner cent cinquante talens, dont cinquante seroient emploiés pour acheter une couronne aux Romains, & le reste distribué à quelques villes de Gréce.

LXXXIV.

Conférence des Ambassadeurs Rhodiens avec Antiochus, en Egypte.

IL arriva vers le même tems à Alexandrie de la part des Rhodiens une Ambassade, dont le chef étoit Pration. Ces Ambassadeurs, qui venoient pour porter les deux Rois à la paix, furent peu après trouver Antiochus dans son camp. Pration avoit préparé un long discours sur l'attachement qu'avoit sa patrie pour les deux Roiaumes, sur la liaison que les deux Rois avoient ensemble, & qui devoit les engager à vivre ensemble en bonne intelligence, & sur les avantages que tous les deux tireroient de la paix. Mais Antiochus l'interrompant lui dit qu'il n'étoit pas besoin de tant de paroles, qu'il reconnoissoit que le Roiaume appartenoit de droit à l'aîné des Ptolémées, & que depuis longtems il avoit fait la paix avec l'autre, & qu'ils étoient amis. Ce qui est si vrai, ajouta-t-il, que si les habitans veulent le rappeller de son exil, je ne m'y oppose pas, & en effet il ne s'y opposa point.

LXXXV.

Préparatifs de Persée contre les Romains. Différentes Ambassades de ce Prince vers Gentius, Euméne, Antiochus & les Rhodiens.

AVant l'hiver Hippias arriva d'Illyrie, où il étoit allé pour engager Gentius à faire alliance avec le Roi de Macédoine, & dit à Persée que ce Roi étoit tout disposé à se déclarer contre les Romains, pourvû qu'on lui donnât trois cens talens & des assûrances convenables. Sur ce rapport Persée, qui jugeoit que cette alliance lui étoit nécessaire, envoia Pantauchus, un de ses plus intimes amis, en Illyrie, avec ordre de promettre l'argent demandé, de donner & de recevoir les sermens accoutumé, d'offrir tels ôtages qu'il lui plairoit, de recevoir de Gentius ceux qui seroient désignés dans le Traité, & de convenir avec ce Prince du tems & de la maniére que les trois cens talens lui seroient portés. Pantauchus partit sur le champ & joignit Gentius à Méteon chez les Labéates. Il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour déterminer ce jeune Prince à prendre le parti de Persée. Le Traité écrit & les sermens prêtés, Gentius envoia les ôtages que Pantauchus avoit indiqués, & avec eux Olympion pour recevoir de Persée les sermens & les ôtages. D'autres Députés furent chargés du soin de lui apporter l'argent qui lui avoit été promis.

Pantauchus fit plus que tout cela. Il persuada encore à Gentius de joindre à ces Députés d'autres Ambassadeurs, qui avec ceux que Persée devoit envoier, iroient à Rhodes pour porter cette République à faire alliance avec eux. Il lui fit entendre que si les Rhodiens y consentoient, jamais les Romains ne pourroient tenir contre ces trois Puissances jointes ensemble. Gentius donna encore les mains à cette proposition, & aiant choisi pour cette Ambassade Parmenien & Morcus, il leur ordonna de partir pour Rhodes dès qu'ils auroient reçu les sermens & les ôtages, & qu'on seroit convenu du transport des trois cens talens. Pantauchus laissa cette nombreuse Ambassade prendre le chemin de Macédoine, & resta auprès du Roi d'Illyrie, pour l'avertir & le presser de faire sans délai ses préparatifs de guerre, & de se tenir prêt à gagner les villes, les postes, les alliés avant les ennemis. Il le pria sur tout de se préparer à une guerre sur mer, que les Romains de ce côté-là étoient absolument sans défense, & que sur la côte d'Epire comme sur celle d'Illyrie, il feroit sans peine par lui-même ou par ses Généraux tout ce qu'il voudroit. Gentius aussi

aussi docile sur cet article que sur les autres, se disposa en effet à l'une & à l'autre guerre.

Sur la nouvelle que les Ambassadeurs & les ôtages du Roi d'Illyrie arrivoient dans la Macédoine, Persée sortit de son camp, qui étoit sur l'Enipée, avec toute sa cavalerie, & fut au-devant d'eux jusqu'à Dium, & dès qu'il les eut joints, il prêta les sermens devant toutes les troupes qui l'avoient suivi, voulant que ses Macédoniens ne pussent ignorer l'alliance que Gentius faisoit avec eux, alliance qu'il comptoit devoir augmenter leur courage & leur confiance. Il reçut ensuite les ôtages, & donna les siens à Olympion. Les principaux étoient Limnée fils de Polemocrates, & Balauchus fils de Pantauchus. Les Ambassadeurs qui étoient venus pour prendre les trois cens talens, il les fit aller à Pella comme pour y recevoir cette somme. Il envoia ceux qui devoient aller à Rhodes chez Métrodore à Thessalonique, leur recommandant de se tenir prêts à s'embarquer. Ils y allérent en effet, & persuadérent aux Rhodiens d'entrer de leur part dans la guerre contre les Romains.

Persée ne se borna point à ces deux Puissances. Il dépêcha encore vers Euméne Cryphon qu'il y avoit déja auparavant envoié, & Telemnaste de Créte vers Antiochus. Ce dernier Ambassadeur avoit ordre d'exhorter le Roi de Syrie à ne pas laisser échapper l'occasion : qu'il ne s'imaginât pas que les Romains n'eussent en vûë que la Macédoine, qu'il subiroit lui-même bientôt les loix de ces durs & impérieux Maîtres, s'il ne secouroit Persée, ou en procurant la paix, ce qui seroit le plus à souhaiter; ou si cela ne se pouvoit pas, en lui aidant à soutenir la guerre.

LXXXVI.

Deux Ambassades des Rhodiens, l'une à Rome pour finir la guerre contre Persée, l'autre en Créte pour faire alliance avec les Candiots.

LE Conseil assemblé à Rhodes, on délibéra sur le parti que l'on devoit prendre dans les circonstances présentes, on proposa d'envoier des Ambassadeurs pour négocier une paix entre Rome & Persée, & ce sentiment prévalut. Mais on vit clairement dans cette délibération que les Rhodiens n'agissoient pas tous de concert & dans le même esprit. Nous avons dit d'où vient dans les Républiques ce partage de sentimens, lorsque nous avons parlé de l'usage de haranguer le peuple : dans cette occasion le nombre des partisans de Persée fut beau-

coup

coup plus grand que celui des amateurs de la patrie & des loix. Les Prytanes choisirent donc d'abord les Ambassadeurs qui devoient ménager une paix. Agésipolis & Cléombrote furent dépêchés à Rome; quatre autres furent chargés de la même négociation auprès du Consul & de Persée, sçavoir Damon, Nicostrate, Agésiloque & Teléphe. Une autre faute suivit la précédente, combla la mesure & rendit les Rhodiens inexcusables. Ils envoiérent aussitôt après une autre Ambassade en Créte, pour renouveller l'alliance qu'ils avoient avec les peuples de cette Isle, & pour les exhorter de faire une sérieuse attention au péril dont la Gréce étoit menacée, de s'unir avec les Rhodiens, & d'avoir avec eux les mêmes amis & les mêmes ennemis. Ces derniers Ambassadeurs avoient ordre de donner les mêmes avis aux villes particuliéres.

LXXXVII.

Ce qui se passa à Rhodes après que les Ambassadeurs de Gentius y furent arrivés.

Parmenion & Marcus, Ambassadeurs du Roi d'Illyrie, & Métrodore Ambassadeur de celui de Macédoine, ne furent pas plutôt arrivés à Rhodes, que l'on assembla le Conseil. Le trouble & la confusion y furent extrémes Tandis que Dinon soutenoit hautement les intérêts de Persée, Théetéte étoit épouvanté de ce qui venoit d'arriver. Le retour des vaisseaux, le grand nombre de gens de cheval qui avoient été tués, l'union de Gentius avec Persée, tout cela l'effraioit. Le succès de l'assemblée fut tel qu'on devoit l'attendre d'une délibération si tumultueuse. On y résolut de répondre civilement aux Ambassadeurs, que le Decret avoit été fait pour terminer la guerre entre les deux Puissances ennemies, & qu'au reste on les exhortoit d'entrer de bonne grace dans l'accommodement qui seroit proposé. Après quoi l'on régala magnifiquement les Ambassadeurs d'Illyrie.

LXXXVIII.

Accueil que reçoivent à Rome les Ambaſſadeurs de Rhodes.

APrès la défaite & la fuite de Perſée, le Sénat fit appeller les Ambaſſadeurs qui étoient venus de Rhodes pour négocier une paix entre ce Prince & les Romains: comme s'il eût plû à la fortune de produire ſur un grand théâtre la ſottiſe des Rhodiens, ſi cependant l'on doit attribuer aux Rhodiens ce qui ne convient proprement qu'à quelques particuliers qui avoient alors le plus de crédit dans la République. Agéſipolis introduit dit qu'il étoit venu pour terminer la guerre, que les Rhodiens l'avoient envoié, parce que cette guerre traînant en longueur, ils s'étoient perſuadés que les grands frais qu'il falloit faire pour la ſoutenir incommodoient également les Grecs & les Romains: que cette guerre étant finie, comme les Rhodiens le ſouhaitoient, il venoit pour en féliciter le Sénat & prendre part à la joie que cet heureux événement lui donnoit. Il ne dit rien davantage & ſe retira. Le Sénat ravi de trouver cette occaſion de punir les Rhodiens d'une maniére qui pût ſervir d'exemple, fit courir dans le public ſa réponſe, qui contenoit en ſubſtance, que ce n'étoit ni pour les Grecs ni pour eux-mêmes, mais uniquement en faveur de Perſée, qu'ils avoient envoié cette Ambaſſade. Que ſi en cela ils euſſent eu en vûe de rendre ſervice aux Grecs, il eût été bien plus à propos de l'envoier, lorſque Perſée campé dans la Theſſalie pendant près de deux ans ravageoit les plaines & les villes de Gréce: au lieu que dépêchant à Rome pour finir la guerre, après que les légions Romaines étoient entrées dans la Macédoine, avoient enveloppé Perſée de toutes parts, & l'avoient réduit à ne pouvoir leur échapper, il étoit évident que le but de l'Ambaſſade n'étoit pas de faire la paix, mais de délivrer Perſée, autant qu'il ſeroit poſſible, du péril où il s'étoit jetté, & de le rétablir dans ſon premier état, qu'ainſi les Ambaſſadeurs ne devoient attendre ni préſens, ni réponſe favorable. C'eſt ainſi que le Sénat reçut les Ambaſſadeurs de Rhodes.

LXXXIX.

LXXXIX.

Les Rois d'Egypte demandent aux Achéens des troupes auxiliaires, & en particulier Lycortas & Polybe. Délibération des Achéens à ce sujet.

DAns le Péloponése, l'hiver n'étoit pas encore passé, qu'il y arriva une Ambassade solemnelle de la part des deux Ptolémées, pour demander quelque secours aux Achéens. Il y eut sur cela une délibération où chacun soutint son sentiment avec beaucoup de chaleur. Callicrates, Diophane & Hyperbatone ne vouloient pas qu'on accordât le secours demandé. Archon, Lycortas & Polybe étoient d'un avis contraire, & l'appuioient sur l'alliance qu'on avoit faite avec les deux Rois. Car le plus jeune des Ptolémées avoit été déclaré Roi depuis peu, & l'aîné revenu de Memphis régnoit avec son frére. Tous deux aiant besoin de troupes avoient dépêché aux Achéens Euméne & Dionysodore, pour en obtenir mille fantassins que Lycortas conduiroit, & deux cens chevaux dont Polybe auroit le commandement. Outre cela ils avoient écrit au Sicyonien Théodoridas de lever mille soldats mercénaires. Ces trois Achéens étoient connus particuliérement des deux Rois, nous avons dit plus haut ce qui leur avoit procuré cet honneur.

Ces Ambassadeurs étant donc arrivés à Corinthe, où se tenoit l'assemblée des Achéens, après avoir rappellé l'étroite liaison qu'il y avoit entre l'Egypte & la Ligue, & mis sous les yeux les conjonctures fâcheuses où se trouvoient les deux Rois, ils demandérent qu'on allât à leur secours. La multitude étoit très-disposée à leur envoier non seulement une partie de ses forces, mais même tout ce qu'elle en avoit, s'il en étoit besoin: mais Callicrates s'y opposa, & dit que si en général il étoit de l'intérêt des Achéens de ne pas se mêler des affaires étrangéres, il l'étoit surtout dans les circonstances présentes, où il importoit de ne pas diviser leurs forces, & d'être en état de servir les Romains; qu'on croioit devoir donner au premier jour une bataille générale à Persée, puisque Marcius avoit ses quartiers dans la Macédoine.

Là dessus on hésitoit, de peur de manquer l'occasion de servir les Romains. Alors Lycortas & Polybe prenant la parole, dirent entre autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius pour lui offrir le secours que la Ligue des Achéens lui avoit décerné, ce Consul, en le remerciant, lui avoit dit qu'une fois entré

dans la Macédoine il n'avoit plus besoin des forces des Alliés; qu'on ne devoit donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Egypte; que dans les conjonctures où ces Princes se trouvoient, il falloit saisir l'occasion de leur être utiles; qu'on ne pouvoit sans ingratitude oublier les bienfaits qu'on en avoit reçus, & qu'en manquant à ce devoir, on violeroit les Traités & les sermens sur lesquels l'alliance étoit fondée. Déja la multitude panchoit à accorder le secours, lorsque Callicrates congédia les Magistrats, sous couleur que les loix ne permettoient pas de délibérer sur une affaire de cette nature dans une telle assemblée.

Quelque tems après, le Sénat s'étant assemblé à Sicyone, non seulement tous les membres du Conseil s'y rendirent, mais encore tous ceux qui étoient âgés de plus de trente ans. Entre ceux qui reparlérent de la même affaire, Polybe y aiant répété que les Romains n'avoient nul besoin de secours, qu'il devoit en être cru, puisqu'il le sçavoit du Consul même, qu'il avoit vû l'année précédente dans la Macédoine: il ajouta que quand même il seroit nécessaire de secourir les Romains, cela ne devoit pas empêcher que la République ne prêtât la main aux Ptolémées, puisque ces Princes ne demandoient que mille fantassins & deux cens chevaux: qu'une si petite diversion ne diminueroit pas beaucoup ses forces, puisqu'elle étoit en état de mettre sur pied, sans s'incommoder, trente ou quarante mille hommes. Ce discours toucha la multitude, & il n'y eut personne qui ne se sentît porté à envoier du secours aux Rois d'Egypte. Le lendemain qui étoit le jour que le Conseil devoit faire son Decret, Lycortas proposa celui-ci, qu'il falloit envoier du secours: mais Callicrates proposa au contraire qu'il falloit envoier des Ambassadeurs à Antiochus pour le porter à faire la paix avec les Ptolémées. Nouvelle délibération, nouvelle dispute, mais où Lycortas eut une grande supériorité. Il compara ensemble les deux Roiaumes, & en fit voir la différence; qu'à la vérité Antiochus avoit donné à la Gréce des preuves de sa grandeur d'ame & de sa générosité, mais que dans les siécles passés on ne trouvoit presque aucun vestige de liaison entre la Syrie & les Grecs; au lieu qu'autrefois ils avoient reçu tant de bienfaits de l'Egypte, que personne n'en avoit été plus favorisé. Lycortas appuia sur cette différence avec tant de force & de dignité, qu'on la sentit toute entiére, & que l'on conçut une grande idée des Rois d'Egypte. En effet autant qu'il étoit difficile de compter le nombre des bons offices que les Rois d'Alexandrie avoient rendus; autant il étoit impossible de découvrir quel avantage étoit jamais venu aux Achéens de la part du Roiaume de Syrie.

X C.

Ambassade des Romains dans l'Egypte.

LE Sénat Romain informé qu'Antiochus étoit maître de l'Egypte & le seroit bientôt d'Alexandrie, ne crut pas qu'il lui fût indifférent de permettre à ce Prince d'étendre sa domination. C'est pourquoi il envoia sur les lieux C. Popillius, tant pour porter à la paix les deux Princes ennemis, que pour savoir au juste en quel état étoient les affaires.

XCI.

Fourbe de Callicrates pour empêcher que les Achéens n'envoiassent du secours aux Ptolémées.

ANdronidas & Callicrates voiant que malgré les instances qu'ils faisoient depuis quelque tems, ils ne pouvoient persuader à personne qu'il fallût travailler à mettre la paix entre les Rois d'Egypte & celui de Syrie, s'avisérent de ce stratagême. Ils introduisirent sur le théâtre un courier, qui de la part de Q. Marcius apportoit une lettre, par laquelle ce Consul exhortoit les Achéens de s'entremettre pour finir la guerre qui étoit entre les Ptolémées & Antiochus, & de se conformer en cela aux intentions des Romains, qui avoient envoié Némésius vers eux pour le même sujet. Or cela n'étoit qu'un vain prétexte. Car Titus aiant essaié de pacifier ces Princes, étoit retourné à Rome sans avoir rien fait. Polybe alors n'osant contredire la lettre qu'il croioit de Marcius, renonça au Gouvernement des affaires publiques; & les Ptolémées ne reçûrent pas les secours qu'ils demandoient. Il fut donc fait un Decret par lequel il étoit ordonné qu'on députeroit vers les Rois pour les mettre d'accord, & l'on choisit pour cette Ambassade Archon d'Egire, avec Arcésylas & Ariston, tous deux de Mégalopolis. Les Ambassadeurs de Ptolémée frustrés du secours qu'ils espéroient, donnérent aux Magistrats une lettre de la part de leurs Maîtres, par laquelle ces Princes demandoient Lycortas & Polybe, pour les emploier dans la guerre qu'ils avoient à soutenir.

XCII.

Popillius va en qualité d'Ambaſſadeur trouver Antiochus en Egypte. De là il paſſe dans l'Iſle de Chypre. Ce qu'il y fait.

ANtiochus marchoit vers Ptolémée pour s'emparer de Peluſe, lorſque rencontrant Popillius Capitaine Romain, il le ſalua de loin & lui tendit la main. Alors Popillius avoit dans la ſienne des tablettes où étoit écrit le Decret du Sénat. Il le préſenta au Roi & lui ordonna de le lire avant toutes choſes, ne voulant comme je crois lui donner aucune marque d'amitié, avant que de ſavoir à qui il avoit affaire, à un ami ou à un ennemi. Le Roi après avoir lû ce Decret, dit qu'il en feroit part à ſes amis, & qu'enſemble ils délibéreroient ſur les meſures qu'il y auroit à prendre. A ce mot, Popillius fit une choſe qui paroît étrangement dure & imperieuſe. Avec une baguette qu'il portoit il fit un cercle autour d'Antiochus, & lui défendit d'en ſortir qu'il n'eut donné ſa réponſe. Le Roi fut étonné de cet orgueil, il demeura quelque tems comme interdit, & répondit enfin qu'il exécuteroit les ordres des Romains. Ce fut alors que Popillius lui prit la main & le ſalua. Ce Decret lui ordonnoit de finir inceſſamment la guerre qu'il faiſoit à Ptolémée. Pour y obéir, au bout d'un certain nombre de jours qu'on lui avoit marqué, il conduiſit ſes troupes à Agrie. Ce ne fut pas ſans ſe plaindre & ſans gémir intérieurement de ſe voir réduit à cette extrémité, mais il falloit céder au tems. Pour Popillius, après avoir mis ordre aux affaires d'Alexandrie, exhorté les Rois à vivre en bonne intelligence, & leur avoir donné ordre d'envoier Polyarate à Rome, il ſe mit en mer pour aller en Chypre & en faire retirer les troupes qui y étoient. Il y trouva les Généraux de Ptolémée, qui avoient été défaits, & les affaires de l'Iſle fort dérangées. Il campa dans le voiſinage, & reſta là juſqu'à ce que les troupes fuſſent parties pour la Syrie. C'eſt de cette maniére que les Romains ſauvérent le Roiaume de Ptolémée, Roiaume ſi ébranlé & qui touchoit preſque au moment de ſa ruine. On voit par ce trait le caprice de la fortune. Elle diſpoſa tellement en ſouveraine des affaires de Perſée & des Macédoniens, que pour rétablir celles d'Alexandrie & de toute l'Egypte, elle ſe ſervit de la décadence de ce malheureux Prince. Car je doute qu'Antiochus ſe fût ſoumis aux ordres des Romains, ſi Perſée n'eut été défait & que ſa défaite n'eut pas été connuë.

XCIII.

XCIII.

Attalus frére d'Euméne court risque de perdre le Roiaume de Pergame. Stratius son Médecin le sauve de ce péril. Des Ambassadeurs Rhodiens appaisent les Romains en faveur de leur Isle. Astyméde blâmé pour avoir justifié les Rhodiens aux dépens des autres Grecs. Différens événemens arrivés aux Rhodiens dans le même tems.

LEs ravages que les Gaulois avoient faits dans le Roiaume de Pergame, mettoient Attalus frére d'Euméne dans la nécessité d'aller à Rome; mais quand ce motif lui eût manqué, il avoit un prétexte fort raisonnable de faire ce voiage. Il falloit féliciter le Sénat sur la derniére victoire, & recueillir les applaudissemens qu'il méritoit pour avoir pris part à la guerre contre Persée, & en avoir partagé avec les Romains tous les dangers. Il fut en effet reçu à Rome avec toutes les marques d'honneur & d'amitié que devoit attendre un Prince qu'on avoit connu dans l'armée en Macédoine, & qui passoit pour ami de la République. On fit même plus qu'il n'attendoit, on alla au-devant de lui, & il entra dans la ville suivi d'un cortége très nombreux. Tous ces honneurs, dont il ne pénétroit pas la véritable raison, enflérent ses espérances. Peu s'en fallut qu'il n'oubliât ses vrais intérêts, & qu'il ne fit à tout le Roiaume de Pergame un tort irréparable. La plûpart des Romains n'avoient plus ni estime ni affection pour Euméne. Sur les conférences qu'il avoit euës avec Persée, ils s'étoient persuadés que ce Pergaménien n'étoit pas de bonne foi dans leur parti, & qu'il n'épioit que l'occasion de se déclarer contre eux. Pleins de ces préventions, quelques Romains des plus distingués, dans les entretiens particuliers qu'ils avoient avec Attalus, lui conseilloient de ne pas faire mention du sujet pourquoi son frére l'avoit envoié, & de ne parler que de ce qui le regardoit lui-même. Ils lui faisoient entendre que le Sénat, à qui Euméne étoit odieux, vouloit lui former un Roiaume, & l'établir dans un Etat qui lui seroit propre. Ces mauvais conseils piquérent l'ambition du jeune Prince, il prenoit plaisir à ces sortes de discours: la chose alla si loin qu'il promit à quelques-uns des principaux de Rome que dans le Sénat il demanderoit qu'on lui donnât une partie du Roiaume de son frére.

Il étoit prêt à commettre cette faute, lorsqu'arriva auprès de lui le Médecin Stratius, qu'Euméne, qui avoit quelque soupçon de l'avenir, avoit envoié à Rome avec ordre d'emploier tous les moiens possi-

bles.

bles pour empêcher qu'Attalus n'écoutât ceux qui le porteroient à partager le Roiaume. Ce Médecin homme prudent, habile à persuader, & en qui Euméne avoit beaucoup de confiance, prend Attalus en particulier, & lui dit tout ce qui pouvoit le détourner d'un dessein si pernicieux. Il en vint à bout, mais ce ne fut pas sans peine. Il lui représenta qu'il étoit autant Roi que son frére; qu'ils avoient tous les deux un pouvoir & une autorité égale; qu'il n'y avoit entre eux deux d'autre différence, sinon qu'il n'avoit ni le diadême ni le titre de Roi: mais que son droit à la succession du Roiaume étoit incontestable, & que le tems de succéder n'étoit pas éloigné; que la foible santé d'Euméne le menaçoit sans cesse d'une mort prochaine, & que ce Prince n'aiant pas d'enfans mâles, car on ne connoissoit point encore alors le fils naturel qu'il avoit & qui régna dans la suite, il ne pourroit, quand il en auroit dessein, laisser le Roiaume à d'autres qu'à celui de ses fréres qui le suivoit immédiatement. Stratius ajoutoit que ce qui le touchoit principalement, étoit le péril où Attalus exposoit le Roiaume de Pergame. Vous aurez vous & votre frére, lui disoit-il, de grandes graces à rendre aux Dieux immortels, si d'accord ensemble & agissant de concert vous pouvez chasser de vos Etats les Gaulois qui menacent de les envahir: que seroit-ce donc si la discorde vous séparoit l'un de l'autre? Il est clair que cette division renversera totalement le Roiaume, qu'elle vous fera perdre la puissance dont vous y jouissez maintenant, qu'elle ruinera toutes les espérances que vous avez pour l'avenir, qu'elle dépouillera vos fréres du Roiaume & de tout le pouvoir qu'ils y exercent à présent.

Ces raisons & autres semblables firent impression sur Attalus, il renonça aux ambitieux projets qu'il avoit formés. Entré dans le Sénat, sans parler contre son frére & sans demander qu'on partageât le Roiaume de Pergame, il se contenta de féliciter le Sénat sur la victoire remportée dans la Macédoine, il fit modestement valloir le zéle & l'affection avec laquelle il avoit servi dans la guerre contre Persée, il pria qu'on envoiât des Ambassadeurs, pour réprimer l'insolence des Gaulois & les réduire à leur premier état, & finit par prier qu'on lui donnât l'investiture d'Ænum & de Maronée.

Le Sénat s'imaginant qu'Attalus reviendroit en particulier l'entretenir des mêmes choses, promit d'avance qu'il dépêcheroit des Ambassadeurs, & fit au Prince les présens accoûtumés. Il lui promit encore de le mettre en possession des deux villes qu'il avoit demandées. Mais quand on sçut qu'il étoit parti de Rome, le Sénat piqué de voir qu'il n'avoit rien fait de ce qu'on attendoit de lui, & ne pouvant s'en venger d'une autre maniére, révoqua la promesse qu'il lui avoit faite, & avant que le Prince fût hors d'Italie, déclara Ænum & Maronée villes libres & indépendantes. On envoia cependant vers les Gaulois une

Ambaſſade, à la tête de laquelle étoit Pub. Licinius. De quels ordres les Ambaſſadeurs furent chargés, c'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de dire, quoiqu'il ne ſoit pas difficile de le conjecturer par les événemens qui arrivérent enſuite.

On vit encore à Rome dans ce tems-là même deux députations de la part de la République Rhodienne. Philocrates étoit Chef de la premiére, à la tête de la ſeconde, étoient Philophron & Aſtymède. La réponſe que le Sénat, après la défaite de Perſée, avoit faite à Agéſipolis, produiſit ces deux Ambaſſades, dont le but étoit de calmer les Romains, qui, ſelon cette réponſe, paroiſſoient extrémement irrités contre les Rhodiens. Aſtymède & Philophron, dans toutes les audiences qu'on leur donnoit, ſoit publiques ſoit particuliéres, ne voioient que des ſujets d'épouvante. L'indiſpoſition où ils ſentoient qu'étoient les Romains à l'égard de Rhodes, les conſternoit. Mais ce fut bien pis, lorſqu'un Préteur, du haut de la tribune aux harangues, excita le peuple à dénoncer la guerre aux Rhodiens. Le péril dont ils virent leur patrie menacée les ſaiſit de fraieur Ils ſe revêtirent d'habits lugubres. Ils n'implorérent pas ſeulement la protection de leurs amis, ils demandoient en ſupplians & avec larmes qu'on ne décernât rien de trop rigoureux contre leur République. Cette grande alarme fut de peu de durée. Au bout de quelques jours, conduits dans l'aſſemblée du peuple par le Tribun Antonius, qui auparavant avoit fait décendre de la tribune le Préteur qui ſoulevoit le peuple contre les Rhodiens, ils y juſtifiérent l'un après l'autre leurs compatriotes. Leurs diſcours entrecoupés de ſanglots touchérent de compaſſion. Ils gagnérent du moins qu'on ne déclareroit pas la guerre à Rhodes. Mais le Sénat leur fit de ſanglans reproches ſur différens chefs dont on les accuſoit. On leur donna clairement à entendre que ſans la conſidération qu'on avoit pour quelques amis de la République, & ſurtout pour eux, on ſçavoit fort bien de quelle maniére on auroit pû la traiter.

Dans cette occaſion Aſtymède fit une apologie de ſa patrie. Il étoit fort content de cette piéce, mais elle ne plut ni aux Grecs qui pour lors étoient à Rome comme voiageurs, ni à ceux qui y demeuroient. Il la répandit enſuite dans le public, & le public n'y trouva ni ſens commun ni équité. Elle étoit fondée cette apologie, moins ſur des raiſons tirées de la conduite de ſa patrie, que ſur les fautes où les autres Grecs étoient tombés. Comparant enſemble ce que les Grecs avoient fait ſeuls ou avoient aidé à faire pour les Romains, il exténuoit autant qu'il lui étoit poſſible les ſervices des autres peuples de la Gréce, & exagéroit outre meſure ceux que les Rhodiens avoient rendus. Quand il s'agiſſoit de fautes, c'étoit tout le contraire. Pendant qu'il chargeoit les autres avec emportement, il adouciſſoit & faiſoit

ſoit preſque diſparoître tout ce qui ſe pouvoit reprocher aux habitans de Rhodes. S'il mettoit en paralléle les fautes de ceux-ci & des autres, c'étoit afin que celles des Rhodiens paruſſent petites, peu conſidérables, dignes de pardon, & celles des autres grandes & impardonnables: d'où il concluoit que les Romains aiant pardonné les derniéres, ils ne pouvoient ſe défendre de pardonner celles de la République Rhodienne. Or ce tour d'apologie ne convient point du tout à un homme emploié au maniement des affaires. On ne fait nul cas de ces hommes lâches, qui joints avec d'autres pour quelques pratiques ſecrétes, ſe laiſſent intimider par des menaces, ou ébranler par les tourmens juſqu'au point de déclarer leurs complices: mais on louë & on eſtime ces hommes fermes, qui au milieu même des plus grands ſupplices refuſent conſtamment d'entraîner dans leur malheur quelqu'un de ceux avec qui ils étoient unis. Que doit-on donc penſer d'un homme, qui ſur la crainte d'un malheur incertain révéle à une Puiſſance les fautes d'autrui, & renouvelle le ſouvenir de choſes que le tems avoit fait oublier? Au reſte Philocrates, auſſitôt après la réponſe du Sénat, partit de Rome pour la porter à Rhodes, & Aſtyméde n'en ſortit point. Il y reſta pour y obſerver tout ce qui s'y pourroit dire ou faire contre ſa patrie.

La réponſe du Sénat aiant diſſipé à Rhodes la crainte qu'on y avoit que les Romains ne priſſent les armes contre la République, fit paroître légers tous les autres maux qu'on y ſouffroit, quelque grands qu'ils fuſſent. Cela eſt aſſez ordinaire, l'attente de grands maux amortit toujours le ſentiment de ceux qui le ſont moins. Sur le champ l'on décerna aux Romains une couronne de la valeur de dix mille piéces d'or, & l'on choiſit pour la préſenter l'Amiral Théodote, qui partit au commencement de l'été. On lui joignit une autre députation, dont le chef étoit Rhodophon, pour tenter en toute maniére de faire alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne voulurent pas faire mention de cette alliance dans le Decret, de peur que ſi cela ne plaiſoit pas aux Romains, ils ne ſe repentiſſent de l'avoir ordonné. Ils laiſſérent à l'Amiral le ſoin de faire cette tentative, parce que les loix lui donnent le pouvoir de conclure ces ſortes de Traités.

Il eſt bon de remarquer en paſſant que la politique des Rhodiens juſques-là avoit été de ne point faire alliance avec les Romains, quoique depuis près de cent quarante ans, ils euſſent eu part aux plus brillantes expéditions de cette République. La raiſon de cette conduite mérite d'être rapportée. Comme ils étoient bien aiſes que toutes les Puiſſances pûſſent aſpirer à leur alliance, ils ne vouloient pas partager leurs forces ni enchaîner leur liberté par des ſermens & des Traités. Reſtant libres & maîtres d'eux-mêmes, ils étoient en état de mettre à profit tout ce qui ſe préſenteroit d'avantageux. Mais

dans

dans les circonstance présentes ils crurent devoir changer leurs allûres. Ils firent tous leurs efforts pour obtenir le glorieux titre d'alliés des Romains, non qu'ils briguassent des alliances ou qu'ils craignissent d'autre Puissance que la Romaine, mais pour dissiper par ce changement de conduite tous les soupçons fâcheux qu'on avoit conçus contre leur République.

Au reste cette Ambassade, à la tête de laquelle étoit Théététe, avoit à peine mis à la voile, que les Cauniens se détachérent de Rhodes, & que les Mylassiens s'emparérent des villes des Euromiens. Vers le même tems il vint de Rome un Sénatusconsulte, qui déclaroit libres & indépendans les Cariens & les Lyciens, peuples que le Sénat, après la guerre d'Antiochus, avoit attribués aux Rhodiens. Il ne leur couta pas beaucoup pour réduire les Cauniens & les Euromiens. Ils en furent quittes pour envoier contre eux Lycus avec des troupes qui les eurent bientôt rangés à leur devoir, quoiqu'ils fussent secourus des Cybarates. On passa ensuite chez les Euromiens, & l'on défit en bataille rangée les Mylassiens & les Alabandiens, qui étoient venus en corps d'armée à Orthosie. Mais le Decret Romain en faveur des Cariens & des Lyciens leur causa beaucoup d'inquiétudes. Cela leur fit craindre que la couronne envoiée à Rome ne leur produisît aucun fruit, & qu'ils n'eussent espéré vainement l'honneur, qu'ils ambitionnoient, de devenir alliés des Romains.

XCIV.

Députations de la Gréce aux dix Commissaires envoiés en Macédoine après la défaite de Persée. Conduite de ces Commissaires chez les Grecs.

PErsée vaincu & cette grande affaire heureusement terminée, il vint en Macédoine des Ambassadeurs de toutes parts pour féliciter les Généraux Romains sur l'heureux succès de leur expédition, & l'on juge bien que ceux qui dans chaque Etat furent choisis pour cette fonction & pour d'autres affaires, furent ceux qui dans le tems de la guerre avoient paru servir les Romains avec plus de chaleur & être plus de leur goût. Ce fut donc dans l'Achaïe, Callicrates, Aristodame, Agésias, Philippe; dans la Béotie, Mnasippe; dans l'Acarnanie, Chremés; dans l'Epire, Charops & Nicias; dans l'Etolie, Lycisque & Tisippe, qui tous tendant au même but réglérent d'autant plus aisément les affaires selon qu'ils jugérent à propos, qu'ils ne trouvérent personne qui traversât leurs desseins; car tous

ceux qui leur étoient opposés avoient cédé au tems & renoncé entiérement au gouvernement de la République. Les dix Commissaires firent donc savoir par les Généraux aux villes & aux Conseils des peuples qui ils vouloient qu'on envoiât à Rome, & ce furent ceux que les Ambassadeurs avoient indiqués, dont ils avoient donné les noms & qui étoient de leur faction, hors un très petit nombre de gens dont le mérite étoit connu. On fit plus d'honneur aux Achéens, on leur députa deux des Commissaires, C. Claudius & Cn. Domitius. Deux motifs avoient fait prendre ce parti. Le premier, parce que l'on craignoit que les Achéens n'obéissent point à de simples lettres, & ne punissent Callicrates des mauvais services qu'il avoit rendus à tous les Grecs; l'autre, parce que dans les lettres qui avoient été écrites par les Achéens à Persée & qu'on avoit prises, on n'avoit rien découvert de certain & de convaincant contre aucun de cette nation. Cependant quelque tems après le Consul ne laissa pas que d'écrire & d'envoier des Députés chez les Achéens en conséquence de ce que Callicrates & Lycisque lui avoient appris, quoiqu'il n'approuvât pas, comme on le reconnut dans la suite, les dénonciations que ces deux traîtres lui avoient faites.

XCV.

Députation à Rome de la part des Rois d'Egypte. Ménalcidas renvoié à la priére de Popillius.

LEs deux Ptolémées n'eurent pas été plutôt délivrés de la guerre d'Antiochus, qu'ils députérent à Rome Numénius, un de leurs amis, pour remercier les Romains du bienfait signalé qu'ils en avoient reçu dans cette occasion. Ils remirent aussi en liberté le Lacédémonien Ménalcidas, qui pour s'enrichir avoit abusé de l'extrémité où il les voioit. Ce fut C. Popillius qui obtint cette grace des deux Rois.

XCVI.

XCVI.

Pourquoi le Sénat rendit la liberté au fils du Roi Cotys.

CE Roi des Odryſiens avoit envoié des Ambaſſadeurs à Rome tant pour demander ſon fils, que pour rendre compte de l'alliance qu'il avoit faite avec Perſée. Ces Ambaſſadeurs furent écoutés favorablement. Les Romains, après la victoire remportée ſur le Roi de Macédoine, aiant heureuſement terminé tout ce qu'ils s'étoient propoſés, ne crurent pas qu'il fût de grande importance pour eux de regarder Cotys comme leur ennemi. Son fils donné en ôtage à Perſée avoit été pris avec les enfans de cet infortuné Prince, ils le lui rendirent, pour donner des marques de leur clémence & de leur générosité, & témoigner le reſpect qu'ils avoient pour le Prince qui leur demandoit cette grace.

XCVII.

Baſſeſſe d'ame de Pruſias Roi de Bithynie. Expédient dont le Sénat ſe ſervit pour humilier Euméne.

PRuſias étant venu à Rome pour faire au Sénat & aux troupes des complimens de conjouiſſance ſur l'heureux ſuccès de la guerre contre Perſée, y deshonora la majeſté roiale par ſes baſſes flatteries. On en jugera par les faits ſuivans. D'abord il fut au devant des Députés que le Sénat avoit envoiés pour le recevoir, & il y fut la tête raſée & avec le bonnet, l'habit & la chauſſure des Affranchis: puis ſaluant les Députés, *vous voiez*, leur dit-il, *un de vos Affranchis, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira & à me conformer entiérement à tout ce qui ſe pratique chez vous.* Je ne ſçai ſi l'on pourroit s'exprimer d'une maniére plus lâche & plus rampante. A ſon entrée dans le Sénat, il ſe tint contre la porte, vis-à-vis les Sénateurs aſſis, les mains abattuës, il ſe proſterna & baiſa le ſeuil; enſuite s'adreſſant à l'aſſemblée, *Je vous ſaluë, Dieux Sauveurs*, s'écria-t-il. Peut-on porter plus loin la lâcheté & la flatterie? Eſt-ce un homme qui parle ainſi? La Poſtérité aura peine à le croire. La conférence répondit à ce prélude, j'aurois honte de la rapporter. Des abaiſſemens ſi profonds ne pouvoient être ſuivis que d'une réponſe toute gracieuſe.

A peine Pruſias l'eut-il reçuë, qu'on apprit qu'Euméne étoit ſur le point d'entrer dans Rome. Cette nouvelle ne donna pas peu d'embar-

ras aux Sénateurs. Ils étoient prévenus contre ce Prince, & quoique résolus à ne pas changer à son égard, ils auroient été fâchés que leurs dispositions eussent été connuës. Car après l'avoir mis au rang des plus fidéles amis du peuple Romain, s'ils l'eussent admis à se justifier, & qu'ils lui eussent répondu conformément aux ressentimens qu'ils avoient contre lui, ç'eût été comme annoncer à haute voix qu'ils avoient manqué de prudence, lorsqu'ils avoient tant estimé un homme de ce caractére : que si pour sauver leur réputation ils lui eussent fait un bon accueil, ils auroient eu à se reprocher d'avoir trahi leurs sentimens & les intérêts de la patrie. De quelque côté qu'ils se jettassent, les inconveniens étoient inévitables. Pour se tirer de cette affaire le moins mal qu'ils pourroient, ils s'avisérent d'un expédient. Sur le prétexte qu'il en coûtoit trop à la République pour recevoir les Rois qui venoient à Rome, ils firent un Sénatusconsulte par lequel ils défendoient en général à tous les Rois d'entrer dans cette ville. Peu après sur la nouvelle qu'Euméne avoit débarqué au port de Brunduse, on fit partir un Questeur pour signifier l'Arrêt au Roi de Pergame, pour lui demander ce qu'il avoit à traiter au Sénat, &, en cas qu'il n'eût rien à y traiter, pour lui ordonner de sortir d'Italie sans délai. Euméne aiant entendu le Questeur, sentit qu'elle étoit la disposition des Romains à son égard, & ne répondit autre chose, sinon qu'il n'avoit nul besoin à Rome. Telle fut la ruse dont le Sénat se servit pour empêcher qu'Euméne ne vînt le trouver.

Cet affront attira au Roi de Pergame une autre affaire très-fâcheuse, & dont les Romains qui s'étoient proposés de la lui faire, pour l'humilier de toutes maniéres, tirérent de grands avantages. Il étoit alors menacé d'une irruption de la part des Gallo-Grecs. Or après l'injure qu'il venoit de recevoir, il étoit hors de doute que ses Alliés n'auroient pas le courage de le secourir, & que les Gallo-Grecs au contraire deviendroient plus hardis à l'attaquer. Voilà ce qui se passa au commencement de l'hiver. Ensuite le Sénat écouta tous les autres Ambassadeurs, (car il n'y eut ni ville, ni Prince, ni Roi qui ne députât à Rome pour prendre part au plaisir qu'y causoit la défaite de Persée,) & tous reçûrent des réponses pleines de politesse & d'affection. Les Rhodiens n'eurent pas lieu d'être si satisfaits. On les congédia sans leur avoir rien dit de positif sur ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer pour l'avenir. A l'égard des Athéniens, le Sénat étoit très-irrité contre eux.

XCVIII.

Injuſtice des Athéniens à l'égard des Haliartes.

IL étoit venu d'Athénes des Ambaſſadeurs à Rome pour prier que les Haliartes fuſſent rétablis dans leur premier état. N'étant point écoutés ſur cet article, ils paſſérent à un autre, & demandérent qu'on les mît en poſſeſſion de Delos, de Lemnos & du païs des Haliartes. Car leurs inſtructions portoient qu'ils feroient leurs efforts, ou pour obtenir le rétabliſſement de ce peuple, ou pour engager le Sénat à en donner la domination aux Athéniens. Comme ils s'étoient déja rendus maîtres des deux Iſles, on ne peut les blâmer d'en avoir ſollicité la poſſeſſion : mais qu'ils aient encore voulu que les Haliartes leur fuſſent attribués, c'eſt ce que l'on aura peine à leur pardonner. Qu'on n'ait point aidé une des plus anciennes villes de la Béotie à ſe relever & à ſortir de l'état malheureux où elle étoit réduite, c'eſt un grand mal : mais ç'en eſt encore un plus grand de l'effacer de la mémoire des hommes & de lui ôter toute eſpérance de ſe rétablir jamais. Il ne convenoit à aucun peuple de la Gréce de ſe permettre un procédé ſi injuſte, mais cela convenoit moins encore aux Athéniens qu'à tout autre peuple. Ni loi ni coûtume ne leur permettoit de faire de leur patrie la patrie de tous les Grecs, & d'envahir les villes qui ne leur appartenoient pas. Cependant le Sénat leur accorda Delos & Lemnos.

XCIX.

Les Rhodiens évacuent Caune & Stratonicée.

THéetéte introduit dans le Sénat le pria de trouver bon que les Rhodiens fiſſent alliance avec la République Romaine. Mais pendant qu'on remet de jour en jour à lui répondre, ce vieillard âgé de plus de quatre-vingts ans paia le tribut à la nature. Sur ces entrefaites arrivérent à Rome les bannis de Caune & de Stratonicée, ils firent leurs plaintes devant le Sénat, & en obtinrent un Arrêt qui ordonnoit aux Rhodiens de retirer les garniſons de ces deux villes. Sur le champ Philophron & Aſtymédе prirent le chemin de leur patrie, dans la crainte que les Rhodiens refuſant de ſe ſoumettre à cet ordre, n'attiraſſent ſur eux quelque nouveau malheur.

C.

Guerre des Cnossiens & des Gortyniens contre les Rhauciens, Ambassade des Rhodiens à Rome pour y demander une alliance qui leur est refusée.

LEs Cnossiens & les Rhodiens s'étoient joints ensemble pour faire la guerre aux Rhauciens, & ils avoient juré qu'ils ne quitteroient pas les armes qu'ils n'eussent emporté leur Capitale. Sur cette nouvelle, les Rhodiens, après avoir exécuté les ordres du Sénat Romain, voiant que sa colére ne s'appaisoit point, firent à Rome une députation, à la tête de laquelle étoit Aristote, qu'ils avoient chargé de tenter tout pour obtenir une alliance. Ces Ambassadeurs arrivérent pendant le fort de l'été. Entrés dans le Sénat, ils firent un long discours, où après avoir dit que les Rhodiens avoient évacué Caune & Stratonicée selon ce qui leur avoit été ordonné, ils tâchérent par plusieurs raisons de gagner sur le Sénat, qu'il permettroit aux Rhodiens de faire alliance avec la République Romaine. Mais dans la réponse qu'on leur fit, sans parler d'amitié, on leur dit simplement qu'il ne convenoit pas pour le présent que l'on fît alliance avec eux.

C I.

Accueil que reçoit Tiberius à la Cour d'Antiochus.

LA guerre terminée, Tiberius fut en qualité d'Ambassadeur chez Antiochus pour observer quelles étoient ses dispositions. Antiochus le reçut avec tant de politesse & d'amitié, que non seulement cet Ambassadeur ne conçut aucun soupçon contre lui, ni ne s'apperçut qu'il eût sur le cœur ce qui s'étoit passé à Alexandrie, mais qu'il blâma tous ceux qui faisoient contre ce Prince de ces sortes de rapports. En effet outre les autres honnêtetés qu'Antiochus fit à Tiberius, il sortit de son palais pour l'y loger, peu s'en fallut qu'il ne lui cédât aussi son diadéme. Malgré cela, il est certain qu'il étoit très-éloigné de le faire, & qu'il étoit au contraire très-résolu à se venger des Romains.

CII.

Députation des Gallo-Grecs à Rome.

LE Sénat leur accorda de vivre ſuivant leurs loix & leurs coûtumes, pourvû qu'ils ſe renfermaſſent dans les bornes du païs qu'ils occupoient, & qu'ils n'en ſortiſſent point en armes.

CIII.

Haine des Péloponéſiens contre Callicrate.

DAns le Péloponéſe, quand les Ambaſſadeurs, à leur retour de Rome, eurent rapporté ce que le Sénat leur avoit répondu, il n'y eut à la vérité ni ſédition ni tumulte; mais on n'y put cacher la colére & la haine dont on étoit animé contre Callicrate.

CIV.

Euméne eſt accuſé à Rome par les Ambaſſadeurs de Pruſias. Aſtiméde va une ſeconde fois à Rome, & obtient enfin l'alliance.

ENtre les Ambaſſadeurs qui étoient venus à Rome de divers endroits, les plus conſidérables étoient Aſtyméde pour la République Rhodienne; Eureas, Anaxidame & Satyre pour les Achéens; Python pour Pruſias. A l'audience qui leur fut donnée dans le Sénat, Python ſe plaignit qu'Euméne s'étoit emparé de pluſieurs places, qu'il faiſoit des courſes ſur la Galatie, qu'il n'obéiſſoit point aux ordres qu'il avoit reçus du Sénat, que toutes ſes faveurs étoient pour ceux qui favoriſoient ſon parti, & qu'il affectoit d'abaiſſer par toutes ſortes de moiens ceux qui tenant pour les Romains vouloient que l'Etat fut gouverné ſelon les volontés du Sénat. D'autres Ambaſſadeurs venus de la part des villes d'Aſie l'accuſoient encore d'avoir fait alliance avec Antiochus. Le Sénat écouta ces députés ſans rejetter leurs accuſations & ſans faire connoître ce qu'il en penſoit, diſſimulant la défiance où il

étoit sur le compte des deux Rois; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'aidât aux Gallo-Grecs à recouvrer leur liberté.

On fit entrer ensuite les Ambassadeurs de Rhodes. Astymède en cette occasion se conduisit avec plus de prudence & de sagesse que dans l'Ambassade précédente. Sans accuser les autres, il se réduisit, comme ceux qui sont châtiés, à prier que le supplice ne fût pas plus grand. Il dit que sa patrie avoit été punie au-delà de ce que sa faute méritoit, & fit le détail des châtimens qu'elle avoit soufferts: que dépouillée de la Lycie & de la Carie, deux provinces contre lesquelles elle avoit été obligée de soutenir trois guerres qui lui avoient coûté des sommes immenses, elle avoit perdu les revenus que ces deux païs lui produisoient. „ Cependant, ajouta-t-il, nous souffrons ces deux pertes „ sans nous plaindre. Nous tenions de vous ces deux provinces, „ vous étiez les maîtres de nous les ôter, dès que nous vous étions devenus suspects. Mais Caune & Stratonice n'étoient point un présent de votre libéralité. La premiére nous l'avions achetée deux „ cens talens des Généraux de Ptolémée, la seconde nous avoit été „ donnée par Antiochus & Séleucus, nous tirions de ces deux villes „ six vingt talens chaque année. Vous avez ordonné à nos troupes „ de les évacuer, vous avez été obéis. Par-là vous nous avez traités „ plus rigoureusement pour une légére imprudence, que les *Macédoniens* vos ennemis de tous les tems. Que dirai-je de l'exemtion „ des péages que vous avez accordée à l'Isle de Delos, & du tort „ que vous nous avez fait en nous ôtant la liberté d'ordonner de ce „ droit & de tous les autres revenus publics? Autrefois nous tirions „ de ces péages un million de dragmes, & à peine en tirons-nous aujourd'hui cent cinquante mille. Votre colére, Romains, comme „ un feu dévorant, a séché les sources d'où notre Isle tiroit ses plus „ grandes richesses. Peut-être auriez-vous raison de ne vous pas laisser „ fléchir, si tous les Rhodiens étoient coupables & vous étoient contraires. Mais vous savez que ceux qui nous ont détournés de prendre les armes sont en très-petit nombre, & que ce petit nombre même en a été sévérement puni. Pourquoi donc garder une haine implacable contre des innocens, vous surtout qui, à l'égard de tous les „ autres peuples, passez pour être les plus modérés & les plus généreux „ des hommes? Rhodes, après la perte de ses revenus & de sa liberté, „ deux choses pour la conservation desquelles elle a essuié tant de „ travaux & de peines, vous supplie aujourd'hui, Romains, de lui „ rendre vos bonnes graces. La punition que vous en avez tirée égale „ au moins sa faute, mettez enfin des bornes à votre vengeance. Faites connoître à toute la terre, qu'adoucis en faveur des Rhodiens „ vous avez repris les sentimens d'amitié que vous aviez autrefois pour „ eux. C'est uniquement dequoi Rhodes a maintenant besoin. Nous

„ ne

„ ne demandons ni armes ni troupes. Votre protection nous tiendra „ lieu de tout. Ainsi parla l'Ambassadeur Rhodien, & l'on trouva que son discours convenoit tout à fait à l'état présent de sa République. Tiberius, qui étoit tout récemment revenu d'Asie, lui aida beaucoup à obtenir l'alliance qu'il demandoit. Il déclara que les Rhodiens avoient ponctuellement obéi aux ordres du Sénat, & qu'ils avoient condamné à mort les partisans de Persée. Ce témoignage demeura sans replique, & l'on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la République Romaine.

CV.

Réponse des Romains au sujet des Grecs qui dans leur patrie avoient favorisé le parti de Persée.

SUr la réponse que les Députés d'Achaïe avoient porté dans le Péloponése de la part du Sénat, que les Péres étoient surpris que les Achéens les priassent d'examiner l'affaire de ceux, qui avoient été nommément dénoncés comme fauteurs de Persée, après qu'ils en avoient jugé eux-mêmes; Eureas étoit revenu à Rome pour protester encore devant les Sénateurs que jamais ces Achéens n'avoient été entendus dans le païs, & que jamais leur affaire n'y avoit été jugée. Eureas donc entre dans le Sénat avec les autres Ambassadeurs qui l'accompagnoient, il déclare les ordres qu'il avoit reçus, & prie qu'on prenne enfin connoissance de l'accusation & qu'on ne laisse pas périr des accusés sans avoir prononcé sur le crime dont on les chargeoit: qu'il étoit à souhaiter que le Sénat examinât l'affaire par lui-même, & fit connoître les coupables; mais que si ses grandes occupations ne lui laissoient pas ce loisir, il n'avoit qu'à renvoier la chose aux Achéens, qui en feroient justice de maniére à faire sentir combien ils avoient d'aversion pour les méchans. Ce discours fini, le Sénat fut assez embarassé comment il y répondroit. De quelque côté qu'il se tournât, il donnoit prise à la censure. D'une part il ne croioit pas qu'il lui convînt de juger; de l'autre, renvoier les exilés sans avoir porté de jugement, c'étoit perdre sans ressource les amis qu'il avoit dans l'Achaïe. C'est pourquoi partie par nécessité, partie pour ôter aux Grecs toute espérance de recouvrer leurs exilés & les rendre par-là plus soumis à ses ordres, il écrivit dans l'Achaïe à Callicrates, & dans les autres Etats aux partisans des Romains, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il fût de leur intérêt ou de celui de leurs païs, que les exilés retournassent dans leur patrie. Cette réponse consterna non seulement les exilés,

 mais

mais encore tous les peuples de la Gréce. Ce fut un deuil universel. On se persuada qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour les Achéens accusés, & que leur bannissement étoit sans retour. En ce tems-là Tiberius revint d'Asie, sans avoir pû rien découvrir ni rapporter de plus au Sénat sur Antiochus & Euméne, que ce qu'il sçavoit avant que d'y aller, tant les amitiés qu'il avoit reçûes des deux Rois l'avoient attaché à leurs intérêts. Quand la réponse du Sénat eut été portée dans l'Achaïe, autant que la multitude en fut effraiée, autant Charops, Callicrates & ceux de leur parti en furent transportés de joie.

CVI.

Attalus & Athénée justifient Euméne leur frére auprès du Sénat.

Tiberius, emploiant tantôt la force & tantôt la ruse, réduisit enfin les Cammaniens sous la puissance des Romains.

A Rome, plusieurs Ambassadeurs y étant arrivés, le Sénat donna audience à Attalus & à Athénée, qu'Euméne y avoit envoiés pour le défendre contre Prusias, qui non seulement le décrioit lui & Attalus, mais avoit encore excité les Gaulois, les Selgiens & d'autres peuples de l'Asie à le calomnier. L'apologie que firent ses deux fréres parut réfuter solidement toutes les plaintes qu'on avoit portées contre le Roi de Pergame, & l'on en fut si satisfait qu'on les renvoia en Asie comblés d'honneurs & de présens. Cependant ils n'effacérent pas entiérement les préjugés où l'on étoit contre Euméne & Antiochus. Le Sénat fit partir C. Sulpicius & Manius Sergius avec ordre d'examiner la conduite des Grecs, d'appaiser quelques contestations qu'avoient ensemble les Lacédémoniens & les Mégalopolitains pour je ne sçai quelle terre, & surtout pour observer curieusement si Antiochus & Euméne ne formoient point ensemble quelque intrigue contre les Romains.

CVII.

Demetrius en ôtage à Rome demande en vain d'être renvoïé en Syrie. Pourquoi le Sénat aimoit mieux que le fils d'Antiochus regnât que Demetrius. Députation de Rome dans le Levant.

DEmetrius fils de Séleucus retenu en ôtage depuis longtems à Rome, sembloit y être injustement retenu. Il y avoit été envoïé par Séleucus son pére pour être garant de sa fidélité; mais depuis qu'Antiochus avoit succédé au Roiaume de Syrie, il ne paroissoit pas juste que Demetrius y tînt la place des enfans de ce Prince. Jusqu'au tems où nous sommes il avoit souffert sans impatience cette espéce d'esclavage. Enfant comme il étoit, il falloit bien qu'il restât dans cet état. Mais à la mort d'Antiochus, se voiant à la fleur de l'âge, il pria le Sénat de le renvoier dans le Roiaume de Syrie qui lui appartenoit beaucoup plus qu'aux enfans d'Antiochus. Il appuia son droit de plusieurs raisons, & répéta souvent pour prévenir l'assemblée en sa faveur: *Péres conscrits, Rome est ma patrie, j'ai eu le bonheur de croître sous vos yeux. Tous les enfans des Sénateurs sont devenus mes fréres, & tous les Sénateurs sont pour moi autant de péres. Je suis venu enfant à Rome, mais aujourd'hui je compte vingt-trois ans.* On fut touché du discours de ce jeune Prince, cependant à la pluralité des suffrages il fut résolu que l'on retiendroit Demetrius, & qu'on maintiendroit sur le trône de Syrie Antiochus Eupator. On craignit apparemment qu'un Roi à cet âge ne devînt formidable à la République, & l'on crut qu'il étoit plus utile pour elle de laisser le sceptre entre les mains du Prince enfant, à qui Antiochus Epiphanes l'avoit laissé. La suite fit bien voir que telles avoient été les vûës du Sénat. Car sur le champ il choisit Cn. Octavius, Sp. Lucretius & Luc. Aurelius, pour aller mettre ordre aux affaires de la Syrie & gouverner le Roiaume à son gré, comptant bien que sous un Roi mineur il se trouveroit d'autant moins d'obstacles à surmonter, que les principaux du Roiaume étoient charmés que Demetrius ne fût pas à leur tête, comme ils le craignoient. Les Députés à leur départ reçûrent ordre premiérement de mettre le feu à tous les vaisseaux pontés, en second lieu de couper les jarets aux éléphans, en un mot d'affoiblir de toutes les maniéres les forces du Roiaume. On leur recommanda encore de visiter la Macédoine, pour y assoupir quelques émotions qu'y avoit excitées le gouvernement Démocratique auquel les Macédoniens n'étoient pas accoûtumés: enfin de veiller sur la Galatie & sur le Roiaume d'Ariarathe. Quelque tems

après il leur vint une lettre du Sénat, par laquelle il leur étoit ordonné de régler, s'il étoit possible, les différens des deux Rois d'Egypte.

CVIII.

Marcus Junius est député vers Ariarathe.

ON envoia différentes fois des Ambassadeurs de Rome en Capadoce. Le premier qui y alla fut M. Junius. Il avoit ordre d'examiner les contestations qu'avoient les Gaulois avec le Roi. Car les Trocmiens, un de ces peuples, de dépit de n'avoir pû rien envahir de la Cappadoce, où l'on avoit fortifié la ville qu'ils attaquoient, avoient député à Rome pour y indisposer les esprits contre Ariarathe. Ce Prince reçut Junius avec tant de politesse & se justifia si bien, que cet Ambassadeur sortit du Roiaume plein d'estime & de considération pour lui. Octavius & Lucretius arrivérent peu après. Ils parlérent encore au Roi de ses différens avec les Gallo-Grecs. Ariarathe, après leur avoir expliqué en peu de mots sur quoi rouloient ces différens, leur dit qu'au reste *il s'en rapportoit* très-volontiers à leurs lumiéres. On s'entretint ensuite longtems sur l'état présent de la Syrie. Ariarathe instruit qu'Octavius alloit dans ce Roiaume, lui fit voir combien tout y étoit chancellant & incertain, il lui nomma les amis qu'il avoit dans cette contrée, il s'offrit de l'y accompagner avec une armée, & d'y rester avec lui pour le mettre à couvert de toute insulte pendant tout le tems qu'il y séjourneroit. Ces offres obligeantes firent beaucoup de plaisir à Octavius, il les écouta avec reconnoissance, mais il dit que pour le présent il n'avoit pas besoin d'être accompagné, que pour l'avenir s'il jugeoit que du secours lui fût nécessaire, il ne hésiteroit point à lui en demander, persuadé qu'il méritoit d'être mis au nombre des vrais amis du peuple Romain.

CIX.

Le Roi de Cappadoce renouvelle avec Rome l'ancienne alliance.

ARiarathe n'eut pas plutôt succédé au Roiaume de son pére, qu'il fit partir des Députés pour renouveller l'alliance que la Cappadoce avoit avec la République, & pour prier le Sénat de le comp-

compter parmi ses amis, qu'il méritoit cette grace par le tendre attachement qu'il avoit pour le peuple Romain en général & pour chaque Romain en particulier. Le Sénat n'eut pas de peine à se laisser persuader. L'amitié & l'alliance furent renouvellées. On applaudit fort aux dispositions où le Roi étoit, & les Ambassadeurs furent contens de l'accueil qu'on leur fit. Le retour de Tiberius contribua beaucoup à rendre le Sénat favorable à Ariarathe. Envoié pour observer la conduite des Princes de l'Asie, il fit un rapport très-avantageux de celle d'Ariarathe le pére & de tout le Roiaume de Cappadoce. On ne douta pas que ce rapport ne fût conforme à la vérité. De là les amitiés que l'on fit aux Députés, & les louanges que l'on donna à l'affection du Roi pour les Romains.

CX.

Ambassade des Rhodiens à Rome.

LEs Rhodiens n'aiant plus à craindre du péril dont ils avoient été menacés, députérent à Rome Cléagoras & Lygdamis, pour prier le Sénat de leur accorder..... & de permettre à ceux qui avoient des terres dans la Lycie & dans la Carie, d'y reprendre les mêmes droits qu'ils avoient auparavant. Outre cela ils firent un Decret par lequel il étoit ordonné qu'on dresseroit en l'honneur du peuple Romain un Colosse de trente coudées de haut, & que ce Colosse seroit mis dans le temple de Minerve.

CXI.

Les Calyndiens livrent leur ville aux Rhodiens.

CAlynda s'étoit détachée des Cauniens, & ceux-ci l'assiégeoient. Elle appella d'abord les Cnidiens à son secours. Ils vinrent & arrêtérent pendant quelque tems les assiégeans. Mais les habitans de Calynda craignant pour l'avenir députérent à Rhodes, & promirent de se livrer eux & leur ville, si l'on vouloit les secourir. Les Rhodiens viennent par terre & par mer, font lever le siége & prennent possession de la ville. Le Sénat Romain leur permit de jouir tranquillement de leur nouvelle conquête.

CXII.

CXII.

Ariarathe offre des sacrifices aux Dieux pour avoir obtenu l'amitié des Romains. Il député à Lysias pour le prier de lui envoier les os de sa mere & de sa sœur.

AU retour de ses Ambassadeurs, le Roi de Capadoce jugeant sur leur rapport qu'il étoit bien affermi sur son trône, puisque les Romains le rangeoient parmi leurs amis, fit des sacrifices en reconnoissance de cet heureux événement, & donna un grand festin à ses principaux Officiers. Il députa ensuite à Lysias pour le prier de lui envoier d'Antioche les os de sa mére & de sa sœur. Quelque envie qu'il eût de se venger de l'impiété de ce personnage, il ne jugea cependant pas à propos, dans cette occasion, de lui en faire des reproches, de peur qu'irrité il ne refusât la grace qu'on lui demandoit. Lysias la lui aiant accordée, les os furent apportés à Ariarathe, qui les reçut avec grand appareil & les fit mettre proche le tombeau de son pére.

CXIII.

Ptolémée vient à Rome pour demander à être rétabli dans le Roiaume de Chypre. Réflexion de l'Historien sur la politique des Romains.

QUand les Ptolémées eurent fait entre eux le partage du Roiaume, le cadet des deux Rois mécontent de la portion qui lui étoit échuë en porta ses plaintes au Sénat. Il demanda que le Traité de partage fût cassé, & qu'on le remît en possession de l'Isle de Chypre; il alléguoit pour raison qu'il avoit été forcé par la nécessité des tems à consentir aux propositions de son frére, & que quand on lui accorderoit Chypre, sa part n'égaleroit pas encore à beaucoup près celle de son aîné. Canuleius & Quintus, envoiés de Rome pour pacifier les différens des deux fréres, s'élevérent contre cette prétention. Ils rendirent témoignage à la vérité que soutenoit Ménithylle, député à Rome par l'aîné, que le cadet leur étoit redevable non seulement de la Cyrenaïque, sur laquelle il avoit été établi Roi, mais encore de la vie; que détesté du peuple il s'étoit cru trop heureux de régner sur cette région, que le Traité avoit été ratifié en présence des Autels, & que

de

de part & d'autre on avoit juré de se tenir parole. Ptolémée contesta tous ces faits, & le Sénat voiant qu'en effet le partage n'étoit point égal, il profita habilement de la querelle des deux fréres pour diminuër les forces du Roiaume d'Egypte en les divisant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle est la politique ordinaire des Romains. Ils mettent à profit les fautes d'autrui pour étendre & affermir leur domination, & se conduisent de façon à l'égard de ceux qui les commettent ces fautes, que quoiqu'ils n'agissent que pour leur intérêt, on leur a encore obligation. Comme donc la grande puissance d'Egypte leur faisoit craindre qu'elle ne devînt trop formidable, si elle tomboit entre les mains d'un Souverain qui en sçût faire usage, ils firent partir avec Ptolémée deux Députés, Titus Torquatus & Cn. Merula, pour mettre ce Prince en possession de l'Isle, & établir une paix durable entre les deux fréres rivaux.

CLIV.

Demetrius Soter s'évade de Rome, & retourne en Syrie pour y régner.

A Peine eut-on appris à Rome l'assassinat commis dans la personne d'Octavius, qu'il y arriva des Ambassadeurs envoiés par Lysias de la part d'Antiochus, pour faire voir que les amis du Prince n'avoient aucune part à la mort du Député. Le Sénat renvoia ces Ambassadeurs sans leur répondre & sans rien dire de ce qu'il pensoit de ce meurtre. Demetrius frappé de cette nouvelle, sur le champ fit appeller Polybe, & incertain lui-même de ce qu'il devoit faire en cette occasion, lui demanda s'il étoit à propos qu'il eût encore une fois recours au Sénat pour avoir la permission de retourner en Syrie. „ Gardez-vous bien, lui répondit Polybe, de heurter contre une „ pierre qui vous a déja fait faire un faux pas. N'espérez rien que de „ vous-même; que ne fait-on pas pour régner? Vous avez dans les con„ jonctures présentes toutes les facilités possibles de reprendre la Cou„ ronne qui vous appartient. Le Prince comprit ce que cela vouloit dire, & ne repliqua point. Peu de tems après il fit part à un de ses Officiers, nommé Apollonius, du conseil qui lui avoit été donné. Celui-ci jeune encore & sans finesse, lui conseilla au contraire de faire encore une tentative auprès du Sénat; „ Je suis persuadé, lui dit-il, qu'a„ près vous avoir injustement dépouillé du Roiaume de Syrie, il n'au„ ra point encore l'injustice de vous retenir plus longtems en ôtage. Il „ est trop absurde que vous restiez en Italie pour garant du jeune An-

„ tiochus. Demetrius s'arrête à ce conseil, entre dans le Sénat & demande que puisqu'on avoit mis Antiochus sur le trône de Syrie, au moins on ne l'obligeât pas lui de rester en ôtage pour ce Prince. Il eut beau accumuler raisons sur raisons, le Sénat s'en tint à son premier plan, & l'on ne peut l'en blâmer. Quand il avoit assûré le Roiaume au jeune Antiochus, ce n'est pas que Demetrius n'eût solidement prouvé que ce Roiaume étoit à lui de droit, mais parce qu'il étoit de son avantage qu'Antiochus le possédât. Les mêmes raisons subsistoient, lorsque Demetrius se présenta la seconde fois. Il étoit donc raisonnable que le Sénat ne changeât rien à ses premiéres dispositions.

Au reste cette démarche, quelque vaine qu'elle fût, servit à faire sentir à Demetrius combien l'avis de Polybe étoit sensé, & il se repentit de la faute qu'il avoit faite. La noble fierté qui lui étoit naturelle & son courage le portent à la réparer. Il s'abouche avec Diodore, qui depuis peu étoit revenu de Syrie, il le consulte sur ce qu'il avoit à faire. Ce Diodore avoit été son Gouverneur, homme habile dans le maniement des affaires & qui avoit observé avec soin l'état du Roiaume. Il lui fit voir que depuis le meurtre d'Octavius tout y étoit en confusion; que le peuple se défioit de Lysias & Lysias du peuple; que le Sénat Romain n'imputoit qu'aux créatures du Roi la mort de son Député; que le tems ne pouvoit lui être plus favorable; qu'il n'avoit qu'à se remontrer à la Syrie; que tous les peuples se réuniroient pour lui mettre le sceptre entre les mains, n'y parût-il accompagné que d'un Page; qu'après l'attentat dont on croit Lysias coupable, il n'y avoit nulle apparence que le Sénat osât le protéger; que tout dépendoit du secret & de sortir de maniére que personne n'eût connoissance de son dessein.

Demetrius goûte ce conseil, fait venir Polybe, lui communique son projet, le prie d'y prêter la main & de lui chercher des expédiens pour s'évader. Polybe alors avoit à Rome un intime ami, nommé Ménithylle, natif d'Alabandes, qui avoit été député par l'aîné des deux Ptolémées pour être son Agent auprès du Sénat contre le cadet. Il en parla au Prince comme de l'homme du monde qu'il connoissoit le plus propre à le tirer d'embarras. En effet Ménithylle se charge d'abord de disposer tout pour le départ. Un bâtiment Carthaginois étoit à l'ancre au port d'Ostie, & devoit dans peu mettre à la voile pour porter à Tyr les prémices des fruits de Carthage. On choisissoit pour cela les meilleurs vaisseaux. L'Ambassadeur de Ptolémée y demanda place pour lui, comme s'il vouloit retourner en Egypte, & convint du prix pour son passage, & cela ouvertement & en présence de tout le monde: de sorte qu'il fit transporter toutes les provisions qu'il voulut, & traita avec les matelots, sans que personne le soupçonnât. Quand tout fut prêt pour l'embarquement, & qu'il ne restoit plus à Demetrius qu'à se

se disposer lui-même, ce Prince fit partir Diodore son Gouverneur, afin qu'il le prévînt dans la Syrie & qu'il observât quelles étoient les dispositions des peuples à son égard. Il découvrit ensuite son dessein à Méleagre & à Menestée, fréres d'Apollonius, qui avoit été élevé à Rome avec lui, & à qui d'abord il avoit fait part de ce qu'il projettoit. Ces trois Syriens étoient fils d'un Apollonius qui avoit eu beaucoup de crédit sous Séleucus, & qui, après que le sceptre fut passé entre les mains d'Antiochus, s'étoit retiré à Milet. Ils furent les seuls à qui Demetrius s'ouvrit sur sa fuite, quoiqu'il eût un très-grand-nombre de domestiques.

Le jour marqué pour le départ étant proche, le jeune Prince invita ses amis à un grand soupé dans une maison d'emprunt; il ne pouvoit les recevoir chez lui, & c'étoit sa coûtume de régaler tous les soirs tous ceux qui s'étoient attachés à sa personne. Ceux qui étoient du secret étoient convenus qu'aussi-tôt après le soupé ils partiroient pour Ostie, n'aiant chacun qu'un seul valet avec eux. Car ils avoient envoié les autres à Anagnie, comme devant eux-mêmes s'y trouver le lendemain. Polybe alors étoit malade & obligé de garder le lit, mais averti de tout ce qui se passoit par Ménithylle, & craignant que le jeune Prince, qui naturellement aimoit les plaisirs de la table, ne s'y livrât avec trop peu de précaution, il lui écrivit un billet qu'il cacheta & envoia sur le soir, avec ordre au porteur de demander le Maître d'hôtel du Prince, de lui mettre le billet entre les mains, sans lui dire qui il étoit ni de quelle part il venoit, & de le prier de le faire lire incessamment à Demetrius. Cela fut ponctuellement exécuté. Demetrius ouvre le billet & lit: *Pendant que l'on différe, la mort vient nous surprendre. On gagne plus à oser quelque chose. Osez donc, essaiez, agissez, sans vous inquiéter du succès. Hazardez tout plutôt que de vous manquer à vous-même. Soiez sobre, ne vous fiez à personne, ce sont les nerfs de la prudence.* Après avoir lû ce billet, Demetrius comprit de qui il venoit, & à quelle intention il avoit été écrit. Sur le champ il feignit un mal de cœur, & retourna en son logis. Ses amis l'y suivirent. Il donna ordre à ceux de sa Maison, qui ne devoient pas être du voiage, de partir sur l'heure avec des filets & sa meute pour Anagnie & de le venir joindre à Circée, où il avoit accoûtumé de chasser, & où il avoit eu occasion de faire connoissance avec Polybe. Il découvrit ensuite son dessein à Nicanor & à ceux de sa suite, & les exhorta d'entrer dans son entreprise. Ils y consentirent avec joie, & suivant ses ordres retournérent chez eux, ordonnérent à leurs domestiques de prendre au point du jour le chemin d'Anagnie, & de se rendre au rendez-vous de chasse à Circée, où ils devoient se trouver eux-mêmes le lende-

main avec Demetrius. Ces ordres donnés, ils partirent dès la nuit même pour se rendre à Ostie.

Durant cet intervalle, Ménithylle, qui étoit parti devant, avoit déclaré au Capitaine du vaisseau Carthaginois qu'il avoit reçu du Roi son Maître de nouveaux ordres qui le retiendroient encore quelque tems à Rome, & qui l'obligeoient d'envoier à Ptolémée quelques jeunes Seigneurs d'une fidélité éprouvée pour l'informer de ce que son frére faisoit à Rome: qu'il ne partiroit donc pas lui, mais que vers le milieu de la nuit, ces jeunes Seigneurs viendroient s'embarquer. Ce changement ne fit nulle peine au Capitaine. Il lui étoit fort indifférent qui il reçût sur son bord, dès que le paiement qu'il recevoit étoit égal. En effet le Prince & sa troupe, au nombre de seize personnes, en comptant les Pages & les valets, arrivérent à Ostie sur les trois heures du matin. Ménithylle causa quelque tems avec eux, leur montra les provisions qu'il avoit faites, les recommanda vivement au Capitaine, & ils s'embarquérent. Au point du jour le pilote leva l'ancre, tout se fit à l'ordinaire dans le vaisseau, sans qu'il pensât avoir sur son bord d'autres personnes, que quelques Officiers que Ménithylle envoioit à Ptolémée. Le lendemain à Rome on ne s'avisa point de s'informer où étoit Demetrius, ni ceux qui en étoient sortis avec lui. On les croioit à Circée, où se trouvérent aussi ceux qui y avoient été envoiés, pensant les y rencontrer. On n'apprit la fuite de ce Prince que par un Page, qui fouetté à Anagnie courut à Circée pour s'en plaindre à son Maître, & qui ne l'y trouvant pas, ni sur le chemin de Circée à Rome, le dit dans cette ville aux amis du Prince & à ceux qui étoient restés dans sa maison. On ne commença à soupçonner qu'il s'étoit évadé que quatre jours après son départ. Au cinquiéme les Sénateurs s'assemblérent pour délibérer sur cette affaire, mais alors le vaisseau, qui portoit le Prince, avoit six jours d'avance, & il avoit doublé le détroit de Sicile. Il étoit trop éloigné & il voguoit trop heureusement, pour que l'on pût espérer de l'atteindre; & quand on auroit voulu le poursuivre, on n'étoit pas maître d'arrêter Demetrius. Ainsi quelques jours après l'on prit le parti de députer Tiberius Gracchus, Lucius Lentulus, & Servilius Glaucias, avec ordre d'examiner de près l'état de la Gréce, de passer de là en Asie pour y observer Demetrius, y étudier les dispositions des autres Princes, & accommoder les différens qu'ils avoient avec les Gallo-Grecs. Tiberius eut ordre de veiller en personne sur toutes ces affaires.

CXV.

CXV.

Le plus jeune des Ptolémées tâche de se soumettre l'Isle de Chypre & la Cyrénaïque.

CE Prince arrivé dans la Gréce avec les Députés Romains, y leva un grand nombre de soldats mercénaires, & avec eux un certain Macédonien nommé Damasippe, qui après avoir fait égorger tous les membres du Conseil public de Phacon, avoit été obligé de sortir de la Macédoine avec sa femme & ses enfans. De là Ptolémée fut dans la Pérée, petit canton sur la côte de Rhodes & vis-à-vis cette Isle. De la Pérée, où il avoit bien reçu, il se proposa de passer en Chypre. Mais Torquatus & ses Collégues lui voiant assembler beaucoup de troupes étrangéres, le firent souvenir que le Sénat avoit ordonné qu'on le reconduisît sans guerre dans son Roiaume, & lui persuadérent de congédier ses troupes dès qu'il seroit arrivé à Sida, de quitter le dessein d'entrer dans l'Isle de Chypre, & de faire en sorte qu'ils pûssent se joindre sur les frontiéres de la Cyrénaïque : que les Députés Romains iroient à Alexandrie, qu'ils engageroient son aîné à consentir à ce que l'on souhaitoit de lui, qu'ils reviendroient le joindre sur ces frontiéres, & qu'il améneroient son frére avec eux. Ptolémée sur la foi de ces promesses abandonna le dessein de conquérir l'Isle de Chyre, licentia ses troupes étrangéres, vint en Créte avec Damasippe & C. Mérula, un des Députés; de Créte, avec quelques mille hommes qu'il y avoit levés, il fut à Libyna, d'où il alla mouiller au port d'Apis.

Torquatus & Titus arrivés à Alexandrie, firent tous leurs efforts pour porter l'aîné des Ptolémées à faire la paix avec son frére, & à lui accorder l'Isle de Chypre. Mais tandis que ce Prince tantôt en promettant quelques choses, tantôt en refusant d'en écouter d'autres, tâche de gagner du tems, le cadet campé à Libyna avec ses Candiots selon qu'il en étoit convenu, s'impatiente de n'apprendre aucunes nouvelles. Il envoie Mérula à Alexandrie dans la pensée que deux Députés auroient plus de pouvoir qu'un seul sur l'esprit de son frére. En vain il attend son retour. Le tems se passe, quarante jours s'écoulent, sans qu'il apprenne rien de nouveau, son inquiétude est extréme. En effet son aîné, à force de caresses, avoit mis les Députés dans ses intérêts & les retenoit chez lui, quelque répugnance qu'ils eussent à y rester.

Pendant ces délais, Ptolémée le cadet apprend que les Cyrénéens se révoltent contre lui, que les autres villes entrent dans la même conspiration, & que l'Egyptien Ptolémée qu'il avoit fait Gouverneur du

Roiaume, lorſqu'il en étoit ſorti pour aller à Rome, avoit part à cette rebellion. Il apprend encore peu de tems après que les Cyréniens ſont en armes. Sur ces nouvelles, de peur qu'en voulant ſubjuguer l'Iſle de Chypre, il ne perde Cyréne, laiſſant là tout le reſte, il prend la route de cette ville. Arrivé au lieu, qu'on appelle *la grande décente*, il trouve que les Libyniens joints aux Cyrénéens s'étoient emparés des détroits. Cet événement l'inquiéte. Il partage ſa petite armée en deux corps. Il en met un ſur des vaiſſeaux avec ordre de doubler les détroits & de tomber bruſquement ſur les ennemis. Il ſe met à la tête de l'autre, les attaque de front & tâche de gagner le haut de la montagne. Les Libyniens épouvantés de cette double attaque, abandonnent leur poſte. Ptolémée ſe rend maître du ſommet & d'un château fortifié de quatre tours qui y étoit, & où il trouva une très-grande abondance d'eau. De là traverſant un deſert il arriva en ſept jours de marche à Cyréne, ſuivi des Mocuriniens qui s'étoient joints à ſes troupes. Les Cyrénéens l'attendoient de pied ferme, campés & formant une armée de huit mille fantaſſins & de cinq cens chevaux. L'eſprit de Ptolémée ne leur étoit pas inconnu, ils ſavoient ce qui s'étoit paſſé à Alexandrie, ils prévoioient que ce Prince les gouverneroit moins en Roi qu'en Tyran. Loin de ſe ſoumettre de bon gré à ſa domination, ils réſolurent de ſacrifier tout à la défenſe de leur liberté. Ils oſérent en effet s'approcher de lui, la bataille ſe donna & Ptolémée fut défait.

CXVI.

Députation à Rome de la part du plus jeune des Ptolémées.

MErula revient enfin d'Alexandrie, & déclare à Ptolémée que ſon frére avoit rejetté toutes les propoſitions qu'on lui avoit faites, & qu'il vouloit qu'on s'en tînt aux articles dont on étoit convenu, & qu'on avoit réciproquement acceptés. Sur ce rapport, le Roi fait partir pour Rome Coman & Ptolémée ſon frére avec Mérula, & leur donna ordre de porter des plaintes au Sénat contre l'injuſtice que lui faiſoit le Roi d'Egypte, & le peu d'égard qu'il avoit pour le peuple Romain. Ces Députés, dans leur route, renvoiérent auſſi Titus, qui n'avoit pû non plus rien gagner. Telle étoit la ſituation des affaires à Alexandrie & dans la Cyrénaïque.

CXVII.

Le Sénat prend le parti du cadet des Ptolémées, & rompt avec l'aîné.

AVec les Ambaſſadeurs du plus jeune de ces deux Princes, arrivérent à Rome ceux de l'aîné, dont le chef étoit Ménithylle d'Alabandes. Dans le Sénat ils firent de longs diſcours, & ſe reprochérent en face les uns aux autres des choſes très-odieuſes. Après les avoir entendus, le Sénat, ſur le témoignage de Titus & de Mérula, qui favoriſoient vivement le Roi de la Cyrénaïque, fit un Decret, qui portoit que Ménithylle avec ſes Adjoints ſortiroient de Rome dans l'eſpace de cinq jours, que le peuple Romain renonçoit à toute alliance avec le Roi d'Egypte, & qu'on députeroit à ſon frére pour lui apprendre ce qui avoit été arrêté en ſa faveur. Publius Apuſtius, & C. Lentulus furent choiſis pour cette Ambaſſade, & ſur le champ ils partirent pour Cyréne. Ptolémée n'eut pas plutôt appris que le Sénat s'étoit déclaré pour lui, que fier d'une ſi grande protection, il ſe mit à lever des troupes pour ſe ſoumettre l'Iſle de Chypre, dont la conquête l'occupoit tout entier.

CXVIII.

Démêlés de Maſſiniſſa avec les Carthaginois, toujours décidés par les Romains en faveur du Prince, quoiqu'ils ne fuſſent pas toujours juſtes.

EN Afrique, Maſſiniſſa déja quelque tems avant celui dont nous parlons, avoit été violemment tenté de s'emparer du terroir qui eſt autour de la petite Syrte & qu'on appelle *Emporia*. Les villes y étoient en grand nombre, le païs beau, les revenus, qu'on en tiroit, très-conſidérables. Il prit enfin le deſſein d'envahir ce riche domaine ſur les Carthaginois. Maître du plat païs, il n'eut pas de peine à conquérir la campagne. Jamais les Carthaginois ne ſe ſont fort entendus à la guerre ſur terre, & d'ailleurs la longue paix dont ils avoient joui juſqu'alors leur avoit extrémement affoibli le courage. Mais il n'eut pas tant de facilité à ſubjuguer les villes. Les Carthaginois les défendirent ſi bien, qu'il ne put y entrer. Pendant toutes ces ho-

hoſtilités, les Carthaginois envoioient à Rome pour ſe plaindre du Roi de Numidie, & le Roi y députoit auſſi de ſa part pour ſe juſtifier contre les Carthaginois. Mais quelque droit qu'euſſent les Députés de ce peuple, les Juges étoient toujours pour Maſſiniſſa, non que la juſtice fût du côté de ce Prince, mais parce qu'il étoit de l'intérêt du Sénat de décider en ſa faveur. Le prétexte de ces hoſtilités étoit que le Roi de Numidie aiant demandé paſſage aux Carthaginois par le terroir voiſin de la petite Syrte, pour pourſuivre un rebelle nommé Aphterate, les Carthaginois le lui avoient refuſé, ſous couleur qu'il n'avoit aucun droit ſur cette contrée. Mais ce refus leur coûta cher. Ils furent tellement preſſés, que non ſeulement ils perdirent la campagne & les villes, mais qu'on les obligea de paier cinq cens talens pour les fruits qu'ils en avoient perçus depuis le commencement de la conteſtation.

CXIX.

Pruſias, Euméne & Ariarathe députent à Rome.

LE premier de ces Rois envoia des Ambaſſadeurs à Rome avec des Gallo-Grecs pour porter des plaintes au Sénat contre Euméne. Celui-ci fit faire le même voiage à ſon frére Attalus pour répondre aux accuſations de Pruſias. Et Ariarathe y députa auſſi, & ſes Ambaſſadeurs en préſentant une couronne de la valeur de dix mille piéces d'or, devoient faire connoître au Sénat de quelle maniére il avoit reçu Tiberius, & le prier qu'on lui déclarât ce que l'on ſouhaitoit de lui, qu'il étoit prêt d'exécuter tout ce qu'on jugeroit à propos de lui ordonner.

CXX.

Accueil que fait Demetrius aux Ambaſſadeurs Romains. Il députe lui-même à Rome & y fait conduire les meurtriers d'Octavius.

DEs que Menòcharès fut arrivé à Antioche & qu'il eut fait part à Demetrius de l'entretien qu'il avoit eu avec Tiberius & les autres Commiſſaires dans la Cappadoce, ce Prince crut n'avoir rien de plus important à faire que de gagner leur amitié autant qu'il lui ſeroit poſſible. Tournant donc de ce côté là toutes ſes penſées, il leur en-

envoia des Ambassadeurs, d'abord dans la Pamphylie, ensuite à Rhodes, où l'on leur fit de sa part tant de promesses, qu'enfin il obtint d'eux qu'ils le déclareroient Roi. Tiberius contribua beaucoup à lui faire avoir le Roiaume de Syrie. Il lui vouloit du bien, & il s'emploia dans cette occasion avec tout le zéle qu'on pouvoit attendre d'un ami. Le Prince, après un bienfait si signalé, fit partir sans délai pour Rome des Ambassadeurs, qui outre une couronne livrérent au Sénat celui qui avoit tué Octavius, & le Grammairien Isocrate.

CXXI.

Ambassadeurs d'Ariarathe & d'Attalus bien reçus à Rome.

LEs Ambassadeurs d'Ariarathe, introduits dans le Sénat, offrirent leur couronne, firent valloir comme ils devoient l'extréme attachement qu'avoit le Roi leur Maître pour la République Romaine, & en prirent Tiberius à témoin, qui attesta tout ce qu'ils avoient avancé. Sur ce témoignage, le Sénat reçut la couronne avec beaucoup de reconnoissance, fit présent au Prince à son tour de ce que les Romains estiment par dessus toutes choses, du bâton & de la chaise d'yvoire, & renvoia les Ambassadeurs avant l'hiver.

Après eux, Attalus arriva. Les Consuls alors avoient pris possession de leur dignité. Les Gallo-Grecs que Prusias avoit envoiés, & plusieurs autres Députés d'Asie, étalérent les griefs qu'ils avoient contre Attalus; & quand ils eurent fini, le Sénat non content de décharger ce Prince de toutes les accusations qu'on avoit intentées contre lui, le combla d'honneurs & de dignités. Car autant qu'il avoit d'aversion pour Euméne, autant il aimoit Attalus & se faisoit un plaisir d'en relever la gloire.

CXXII.

Les Ambassadeurs de Demetrius arrivent à Rome. Hardiesse étrange de Leptines, meurtrier d'Octavius. Epouvante d'Isocrate. Deputation des Achéens à Rome au sujet de Polybe & de Stratius.

MEnocharès & les autres Députés de Demetrius arrivérent à Rome, apportant avec eux une couronne de dix mille piéces

 d'or,

d'or, & ſuivis du meurtrier d'Octavius. Le Sénat délibéra longtems ſur les meſures qu'il avoit à prendre en cette occaſion. Les Ambaſſadeurs furent enfin introduits, on reçut gracieuſement leur couronne. Mais pour Leptines, l'aſſaſſin de Caius, & Iſocrate, on leur interdit l'entrée du Sénat. Cet Iſocrate étoit un de ces Grammairiens qui publiquement déclament des piéces de leur métier, grand parleur, vain jusqu'à la fatuité, odieux & haï des Grecs mêmes. Car jamais il ne ſe trouvoit en concours avec Alcée, que ce Poëte ingénieux ne lui lançât quelques bons mots & ne le tournât en ridicule. Ce Grammairien étant venu en Syrie, commenca par ſe mettre les Syriens à dos par le mépris qu'il en faiſoit. Puis ſe croiant trop reſſerré dans les bornes de ſa profeſſion, il s'aviſa de parler des affaires d'Etat, & de débiter par tout qu'Octavius avoit été tué à juſte titre, que les autres Députés avoient mérité le même ſort, qu'il ne devoit pas en reſter un ſeul pour porter la nouvelle de leur mort aux Romains, qu'un tel événement auroit humilié leur orgueil, & les auroit obligés de tempérer l'inſolente autorité qu'ils uſurpoient. Voilà ce qui lui attira ſon malheur. On remarque ſur ces deux criminels une choſe qui mérite en effet d'être tranſmiſe à la poſtérité. Malgré ſon aſſaſſinat, Leptines ne diſcontinua pas de ſe promener tête levée dans Laodicée, & de dire tout haut qu'il avoit très-bien fait de poignarder Octavius; il ne craignoit pas même d'aſſûrer que cette belle action ne s'étoit faite que par l'inſpiration des Dieux. Bien plus, quand Demetrius fut en poſſeſſion du Roiaume, il fut le trouver & lui dit de ne pas s'inquiéter du meurtre du Député; qu'il ne décernât pour cela rien de rigoureux contre les Laodicéens; que lui-même il iroit à Rome & prouveroit au Sénat que c'étoit par l'ordre des Dieux qu'il avoit égorgé Octavius, & il parut en effet ſi diſpoſé à y aller, qu'on l'y conduiſit ſans le lier & ſans le garder. Au contraire Iſocrate n'eut pas été plutôt dénoncé, que ſon eſprit fut troublé. Dès qu'il ſe vit une chaîne au col, il ne prit plus de nourriture que très-rarement, il n'eut plus nul ſoin de ſon corps. Quand il entra dans Rome, ce fut un ſpectacle qui fit horreur. Auſſi faut-il convenir que l'homme, ſoit par rapport au corps, ſoit par rapport à l'ame, eſt le plus horrible de tous les animaux, quand il ſe livre au deſeſpoir. Sa figure faiſoit peur à voir; à la ſaleté de ſon corps, à ſes ongles & à ſes cheveux, qui n'avoient été nettoiés ni coupés depuis plus d'un an, on l'auroit pris pour une bête féroce; ſes regards ne faiſoient que confirmer dans cette idée. En un mot on ne pouvoit le regarder, ſans ſe ſentir beaucoup plus d'averſion pour lui, que pour tout autre animal. Leptines joua beaucoup mieux ſon perſonnage, il perſiſta dans ſes premiers ſentimens, toujours prêt à ſoutenir ſa cauſe devant le Sénat, faiſant gloire de ſon action en quelque compagnie qu'il ſe trouvât, & prétendant que jamais les Ro-

Romains ne l'en puniroient. Il prédit vrai. Le Sénat, si je ne me trompe, crut que, dans l'esprit de la multitude, c'étoit avoir puni le crime que d'avoir le criminel entre les mains, & d'être en pouvoir de le punir quand on le jugeroit à propos. C'est pour cela apparemment qu'il ne voulut ni entendre ces deux Syriens, ni prendre alors connoissance de cette affaire. Il se contenta de répondre aux Ambassadeurs de Demetrius, que le Roi leur Maître seroit ami des Romains, tant qu'il seroit aussi soumis qu'il l'étoit, pendant qu'il demeuroit à Rome.

Il étoit aussi venu des Ambassadeurs de la part des Achéens, pour demander le retour de ceux de cette nation qui avoient été accusés, & surtout de Polybe & de Stratius. Car la plupart des autres, & presque tous les principaux d'entre eux, étoient morts pendant leur exil. Ces Ambassadeurs étoient Xenon & Télécles. Ils n'étoient chargés que de demander cette grace en supplians, de peur qu'en prenant la défense des exilés ils ne parussent tant soit peu opposés aux volontés du Sénat. On leur donna audience; dans leur harangue il ne leur échappa rien qui ne fut très-mesuré. Malgré cela, les Péres demeurérent inflexibles, & prononcérent qu'ils s'en tenoient à ce qui avoit été réglé.

CXXIII.

Députation des Athéniens & des Achéens à Rome, au sujet des habitans de Delos qui s'étoient transportés dans l'Achaïe.

THéaridas & Stephanus avoient été envoiés à Rome par les Athéniens & les Achéens pour l'affaire des peuples de l'Isle de Delos. Voici ce que c'étoit que cette affaire: Après que Delos eut été donnée aux Athéniens, les Romains ordonnérent aux habitans de sortir de leur Isle & de transporter tous leurs biens dans l'Achaïe. Ils obéirent, & furent comptés parmi ceux qui faisoient partie du Conseil public, & qui en recevoient les loix. En cet état, quand ils avoient quelque démêlé avec les Athéniens, ils prétendoient ne devoir être jugés que selon les loix de la confédération établie entre les Athéniens & les Achéens. Les Athéniens au contraire soutenant que les Déliens n'avoient pas ce privilége, ceux-ci demandérent aux Achéens d'être délivrés de la servitude où les Athéniens les réduisoient. On députa à Rome pour avoir la décision de ce différend, & le Sénat répondit, qu'il falloit observer ce que les Achéens avoient légitimement établi touchant les Déliens.

CXXIV.

Les Lissiens & les Daorsiens députent à Rome contre les Dalmates.

DEja il étoit venu plusieurs fois à Rome des Ambassadeurs de la part des Lissiens pour se plaindre que les Dalmates infestoient leur païs & les villes de leur district, savoir Epution & Tragurion. Les Daorsiens faisant des Dalmates les mêmes plaintes, le Sénat députa C. Fannius dans l'Illyrie pour observer ce qui s'y passoit, & surtout comment les Dalmates s'y gouvernoient. Tant que Pleurate vécut, ce peuple lui fut très-soumis. Mais Gentius son successeur fut à peine monté sur le trône, qu'ils se révoltérent, firent la guerre à leurs voisins, & tâchérent de les conquérir. Quelques-uns mêmes leur paiérent tribut, & ce tribut consistoit en bestiaux & en bled. Tel étoit le sujet de la députation de Fannius.

CXXV.

Fannius est mal reçu par les Dalmates. Cause & prétexte de la guerre que Rome fit à ce peuple.

AU retour d'Illyrie, C. Fannius déclara que les Dalmates n'étoient nullement disposés à réparer les torts qu'on les accusoit d'avoir faits, que loin de faire satisfaction à ceux qui se plaignoient de leurs procédés, ils n'avoient pas même voulu l'écouter, & qu'ils ne lui avoient dit autre chose sinon qu'ils n'avoient rien à démêler avec les Romains; que leur audace avoit encore été plus loin, qu'ils lui avoient refusé & le logement & les vivres nécessaires; qu'ils lui avoient enlevé les chevaux qu'une autre ville lui avoit fournis; qu'il auroit même couru risque de perdre la vie par les mains de ces Barbares, si cédant au tems il ne se fût retiré de leur païs sans éclat & sans bruit. Sur ce rapport, le Sénat indigné de la fierté & de la férocité des Dalmates, crut que le tems étoit venu de leur déclarer la guerre. Plusieurs raisons l'y engageoient. Depuis que les Romains avoient chassé d'Illyrie Demetrius de Pharos, on avoit entiérement négligé la partie de ce Roiaume qui regarde la mer Adriatique. D'ailleurs depuis la décision des affaires de Macédoine douze ans s'étoient écoulés, pendant lesquels

quels les Italiens avoient joui d'un paix profonde, & l'on craignoit qu'un repos plus long ne les amollît & n'affoiblît leur courage. On voulut comme renouveller leur ancienne ardeur pour les armes, en les leur faisant prendre contre l'Illyrie. Ajoutons qu'on vouloit jetter l'épouvante parmi les Illyriens, & les rendre dociles aux ordres qui dans la suite leur seroient envoiés. Telles furent les vraies causes de la guerre contre les Dalmates. On publioit cependant hors l'Italie qu'on ne le faisoit que pour venger l'insulte qui avoit été faite à Fannius. Mais cette insulte n'en étoit que le prétexte.

CXXVI.

Ariarathe vient à Rome, & y perd sa cause contre les Ambassadeur de Demetrius & d'Holophernes.

ARiarathe arriva à Rome avant la fin de l'été, & alors Sextus Julius & son Collégue dans le Consulat étoient entrés en charge. Dans les conférences qu'il eut avec eux, il donna la plus triste idée qu'il put du malheur où il étoit tombé. Mais il trouva là Miltiades, que Demetrius avoit député, & qui étoit également préparé & à réfuter ses accusations, & à l'accuser lui-même. Holophernes avoit aussi envoié Timothée & Diogénes, qui avoient une couronne à présenter de sa part, avec ordre de renouveller son alliance avec les Romains, de le justifier contre les plaintes d'Ariarathe, & d'en faire contre ce Prince. Dans les conférences particuliéres, Diogénes & Miltiades brilloient plus & faisoient plus d'impression que le Roi de Cappadoce. On ne doit pas en être surpris. Ils étoient plusieurs contre un seul; l'éclat qui les environnoit éblouissoit les yeux, & l'on ne les détournoit qu'avec peine sur un Roi triste & malheureux. Aussi quand il s'agit de plaider chacun sa cause, les Ambassadeurs eurent-ils un grand avantage sur le Prince. Sans aucun égard pour la vérité, il leur fut permis de dire tout ce qu'il leur plut, & tout ce qu'ils disoient demeuroit sans replique, parce qu'il n'y avoit personne qui prît la défense de l'accusé. Le mensonge l'emporta sans peine sur la vérité, & ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent.

CXXVII.

Phénice, ville d'Epire, députe à Rome.

AUx Ambassadeurs que Phénice & les exilés avoient envoiés à Rome, le Sénat répondit, après les avoir entendus, qu'il donneroit ses ordres aux Députés qui devoient aller en Illyrie avec C. Marcius.

CXXVIII.

Athénée vient à Rome pour accuser Prusias.

ATtalus défait par Prusias, envoia Athénée son frére à Rome avec Publius Lentulus, pour faire connoître au Sénat ce qui lui étoit arrivé. Andronique à la vérité lui avoit déja fait le récit de la premiére irruption du Roi de Bithynie. Mais le Sénat, loin d'y ajouter foi, soupçonnoit Attalus d'avoir voulu attaquer Prusias, d'épier les occasions de lui faire la guere, & de ne répandre de mauvais bruits contre ce Prince que pour chercher querelle & le porter à prendre le premier les armes. D'un autre côté, quoique Nicoméde & Antiphyle, Députés de Prusias, attestassent que tout ce que l'on débitoit contre leur Maître étoit faux, le Sénat n'en vouloit rien croire. Enfin après d'exactes recherches, comme il ne pouvoit être informé au juste de ce qui s'étoit passé, il députa Lucius Apuleius & C. Petronius sur les lieux pour examiner quelle étoit la situation des affaires dans les Roiaumes de Bithynie & de Pergame.

CXXIX.

Députation des Romains vers Prusias en faveur d'Attalus. Délibération du Sénat sur les Achéens relégués en Italie.

SUr la fin de l'hiver, le Sénat, sur le rapport que Publius Lentulus lui avoit fait, à son retour, de ce qu'il avoit vû chez Prusias, fit appeller Athénée frére d'Attalus, & sans perdre le tems en longues discussions, le fit partir avec trois Députés, C. Claudius Centon, Lucius Hortensius & C. Aurunculeius, qui tous trois eurent ordre d'empê-

pêcher que Prusias ne fît la guerre à Attalus. Il arriva en même tems à Rome des Ambassadeurs de la part des Achéens, Xénon d'Egium & Telécles de Tégée, pour demander qu'on renvoiât enfin dans leur païs les Grecs accusés d'avoir été partisans de Persée, & dispersés pour cette faute dans l'Italie. Le Sénat s'assemble à ce sujet, l'affaire se propose, & peu s'en fallut qu'on ne le remît en liberté. Le Préteur Aulus Posthumius fut cause que la chose ne réussit pas. Les avis étoient partagés. Les uns vouloient qu'on les renvoiât, les autres qu'on les retînt, & un troisiéme parti qu'on leur accordât leur liberté, mais non pas pour le présent. De ces trois bandes Posthumius n'en fit que deux, & demandant leur avis, *Que ceux*, dit-il, *qui sont pour le renvoi des exilés passent ici, & que ceux qui sont d'un autre sentiment passent là.* Or ceux qui étoient d'avis qu'on différât encore à les renvoier, se joignirent à ceux qui vouloient qu'on les retînt ; par-là ce parti devint beaucoup plus nombreux que l'autre, & les exilés restérent dans le même état.

CXXX.

Ambassade des Achéens à Rome.

QUand au retour des Députés on apprit dans l'Achaïe qu'il ne s'en étoit presque rien fallu que tous les exilés ne revinssent dans leur patrie, on conçut de grandes espérances qu'enfin cette grace leur seroit accordée. C'est pourquoi ils envoiérent à Rome Télécles de Mégalopolis & Anaxidame, pour faire de nouvelles instances.

CXXXI.

Les Marseillois demandent du secours aux Romains.

LEs Marseillois avoient déja été autrefois inquiétés par les Liguriens. Mais au tems dont nous parlons réduits aux derniéres extrémités & voiant deux de leurs villes, Antipolis & Nicée, assiégées, ils dépêchérent à Rome des Ambassadeurs, tant pour informer le Sénat de ce qu'ils souffroient, que pour prier qu'on leur envoiât du secours. Ces Députés entrérent dans le Sénat, déclarérent les ordres dont ils étoient chargés, & il fut résolu qu'on députeroit sur les lieux pour être éclairci de ce qui s'étoit passé, & pour essaier de ranger par négociation les Barbares à leur devoir.

CXXXII.

Le plus jeune des deux Ptolémées vient à Rome & en obtient du secours.

DAns le tems que le Sénat envoia Opimius contre les Oxybiens, on vit arriver à Rome le cadet des Ptolémées, qui introduit dans le Sénat se plaignit amérement de son frére, & rejetta sur lui le crüel projet qu'on avoit formé de l'assassiner. Les cicatrices des plaies qu'il montra, jointes au discours touchant qu'il fit, touchérent l'assemblée d'une compassion si vive, qu'en vain Néolaïdas & Andromachus s'efforcérent de justifier leur Maître; non seulement on refusa de les écouter, mais on leur donna ordre de sortir sans délai de Rome. On choisit ensuite cinq Députés, du nombre desquels étoient Merula & Luc. Thermus. Ils eurent ordre de prendre chacun une galére & de conduire Ptolémée en Chypre, & l'on écrivit aux Alliés de Gréce & d'Asie qu'on leur permettoit d'aider Ptolémée à rentrer dans son Roiaume.

CXXXIII.

Dix Commissaires sont envoiés en Asie pour réprimer la témérité de Prusias.

A Leur retour de Pergame, Hortensius & Arunculeius font sçavoir au Sénat que Prusias se moque de ses ordres, que contre la foi des Traités, il les avoit enfermés dans Pergame eux & Attalus, en un mot qu'il n'étoit pas de mauvais traitemens qu'il ne leur eût faits. Les Péres indignés de cet étrange procédé, députérent dix Commissaires, dont les principaux étoient Lucius Anicius, C. Fannius & Quintus Fabius Maximus, avec ordre de finir cette guerre & d'obliger Prusias de faire satisfaction à Attalus pour les dommages qu'il lui avoit causés.

CXXXIV.

Guerre des Romains en faveur des Marseillois contre les Oxybiens & les Décéates.

SUr les plaintes que les Marseillois avoient portées à Rome contre les Liguriens, le Sénat députa sur le champ Flaminius, Popillius Lænas & L. Publius, qui partant avec les Ambassadeurs de Marseille, vinrent par mer dans le territoire des Oxybiens dans le dessein de débarquer devant Egitna. Les Liguriens, sur la nouvelle qu'ils apprirent que ces Commissaires étoient venus pour leur commander de lever le siége de cette ville, s'opposérent à la décente de ceux qui étoient encore dans le port. Ils n'arrivérent pas à tems pour empêcher Flaminius de décendre, il étoit débarqué & ses balots étoient déja sur le bord. D'abord ils lui ordonnent de sortir de leur païs, il méprise ces ordres; on pille ses bagages, ses domestiques les veulent défendre, on les repousse & on les insulte; Flaminius lui-même vient au secours, on le couvre de blessures & l'on jette sur le carreau deux de ses gens, on poursuit les autres jusqu'à leur vaisseau, & Flaminius remonté sur son bord, est obligé, pour sauver sa vie, de couper les cables des ancres. On le transporta à Marseille, où rien ne fut négligé pour le guérir.

Le Sénat informé de ces tristes événemens, fait partir au plus vîte, avec une armée, le Consul Quintus Opimius, pour se venger des Oxybiens & des Décéates. Les troupes se rendirent à Placentia, de là le long de l'Apennin le Consul vint dans le païs des Oxybiens & campa sur les rives de l'Apron, où il attendit les ennemis, dont il avoit ouï dire qu'ils s'assembloient, bien résolus à combattre. Il conduisit de là son armée devant Egitna, où le droit des gens avoit été violé d'une maniére si criante dans sa personne & dans celle de ses Collégues. Il prit la ville d'assaut, en réduisit les habitans à l'esclavage, & envoia liés & garotés à Rome les principaux auteurs de l'insulte qui leur avoit été faite. Après cet exploit, il alla au-devant des Oxybiens, qui desespérant de fléchir le courroux des Romains, par un excès de témérité venoient l'attaquer au nombre d'environ quatre mille hommes, avant que les Décéates les eussent joints. Opimius, Capitaine habile & expérimenté, fut frappé de leur hardiesse; mais voiant qu'elle n'étoit fondée sur aucun principe, il s'attendit bien que de pareils ennemis ne feroient pas longue résistance. Il sort donc de son camp, il range ses troupes, les anime à bien faire & marche aux Oxybiens au petit pas. Le choc fut si vif, qu'en un moment ils furent défaits. Plu-

sieurs restérent sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite & se dissipérent.

Les Décéates en corps d'armée se présentérent pour secourir les Oxybiens, mais il étoit trop tard. Ils rallièrent cependant les fuiards, & avec ce renfort ils vinrent attaquer les Romains. Ils combattirent avec beaucoup de courage & de vivacité. Enfin ils cédérent, se rendirent aux Romains & leur livrérent la ville capitale de leur païs. Le vainqueur distribua aux Marseillois toutes les terres qu'il venoit de conquérir. Il voulut que les Liguriens envoiassent à Marseille des ôtages qu'on échangeroit à certains tems. Il desarma les ennemis, & fit prendre à ses soldats des quartiers d'hiver dans leurs villes. Ainsi commença & finit en peu de tems la guerre contre les Oxybiens & les Décéates.

CXXXV.

Les Romains rompent avec Prusias & se disposent à lui faire la guerre.

EN Asie, l'hiver n'étoit pas encore passé, qu'Attalus se trouva un très-grand nombre de troupes, Ariarathe & Mithridate, en vertu de leur alliance avec le Roi de Pergame, lui avoient envoié de la cavalerie & de l'infanterie sous le commandement de Demetrius fils d'Ariarathe. Tout se disposoit pour la campagne, lorsqu'on apprit que les Commissaires Romains étoient arrivés à Quades. Attalus les y joignit, & après quelques conférences sur l'affaire présente, ils partirent pour la Bithynie. Là ils déclarent à Prusias les ordres dont ils étoient chargés pour lui de la part du Sénat. Ce Prince veut bien se soumettre à quelques-uns, & refuse d'obéir à la plûpart des autres. Les Commissaires choqués de cette résistance, renoncent à son amitié & à son alliance, & reprennent sur le champ la route de Pergame. Prusias se repent de sa faute, les suit pendant quelque tems, tâche de les toucher, ses efforts sont inutiles, il retourne chez lui & ne sçait plus quel parti prendre. De retour chez Attalus, les Envoiés de Rome lui conseillérent de se tenir avec son armée sur les frontiéres de son Roiaume sans faire le premier aucun acte d'hostilité, & de mettre à couvert de toute insulte les villes & les bourgs de sa domination. Ils se partagérent ensuite, les uns retournérent à Rome pour y informer le Sénat de la rébellion de Prusias, les autres se répandirent dans l'Ionie, quelques-uns prirent leur route vers l'Hélespont & les villes voisines de Bysance; & dans tous ces endroits ils ne travaillérent, car c'étoit l'unique but qu'ils s'étoient proposés, qu'à détourner les peuples de l'alliance de Prusias, & à rassembler des forces en faveur d'Attalus.

CXXXVI.

Paix entre Prusias & Attalus.

ATtalus, avec le secours de tant d'Alliés, se vit bientôt une flote nombreuse. Rhodes lui fournit cinq galéres à trois rangs, qui avoient été envoiées pour la guerre de Créte; Cysique lui en donna vingt; lui même il en avoit équippé vingt-sept; de sorte qu'avec celles que d'autres Alliés encore lui envoiérent il composa une flote de quatre-vingt galéres, dont il donna le commandement à Athénée son frére. Ce Prince cinglant vers l'Hélespont, faisoit de continuelles décentes sur la côte de la Bithynie, & y mettoit tout au pillage. Heureusement pour Prusias, le Sénat sur le rapport des Députés qu'il lui avoit envoiés, en nomma promtement trois autres, Appius Claudius, Lucius Oppius & Aulus Posthumius, qui arrivés en Asie finirent la guerre en obligeant les deux Rois à souscrire ce Traité: „ Que Prusias „ donneroit pour le présent vingt galeres pontées à Attalus; qu'il lui „ paieroit cinq cens talens dans l'espace de vingt ans; que l'un & l'autre se renfermeroient dans les bornes de leur Etat, telles qu'elles étoient avant la guerre; que Prusias, en réparation des dommages „ qu'il avoit causés dans les terres de Méthymne, d'Egium, de Cumes & d'Héraclée, restitueroit à ces villes cent talens". Ces conditions acceptées Attalus ramena ses troupes tant de terre que de mer dans son Roiaume. Ainsi fut conduite la guerre que les différens d'Attalus & de Prusias avoient allumée.

CXXXVII.

Députation des Achéens en faveur de leurs exilés.

IL arriva dans ce tems-ci à Rome encore une nouvelle députation de la part des Achéens en faveur de ceux de leur nation qui avoient été évoqués en Italie. Les Députés demandérent grace au Sénat pour ces infortunés; mais les Péres jugérent qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été décidé.

CXXXVIII.

Héraclide arrive à Rome avec les enfans d'Antiochus. Ambassade des Rhodiens au sujet de leur guerre contre les Candiots.

PEndant l'été, Héraclide vint à Rome & y amena avec lui Laodice & Alexandre, enfans d'Antiochus. Durant le séjour qu'il fit dans cette ville, il n'y eut point d'artifices dont il ne se servît pour obtenir du Sénat ce qu'il en souhaitoit. Le Rhodien Astymede, Député & Amiral de sa République, parut en même tems dans le Sénat, & parla sur la guerre que les Rhodiens avoient avec les Candiots. Les Péres, après l'avoir entendu avec beaucoup d'attention, députérent sur les lieux Quintus, & le chargérent de terminer cette guerre.

LXXXIX.

Les Candiots & les Rhodiens députent aux Achéens. Eloge d'Antiphates de Créte.

LE Conseil des Achéens assemblé à Corinthe, il y vint deux Ambassades, l'une de la part des Candiots, dont le Chef étoit le Gortynien Antiphates fils de Telemnastes; l'autre de la part des Rhodiens, à la tête de laquelle étoit Théophanes. Ces Ambassadeurs demandérent du secours pour leur patrie, mais dans le Conseil la plupart panchoient plus en faveur des Rhodiens. La célébrité de cette République, la forme de son gouvernement, le caractére de ses Citoiens réunissoit presque tous les suffrages. Antiphates en fut averti, & voulut rentrer dans l'assemblée. Il y rentra en effet avec la permission du Préteur, il y parla avec plus de poids & de dignité qu'on ne devoit en attendre d'un Candiot. Aussi ce jeune homme n'avoit-il rien des défauts de son païs La liberté avec laquelle il plaida la cause de sa patrie, plut par elle-même aux Achéens, mais ce qui lui aida à gagner ses auditeurs, c'est que pendant la guerre de Nabis, Telemnastes son pére étoit venu au secours des Achéens avec cinq cens Crétois. Malgré cela on alloit accorder aux Rhodiens les forces qu'ils demandoient, lorsque Callicrates dit que, sans l'aveu des Romains, il ne falloit ni faire la guerre à personne, ni donner de secours contre personne. Il ne fallut que ce mot pour empêcher qu'on ne prît quelque résolution.

CXL.

Attalus fils d'Euméne & Demetrius fils de Demetrius Soter viennent à Rome. Héraclide obtient du Sénat que les enfans d'Antiochus retournent en Syrie.

ENtre les Ambassadeurs qui étoient venus à Rome de différens endroits, Attalus fils d'Euméne fut le premier à qui le Sénat donna audience. Quoique fort jeune encore il avoit fait ce voiage pour se faire connoître au Sénat, & demander la continuation de son amitié & du droit d'hospitalité que son pére avoit toujours si constamment conservé avec le peuple Romain. Il reçut du Sénat & des amis du Roi son pére toutes les marques d'amitié qu'il devoit attendre. On lui accorda tout ce qu'il souhaitoit, on lui fit tous les honneurs qui convenoient à son âge, & quelques jours après il repartit pour ses Etats. Dans toutes les villes de Gréce, où il passa, il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie.

Demetrius étoit arrivé en même tems à Rome. Comme ce n'étoit qu'un enfant, l'appareil de sa réception fut médiocre, & il ne fit pas long séjour. Quand il fut parti, Héraclide qui depuis longtems étoit dans la ville, conduisit avec lui dans le Sénat Laodice & Alexandre. D'abord le jeune Prince pria les Peres en peu de mots de se rappeller dans la mémoire combien Antiochus leur étoit cher, & l'alliance qu'ils avoient avec lui; de le mettre en possession du trône que son pére avoit occupé, ou du moins de lui accorder la liberté de retourner en Syrie, & de ne pas empêcher qu'on ne lui aidât à recouvrer le Roiaume de ses péres. Héraclide prenant ensuite la parole, fit un grand éloge d'Antiochus, s'éleva vivement contre Demetrius, & conclut en disant que l'on devoit accorder au jeune Prince & à Laodice sa sœur la liberté de retourner dans leur patrie, que rien n'étoit plus juste, puisqu'ils étoient enfans naturels d'Antiochus. Tout ce qu'il y avoit de gens sensés parmi les Sénateurs, furent choqués de ce discours. On regarda cela comme une de ces fictions que les Poëtes produisent sur la scéne, & l'on n'eut que de l'horreur pour l'auteur de cette intrigue. Le plus grand nombre cependant fasciné par l'artificieux Héraclide conclut à dresser un Decret en ces termes : „ Alexandre & Laodice, enfans „ d'Antiochus, qui a été notre ami & notre allié, ont demandé dans „ le Sénat qu'il leur fût permis de retourner dans leur patrie & „ d'implorer le secours de leurs amis, pour remonter sur le trône „ de leur pére, & le Sénat leur permet l'un & l'autre. Ces permissions

 obte-

obtenuës, fur le champ Héraclide leva des troupes étrangéres, & attira dans fon parti tout ce qu'il put de perfonnages illuftres. De Rome il fut à Ephéfe, & là il fit les préparatifs de la guerre qu'il méditoit.

CXLI.

Les Belles & les Tithes, alliés du peuple Romain, députent à Rome. Les Arévaques, fes ennemis, y députent auffi. Guerre contre ces derniers. Courage de Scipion Æmilianus.

APrès la tréve faite avec Marcus Claudius, les Celtibériens envoiérent des Ambaffadeurs à Rome, & fe tinrent tranquilles en attendant la réponfe. Marcellus profita auffi de cet intervalle pour marcher contre les Lufitaniens, il prit d'affaut Nergobrix, leur Capitale, & paffa l'hiver à Cordouë. Les Députés des Belles & des Tithes, comme amis du peuple Romain, furent reçus dans Rome; pour les Arévaques, dont on étoit mécontent, on leur ordonna de féjourner fous des tentes au-delà du Tibre, jufqu'à ce que leur affaire eût été difcutée. Le tems venu d'avoir audience du Sénat, le Conful les y conduifit féparément. Tout barbares qu'ils étoient, ils firent un expofé très-net & très-fenfé des différentes factions de leur contrée. Ils firent voir que fi l'on ne puniffoit pas ceux qui avoient pris les armes contre les Romains, comme ils méritoient d'être punis, ils ne manqueroient pas, dès que l'armée Confulaire feroit fortie du païs, de fondre fur les amis des Romains & de les traiter comme des traîtres à leur patrie: que fi leur premiére faute demeuroit impunie, bientôt ils brouilleroient de nouveau, & qu'après avoir réfifté à la puiffance Romaine, il leur feroit aifé d'entraîner dans leur parti toute l'Efpagne. Sur ces raifons, ils demandérent, ou qu'il y eût toujours une armée dans l'Efpagne, & qu'un Conful fut envoié chaque année pour protéger les alliés & les venger des infultes des Arévaques; ou qu'avant d'en retirer les légions, on tirât de la rébellion des Arévaques une vengeance fi éclatante, qu'elle infpirât de la terreur à quiconque feroit tenté de fuivre leur exemple.

Les Belles & les Tithes s'étant retirés, on introduifit les Arévaques. Quoique dans leurs paroles ils affectaffent quelque efpéce d'humiliation, il ne fut pas difficile d'appercevoir qu'ils ne fe croioient pas vaincus, & que le fond de leur cœur ne répondoit pas à leur difcours. Ils rejettérent les échecs qu'ils avoient reçus fur l'inconftance de la fortune; ils dirent que les victoires qu'on avoit remportées fur eux avoient été longtems difputées; ils oférent même infinuer qu'ils avoient

eu

eu de l'avantage dans les combats qu'ils avoient livrés aux Romains, que cependant, si on leur imposoit quelque peine, ils s'y soumettroient volontiers, pourvû qu'après avoir par-là expié leur faute, on les rétablît sur le pié de l'ancienne confédération que Tiberius Gracchus avoit établie en Espagne.

Les Arévaques congédiés, on écouta les Députés de Marcellus, sur le rapport desquels le Sénat aiant apperçu qu'ils panchoient à finir la guerre, & que le Consul lui-même étoit plus favorable aux ennemis qu'aux alliés, il répondit aux Ambassadeurs des uns & des autres, que Marcellus en Espagne leur feroit connoître les intentions du Sénat: & dans la persuasion où il étoit que le conseil, qu'avoient donné les Belles & les Tithes, étoit avantageux à la République, que l'orgueil des Arévaques devoit être réprimé, & que Marcellus n'osoit par timidité continuer la guerre, il donna aux Députés qu'il envoioit en Espagne un ordre secret de la continuer à outrance contre les Arévaques & d'une maniére digne du nom Romain. Comme on n'avoit pris cette résolution que parce qu'on ne comptoit pas beaucoup sur le courage de Marcellus, il pensa aussitôt après à donner un autre Chef à l'armée d'Espagne, & qui devoit être l'un des deux Consuls, Aulus Posthumius Albinus & L. Licinius Lucullus, qui alors étoient entrés en exercice. On s'appliqua ensuite à faire de grands préparatifs. De là on attendoit la décision des affaires de l'Espagne. Les ennemis subjugués, on se flattoit que tous les peuples de ce continent recevroient la loi de la République dominante; au lieu que si l'on se relâchoit, la fierté des Arévaques se communiqueroit par contagion à toute la contrée.

Malgré le zéle & l'ardeur du Sénat en cette occasion, quand il s'agit de lever des troupes, on vit une chose dont on eut lieu d'être extrémement surpris. On avoit appris à Rome par Quintus Fulvius & par les soldats qui avoient servi sous lui en Espagne l'année précédente, qu'ils avoient été obligés d'avoir presque toujours les armes à la main, qu'ils avoient eu des combats sans nombre à livrer & à soutenir, qu'un infinité de Romains y avoient péri, que le courage des Celtibériens étoit invincible, que Marcellus trembloit qu'on ne lui ordonnât de leur faire plus longtems la guerre. Ces nouvelles jettérent la jeunesse dans une si grande consternation, qu'à entendre parler les plus vieux Romains, on n'en avoit jamais vû une semblable. Enfin l'aversion pour le voiage d'Espagne crut à un point, qu'au lieu qu'autrefois l'on trouvoit plus de Tribuns qu'on n'en demandoit, il ne s'en présenta pas un seul pour cet emploi. Les anciens Officiers, quoique désignés par les Consuls pour marcher avec le Général, refusérent de le suivre. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que la jeunesse Romaine, quoique citée, ne voulut pas se faire inscrire, & pour éviter

ter l'enrollement, se servit de prétextes qu'il étoit honteux d'expliquer, qu'on ne pouvoit avec honneur approfondir, & dont la multitude ne permettoit pas qu'on fît le châtiment.

Le Sénat & les Consuls attendoient avec inquiétude où aboutiroit enfin l'impudence de cette jeunesse, car c'est ainsi que l'on qualifioit alors sa résistance, lorsque Publius Cornelius Africanus, jeune encore mais qui avoit conseillé la guerre, saisit ce moment, où il voioit le Sénat embarassé, pour joindre à la réputation où il étoit de sagesse & de probité, celle de bravoure & de courage qui lui manquoit. Il se leva, & dit qu'il iroit sans peine paier de ses services en Espagne, soit qu'on voulût qu'il y allât comme Tribun ou comme Lieutenant général: qu'il étoit invité d'aller en Macédoine pour une fonction où il auroit eu moins de risques à courir, (& en effet les Macédoniens l'avoient demandé nommément pour pacifier quelques troubles qui s'étoient élevés dans le Roiaume,) mais qu'il ne pouvoit abandonner la République dans des conjonctures si pressantes, & qui appelloient en Espagne tous ceux qui avoient quelque amour pour la belle gloire. Ce discours surprit. On fut étonné que pendant que tant d'autres n'osoient se présenter, un jeune Patricien offrît si généreusement ses services. On courut sur le champ l'embrasser; le lendemain les applaudissemens redoublérent; car ceux qui auparavant avoient eu peur d'être enrollés, craignant que la comparaison qu'on ne manqueroit pas de faire du courage de Scipion avec leur lâcheté, ne les perdît d'honneur, s'empressérent ou à briguer les emplois militaires, ou à se faire inscrire sur la liste des enrollemens.

CXLII.

Commencement de la troisiéme guerre Punique. Les Carthaginois sont enfin forcés de se livrer aux Romains en forme de DEDITION. *Ce qu'on entend par ce mot. Loix qui leur furent ensuite imposées.*

LEs Carthaginois délibéroient depuis longtems sur la satisfaction que Rome leur demandoit. Se livrer eux & leurs murailles aux Romains, c'étoit une offre qui leur étoit venu en pensée de faire: mais Utique les avoit prévenus. Cependant il ne leur restoit pas d'autre ressource pour les fléchir. Et en cela ils faisoient ce que vaincus n'avoient jamais fait, lors même qu'ils avoient été réduits aux plus dures extrémités, & qu'ils avoient vû les ennemis au pied de leurs murailles. Mais, encore un coup, ils ne pouvoient rien espérer de cette

cette soumission. Utique s'étoit livrée, & sa reddition affoiblissoit le mérite d'une démarche pareille. Il fallut pourtant s'y résoudre. Après tout le mal étoit moins grand que si l'on eût été obligé de soutenir la guerre. C'est pourquoi après beaucoup de conférences secrétes sur le parti qu'on avoit à prendre, on députa Giscon, Strutane, Amilcar, Misdes, Gillicas & Magon, avec plein pouvoir de transiger avec les Romains comme ils jugeroient à propos. En arrivant à Rome, les Députés apprirent que la guerre étoit déclarée, & que l'armée étoit partie. Ils n'eurent donc pas à délibérer, & se remirent eux & tout ce qui leur appartenoit entre les mains des Romains. Nous avons déja expliqué ce qu'on entendoit par s'abandonner à la discrétion de quelqu'un ou se rendre en forme de *dédition*, mais il n'est pas mauvais que nous en rafraîchissions la mémoire. Se rendre, s'abandonner à la discrétion des Romains, c'étoit les rendre maîtres absolus du païs, des villes, des habitans, des riviéres, des ports, des temples, des tombeaux, en un mot de tout.

Après cette reddition, les Députés introduits dans le Sénat, le Consul déclara les volontés de cette assemblée, & dit que parce qu'enfin ils avoient pris le bon parti, le Sénat leur accordoit la liberté, l'usage de leurs loix, toutes leurs terres & tous les autres biens que possédoient, soit les particuliers, soit la République. Jusqu'ici les Députés n'avoient rien entendu qui ne leur fit plaisir. N'aiant à attendre que des maux, ils trouvoient ceux-ci supportables, puisqu'au moins on leur accordoit les biens les plus nécessaires & les plus précieux. Mais quand le Consul eut ajouté que c'étoit à condition que dans l'espace de trente jours ils envoieroient en ôtage à Lilybée trois cens des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, & qu'ils feroient ce que leur ordonneroient les Consuls, ce dernier mot les jetta dans une étrange inquiétude, car que devoient-ils ordonner, ces Consuls ? Ils sortirent sans repliquer & partirent pour Carthage, où ils rendirent compte de leur députation. On fut assez content de tous les articles du Traité; mais le silence gardé sur les villes dont il n'étoit pas fait mention dans le dénombrement de ce que Rome vouloit bien accorder, inquiéta extrémement les Carthaginois.

Durant cette émotion, Magon surnommé Bretius rassûra les esprits:
„ De deux tems qui vous ont été donnés, dit-il aux Sénateurs, pour
„ délibérer sur vos intérêts & sur ceux de la patrie, le premier est
„ passé. Ce n'est pas aujourd'hui que vous devez vous inquiéter de ce
„ que les Consuls vous ordonneront, ni pourquoi le Sénat Romain n'a
„ fait nulle mention des villes; c'étoit lorsque vous vous êtes livrés
„ aux Romains. Mais après cette démarche toute délibération est
„ superfluë. Il ne vous reste plus que d'obéir, quelque ordre qu'il
„ vous vienne de leur part, à moins qu'ils ne portent leurs prétentions

 „ à

avoient exposés. Ces ordres font voir évidemment que le dessein du Sénat n'étoit nullement de détruire la Ligue des Achéens, mais seulement de châtier l'orgueilleuse aversion que cette Ligue avoit pour les Romains. Quelques-uns se sont imaginés que les Romains auroient pris un ton beaucoup plus impérieux, si leur guerre contre Carthage eût été terminée. Mais c'est une pensée sans fondement. Ils aimoient depuis longtems la nation Achéenne, & il n'y en avoit point en Gréce en qui ils eussent plus de confiance. En la menaçant d'une guerre, ils n'avoient d'autres vûës que d'humilier son orgueil qui les choquoit; mais de prendre les armes contre elle & de rompre avec elle sans retour, c'est à quoi jamais ils n'avoient pensé.

CXLIV.

Sextus, Député Romain, arrive dans l'Achaïe. Les Achéens s'aheurtent à leur ruine.

SExtus Julius & ses Collégues allant de Rome dans le Péloponése, trouvérent en chemin un Député de la faction nommé Théaridas, que les séditieux envoioient à Rome pour y rendre compte de leurs procédés contre Aurelius, & lui conseillérent de reprendre la route de son païs, où il entendroit les ordres qu'ils avoient à déclarer aux Achéens de la part du Sénat. Arrivés à Egie, où la Diéte de la nation avoit été convoquée, ils parlérent avec beaucoup de modération & de douceur. Dans leur discours ils n'insérérent pas un mot du mauvais traitement fait au Député, où ils l'excusérent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auroient fait. Ils se bornérent à exhorter le Conseil à ne pas augmenter leur premiére faute, à ne pas irriter davantage les Romains, & à laisser Lacédémone en paix. Des remontrances si modérées furent extrémement agréables à tout ce qu'il y avoit de gens sensés. Ils rappellérent leur conduite passée, & se souvinrent de la rigueur que Rome avoit exercée contre les Etats qui avoient osé se mesurer avec elle. Le grand nombre n'aiant rien à repliquer aux raisons de Julius, se tint tranquille, mais dans le fond il couvoit un feu de mécontentement & de rébellion que le discours des Députés n'éteignit pas. Ce feu étoit allumé par le souffle de Diæus & de Critolaüs, & de ceux de leur faction; tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avoit de gens les plus scélérats, les plus impies & les plus pernicieux. Pour le Conseil de la nation, non seulement il reçut mal les témoignages d'amitié que les Députés Romains lui donnoient, mais il fut assez insensé pour se met-

mettre en tête, qu'ils n'avoient parlé avec tant de douceur que parce que leur République, déja occupée dans deux grandes guerres en Afrique & en Espagne, craignoit que les Achéens ne se soulevassent encore contre elle, & que le tems étoit venu de secouer son joug. Cependant on prit avec les Ambassadeurs des maniéres assez polies, on leur dit qu'on envoieroit Théaridas à Rome, qu'ils n'avoient qu'à se rendre à Tégée, qu'à traiter là avec les Lacédémoniens & les disposer à la paix. Par cette fourberie on amusa le malheureux peuple que l'on gouvernoit, & on l'associa au téméraire projet qu'on méditoit depuis longtems d'exécuter. C'est ce que l'on devoit attendre de l'inhabileté & de la dépravation des Chefs, qui achevérent de perdre la nation de la maniére que nous allons dire.

Les Députés Romains furent en effet à Tégée, & amenérent les Lacédémoniens à s'accommoder avec les Achéens & à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que des Commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous les différens. Mais la cabale de Critolaüs fit en sorte que personne, excepté ce Préteur, ne se rendît au Congrès. Il y arriva lorsqu'on ne l'attendoit presque plus. On conféra avec les Lacédémoniens, mais Critolaüs ne voulut se relâcher sur rien. Il dit qu'il ne lui étoit pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, & qu'il rapporteroit l'affaire dans la Diété générale, qui ne pourroit être convoquée que dans six mois. Cette supercherie choqua vivement Julius, qui, après avoir congédié les Lacédémoniens, partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant & furieux. Les Députés ne furent pas plutôt sortis du Péloponése, que Critolaüs courut de ville en ville, & cela pendant tout l'hiver, & convoqua des assemblées, comme pour faire connoître ce qui avoit été dit aux Lacédémoniens dans les conférences tenuës à Tégée, mais dans le fond pour invectiver contre les Romains, & pour donner un tour odieux à tout ce qu'ils disoient, afin d'inspirer contre eux la haine & l'aversion dont il étoit animé lui-même, & il n'y réussit que trop. Il défendit de plus aux Juges de poursuivre aucun Achéen, & de l'emprisonner pour dettes jusqu'à la conclusion de l'affaire commencée entre la Diéte & Lacédémone. Par-là il persuada tout ce qu'il voulut, & disposa la multitude à recevoir avec soumission tous les ordres qu'il jugeroit à propos de lui donner. Incapable de faire des réflexions sur l'avenir, elle se laissa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui proposa.

Métellus aiant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponése étoit agité, il y députa C. Papirius, le jeune Scipion l'Afriquain, Aulus Gabinius & C. Fannius, qui arrivés par hazard à Corinthe dans le tems que le Conseil y étoit assemblé, parlérent du moins avec autant de modération que Julius avoit parlé. Ils n'épargnérent rien pour empêcher

pêcher que les Achéens ne s'exposassent à perdre entiérement l'amitié des Romains, soit par leurs querelles avec les Lacédémoniens; soit par leur aversion pour Rome. Malgré cela, la populace ne put se contenir, on se moqua des Députés, on les chassa ignominieusement de l'assemblée. Il s'assembla un nombre innombrable d'ouvriers & d'artisans autour d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors comme en délire, mais Corinthe l'emportoit de ce côté-là sur toute autre. Très-peu de gens y goûtérent le discours des Ambassadeurs. Une espéce de fureur transportoit cette assemblée tumultueuse au-delà de toutes bornes.

Le Préteur voiant avec complaisance que tout réussissoit à son gré, harangue la multitude. Les Magistrats furent le principal objet de ses invectives. Il railla amérement les amis que Rome avoit parmi les Achéens. Les Ambassadeurs ne furent pas plus ménagés. Il dit qu'il ne seroit pas fâché d'avoir les Romains pour amis, mais qu'il ne les souffriroit pas pour maîtres; que pour peu que les Achéens eussent de courage, ils ne manqueroient pas d'Alliés, & que les maîtres ne leur manqueroient pas, s'ils n'avoient pas assez de cœur pour défendre leur liberté. Par ces raisons & d'autres semblables l'artificieux Préteur soulevoit le peuple. Il ajouta que ce n'étoit pas sans avoir pris de bonnes mesures qu'il avoit entrepris de faire tête aux Romains, qu'il avoit des Rois dans son parti, & que des Républiques étoient prêtes aussi de le prendre. Ces derniers mots effraiérent de sages vieillards qui se trouvoient à l'assemblée. Ils environnérent le Préteur, & voulurent lui imposer silence. Critolaüs appella sa garde, & menaça ces Sénateurs respectables des plus mauvais traitemens, s'ils osoient approcher & toucher seulement sa robe. Ensuite il dit qu'après s'être longtems retenu, il ne pouvoit plus s'empêcher de déclarer qu'il ne falloit pas tant craindre ni les Lacédémoniens ni les Romains, que ceux qui parmi les Achéens mêmes agissoient en faveur des uns & des autres; qu'on sçavoit des gens qui les favorisoient plus que leur propre patrie; qu'Evagoras d'Egie & Stratogius de Trittée rapportoient aux Ambassadeurs Romains tout ce qui se passoit dans les Conseils de la nation. Stratogius donna le démenti au Preteur: „ Il „ est vrai, dit-il, que j'ai vû ces Ambassadeurs, & je suis résolu de „ les voir encore, parce qu'ils sont nos amis & nos alliés. Du reste „ j'atteste les Dieux que je ne leur ai point découvert les secrets de „ nos assemblées. Quelques-uns l'en crurent sur sa parole, mais la multitude aima mieux en croire son Préteur, qui par ces sortes de calomnies vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & dans leur personne aux Romains. Ce Decret fut suivi d'un autre qui n'étoit pas moins injuste, sçavoir que quiconque dans cette expédition s'empareroit de quelque terre ou place, en demeureroit le maître.

Depuis ce tems-là Monarque dans ſon païs, ou peu s'en faut, il ne penſa plus qu'à brouiller & à ſoulever les Achéens contre les Romains, je ne dis pas ſeulement ſans raiſon, mais par les voies les plus irréguliéres & les plus injuſtes. Papirius alla d'abord à Athénes & revint enſuite à Lacédémone, pour obſerver de là les démarches de l'ennemi. Un autre partit pour Naupacte, & deux reſtérent à Athénes, juſqu'à ce que Métellus y fut arrivé. Tel étoit l'état des affaires dans le Péloponéſe.

Fin des Ambaſſades.





EXEMPLES DE VERTUS ET DE VICES.

Extraits de Polybe par l'ordre de l'Empereur Constantin Porphyrogénéte.

I.

Lucius Tarquinius.



UCIUS étoit fils d'un Corinthien nommé Demaratus. Il alla à Rome, persuadé que dans ce nouvel Etat il n'y auroit personne qui l'emportât sur lui en mérite personnel & en biens. Sa femme, outre les autres belles qualités, avoit l'esprit tout-à-fait propre aux affaires. Mis au nombre des Citoiens Romains, il commença par capter la bienveillance du Roi. La belle éducation qu'il avoit reçûë, ses richesses & son habileté lui gagnérent en peu de tems les faveurs & la confiance du Prince. Il s'insinua dans la suite si avant dans l'amitié d'Ancus Marcius, qu'il logeoit & gouvernoit avec lui. Dans ce grand poste il s'étudioit à être utile à tout le monde. Quand on imploroit son secours, on étoit sûr de l'obtenir. Avoit-on besoin de quelque chose, il étoit toujours prêt à soulager. Quand il s'agissoit de faire part de ses biens, pourvû qu'il sçût sa libéralité bien placée, il les répandoit avec une noble générosité. Un grand nombre de personnes s'attachérent à lui par re-

reconnoissance, & sa probité prévint tellement les Romains en sa faveur & lui fit une si belle réputation parmi eux, qu'après la mort d'Ancus, ils lui déférérent l'autorité souveraine.

II.

Hiéronymus, Hiéron son aieul & Gélon son pére, Tyrans de Syracuse.

QUuelques Historiens, à l'occasion de la mort tragique d'Hiéronymus, ont déclamé avec trop de vivacité contre ce Tyran. Ils se sont étendus au-delà des justes bornes sur de prétendus prodiges qui ont précédé son gouvernement, & sur les malheurs qu'il a causés aux Syracusains. Ils ne tarissent point sur la férocité de son naturel, ils le représentent comme un scélérat & un homme abominable, & racontent sa mort comme l'événement du monde le plus extraordinaire. A les en croire, jamais Tyran ne fut plus cruel : Phalaris, Apollodore, & tous les autres, comparés avec lui, ont été les plus doux des hommes. A ces traits reconnoît-on un Prince, qui est monté sur le trône, lorsqu'il n'étoit encore qu'enfant, & qui n'y a pas vécu plus de treize mois ? Que pendant un régne si court un ou deux Siciliens aient été maltraités, que quelques amis & d'autres Syracusains aient été tués, cela n'est pas impossible; mais qu'en si peu de tems l'injustice & l'impiété aient été portées aux derniers excès, cela est hors de toute vraisemblance. Je ne disconviens pas qu'Hiéronymus n'ait été téméraire & injuste. J'avouë même que c'étoit son caractére; mais il ne l'étoit pas à beaucoup près autant que les autres Tyrans que j'ai nommés. Et voilà le défaut où l'on court risque de tomber, quand on entreprend de traiter un sujet de peu d'étenduë & qui fournit peu à l'Ecrivain; on amplifie alors les plus petites choses, on ramasse avec soin les événemens les moins considérables, & l'on raconte fort au long des faits qui ne vallent pas même la peine d'être indiqués. Quelques Auteurs s'exposent aux mêmes reproches, faute de discernement dans le choix des Histoires qu'ils se proposent d'écrire. Si l'on vouloit faire un Livre d'une juste grosseur, pourquoi s'attacher plutôt à Hiéronymus qu'à Hiéron & à Gélon ? L'Histoire de ces deux Tyrans eût été beaucoup plus agréable & plus utile. Hiéron n'a dû son élevation qu'à son seul mérite. Pour régner sur les Syracusains & sur leurs Alliés, il n'avoit ni richesses, ni réputation, ni aucun autre secours de la fortune. Il ne s'est ouvert le chemin du trône ni par le meurtre, ni

ni par les exils, ni par les ſupplices. Par lui-même, ce qui ne ſe peut trop admirer, il eſt parvenu à la Souveraineté; & ce qu'on n'admirera pas moins, il ne ſe l'eſt pas ſeulement aquiſe, mais il s'y eſt maintenu par les mêmes voies. Pendant cinquante-quatre ans qu'il a régné, ſa patrie a joui d'une paix profonde, jamais piéges ne lui ont été tendus, & l'envie même qui pour l'ordinaire eſt inſéparable des grands poſtes, l'a toujours reſpecté. Souvent il a eu deſſein de ſe démettre de ſon autorité, ſans que jamais ſes ſujets aient voulu le lui permettre. Avide de la belle gloire, il s'eſt rendu célébre chez les Grecs par ſes bienfaits, & a gagné aux Syracuſains l'amitié de tous les peuples. Il a vécu plus de quatre-vingts ans dans l'abondance & dans les délices, ſans qu'un ſi grand âge lui ait fait perdre ni l'uſage d'aucun de ſes ſens, ni aucune partie de ſon corps, preuve convaincante de ſa ſageſſe & de ſa modération.

Pour Gélon, il avoit à ſa mort plus de cinquante ans. Son unique étude fut d'être parfaitement ſoumis à Hiéron ſon pére. Richeſſes, Roiaume, rien ne lui parut au deſſus du reſpect & de la fidélité qu'il devoit à ceux qui lui avoient donné le jour.

III.

Gorgus de Meſſéne.

C'Etoit un des premiers de la ville, ſoit par la naiſſance, ſoit par les richeſſes. Jeune il ſe diſtingua dans les combats gymniques par deſſus tous les autres athlétes. Sa mine avantageuſe, la ſplendeur où il vivoit, le nombre des couronnes qu'il avoit remportées, lui donnoient le premier rang parmi ſes égaux. De ces exercices il paſſa au gouvernement de ſa patrie, & dans cette place il ne s'aquit pas moins de gloire que dans le premier état. On ne remarqua pas dans lui cette timidité que l'on voit ordinairement dans les athlétes. Il s'aquita de ſa charge avec toute l'activité & toute la prudence qu'on pouvoit deſirer.

IV.

Philippe Roi de Macédoine.

INterrompons pour un moment le fil de notre narration pour dire un mot de Philippe. Car c'est ici l'époque du changement fatal qui se fit dans sa conduite & dans sa maniére de gouverner. On ne peut proposer un exemple plus illustre à ceux qui à la tête des affaires cherchent à s'instruire par la lecture de l'Histoire. Né maître d'un Roiaume puissant & avec les plus belles inclinations, il est connu aux Grecs par ses bons & par ses mauvais endroits, & l'on sçait également les succès qu'il s'est mérités par les uns, & les malheurs qu'il s'est attirés par les autres. Il monta fort jeune sur le trône. Cependant jamais Roi ne fut plus aimé qu'il l'étoit dans la Thessalie, dans la Macédoine, dans tous les lieux de sa domination. En veut-on une preuve incontestable? En guerre contre les Etoliens & les Lacédémoniens, il étoit presque toujours hors de la Macédoine. Malgré cela, ni les peuples que je viens de nommer, ni les Barbares voisins de son Roiaume, n'osérent y mettre le pied. Que dirai-je de la tendresse & de l'empressement qu'ont eu à le servir Alexandre, Chrysogone & tous ses autres amis? Par combien de bienfaits ne s'attacha-t-il pas en peu de tems par les liens de la plus vive reconnoissance les peuples du Péloponése, de la Béotie, de l'Epire & de l'Acarnanie? Si j'ose le dire, il étoit l'amour & les délices de la Gréce par son caractére officieux & bienfaisant. Une marque éclatante du crédit que donne aux Princes la réputation de probité & de fidélité, c'est que les Candiots le choisirent unanimement pour Chef & maître de leur Isle; & ce qui peut-être ne s'est jamais vû, tout cela s'est fait sans armes & sans combats. Mais depuis la conduite qu'il tint avec les Messéniens tout changea de face, la haine qu'on eut pour lui égala l'amitié qu'on avoit euë. Il devoit s'y attendre. Prenant des dispositions toutes contraires aux premiéres & agissant en conséquence, il étoit naturel qu'il perdît la réputation qu'il s'étoit faite, & que ses affaires n'eussent plus le même succès qu'avant son changement. C'est ce qui lui arriva en effet, comme on verra dans la suite de cette Histoire.

V.

Aratus.

QUand Philippe se fut ouvertement déclaré contre les Romains, & qu'il eut entiérement changé à l'égard de ses Alliés, Aratus lui proposa mille motifs, mille raisons pour le détourner de cette entreprise. Il y réussit, mais ce ne fut pas sans peine. Ici je prie mes lecteurs, afin qu'il ne leur reste de doute sur rien, de se rappeller une promesse que nous lui avons faite dans le cinquiéme Livre de cette Histoire. En racontant la guerre d'Etolie, nous avons dit que si Philippe avoit renversé les galeries & profané les ornemens de Therme, on ne devoit pas tant lui imputer ces excès, dont sa jeunesse n'étoit point capable, qu'aux amis qui le suivoient, & que comme ces excès étoient incompatibles avec le caractére doux & modéré d'Aratus, il ne falloit en charger que Demetrius de Pharos. Ce que j'avançois alors je promis de le prouver dans la suite. Or on a vû dans ce que nous avons rapporté des Messéniens, qu'Aratus étoit éloigné d'une journée & que Demetrius étoit auprès du Roi, lorsque ce Prince a commencé à goûter, pour ainsi dire, du sang humain, à manquer de foi à ses Alliés, à dégénérer en Tyran. Mais ce qui fait le plus sentir la différence qu'il y avoit entre ces deux Conseillers, c'est l'avis qu'ils donnérent l'un & l'autre au Prince au sujet de la citadelle de Messéne. En suivant celui d'Aratus, Philippe n'y toucha point, & par-là consola en quelque sorte les Messéniens du carnage qu'il avoit fait dans la ville: & pour avoir écouté contre les Etoliens celui de Demetrius, il se laissa emporter à une violence qui ne lui étoit pas naturelle, il se fit détester des Dieux & des hommes: des Dieux, en profanant leurs temples, des hommes, en excédant les loix de la guerre. L'Isle de Créte nous fournit encore une nouvelle preuve de la sagesse d'Aratus. Tant qu'il fut consulté sur les affaires de cette Isle, Philippe sans faire ni tort ni peine à personne, vit les Candiots recevoir ses ordres avec soumission, & mit tous les Grecs dans ses intérêts par la douceur de son gouvernement: au lieu que pour s'être livré à Demetrius, il a porté chez eux toutes les horreurs de la guerre, s'est fait des ennemis de tous ses Alliés, & a détruit la confiance qu'avoient en lui tous les autres peuples de la Gréce. Tant il est important pour un jeune Roi de bien choisir ceux dont il doit prendre des conseils. De là dépend ou le bonheur ou la ruine de ses Etats. C'est cependant à quoi la plûpart ne daignent pas seulement penser.

VI.

Théopompe.

PHilippe arrivé dans la Messénie saccagea tout le païs, & y fit un dégât cruel. La colére le transportoit & ne lui permettoit pas de réfléchir sur cette violence. Se peut-il qu'il espérât que les peuples infortunés, qu'il frappoit sans cesse, recevroient ses coups sans se plaindre & sans le haïr? Au reste si dans ce Livre & dans le précédent j'ai rapporté naïvement ce que je sçavois de la mauvaise conduite de Philippe, ce qui m'y a engagé, c'est, outre les raisons que j'ai déja dites, le silence que gardent quelques Historiens sur les affaires des Messéniens, & la foiblesse des autres, qui par inclination pour ce Prince, ou par crainte de lui déplaire, non seulement ne blâment pas ses mauvais procédés, mais lui en font un mérite. Ce défaut se remarque dans les Historiens des autres Princes comme dans ceux du Roi de Macédoine. Aussi sont-ils beaucoup moins Historiens que Panégyristes.

Dans l'Histoire d'un Monarque, on ne doit jamais ni blâmer ni louër contre la vérité. Il faut faire attention à ne pas démentir dans un endroit ce qu'on a dit dans un autre, & prendre garde surtout que ses inclinations y soient peintes au naturel. Il est vrai que ce conseil, qu'il est aisé de donner, est très-difficile à mettre en pratique. Car dans combien de circonstances ne se trouve-t-on pas, où il n'est pas possible de dire ou d'écrire tout ce que l'on pense? Je pardonne donc à quelques-uns de n'avoir pas suivi, en écrivant, les régles que le bon sens prescrit, & que je viens de marquer; mais on ne peut pardonner à Théopompe de les avoir violées si grossiérement.

A l'entendre, il n'a entrepris l'Histoire de Philippe fils d'Amyntas, que parce que l'Europe n'a jamais produit d'homme comparable à ce Prince. Cependant dès la première page & dans la suite, il nous le représente comme un homme passionné à l'excès pour les femmes, & qui par-là s'est exposé à perdre sa propre Maison. Il nous le peint injuste & perfide à l'égard de ses amis & de ses Alliés, asservissant les villes par fraude & par violence, adonné au vin jusqu'à paroître ivre en plein jour. Que l'on jette les yeux sur le commencement du neuviéme & du quarantiéme de ses Livres, on sera frappé des emportemens de cet Ecrivain. Voici entre autres choses ce qu'il a eu la hardiesse de dire, je me sers de ses propres termes:

„ Si chez les Grecs ou chez les Barbares il se trouvoit de ces in-
„ signes débauchés qui ont perdu toute pudeur, ces gens-là s'assem-
„ bloient

„ bloient en Macédoine autour de Philippe, & c'étoient là ses favoris.
„ L'honneur, la sagesse, la probité n'étoient pas de son goût. Pour être
„ bien reçu chez lui, y être considéré & élevé aux plus grandes charges, il falloit être prodigue, ivrogne, joueur. Et il n'affermissoit
„ pas seulement ses amis dans ces cruelles inclinations, il les piquoit
„ d'émulation à qui se signaleroit davantage dans tout autre desordre.
„ Car que leur manquoit-il de honteux & d'infame? Que ne leur
„ manquoit-il pas de vertueux & d'honnête? Les uns affectoient une
„ propreté efféminée, les autres se livroient avec des hommes faits aux
„ plus sales débauches. On en voioit qui menoient par tout avec eux
„ deux ou trois enfans, tristes victimes de leur détestable volupté, &
„ qui se prêtoient à d'autres pour le même usage. A voir cette Cour
„ plongée dans la mollesse & dans les plus honteux plaisirs, on pouvoit
„ dire que Philippe y avoit non des favoris, mais des mignons, &
„ plutôt des femmes prostituées que des soldats. Car quoique les Courtisans, dont il étoit environné, fussent naturellement cruels & sanguinaires, leur maniére de vivre étoit telle qu'on ne peut rien s'imaginer de plus mou & de plus dissolu. Pour abréger, car j'ai trop à
„ dire pour m'arrêter longtems sur chaque sujet, ceux qu'on appelloit
„ amis & favoris de Philippe, étoient pires que les Centaures, les Lestrigons, & les animaux les plus feroces.

Ces excès sont-ils supportables? Quel fiel! Quelle langue empoisonnée! Théopompe est coupable ici sur bien des chefs. Premiérement il n'est pas d'accord avec lui-même. En second lieu rien n'est plus calomnieux que ce qu'il avance contre Philippe & contre ses amis, enfin il calomnie en termes indignes d'un Ecrivain qui a quelque pudeur. Quand il auroit eu à peindre Sardanapale & sa Cour, à peine eût-il osé emploier les mêmes couleurs; ce Sardanapale, dis-je, ce Roi si décrié pour sa vie molle & luxurieuse, & sur le tombeau duquel on lit cette Epitaphe : *J'emporte avec moi tous les plaisirs, que l'excès de l'amour & de la table ont pû me donner*. Mais à l'égard de Philippe & de ses amis, tant s'en faut qu'on puisse rien leur reprocher de lâche ou de deshonorant, que quand même on entreprendroit leur éloge, on ne pourroit rien dire de leur courage, de leur fermeté & de leurs autres vertus, qui ne fût beaucoup au dessous de ce qu'ils méritent. C'est par leurs travaux & par leur intrépidité qu'ils ont reculé les bornes du Roiaume de Macédoine. Sans parler de ce qu'ils ont fait sous Philippe, combien après sa mort n'ont-ils pas signalé leur courage dans les exploits, où ils se sont trouvés avec Alexandre? Ce Prince a eu la principale part dans ces exploits, je le veux; mais cela n'empêche pas que ses amis ne lui aient été d'un grand secours. Combien de fois ont-ils défait leurs ennemis? Quelles fatigues n'ont-ils pas essuiées? A quels dangers ne se sont-ils pas exposés? Quand dans la suite pos-

possesseurs de grands Etats, ils ont été en état de satisfaire toutes leurs passions, jamais ils ne s'y sont livrés jusqu'à altérer leur santé ou faire quelque chose contre la justice ou contre la bienséance. On leur a toujours vû, soit du tems de Philippe, soit du tems d'Alexandre, la même noblesse de sentimens, la même grandeur d'ame, la même prudence & le même courage. Je ne les nomme pas, leurs noms sont assez connus.

Après la mort d'Alexandre, ils se disputérent les uns aux autres les plus grandes parties de l'Univers, & ils nous ont transmis eux-mêmes par un grand nombre de monumens historiques la gloire qu'ils se sont aquise pendant ces guerres. Timée s'est emporté contre Agathocles, Tyran de Sicile, beaucoup au-delà des bornes d'une juste modération: cependant on ne peut pas dire que ce soit sans raison. Il avoit à parler d'un ennemi, d'un méchant homme, d'un Tyran. Mais rien ne justifie Théopompe. Il se propose d'écrire l'histoire d'un Prince que la nature sembloit avoir formé pour la vertu, & il n'est rien de honteux & d'infame dont il ne le charge, & qu'il ne lui reproche. Il faut donc ou que l'éloge qu'il fait de Philippe au commencement de son Histoire soit faux & bassement flatteur, ou que dans la suite de son Ouvrage il ait perdu l'esprit, s'il s'est imaginé qu'en blâmant quelquefois son Héros sans mesure & sans raison, il rendroit plus croiables les louanges qu'il devoit lui donner en d'autres endroits.

Je doute que l'on approuve d'avantage le dessein général de cet Historien. Il entreprend d'écrire l'Histoire de la Gréce, en la prenant où Thucydide l'a laissée, & quand on s'attend à lui voir décrire la bataille de Leuctres & les plus brillantes actions des Grecs, il laisse là la Gréce & se jette sur les exploits de Philippe. Or il auroit été, ce me semble, bien plus raisonnable d'insérer l'Histoire de Philippe dans celle de la Gréce, que d'envelopper l'Histoire de la Gréce dans celle de Philippe. Quelque ébloui que l'on fût de la dignité, & peut-être de la puissance roiale, on ne sauroit pas mauvais gré à un Historien, qui en parlant d'un Roi passeroit par occasion aux affaires de la Gréce; mais jamais Historien sensé, après avoir commencé par l'Histoire de la Gréce & l'avoir un peu avancée, ne l'interrompra pour faire celle d'un Roi. Mais quelle raison a forcé Théopompe à ne pas s'embarasser de ces sortes d'écarts? C'est que d'un côté il n'y avoit que de la gloire, & que de l'autre il trouvoit son profit. Après tout, si on lui demandoit pourquoi il a changé de dessein, peut-être auroit-il dequoi s'excuser. Mais je ne pense pas qu'il pût dire pour quelle raison il a si cruellement diffamé la Cour de Philippe. Il conviendroit apparemment qu'en cela il a manqué au devoir d'Historien.

VII.

VII.

Cavarus, Roi des Gaulois dans la Thrace.

CE Prince pensoit noblement & avoit des sentimens dignes d'un Roi. Il fit en sorte que les marchands navigassent sur le Pont sans courir aucun risque, & fut d'un grand secours aux Bysantins pendant les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Thraces & les Bithyniens.

VIII.

Antiochus.

PEndant que Xerxès régnoit dans la grande Arménie, Antiochus vint assiéger Armosata, Capitale du Roiaume, & située entre l'Euphrate & le Tigre dans l'endroit qu'on appelle la belle Plaine. D'abord Xerxès fut épouvanté des préparatifs de son ennemi, & prit la fuite. Quelque tems après craignant que la Capitale prise il ne fût dépouillé de tous ses Etats, il changea de sentiment, & envoia demander une conférence à Antiochus. Les Courtisans de ce Roi étoient d'avis qu'il se saisît de ce jeune Prince, qui se présentoit de lui-même, & qu'il donnât le Roiaume à Mithrydate son neveu. Mais le Roi de Syrie, loin de suivre ces conseils violens, reçut le jeune Roi, fit la paix avec lui, & lui remit la plus grande partie des tributs que son pére lui devoit. Il se contenta de trois cens talens, de mille chevaux & de mille mulets enharnachés. Il mit ordre aux affaires du Roiaume, & donna en mariage à Xerxès Antiochis sa fille. Un procédé si noble & si généreux lui fit beaucoup d'honneur, & lui gagna les coeurs de tous les peuples de cette contrée.

IX.

Asdrubal fils de Giscon.

LEs Chefs des Carthaginois, après avoir vaincu leurs ennemis, ne pûrent se vaincre eux-mêmes. Pendant qu'on les croioit en guerre avec les Romains, ils se faisoient la guerre les uns aux autres. Tout étoit plein de séditions à Carthage par l'avarice & l'ambition démesurée de Phénix. Asdrubal, un des Chefs, abusa de sa puissance au point d'exiger une grosse somme d'Indibilis, le plus fidéle ami qu'eussent les Carthaginois, qui en leur considération s'étoit laissé chasser de son Roiaume, & qu'ils y avoient rétabli par reconnoissance. Ce Prince comptant que la République en cette occasion auroit égard à son ancien attachement pour elle, ne se mit pas en peine d'exécuter l'ordre d'Annibal; mais celui-ci pour se venger inventa une calomnie atroce contre lui, & l'obligea de donner ses filles en ôtage.

X.

Annibal.

SI l'on demande qui étoit l'auteur & comme l'ame de toutes les affaires qui se passoient alors à Rome & à Carthage, c'étoit Annibal. Il faisoit tout en Italie par lui-même, & en Espagne par Asdrubal son aîné, & ensuite par Magon. Ce furent ces deux Capitaines qui défirent en Espagne les Généraux Romains. C'est sous ses ordres qu'agirent dans la Sicile, d'abord Hippocrate, & après lui l'Afriquain Mytton. C'est lui qui souleva l'Illyrie & la Gréce, & qui fit avec Philippe un Traité d'alliance pour effraier les Romains & distraire leurs forces. Grands Dieux, qu'un homme, qu'une ame est grande & digne d'admiration, lorsque la nature la rend propre à exécuter tout ce qu'il lui plaît d'entreprendre!

Mais puisque l'état des affaires nous a conduits au caractére d'Annibal, profitons de l'occasion pour le peindre au naturel. On en a fait différens portraits. Les uns disent que ce Carthaginois étoit cruel à l'excès, les autres le taxent d'avarice. Au fond il n'est pas aisé de distinguer au juste son caractére, & il en est de même de tous ceux qui sont

ſont à la tête des affaires. J'entens dire que ce ſont les conjonctures, où l'homme ſe trouve, qui le font connoître; que tel qui n'étoit pas connu, tandis qu'il étoit dans l'obſcurité, l'avoit été dès qu'il en étoit ſorti; & que tel autre, inconnu dans la proſpérité, dans l'infortune avoit repris ſon naturel. Cette maxime ne me paroît pas exactement vraie. Il me ſemble au contraire que les conſeils des amis & mille autres circonſtances où l'homme ſe rencontre, l'obligent à dire & à faire beaucoup de choſes contre ſon penchant naturel. Pour nous en convaincre, rappellons ce qui s'eſt fait avant nous.

Agathocles, Tyran de Sicile, a paſſé pour le plus cruel des hommes pendant qu'il commençoit à établir ſa domination: quand il la crut ſuffiſamment affermie, il gouverna ſes ſujets avec tant de douceur & de bonté, que de ce côté-là perſonne ne s'eſt fait une plus belle réputation. Cléoméne de Sparte d'excellent Roi devient Tyran inhumain; ſimple particulier dans la ſuite, c'eſt le plus agréable & le plus careſſant des hommes. Il n'eſt cependant pas vraiſemblable qu'un homme ſoit naturellement ſi contraire à lui-même. Il ne faut donc pas chercher ailleurs, que dans le changement des affaires, la cauſe des contrariétés qui ſe remarquent ſouvent dans le caractére des Grands. D'où je conclus qu'au lieu de tirer des conjonctures, où l'homme ſe trouve, quelque ſecours pour le connoître, ces conjonctures ne ſervent qu'à nous le cacher & nous en dérober la connoiſſance.

Ce ne ſont pas ſeulement les Chefs, les Potentats, les Roi, qui par le conſeil des amis agiſſent contre leurs inclinations naturelles, les Etats mêmes ſont ſujets à ces ſortes de changemens. Sous le gouvernement d'Ariſtides & de Périclès, preſque rien ne s'ordonne à Athénes qui ne ſoit ſage & modéré : ſous Cléon & Charès quelle différence! A Lacédémone, pendant que cette République tenoit le premier rang dans la Gréce, tout ce qui ſe paſſoit par le Roi Cléombrote, ſe faiſoit par le conſeil des Alliés; & l'on vit tout le contraire ſous Agéſilas. Car le génie des Etats change avec les Chefs. Rien de plus injuſte que Philippe, quand il ſuit les avis de Taurion & de Demetrius; rien de plus pacifique & de plus doux, quand il ſe conduit ſur ceux d'Aratus & de Chryſogone.

Il eſt arrivé quelque choſe de ſemblable à Annibal. Il s'eſt trouvé dans une infinité de circonſtances différentes, & la plûpart extraordinaires. Autant d'amis qui le ſuivoient, autant d'eſprits différens; de ſorte que ſes exploits d'Italie ſervent peu à nous le faire connoître. Les conjonctures épineuſes où il s'eſt rencontré, il eſt facile de s'en inſtruire, on les verra dans la ſuite de cette Hiſtoire. Pour les conſeils qu'il recevoit de ſes amis, il eſt bon d'en dire quelque choſe. Un entre autres fera juger du caractére de ces Conſeillers.

Lorſqu'Annibal prit deſſein de paſſer d'Eſpagne en Italie avec une ar-

armée, il se présenta une difficulté qui parut d'abord insupportable. Pendant une si longue route, à travers un nombre infini de Barbares durs & féroces, où prendre des vivres & les autres munitions nécessaires? Cette difficulté se propose plusieurs fois dans le Conseil du Général : enfin Annibal, surnommé Monomaque, dit qu'il ne voioit qu'une voie pour entrer en Italie. Le Général lui ordonne de s'expliquer; c'est, reprit Monomaque, d'apprendre aux troupes & de les accoûtumer à se nourrir de chair humaine. On convint assez que cet expédient levoit tous les obstacles; mais jamais Annibal ne put gagner sur lui ni sur ses autres Officiers d'en faire l'essai. C'est ce Monomaque, dit-on, qui est auteur de ce qui s'est fait de cruel en Italie, & dont on charge Annibal. Les circonstances n'en sont pas moins la cause que les conseils.

Il me paroît encore avoir été fort avare, & avoir eu entre ses confidens un Magon, Préfet chez les Brutiens, qui l'étoit au suprême degré. Je sai cela des Carthaginois mêmes, car sur les mœurs les habitans d'un païs se connoissent parfaitement les uns les autres. Je le sai encore plus exactement de Massinissa, qui me citoit plusieurs exemples de l'avarice non seulement des Carthaginois en général, mais encore de celle d'Annibal & de ce Magon en particulier. Il me disoit que ces deux hommes avoient commandé ensemble dès le premier tems où ils avoient été capables de porter les armes; qu'en Espagne & en Italie ils avoient pris plusieurs places, les unes d'assaut, les autres à composition; mais que jamais ils ne s'étoient trouvés ensemble dans la même action, que les ennemis n'auroient pas tant pris de soin de les séparer qu'ils en prenoient eux-mêmes pour ne pas être ensemble à la prise d'une ville, de peur que l'émulation qui étoit entre eux ne causât quelque dissention dans les opérations du siége ou dans le partage du butin.

Que les conseils des amis, & encore plus les conjonctures, aient souvent changé Annibal, on l'a déja vû dans ce que nous avons dit, & l'on le verra encore dans ce qu'il nous reste à dire. Dès que les Romains se furent rendus maîtres de Capouë, les autres villes comme en suspens ne cherchérent plus que l'occasion & des prétextes de se donner aux Romains. On conçoit bien quelle dut être alors l'inquiétude d'Annibal. Se poster dans un lieu en païs ennemi, & de là garder des villes fort éloignées les unes des autres, pendant qu'il est lui-même environné des légions Romaines, cela n'étoit pas possible. D'un autre côté s'il eût partagé ses forces, ne pouvant ni rien faire avec ce qu'il s'en seroit reservé, ni porter du secours à ce qu'il en auroit détaché, il couroit un péril évident de tomber en la puissance de ses ennemis. Il étoit donc obligé d'abandonner entiérement certaines villes, & d'en évacuer d'autres, de peur que les habitans changeant de maîtres n'en-

n'entraînassent ses soldats dans la même défection. Or en cette occasion les Traités ne pûrent pas ne point être violés. Car en transportant les habitans de quelques villes dans d'autres, il exposa leurs effets au pillage. Là-dessus les uns se récriérent à la perfidie, les autres à la cruauté, parce qu'en effet les soldats sortant d'une ville & entrant dans une autre exerçoient des violences & enlevoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Ils avoient d'autant moins de compassion pour les habitans, qu'ils les regardoient comme devant bientôt se ranger sous la domination des Romains. Tout cela fait voir qu'il est très-difficile de dire quel étoit précisément le caractére d'Annibal. Quoiqu'il en soit, chez les Carthaginois on dit qu'il étoit avare, & chez les Romains qu'il étoit cruel.

XI.

Publius Scipion.

AVant que de faire l'histoire des exploits de Publius Scipion dans l'Espagne, & généralement de tout ce qu'il a fait pendant sa vie, il est nécessaire, ce me semble, que nous apprenions à nos lecteurs quel étoit le caractére & le génie de ce Romain. Comme très-peu d'hommes avant lui se sont rendus plus célébres, on est bien aise de sçavoir quel étoit & comment s'est formé ce Héros qui s'est signalé par tant de grandes actions. En ne lisant que les Auteurs qui en ont écrit, on ignore beaucoup de choses, & l'on est dans l'erreur sur d'autres. Car ces Auteurs mêmes se sont écartés de la vérité. Le récit que nous allons faire en convaincra quiconque sçaura mettre aux exploits & aux vertus de ce Romain le prix qu'elles méritent.

XII.

Philopœmen.

EUryleon, Préteur des Achéens, étoit un homme sans courage & & sans connoissance de la guerre. Mais puisque nous sommes arrivés au tems où Philopœmen commence à être emploié, il est à propos que nous fassions pour lui ce que nous avons fait pour les hommes d'une certaine réputation, que nous fassions connoître quel

étoit son caractére, & à quelle école il avoit été instruit. Car je ne puis souffrir ces Historiens qui nous entretiennent longtems sur une ville, quand on a commencé à la bâtir, par qui & comment elle a été bâtie, où elle est située, ce qui s'y est passé, & qui ne nous disent pas un mot des soins & des peines que se sont données les grands hommes pour se rendre capables du gouvernement. Cependant combien tireroit-on plus d'utilité de l'un que de l'autre? Un édifice ne nous présente rien pour notre instruction, rien que nous puissions imiter: mais en apprenant les inclinations d'un homme bien né, nous sommes portés à nous le proposer pour modéle & à marcher sur ses traces. C'est pour cela que si dans une Histoire particuliére je n'eusse pas fait connoître quel étoit Philopœmen, de qui il venoit, & comment il avoit été élevé, je me croirois obligé d'entrer ici dans ce détail: mais parce que dans trois Livres que j'ai consacrés à sa mémoire, j'ai rapporté l'éducation qu'il avoit reçûe & ses actions les plus mémorables, il ne conviendroit pas que dans cet Ouvrage je m'arrêtasse sur ses premiéres années: au lieu que les deux Ouvrages seront dans les régles, si aux actions qu'il a faites dans la force de l'âge, & que je n'ai indiquées que sommairement dans le premier, j'ajoute dans celui-ci les particularités que j'ai retranchées dans l'autre. Dans le premier on ne pouvoit demander de moi qu'un tableau en racourci & orné de ses actions. C'étoit moins une Histoire qu'un éloge que je m'étois proposé. Mais celui ci est une Histoire, où le blâme & la louange ont également place, & où par conséquent les faits doivent être vrais, appuiés de preuves & accompagnés de réflexions. Entrons donc en matiére.

Philopœmen naquit de parens illustres, il tiroit son origine des familles les plus distinguées. Il eut pour premier maître Cléandre, noble Mantinéen, qui avoit droit d'hospitalité chez son pére, & qui étoit alors banni de sa patrie. Adolescent il se fit disciple d'Ecdéme & de Démophanes, qui nés l'un & l'autre à Mégalopolis, s'étoient retirés chez le Philosophe Arcésilas. Pendant leur fuite, aiant formé une conspiration contre Aristodéme, ils remirent leur païs en liberté, & furent d'un grand secours à Aratus pour délivrer les Sicyoniens de leur Tyran Nicoclès. Appellé ensuite par les Cyrénéens, ils gouvernérent ce peuple avec beaucoup de sagesse & le maintinrent en liberté. Formé par ces deux Mégalopolitains, Philopœmen se distingua dès sa jeunesse parmi ses égaux, soit à la chasse, soit dans la guerre, par son ardeur infatigable dans l'une & dans l'autre & par son courage. Dans la maniére de se nourrir & de s'habiller il joignoit un grand arrangement à une grande frugalité. Il avoit appris de ses maîtres qu'un homme négligent dans ce qui le regarde personnellement, est incapable de bien gouverner les affaires d'un

d'un Etat, & que qui dépense pour vivre, au-delà de ses propres revenus, vivra bientôt aux dépens du public. Créé par les Achéens Commandant de la cavalerie, il la reçut dans un état misérable, sans discipline & sans courage. Il sçut si bien l'exercer & la piquer d'émulation, qu'il la rendit non seulement meilleure qu'elle n'étoit auparavant, mais encore de beaucoup supérieure à celle des ennemis. La plûpart de ceux qui entrent dans cette charge sans connoissance des mouvemens de la cavalerie, ne hazardent point de donner des ordres. D'autres ambitionnant la Préture, ménagent leur monde & se concilient d'avance ses suffrages. Pour cela ils ne reprennent & ne punissent rien, sans quoi cependant on expose un Etat à sa ruine, ils dissimulent les fautes, & pour faire une petite grace ils font un tort infini à ceux qui leur ont confié le commandement. Il en est enfin d'autres, qui sont courageux, habiles, désintéressés & sans ambition, mais qui par une exactitude outrée & importune dérangent plus les troupes que ceux qui n'en ont aucune.

XIII.

Philippe Roi de Macédoine.

CE Prince, après avoir célébré les jeux Néméens, retourna à Argos, où quittant le diadéme & la pourpre, il voulut vivre d'égal à égal avec tout le monde, & affecta des maniéres tout-à-fait douces & populaires. Mais plus il se rapprocha du peuple par ses habits, plus la puissance qu'il exerça fut grande & souveraine. Ce n'étoient plus les femmes veuves ou mariées qu'il tâchoit de corrompre. Celle qui lui plaisoit, il lui envoioit ordre de le venir trouver. Celles qui n'obéissoient pas sur le champ, il alloit manger chez elles & les deshonoroit. Sous divers prétextes déraisonnables, il faisoit venir chez lui les enfans des unes, les maris des autres, & les intimidoit par ses menaces. Il n'y eut point de desordres où il ne se plongeât, point d'injustice qu'il ne commît. Ces excès firent beaucoup de peine aux Achéens, & surtout aux honnêtes gens d'entre eux. Mais menacés de guerre de tous côtés, il falloit, malgré qu'ils en eussent, qu'ils supportassent patiemment les débordemens affreux de ce Prince.

XIV.

Le même.

JAmais Roi n'a eu de plus grands talens pour régner que Philippe, jamais Roi n'a deshonoré le trône par de plus grands défauts. Les talens, je croi qu'il les avoit reçus de la nature, & que les défauts lui sont venus à mesure qu'il croissoit en âge. Nous n'avons parlé ni des uns ni des autres en commençant son Histoire, comme font les autres Historiens. Nous réservons nos réflexions pour les joindre aux faits quand ils se présentent. Cette méthode dont nous nous servons à l'égard des Rois & de toutes les personnes de marque, nous paroît plus convenable à l'Histoire & plus utile à ceux qui la lisent.

XV.

Le même.

PHilippe aiant pris sa route par le marais Trichonide, ne fut pas plutôt arrivé à Therme, où il y avoit un Temple consacré à Apollon, qu'il en pilla ou brûla tous les vœux qui y étoient appendus, & ausquels il n'avoit pas touché la premiére fois qu'il y étoit entré. Dans l'un & dans l'autre siége, il se livra trop aux emportemens de sa colére. Pour se venger des hommes, faire insulte aux Dieux, c'est le comble de l'extravagance.

XVI.

Timée.

L'Histoire de Timée est pleine de faussetés. Cet Ecrivain paroît cependant assez informé dès choses qu'il rapporte; mais dès qu'il s'agit de blâmer ou de louer, la passion de contredire le saisit, il oublie tout & viole toutes les régles. Au reste en voilà assez pour justifier Aristote. On a vû pourquoi & sur quels fondemens il a parlé des Locriens de la maniére que nous avons dite. Mais ceci nous donne occa-

occasion de porter notre jugement sur Timée & sur toute son Histoire, & en même tems de parler du devoir d'un Historien. Je crois avoir montré que Timée & Aristote n'ont été guidés que par des conjectures, & que le sentiment de celui-ci est plus vraisemblable que celui de l'autre. Or pour être suivi, il suffit qu'il soit tel, car là-dessus on ne peut rien découvrir de certainement vrai.

Mais accordons à Timée qu'il a le plus approché de la vérité. Cela lui donnoit-il le droit de décrier, de déchirer, de condamner à mort, pour ainsi dire, ceux qui avoient été moins heureux que lui? Non assûrément. Ce n'est qu'à l'égard des Historiens qui de dessein prémédité débitent des choses fausses qu'on doit être rigoureux & implacable: mais ceux qui ne tombent dans ce défaut que parce qu'ils sont mal informés, doivent être plus ménagés. On reléve poliment leurs fautes & on les leur pardonne. Sur ce principe, ou il faut prouver que ce qu'Aristote a dit des Locriens, il l'a dit ou pour faire plaisir à quelqu'un, ou pour tirer quelque gratification, ou parce qu'il avoit quelque démêlé avec eux: ou si l'on n'ose avancer rien de tout cela contre Aristote, on doit convenir que les traits piquants que Timée a lâchés contre lui marquent un homme peu attentif à ses devoirs. Car voici le portrait qu'il en fait.

Aristote, si l'on en croit Timée, étoit un homme hardi, étourdi, téméraire, qui par une calomnie impudente a osé dire des Locriens qu'ils étoient une Colonie ramassée d'esclaves fugitifs & de gens corrompus, & qui avance cete fausseté avec tant d'assûrance, qu'il sembleroit, à l'entendre, que c'est un Général d'armée, & que c'est lui qui à la tête de ses troupes a défait depuis peu les Perses en bataille rangée aux portes de la Cilicie. On sçait cependant, continuë Timée, que c'est un Sophiste ignorant, haïssable, qui sur ses vieux jours, d'Apotiquaire accrédité s'est avisé de s'ériger en Historien, qui pique toutes les tables, gourmand, entendu en cuisine, prêt à tout faire pour un bon morceau. A quel tribunal souffriroit-on qu'un homme de la lie du peuple vomît ces injures contre sa patrie? Ces excès ne paroîtroient-ils pas insupportables? Un Historien, qui sçait ses devoirs, non seulement ne salit pas le papier de ces sortes de grossiéretés, il n'ose pas même les penser.

Mais examinons un peu de près le sentiment de Timée, & comparons les raisons sur lesquelles il se fonde avec celles d'Aristote. Par-là nous serons en état de juger lequel des deux mérite la censure. Il assûre que, sans s'arrêter à des vraisemblances, il a été lui-même en Gréce consulter les Locriens sur l'origine de leur Colonie; que d'abord ils lui ont montré des Actes authentiques qui subsistent encore, & qui commençoient ainsi: *Comme il convient aux péres à l'égard de leurs enfans*; qu'il avoit vû ensuite des Decrets publics, qui établissoient les

les loix que les Locriens devoient obſerver les uns à l'égard des autres; qu'aiant appris ce qu'Ariſtote avoit écrit de leur Colonie, ils avoient été étonnés de la témérité de cet Ecrivain; que de Gréce il avoit paſſé chez les Locriens d'Italie, qu'il y avoit trouvé des loix & des coutûmes qui ne ſe ſentoient point du tout de l'eſprit d'eſclavage, mais qui étoient dignes d'hommes libres; qu'on y voioit des peines infligées aux fugitifs, & aux gens de mauvaiſe vie, ce qui ne ſe verroit point, s'ils avoient à ſe reprocher la même origine. Telles ſont les raiſons de Timée.

Mais demandons à cet Hiſtorien qui ſont les Locriens qu'il a interrogés & qui l'ont informé de toutes ces particularités? Si en Gréce, comme en Italie, il n'y avoit de Locriens qu'une ſeule nation, peut-être n'aurions-nous pas lieu de douter de ſa bonne foi, au moins il nous ſeroit aiſé de nous éclaircir. Mais il y a deux nations de Locriens. Chez leſquels s'eſt-il tranſporté? Quelles villes de l'autre nation a-t-il conſultées? Chez qui a-t-il trouvé ces Actes qu'il fait tant valloir? Car il ne nous dit rien ſur tous ces points. On ſçait cependant que la gloire qu'il diſpute aux autres Hiſtoriens, c'eſt celle de l'exactitude dans l'ordre des événemens, & dans l'indication des piéces dont il s'eſt ſervi. Comment donc s'eſt-il oublié juſqu'à ne nous nommer ni la ville où il a découvert ces Actes, ni le lieu où ils ont été écrits, ni les Magiſtrats qui les lui ont communiqués, ni ceux à qui il a parlé? S'il eût pris ces précautions, tous les doutes ſe diſſiperoient, & en cas qu'il en reſtât, on s'aſſûreroit aiſément de la vérité Soions perſuadés que s'il ne les a pas priſes, c'eſt qu'il craignoit qu'on ne le démentît. Sans cela il n'auroit pas manqué de nous étaler toutes ces preuves. On va s'en convaincre.

Il cite nommément Echécrate, il dit que c'eſt avec lui qu'il s'eſt entretenu ſur les Locriens d'Italie, & pour montrer que cet Echécrate n'étoit pas un homme de néant, il a ſoin de nous dire que ſon pére avoit été Ambaſſadeur de Denis le Tyran. Un Hiſtorien capable de ces ſortes de détails, oublieroit-il un Acte public, un monument authentique? Un Hiſtorien qui compare les Ephores des premiers tems avec les Rois de Lacédémone; qui range ſelon l'ordre des tems les Archontes d'Athénes, les Prêtreſſes de Junon à Argos, & ceux qui ont vaincu aux jeux Olympiques, & reléve juſqu'à une erreur de trois mois dans les monumens de ces villes; qui déterre les piéces les plus cachées, qui le premier a trouvé chez les Philiaſiens les monumens de l'hoſpitalité publique; un tel Hiſtorien, dis-je, eſt inexcuſable, ſoit qu'il ignore les circonſtances que nous demandons, ſoit que les ſçachant il les paſſe ſous ſilence, ſoit qu'il avance des choſes fauſſes. Dur & inexorable à l'égard d'autrui, il mérite qu'on le traite avec la même rigueur.

Après

Après avoir menti sur les Locriens de Gréce, passant à ceux d'Italie, il accuse Aristote & Théophraste d'avoir faussement représenté les loix & les autres usages établis chez les deux nations. Quoique cela doive m'écarter de mon sujet, je prévois que je serai obligé de dire & de prouver ce que je sçai sur ces deux Colonies. Si je m'y suis arrêté dans cet endroit trop longtems, c'est de peur qu'il ne m'arrivât de faire des digressions trop fréquentes.

XVII.

Le même.

TImée rapporte que Démocharès s'étoit prostitué de façon, qu'il ne lui auroit pas été permis d'allumer de sa bouche le feu sacré, & que dans ses écrits l'on trouvoit plus d'obscénités, que dans ceux de Botrys, de Philénis & des autres Auteurs les plus sales. Il est étonnant qu'un homme bien élevé se permette des termes qu'on auroit honte de se permettre dans des lieux de prostitution. Timée a senti toute l'horreur de ces calomnies, & de peur de passer pour en être l'inventeur, il prend à témoin un Poëte comique dont il ne dit pas le nom. Pour moi je suis persuadé que Démocharès n'est pas coupable de ces ordures. Ce qui l'en justifie, c'est qu'il est né d'une famille illustre & qu'il a reçu une très-belle éducation, il étoit neveu de Demosthéne. Une autre raison, c'est que les Athéniens lui ont donné le commandement de leurs troupes, & l'ont élevé encore à d'autres dignités. Il n'est nullement vraisemblable qu'ils eussent fait tant d'honneur à un homme plongé dans de pareilles infamies. Timée ne prend pas garde qu'il deshonore moins Démocharès que les Athéniens, qui ont aimé cet Historien, qu'il maltraite si cruellement, jusqu'au point de lui confier la défense de leur République & de leur propre vie. Aussi Démocharès n'est-il pas coupable de ce que Timée lui reproche.

Il est vrai qu'Archedique, Poëte comique, a répandu contre lui les sottises que Timée a eu soin de recueillir. Mais il n'est pas le seul. Les amis d'Antipater se sont aussi déchaînés contre lui. Mais pourquoi? C'est parce qu'il avoit dit librement plusieurs choses qui pouvoient chagriner ce Prince, ses héritiers & ses amis. Ceux qui dans le Gouvernement ne s'accordoient pas avec lui, ont aussi pris plaisir à le décrier. Demetrius de Phalére étoit de ce nombre. Mais comment Démocharés en avoit-il parlé dans son Livre? Il dit que cet homme, à la tête des affaires, se glorifioit de son Gouvernement aux mê-

mêmes titres qu'auroit pû avoir un Banquier ou un Artisan; qu'il se vantoit d'avoir gouverné de maniére, que toutes les commodités de la vie se trouvoient en abondance & à vil prix; qu'une tortuë artificielle marchoit devant lui les jours de cérémonie en jettant de la salive; que de jeunes gens chantoient dans le théâtre, qu'Athénes, cédant aux Grecs tout autre avantage, se réservoit à elle seule la gloire d'être soumise à Cassander, & qu'il avoit le front d'entendre ces prétenduës louanges sans rougir. Malgré cette satyre, ni Demetrius ni aucun autre n'a dit de Démocharès ce qu'en a osé dire Timée. Le témoignage de la patrie est plus croiable que celui de ce fougueux Historien. En faut-il davantage pour assûrer hardiment que Démocharès est innocent des turpitudes dont on l'accuse? Mais quand il seroit vrai que cet Ecrivain a eu le malheur de tomber dans ces sortes de fautes; quelle occasion, quelle affaire mettoit Timée dans la nécessité de les relever dans son Histoire? *Joignez ici tout le Fragment IV. du Livre XII. à la suite duquel Polybe ajoutoit :* Pour moi, laissant tous les excès où sa mauvaise humeur l'a emporté, je n'ai fait usage que de ce qui m'a paru être de mon sujet.

XVIII.

Le même.

CEt Auteur déclame souvent contre Ephore. Il est cependant lui-même coupable de deux fautes. Il reproche avec aigreur des défauts qu'il n'a pas sçû lui-même éviter, & il se sert de telles expressions, il inspire à ses lecteurs de telles idées, qu'on ne peut s'empêcher de lui croire l'esprit absolument renversé. Si Alexandre a eu raison de faire mourir Callisthéne dans les supplices, quels supplices ne mérite pas Timée! Car assûrément la Divinité doit être plus irritée contre lui que contre Callisthéne. Celui-ci refusa constamment de mettre Alexandre au rang des Dieux, Alexandre, dis-je, au-dessus duquel tout le monde convient que la nature humaine n'a jamais rien produit: au lieu que Timée place au-dessus des plus grands Dieux un Timoléon, un homme qui n'a jamais ni fait ni entrepris rien de grand, un homme qui pour tout voiage a été de Corinthe à Syracuse. Grand espace à parcourir en comparaison de l'Univers! Timée se sera sans doute mis en tête que si Timoleon, après s'être distingué dans un petit coin du monde, comme la Sicile, alloit de pair dans son Histoire avec les Héros les plus fameux, lui-même pour avoir écrit ce qui s'étoit passé en Italie & en Sicile, seroit comparé à ces Ecrivains qui ont embrassé

braſſé l'Hiſtoire du monde entier. Voilà Ariſtote, Théophraſte, Calliſthéne, Ephore & Démocharès aſſez vengés, ce me ſemble, des inſultes que Timée leur a faites. Ce que j'ai dit de cet Hiſtorien ſuffit auſſi pour détromper ceux qui l'ont pris pour un Ecrivain droit & ſans paſſion.

XIX.

Le même.

ON a quelque peine à démêler le caractére de cet Hiſtorien. A l'en croire l'on connoît celui des Poëtes & des autres Ecrivains à certaines expreſſions qu'ils répétent ſouvent. Sur un mot, par exemple, qui ſignifie diſtribuer des viandes & qui ſe rencontre ſouvent dans Homére, il conjecture que ce Poëte aimoit la table. Ariſtote parle ſouvent d'aſſaiſonnemens, en voilà aſſez pour lui perſuader qu'Ariſtote étoit friand : défaut qu'il attribuë auſſi à Denis, ſur ce que ce Tyran aimoit que ſes lits fuſſent propres, & qu'il recherchoit avec ſoin des tapis de toutes ſortes & les plus précieux. Sur ce principe il faut que Timée ait été d'un eſprit chagrin & difficile à contenter. Quand il s'agit de blâmer autrui, il le fait avec gravité & avec force. Produit-il ſes propres penſées, ce ne ſont que des réveries, des prodiges, des contes de vieille, des ſuperſtitions dont une femme ſeroit à peine ſuſceptible. Au reſte que l'ignorance & le défaut de jugement aveuglent quelquefois certains Ecrivains, juſqu'à les tranſporter loin du ſujet qu'ils ont à traiter & les empêcher en quelque ſorte de voir ce qu'ils voient, c'eſt dequoi l'on a pû ſe convaincre par ce que nous avons dit être arrivé à Timée.

XX.

Le même.

JUſqu'à Timée l'on avoit cru que Phalaris avoit fait faire, dans Agrigente, un taureau d'airain, qu'il y faiſoit entrer ceux dont il vouloit ſe défaire; qu'enſuite on allumoit deſſous un grand feu; que l'airain échauffé brûloit & conſumoit ceux qui étoient enfermés dans cette fournaiſe; & que l'animal étoit conſtruit de façon, que quand la violence du ſupplice arrachoit des cris à ces malheureux, on croioit en-

entendre des rugissemens de taureau. Il passoit encore pour constant, jusqu'à cet Historien, que pendant que les Carthaginois étoient maîtres de la Sicile, ce taureau avoit été transporté d'Agrigente à Carthage, & qu'on y voioit encore l'ouverture par laquelle le Tyran faisoit entrer ceux de ses sujets qui lui étoient suspects. Il n'y a d'ailleurs nulle raison de dire qu'un pareil taureau a été fabriqué à Carthage. Malgré une tradition si bien établie, Timée nie le fait, & soutient que les Poëtes & les Historiens qui l'assûrent se sont mécomptés; que jamais ce taureau n'a été porté d'Agrigente à Carthage, & que jamais même il n'a été dans Agrigente. Les termes me manquent pour qualifier cette hardiesse. Cela mériteroit toutes les invectives dont Timée se sert contre ceux qu'il attaque. Mais on voit assez par ce que nous avons rapporté plus haut, que la chicane, le mensonge & l'impudence se trouvent chez lui au souverain degré, & l'on verra dans la suite qu'il est outre cela parfaitement ignorant. Entre autres preuves que j'en ai, dans son vingt & uniéme Livre sur la fin, il fait dire à Timoleon: *Toute la terre est divisée en trois parties, dont l'une s'appelle l'Asie, l'autre l'Afrique, & la troisiéme l'Europe.* On seroit étonné d'entendre parler ainsi cet imbécille, qu'on nommoit Margites. Que doit-on donc penser de Timée?

XXI.

Les Etoliens.

Des guerres continuelles & un luxe déméfuré avoient jetté les Etoliens dans de si grandes dépenses, que sans que l'on s'en apperçût, sans qu'ils s'en apperçussent eux-mêmes, ils se trouvérent enfin accablés de dettes. Dans cet état ne voiant de ressource que dans le changement du gouvernement, ils mirent à leur tête Dorimaque & Scopas, deux hommes factieux, & dont tous les biens étoient engagés à leurs créanciers. Elevés à cette dignité, ces deux hommes prescrivirent des loix à leur patrie.

XXII.

Scopas.

CE Préteur des Etoliens se voiant privé de la dignité, en vûe de laquelle il avoit fait des loix, tourna toutes ses pensées vers le Roi d'Egypte, persuadé qu'il se releveroit par-là de l'indigence où il étoit réduit, & qu'il trouveroit dans ce Roiaume dequoi satisfaire la passion qu'il avoit d'amasser des richesses. Mais cette passion chez lui étoit sans bornes. Il arrive à Alexandrie, on le fait Général des troupes, on lui confie les principales affaires, le Roi lui donne chaque jour dix mines pour sa table, tandis que les Officiers subalternes n'en recevoient qu'une. Tout cela lui paroissoit encore trop peu, sa premiére avidité ne fut pas rassasiée. Il la porta à de tels excès, que devenu odieux à ceux mêmes qui l'avoient enrichi, il perdit & ses richesses & la vie.

XXIII.

Damoclès.

C'Est lui qui avoit été envoié avec Pythion pour observer les desseins des Romains. C'étoit un homme qui avoit reçu de la nature de grandes qualités pour le maniement des affaires d'un Etat.

XXIV.

Nabis, Tyran de Lacédémone.

CE *que l'on va voir, est la suite du Nombre IV. du Livre XIII.* Toutes ses autres actions répondirent à celle que nous venons de rapporter, il ne se démentit jamais. Il avoit sa part dans la piraterie qu'exerçoient les Candiots. Dans tout le Péloponése il distribuoit des scélérats, dont les uns pilloient les temples, les autres voloient sur les grands chemins, d'autres assassinoient, & à qui, après avoir partagé le butin avec eux, il donnoit dans Sparte un lieu de refuge pour les mettre

en ſûreté. Vers ce tems-là quelques Béotiens étant venus à Lacédémone gagnérent tellement l'amitié d'un des Ecuiers de ce Tyran, qu'ils l'engagérent à faire voiage avec eux. Il prit en effet un cheval blanc le plus beau qu'il y eût dans les écuries de ſon Maître. A peine furent-ils arrivés à Mégalopolis, que des ſatellites envoiés par le Tyran ſe jettant ſur eux, emmenérent le cheval & l'Ecuier, & inſultérent ceux qu'il accompagnoit. D'abord les Béotiens demandent qu'on les conduiſe au Magiſtrat. Sur le refus qu'on leur en fait, un d'entre eux ſe met à crier, *au ſecours*, *au ſecours*. Les habitans s'aſſemblent, & ſe mettent en devoir de mener les voiageurs au Magiſtrat. Ce tribunal effraia les ſatellites de Nabis, ils lâchérent leur proie & ſe retirérent. Le Tyran qui cherchoit depuis longtems quelque prétexte de courir ſus aux peuples voiſins, ſaiſit celui-ci, il ſe mit en campagne, & pourſuivit les beſtiaux de Proagoras & de quelques autres, & ce fut là le commencement de la guerre.

XXV.

Ptolémée Philopator.

On ſera peut-être ſurpris que dans un même endroit nous raſſemblions ſur l'Egypte beaucoup de faits éloignés les uns des autres. J'avouë que ce n'eſt pas ma méthode ordinaire, j'ai coûtume de marquer ſous chaque année les événemens qui y ſont arrivés. Mais j'ai eu des raiſons pour m'écarter en cette occaſion de mon premier plan. Les voici. Ptolémée Philopator, après avoir fini la guerre qu'il avoit entrepriſe pour la Cœleſyrie, paſſa de la conduite ſage & rangée, qui juſqu'alors l'avoit fait admirer, à la vie voluptueuſe & déréglée que nous venons de voir. *Ici manquoient dans le Livre quarante-huit feuilles où l'Hiſtorien parloit de Ptolémée & d'Arſinoé.* Enfin le mauvais état de ſes affaires le jetta dans la guerre dont nous parlions tout à l'heure, & dans laquelle, ſi l'on excepte les cruautés & les injuſtices réciproques, il ne s'eſt paſſé ni ſur terre ni ſur mer rien qui ſoit digne de mémoire. C'eſt ce qui m'a fait croire que ſans ranger ſous chaque année de petits faits qui ne méritent nulle attention, il valloit mieux & pour ma propre commodité & pour l'intérêt des lecteurs, que j'aſſemblaſſe comme en un corps tout ce qui pouvoit faire connoître le caractére & les inclinations de Ptolémée.

XXVI.

XXVI.

Molpagoras.

C'Etoit chez les Cianiens un homme également fait pour parler & pour agir. Naturellement ambitieux, pour s'insinuër dans l'esprit de la multitude, il lui dénonça les gens les plus riches, il en fit mourir quelques-uns, il en bannit d'autres, mit leurs biens à l'enchére, les distribua au peuple, & parvint par ces sortes de moiens à se faire bientôt une puissance & une autorité roiale.

XXVII.

Philippe.

CE Prince, après avoir fait sur la route mille injustices contre la foi des Traités, prit terre chez les Thasiens, & réduisit en servi- de leur Capitale, quoiqu'elle eût fait alliance avec lui.

XXVIII.

Sosibe.

IL paroît que ce prétendu Tuteur de Ptolémée étoit un esprit rusé, accoûtumé depuis longtems aux souplesses & aux artifices des Cours, & méchant. Le premier qu'il fit mourir fut Lysimaque, fils de Ptolémée & d'Arsinoé fille de Lysimaque: le second fut Maga, fils de Ptolémée & de Bérénice fille de Maga. Il se défit par la même voie de Bérénice, mére de Ptolémée Philopator, du Lacédémonien Cléoméne, & d'Arsinoé fille de Bérénice.

XXIX.

Agathocles.

AUtre Miniſtre de Ptolémée, qui après avoir éloigné de la Cour tout ce qu'il y avoit parmi les Seigneurs de plus illuſtre, & avoir appaiſé la colére des troupes par le paiement de leur ſolde, revint d'abord à ſa premiére façon de vivre. Les charges qui étoient reſtées vacantes par l'éloignement de ceux qui les occupoient, il les donna à des gens emploiés auparavant aux plus vils miniſtéres, & qui n'avoient ni probité ni honneur. Il paſſoit la plus grande partie du jour & de la nuit à ſe noier dans le vin & dans les autres débauches qui marchent à la ſuite de l'ivrognerie. Femmes, filles fiancées, vierges étoient deshonorées ſans pudeur, & tous ces crimes ſe commettoient avec un air d'autorité qui le rendoit inſupportable. Toute l'Egypte gémiſſoit ſous la tyrannie de ce monſtre. Il ne ſe préſentoit cependant nul expédient, nul ſecours pour l'en délivrer, & le joug s'appeſantiſſoit toujours de plus en plus. L'inſolence, l'orgueil, la molleſſe du Miniſtre, n'avoient plus de bornes. Il étoit en horreur parmi le peuple. On ſe rappella les malheurs où ſes pareils avoient autrefois entraîné le Roiaume. Mais comme il ne ſe trouvoit pas un homme ſous la conduite duquel on pût ſe venger d'Agathocles & d'Agathoclée ſa femme, il fallut bien ſe tenir en repos. On n'avoit plus d'eſpérance qu'en Tlépoléme, & cette eſpérance tranquilliſoit.

XXX.

Antiochus.

DAns les premiéres années de ſon régne, ce Prince paſſoit pour être capable de former & d'exécuter de grands deſſeins. Plus avancé en âge, il devint méconnoiſſable, & trompa l'attente qu'on en avoit conçûë.

XXXI.

XXXI.

Philippe.

QUand ce Prince fut arrivé à Pergame, s'imaginant qu'Attalus ne pouvoit plus lui échapper, il n'y eut pas de cruautés qu'il n'exerçât. Il se livra à toute sa fureur, & la fit éclater plus encore contre les Dieux que contre les hommes. Irrité de ce que la garnison de Pergame, aidée par la situation des postes qu'elle gardoit, sortoit des petits combats toujours victorieuse, & de ce qu'il ne pouvoit rien piller dans la campagne par le bon ordre qu'Attalus y avoit mis, il déchargea toute sa colére sur les statuës & sur les temples des Dieux, & par-là se fit, selon moi, plus de tort & de deshonneur à lui-même qu'au Roi de Pergame. Car non seulement il mit le feu aux Temples & renversa les Autels, mais il fit encore briser les pierres, de peur qu'elles ne servissent à relever ces édifices. Après avoir détruit le *Nicephorium*, coupé le bois sacré, arraché l'enceinte, & ruiné jusqu'aux fondemens plusieurs autres Temples d'une grande beauté, il alla d'abord à Thyatire, de là dans la plaine appellée Thébés, où il espéroit faire un butin immense, & d'où, sans pouvoir rien en emporter, il passa à Hiéra Comé. De cet endroit il députa à Zeuxis pour le prier de lui envoier des vivres & les autres secours dont il étoit convenu dans le Traité d'alliance qu'ils avoient fait ensemble. Ce Satrape fit semblant d'exécuter les articles du Traité : mais dans le fond il ne vouloit rien moins qu'augmenter les forces & la puissance du Roi de Macédoine.

XXXII.

Nabis.

ON a vû plus haut quelle étoit la maniére de gouverner de ce Tyran de Lacédémone, comme après avoir chassé les Citoiens, il affranchit les esclaves & leur fit épouser les femmes & les filles de leurs maîtres. On a vû encore que tous ceux qui pour leurs crimes avoient été chassés de leur patrie, trouvoient dans sa puissance comme un asyle sacré, & qu'il avoit fait de Sparte comme un repaire de scélérats. Nous allons montrer maintenant comment dans ce tems-à même, quoi-

quoiqu'Allié des Mefféniens, des Eléens & des Etoliens, & engagé par fermens & par Traités de les fecourir lorfqu'ils feroient attaqués, fans égard pour des engagemens fi folemnels, il ofa commettre contre Mefféne la plus noire des perfidies.

XXXIII.

Zénon & Antifthéne, Hiftoriens Rhodiens.

COmme quelques Hiftoriens particuliers ont écrit avant moi les événemens qui font arrivés dans ce tems-ci chez les Mefféniens & les autres Alliés, je fuis bien aife de dire ici ce que j'en penfe. Je ne les pafferai pas tous en revûë, je ne m'arrêterai qu'aux plus célébres & aux plus diftingués. Zénon & Antifthéne, tous deux Rhodiens, font de ce nombre, & méritent notre attention pour plus d'une raifon. Car ils font Auteurs contemporains, ils ont gouverné la République, & quand ils ont écrit, ce n'a point été par des vûës d'intérêt, mais par honneur & par d'autres motifs dignes du rang qu'ils tenoient. Ce qui m'oblige à m'expliquer fur leur compte, c'eft que je traite les mêmes chofes qu'ils ont traitées. Si je ne prévenois pas le lecteur, ébloui de la célébrité de la République Rhodienne & de la réputation ou elle eft de fe diftinguer particuliérement dans les affaires de mer, il feroit porté, lorfque je ne conviendrois pas avec eux, à ajouter foi à leur rapport plutôt qu'au mien. Voions donc fi l'on doit s'y fier.

L'un & l'autre affûrent que la bataille navale donnée proche de l'Ifle de Ladé, a été plus vive & plus meurtriére que celle qui s'eft donnée à la hauteur de Chio. Ils difent encore que le détail de l'action, fon fuccès, en un mot la victoire eft toute à l'honneur des Rhodiens. Qu'il foit permis aux Hiftoriens d'avoir quelque penchant à faire honneur à leur patrie, j'y confens ; mais je ne voudrois pas qu'ils abufaffent de cette permiffion, jufqu'à nous débiter des chofes contraires à ce qui s'eft réellement paffé. Il leur échappa déja tant de fautes que l'humanité peut à peine éviter. Si en faveur de notre patrie, ou par tendreffe pour nos amis, ou par reconnoiffance, nous nous laiffons aller à raconter de deffein prémédité des événemens faux & imaginaires, en quoi nous diftinguera-t-on de ces Hiftoriens mercénaires qui livrent leur plume au plus offrant ? L'intérêt qu'on fait que ceux-ci ont à mentir, fait méprifer leurs Ouvrages : les nôtres feront-ils plus eftimés, fi l'on s'apperçoit que l'inclination ou la haine nous les a dictés ? C'eft un défaut contre lequel un lecteur ne peut trop

fe

se tenir en garde, & que les Historiens eux-mêmes doivent éviter avec soin. Zénon & Antisthéne y sont tombés. En voici la preuve.

Ils conviennent l'un & l'autre, en faisant le détail du combat, que deux quinquerémes des Rhodiens furent prises avec leur équipage par les ennemis: qu'un autre vaisseau ouvert & prêt de couler à fond, pour se sauver, avoit levé la voile & gagné le large; que plusieurs qui en étoient proche s'étoient mis aussi en haute mer, & que l'Amiral se voiant presque abandonné avoit suivi le même exemple: qu'alors tous ces vaisseaux jettés par une tempête dans la Myndie, avoient abordé le lendemain à l'Isle de Cos en traversant les ennemis; que ceux-ci avoient attaché les quinquerémes Rhodiennes à leurs vaisseaux, & que débarquant à Ladé ils s'étoient logés dans le camp des Rhodiens: enfin que les Milésiens effraiés de cet événement, avoient couronné non seulement Philippe, mais encore Héraclides. Après toutes ces marques d'une défaite entiére, comment peuvent-ils nous assurer que les Rhodiens ont remporté la victoire? Ils le font cependant, & cela malgré une Lettre écrite au Conseil & aux Prytanes par l'Amiral même après le combat, & qui se conserve encore dans le Prytanée: Lettre entiérement conforme au récit que nous avons fait de la journée de Ladé, & qui détruit tout ce que Zénon & Antisthéne en ont rapporté.

Ces deux Historiens racontent ensuite l'insulte faite aux Messéniens contre la foi des Traités. Là Zénon dit que Nabis, au sortir de Lacédémone, traversa l'Eurotas: que suivant le ruisseau nommé Hoplités, il étoit venu par le sentier étroit à Polasion, & de là à Sélasie; d'où prenant sa route par Phares & par les Thalames, il étoit arrivé au Pamise. Que dirons-nous de cette route? Elle est tout-à-fait semblable à celle d'un homme, qui pour aller de Corinthe à Argos traverseroit l'Isthme, iroit aux rochers Scironiens, & de là, suivant le Contopore & passant par les terres de Mycénes, entreroit dans Argos. Car tous ces lieux ne sont pas seulement un peu éloignés les uns des autres, ils sont dans une situation absolument opposée. L'Isthme & les rochers Scironiens sont à l'Orient de Corinthe, au lieu que le Contopore & Mycénes approchent beaucoup du Couchant d'hiver: de sorte qu'il n'est pas possible de venir de Corinthe à Argos par ce chemin. La même impossibilité se rencontre dans la route que Zénon fait suivre à Nabis. Car l'Eurotas & Sélasie sont au regard de Lacédémone à l'Orient d'été, & les Thalames, Phares & le Pamise au Couchant d'hiver. Il ne faut donc pour aller par les Thalames à Messéne, ni passer à Sélasie, ni même traverser l'Eurotas.

Ce que dit encore Zénon que Nabis sortit de Messéne par la porte de Tegée, est une méprise grossiere. Car l'on passe par Mégalopolis pour aller de Messéne à Tegée, il ne peut donc y avoir à Messéne une

porte qu'on appelle de Tegée. Ce qui a trompé Zénon, c'est qu'à Messéne il y a une porte qui se nomme Tégéatide & par laquelle Nabis sortit de la ville pour retourner dans la Laconie. C'est ce nom de Tégéatide qui a fait croire à cet Historien que Tégée étoit voisine de Messéne, quoique pour passer de cette ville dans la Tégéatide on ait à traverser toute la Laconie & le territoire de Mégalopolis.

Voici encore un autre mécompte de Zénon. Il dit que l'Alphée se cachant presque au sortir de sa source, parcourt sous terre un long espace de chemin & ne commence à reparoître qu'auprès de Lycoa dans l'Arcadie. Il est cependant certain que ce fleuve, qui se cache sous terre près de sa source, au bout de dix stades reparoît & traverse toute la campagne de Mégalopolis; que petit d'abord, mais prenant en chemin de nouvelles forces, il arrose majestueusement deux cens stades de cette campagne, & qu'ensuite augmenté du Lysius il est à Lycoa très-profond & très-rapide. *Il manque ici quelque chose.*

Cependant ces fautes paroissent en quelque sorte excusables & je les pardonne volontiers à ces Historiens. Les unes ils ne les ont faites que pour n'avoir point assez connu les païs dont ils avoient à parler; & ils n'ont déguisé la défaite de Ladé que par amour pour la gloire de leur patrie. Mais il reste un reproche à faire à Zénon dont il auroit peine à se laver, c'est de s'être beaucoup moins étudié à la recherche & à l'arrangement des faits, qu'à l'élégance & à la beauté du stile. Il se vante même souvent de s'être distingué en ce genre, & plusieurs autres Historiens célébres se font valloir comme lui de ce côté-là. Pour moi je crois que l'on doit s'appliquer à donner à l'Histoire tous les ornemens qui lui conviennent, elle devient par là beaucoup plus utile & plus intéressante : mais jamais homme sensé ne fera de cela son principal & ne se le proposera pour son premier objet. Il est en effet d'autres parties de l'Histoire qui méritent beaucoup plus nos soins & où il est beaucoup plus glorieux d'exceller. Au moins un Ecrivain éclairé dans les affaires en pensera ainsi. J'explique ma pensée par un exemple.

Zénon décrivant le siége de Gaza & la bataille donnée par Antiochus à Scopas dans la Cœlesyrie près de Pavion, a pris tant de soins pour orner sa narration, qu'un Rhéteur travaillant sur la même matiére pour étaler toute son éloquence, demeureroit au-dessous de l'Historien. En récompense il s'est tellement négligé sur les faits, que sur ce point il ne se peut rien voir de plus superficiel & de plus ignorant que Zénon. Voici la maniére dont il décrit l'ordre de bataille de Scopas, en commençant par la premiére ligne. La phalange, dit-il, étoit avec quelque peu de cavalerie sur l'aîle droite au pied de la montagne : & l'aî-

l'aîle gauche avec toute la cavalerie qui la soutenoit, étoit dans la plaine. Antiochus au point du jour, continuë t-il, fit partir son fils aîné avec un detachement pour occuper le premier les hauteurs qui commandoient les ennemis; & avec le reste de l'armée, dès que le Soleil eut paru, il traversa le fleuve, rangea ses troupes dans la plaine, mit sa phalange sur une seule ligne & l'opposa au corps de bataille des ennemis. Il distribua sa cavalerie partie sur l'aîle gauche, partie sur la droite de la phalange. Ici étoient postés les cavaliers cuirassés qui étoient conduits par le plus jeune des enfans d'Antiochus. Les éléphans placés devant la phalange à certaine distance avoient à leur tête Antipates de Tarente. On avoit jetté dans les intervalles, laissés entre les éléphans, quantité d'Archers & de Frondeurs. Le Roi entouré de la cavalerie favorite & de ses gardes prit son poste derriere les éléphans.

L'armée ainsi rangée, c'est toujours d'après Zénon que je parle, Antiochus le cadet, que nous venons de voir dans la plaine opposée à l'aîle gauche des ennemis avec les cavaliers cuirassés, fondit du haut de la montagne sur la cavalerie que commandoit Ptolémée fils d'OErope & que les Etoliens avoient mise dans la plaine sur l'aîle gauche, il la culbuta & poursuivit les fuiars. Zénon met ensuite les deux phalanges aux mains, & dit que le combat fut opiniâtre. Mais comment ne voit-il pas que ces deux phalanges ne peuvent se joindre, avant que les éléphans, les Archers, les Frondeurs, les chevaux qui sont entre elles, aient vuidé le terrain?

Il ajoute que quand la phalange Macédonienne ouverte par les Etoliens eut été mise hors de combat, les éléphans recevant les fuiards & tombant sur les ennemis, y causérent un grand désordre. Mais les phalanges une fois mêlées, les éléphans pouvoient-ils distinguer, entre ceux qui plioient, qui étoit de l'armée d'Antiochus, qui appartenoit à celle de Scopas?

Il dit encore que la cavalerie Etolienne, peu accoûtumée à voir des éléphans, en avoit été épouvantée pendant le combat. Cela ne se peut pas. Car Zénon nous dit lui-même que la cavalerie de l'aîle droite n'eut rien à souffrir, & que celle de l'aîle gauche avoit été mise en fuite par le plus jeune des fils d'Antiochus. Quelle est donc cette cavalerie qui vis-à-vis de la phalange auroit été effraiée par les éléphans?

Mais le Roi lui-même qu'est-il devenu? Je ne le vois nulle part. De quel usage a-t-il été dans l'action? Quel service a rendu ce beau corps de cavalerie & d'infanterie qu'il avoit assemblé autour de sa personne? Et l'aîné des Antiochus qui avec un détachement étoit allé s'emparer des hauteurs, qu'a-t-il fait? Il ne retourne pas même au camp après le combat. Il n'avoit garde d'y retourner. Zénon fait marcher

à la ſuite du Roi deux de ſes fils, & il n'y en a qu'un qui l'ait accompagné.

Comment ſe peut-il encore faire que Scopas ſoit ſorti le premier & le dernier du combat? Si nous en croions notre Hiſtorien, ce Général n'eut pas plutôt vû la cavalerie conduite par le jeune Antiochus fondre, au retour de la pourſuite des fuiards, ſur les derriéres de ſa phalange, que deſeſpérant de vaincre, il fit retraite. Cependant il nous dit dans un autre endroit que Scopas voiant la phalange enveloppée par les éléphans & par la cavalerie, il crut la bataille perduë & ſe retira. Quelle confuſion ne doivent pas faire à des Hiſtoriens des fautes ſi palpables, des contradictions ſi manifeſtes!

Concluons donc, qu'il faut faire tous ſes efforts pour exceller dans toutes les parties de l'Hiſtoire, cette ambition eſt digne d'un honnête homme: mais que ſi cela ne ſe peut pas, l'on doit s'appliquer principalement aux parties les plus importantes & les plus néceſſaires. Je donne cet avis, parce que je vois que dans les autres arts & dans les ſciences, comme dans l'Hiſtoire, l'on néglige le vrai & l'utile, & qu'on ne recherche que le brillant & ce qui flatte l'imagination. On louë ces ſortes de productions, on les admire. Ce ſont pourtant celles qui coûtent le moins, & qui font le moins d'honneur. J'en atteſte les peintres.

Au reſte à l'égard des fautes de Géographie que nous venons de relever, comme elles ſautoient aux yeux, j'en ai écrit à Zénon même; car il n'eſt pas d'un galant homme de tirer avantage des fautes d'autrui, pour ſe faire de la réputation à ſes dépens. C'eſt cependant un procédé aſſez ordinaire. Mais loin d'en agir ainſi, je crois qu'en vûe de l'utilité publique nous devons, autant qu'il eſt poſſible, non ſeulement travailler nos Ouvrages avec ſoin, mais encore aider aux autres à rectifier les leurs. Par malheur cet Hiſtorien reçut ma Lettre trop tard. L'Hiſtoire étoit déja répanduë dans le public. Il n'étoit plus poſſible d'y rien changer, il en fut au deſeſpoir, mais du reſte il prit en très-bonne part les avis que j'avois pris la liberté de lui donner. Je prie ceux qui dans la ſuite me liront de tenir la même conduite à mon égard. S'ils s'apperçoivent que j'aie quelque part menti à deſſein ou diſſimulé la vérité la connoiſſant, qu'ils me condamnent ſans miſéricorde; mais ſi je n'ai manqué que faute d'avoir été aſſez inſtruit de certaines choſes, je leur demande grace. Dans un Ouvrage ſi vaſte & qui embraſſe tant de choſes, il n'eſt pas aiſé d'être également exact en tout.

XXXIV.

XXXIV.

Tlépoléme.

TLépoléme étoit encore jeune lorsqu'en Egypte il fut honoré du Ministére. Il avoit porté les armes toute sa vie, & avoit fait grande figure dans les armées. Il étoit naturellement haut & avide de gloire. Pour les affaires, il avoit beaucoup de bonnes & beaucoup de mauvaises qualités. Brave & vigoureux, il savoit commander une armée, bien conduire une expédition, manier les esprits des soldats, & les amener où il vouloit. Mais personne n'étoit moins propre aux affaires qui demandent de l'étude & de l'attention, personne n'entendoit moins les finances. Aussi sa fortune fut-elle de peu de durée. Le Roiaume se sentit bientôt de sa prodigalité. Il ne se vit pas plutôt maître des coffres du Roi, qu'il passa la plus grande partie des jours à jouër à la paume, & à disputer avec de jeunes gens à qui brilleroit davantage dans les exercices militaires. Il leur donnoit ensuite de grands repas. C'étoient là ses occupations & ses compagnies ordinaires. Quand il faisoit tant que de donner quelque audience pour les affaires de l'Etat, c'étoit alors qu'il répandoit à pleines mains & qu'il dissipoit l'argent de son Maître. Il en donnoit avec profusion aux Députés de la Gréce, aux artisans de Bacchus, & surtout aux Officiers de l'armée & aux soldats. Il ne savoit ce que c'étoit que de refuser. Il paioit grassement les louanges qu'on lui donnoit, de quelque part qu'elles vinssent. Par-là il s'exposa à des dépenses beaucoup plus considérables. Car on ne le loua pas seulement pour les bienfaits qu'on avoit reçus, sans qu'on s'y attendît; mais encore pour ceux qu'on espéroit de recevoir dans la suite. C'étoit de tout côté à qui le loueroit davantage. On n'entendoit par tout que des éloges de Tlépoléme. Dans tous les repas on bûvoit à sa santé. La ville étoit pleine d'inscriptions à son honneur, toutes les ruës retentissoient de chansons, où l'on élevoit son mérite jusqu'au ciel. Ce déchaînement de louanges lui enfla le cœur, & ne fit qu'irriter en lui la passion d'être loüé, & pour se satisfaire il devint encore plus libéral à l'égard des étrangers & des soldats. A la Cour ces prodigalités lui firent des ennemis, on l'y blâmoit hautement, sa vanité y devint insupportable, & Sosibe y étoit infiniment plus estimé. En effet ce Sosibe se conduisoit auprès du Prince avec une sagesse qui paroissoit au dessus de son âge, avec les étrangers, c'étoient toujours des maniéres dignes des deux emplois qui lui avoient été confiés, savoir de Garde de l'Anneau Roial & de premier Officier des Gardes du corps.

Vers

Vers ce tems-là Ptolémée, fils de Sosibe, revint de Macédoine à Alexandrie. Avant qu'il partît de cette ville, déja vain par lui-même & par les Richesses que son pére lui avoit aquises, il le devint encore plus à la Cour de Philippe. Il affecta les airs & prit la façon de s'habiller de la jeunesse qu'il y fréquenta. Il eut la simplicité de s'imaginer que la vertu des Macédoniens consistoit à se vêtir & à se chausser d'une certaine maniére, & se crut véritablement homme pour avoir fait ce voiage & avoir vécu avec les Macédoniens. A son retour, il regarda les Alexandrins avec le dernier mépris, ce n'étoit selon lui que de vils esclaves & des stupides. Il n'eut pas plus d'estime pour Tlépoléme, il le décria par tout. Les Courtisans indignés de voir les affaires si mal gouvernées, se joignirent à lui. Ils ne pûrent souffrir plus longtems que Tlépoléme dispôsât des finances, non en Ministre, mais en héritier. Le nombre de ses amis diminuoit de jour en jour. On observoit toutes ses démarches, on prenoit en mauvaise part toutes ses actions, & l'on répandoit contre lui des discours pleins de fiel & d'aigreur. Il fut averti de tout ce qui se passoit contre lui, & d'abord il prit le parti de n'y pas faire attention. Mais quand il sçut qu'en son absence, dans un Conseil public, on avoit osé se plaindre de son gouvernement, irrité alors il convoqua une assemblée à son tour, où il dit qu'on l'avoit calomnié en secret, & qu'il vouloit former lui contre ses calomniateurs, une accusation en présence de tout le monde.

XXXV.

Le même.

QUand Tlépoléme eut fini sa harangue, il voulut que Sosibe lui remît l'Anneau Roial, & depuis ce moment il dispôsa de toutes les affaires de l'Etat comme il lui plut.

XXXVI.

Les Gazéens.

APrès avoir raconté la prise de Gaza par Antiochus, Polybe ajoute : Je ne puis me dispenser de rendre ici aux Gazéens la justice qu'ils méritent. Braves & courageux dans la guerre autant qu'aucun

cun autre peuple de la Cœlesyrie, en fidélité pour leurs Alliés & en constance ils surpassent de beaucoup tous les autres. Leur fermeté est inébranlable. A la quatriéme irruption que firent les Médes dans le païs, la terreur, que cette Puissance redoutable répandit, fut si grande, que de tout côté l'on se livroit sans résistance. Les Gazéens seuls osérent s'opposer à ce torrent, & soutinrent un siége. Alexandre paroît dans ce Roiaume, toutes les villes lui ouvrent leurs portes, Tyr elle-même est réduite en servitude, & l'on n'espére plus de salut en nul endroit qu'en se soumettant à ce Conquérant, c'est une impétuosité & une violence à laquelle personne n'ose résister, Gaza seule plus hardie ne se rend qu'après avoir tout essaié pour se défendre. Telle on la voit encore dans le tems dont nous parlons. Elle n'omet rien de ce qui est en son pouvoir, pour conserver à Ptolémée la fidélité qu'elle lui a jurée. Nous louons dans cet Ouvrage les particuliers qui se sont distingués par leurs vertus & par leurs actions: pourquoi ne louerions-nous pas de même les villes entiéres, lorsqu'animées par l'exemple de leurs ancêtres, ou de leur propre mouvement, elles se signalent par quelque exploit mémorable?

XXXVII.

Philippe.

AU commencement de l'hiver, où Publius Sulpicius avoit été fait Consul à Rome, Philippe séjournant chez les Bargyliens, fut fort allarmé de voir qu'Attalus & les Rhodiens, loin de congédier leurs armées navales, remplissoient de troupes leurs vaisseaux & se précautionnoient contre lui avec plus de soin & de vigilance que jamais. L'avenir lui donnoit plus d'une inquiétude. En sortant de chez les Bargyliens, il prévoioit le péril qu'il auroit à courir sur la mer. D'un autre côté il craignoit qu'en passant l'hiver dans l'Asie, il ne fût pas à portée de défendre la Macédoine que les Etoliens & les Romains menaçoient. Car il n'ignoroit pas les députations qu'on avoit faites à Rome contre lui, depuis que les affaires d'Afrique étoient terminées. Dans cet embarras, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de rester chez les Bargyliens. Il y vécut comme un loup affamé, pillant les uns, arrachant aux autres par force, en flattant quelques-uns, contre son naturel, pour avoir dequoi nourrir son armée qui souffroit. Il lui donnoit tantôt de la viande, tantôt des figues, tantôt du pain en petite quantité, provisions qu'il tiroit ou de Zeuxis, ou des Myléfiens, ou des Alabandiens, ou des Magnésiens. Flatteur jusqu'aux bas-

baſſeſſes à l'égard de ceux qui lui accordoient quelque ſecours, il ſe plaignoit hautement de ceux qui lui en refuſoient & cherchoit à s'en venger. Par le moien de Philoclès il fit des pratiques chez les Mylaſiens, mais ſon imprudence les fit échouer. Sous prétexte qu'il avoit une armée à nourrir, il fit le dégât dans la campagne d'Alabande. Chez les Magnéſiens, ne pouvant avoir du bled, il prit des figues, & par reconnoiſſance il leur donna un petit païs.

XXXVIII.

Qui l'on doit appeller Traître.

ENtre les opinions humaines dont la fauſſeté m'a ſouvent frappé, celle où l'on eſt au ſujet des traîtres me paroît la plus étonnante. Puiſque l'occaſion ſe préſente ici d'en parler, il faut que j'éclairciſſe cette matiére, malgré la difficulté que je ſens d'expliquer clairement & de décider qui ſont ceux que l'on peut à juſte titre appeller du nom de traîtres.

Ce ne ſont pas certainement ceux qui, pendant que tout eſt tranquille dans un Etat, conſeillent, pour aſſûrer cette tranquillité, de faire alliance avec quelques Rois ou quelques autres Puiſſances. Il ſeroit injuſte encore de traiter ainſi ceux qui dans certaines conjonctures ſont enſorte que leur patrie renonce à certains Alliés pour paſſer à d'autres. C'eſt à ces ſortes de gens qu'on a dû ſouvent les plus grands avantages, les biens les plus précieux. Sans en aller chercher fort loin des exemples, le tems dont nous parlons, nous en offre de convaincants. La nation Achéenne étoit perduë ſans reſſource, ſi Ariſténéte, en la détachant de Philippe, ne lui eût fait faire alliance avec la République Romaine. Par-là non ſeulement il a mis ſa patrie hors d'atteinte, mais il lui a procuré encore des accroiſſemens conſidérables. Auſſi fut-il alors regardé non comme un traître, mais comme le bienfaiĉteur & le libérateur de ſon païs. Ainſi doivent être conſidérés tous ceux qui dans certaines circonſtances ſe ſont conduits de la même maniére. De-là l'on peut voir que Demoſthéne, quelque eſtimable qu'il ſoit par beaucoup d'endroits, a très-grand tort de déclamer avec tant d'aigreur contre des Grecs d'une grande diſtinction & de leur donner le nom de traîtres, parce qu'ils ſe ſont unis d'interêts avec Philippe. C'eſt cependant l'injure qu'il fait dans l'Arcadie à Cercidas, à Hyeronyme & à Eucampidas; aux Meſſéniens Néon & Thraſyloque fils de Philiades; aux Argiens Myrtis, Télédame & Mnaſias; aux Theſſaliens Daoque & Cineas; aux Béotiens Théogiton & Timo-

Timolas, & à plusieurs autres qu'il choisit dans chaque ville & qu'il désigne par leur nom: quoique tous ces accusés, & entre autres les Arcadiens & les Messéniens, aient de fortes raisons pour justifier leur conduite. Car ces derniers en attirant Philippe dans le Péloponése & en diminuant par-là la puissance des Lacédémoniens, ont fait deux grands biens. Premierement ils ont tiré d'oppression tous les peuples de cette Contrée, & leur ont fait goûter quelque espéce de liberté. En second lieu recouvrant le païs & les villes que les Lacédémoniens fiers de leur prospérité avoient enlevés aux Messéniens, aux Mégalopolitains, aux Tégéates & aux Argiens, ils ont sans contredit fort augmenté les forces & la puissance de leur patrie. Leur convenoit-il, après avoir reçu de Philippe de si bons offices, de prendre les armes contre ce Prince & contre ces Macédoniens? S'ils avoient demandé à Philippe des garnisons, si contre les loix ils avoient blessé la liberté commune, s'ils n'avoient agi que pour s'aquerir du crédit & de la puissance, en ce cas l'injurieux nom de traîtres leur seroit donné avec justice. Mais si sans aller contre les loix du païs, ils n'ont pensé différemment des autres, que parce qu'ils ont jugé que les interêts d'Athénes n'étoient pas ceux de l'Arcadie & de Messéne, ils ne devoient pas pour cela passer pour traîtres dans l'esprit de Démosthéne. Cet Orateur s'est mécompté grossiérement, s'il s'est mis en tête de mesurer tout à l'avantage de sa patrie & a prétendu que tous les Grecs devoient prendre des Athéniens la régle de leur conduite. Ce qui arriva dans ce tems-là aux Grecs fait assez connoître qu'Eucampidas & Hieronyme, Cercidas & les fils de Philiades voioient bien plus clair dans l'avenir que Démosthéne. Car les Athéniens, en se roidissant contre Philippe sur les conseils de l'Orateur, furent taillés en pieces à la bataille de Cheronée, bataille qui les auroit réduit aux dernieres extrémités, si le généreux vainqueur ne les eût épargnés: au lieu que la sage politique des Grecs que nous venons de nommer, mit l'Arcadie & la Messénie en général à couvert des insultes des Lacédémoniens, & procura aux villes particuliéres de ces Grecs grand nombre d'avantages considérables.

On voit par là qu'il n'est pas aisé de marquer précisément qui doit être appellé traître. Je crois cependant qu'on pourroit nommer ainsi, sans se tromper, ces gens qui dans des conjonctures délicates, soit pour se mettre en sûreté, soit pour leur propre utilité, soit par dépit contre ceux qui gouvernent sur un autre plan & sur d'autres lumieres que les leurs, livreroient l'Etat aux ennemis; ou ceux encore qui pour avoir des garnisons & exécuter avec des secours étrangers, des entreprises qui leur seroient particulieres, soumettroient leur patrie à une Puissance plus forte qu'elle. Toutes ces sortes de brouillons peuvent

être mis ſans crainte au nombre des traîtres, tâche funeſte qui ne produit rien de bon & de ſolide à ceux qui en ſont noircis, mais qui au contraire a toujours pour eux des ſuites très-fâcheuſes.

Je ne conçois pas, pour revenir à ce que nous diſions au commencement, quelle vûe l'on peut avoir, ni ſur quoi fondé l'on peut prendre ce malheureux parti. Car de tous ceux qui ont trahi une armée ou une garniſon, nul n'a jamais été caché. Si les traîtres ont été inconnus pendant le cours de la trahiſon, la ſuite des tems les a fait connoître. Mais quand ils demeureroient inconnus, ils n'en ſeroient pas pour cela plus heureux. Pour l'ordinaire ceux mêmes qui ont profité de la perfidie, les en puniſſent. Les Généraux d'armée, les Puiſſances ſe ſervent des traîtres, parce qu'ils leur ſont utiles; en ont-ils tiré l'uſage qu'ils vouloient, ils n'ont pour eux d'autres égards, comme dit Démoſthéne, que ceux que méritent des traîtres. Ils ſe perſuadent avec raiſon que quiconque trahit ſa patrie & ſes amis, ne leur demeurera pas ſincérement attaché & violera bientôt la foi qu'il leur a promiſe. Je veux encore qu'il échappe à ceux en faveur de qui il a fait le crime; *mais lui* ſera-t-il bien facile d'échaper à ceux contre qui le crime a été fait? Poſons encore qu'il évite les piéges des uns & des autres; mais la réputation qu'il s'eſt faite dans l'eſprit des autres hommes, ne le quitte pas & l'accompagne pendant toute ſa vie. Elle lui *inſpire* & *la nuit* & le jour mille ſujets de crainte, ou frivole ou juſte. Elle ſuggére à ceux qui lui veulent du mal mille moiens de ſe vanger. Elle lui met perpétuellement ſon forſait devant les yeux, même pendant le ſommeil, & l'en occupe ſi entiérement, que ſes ſonges mêmes ne lui repréſentent que les peines & les ſupplices dont il s'eſt rendu digne. Il ne voit au dedans de lui-même que la haine & l'averſion que tout le monde a pour lui. Cette ſituation eſt ce qu'il y a au monde de plus déplorable: cependant quand on a eu beſoin de traître, on n'en a preſque jamais manqué.

XXXIX.

Attalus.

DEpuis que ce Prince avoit racheté de ſes propres deniers aux Sicyoniens un certain champ conſacré à Apollon, ils avoient conçu pour lui une eſtime ſi particuliére, qu'ils lui avoient fait dreſſer auprès d'Apollon, dans la place, un Coloſſe haut de dix coudées. Un nouveau bienfait augmenta leur reconnoiſſance. Après avoir reçu de lui dix talens & dix mille médimnes de froment, il y eut un

un Decret du Conseil pour lui élever une statuë d'or, & célébrer tous les ans une Fête en son honneur. Le Decret exécuté, Attalus partit pour Cenchrée.

XL.

Nabis.

COmme ce Tyran n'avoit en personne plus de confiance qu'en Timocrate de Pelléne ; & qu'il s'en étoit déja servi dans des affaires de très-grande importance, il le laissa à Argos & reprit la route de Lacédémone. Quelques jours après il y envoia sa femme, avec ordre de lui ramasser de l'argent. Cette femme arrivée à Argos, y exerça plus de violences & de cruautés que son mari. Elle fit venir d'abord quelques femmes les unes après les autres, ensuite quelques autres ensemble d'une même famille, & elle ne cessa de les insulter & de les tourmenter, jusqu'à ce qu'elles lui eussent livré non seulement leur argent, mais encore leurs habits les plus précieux.

XLI.

Paul Emile & P. Scipion son fils.

D*Ans la sixiéme Ambassade après ces mots :* Sans que ce Prince eût par des présens acheté son amitié, *ajoutez*:

S'il étoit question des Romains, tels qu'ils étoient dans les premiers tems de la République, avant qu'ils portassent la guerre au-delà des mers, & pendant qu'ils suivoient religieusement leurs loix & leurs usages, j'assûrerois hardiment qu'aucun d'eux n'auroit été capable d'une telle bassesse. A l'égard de ceux d'aujourd'hui, je n'oserois pas l'assûrer de tous, mais je dirai, sans craindre d'être démenti, que de nos jours il y en a eu plusieurs encore qu'on auroit tenté inutilement de corrompre par de l'argent Et de peur que cela ne paroisse impossible, je vais en citer deux, à qui personne ne conteste ce parfait désintéressement.

Paul Emile, le vainqueur de Persée, se vit maître, après sa victoire, de tout le Roiaume de Macédoine. On y trouva, outre les richesses, plus de six mille talens d'or & d'argent. Ces trésors tentérent si peu le Consul, qu'il ne voulut pas seulement les voir. Il en donna le soin à d'autres. Mais peut-être étoit-il déja assez riche par

queuſe. Il les défit en bataille rangée, & après ſa victoire il ſe fit déclarer Roi. De ſoixante & douze ans qu'il véquit, il en régna quarante, toujours modeſte & grave avec la Reine ſa femme & les Princes ſes enfans, toujours d'une fidélité inviolable à l'égard de tous ſes Alliés. Il mourut dans le cours d'une de ſes plus belles entrepriſes, en travaillant pour la liberté des Grecs. En mourant il laiſſa quatre fils qui avoient atteint l'adoleſcence, & qui trouvérent le Roiaume ſi bien établi, que leurs enfans mêmes en jouirent paiſiblement & ſans trouble.

XLIII.

Les Béotiens.

LEs affaires de ce peuple dépériſſoient depuis longtems, & l'ancienne gloire de leur gouvernement s'étoit preſque évanouie. Au tems de la bataille de Leuctres leur réputation & leur puiſſance avoient fait de grands progrès, mais dans la ſuite ſous la Préture d'Amœocrite, l'un & l'autre s'affoiblirent, & enfin prenant tout une autre route que celle qu'ils avoient auparavant ſuivie, ils perdirent toute la gloire qu'ils s'étoient aquiſe. Voici comme la choſe arriva. Les Achéens par une alliance faite avec eux les avoient engagés à prendre les armes contre les Etoliens. Ceux-ci fondent avec une armée ſur la Béotie. Les Béotiens s'aſſemblent en corps d'armée, & ſans attendre les Achéens qui devoient venir à leur ſecours, en viennent aux mains avec leurs ennemis. Défaits ils ſe laiſſérent tellement abattre, que depuis ce tems-là ils n'oſérent plus rien entreprendre pour recouvrer leur premiére ſplendeur, ni ſe joindre par Decret public aux autres Grecs dans quelque expédition qu'on leur propoſât. Ils ne penſérent plus qu'à boire & à manger, & ils firent l'un & l'autre avec tant d'excès, qu'ils devinrent ſans courage & ſans force. Il eſt bon de remarquer ici par quels degrés ce changement ſe fit.

Après leur défaite, aiant abandonné les Achéens, ils ſe joignirent à l'Etat des Etoliens, dont ils ſe ſéparérent peu de tems après, lorſqu'ils les virent marcher contre Demetrius Pére de Philippe. Ce Prince ne fut pas plutôt entré dans la Béotie, que ſans ſe donner le moindre mouvement pour le repouſſer ils ſe livrérent aux Macédoniens. Comme il reſtoit encore parmi eux quelque foible étincelle de l'ancienne vertu, quelques-uns portérent ce joug avec impatience. On s'éleva vivement contre Aſcondas & Néon, l'un aieul & l'autre pére de Brachylles, leſquels étoient les plus ardens pour le parti des Macédoniens.

niens. Cependant la faction d'Ascondas l'emporta, on va voir comment.

Antigonus, après la mort de Demetrius, aiant été fait Tuteur de Philippe, venoit par mer à l'extrémité de la Béotie pour je ne sai quelles affaires. A la hauteur de Labryna une tempête affreuse le surprit & jetta ses vaisseaux sur la côte, où ils restérent à sec. Le bruit se répand aussi-tôt qu'Antigonus devoit faire une décente dans la Béotie. Sur cette nouvelle Néon prend toute la cavalerie, dont il étoit Capitaine général, & la conduit de tous côtés pour empêcher l'irruption. Il arrive où étoit Antigonus fort inquiet & fort embarrassé. Il étoit facile d'incommoder là les Macédoniens, mais Néon, contre leur propre attente, les épargna. Les Béotiens lui en sçûrent bon gré, mais les Thébains le trouvérent très-mauvais. Quand à la faveur du flot les vaisseaux d'Antigonus pûrent continuer leur route, il commença par remercier Néon de ne l'avoir pas attaqué dans l'état où il étoit, & passa ensuite en Asie. Il conserva le souvenir de ce bienfait. Après avoir dans la suite vaincu Cléoméne & s'être rendu maître de Lacédémone, il fit Brachylles Gouverneur de cette ville. Ce ne fut pas la seule faveur que reçut cette famille. Tantôt Antigonus, tantôt Philippe lui fournissoient de l'argent, & l'appuioient de leur protection. Avec ce secours, bientôt elle se mit au-dessus de tous les Thébains qui lui étoient contraires, & les obligea tous, à l'exception d'un très-petit nombre, à se ranger du côté de la Macédoine. Telle est l'origine & du crédit que la famille de Néon avoit chez les Macédoniens, & des libéralités qu'elle en recevoit.

Pour revenir à la Béotie, tout y étoit dans un si grand desordre, que pendant près de vingt-cinq ans les tribunaux demeurérent fermés, les contrats suspendus, les procès indécis. Les Magistrats occupés tantôt à ordonner des garnisons, tantôt à marcher à quelque expédition, ne trouvoient pas le moment d'écouter les différens des particuliers. Des coffres publics, quelques Chefs prenoient dequoi distribuer aux citoiens pauvres, pour s'attirer leurs suffrages & en obtenir les premiéres dignités, & le peuple panchoit d'autant plus en leur faveur, qu'à l'abri de ces Magistrats il esperoit éviter les peines dûës à ses crimes, n'avoir rien à craindre de ses créanciers, & tirer quelque argent du trésor public. Celui qui contribuoit le plus à cette corruption, étoit un certain Opheltas. Tous les jours il formoit quelque nouveau projet, qui paroissoit utile pour le présent, mais dont les suites devoient être funestes à l'Etat. Il s'introduisit encore une coûtume pernicieuse. Les péres qui mouroient sans enfans, ne laissérent pas leurs biens à leur famille, comme il s'observoit autrefois, ils les léguérent à leurs compagnons de table pour être dépensés en commun. Ceux mêmes qui avoient des enfans,

fans, confacroient la plus grande partie de leur fucceffion à l'établiffement de ces fortes de confréries. Il étoit beaucoup de Béotiens qui avoient en un mois plus de repas à prendre que le mois n'avoit de jours. Les Mégariens fe lafférent enfin d'un gouvernement fi pitoiable, & fe rejoignirent à celui des Achéens qu'ils avoient quitté. Car dès le tems d'Antigonus Gonatas ils ne formoient qu'un Etat avec les Achéens. Ils ne s'en étoient même féparés, pour s'unir aux Béotiens, que de leur confentement, & parce que Cléoméne occupant l'Ifthme ils ne pouvoient avoir nul commerce avec eux. Les Béotiens furent extrémement choqués de cette défertion, ils fe crurent méprifés & coururent aux armes. Pleins de mépris pour les Mégariens ils s'approchérent de la Capitale, fans penfer que les Achéens viendroient au fecours. Déja ils faifoient leurs approches, lorfque faifis d'une terreur panique, fondée fur le bruit qui courut, que Philopœmen arrivoit avec fes troupes, ils laifférent leurs échelles contre les murailles & fe retirérent en defordre dans leur païs. Quelque dérangé que fût le gouvernement des Béotiens, ils ne fouffrirent cependant pas beaucoup des guerres de Philippe & d'Antiochus. Mais ils eurent beaucoup à fouffrir dans la fuite. La fortune fembla vouloir fe dédommager, & elle les traita cruellement, comme nous verrons plus bas.

LXXIV.

Les mêmes.

LE prétexte dont les Béotiens couvroient leur haine contre les Romains, étoit la mort de Brachylles & l'expédition que Titus avoit entreprife contre Coroné pour venger les Romains qui avoient été tués fur les chemins. Mais dans le fond ils n'avoient d'autres raifons de les haïr que celles que nous avons rapportées. Car lorfqu'Antiochus fut proche de Thébes, les principaux citoiens furent au-devant de lui, témoignérent beaucoup de joie de le voir & l'amenérent dans la ville.

XLV.

Pamphilidas & Pasistrate.

LE premier de ces deux Rhodiens, Amiral de la République, paroissoit plus propre que l'autre au gouvernement des affaires. Il avoit naturellement l'esprit pénétrant & profond, & il étoit moins hardi à entreprendre que constant dans ses entreprises. Cependant comme la plupart des hommes jugent des choses non par principe & par raison, mais par les événemens, parce que Pasistrate faisoit paroître plus d'activité & de hardiesse, les Rhodiens l'avoient préféré: mais l'accident qui leur arriva leur fit bientôt changer de sentiment.

XLVI.

Diophanes.

CE Mégalopolitain avoit porté les armes sous Philopœmen pendant toute la longue guerre qu'avoit faite Nabis, Tyran de Lacédémone, dans le voisinage de Mégalopolis, & il s'y étoit rendu très-habile dans le métier. Il avoit outre cela la mine haute & avantageuse, le corps robuste & redoutable. Et ce que l'on estime principalement dans un homme de guerre, il étoit brave & entendoit en perfection le maniement des armes.

XLVII.

Moagétes.

LA cruauté & la fourberie formoient le caractére de ce Tyran des Cybirates. Je lâche ici ce trait en passant. Mais le personnage mérite bien qu'on en parle avec étenduë.

XLVIII.

Ptolémée Roi d'Egypte.

QUand ce Prince eut fait le siége de Licopolis, les principaux Seigneurs de l'Egypte furent effraiés & se rendirent à discrétion. Le Roi en usa mal avec eux, & par-là s'attira bien des malheurs. On vit arriver quelque chose de semblable, lorsque Polycrates eut vaincu les rebelles. Car Athinis, Pausiras, Chésuphe & Irobaste, qui étoient restés seuls de tous les Seigneurs, cédant au tems étoient venus à Saïn pour se rendre à Ptolémée. Mais ce Prince, sans égard pour les assûrances qu'il leur avoit données, les fit traîner nûs & enchaînés à des chars, & les condamna ensuite à la mort. De là il fut à Naucraté, où aiant reçu un corps de soldats mercénaires qu'Aristonique lui avoit levés dans la Gréce, il se mit en mer pour retourner à Alexandrie, sans avoir fait aucun exploit de guerre, quoiqu'il eût alors vingt-cinq ans. Ce fut l'effet des mauvais conseils de Polycrates.

XLIX.

Apollonias, femme d'Attalus Roi de Pergame & mére d'Eumene.

CEtte Reine mérite par bien des endroits que nous la fassions connoître à la postérité. Elle étoit de Cyzique. Attalus la prit chez le peuple, & partagea le trône de Pergame avec elle. Jusqu'à la mort elle se maintint dans cette dignité suprême, se rendant chére & aimable au Roi son mari, non par des maniéres enjouées & des caresses frivoles, mais par sa sagesse, sa gravité, sa modestie & sa probité. Mére de quatre Princes, elle conserva pour eux jusqu'au dernier moment de sa vie une affection & une tendresse inaltérable, quoiqu'elle ait vécu assez longtems après son mari. Rien n'a fait plus d'honneur à deux d'entre eux que le respect avec lequel ils la reçûrent à Cyzique. Ils la placérent au milieu d'eux, & lui prenant la main chacun de son côté, ils la conduisirent civilement dans les temples & dans les autres endroits de la ville. Tout le peuple regardoit ces deux jeunes Princes avec admiration. On se rappelloit, en les voiant, Cléobis & Biton, on comparoit les deux actions ensemble, en donnant néanmoins l'avantage

dant l'art de se soustraire aux traits de l'envie. En cela je ne sçai si l'on trouveroit son semblable.

LV.

Annibal.

C'Est une chose singuliére, que ce Général des Carthaginois ait été dix-sept ans en guerre, à la tête d'une armée composée de nations, de païs & de langage différent, qu'il conduisoit à des expéditions étonnantes, & dont on pouvoit à peine espérer quelque succès, sans que jamais on lui ait tendu le moindre piége, sans que jamais aucun de ses soldats se soit avisé de le trahir.

CVI.

Pub. Scipion.

APrès avoir brillé dans les premiéres charges de la République, ce Romain se vit assigné à comparoître devant le peuple, pour répondre à une accusation que je ne sçai quel plébeien avoit intentée contre lui, selon la coûtume des Romains. Il comparut en effet, & l'accusateur lui reprocha beaucoup de choses qui devoient le piquer: mais il s'étoit tellement gagné & l'amitié du peuple & la confiance du Sénat, qu'après avoir dit simplement, qu'il ne convenoit pas au peuple Romain d'écouter un accusateur de Publius Cornélius Scipion, à qui les accusateurs mêmes devoient la liberté qu'ils avoient de parler, toute l'assemblée se dissipa & laissa l'accusateur tout seul.

LVII.

Chæron.

CE Lacédémonien, l'année précédente, avoit été député à Rome. Quoique jeune, de basse naissance & mal élevé, il ne laissoit pas que d'avoir de l'habileté pour les affaires. Par les mouvemens qu'il excita parmi le peuple, & par une entreprise que tout autre que lui n'au-

gration causa un deuil & un tumulte prodigieux dans toute la Macédoine, une irruption d'ennemis n'y auroit pas apporté plus de desordre & de confusion. On ne cacha plus la haine qu'on avoit contre le Prince. On éclata en imprécations contre lui.

Cet ordre inhumain n'eut pas été exécuté, qu'il lui vint dans l'esprit de ne rien laisser qui fût suspect & dont il pût avoir à craindre. Il écrivit aux Gouverneurs des villes de rechercher les enfans, tant de l'un que de l'autre sexe, des Macédoniens qu'il avoit fait mourir, & de les enfermer dans des prisons. Quoique cet ordre regardât particuliérement Adméte, Pyrrhique & Samus, & les autres qui étoient morts avec eux, il s'étendoit cependant à tous les autres à qui Philippe avoit fait perdre la vie. On dit que pour justifier cette cruauté, il citoit ce vers: *Sot qui tuant le pére, épargne les enfans.* Le sort de ces enfans, qui la plûpart venoient de péres illustres & puissans, fit un grand éclat dans le Roiaume, & il n'y avoit personne qui n'en fût vivement touché.

La fortune donna dans le même tems une troisiéme scéne où les propres enfans de Philippe vengérent les autres de l'inhumanité qu'il avoit exercée contre eux. Persée & Demetrius étoient mal ensemble, & cherchoient réciproquement à se perdre. Le pére fut averti de leur division & de leur haine mutuelle, & l'inquiétude mortelle où il étoit de sçavoir lequel des deux seroit assez hardi pour tuer l'autre, & duquel des deux il avoit à redouter pour lui le même malheur dans sa vieillesse, le tourmentoit nuit & jour. Quand on pense à l'état violent, où l'esprit de ce Prince étoit perpétuellement, on ne peut s'empêcher de croire que quelques Dieux irrités punissoient dans sa vieillesse les crimes qu'il avoit commis dans un autre âge. C'est ce que l'on verra encore plus clairement par ce que nous dirons dans la suite.

LIV.

Philopœmen & Lycortas, Préteurs des Achéens.

Le premier n'étoit, en vertus, inférieur à aucun des Héros de l'antiquité, mais du côté de la fortune il n'étoit pas si favorisé. Lycortas, qui lui succéda, n'étoit en rien moins estimable que lui.

Philopœmen, pendant quarante ans, dans un Etat populaire & susceptible de vicissitudes infinies, n'entreprit rien dont il ne s'aquittât avec honneur; & quoiqu'il n'accordât rien à la faveur & qu'il allât toujours sans respect humain au bien de la République, il eut cependant

dant l'art de se soustraire aux traits de l'envie. En cela je ne sçai si l'on trouveroit son semblable.

LV.

Annibal.

C'Est une chose singuliére, que ce Général des Carthaginois ait été dix-sept ans en guerre, à la tête d'une armée composée de nations, de païs & de langage différent, qu'il conduisoit à des expéditions étonnantes, & dont on pouvoit à peine espérer quelque succès, sans que jamais on lui ait tendu le moindre piége, sans que jamais aucun de ses soldats se soit avisé de le trahir.

CVI.

Pub. Scipion.

APrès avoir brillé dans les premiéres charges de la République, ce Romain se vit assigné à comparoître devant le peuple, pour répondre à une accusation que je ne sçai quel plébeien avoit intentée contre lui, selon la coûtume des Romains. Il comparut en effet, & l'accusateur lui reprocha beaucoup de choses qui devoient le piquer: mais il s'étoit tellement gagné & l'amitié du peuple & la confiance du Sénat, qu'après avoir dit simplement, qu'il ne convenoit pas au peuple Romain d'écouter un accusateur de Publius Cornélius Scipion, à qui les accusateurs mêmes devoient la liberté qu'ils avoient de parler, toute l'assemblée se dissipa & laissa l'accusateur tout seul.

LVII.

Chæron.

CE Lacédémonien, l'année précédente, avoit été député à Rome. Quoique jeune, de basse naissance & mal élevé, il ne laissoit pas que d'avoir de l'habileté pour les affaires. Par les mouvemens qu'il excita parmi le peuple, & par une entreprise que tout autre que lui n'au-

n'auroit osé tenter, il se fit en peu de tems de la réputation. D'abord il distribua légérement & en parties inégales aux plus vils citoiens les terres que les Tyrans avoient accordées aux sœurs, aux femmes, aux méres & aux enfans de ceux qui avoient été bannis. Ensuite sans égard pour les loix, sans Decret public, sans l'autorité du Magistrat, il usa des richesses de l'Etat comme si elles lui eussent appartenuës, & dissipa en folles dépenses les revenus de la République. Quelques citoiens indignés de cette conduite, demandérent avec des instances reitérées que suivant les loix on établît des Questeurs pour garder le trésor public, ce qui fut exécuté. Mais Chœron, que sa conscience inquiétoit, prit des mesures pour se mettre à l'abri des perquisitions de ces nouveaux Officiers. Un d'entre eux nommé Apollonides, étoit le plus capable de pénétrer dans toutes ses malversations. Il aposta quelques assassins qui le massacrérent lorsqu'il revenoit du bain. Cette nouvelle portée chez les Achéens, souleva toute la multitude contre l'auteur du meurtre. Le Préteur partit aussitôt pour Lacédémone, là il se saisit de Chœron, lui ordonna de répondre sur le crime dont il étoit accusé, & après l'avoir condamné il le fit jetter dans un cachot. Il exhorta ensuite les autres Questeurs à rechercher avec soin les deniers publics, & de faire en sorte que les terres enlevées aux parens des bannis leur fussent exactement renduës.

LVIII.

Philopœmen & Aristéne.

ENtre ces deux Préteurs des Achéens on remarquoit une grande différence, soit du côté du caractére, soit dans la maniére de gouverner. Le premier étoit né pour la guerre. Le corps & l'esprit sembloient être faits pour cela. L'autre étoit propre à délibérer & à haranguer dans des Conseils. On reconnut surtout en quoi l'un différoit de l'autre, lorsque la République Romaine étendit sa puissance & son autorité dans la Gréce, c'est-à-dire au tems des guerres de Philippe & d'Antiochus. Alors la politique d'Aristéne consistoit à faire sans délai tout ce qu'il croioit être de l'intérêt des Romains, quelquefois même avant qu'il en reçût ordre de leur part. Il tâchoit cependant de couvrir son attachement pour eux de quelque apparence de zéle pour les loix, & quand il arrivoit qu'on lui demandât quelque chose qui leur étoit ouvertement contraire, il se défendoit de l'accorder. Philopœmen agissoit d'une autre façon. Si ce que les Romains exigeoient de l'Achaïe étoit conforme aux loix & aux Traités d'alliance faits avec eux, sur le champ

champ & sans chicane il exécutoit leurs ordres. Mais quand leurs prétentions passoient au-delà de ces bornes, il ne pouvoit se résoudre à s'y soumettre de lui-même. Il vouloit que d'abord on leur fit connoître les raisons qu'on avoit de ne pas s'y rendre, ensuite qu'on en vînt aux priéres & qu'on les suppliât de se renfermer dans les Traités; s'ils demeuroient inflexibles, qu'on prît alors les Dieux à témoin de l'infraction & que l'on obéït.

L I X.

Persée.

APrès avoir renouvellé son alliance avec les Romains, ce Prince s'appliqua d'abord à se gagner les Grecs. Pour y réussir, il fit afficher à Délos, à Delphes & dans le Temple de Minerve Itonienne, des édits par lesquels il rappelloit dans la Macédoine tous ceux qui en étoient sortis ou pour se dérober aux poursuites de leurs créanciers, ou par sentence de Juge, ou pour crimes d'Etat. Par ces édits il défendoit encore qu'on les inquiétât sur leur route, & leur permit non seulement de rentrer dans les biens dont ils avoient été dépouillés, mais encore de se faire paier des fruits que ces biens avoient produits depuis qu'ils étoient en exil. Il remit aux Macédoniens tout ce qu'ils devoient au Trésor roial, & mit en liberté tous les prisonniers d'Etat. Cette douceur, cette générosité fit concevoir aux Grecs de grandes espérances de ce Prince, qui d'ailleurs soutenoit son rang avec beaucoup de dignité. Il étoit bien fait de sa personne & d'une vigueur à supporter toutes sortes de travaux. Son air & tous les traits de son visage répondoient à sa jeunesse. Cette passion démésurée pour les femmes & pour la table, à laquelle Philippe son pére s'étoit livré, on n'en appercevoit chez lui nul vestige. Tel fut Persée quand il commença de régner.

L X.

Philippe.

JAmais Roi ne fut plus infidéle & plus injuste que l'étoit ce Prince, lorsque sa puissance vint à s'accroître, & qu'il fut le maître chez les Grecs : jamais Roi ne fut plus modeste & plus raisonnable que lui,

lui, lorsqu'il cessa d'avoir le vent de la fortune en poupe. Quand ses affaires furent entiérement dérangées, tranquille sur tout ce qui pourroit lui arriver, il tenta toutes sortes de moiens pour rétablir son Roiaume dans son premier état.

LXI.

Cotys, Roi de Thrace.

OUtre une mine avantageuse & une force infatigable pour la guerre, on remarquoit dans ce Roi un caractére d'esprit fort différent de celui des Thraces. Il étoit sobre, doux & d'une prudence peu commune.

LXII.

Ptolémée Gouverneur de Chypre.

CEt Egyptien étoit fort au-dessus des autres hommes de son païs; il étoit judicieux & entendu dans les affaires. Lorsqu'on lui confia le gouvernement de l'Isle de Chypre, le Roi étoit encore jeune. Il mit tous ses soins à ramasser de l'argent, & n'en donnoit rien à personne, quelques instances que lui fissent les Oeconomes Royaux. Sa fermeté sur ce point alloit si loin, qu'on l'accusoit ouvertement de s'approprier les revenus de l'Isle. Mais quand Ptolémée fut en âge de gouverner par lui-même & que le Gouverneur lui eut envoié l'argent qu'il avoit amassé & qui montoit à une assez grosse somme, alors & le Roi & toute la Cour donnérent de grandes louanges à sa fidélité & à son épargne.

LXIII.

Céphale.

CEphale arriva ainsi d'Epire. Déja auparavant affectionné à la famille Roiale de Macédoine, il fut alors comme forcé de prendre parti pour Persée. Voici pourquoi. Charope Epirote, homme d'honneur

neur & de probité, ami des Romains, & qui pendant que Philippe occupoit les détroits de l'Epire, avoit été cause que ce Prince avoit été chassé de ce Roiaume & que Titius s'en étoit rendu maître, & de la Macédoine : Charope, dis-je, avoit un fils nommé Machatas qui en eut un qu'il nomma Charope. Machatas étant venu à mourir laissa son fils fort jeune. Charope son aieul prit soin de son éducation, & l'envoia à Rome avec un équipage sortable pour y être instruit dans la langue latine & dans les belles lettres. Le jeune Charope se fit beaucoup d'amis dans cette ville & après quelque séjour il revint dans sa patrie. Son aieul alors étoit mort. Naturellement haut, orgueilleux & plein de mauvaises inclinations, il se mit à contredire & à décrier les personnes du premier rang. D'abord on n'y fit nulle attention, & Antinoüs, plus âgé & plus en considération que lui, n'en gouvernoit pas moins à son gré. La guerre déclarée contre Persée, Charope indisposa les Romains contre Antinoüs, & pour cela leur exagera l'ancienne liaison qu'avoit cet Etolien avec la Maison Royale de Macédoine. Tantôt il observoit ses démarches, tantôt il interprétoit en mauvaise part ses paroles ou ses actions, il retranchoit de quelques-unes, il ajoutoit à d'autres, & vint enfin à bout par ces artifices de faire croire tout ce qu'il inventoit contre ceux qu'il vouloit perdre. Céphale n'en fut pas ébranlé. C'étoit un homme d'une sagesse & d'une prudence singuliére. Il persista dans le meilleur parti. Il pria d'abord les Dieux de ne pas permettre que les affaires se décidassent par les armes. Quand la guerre eut été déclarée, il fut d'avis qu'on n'accordât aux Romains que ce à quoi l'on s'étoit obligé par le Traité d'alliance, & qu'on ne se deshonorât point jusqu'à se soumettre lâchement à tout ce qu'il leur plairoit d'ordonner. Cette fermeté déplut à Charope, & il se déchaîna contre Céphale. On ne pouvoit rien faire où il ne soupçonnât du mal, dès que ce qui se faisoit n'étoit pas favorable aux Romains. Dans les commencemens Antinoüs & Céphale, n'aiant point à se reprocher d'avoir rien proposé de contraire à la République Romaine, crurent devoir mépriser les calomnies qui se répandoient contre eux. Mais quand après le combat de Cavalerie ils virent que sans raison l'on conduisoit à Rome les Etoliens Hippoloque, Nicandre & Loquague, & qu'on ajoutoit foi aux calomnies que publioit Lycisque, qui dans l'Etolie suivoit la même route que Charope; alors prévoiant l'avenir ils prirent des mesures pour se mettre à couvert de ce calomniateur, & résolurent de tout tenter pour éviter d'être mis dans les fers & d'être menés à Rome sans avoir été entendus. Pour cela ils furent obligés, quoique ce fût contre leur intention, d'embrasser le parti de Persée.

LXIV.

Théodote & Philostrate.

ON ne peut excuser l'action détestable de ces deux traîtres. Sur la nouvelle que le Consul Romain Aulus Hostilius devoit incessamment arriver à son camp dans la Thessalie, ils se persuadérent qu'en le livrant à Persée ils rendroient à ce Prince un service qu'il ne manqueroit pas de paier de toute sa confiance, & mettroient pour le présent un très-grand obstacle à l'entreprise des Romains. Ils écrivirent donc à Persée de se mettre en marche au plutôt. Ce Prince s'y mit en effet : mais il fut arrêté sur sa route par les Mollosses, qui s'étoient emparés du pont qui est sur le Loüs, & il fallut les combattre. Le Consul arrivé à Phanote logea chez Nestor Cropius. Là il étoit aisé à ses ennemis de le prendre, & sa perte étoit inévitable, si la fortune ne l'eût favorisé. Son Hôte aiant pressenti comme par inspiration le malheur dont Hostilius étoit menacé, l'obligea de sortir de la ville pendant la nuit & de passer dans une ville voisine. Il le fit & quittant la route d'Epire il se mit en mer, cingla vers *Anticyre*, & de-là il marcha vers la Thessalie.

LXV.

Pharnace & Attalus.

LE premier de ces deux Princes étoit le plus injuste Roi qu'on eût vû avant lui.

L'autre étoit en quartier d'hiver à Elatea, lorsqu'instruit du chagrin mortel que les Pélopponnésiens avoit fait à Euménes son frére en lui retranchant par un Decret public les honneurs qu'ils lui avoient autrefois décernés, il résolut, sans communiquer son dessein à personne, de députer chez les Achéens, pour demander qu'on relevât les Statuës qui avoient été érigées à Euménes & qu'on rétablît les inscriptions faites en son honneur. Deux motifs l'engagérent à prendre cette résolution : premiérement la persuasion où il étoit qu'il ne pouvoit faire un plus grand plaisir à Euménes, & en second lieu l'honneur que lui feroit dans la Gréce cette preuve manifeste & de sa grandeur d'ame & de son affection pour son frére.

LXVI.

LXVI.

Les Crétois.

VOici une perfidie criante de ces Insulaires. C'est un crime qui leur est assez ordinaire; mais dans cette occasion il ont paru se surpasser eux-mêmes. Ils étoient amis des Apolloniates. Bien plus ils vivoient sous les mêmes loix, composoient ensemble un même état, jouissoient en commun de tout ce qui s'appelle droits parmi les hommes, & le Traité, qui les contenoit, gravé sur l'airain, se voioit auprès de la Statuë de Jupiter Idéen. Toutes ces barrieres ne furent pas assez fortes pour mettre les Apolloniates à couvert de leurs violences. Ils s'emparérent d'Apollonie, ils en massacrérent les habitans, mirent leurs biens au pillage & partagérent entre eux les femmes, les enfans & tout le païs.

LXVII.

Antiochus.

LEs indignes stratagémes dont ce Prince se servit à Péluse ternissent extrémement sa mémoire. Hors cela l'on ne peut nier qu'il n'ait été vigilant, actif & digne du titre auguste de Roi.

LXVIII.

Dinon & Polyarate.

IL faut commencer par instruire le lecteur de la politique de ces deux Grecs. Car dans les tristes conjonctures où l'on se trouvoit alors, il se fit de grands changemens non seulement chez les Rhodiens, mais encore dans presque tous les autres Etats. Or il est bon d'examiner & de connoître quelles furent dans ce tems-là les dispositions de ceux qui gouvernoient, qui d'entre eux semblérent prendre le parti le plus raisonnable, ou s'en écartérent. Nos descendans aiant ce tableau devant les yeux y apprendront ce qu'ils doivent faire ou éviter, lorsqu'ils se rencontreront dans des circonstances pareilles. Rien n'est plus impor-

tant pour empêcher que, manquant à leur devoir sur la fin de leurs jours, ils ne perdent toute la gloire que leur vie passée leur auroit aquise.

Du tems de la guerre contre Persée, il y eut trois sortes de personnes que les Romains soupçonnérent de ne leur être pas favorables. Les premiers furent ceux, qui voiant à regret tout l'univers prêt à subir la loi d'une seule Puissance, ni ne donnoient de secours ni ne s'opposoient aux Romains, mais abandonnoient les événemens à la fortune, & en attendoient tranquillement le succès. La seconde classe fut de ceux qui voioient avec plaisir la Macédoine aux mains avec la République Romaine, & qui souhaitoient que Persée sortît victorieux de cette guerre, mais ne pouvoient inspirer leurs sentimens & leurs inclinations aux peuples qu'ils conduisoient. La troisiéme enfin fut de ceux qui avoient engagé & entraîné les Etats qu'ils gouvernoient dans le parti de Persée. Considérons maintenant comment tous ces politiques se conduisirent.

Antinoüs, Théodore, Céphale & la faction qui leur étoit contraire, firent embrasser aux Molosses les interêts de Persée. Le danger ne les étonna pas, ils virent sans fraieur leur dernier moment s'approcher, tous sans s'ébranler persistérent dans leurs premiers sentimens & moururent avec honneur. On ne peut que les louër de ne s'être pas manqués à eux mêmes, & de n'avoir pas souffert que leur dernier jour obscurcît l'éclat de la réputation qu'ils s'étoient faite pendant le reste de leur vie.

La tranquillité où l'on resta dans l'Achaie, chez les Thessaliens & chez les Perrhébiens, fut suspecte. Plusieurs y furent soupçonnés de pancher en faveur du Roi de Macédoine & de ne chercher que l'occasion de se déclarer pour ce Prince. Cependant jamais ils n'avoient lâché publiquement un seul mot, jamais on n'avoit surpris ni lettre, ni messager de leur part qui pût donner lieu à ce soupçon, jamais ils ne donnérent prise sur eux. Aussi furent-ils toujours prêts à rendre compte de leur conduite, & à justifier leur innocence. Avant que de périr ils tentérent tous les moiens de se sauver. Car il n'y a pas moins de lâcheté, lorsqu'on n'a rien à se reprocher, à sortir à regret de la vie par la crainte d'une faction contraire ou d'une Puissance supérieure, qu'à y rester avec deshonneur.

Dans l'Isle de Rhodes, dans celle de Cos & dans plusieurs autres villes, quelques-uns affectionnés pour Persée avoient la hardiesse de parler ouvertement pour les Macédoniens & contre les Romains & de solliciter leur Nation à se joindre à Persée, mais ils ne pouvoient les amener à ce sentiment. Les plus distingués d'entre eux étoient, dans l'Isle de Cos Hippocrite & Diomédon son frére, & dans celle de Rhodes Dinon & Polyarate. Mais qui pourroit ne pas blâmer le procedé de ces Magistrats? Toute leur Nation sçavoit ce qu'ils avoient fait, ce qu'ils avoient

avoient dit; elle avoit vû les lettres tant celles qu'ils avoient écrites à Persée que celles qu'ils avoient reçues de ce Prince & qui avoient été interceptées, elle connoissoit les Messagers envoiés de part & d'autre & qui avoient été arrêtés. Malgré des moiens de conviction si puissans, ils ne purent gagner sur eux de céder à la fortune & de quitter la vie, ils s'opiniâtrérent à soutenir qu'ils n'étoient pas coupables. Que leur a produit cette obstination à conserver leur vie contre toute apparence? Toute la gloire qu'ils s'étoient méritée par le courage & la constance qu'on leur croioit, s'est évanouie, & ils sont tombés dans un mépris qui n'a pas même laissé lieu à la compassion. Convaincus en face par ceux-mêmes qu'ils avoient emploiés, ils passérent non seulement pour malheureux, mais encore pour d'impudens menteurs. Thoas un de ceux qu'ils avoient envoiés en Macédoine, agité par sa conscience se retira à Cnide après la défaite de Persée. Mis en prison par les Cnidiens, il fut demandé par les Rhodiens & amené à Rhodes. Là dans la question qu'on lui donna, il avoua tout ce que portoient les Lettres de ces Magistrats à Persée, & de Persée à ces Magistrats. Il est surprenant que Dinon malgré cela ait aimé à vivre jusqu'à souffrir cette infamie.

Polyarate porta encore plus loin l'insolence & la lâcheté. Popilius avoit mandé à Ptolémée de le faire partir pour Rome. Par respect pour la patrie & par déférence pour Polyarate qui demandoit d'aller à Rhodes, le Roi d'Egypte aima mieux l'y envoier qu'à Rome. On lui donna un Vaisseau & il partit sous la garde d'un homme de la Cour nommé Démétrius, & en même tems le Roi écrivit aux Rhodiens pour leur donner avis du départ de l'accusé. Polyarate abordé à Phaselis, sur je ne sçai quelle pensée qu'il rouloit dans son esprit se couvrit la tête de vervennes & courut se réfugier dans le temple de la ville. Si on lui eût demandé alors quel étoit son dessein, je suis bien sûr qu'il ne l'auroit pas pû dire. Car s'il vouloit retourner dans sa patrie, à quoi bon se cacher? Sa garde n'étoit-elle pas chargée de l'y conduire? Et si elle avoit eu ordre de le mener à Rome, il auroit fallu bon gré mal gré qu'il y allât. Que lui restoit-il de plus à chercher? Il n'y avoit plus d'autre lieu où il pût être en sûreté. De Phaselis on envoïa à Rhodes pour avertir qu'on vînt prendre Polyarate, pour le transporter dans l'Isle. Les Rhodiens firent partir un vaisseau découvert, mais ils eurent la prudence de défendre au pilote de recevoir Polyarate sur son bord, parce que les Alexandrins avoient ordre de le rendre dans l'Isle. Le bâtiment Rhodien arrive à Phaselis. Epicharès le Capitaine refuse de prendre Polyarate, Demetrius le presse de monter sur son vaisseau. Il en est encore pressé par les Phaselites, qui craignoient que son séjour ne leur attirât quelque disgrace de la part des Romains. Dans cette extremité il entre effraié dans le vaisseau de Demetrius. Mais sur la route il trouva moien de se sauver

ſauver & s'enfuit à Caune, & implora le ſecours des habitans. Mais malheureuſement ils étoient unis avec les Rhodiens, & ils le chaſſérent de la ville. De là il envoia prier les Cibyrates de lui donner une retraite, & de lui faire venir quelqu'un qui le conduisît chez eux. Il eſpéroit d'autant plus en obtenir cette grace, que les enfans de Pancrates, Tyran de cette ville, avoient été nourris chez lui. Il l'obtint en effet, mais arrivé dans cette ville, il la jetta dans un grand embarras, & tomba lui-même dans un plus grand que celui où il s'étoit trouvé à Phaſelis. Car les Phaſélites n'oſérent le loger, de peur que les Romains ne leur en fiſſent un crime, & ils ne pûrent le conduire à Rome, parce qu'étant tout-à-fait au milieu des terres, ils n'avoient nul uſage de la navigation. Ils furent donc obligés de députer à Rhodes & au Conſul dans la Macédoine, pour les prier de les défaire de ce malheureux fugitif. Paul Emile écrivit aux Cibyrates de garder à vûe Polyarate, & de le mener à Rhodes, & aux Rhodiens de le conduire vif à Rome par mer. Les uns & les autres exécutérent l'ordre qu'ils avoient reçu, & Polyarate fut tranſporté à Rome, théâtre où parut dans tout ſon jour ſon imprudence & ſa lâcheté, & ſur lequel il fut expoſé par Ptolémée, les Phaſélites, les Cibyrates & les Rhodiens. Son peu de force d'eſprit méritoit bien cette punition.

Je me ſuis un peu étendu ſur Dinon & ſur Polyarate, non pour inſulter à leur malheur, cela ſeroit déraiſonnable, mais pour porter ceux qui dans la ſuite ſe trouveront dans des conjonctures ſemblables, à prendre de plus ſages meſures.

LXIX.

Les Etoliens & les Epirotes.

LE premier de ces peuples étoit accoûtumé à vivre de vol & de brigandage. Tant qu'il leur fut permis de piller les Grecs, ils ne vécurent qu'à leurs dépens, toute terre leur fut ennemie. Quand les Romains furent les maîtres, ne pouvant chercher de ſecours hors de leur païs, ils tournérent leur fureur contre eux-mêmes. Dans une guerre civile qui s'éleva parmi eux, il n'y eut pas de violences & de cruautés qu'ils n'exerçaſſent. Après s'être égorgés les uns les autres peu de tems auparavant proche d'Arſinoé, rien ne pouvoit plus les arrêter. Leur rage étoit parvenuë à un excès, qu'il n'y avoit ni Chef ni Conſeil qui pût la réprimer. On ne voioit dans toute l'Etolie, que confuſion, qu'injuſtices, que meurtres. Rien ne s'y faiſoit ſur les lumiéres du bon ſens

sens & de la raison, une mer agitée par une grande tempête ne l'est pas plus que l'étoit alors la République des Etoliens.

L'Epire n'étoit pas plus tranquille. Parmi la multitude on voioit là plus de modération, mais en récompense le Chef étoit un monstre en impiété & en injustices. Je ne crois pas qu'il y ait eu jamais, ou que jamais il doive naître un homme plus cruel que Charope.

LXX.

Callicrates & Andronidas.

RIen n'est au dessus de la haine qu'on avoit pour ces deux Grecs & pour les autres de la même faction. On en peut juger par ce que je vais dire. A Sicyone le jour de la fête des Antigonies, on se baigne. Dans les bains sont pratiquées des loges, auprès desquelles on trouve des siéges où se placent les personnes les plus distinguées. Quand Callicrates & Andronidas s'y étoient assis, on avoit horreur de s'y asseoir après eux, à moins qu'auparavant le baigneur n'eût fait écouler toute l'eau où ils étoient lavés, & n'en eût fait entrer d'autre. On se croioit souillé en entrant dans l'eau où ils étoient entrés. Dans les assemblées solemnelles des Grecs, si quelqu'un s'avisoit de faire entendre leurs noms par la voix d'un héraut, c'étoit des sifflemens, des railleries, un murmure qui ne se peut exprimer. Les enfans mêmes en sortant de leurs Colléges, en pleine ruë, leur reprochoient en face leur trahison & les appelloient traîtres. Tant la haine & l'aversion qu'on avoit pour eux étoit universelle.

LXXI.

C. Sulpitius Gallus.

CE ne sont point là les seules actions déraisonnables qu'on ait à reprocher à ce Romain. Quand il fut arrivé en Asie, il fit afficher dans les villes que quiconque avoit sujet d'accuser Euméne, n'avoit qu'à venir le trouver à Sardes certain jour marqué. Il alla ensuite à Sardes, s'assit dans un gymnase, & ne fit pendant dix jours qu'écouter les accusateurs du Roi de Pergame. Quelques indignités, quelques opprobres dont on couvrit ce Prince, tout étoit reçu, tout étoit entendu

avec plaisir. Cet esprit vain se faisoit un honneur d'être brouillé avec Euméne.

LXXII.

Antiochus.

CE Prince avide de grossir ses trésors, se proposa d'aller piller le temple de Diane dans l'Elymaïde. Il y fut en effet, mais les barbares qui habitoient le païs s'opposérent avec tant de zéle & de force à son projet sacrilége, qu'il fut obligé d'y renoncer. Il se retira ensuite à Tabas dans la Perse, où il fut atteint d'une phrénésie qui l'emporta. Quelques Historiens disent que ce fut une punition divine, parce que la divinité fit paroître quelques marques extérieures de son indignation contre ce Prince.

LXXIII.

Famille des Scipions.

LA vertu de Paul Emile, vainqueur de Persée, éclata surtout après sa mort. Tel qu'on croioit être son desintéressement, pendant qu'il vivoit, tel on trouva qu'il étoit quand il eut expiré, & c'est principalement à cette marque que la vertu se reconnoît. Ce Romain qui d'Espagne avoit porté dans les coffres de la République plus d'argent qu'aucun autre de son tems ; qui s'étoit rendu maître des trésors immenses de la Macédoine, & qui pouvoit en disposer comme il lui auroit plû ; ce Romain, dis-je, pensa si peu à s'enrichir lui-même, comme nous l'avons déja dit, qu'après sa mort on ne trouva pas dans sa maison dequoi faire à sa femme la dot qu'elle avoit apportée en mariage, & qu'il fallut vendre des terres pour achever la somme. On louë, on admire ce détachement des richesses dans quelques-uns de nos Grecs : mais l'on doit convenir que celui de Paul Emile en efface entiérement la gloire. Car si ne pas recevoir de l'argent & le laisser à celui qui le présente, comme Aristide & Epaminondas ont fait, est une chose digne d'admiration ; combien est-il plus admirable, quand on a tout un Roiaume en sa puissance & qu'on est libre d'en user à son gré, de ne rien souhaiter de ce qu'on y trouve! En cas que le fait que je viens de rapporter paroisse incroiable, je

je prie le lecteur d'observer ici & par tout où je dirai des Romains quelque chose d'extraordinaire, que je sçai à n'en pouvoir douter que les Romains attirés par la curiosité de voir les plus illustres événemens de leur Histoire, ne manqueront pas de lire mon Ouvrage, qu'ils sont parfaitement instruits des faits que je raconte & qui les regardent, & que je n'aurois ni pardon ni grace à attendre d'eux, si j'avois l'imprudence de débiter des choses fausses sur leur compte. Or personne ne s'expose volontiers au péril de n'être pas cru & d'être méprisé.

Mais puisque la suite des faits nous a conduits au tems, où nous devons parler de cette illustre famille, il faut que je m'aquitte de la promesse que j'ai faite dans mon premier Livre, que je dirois dans l'occasion pourquoi & comment Scipion s'étoit fait à Rome une réputation au dessus de son âge, & comment sa liaison avec moi s'étoit accruë à un point, que non seulement la renommée s'en étoit répanduë dans l'Italie & dans la Gréce, mais encore chez les nations les plus éloignées.

J'ai déja dit que notre commerce avoit commencé par les entretiens que nous avions ensemble sur les livres qu'il me prêtoit. Cette union avoit déja fait quelque progrès, lorsqu'au tems où les Grecs évoqués à Rome devoient être dispersés dans différentes villes, les deux fils de Paul Emile, Fabius & Publius Scipion, demandérent avec instance au Préteur que je demeurasse auprès d'eux. Pendant que j'y étois, une avanture assez singuliére servit beaucoup à serrer les liens de notre amitié. Un jour que Fabius alloit vers le Barreau & que nous nous promenions Scipion & moi d'un autre côté, ce jeune Romain, d'une maniére douce & tendre & rougissant tant soit peu, se plaignit de ce que mangeant avec lui & son frére, j'adressois toujours la parole à Fabius & jamais à lui. „ Je sens bien, me dit-il, que cette indifférence vient „ de la pensée où vous êtes, comme tous nos citoiens, que je suis un „ jeune homme inappliqué & qui n'ai rien du goût qui régne aujourd'hui „ dans Rome, parce qu'on ne voit pas que je m'attache aux exerci- „ ces du Barreau, & que je m'applique aux talens de la parole. Mais „ comment le ferois-je? On me dit perpétuellement que ce n'est point „ un Orateur que l'on attend de la maison des Scipions, mais un Gé- „ néral d'armée. Je vous avouë que votre indifférence pour moi me „ touche & m'afflige sensiblement. Surpris d'un discours que je n'attendois pas d'un jeune homme de dix-huit ans: „ Au nom des Dieux, „ lui dis-je, Scipion ne dites pas, ne pensez pas que si j'adresse or- „ dinairement la parole à votre frére, ce soit faute d'estime pour vous „ C'est uniquement parce qu'il est votre aîné, que depuis le commen- „ cement des conversations jusqu'à la fin je ne fais attention qu'à lui, „ & parce que je sçai que vous pensez de même l'un & l'autre. Au „ reste je ne puis trop admirer que vous reconnoissiez que la non-

„ chalance ne sied pas à un Scipion. Cela fait voir que vos senti-
„ mens sont fort au dessus de ceux du vulgaire. De mon côté je
„ m'offre de tout mon cœur à votre service. Si vous me croiez pro-
„ pre à vous porter à une vie digne du grand nom que vous portez,
„ vous pouvez disposer de moi. Par rapport aux sciences pour les-
„ quelles je vous vois du goût & de l'ardeur, vous trouverez des se-
„ cours suffisans dans ce grand nombre de Sçavans qui viennent tous
„ les jours de Gréce à Rome: mais pour le métier de la guerre, que
„ vous regrettez de ne pas sçavoir, j'ose me flatter que je puis plus
„ que personne vous être de quelque utilité". Alors Scipion me prenant les mains, & les serrant avec les siennes: „ Oh, dit-il, quand
„ verrai-je cet heureux jour, où libre de tout autre engagement, &
„ vivant avec moi, vous voudrez bien vous appliquer à me former
„ l'esprit & le cœur. C'est alors que je me croirai digne de mes an-
„ cêtres ". Charmé & attendri de voir dans un jeune homme de si nobles sentimens, je ne craignis plus, sinon que le haut rang que tenoit sa famille dans Rome & les grandes richesses qu'elle possédoit, ne gâtassent un si beau naturel. Au reste depuis ce tems-là il ne put plus me quitter, son plus grand plaisir fut d'être avec moi; & les différentes affaires, où nous nous sommes trouvés ensemble, ne faisant que serrer de plus en plus les nœuds de notre amitié, il me respectoit comme son propre pére, & je le chérissois comme mon propre enfant.

Ce que Scipion souhaita d'abord & rechercha avec le plus d'ardeur, fut de se faire la réputation d'homme sage & rangé dans les mœurs, & de surpasser de côté-là tous les Romains de son âge. Autant que cette ambition étoit noble, autant il étoit difficile à Rome d'y persévérer. La plûpart y vivoient dans un dérangement étrange. L'amour y emportoit la jeunesse aux excès les plus honteux. On y étoit livré aux festins, aux spectacles, au luxe, tous desordres qu'on n'avoit que trop avidement pris chez les Grecs pendant la guerre contre Persée. La débauche fut portée si loin par les jeunes gens, que plusieurs d'entre eux donnoient jusqu'à un talent à un garçon pour se satisfaire. On ne doit pas être surpris que la corruption fût alors à son comble. La Macédoine subjugée, on crut pouvoir vivre dans une sécurité parfaite, & jouïr tranquillement de l'empire de l'Univers. Qu'on ajoute à ce repos l'abondance extraordinaire où les particuliers & la République se trouvérent, quand les dépouilles de la Macédoine eurent été apportées à Rome, on cessera d'être étonné de la corruption qui y régnoit alors.

Scipion sçut se préserver de cette contagion. Toujours en garde contre ses passions, toujours égal à lui-même, jamais il ne se démentit. Aussi au bout de cinq ans fut-il regardé dans toute la ville comme un modéle de retenuë & de sagesse. De là il passa à la générosité,
au

au noble desintéressement, au bel usage des richesses, vertus pour l'aquisition desquelles l'éducation qu'il avoit reçuë de Paul Emile son pére jointe à ses dispositions naturelles, lui donnoient une merveilleuse facilité. La fortune lui aida aussi à les aquérir par les occasions qu'elle lui presenta de les pratiquer.

La premiére fut la mort d'Emilie sa mére par adoption, sœur de Paul Emile son pére, & femme de son aieul par adoption, je veux dire de Scipion surnommé le Grand. Cette Dame qui avoit partagé la fortune d'un mari si opulent, avoit laissé en mourant à Publius tout l'appareil pompeux avec lequel elle avoit coûtume de paroître en public, tous les bijoux qui composent la parure des personnes de son rang, une grande quantité de vases d'or & d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle étoit entrée. Elle ne fut pas plutôt morte, que Scipion abandonna toute cette riche succession à sa mére Papiria, qui aiant été répudiée il y avoit déja quelque tems par Paul Emile, n'avoit pas dequoi soutenir la splendeur de sa naissance, & ne paroissoit plus dans les assemblées ni les cérémonies publiques. Quand dans un sacrifice solemnel qui se fit alors, on la vit reparoître avec le même éclat qu'avoit paru Emilie, une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion parmi les Dames Romaines, elles levérent les mains au ciel, elles lui souhaitérent toutes sortes de biens. Cette générosité en effet mériteroit dans tout païs d'être admirée, mais elle le méritoit surtout dans Rome, où l'on ne se dépouille pas volontiers de son bien. Ce fut par-là que Scipion commença à s'aquérir la réputation d'homme généreux & libéral. Et l'on juge bien que cette réputation fut grande, puisque les femmes, qui naturellement ne savent ni se taire ni se modérer dans ce qui leur plaît, se mêloient d'être elles-mêmes ses panégyristes.

Scipion ne se fit pas moins admirer dans une autre occasion. En conséquence de la succession qui lui étoit échuë par la mort de sa grand-mére, il étoit obligé de paier aux deux filles de Scipion son grand-pére adoptif la moitié de leur dot qui avoit été réglée par leur pére & qui montoit à cinquante talens. L'autre moitié, Emilie de son vivant l'avoit paiée aux maris de ces deux filles. Scipion, selon les loix Romaines, pouvoit ne satisfaire à cette dette qu'en trois termes differens, un an pour chaque terme, après qu'il avoit livré les meubles pendant les dix premiers mois. Mais dans ces dix mois il fit remettre entre les mains du Banquier la somme entiére. Ce terme passé, Tibérius Gracchus & Scipion Nasica, qui avoient épousé ces deux sœurs, vont chez le Banquier & lui demandent s'il n'a pas reçu ordre de Scipion de leur donner de

laissé, quoique selon les loix Romaines elles n'y eussent aucun droit. Quand dans les cérémonies publiques on vit ses sœurs suivies du cortége & parées de tous les bijoux d'Emilie, les applaudissemens se renouvellérent, on éleva jusqu'aux nuës cette nouvelle preuve que Scipion donnoit de sa grandeur d'ame & de sa tendre amitié pour sa famille. Telles furent les libéralités dont Scipion dês sa premiére jeunesse, acheta la réputation de cœur généreux & désintéressé. Quoiqu'elles lui aient coûté au moins soixante talens de son propre fond, on peut dire que ses largesses tiroient un nouveau prix de l'âge où il les faisoit, & encore plus des circonstances du tems, où il les plaçoit, & des manieres gracieuses & obligeantes dont il sçavoit les assaisonner.

Pour la réputation de tempérance & de modération, tant s'en faut qu'elle lui ait rien coûté à aquérir, qu'il y a beaucoup gagné. Car en renonçant à certains plaisirs, il s'est fait une santé forte qu'il a conservée pendant toute sa vie, & qui par des plaisirs honnêtes & solides a amplement compensé ceux dont il s'étoit abstenu.

Il ne lui restoit plus à se signaler que par la force & le courage, qualités qu'on estime par dessus toutes les autres dans presque tout gouvernement, mais surtout à Rome. Il ne s'agissoit que de s'y exercer beaucoup. La fortune lui en fournit une belle occasion. La grande passion des Rois de Macédoine, étoit la chasse, & ils avoient coûtume d'assembler dans de grands parcs des bêtes pour cet exercice. Pendant tout le tems de la guerre ces parcs étoient gardés avec soin, & Persée n'y chassoit pas, occupé d'ailleurs pendant quatre ans à quelque chose de bien plus nécessaire. Ainsi les bêtes s'y étoient multipliées sans nombre. Quand la guerre eut été terminée, Paul Emile persuadé qu'il ne pouvoit procurer à ses enfans un plus utile & plus noble divertissement que la chasse, donna à Scipion les officiers qui servoient Persée à cet usage & pleine liberté de chasser tant qu'il lui plairoit. Le jeune Romain se regardant presque comme Roi ne s'occupa de rien autre chose pendant tout le tems que les légions restérent dans la Macédoine après la bataille. Il profita d'autant plus de la liberté qui lui avoit été donnée, qu'il étoit dans la vigueur de l'âge & porté naturellement à cet exercice. Semblable à un lévrier généreux, son ardeur pour la chasse étoit infatigable. De retour à Rome il trouva dans moi une passion pour la chasse qui ne fit qu'augmenter la sienne : de sorte que tandis que les autres jeunes Romains passoient le tems à plaider, à saluer des Juges, à fréquenter le Barreau, & qu'ils tâchoient de se rendre recommandables par ces sortes d'endroits ; Scipion occupé de la chasse & y faisant toujours quelque exploit brillant & mémorable, aquéroit une gloire supérieure de beaucoup à la leur. Celle que donne le Barreau

ne vient guéres sans faire tort à quelque citoien. Les procès ne se décident pas autrement. La gloire qu'ambitionnoit Scipion ne nuisoit à personne. Il disputoit le premier rang non par des discours, mais par des actions. Il est vrai aussi qu'en peu de tems il surpassa en réputation tous les Romains de son âge. Personne avant lui ne fut plus estimé, quoique pour l'être, il eût pris une route toute différente de celle qui chez les Romains étoit la plus ordinaire.

Au reste si je me suis un peu étendu sur les premiéres années de Scipion, je l'ai fait, premiérement parce que j'ai cru que ce détail seroit agréable aux gens avancés en âge & utile à la jeunesse; & en second lieu, parce qu'aiant à raconter de lui des choses qui pourront paroître incroiables, il étoit bon que je disposasse mes lecteurs à les croire. Peut-être que sans cette précaution, ignorant les raisons de certains faits qui lui sont propres, ils en feroient honneur à la fortune & au hazard, à qui cependant l'on ne peut en attribuer qu'un très-petit nombre. Mais finissons enfin cette digression & reprenons le fil de notre histoire.

LXXIV.

Charope.

APrès la mort de Lycisque, le feu de la guerre civile s'éteignit dans l'Etolie, & la province jouit d'une tranquillité parfaite. La Béotie commença aussi de respirer après celle de Mnasippe de Coroné, & celle de Chrématas fut aussi très avantageuse à l'Acarnanie. La Gréce se trouva comme purifiée par la mort de ces hommes pestilentiels. Le bonheur voulut aussi que l'Epirote Charope mourut cette année même à Brundúse; mais la cruauté & les injustices que ce traître avoit exercées après la défaite de Persée, firent que sa mort ne mit pas fin aux troubles qu'il avoit excités dans l'Epire après la guerre contre Persée. Car après que Lucius Anicius eut condamné à être conduits à Rome tout ce qu'il y avoit de plus illustres Grecs soupçonnés même légérement d'avoir panché pour Persée, cet Epirote, aiant plein pouvoir de faire tout ce qui lui plaisoit, s'emporta à tous les excès imaginables, agissant tantôt par lui-même, tantôt par le ministére de ses amis. Quoiqu'il fût jeune encore & environné de scélérats, qui ne s'étoient assemblés autour de lui que pour s'enrichir des dépouilles d'autrui, on croioit cependant sa conduite fondée sur quelque raison & autorisée par les Romains: & ce qui le faisoit croire, c'est le nombre d'amis qu'il s'étoit faits autrefois à Rome & la liaison qu'il avoit avec le

le vieillard Myrton, son fils Nicanor, & plusieurs autres hommes graves, amis des Romains & qui jusque-là irréprochables s'étoient prêtés je ne sçai comment à ses injustices. Appuié de ces suffrages, après avoir fait mourir beaucoup de personnes, les uns en plein marché, les autres dans leurs maisons, quelques-uns dans la campagne & sur les grands chemins, & avoir pris leurs biens, il s'avisa d'un autre stratagéme. Il proscrivit tous les exilés tant hommes que femmes qui étoient riches, & la terreur ainsi répanduë, il tira des hommes & fit tirer des femmes par Philotides sa mere tout l'argent qu'il put. Car cette Philotides, du côté de la douceur & de la compassion, n'avoit rien des personnes de son sexe. Ces malheureux n'en furent pas quittes pour la perte de leur argent: on ne laissa pas malgré cela que de les dénoncer au peuple, & de leur faire le procès, & l'on trouva des Juges qui par foiblesse ou par surprise les condamnérent non au bannissement, mais à la mort, comme coupables de n'avoir point été pour les Romains. Ils avoient tous pris la fuite, pour se sauver, lorsque Charope bien fourni d'argent & accompagné de Myrton partit pour se rendre à Rome & y faire ratifier par le Sénat ses injustes procédés. Mais les Romains donnérent alors une belle preuve de leur équité & un spectacle bien agréable à tous les Grecs qui étoient alors à Rome, & surtout à ceux d'entre eux qui avoient été évoqués dans la ville. Car Marcus Æmilius Lépidus grand Prêtre & Prince du Sénat & Paul Emile, le vainqueur de Persée, homme puissant & d'un grand crédit, informés de ce que Charope avoit fait dans l'Epire, lui défendirent de mettre le pied dans leurs maisons. Cette défense devenuë bientôt publique fit un extréme plaisir à tout ce qu'il y avoit alors de Grecs dans Rome. Ils furent charmés de voir la haine que les Romains témoignoient pour les méchans. Quelque tems après Charope entra dans le Sénat, mais ni l'on ne lui donna place parmi les personnes distinguées, ni l'on ne lui rendit de réponse. On dit simplement qu'on donneroit des ordres aux Députés qu'on envoieroit sur les lieux. Malgré une réception si disgracieuse, Charope, au sortir du Sénat, ne laissa pas que d'écrire dans son païs que les Romains avoient approuvé tout ce qu'il avoit fait.

LXXV.

Euméne.

Ce Prince avoit le corps foible & délicat, l'ame grande & pleine des plus nobles sentimens. Il ne cédoit en rien aux Rois de son tems,

tems, du côté des belles inclinations il les surpassoit tous. Le Roiaume de Pergame, quand il le reçut de son pére, se réduisoit à un très-petit nombre de villes qui méritoient à peine ce nom; il le rendit si puissant, que ceux qui l'étoient le plus lui étoient tout au plus égaux. Il ne dut rien ni au hazard ni à la fortune, tout lui vint de sa prudence, de son assiduité au travail, de son activité. Avide d'une belle réputation, il fit plus de bien à la Gréce & enrichit plus de particuliers, qu'aucun des Princes de son siécle. Pour achever son portrait, il sçut si bien tenir en respect ses trois fréres, quoique tous fussent dans un âge à entreprendre par eux-mêmes, qu'ils lui furent toujours soumis & lui aidérent à défendre le Roiaume. Un second exemple de cette autorité sur des fréres, seroit peut-être difficile à trouver.

LXXVI.

Attalus frére d'Euméne.

LA premiére preuve que donna ce Prince de sa grandeur d'ame & de sa générosité, fut de rétablir Ariarathe sur le trône de ses péres.

LXXVII.

Prusias.

ATtalus vaincu, ce Prince entra dans Pergame, & après avoir immolé des victimes dans le temple d'Esculape, il retourna dans son camp. Le lendemain aiant amené ses troupes au *Nicephorium*. il renversa tous les temples & en dépouilla les statuës & les images des Dieux. Celle d'Esculape même, qui passoit pour le chef-d'œuvre de Philomaque, & à qui la veille il avoit offert des sacrifices, apparemment pour se rendre ce Dieu propice & favorable, il la prit sur ses épaules & l'emporta chez lui. En parlant de Philippe, j'ai déja traité de fureur & de rage ces sortes d'hostilités. Ne faut-il pas en effet être furieux & insensé pour adorer une statuë & plier les genoux comme une femme devant des Autels, & ensuite faire insulte à la divinité même en profanant ce qui sert à son culte. C'est cependant ce qu'a fait Prusias. Au reste en quittant Pergame, au siége de laquelle il ne se signala que par un fol emportement contre les Dieux & contre les hommes, il conduisit ses troupes à Elée, dont il tenta vai-

vainement le siége. Après quelques approches, voiant que Sosander qui avoit été élevé avec le Roi & qui étoit entré dans cette ville avec un renfort de troupes, rendoit tous ses efforts inutiles, il s'en alla à Thyatire : mais rencontrant sur la côte, qu'il rangeoit, le temple de Diane dans l'Hiéra-Comé, il en pilla tous les ornemens. Il maltraita beaucoup plus celui d'Apollon proche de Temnos, il le réduisit en cendres. De là cet ennemi des hommes & des Dieux prit la route de Bithynie. Mais il ne rentra pas dans son Roiaume sans avoir porté la peine de ses crimes. Les Dieux se vengérent, il perdit en chemin la plus grande partie de son infanterie par la disette & la dysenterie.

LXXVIII.

Aristocrates, Préteur de Rhodes.

A Juger de ce Rhodien par son air noble & sa taille avantageuse, on ne pouvoit s'empêcher de le respecter & de le craindre; il n'en fallut pas davantage aux Rhodiens pour lui donner le commandement de leurs armées. Mais ils se répentirent dans la suite de ne l'avoir pas approfondi. L'occasion se présenta d'agir; à l'épreuve de ce creuset, il ne parut plus le même. Il démentit par ses actions le jugement qu'on en avoit trop légérement porté.

LXXIX.

Archias.

CE malheureux traître avoit fait dessein de livrer l'Isle de Chypre à Demetrius. La mine aiant été éventée, il fut conduit devant les juges, & pour éviter le supplice qui lui étoit destiné, il se pendit au cordon d'une tapisserie. Ainsi les hommes vains se flattent toujours de vaines espérances. Celui-ci espérant de recevoir cinq cens talens de sa trahison, avec la vie perdit tous les biens qu'il avoit déja.

LXXX.

Les Priéniens.

IL arriva pour lors à ce peuple un malheur étrange. Pendant qu'Holophernes étoit maître de la Cappadoce, il avoit mis en dépôt à Priéne la somme de quatre cens talens. Dans la suite quand Ariarathe fut rétabli dans ce Roiaume, il demanda cet argent. Les Priéniens se défendirent de le lui donner, sur cette raison, qui me paroît juste, que tant qu'Holophernes seroit en vie, il ne leur étoit pas permis de remettre un dépôt à d'autres qu'à celui qui le leur avoit confié. En effet Ariarathe ne fut pas loué de bien des gens d'exiger un bien de cette nature & qui ne lui appartenoit pas. S'il se fût cependant contenté de le demander, & d'essaier si sur sa demande on le lui accorderoit, cela seroit peut-être excusable, au moins il eût pû dire que cet argent appartenoit au Roiaume; mais il fit mal assurément de s'irriter contre la ville qui en étoit dépositaire, & de l'exiger avec violence. C'est néanmoins l'excès où il se laissa emporter. Il envoia piller le territoire de Priéne, & Attalus pour quelque démêlé qu'il avoit eu avec cette ville, non seulement lui donna ce mauvais conseil, mais encore lui aida à l'exécuter. On égorgea péle-mêle & hommes & bestiaux jusqu'aux portes de la ville. Les Priéniens, hors d'état de se défendre, députérent d'abord à Rhodes & ensuite à Rome. Rien ne put fléchir Ariarathe. Ainsi Priéne, loin de tirer d'une si grande somme l'avantage qu'elle espéroit, après l'avoir renduë à Holophernes, se vit encore exposée à tous les coups qu'il plut à l'injuste vengeance d'Ariarathe de lui porter...... Ne peut-on pas dire après cela que ce Prince poussa la fureur plus loin qu'Antiphanes de Bergée, & qu'en cela nos derniers neveux ne verront personne qui l'égale?

LXXXI.

Prusias.

CE Roi de Bithynie, du côté du corps, n'avoit rien qui prévînt en sa faveur, il étoit plus avantagé du côté de l'esprit. Ce n'étoit par la taille qu'une moitié d'homme, & qu'une femme par le cœur & le courage. Non seulement il étoit timide, mais mou, incapable

pable de travail, en un mot d'un corps & d'un esprit efféminé, défaut qu'on n'aime nulle part dans les Rois, mais qu'on aime moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles Lettres, la Philosophie & toutes les autres curiosités dont elles instruisent, lui étoient parfaitement inconnuës. Enfin il n'avoit nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit & jour il vivoit en vrai Sardanapale. Aussi ses sujets, à la premiére lueur d'espérance, se portérent-ils avec impétuosité & à prendre parti contre lui, & à le punir de la maniére dont il les avoit gouvernés.

LXXXII.

Massinissa, Roi des Numides.

C'Etoit le Prince de notre siécle le plus accompli & le plus heureux. Il régna plus de soixante ans & ne mourut qu'à quatre-vingt dix, aiant conservé jusqu'au dernier moment une santé parfaite, & un corps si robuste que quand il falloit qu'il se tînt debout, il s'y tenoit tout le jour sans branler de la place; qu'une fois assis, il ne se levoit pas avant la nuit, & que jour & nuit à cheval il n'en étoit pas incommodé. Une preuve manifeste de sa force, c'est que mourant nonagénaire il laissa un fils qui n'avoit que quatre ans, qui s'appelloit Stembale, & qui fut adopté par Micipsa. Il avoit encore quatre autres fils, qui lui furent toujours si étroitement unis & entre eux, que jamais dissension domestique ne troubla le repos de son Roiaume. Ce que l'on admire particuliérement de ce Roi, c'est qu'il fut le premier qui fit voir, que la Numidie, qui avant lui ne produisoit rien & passoit pour ne pouvoir rien produire, étoit autant propre à fournir de toutes sortes de fruits, qu'aucune autre contrée. On ne peut exprimer dans combien de terres il fit planter des arbres qui lui rapportoient des fruits de toute espéce. Rien n'est donc plus juste que de louër ce Prince & de faire honneur à sa mémoire. Scipion arriva à Cirta trois jours après la mort de ce Roi, & mit ordre aux affaires de la succession.

LXXXIII.

Asdrubal, Général des Carthaginois.

IL y avoit dans ce Chef des Carthaginois aussi peu de ces qualités qui forment un bon Général, qu'il se flattoit & qu'il se vantoit d'en avoir beaucoup. Voici entre plusieurs autres un bel exemple de sa vanité. Quand il vint au rendés-vous qu'il avoit assigné à Gulussa Roi de Numidie, il y parut couvert d'un manteau de pourpre & suivi de douze gardes bien armés. A vingt pas du terme, il laissa ses gardes, & du bord du fossé qui étoit devant lui, il fit signe au Roi de le venir joindre, signe qu'il devoit plutôt attendre que donner. Au contraire Gulussa vint sans escorte, vêtu simplement & sans armes. Quand il fut près d'Asdrubal, il lui demanda pourquoi il s'étoit muni d'une cuirasse & qui il craignoit? *Je crains les Romains*, reprit Asdrubal. *S'il est vrai que vous les appréhendiez si fort*, repartit Gulussa, *pourquoi sans nécessité vous enfermiez-vous dans une ville assiégée? Mais enfin que souhaitez-vous de moi? Je vous prie*, dit Asdrubal, *d'être notre intercesseur auprès du Général Romain. Qu'il épargne Carthage & qu'il la laisse subsister. Sur tout le reste il nous trouvera soumis.* Gulussa se moqua de cette commission. *Quoi?* dit-il au Gouverneur de Carthage, *dans l'état où vous êtes, enveloppé de toutes parts, n'aiant presque plus de ressource ni d'espérances, vous n'avez point d'autre proposition à faire que celle qu'on a rejettée à Utique, avant le siége? Les affaires*, reprit Asdrubal, *ne sont pas si desespérées que vous pensez. Nos Alliés arment au dehors pour nous*, (il ne sçavoit pas encore ce qui s'étoit passé dans la Mauritanie,) *nos troupes sont encore en état de défense, & nous avons les Dieux pour nous. Ils sont trop justes pour nous abandonner. Ils sçavent l'injustice qu'on nous fait, ils nous donneront les moiens de nous en venger. Faites donc entendre au Consul que les Dieux tiennent en main la foudre, & que la fortune a ses revers. Enfin, pour tout dire en un mot, nous sommes résolus de ne survivre point à Carthage, & nous périrons tous plutôt que de nous rendre.* Ici finit l'entrevûe, on se sépara & l'on promit de revenir au même rendés-vous trois jours après.

Revenu au camp, Gulussa rendit compte à Scipion de l'entretien. Le Consul en riant: *Cet homme n'a-t-il pas bonne grace*, dit-il, *après avoir cruellement massacré nos captifs, de compter sur la protection des Dieux: la belle maniére de se les rendre propices, que de violer tous*

toutes les loix divines & humaines ! Le Roi fit ensuite remarquer à Scipion, qu'il étoit de son intérêt de finir au plutôt la guerre; que, sans parler de cas imprévûs, l'élection des nouveaux Consuls approchoit, & qu'il étoit à craindre qu'au commencement de l'hiver un autre ne vînt lui ravir, sans l'avoir mérité, tout l'honneur de son expédition. Æmilien fit réflexion sur cet avis de Gulussa, & lui dit d'annoncer au Gouverneur de sa part, qu'il lui accordoit à lui, à sa femme, à ses enfans & à dix familles parentes ou amies la liberté & la vie, & qu'il lui permettoit d'emporter de Carthage dix talens de son bien, & d'emmener six de ses domestiques à son choix. Gulussa, avec des offres qui devoient, ce semble, être si agréables à Asdrubal, se rendit au jour marqué au lieu de la conférence. Le Gouverneur y vint aussi de son côté, mais en vrai Roi de théâtre. A son habillement de pourpre, à sa démarche lente & grave, on auroit dit qu'il jouoit un premier rôle dans une tragédie. Naturellement Asdrubal étoit gros & replet, mais ce jour-là l'enflure de son ventre & l'enluminure de son teint marquoient qu'il avoit fort ajouté à la nature. On l'auroit pris pour un homme qui vit dans un marché comme les bœufs qu'on engraisse, plutôt que pour le Gouverneur d'une ville dont les maux étoient inexprimables. Après qu'il eut appris de Gulussa les offres du Consul : *Je prens les Dieux & la fortune à témoins*, s'écria-t-il, en se frappant la cuisse à grands coups redoublés, *que le Soleil ne verra jamais Carthage détruite & Asdrubal vivant. Un homme de cœur n'est nulle part plus noblement enseveli que sous les cendres de sa patrie.* Résolution généreuse, magnifiques paroles & qu'on ne peut pas ne point admirer; mais quand il s'agit de les mettre en exécution, l'on voit avec étonnement que ce fanfaron est le plus foible & le plus lâche des hommes. Car premiérement, tandis que les citoiens mouroient de faim, il se régaloit avec ses amis, leur servoit des desserts somptueux, & se faisoit un embonpoint qui ne servoit qu'à faire remarquer davantage la disette & la misére où étoient les autres. Car le nombre tant de ceux que la faim dévoroit que de ceux qui desertoient pour l'éviter, étoit innombrable. Il railloit les uns, insultoit aux autres, & à force de sang répandu il intimida tellement la multitude, qu'il se maintint dans une puissance aussi absolue que le seroit celle d'un Tyran dans une ville heureuse & dans une patrie infortunée. Tout cela me persuade que j'ai eu raison de dire, qu'il seroit difficile de trouver des gens qui se ressemblassent plus que ceux qui alors dans la Gréce & à Carthage étoient à la tête des affaires. La comparaison que nous ferons dans la suite de ces Chefs, rendra cette vérité plus sensible.

LXXXIV.

Pythias.

CEt homme étoit frére d'Acatis & fils de Cléoméne. Ses mœurs d'abord furent assez déréglées; mais il se flatta qu'on pardonneroit aisément cela à sa jeunesse. Chargé du soin du gouvernement, il ne changea point. On remarqua toujours dans lui la même hardiesse & la même avidité de s'enrichir. Ces vices s'accrurent beaucoup par la faveur d'Euméne & de Philetœre.

LXXXV.

Diœus.

APrès la mort de Critolaüs, Préteur des Achéens, la loi portant que le Préteur mort fût remplacé par son prédécesseur, jusqu'à ce que la Diéte de la nation en choisît un autre, Diœus reprit le gouvernement des affaires de la Ligue Achéenne. Revêtu de cette dignité, après avoir envoié du secours à Mégare, il fut à Argos, & de là il écrivit à toutes les villes de l'Etat de mettre en liberté ceux de leurs esclaves qui étoient en âge de porter les armes, d'en former un corps de douze mille hommes, de les armer & de les envoier à Corinthe. Il fit en cette occasion la faute qui lui étoit assez ordinaire, cette charge fut imposée sans prudence & sans égalité. De plus quand dans une maison il n'y avoit pas assez d'esclaves pour faire le nombre qu'elle étoit obligée de fournir, il falloit qu'elle y suppléât par des esclaves étrangers. Il fit plus encore. Comme l'Etat avoit été trop affoibli par les guerres soutenuës contre les Lacédémoniens, pour porter ce nouveau fardeau, il força les personnes riches de l'un & de l'autre sexe de promettre qu'ils s'en chargeroient en particulier. Enfin il ordonna que toute la jeunesse s'assemblât en armes à Corinthe. Ces ordres remplirent les villes de troubles, le soulévement fut universel, on fut par tout pénétré de douleur. Les uns félicitoient ceux qui étoient morts dans les guerres précédentes, les autres portoient compassion à ceux qui partoient, on les conduisoit avec larmes, comme si l'on eût eu quelque pressentiment de ce qui

qui leur devoit arriver. Le sort des esclaves, qu'on enlevoit, arrachoit les larmes des yeux. Les uns venoient d'être affranchis, les autres attendoient la même grace. Les riches citoiens étoient obligés, malgré qu'ils en eussent, de contribuer à cette guerre de tout ce qu'ils avoient de biens. On arrachoit aux femmes leurs parures & celles de leurs enfans, pour les faire servir à leur ruine.

Ce qui étoit de plus triste, c'est que la peine que causoient ces ordres différens qui se succédoient les uns aux autres, détournoit l'attention de dessus les affaires générales, & empêchoit les Achéens de prévoir le péril évident où l'on les jettoit eux, leurs femmes & leurs enfans. Tous comme emportés par un torrent impétueux cédoient à l'imprudence & à la fureur de leur Chef. Les Eléens & les Messéniens restoient chez eux, & y attendoient en tremblant la flotte des Romains, & en effet rien n'eût pû les sauver, si la nuée qui devoit crever sur eux eût suivi la route qu'elle avoit prise d'abord. Les habitans de Patras & les peuples du ressort de cette ville, avoient été peu auparavant battus dans la Phocide, & leur sort fut le plus à plaindre. Rien de plus déplorable n'étoit arrivé dans le Péloponése. Les uns se donnérent la mort à eux-mêmes, les autres effraiés de ce qui se passoit dans les villes s'en retirérent & prirent la fuite sans savoir où ils alloient. On en voioit qui se livroient les uns les autres aux Romains comme coupables de leur avoir été contraires. D'autres alloient d'eux-mêmes & sans qu'on les y obligeât, dénoncer leurs compatriotes. Quelques uns en posture de suppliants avouoient, sans qu'on les interrogeât, qu'ils avoient violé les Traités, & demandoient par quelle peine ils pourroient expier leur crime. On ne voioit par tout que des furieux qui se jettoient dans des puits ou qui se précipitoient du haut des rochers. En un mot l'état de la Gréce alors étoit tel, que ses ennemis mêmes en auroient été touchés de compassion. Avant ce dernier malheur, les Grecs en avoient déja éprouvé d'autres, ils avoient été même entiérement renversés, soit par des dissensions intestines, soit par la perfidie des Rois; mais dans ce temsci ils ne pûrent s'en prendre qu'à l'imprudence de leurs Chefs & à leur propre imbécillité. Pour les Thébains, ils sortirent tous de leur ville & la laissérent déserte. Pythias se retira dans le Péloponése avec sa femme & ses enfans, errant de côté & d'autre sans savoir où se fixer.

LXXXVI.

Le même.

PEndant que Dioeus, après avoir été fait Préteur, étoit à Corinthe, Andronidas vint l'y trouver de la part de Q. Cæcilius Métellus, & en fut mal reçu. Comme le Préteur avoit déja eu soin de le décrier, comme un homme qui s'entendoit avec les Romains & agissoit pour eux, il le livra lui & sa suite à la multitude, qui leur fit mille outrages & les chargea de chaînes. Le Thessalien Philon vint aussi faire des offres avantageuses aux Achéens. Quelques-uns du païs, & entre autres Strattius, alors fort âgé, l'écoutérent avec plaisir. Le bon vieillard embrassant Dioeus, le pria d'accepter les offres qu'on lui faisoit. Mais le Conseil les rejetta, sous prétexte que Philon s'étoit chargé de cette commission, non en vûë du salut commun de la patrie, mais pour son propre intérêt. Ce fut là le résultat de ce Conseil. Aussi ne fit-on rien comme il falloit. Car si la maniére dont on s'étoit conduit ne permettoit pas que l'on se promit quelque grace de la part des Romains; au moins devoit-on s'exposer généreusement à tout pour sauver l'Etat. Voilà ce qu'on attendoit de gens qui se donnoient pour Chefs de la Gréce. Mais c'est une résolution qu'ils ne pensérent pas même à prendre. Et comment une telle pensée leur seroit-elle venuë à l'esprit? Les premiers de ce Conseil étoient Dioeus & Damocrite, qui l'un & l'autre venoient d'être rappellés d'exil, à la faveur des troubles qui régnoient. Ils avoient pour assesseurs Alcaménes, Théodectes & Archicrates, tous gens dont nous avons peint plus haut le caractére, le génie & les moeurs. Il ne pouvoit partir d'un Conseil ainsi composé que les résolutions dont il étoit capable. Il fit mettre en prison Andronidas, Lagius & le Sous-Préteur Soficrates. On imputa à ce dernier d'avoir consenti, pendant qu'il présidoit au Conseil, qu'on députât vers Cæcilius, & d'avoir été l'auteur & la cause de tous les maux qu'on avoit à souffrir. Le lendemain des Juges assemblés le condamnérent à mort, & sur le champ on le chargea de fers, on le tourmenta tant qu'il expira dans les supplices, sans qu'il lui échappât un mot de ce qu'on espéroit. Lagius, Andronidas & Archippe furent relâchés, une partie parce que la multitude fit attention à l'injustice qu'on avoit faite à Soficrates, & encore parce qu'Andronidas & Archippe avoient fait présent à Dioeus, le premier d'un talent & l'autre de quarante mines. Car ce Préteur étoit sur ce point d'une impudence & d'une effronterie si grande, qu'au milieu d'un spectacle il au-

auroit reçu des présens. Philinus de Corinthe avoit été traité quelque tems auparavant de la même maniére que Sosicrates. Dioeus l'accusa d'avoir envoié à Chalcis, & d'avoir pris le parti des Romains. Il le fit prendre lui & ses enfans, les fit tourmenter les uns sous les yeux des autres, & les supplices ne finirent que par la mort du pére & de ses enfans. On me demandera sans doute comment il s'est pû faire qu'une confusion si universelle & un gouvernement plus dérangé qu'on n'en voit chez des Barbares, n'aient pas détruit de fond en comble toute la Gréce. Pour moi je m'imagine que la fortune, toujours ingénieuse & adroite, prit plaisir à s'opposer aux folies & aux extravagances des Chefs. Quoique repoussée de toutes parts, elle voulut de quelque maniére que ce fût sauver les Achéens, & pour cela elle se servit du seul expédient qui lui restoit, elle fit en sorte que les Grecs fussent aisément vaincus & qu'ils ne tinssent pas longtems contre les Romains. Par ce moien elle empêcha que la colére de ceux-ci ne s'emportât trop loin, que les légions ne fussent appellées d'Afrique, & que les Chefs des Grecs n'exerçassent quelque cruauté sur les peuples, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, du caractére qu'ils étoient, s'ils avoient remporté quelque avantage. On n'en doutera nullement, pour peu qu'on fasse réflexion sur ce que nous avons dit d'eux. Au reste le mot qui courut en ce tems-là, confirme notre conjecture: *Si nous n'étions péris promtement*, disoit-on par tout, *nous n'aurions pû nous sauver.*

LXXXVII.

Aulus Posthumius Albinus.

CE Romain tiroit son origine d'une des plus illustres familles de Rome. Il étoit naturellement grand parleur & vain au suprême degré. Curieux dès l'enfance de l'érudition & de la langue Gréque, il se livra à cette étude avec une ardeur si deméfurée, qu'il inspira du dégoût & de l'aversion pour elle aux plus anciens & aux plus distingués des Romains. Il fit même un Poëme & écrivit une Histoire dans cette langue. Dès l'entrée de celle-ci, il demande grace à ses lecteurs, s'ils y trouvent quelques fautes de langage, n'étant pas étonnant qu'un Romain ne posséde pas la langue Gréque dans la plus grande perfection. On débite là-dessus un bon mot de Marcus Porcius Caton. „Pourquoi, disoit-il, s'excuser? Si le Conseil des Amphyctions „ lui avoit ordonné d'entreprendre cette Histoire, l'excuse seroit „ peut-être recevable. Mais après l'avoir entreprise volontairement

„ & sans nécessité, rien n'est plus ridicule que de prier qu'on lui pardonne les fautes qu'on pourra y rencontrer. Caton avoit raison. Un athléte, après avoir donné son nom pour les combats gymniques, seroit-il bien venu à dire dans le stade & au moment d'entrer en lice: *Messieurs, je vous demande pardon, si je ne puis supporter ni la fatigue ni les plaies.* Un tel athléte ne seroit-il pas sifflé & puni sur le champ? C'est ainsi que devroient être traités les Historiens, pour leur apprendre à ne pas former de projets au dessus de leurs forces. Posthumius prit encore des Grecs tout ce qui étoit dans leurs mœurs de plus mauvais. Toute sa vie il aima le plaisir & haït le travail. La conjoncture présente nous en fournit une preuve. A la bataille qui se donna dans la Phocide, pour ne se pas trouver dans la mêlée, il prétexta je ne sçai quelle incommodité & se retira dans Thébes. Cependant après le combat, il fut le premier à mander la victoire au Sénat, & de lui faire un ample détail de ce qui s'y étoit passé, comme s'il y eût eu part.

LXXXVIII.

Philopœmen.

CONformément à ce que j'ai dit d'abord de ce Préteur, je fis de sa conduite une assez longue apologie. Je dis qu'à la vérité Philopœmen avoit souvent refusé de se rendre d'abord aux ordres des Romains, mais qu'il ne s'en étoit jamais défendu que pour éclaircir ce qui étoit en contestation, & que jamais il ne s'en étoit défendu sans raison: que l'on ne pouvoit douter de son attachement pour les Romains, après les preuves qu'il en avoit données pendant leurs guerres contre Philippe & Antiochus: que quelque puissant qu'il fût, tant par lui-même que par les forces de sa Ligue, jamais il ne s'étoit départi de l'alliance faite avec les Romains; qu'enfin il avoit donné les mains au Decret, par lequel les Achéens, avant que les Romains passassent dans la Gréce, s'étoient engagés à déclarer pour eux la guerre à Antiochus, quoiqu'alors presque tous les peuples de la Gréce fussent peu favorables à Rome. Ce discours fit impression sur les dix Députés, & confondit l'accusateur. Ils décidérent qu'on ne toucheroit point aux statuës de Philopœmen en quelques villes qu'elles se trouvassent. Profitant de la bonne volonté de Mummius, je lui demandai encore les statuës d'Aratus, d'Achée & de Philopœmen, & elles me furent accordées, quoiqu'elles eussent déja été transportées du Peloponése dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zéle que j'avois témoigné en cette occa-

occasion pour l'honneur des grands hommes de ma patrie, qu'ils m'érigérent à moi-même une statuë de marbre.

LXXXIX.

Polybe.

APrès avoir mis ordre aux affaires de l'Achaïe, les dix Députés ordonnérent au Questeur, qui devoit vendre les biens de Dioeus, d'en laisser prendre à Polybe tout ce qu'il y trouveroit à sa bienséance, sans rien exiger de lui & sans en rien recevoir. Mais non seulement il ne voulut rien accepter, il exhorta encore ses amis à ne rien souhaiter de ce qui seroit vendu par le Questeur. Car cet Officier parcouroit les villes de Gréce & y mettoit à l'encan les biens de ceux qui étoient entrés dans les desseins de Dioeus & de tous les autres qui condamnés par les Députés n'avoient ni pére & mére, ni enfans. Quelques-uns des amis de Polybe ne suivirent pas son avis, mais tous ceux qui le suivirent furent extrêmement loués. Au bout de dix mois, les Députés se mettant en mer au commencement du printems pour retourner en Italie, donnérent ordre à Polybe de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquises, & d'accommoder leurs différens, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoûtumé au Gouvernement qu'on y avoit établi, & aux nouvelles loix qui y avoient été données. Polybe s'aquitta de cette commission avec tant de dextérité, que la nouvelle forme de Gouvernement fut acceptée, & que ni en général ni en particulier il ne s'éleva dans l'Achaïe aucune contestation. Aussi l'estime qu'on avoit toujours faite de cet Historien, s'augmenta beaucoup dans les derniers tems, à l'occasion de ce que nous venons de raconter. On le combla d'honneurs dans toutes les villes, & pendant sa vie & après sa mort. Cette reconnoissance lui étoit bien dûe. Car sans le Code des loix qu'il composa, pour pacifier les différens, tout eût été plein de trouble & de confusion. Il faut convenir aussi que c'est là le plus bel endroit de la vie de Polybe.

X C.

L. Mummius.

LEs Députés ſortis de l'Achaïe, ce Préteur, après avoir relevé dans l'Iſthme le temple qui y avoit été détruit, & avoir décoré ceux d'Olympie & de Delphes, viſita les villes de Gréce, honoré & reçu par tout comme il méritoit de l'être. On ne ſe laſſoit pas d'admirer ſa modération, ſon deſintéreſſement, ſa douceur, & l'on admiroit d'autant plus ces vertus, que la Gréce, maître comme il en étoit, lui fourniſſoit plus de facilité à s'enrichir. Si quelquefois il s'eſt écarté de ſa modération ordinaire, comme quand il fit maſſacrer la cavalerie de Chalcis, je crois qu'on doit moins lui imputer cette faute, qu'aux amis qui le ſuivoient.

X C I.

Ptolémée, Roi d'Egypte.

CE Prince mourut d'une bleſſure qu'il reçut dans un combat. Selon quelques-uns, c'étoit un Roi digne de grands éloges: ſelon d'autres, il n'étoit digne d'aucun. Il eſt vrai cependant qu'il étoit doux & humain autant que jamais Roi l'ait été. En voici des preuves. Jamais il ne fit mourir aucun de ſes amis, quelque accuſation qu'on intentât contre eux. Je ne ſçache pas non plus que perſonne à Alexandrie ait été tué par ſon ordre. Preſque chaſſé du Roiaume par ſon frére, quoiqu'il lui fût aiſé de ſe venger à Alexandrie, il lui pardonna ſa faute. Il le traita avec la même douceur après ſon entrepriſe ſur l'Iſle de Chypre. Quoiqu'il fût entre ſes mains à Lapithe, loin de le punir comme ennemi, il ajouta des gratifications à celles qu'il étoit convenu de lui faire, & promit de lui donner ſa fille en mariage. D'un autre côté les heureux ſuccès lui amollirent le courage. La molleſſe & la volupté, vices ordinaires aux Egyptiens, s'emparérent de ſon cœur, & l'entraînérent dans de grands malheurs.

Fin du ſixiéme & dernier Volume.

T A-

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES,

Contenuës dans les Tomes V. & VI.

La Lettre *a* marque le Tome V. & la Lettre *b* le Tome VI.

Amo

TABLE DES MATIERES.

B.

Co-

Fa-

G.

M.

R.

Sci-

T.

U.

V.

X.

Z.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Garde de Sceaux, *la Traduction de Polybe par Dom Vincent Thuillier, Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, avec les Commentaires & Diſſertations de M. le Chevalier Folard*; & je crois que le Public équitable verra avec plaiſir les recherches & les découvertes qui y ſont répanduës ſur la Tactique des Anciens & ſur la Science militaire, ſans qu'il faſſe un crime à l'Auteur de ces Commentaires de la vivacité & de la ſincérité de ſon ſtile. A Paris ce 27. Février 1727. *Signé*, LANCELOT.

Fin de la Table des Matiéres.







